

**LE**

**MINISTERE**

**PASTORAL**

**UN SERVICE**

**TRES PARTICULIER**

**Quelques souvenirs du pasteur Gabriel Leuenberger**  
**Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle**

## Cahiers dans cette collection

Le Règne animal dans la Bible (avec 5 cahiers)

Cahier 1 : Les Animaux dans la Bible, suivi de Les Anges v.4.2 (141 p.)

Cahier 2 : L'être Humain : Un couple v. 2.9 (113 p.)

Cahiers 3 et 4 : L'être humain une unité : Chair, Ame, Esprit, Corps v.4.3 (177p.)

Cahier 5 : L'Existence humaine : Naissance, vie, mort. Et avant ? Et après ? v.5.2 (140 p.)

Le Règne végétal dans la Bible v.2 (200 p.)

Le Règne minéral dans la Bible v.11 (188 p.)

Les Langues de la Bible v.6 (62 p.)

L'Evangile en espérance (Ezéchiel 36 : 16-38) v.1 (67 p.)

Les livres d'Esdras et de Néhémie (revu et augmenté) v.7.41 (192 p.)

Deux Psaumes (145 et 36) v.1 (22 p.)

Le ministère pastoral : un service particulier 2020 v.3 (259 p.)

Les LEULEU 1930 – 1955, Un quart de siècle de souvenirs (176 p.)

Le livre d'Esther v.2.21 (180 p.)

La religion cananéenne et la Bible v.6 (91 p.)

La religion de Mithra v.8 (36 p.)

Les cinq Rouleaux dans la Bible v.8 (132 p.)

Ruth v.8 (24 p.)

Cantique des cantiques v.7 (18 p.)

Qohèlèth/Ecclésiaste v.7 (35 p.)

Lamentations v.6 (26 p.)

Esther (5<sup>e</sup> rouleau) v.6 (25 p.)

La Bible d'Ostervald v.4 (22 p.)

La crise religieuse et politique dans le Canton de Vaud au XIX<sup>e</sup> s. : Naissance des Eglises libre et nationale v.12 (138 p.)

## Sommaire

<b>ABREVIATIONS</b> .....	6
<b>LA VOCATION</b> .....	7
<b>LE STAGE PASTORAL</b> .....	11
<b>LA CONSECRATION</b> .....	17
Vie spirituelle .....	27
<b>ET APRÈS ?</b> .....	29
<b>BAGNOLS SUR CEZE - PONT SAINT ESPRIT – BOURG SAINT ANDEOL</b> .....	31
Arrivée .....	31
Découverte de la paroisse .....	32
Lieux de culte.....	37
Les cultes .....	39
Veillées.....	40
Le travail pastoral.....	41
Les égliseuses et égliseurs .....	44
Catéchisme, Ecolettes.....	45
Berger - pasteur .....	47
Les visites .....	47
Kermesse .....	52
Musée du Désert .....	55
Un presbytère .....	57
Des visiteurs.....	59
Les faiblesses structurelles .....	61
La vie consistoriale et régionale .....	62
<b>LA CHARTREUSE DE VALBONNE</b> .....	66
L'avenir de Valbonne .....	71
<b>LUSSAN</b> .....	74
Œcuménisme .....	76
L'activité pastorale .....	76
<b>BAGNOLS – PONT – BOURG - LUSSAN</b> .....	81
Une communauté de disséminés .....	81
<b>ORBE</b> .....	84
La vie paroissiale .....	89
<b>FRIBOURG</b> .....	96
L'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg.....	98

La paroisse de Fribourg.....	101
Une paroisse, deux sections linguistiques.....	102
La baraque.....	106
Le culte .....	106
L'Ecole du Dimanche.....	110
Le catéchisme .....	111
Les UCJG.....	113
L'aumônerie dans les hôpitaux.....	116
Travail dans les écoles .....	117
Quelques aspects originaux .....	120
Actes ecclésiastiques .....	120
Le culte en langue anglaise.....	122
Consécration de Mlle Margrit Binggeli au service missionnaire.....	123
Le Rassemblement Protestant Romand (RPR).....	124
Un montage audio-visuel.....	125
Les Semaines bibliques.....	125
Travail de nuit.....	125
Une exposition biblique .....	126
Œcuménisme .....	129
Dans l'Eglise cantonale.....	135
Rester à Fribourg ? .....	136
<b>MONTREUX</b> .....	140
Notre logement .....	141
L'installation.....	143
Les lieux de culte et le culte.....	144
Le colloque.....	150
Le Conseil de paroisse.....	151
Les actes ecclésiastiques .....	153
Le Secrétariat paroissial.....	157
Mon secteur de travail : trois parties bien distinctes :.....	159
Le centre-ville, Glion et Caux. ....	159
Le Centre-ville .....	159
La vie paroissiale au Centre-ville.....	160
Catéchisme.....	163
Une paroissienne, Mlle W.....	164



Les centenaires .....	164
Un garçon étonnant.....	165
La croyance ne suffit pas .....	166
Un diaconat réussi.....	167
Quand on est musulmane... ..	168
Foi... superstition.....	168
Les Tamouls et autres requérants d'asile .....	169
Et encore.....	174
Glion .....	176
Caux .....	180
Les sociétés locales.....	186
Œcuménisme .....	187
La Société pastorale et la formation .....	190
Les pasteurs et le Conseil de paroisse à Montreux.....	192
<b>AU DELA DES LIMITES PAROISSIALES .....</b>	<b>195</b>
Engagements ecclésiastiques extra-paroissiaux .....	197
<b>L'ECOLE DU DIMANCHE .....</b>	<b>199</b>
<b>LE DOMAINE DIACONAL .....</b>	<b>200</b>
<b>LE DOMAINE MISSIONNAIRE .....</b>	<b>201</b>
Entraide protestante .....	207
Pain Pour le Prochain.....	209
<b>LE CENTRE REFORME A CHARMEY .....</b>	<b>211</b>
<b>DROITS DE L'HOMME (DH).....</b>	<b>236</b>
<b>TROIS VOYAGES PAROISSIAUX .....</b>	<b>238</b>
Voyage en Israël (29.04. – 13.05.1990) .....	238
De l'Euphrate à la mer Rouge (6 – 19 avril 1997).....	240
Du premier au dernier pas de l'apôtre Paul en Grèce et en Crête (12- 25 avril 1999).....	244
<b>LA RETRAITE.....</b>	<b>246</b>

## ABREVIATIONS

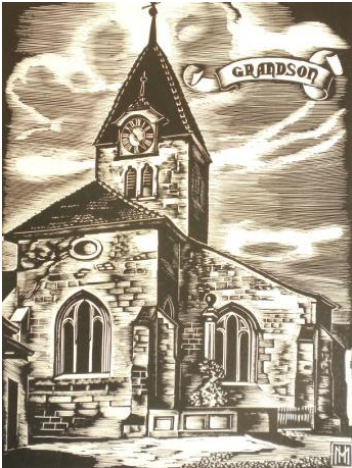
AEHS	Association pour l'évangélisation en milieu hôtelier en Suisse romande
BA	Bureau administratif du Centre réformé à Charmey (organe directeur)
BEM	Baptême, Eucharistie, Ministère texte édité par le Groupe des Dombes
COE	Conseil œcuménique des Eglises
CSME	Conseil suisse des Missions évangéliques (en allemand : SEMR)
CSP	Centre Social Protestant
DH	Droits Humains
DRMD	Département Romand des Ministères Diaconaux
DSR	Département Social Romand
EERV	Eglise Evangélique Réformée du canton de Vaud
EMS	Etablissement médico-social
EPER	Entraide Protestante suisse (en allemand : HEKS)
ERF	Eglise Réformée de France
FEPS	Fédération des Eglises protestantes de la Suisse (en allemand : SEK)
IPM	Eglise (Iglesia) Presbytérienne du Mozambique
JP	Jeunes Paroissiens (dans le canton de Vaud)
KEM	Kooperation der Evangelischen Kirchen
LEC	Lesotho Evangelical Church
LL.EE.	Leurs Excellences de Berne
ODH	Office Droits de l'Homme (organe de la FEPS)
ODR	Office fédéral des Réfugiés
OSAR	Œuvre Suisse d'Aide aux Réfugiés
PPP	Pain Pour le Prochain (en allemand : BFB, puis BFA)
RAM	Réarmement Moral dont le siège mondial est à Caux
ROE	Représentant d'Œuvre d'Entraide
STM	Solidarité Tiers Monde
TN	Terre Nouvelle
TOB	Traduction œcuménique de la Bible

Je serais reconnaissant à tout lecteur de me communiquer les éventuelles fautes et les corrections ou compléments à apporter à ce texte. Toutes remarques seront les bienvenues.

Le texte qui va suivre est fait de souvenirs personnels de ce que j'ai vécu. Il se pourrait que ces lignes apparaissent parfois comme partiales. Il est vrai que j'ai pris, tout au long de mon ministère des décisions, exprimé des positions, défendu des idées. Mon souci a été de dire ce que je croyais à ce moment-là avec mon tempérament et mes convictions arrêtées. Le pasteur que je suis n'est pas diplomate !

## LA VOCATION

C'est au temps du Gymnase que j'ai été persuadé que mon avenir serait celui d'un pasteur au service de Jésus-Christ dans son Eglise. La vocation dont j'ai été persuadé ne s'explique pas. En entrant au Gymnase j'envisageais tout autre chose et j'ai su que je devais changer.



Découverte du chemin de la foi dans ma jeunesse

La vocation, *l'appel* pour utiliser un mot courant, est une graine qui est plantée en vous à votre insu et qui pousse petit à petit. Dès l'école primaire dans le cadre de l'Histoire biblique et l'Ecole du Dimanche, la graine se développe. Quand l'instituteur ou le moniteur d'Ecole du Dimanche vous instruit en racontant la vocation de Jérémie (Jr 1) qui se considère un enfant, vous ne pouvez pas rester indifférent, parce que Jérémie est donc un garçon comme moi, un contemporain ; quel âge a-t-il ? le même que le mien vraisemblablement ; et Dieu l'embauche ! Et j'apprends son histoire par cœur, comme on doit le faire à l'école primaire pour lundi prochain, première heure ; c'est ainsi que le programme le prévoyait. Et quand le moniteur de l'Ecole du Dimanche raconte la vision grandiose d'Esaië (Es 6), la question que l'Eternel se pose à soi-même et la réponse spontanée d'Esaië « *Me voici, envoie-moi* », comment ne pas être soi-même interpellé ? Pour moi, ce ne fut pas une vocation foudroyante comme pour Saül de Tarse (Ac 9) ; mais je n'ai pas essayé de tergiverser en sachant pertinemment que

le Seigneur a le dernier mot (cf. Moïse Ex 3). Que s'est-il passé dans le cœur de ces 12 hommes à qui Jésus avait dit « *Suis-moi* » ? Nous n'en savons rien ; leur vocation a été obéissance, obéissance muette semble-t-il. Quand le livre des Actes rapporte la vocation et l'ordre de mission que Paul reçut : *Je t'ai choisi du milieu de ce peuple... vers qui je t'envoie, afin que tu leur ouvres les yeux, pour qu'ils passent des ténèbres à la lumière* (Ac 26 :17-18), ce n'est pas pour nous documenter sur la vie de Paul, mais pour faire entendre une parole de Dieu qui s'adresse à nous, donc à moi. Tous ces récits de vocation entendus et plus tard lus pendant des années de catéchisme (catéchisme qui comprenait les leçons hebdomadaires et le culte chaque dimanche) serait-ce des paroles en l'air ? Quand un pasteur de passage (c'était à la Côte-aux-Fées (NE) en 1938 environ) termine sa prédication par ces mots du livre des Proverbes « *Mon enfant, donne-moi ton cœur* » (23 :26), et que je l'entends, n'est-ce pas pour moi qu'il dit cela, alors que tous les autres dans l'église sont des vieux (à mes yeux d'enfant) ? Il n'a pas dit « Mes frères, mes sœurs, donnez votre cœur à Dieu » en interpellant tous les présents d'une manière anonyme, mais il dit « *Mon enfant* » ; il s'adressait donc à un enfant... et j'étais là. L'engagement JP a aussi été un engagement personnel qui a eu des conséquences intérieures. Il y a encore le témoignage de personnes qui m'ont influencé : Mon moniteur d'Ecole du dimanche, Alfred Pirolet, fils de gendarme de vingt ans au plus, devenu employé puis directeur de banque, président d'un Conseil de paroisse et avec qui j'ai correspondu jusqu'à sa mort ; le pasteur de la Côte-aux-Fées, J. P. Barbier, avec sa piété ; le pasteur de ma paroisse au temps du catéchisme et des JP ; et bien sûr ma propre famille, mes grands-parents maternels chez qui on faisait la prière à table et où j'avais mon tour pour la faire avec le Ps 103 :1 ; mon Papa au Conseil de paroisse et au Bureau d'arrondissement. La vocation s'insinue ainsi et grandit jusqu'à une persuasion intime qui finit par s'imposer au point que j'entendis une voix (intérieure ou extérieure ?) disant : *tu seras pasteur*. La lecture de la Bible, éclairée par l'illumination du St Esprit, est un facteur déterminant ; en lisant le prophète Jérémie, j'arrive au chapitre 17 et je lis *Pour t'obéir, je n'ai pas refusé d'être pasteur* (v 16) ; que puis-je faire sinon entendre cette Ecriture comme la Parole qui m'est adressée par delà Jérémie. Ce verset s'est gravé en moi. La vocation est une réalité intérieure créée par le St Esprit et qui s'affermite par toutes sortes d'événements extérieurs orientés par ce même Esprit, ce qui produit une persuasion intime.

Sans doute, mon milieu de vie n'a donc pas été étranger à ce changement en cours d'étude, et j'étais et je suis absolument sûr que l'on peut servir Dieu dans l'Eglise en étant un paroissien actif. Mais l'appel au ministère est d'un autre ordre qu'il ne faut pas confondre avec le sacerdoce universel de tous les baptisés. Il s'agit d'une vocation spéciale, particulière, dont il faut mesurer l'authenticité. S'agit-il d'un enthousiasme psychologique ? Le mot *enthousiasme* signifie une violence divine qui entre dans quelqu'un. La *psychologie* est un terme facile pour évacuer le côté divin (θεος) dans l'événement de l'enthousiasme. L'appel est une inspiration du St Esprit. Tout cela est facile à dire et à écrire. C'est infiniment plus difficile à vérifier, à apprécier. Peut-on avoir des signes probants, extérieurs, pour cette vérification ?

L'un des moyens de vérification et d'être plus ou moins assuré que ce n'est pas un fantasme, une lubie ou une forme perverse de l'orgueil spirituel, est d'en parler avec quelqu'un en qui l'on a confiance et qui nous connaît objectivement. J'en ai parlé avec le pasteur de Grandson, M. Narbel, et il ne m'a pas déconseillé. Bien plus tard, en conversant avec une camarade de Grandson, elle m'a dit « Je savais bien que tu deviendrais pasteur ».

Un autre moyen de vérification est le temps des études. Notre professeur de Nouveau Testament, M. Masson, nous dit lors de sa première leçon, à l'entrée en Faculté : « Je vais expliquer le texte biblique, en faire une critique sévère, vous démontrer les points faibles des témoignages rendus par les auteurs du Nouveau Testament. Je vais élaguer et couper toutes les branches sèches ou peu sûres pour vous faire découvrir le tronc solide sur lequel on peut s'appuyer fermement. Ce tronc, nous pourrions le secouer, il résistera. Par conséquent, je vous avise que si votre foi est attachée à quelques feuilles ou à quelques rameaux, elle en souffrira au point de tomber. Si votre foi est attachée au tronc, au cœur de l'Evangile, à Jésus-Christ lui-même, alors vous aurez la joie de la voir se fortifier. Nous commencerons nos recherches et nos critiques à partir de l'évangile *selon* Marc et pas *de* Marc, parce que nous ne connaissons pas l'auteur de cet évangile d'une part, et parce que, d'autre part, l'Evangile est *de* Jésus-Christ comme nous allons le découvrir au chapitre premier, verset premier. Il est évident que vous ne prendrez pas votre Bible de chevet en langue française ; c'est une bonne traduction, mais ce n'est qu'une traduction. Nous travaillerons uniquement sur la langue originale, le grec ». Cette seconde vérification est impitoyable. Mais quelle joie pour celui qui, au cours des quatre années d'études théologiques, poursuivies tout au long du ministère, se sent fortifié, qui découvre le tronc et qui peut s'y appuyer fermement, avec toute son intelligence, tout son cœur, toute sa foi.

En sortant de la faculté, on n'est pas du tout pasteur ; on est tout au plus théologien, théologien modeste, même si on se croit savant ! Sans doute, a-t-on eu des cours de théologie pratique, de théologie pastorale, d'homilétique, de liturgique. Tout cela, malgré toute la peine que se donnaient les professeurs, reste théorique. Le pasteur est un berger, selon l'étymologie du terme. Un berger apprend à être berger par le contact permanent avec son troupeau.

Le pasteur est aussi un ambassadeur, un ambassadeur du Christ selon l'une des images de l'apôtre Paul (2 Co 5 :20 ; Ep 6 :20). Le mot grec est apparenté au mot *vieux, âgé*, donc respectable, ayant autorité. Ce personnage respectable peut et doit être reconnu comme tel et par conséquent cru. D'où le sens dérivé de député, envoyé par quelqu'un qui est peut-être un roi. Le pasteur est le député du Christ, son porte-parole, son ambassadeur. Étant donné l'étymologie du mot, comment un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, peut-il envisager de devenir ce personnage respectable qui a l'expérience de toute une vie, cet honorable vieillard ? N'est-ce pas contradictoire ? Il y a une règle antique qui affirme que l'envoyé est comme celui qui l'envoie (même dignité, même autorité). Or, Celui qui appelle et qui envoie, c'est le Christ lui-même ! Comment l'appelé que je crois être peut-il envisager une telle responsabilité ? Est-ce que cette ambassade n'est pas au-delà de mes capacités ? La question est ancienne, puisque déjà au I<sup>er</sup>s. elle se posait et que l'apôtre y a répondu en écrivant à Timothée : *Que personne ne méprise ta jeunesse, mais sois un modèle...* (I Tm 4 :12).

Les Principes constitutifs de l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud affirment que *la Bible doit être interprétée et elle soumet cette interprétation à la Bible elle-même*. Donc comment interpréter,

comprendre l'énormité de l'affirmation contenue dans 2 Co 5 :20, sinon en allant à la recherche d'autres textes bibliques tels que 2 Co 4 :7 : *Nous portons ce trésor (l'Évangile) dans des vases de terre* (en tant qu'humains bien fragiles. Cf. Gn 2 :7), ce qui démontre bien que l'ambassadeur ne peut pas du tout compter sur lui-même, tout ambassadeur qu'il est, il n'en demeure pas moins un *vase d'argile* qui se casse au moindre choc. Le pasteur est l'un (ambassadeur), tout en étant l'autre (vase d'argile).

De plus, l'apôtre Paul, s'il se définit avec ces deux titres, en ajoute un troisième : *serviteur*, exactement *esclave* (δοθλος) de Jésus-Christ (Rm 1 :1) avec tout ce que ce terme a de méprisable pour celui qui le porte. L'esclave n'est plus considéré comme un être humain, mais comme une chose, une marchandise qu'on achète et qu'on vend. Si ma vocation est authentique, si je me sens appelé, suis-je prêt à devenir un esclave ? Je sais bien que ce terme, aujourd'hui et dans notre civilisation, perd de sa signification, mais pas partout. Ailleurs, il y a encore des marchés d'esclaves alimentés par le butin de guerre, le terrorisme et le brigandage, par l'enlèvement d'enfants, d'adolescents, de femmes. Devenir esclave de Jésus-Christ n'est-ce pas renoncer à être soi-même ? Où s'arrête ma personnalité si je deviens esclave, fût-ce du Christ ? Le paradoxe est qu'en devenant esclave du Christ, je suis réellement libre !

Le vocabulaire paulinien est riche et varié. Il affirme que le ministre est un *rameur* (οπηρετης) (1 Co 4 :1). Le rameur sur les galères de l'époque avait une tâche épuisante et les galériens du royaume de France sous Louis XIV ont souffert, nombreux, pour leur foi réformée. Les rameurs sont soumis aux ordres d'un chef qui ne ménage pas sa chiourme. Le pasteur est appelé à ramer avec vigueur sous les ordres de son Maître, le Christ ; mais le Christ n'est pas un garde chiourme ! Aucune de nos traductions n'a repris le sens propre du terme ; elles se sont contentées du sens secondaire : serviteur, subordonné, intendant. Ces traductions ne rendent pas le sens premier autrement plus expressif. Dans Mt 5 :25 (on trouve le même mot), Jésus exhorte son disciple à s'entendre avec son adversaire qui risque de le livrer au juge, et le juge à son subordonné, qui n'est autre que le géôlier. Le rameur doit obéissance totale à celui qui le commande, afin que la barque (l'Église) arrive à bon port.

On peut citer bien d'autres termes définissant le ministère pastoral. Je prendrai encore celui d'*évêque* (1 Tm 3 :1 ss) : *Si quelqu'un aspire à être évêque, il désire une chose excellente*. On est tenté d'apprécier ce vocable en fonction de ce que l'on voit dans le monde religieux, notamment catholique-romain : un grand personnage avec toute une cour et une administration, à la tête d'un diocèse, ayant sous ses ordres tous les prêtres de son territoire et pouvant les déplacer comme il le veut. On dit que les prêtres sont les doigts de l'évêque et qu'il a pour tâche de sur-veiller tout son monde. Evidemment, *épi-scopos* (επισκοπος) peut se traduire par *surveiller*, mais aussi et surtout par *veiller sur*, ce qui est tout différent : prendre soin, s'occuper avec amour. Je ne dis pas que les évêques catholiques-romains ne veillent pas sur leur clergé, mais la hiérarchie monarchique inhérente à cette fonction en fait des patrons. Le pasteur réformé est un évêque dans un sens bien différent s'il s'applique à suivre la lettre à Timothée. Comme un vrai berger, il veille sur le troupeau qui lui est confié. Je suis persuadé que cette fonction épiscopale correspond parfaitement au ministère pastoral. Mais qui suis-je pour la remplir pleinement ?



**Ancienne Académie,  
Gymnase, Faculté de théologie**



## LE STAGE PASTORAL

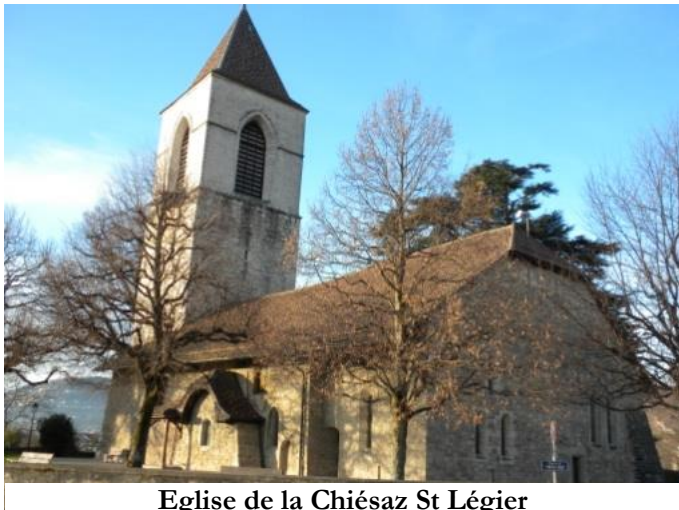
01.11.1954 - 01.05.1955

Dans L'Eglise nationale évangélique réformée du canton de Vaud, l'apprentissage pastoral se présente sous forme d'un stage de six mois dans une paroisse, avec un pasteur titulaire nommé maître de stage, puis d'un auxiliaiat de deux ans dans une autre paroisse avec un autre pasteur-guide. Fraichement licencié et plein de zèle, j'ai demandé au Conseil synodal de pouvoir entrer en stage dans notre Eglise.

Suite à une réponse favorable, dénuée de tout pathos et très administrative, j'ai été envoyé dans la paroisse de Blonay – St Légier. Le premier novembre était un lundi ; mon constituant m'apprit que le lundi est jour de congé pastoral (je me suis rendu compte très rapidement que cette théorie est inapplicable) ; je suis donc arrivé le 2 novembre 1954 par le petit train de montagne, le *Chemin de fer électrique Vevey – les Pléiades*, à la station de la Chiésaz, hameau entre les deux principales localités, où se trouve l'église et la cure où j'ai logé avec la famille pastorale : Mme et M. Pierre Bovet, leur fils et leurs deux filles. On m'a donné une chambre à coucher et à travailler. La cure d'Etat, aux volets vert et blanc comme il se doit, était un grand bâtiment comprenant le logement lui-même ; la partie donnant sur la rue avait une écurie, une remise et un fenil datant du temps où le pasteur voyageait à cheval ; à l'autre bout, au rez-de-chaussée, une salle de paroisse avec une modeste dépendance. Une grande pelouse et un jardin bordent la cure.

Il ne va pas de soi pour le maître de recevoir un stagiaire qui va s'intégrer à toute la vie familiale : les repas, la salle de bain, tout le quotidien de chaque jour. Cette intrusion coûtait au stagiaire F. 160.- par mois, que le maître touchait pour le loger et le nourrir.

Ma journée de stagiaire commençait quelques minutes après celle de Mme et M. Bovet : ils utilisaient la salle de bain les premiers. A 7h.15, déjeuner (prière en famille comme à chaque repas,



Eglise de la Chiésaz St Légier

cacao, pain, confiture ou beurre alternativement). J'assistais à toutes les remontrances faites aux enfants. J'ai été très rapidement adopté par les deux fillettes qui avaient 5 et 6 ans. Quand j'étais sur le canapé, avant de me mettre à table, elles sautaient toutes deux sur mes genoux en riant.

Chaque journée au bureau commençait par le culte (maître et stagiaire) avec psaume dialogué, lectures bibliques, prière d'intercession, prière liturgique conclue par l'oraison dominicale en suivant *l'Office divin* publié par *Eglise et Liturgie*. Mon patron me fit une description de la paroisse :

- Deux communes, deux lieux de culte, donc deux cultes par dimanche, plus le culte de jeunesse et un service du soir mensuel, plus de 3000 habitants, ce qui fait que les forces pastorales sont insuffisantes pour une seule personne ;

- Les hôpitaux de Vevey et celui de Mottex, plus le Home Salem, avec visite aux personnes et recueils hebdomadaires ; il y a encore une école pour jeunes filles tenue par des Sœurs du Ländli aux Roches grises, et qui viennent en corps au culte ;

- Il y a un vicaire, pasteur à la retraite, ancien ingénieur, et un auxiliaire, pasteur originaire du canton de Neuchâtel et précédemment pasteur dans la région de Montbéliard ; il arrivera sous peu.

- Le stagiaire ne compte pas comme "force pastorale", mais plutôt comme "charge pastorale" pour le titulaire ; pourtant, je suis le bienvenu.

Venaient ensuite quelques informations sur l'administration pastorale, paroissiale : tenue des registres paroissiaux, réception des listes des départs et des arrivées fournies par les communes, organisation des visites pastorales dans la paroisse, et tout autre sujet en fonction des événements, notamment à l'approche de Noël. A ce propos, mon patron m'a appris à organiser la prédication en fonction de l'année ecclésiastique ; ainsi, le premier dimanche de l'Avent a une tout autre coloration que le dimanche précédent qui est la fin de l'année ecclésiastique et qui nous tourne vers les fins dernières. Tout au long des quatre dimanches de l'Avent, il doit y avoir une progression dans l'espérance, dans la joie, dans la lumière et finalement dans l'adoration ; il y a Noël, il y a le temps de l'Epiphanie où s'exprime la reconnaissance pour le don de Dieu. De même au temps de la Passion, il faut prendre garde à une gradation et ne pas commencer avec les récits qui concernent la semaine sainte. De même que, dans le temps de l'Avent, la prédication doit conduire la paroisse au pied du Christ, de même le temps de la Passion doit conduire au pied de la croix ; quant au temps pascal, il doit être marqué par la joie de la résurrection et de la vie nouvelle en Christ. La liturgie doit être adaptée à ces différents moments, les lectures bibliques, les cantiques et bien sûr les répons chantés par l'assemblée. En tant que maître de stage, il a estimé indispensable de m'initier au contenu et au déroulement du culte. La fin de la matinée se passait en travail personnel dans ma chambre (qui n'était pas plus chauffée qu'une chambre à coucher). Ce travail consistait dans la préparation d'un culte par mois, d'une étude biblique ou d'une autre activité et dans la participation à toute l'activité paroissiale.

Après dîner, départ en visites ; j'en ai fait un peu plus de 200. Les tout premiers jours, je suis allé avec mon patron. Puis il m'a donné un quartier que lui-même connaissait peu. Ces visites devaient occuper tout l'après-midi et le souper était à 18h.30. L'horaire était strict. Je faisais quatre, éventuellement cinq visites par après-midi. Il m'est arrivé de dépasser les bornes : un couple de paroissiens m'avait beaucoup parlé, beaucoup questionné et l'heure passait. Ils m'ont invité à souper, « mais, ai-je dit, il faut téléphoner à la cure », ce qu'ils ont fait. Le lendemain, l'entretien a porté sur mes visites et sur la manière dont il faut les gérer. Pour mon maître, il était inadmissible de se laisser entraîner dans la conversation et plus encore de se laisser inviter, par *un couple qui n'en était pas un*, a-t-il ajouté (ils vivaient ensemble sans être mariés). Ainsi se déroulaient tous les après-midis du mardi au vendredi, sauf les après-midis où il y avait un enterrement, sauf aussi entre le 20 décembre et le 10 janvier

Les soirées étaient pratiquement toutes occupées par des rencontres paroissiales :

- préparation des monitrices de l'Ecole du Dimanche (j'ai eu aussi un groupe d'une douzaine d'enfants) ;

- soirées bibliques tant à Blonay qu'à St Légier,

- conférences comme on en fait tout l'hiver : soirée avec un secrétaire de la Mission de Bâle (M. Schlinger), un missionnaire en congé (R. Anker), avec le pasteur Roland de Pury *Actualité de la Réforme*, les conférences pour hommes : *Eglise-Armée* par exemple, ou avec un représentant de la Mission populaire en France (M. Ferret de Paris) ;

- séances du Conseil de paroisse, présidé par le syndic de Blonay. Les séances ont lieu dans le bureau pastoral ; en font partie surtout des messieurs. Le secrétaire, un instituteur (que j'ai retrouvé avec plaisir plus tard à Montreux) écrivait le PV pendant la séance et le dernier point à l'ordre du jour était l'adoption du PV de la soirée ;

- rencontres avec les parents des catéchumènes à St Légier et à Blonay, entretiens de baptême ou de mariage...

- séance JP où le stagiaire a sa place, et séance de Comité ; les JP avaient décidé de former une communauté de prière selon la formule suivante : premier dimanche du mois réunion au temple, deuxième dimanche prière individuelle, mais dans le culte du soir au temple, troisième semaine (lundi



à la séance JP) ensemble ; quatrième dimanche à la chapelle de Blonay dans le cadre du culte. Il y avait, parmi les JP, non seulement de grands adolescents de 16-18 ans, mais aussi de jeunes adultes, dont certains étaient plus âgés que moi. Il y avait une institutrice (Mlle Baatard), une infirmière (Mlle Mamin), toutes deux devenues missionnaires, l'une au Cameroun à Douala, l'autre dans la brousse au Mozambique. Il y avait un jeune ingénieur technicien, féru de mécanique (M. Moret) et une demoiselle (Mlle Hück) qui semblait avoir un penchant pour lui, une fleuriste pleine de talent artistique. C'est elle qui a dessiné la page du Messenger annonçant la semaine paroissiale sur le thème de l'amour, avec Maurice Ray. Elle ne manquait pas d'humour, notamment à l'égard de l'apprenti pasteur qui logeait à la cure. Elle me subtilisa mon parapluie... qui reparut un jour de pluie dans le hall de la cure. Tout heureux de le retrouver, je j'ouvris et... une pluie de petits cœurs m'inonda ! Ceux qui savaient avaient attendu le spectacle et ma réaction. Résultat : Mlle Hück épousa M. Moret et ils sont devenus les parrain et marraine et nos enfants.

- il y a encore les soirées des sociétés locales où les pasteurs sont invités en espérant bien qu'ils seront là, tout au moins l'un d'entre eux. Cette présence fait partie de la présence de l'Eglise dans la société ; pratiquement, tous les membres de ces sociétés sont aussi des paroissiens, puisque notre Eglise « s'adresse au peuple vaudois tout entier » ; les Accordéonistes, le Chœur d'homme de St Légier, l'Echo des Pléiades ;

- au fil des mois, on arrive à l'époque de l'Assemblée de paroisse, assemblée ordinaire de printemps avec les comptes de l'année précédente et un rapport du Conseil de paroisse sur l'année écoulée riche en éléments variés qui montrent la vitalité de la paroisse, occasion de rendre grâce à Dieu qui conduit notre destinée personnelle, familiale, paroissiale, communale...

Ces soirées demandaient beaucoup d'attention et se terminaient pour beaucoup d'entre elles... tard. Le matin était vite là. Le rythme était épuisant pour moi. Après chacune de mes interventions (présidence du culte, leçon de catéchisme et autres activités), la matinée suivante était consacrée à l'évaluation de mon intervention. Le contenu de ce que j'avais dit était orthodoxe, mais la manière de le dire pouvait laisser à désirer : gestes, vocabulaire, diction, trop attaché à mon papier, etc.

Le Messenger paroissial n'est pas le même que dans le reste du canton ; les paroisses de la Tour de Peilz, du Sentier et Blonay-St Légier éditent ensemble leur propre bulletin ; ce sont deux ou trois feuilles A4 pliées en deux, avec deux pages paroissiales comprenant un message et les annonces. Les textes doivent être présentés prêts pour le tirage offset, propres et cadrés, car il n'y a pas de retouches possibles. Il n'y a pas de secrétariat paroissial ; donc les pasteurs doivent faire ce travail technique et rédactionnel. Le stagiaire en a sa part soit pour l'éditorial, soit pour la page paroissiale.



**Eglise de la Chiésaz  
St Légier. Entrée latérale**

Le temps de l'Avent et de Noël est un temps bien rempli ; il y a le côté matériel (commande de 6 kg de bougies, 65 kg d'oranges, 200 petits pains, deux sapins), mais surtout la préparation des cultes, des fêtes avec les enfants ; les JP sont réquisitionnés pour toutes sortes de tâches et devront entraîner les cantiques aux cultes, rendre visites à des malades, à des personnes âgées à domicile et en institution et le stagiaire les accompagnera. Le Conseil de paroisse a décidé d'envoyer une lettre à toutes les sociétés locales des deux communes pour leur proposer qu'il n'y ait qu'un seul arbre de Noël dans chacune de nos deux communes, et donc pas de fête de Noël dans le cadre des sociétés, que par conséquent tous les membres de ces sociétés sont invités à être aux cultes et fêtes de Noël de la paroisse, que les corps de musique et les chœurs pourraient trouver leur place dans la liturgie

des cultes et fêtes paroissiales à Blonay ou à St Lègier les vendredi 24, samedi 25 ou dimanche 26 décembre. C'est dire l'impact que pouvait avoir la paroisse dans la société civile de ces deux villages. Résultat : le chœur du corps enseignant est venu le 24, le chœur d'hommes le 25 et la fanfare le 26 au culte que j'ai présidé. J'ai aussi présidé le culte du premier janvier (samedi), tandis que mon patron présida celui du dimanche 2 janvier. Les 3 et 5 janvier, les JP devaient écrire les adresses de tous les paroissiens à qui la paroisse allait envoyer un message pour l'année nouvelle. Le calendrier était bien rempli.

Le changement d'année est un événement financier ; des responsables passent dans toutes les familles pour récolter les *crousilles paroissiales* et distribuer celles pour la nouvelle année. Ces crousilles sont quatre fois plus grosses qu'une boîte d'allumettes et sont montées par les JP et quelques paroissiens. Les dons des familles sont un apport important pour la vie paroissiale (F. 4'765.- pour 1954). Le budget prévoit des dépenses, dont : Messenger de paroisse F. 800.- ; Couture 500.- ; Enfance et Jeunesse 1000.- ; Caisse de l'Eglise 1'500.- ; Collectes affectées décidées par le Synode et diverses 1'600.- ; Missions, EPER, Protestants disséminés, etc. 1'500 ; il y a encore tous les frais relatifs à la vie paroissiale (conférences, administration, animation, frais généraux). Les offrandes au culte sont indispensables.

La question théologique de l'argent et de son usage dans l'Eglise, celle du don dans la vie des paroissiens, celle des appels financiers par le Conseil de paroisse, sont des questions spirituelles et pas seulement "basement matérielles". Il ne faut pas avoir honte d'annoncer correctement le moment de l'offrande dans la liturgie et il faut que ce moment existe vraiment ; il peut être accompagné



**"Le Petit Nègre"**

par l'orgue ou par un chant spécifique d'offrande. Il est nécessaire d'apprendre aux paroissiens à préparer leur don à l'avance, le matin, avant de partir pour le culte. Les enfants ont été éduqués dans ce sens dans la cadre de l'Ecole du Dimanche : il fallait préparer le sou pour le "petit nègre" (expression inadmissible aujourd'hui, mais qui a été riche de signification positive lors de son invention et jusqu'au temps de la prise de conscience de la décolonisation). De plus, il est important d'annoncer les offrandes spéciales à l'avance, le dimanche précédent, si l'on veut que l'offrande



**Une nouvelle crousille**

soit réellement préparée. Ce manque de formation pédagogique et spirituelle est l'une des causes de la difficulté financière où se trouve l'Eglise. Ce ne sont pas les gros dons exceptionnels de mécènes qui comptent, même s'ils sont bienvenus et très utiles, mais les offrandes régulières de tout un chacun. Je pense à l'Eglise nationale protestante de Genève, séparée de l'Etat depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle ; à la fin de l'année, le trésorier de l'Eglise recevait un coup de téléphone d'une personne qui lui disait « Combien manque-t-il pour clore le budget ? » ; le trésorier lui répondait par un montant de quelques centaines de milliers de francs, voire million. Deux jours plus tard, l'Eglise recevait un don correspondant au montant indiqué. Mais quand la personne en question meurt, ses successeurs n'agissent pas de la même manière et l'Eglise est en manque financier très sérieux. L'Eglise vaudoise ne se rend pas compte du poids des salaires pastoraux payés par l'Etat, transformé en subvention depuis quelques années. Si l'Etat faisait tout à coup défaut, l'Eglise ne pourrait pas augmenter dix fois son budget !

Il y a d'autres temps forts qui marquent la vie de tous ceux qui y participent :

- la retraite / camp des catéchumènes à Crêt-Bérard qui vient de s'ouvrir. Si le pasteur titulaire accompagne évidemment le groupe ; si le pasteur auxiliaire est responsable des catéchumènes de Blonay, il est aussi de la partie ; le stagiaire aura la responsabilité de présider les cultes de ce week-end dans la paroisse.

- une semaine d'évangélisation avec le pasteur Maurice Ray du *Courrier du cœur* (21-27.3.55), à la Grande salle de St Léger, avec comme titre *A l'enseigne du bonheur* concernant l'amour, le mariage, la famille. Le pasteur Ray revient plusieurs fois pour présider des cultes, pour rencontrer les JP et d'autres groupes, ce qui renforce le travail accompli pendant la semaine paroissiale.

- les examens d'Histoire biblique sont un moment très sympathique ; le pasteur rend visite aux classes d'école, interroge les élèves et surtout répond aux questions qui lui sont posées, comme par exemple : Est-ce que les hommes des cavernes, c'est avant ou après Adam ? Pourquoi les mages vont-ils vers Hérode ? Qu'est-ce qu'un docteur de la Loi ? Il y a la question des miracles. Autant de questions qui embarrassent souvent l'enseignant et auxquelles le pasteur doit répondre. Les écoliers sont aussi souvent très étonnés que l'on puisse voir Jérusalem sur la grande carte de l'Europe enroulée au-dessus du tableau noir. Ils ne s'imaginent pas que Jérusalem soit une réalité géographique comme Lausanne. Le pasteur est aussi demandé comme expert aux examens oraux dans les classes de primaire supérieure. La fin de l'année scolaire est marquée par la fête des promotions qui se déroule au temple avec un culte.

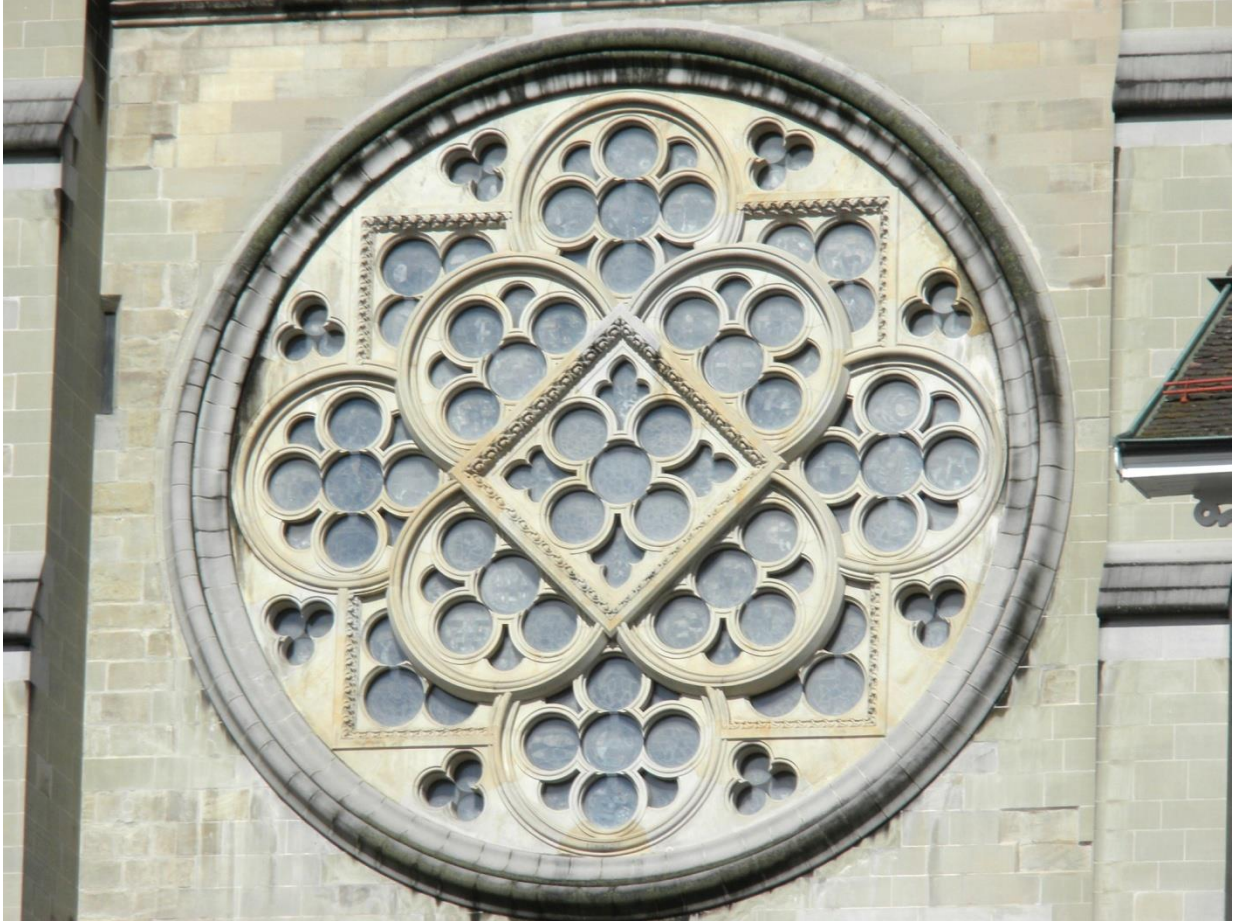
- le culte des Rameaux est une fête qui rassemble beaucoup de monde, les familles élargies des catéchumènes et beaucoup de paroissiens. A 9h. c'est le culte de jeunesse ; le culte de confirmation est à 10h. ; le soir est marqué par une conférence *Nous et l'Eglise* à laquelle tous les paroissiens du matin sont invités, y compris bien sûr tous les confirmés. La semaine sainte comprend un service liturgique le jeudi soir, puis les cultes de Vendredi Saint matin et soir, le jour de Pâques matin et soir.

- Et c'est déjà le temps des inscriptions des futurs catéchumènes qui commenceront leur instruction religieuse l'automne prochain.

La pastorale d'arrondissement (le 1<sup>er</sup> Arrondissement va de Vevey à Lavey, du Pays d'en Haut aux Ormonts) et le groupe d'*Eglise et Liturgie* sont deux occasions de rencontrer les pasteurs des autres paroisses et d'entendre ce qui se passe dans l'arrondissement, comment se vit l'Eglise, à travers des conférences (*La femme dans l'Eglise*) ou des études sur un sujet théologique et ecclésiologique ; le pasteur Richard Pâquier de St-Saphorin préparant un *Traité de Liturgie*, nous en avons discuté ; autres thèmes : *Ministère et vocation, la confession de foi*. Dans le cadre de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, le Rev. Merlin présente *L'usage traditionnel et actuel de la Bible dans l'Eglise anglicane* (esquisse historique et rappel de quelques-uns de 39 articles de religion), tandis que le pasteur H. Kraemer directeur de l'Institut œcuménique de Bossey insiste sur la différence essentielle entre *la Religion, les Religions et la foi chrétienne* ; il insiste également pour que les Eglises issues du travail missionnaire obtiennent leur indépendance. Le stagiaire est aussi appelé à sortir de la paroisse et de présider des cultes ailleurs dans l'Arrondissement ; je suis allé à Brent. Glion, Villeneuve.

Le stage comporte aussi quelques journées avec tous les autres stagiaires ; il est organisé par l'autorité ecclésiastique (pasteur Alexandre Lavanchy). La Commission de consécration avait nommé un certain M. Roulet, de Leysin, pour être mon "parrain de consécration". Il m'a aimablement écrit pendant mon stage et a souhaité me voir, ce qui arriva le 15 avril, dans la semaine de Quasimodo. Nous ne nous connaissions pas ; il m'a posé quelques questions sur mon stage et s'est réjoui de ma future consécration.

Les derniers jours de mon stage approchaient. Papa et Maman sont venus en visite le dimanche 24 avril, au culte de 10h. que je présidais (mais j'avais encore le culte de l'enfance à 11h., celui de 17h. à Burier et encore le culte à 20h. à Blonay) et furent accueillis à la cure pour le repas de midi. Toute la semaine s'est passée en visites ; l'une d'entre elles me conduisit chez un Conseiller de paroisse ; il m'a expliqué pourquoi il était Conseiller : « C'est parce que je suis socialiste et il est nécessaire qu'un socialiste soit au Conseil de paroisse » ; il m'a fait cadeau d'un galet de rivière ; il l'avait peint avec l'emblème de la Commune de St Léger, une croix tréflée ; je ne crois pas l'avoir vu au culte, mais son geste m'a touché et j'ai gardé ce galet comme presse papier sur mon bureau tout au long de mon ministère. Le 1<sup>er</sup> mai 1955, je terminai mon stage après avoir présidé le culte de jeunesse où, pour la première fois en six mois, ma fiancée était venue dans la paroisse.



**Cathédrale de Lausanne la rose**



## LA CONSECRATION

25.10.1955

Normalement, six mois après le stage vient l'acte de consécration. Ce décalage de six mois est un reste non corrigé du temps où il n'y avait pas de stage et où les licenciés en théologie de l'été ou de l'automne étaient directement consacrés. Le stage s'est ajouté, mais la date de la consécration est restée la même : le dernier mardi d'octobre.

Après toutes les démarches administratives et l'envoi du dossier en vue de la consécration, je suis parti pour Bagnols-sur-Cèze (Gard), mon nouveau poste de travail à la mi-juin. A la fin septembre, j'ai reçu la convocation pour les examens de consécration avec le texte sur lequel je devais prêcher le 4 octobre (Mt 20 :1-15). Le 2 octobre, après avoir présidé les cultes à Fons-sur-Lussan (9h.30) et à Lussan (11h.), il a fallu me dépêcher pour prendre le train en Avignon à 16h.04, et arriver à Grandson à 22h.25.

L'Eglise nationale vaudoise a une **Commission de consécration**, où siègent des délégués élus par le Synode, le Conseil synodal, la Faculté de théologie et l'Etat de Vaud. Cette Commission a une très lourde tâche ; elle doit apprécier la valeur et la vocation du candidat et prendre une décision à huis clos par un o u i ou par un n o n qui ne peut être contestée par personne. Il n'y a pas de recours possible ; et le candidat ne saura jamais ce qui a fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre. La Commission établit un dossier avec tous les papiers nécessaires : curriculum vitae, certificats de baptême et de confirmation, baccalauréat et licence en théologie, appréciation du pasteur de domicile et surtout rapport circonstancié du maître de stage. L'examen du candidat comprend une prédication sur un texte biblique imposé avec une mini liturgie, dans la prestigieuse chapelle Montfaucon de la



Cathédrale de Lausanne

cathédrale de Lausanne, devant les membres de la Commission ; le lendemain, un catéchisme (sur un chapitre imposé la veille) avec deux élèves du Collège secondaire cantonal de Lausanne, puis le surlendemain, une analyse de texte par écrit. Le jour d'après, vient un entretien avec la Commission. Cet entretien se passe au Château, ancienne résidence des prince-évêques du temps des Savoyards. On me fait entrer dans une salle spacieuse où toute la Commission est en demi-cercle ; on me prie de m'asseoir sur une chaise qui est très éloignée de ce demi-cercle. Je ne sais pas ce qui va se passer.

Selon la coutume, le président de la Commission, qui est le chef du Département de l'Instruction publique et des Cultes, n'est pas là et c'est le vice-président qui se lève et me dit « Monsieur, vous avez désiré devenir pasteur. Pourquoi voulez-vous devenir pasteur ? Et pourquoi vouloir le devenir dans l'Eglise nationale vaudoise ? ». Graves questions pour lesquelles je ne m'étais pas du tout préparé. Alors, j'ai expliqué les antécédents spirituels de mon enfance à ce jour, démontrant la continuité du cheminement, puis confessé mon sentiment profond, ma certitude d'une vocation spéciale au ministère pastoral, le seul ministère reconnu par notre Eglise. J'ai été élevé dans l'Eglise nationale et je considère que je dois la servir, elle, par reconnaissance pour tout ce que j'ai reçu d'elle. Des

questions m'ont été posées portant sur des questions théologiques, ecclésiologiques, sur mon travail à Bagnols ; j'y ai répondu le moins mal possible, puis on m'a fait sortir. Ladite Commission essaie par ces divers moyens de vérifier, extérieurement sans doute, la réalité de la vocation intérieure du candidat, ce qui est une charge énorme, voire impossible. La Commission ne peut qu'avoir un jugement approximatif ; c'est pourquoi les paramètres doivent être nombreux ; mais elle doit en même temps juger dans un esprit de prière et de confiance.

Un peu plus tard, on me rappelle et on me prie de m'asseoir sur la chaise qui a été notablement rapprochée du demi-cercle. On me dit que je suis accepté et on me fait signer le grand registre où tous les pasteurs précédents ont, avant moi, apposé leur signature.

Ces examens ont duré quatre jours. Je ne pouvais pas envisager de retourner à Bagnols et revenir le 20 octobre. Durant cette période, je suis allé jusqu'à la Côte-aux-Fées voir mes grands-parents ; il y eut le décès d'un grand Oncle, Charles Monnard et le service funèbre le 15 octobre ; le 16, j'ai présidé les cultes à Montagny et à Chamblon.

La cérémonie de consécration a lieu le 25 octobre. Elle est précédée d'une retraite à Crêt Bérard (du 22 au 24 octobre) avec tous les futurs consacrés et agrégés admis ; elle se conclut dans l'Ancienne Académie (à 20h.) par les "Conseils paternels" d'un pasteur reconnu, agréé et plein d'autorité, et un service de cène dans la cathédrale, chapelle Montfaucon (21h.). Le 25 au matin, rendez-vous à la chapelle Montfaucon à 9h.45 ; le culte solennel de consécration se déroule dans la cathédrale avec comme prélude d'orgue la grande toccata de Bach. Non seulement nos familles sont présentes, mais quantité de fidèles viennent de tout le canton pour participer non à une "cérémonie", mais à un culte de reconnaissance et de joie où l'on accueille les nouveaux ministres de l'Eglise. Il y a bien 700 à 800 personnes.



Cathédrale de Lausanne  
Nef et les orgues

Dans la cathédrale, la chaire est adossée à l'un des piliers de la nef, au milieu, si bien que les sièges sont tournés dans un sens, du porche de l'entrée vers la chaire et dans l'autre sens, du chœur vers la chaire. Les candidats ont eux-mêmes leur place en face de la chaire, donc à angle droit par rapport aux fidèles. Devant chacun des sièges des futurs consacrés, il y a un agenouilloir pour le moment de l'acte de consécration. Le culte est présidé par un pasteur d'un âge certain qui a fait ses preuves. Le culte a la forme liturgique habituelle, mais la prédication est orientée dans le sens de l'événement. La liturgie de consécration est entièrement écrite dans le recueil officiel de la liturgie de l'Eglise nationale vaudoise.

Après la prédication, la liturgie de consécration en vigueur en 1955 commence par l'intervention du préfet, lieutenant du Conseil d'Etat ; son rôle est d'assermenter, exactement de recevoir les "promesses solennelles" de ces futurs fonctionnaires de l'Etat que seront les pasteurs. Ceux-ci se lèvent. Le serment comporte la soumission aux lois, au respect absolu du secret professionnel : ***Vous promettez d'être fidèles la Constitution fédérale et à la Constitution du canton de Vaud, de maintenir et de défendre la liberté et l'indépendance du pays, d'exercer vos fonctions avec conscience, diligence et fidélité, et de vous conformer scrupuleusement aux devoirs généraux et particuliers qui vous sont ou vous seront imposés par les lois et leurs dispositions d'application. Vous promettez ainsi d'agir en toutes circonstances conformément aux intérêts de l'Etat de Vaud et de vous abstenir de tout ce qui pourrait lui causer perte au***

**dommage<sup>1</sup>**. Et il ajoute en particulier : « ***Vous promettez de remplir en votre âme et conscience les devoirs qu'impose la qualité de ministre de l'Eglise nationale évangélique réformée et de prêcher la Parole de Dieu dans sa pureté et son intégrité telle qu'elle est contenue dans l'Ecriture sainte. Vous promettez enfin, lorsqu'une paroisse vous sera confiée, de veiller en pasteur fidèle sur vos paroissiens. Vous promettez toutes ces choses par le nom du Dieu fort, comme vous voulez qu'il vous assiste à votre dernier jour*** ». Chacun, à l'appel de son nom, est invité à lever la main droite et de dire ***Oui, je le promets***.

Le pasteur qui préside le culte annonce alors la lecture solennelle de textes bibliques relatifs au saint ministère (textes repris dans la liturgie adoptée par le Synode du 20 mars 1962 et éditée en 1964), que l'assemblée écoute debout et que les candidats à la consécration et à l'agrégation écoutent à genoux et dont l'importance me semble décisive :

*Notre Seigneur Jésus-Christ a dit à ses disciples : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit et leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé (Mt 28 :18-19)<sup>2</sup>. Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature (Mc 16 :15). Qui vous écoute m'écoute, qui vous rejette me rejette ; et qui me rejette, rejette celui qui m'a envoyé (Lc 10 :16). Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Recevez le Saint-Esprit (Jn 20 :21-22). Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde (Mt 28 :20).*

*Ecoutez aussi les paroles des apôtres. St Paul dit dans la première lettre à Timothée : Cette parole est certaine : si quelqu'un souhaite d'être évêque, il désire une chose excellente. Il faut donc que l'évêque soit irréprochable, mari d'une seule femme ; qu'il soit sobre, mesuré, modeste, hospitalier, capable d'enseigner ; qu'il n'aime ni le vin ni les querelles ; au contraire qu'il soit doux, pacifique, désintéressé ; qu'il gouverne bien sa propre maison, qu'il maintienne ses enfants dans l'obéissance et dans un parfait respect ; car si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre maison, comment pourra-t-il prendre soin de l'Eglise de Dieu ? Il ne faut pas qu'il soit nouvellement converti, de peur qu'il ne vienne à s'enfler d'orgueil. Il faut aussi qu'il ait bon témoignage de ceux du dehors, de peur qu'il ne donne prise aux reproches et ne tombe dans les pièges du diable (1 Tm 3 :1-7).*

*Dans la même épître : Que personne ne méprise ta jeunesse, mais sois le modèle des fidèles par tes paroles, ta conduite, ta charité, ta foi, ta chasteté. Applique-toi à lire les Ecritures, à exhorter, à enseigner. Ne néglige pas le don qui est en toi et que tu as reçu quand les Anciens prophétisaient et t'imposaient les mains. Occupe-toi de ces choses, donne-toi à ces choses, afin que le monde voie les progrès que tu fais. Veille sur toi-même et sur ton enseignement. Mets-y de la persévérance, car en agissant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent. (1 Tm 4 :12-16).*

*Dans la seconde épître à Timothée, nous lisons encore : Je t'en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ, le Seigneur qui doit juger les vivants et les morts quand il apparaîtra dans son règne, prêche la Parole, insiste en temps et hors de temps, reprends, censure, exhorte en instruisant avec une patience parfaite. Car il viendra un temps où les hommes ne souffriront plus la saine doctrine, mais, cédant à leurs passions, ils s'entoureront de docteurs qui chatouillent agréablement les oreilles, et ils se détourneront de la vérité pour s'attacher à des fables. Mais toi, sois sobre en toutes choses, fais œuvre d'un évangéliste, remplis les devoirs de ton ministère (2 Tm 4 :1-5).*

*Enfin, dans la première épître de l'apôtre Pierre, nous lisons : Je m'adresse maintenant aux pasteurs qui sont parmi vous, moi qui suis pasteur avec eux, témoin des souffrances du Christ, moi qui aurai ma part aussi dans la gloire qui doit être manifestée : Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui non par contrainte, mais volontairement, non pour un gain déshonnête, mais par dévouement, non en dominateurs, mais comme étant les modèles du troupeau ; et, lorsque le souverain Pasteur paraîtra, vous remporterez la couronne immortelle de gloire (1 P 5 :1-4).*

La liturgie continue :

*Dans la ferme espérance que vous vous conformerez à ces lois divines, nous allons, selon l'usage de la primitive Eglise, vous consacrer au saint ministère par l'imposition des mains et par la prière (cf. Ac 13 :3 ; 1 Tm 5 :22).*

*Que Dieu vous soit en aide ! Quand vous annoncerez la Parole divine, quand vous instruirez la jeunesse, quand vous administrerez les sacrements, quand vous visiterez les pauvres et les malades, quand vous consolerez les affligés,*

<sup>1</sup> Loi sur le Statut général des fonctions publiques cantonales, du 9 juin 1947, art. 29.

<sup>2</sup> J'ai ajouté les références bibliques.

*les mourants, que Dieu vous donne de parler et d'agir sous la conduite du Saint-Esprit, afin que tout se fasse pour l'avancement de son règne et la gloire de son nom !*

Le pasteur descend de la chaire et impose les mains aux candidats en disant : **NN. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous vous consacrons au service du Christ et nous vous conférons, par l'imposition des mains, le ministère évangélique au sein de son Eglise. Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père et de Jésus Christ notre Seigneur. Amen.** Ensuite il prononce une prière d'intercession trinitaire, les consacrés se relèvent, l'assemblée chante, puis s'assied, tandis que le pasteur remonte en chaire pour la fin du culte.

**Nous vous consacrons** : le candidat passe d'un état à un autre. Le mot **ordination** pourrait être employé ici. Dès lors, le consacré est voué **au service du Christ**, ce qu'il n'était pas auparavant. C'est le cas d'Aaron (Ex 28 :41 ; Lv 8 :12 ; Nb 3 :3 avec trois formules différentes de consécration) ; le cas d'Eléazar (1 S 7 :1). Lors de la vocation de Jérémie, l'Eternel lui dit : *Avant que tu sortes du ventre de ta mère, je t'avais consacré* (littéralement *fait saint* קדש qui est un terme très fort, car il caractérise la qualité de l'Eternel (cf. le chant des seraphim Es 6 :3), ce qui fait passer le consacré dans la sphère divine. La consécration peut aussi concerner des objets voués au service de l'Eternel et par là, ils deviennent sacrés, ce qu'ils n'étaient pas auparavant : des objets sacrés (Ex 26 :29).

Dans le Nouveau Testament le verbe *consacrer* revient plusieurs fois dans la traduction de la TOB, alors que dans les traductions de Segond et Synodale il n'apparaît qu'une fois (Jn 10 : 36) et il aurait très bien pu être traduit par *sanctifier* comme partout ailleurs, par exemple dans la prière sacerdotale, Jésus demande à son Père : *Sanctifie-les par la vérité* (Jn 17 :17) (αγιαζω) (ce qui est plus exact que la traduction de la TOB : *Consacre-les*).

Le verbe *consacrer* veut aussi dire *sanctionner, reconnaître* ; par exemple : Saül a été oint secrètement par Samuel (1 S 9 :16 -10 :9) ; quelques temps plus tard, entouré de tout le peuple d'Israël après une victoire éclatante de Saül, Samuel *confirma* la royauté de Saül (littéralement : *renouvela* שדד) ; la victoire de Saül est le signe visible que l'Eternel l'a choisi pour être roi ; ce fut la consécration de Saül reconnu pas tous les Israélites comme leur roi. On remarque l'ambiguïté du terme : à la fois, il désigne une nouvelle réalité et il confirme une réalité déjà existante. Ce deuxième sens traduit un autre verbe hébraïque, ce qui fait la différence. L'Eglise réformée de France parle de *reconnaissance des ministères*.

Le mot **consécration** contient les mots *con* (du latin *cum* avec) et *sacré*. L'une des difficultés dans la compréhension de ce mot vient de l'ambiguïté des mots *saint* et *sacré* en langue française, dont l'étymologie vient du latin *sanctus* et *sacer*. Comment établir la différence de sens entre eux ? Ce qui est *sacré* est divin, opposé à profane ; cette distinction est fondamentale dans les religions, mais en doctrine chrétienne cette distinction est sans valeur de par la venue de Jésus-Christ ; la déchirure du voile du temple de Jérusalem, lors de sa mort, détruit le mur de séparation entre le sacré et le profane. En hébreu il n'y a qu'un mot (שקד) qu'on traduit plus volontiers par *saint* : *Soyez saints, car je suis saint, moi l'Eternel votre Dieu* (les deux fois, c'est le même mot hébreu) (Lv 19 :2). Mais aussi : *Tu feras pour Aaron des vêtements sacrés* (Ex 28 :2), et c'est encore le même mot hébreu ! La consécration pastorale donnée dans notre Eglise ne veut en tout cas pas dire que le consacré est par là mis en relation *avec* (con-) le *sacré* (-sécration). Etant donné la compréhension catholique-romaine de l'ordination et la différence essentielle qui en résulte par rapport au reste des fidèles qui sont des *laïcs*, la traduction de la TOB en a été influencée et le mot *consécration* revient beaucoup plus souvent, alors que nos traductions protestantes traduisent par *sanctification*, ce qui est valable pour tous les membres de l'Eglise.

La *consécration* n'est pas un acte magique ; il n'est pas non plus la transmission d'un pouvoir. Elle n'est pas non plus un acte administratif ecclésiastique. C'est le signe visible, non pas qui authentifie la vocation reçue, mais par lequel l'Eglise reconnaît l'authenticité de la vocation au ministère pastoral et l'aptitude à exercer ce ministère, notamment par la formation universitaire et un stage pratique. Par là, l'Eglise accepte de considérer le consacré comme un ministre de Jésus-Christ et le consacré s'engage à être un témoin fidèle de Jésus-Christ dans l'Eglise qui le reçoit. La consécration



s'inscrit dans un acte de prière de la part de l'Eglise qui implore le don du St Esprit en faveur du consacré. Elle s'inscrit, par-delà les siècles et par la vertu du St Esprit invoqué très précisément, dans la succession des serviteurs du Seigneur depuis le temps apostolique. La consécration ne met pas celui qui l'a reçue dans une caste à part des autres chrétiens ; elle montre que le chrétien qui a reçu la consécration a une tâche spéciale à remplir, magnifique et redoutable. Des textes comme Ez 33.1-9 ; 34 :1-10 ; 1 Co 12 ; 1 P 5 :1-4 donnent un aperçu de ce que représente le ministère qui attend le pasteur, lequel continue par ailleurs à être un laïc, c'est-à-dire un membre du *peuple dont Dieu est le berger* (Ps 95 :7). Le pasteur n'est pas consacré au service de l'Eglise, mais au service de Dieu ; non pour travailler dans telle ou telle dénomination, dans telle Eglise bien visible, délimitée dans l'espace, dont on connaît les membres et qu'on nomme l'Eglise visible, mais dans cette Eglise invisible, dont nous ne connaissons pas les frontières, qui ne correspond à aucun fichier ou registre de membres, dans une Eglise qui transcende et traverse toutes nos institutions et que Dieu seul connaît parfaitement (Jn 10 :10 ; 2 Tm 2 :19)<sup>3</sup>.

***Nous vous conférons*** : ce verbe signifie *donner, accorder*. Le ministère est donné par l'Eglise au consacré via l'imposition des mains. Le *nous* ici, aussi bien que dans la première proposition, joue un rôle important. C'est un *nous* ecclésiastique de grand poids.

Je conçois bien que le tout est surmonté d'une formule trinitaire à ne pas négliger : *Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit*, mais quel est le rapport entre cette formule et le reste du texte ? Est-ce que le *nous* y est subordonné ? Ou bien est-ce que le *nous* agit au nom de la Commission de consécration, agissant elle-même par délégation de l'Eglise cantonale ? Oserions-nous dire : *De la part de Dieu, Père, Fils et Saint Esprit, nous...* ? Mais est-ce que l'officiant est mandaté par le Seigneur ? Il me semble que la formulation de ma consécration est assez cléricale, d'autant plus qu'elle est à l'indicatif présent qui établit un acte qui a lieu à l'instant même. Il y a un *avant* et un *après*. J'entends encore l'évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, lors d'une ordination de prêtres à l'Aula de l'Université de Fribourg, déclarer à ses futurs prêtres : « Maintenant, vous n'êtes rien, tout à l'heure, par l'ordination, vous deviendrez les bourreaux du Christ ». Sans m'attarder sur le caractère scandaleux, à mes yeux, d'une telle déclaration, je note simplement qu'il y a un *avant* et un *après* qui est une véritable césure entre deux temps opposés, deux mondes, l'un profane, l'autre sacerdotal, pour reprendre les deux termes qui conviennent à la doctrine catholique romaine.

Le préfet a une place importante et conforme à la situation traditionnelle de l'Eglise dans le canton de Vaud. Cela ne m'a pas du tout gêné, bien au contraire. Dans un Etat démocratique, devoir de respecter les lois me semble juste. Mais la seconde partie de l'assermentation est tout à fait remarquable ; l'Etat m'a fait promettre de ***prêcher la Parole de Dieu dans sa pureté et son intégrité telle qu'elle est contenue dans l'Ecriture sainte. Et de veiller en pasteur fidèle sur [mes] paroissiens***. Heureux le pays dont l'Etat demande de telles choses à certains de ses fonctionnaires ! J'ai trouvé là l'alpha et l'oméga de mon ministère. Je suis heureux d'avoir été consacré et non sacralisé ; l'Eglise dans laquelle j'ai été baptisé, confirmé et qui a imploré la bénédiction de Dieu sur mon mariage est aussi celle qui m'a imposé les mains pour que j'exerce le ministère évangélique dans l'Eglise de Jésus-Christ, dans la réalité concrète à Bagnols-sur-Cèze, Pont-St-Esprit, Bourg-St-Andéol et Lussan, à Orbe, Fribourg et Montreux. Que Dieu en soit loué et qu'il me pardonne toutes mes infidélités au cours de 40 ans de ministère. Quoique retraité, je continue à être pasteur, car je ne peux pas considérer que ma consécration n'aurait été que temporaire, pas plus qu'elle n'est éternelle.

Les années ont passé, la situation dans le canton de Vaud a évolué au point de vue ecclésiastique ; les deux Eglises nationale et libre se sont rapprochées et ont fini par fusionner.

Un nouveau ministère est apparu : le ministère diaconal, ce qui a nécessité un réaménagement de la liturgie de consécration. On a essayé de distinguer les deux ministères, ce qui est absolument nécessaire si l'on veut éviter toute confusion, mais on se rend compte à quel point c'est difficile, car

<sup>3</sup> C'est pourquoi *l'Eglise nationale s'adresse au peuple vaudois tout entier* (Principes constitutifs.2).

la Bible ne fournit pas d'éléments théologiques suffisants, étant donné la grande fluctuation des ministères néotestamentaires, l'imprécision des termes, ce qui est bien compréhensible puisque la première génération apostolique attendait le retour du Christ pour très bientôt ; donc inutile d'organiser l'Eglise en vue de sa durée ; les deuxième et troisième générations n'ont pas résolu la question au niveau du Nouveau Testament et l'Eglise post-néotestamentaire s'est forgée des modèles intéressants, variés, mais nés le plus souvent sous la contrainte de la persécution. La grande liberté de l'apôtre Paul, par exemple, n'est plus de mise. D'où une difficulté certaine si notre Eglise considère que la norme canonique ne peut être que biblique.

Le préfet a disparu, mais le lien avec l'Etat s'est maintenu sous une autre forme : un membre du Conseil d'Etat est présent et assiste comme témoin, pourrais-je dire, de l'acte de consécration. La Commission de consécration, le Bureau du Synode et le Conseil synodal sont présents en corps. De tels événements ont eu des répercussions sur la liturgie de consécration.

Les grandes lectures bibliques ont disparu, mais les lectures avant la prédication sont prévues :  
 Lors d'une consécration pastorale : Ez 33 :1-9 ; Ep 4 :4-13 ; Jn 10 :1-6, 11-16 ou Jn 20 :19-33  
 Lors d'une consécration diaconale, Es 42 :1-9 ; Rm 12 :1-9 ; Jn 13 :1-5, 12-15.  
 Lors d'une consécration pastorale et diaconale : Ez 34 :11-16 ; 1 P 5 :1-4, 10-11 ; Mr 9 :36-38.

Lors de l'acte de consécration, un membre de la Commission de Consécration fait un bref rapport des antécédents à la cérémonie de consécration ; l'officiant consacrant est un membre du Conseil synodal, pas nécessairement un pasteur ; cet officiant est entouré d'un représentant de chaque Région ecclésiastique. Le caractère communautaire est ainsi fortement marqué, de même qu'apparaît une diminution du caractère clérical de naguère. Le culte lui-même prend le titre de "culte synodal".

Pour la promesse à la consécration pastorale et à l'agrégation, les candidats se lèvent. L'officiant dit, en reprenant les paroles que prononçait précédemment le préfet : « **Frères qui demandez la consécration pastorale ou l'agrégation au corps pastoral de cette Eglise, vous promettez de prêcher la Parole de Dieu dans sa pureté et son intégrité, telle qu'elle est contenue dans l'Ecriture sainte, et de remplir en votre âme et conscience les devoirs d'un ministre de l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud.**

**Vous promettez de rechercher en toutes circonstances le bien du pays, en lui annonçant l'Evangile avec une entière liberté selon que Dieu le commande.**

**Vous promettez, lorsqu'une paroisse vous est confiée, de veiller en pasteur fidèle sur vos paroissiens. Vous observerez la discrétion qu'impose le saint ministère.**

**Vous promettez toutes ces choses au nom de Jésus-Christ, le Seigneur, comme vous voulez qu'il vous assiste à votre dernier jour ».**

L'acte de consécration s'insère dans une prière.

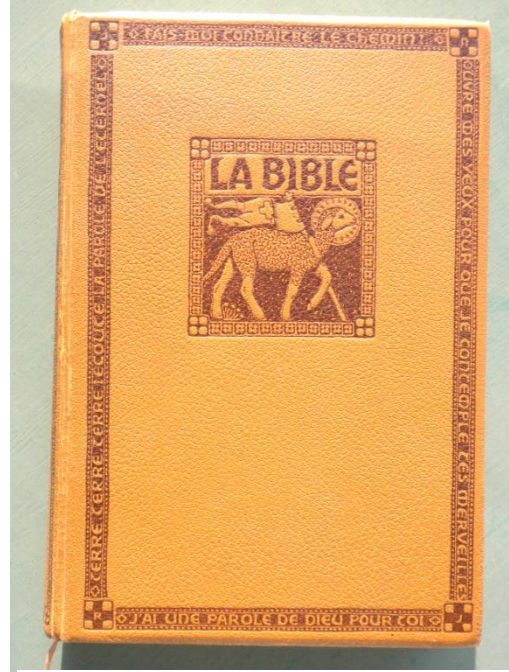
*Seigneur Dieu, Père céleste, nous te rendons grâce pour la grandeur de ton amour :*

*Tu as envoyé ton Fils, Jésus-Christ, pour être notre Sauveur. Par sa mort, il a vaincu la mort. Dans sa résurrection il a pleinement accompli notre salut. Il est monté au ciel. Il a envoyé le Saint-Esprit sur son Eglise, il a répandu ses dons sur les hommes. Il a suscité des apôtres et des témoins.*

*Nous proclamons ainsi ta grande bonté qui nous permet de te consacrer aujourd'hui de nouveaux serviteurs. Nous t'en supplions, ô Dieu, **Envoie ton Saint-Esprit sur notre frère (sœur) NN. Nous le consacrons à ton service, pour être pasteur dans ton Eglise, afin qu'il rassemble ton peuple par ta Parole et par tes sacrements** (parole répétée sur tous les consacrés), puis : *Seigneur, Dieu, toi qui appelles des hommes faibles et pécheurs à une charge si grande, manifeste ta force dans leur faiblesse, garde-les fidèles à l'Evangile, humbles et courageux dans leur ministère. Bénis leur travail pour ta gloire, pour l'édification de ton Eglise et le salut des hommes. Exauce notre prière par Jésus-Christ, notre Seigneur, auquel comme à toi, Père, dans l'unité du Saint-Esprit, soient honneur et gloire pour les siècles des siècles. Amen.**

**Qu'il rassemble ton peuple** : comme un berger rassemble son troupeau. Cette image du berger et du troupeau ne veut plus dire grand-chose aux gens d'aujourd'hui. Cependant, à Bagnols et ses environs, j'ai des paroissiens qui sont bergers ; dans toutes les familles des villages il y a quelques chèvres qu'il faut aller paître. Le pasteur, comme son titre l'indique, est un berger. Sa mission est de concrétiser ces mots dans la réalité du territoire qui lui est attribué : former une Eglise et veiller sur elle, ce qui est le sens exact du ministère de l'évêque, tel qu'il apparaît dans 1 Tm 3 :1 et repris dans la liturgie de consécration des ministres (édition de poche, 1941, p. 387 ss). Ministère d'unité, ministère d'appel aussi, afin qu'aucun ne se perde et que tous vivent fraternellement dans une unité très concrète, celle de la paroisse. Ministère qui ne peut donc pas avoir un caractère sectaire. Rechercher ce qui unit, non ce qui divise.

**Par ta Parole** : Ta, pas n'importe quelle parole. Il faut sentir tout le poids, toute l'autorité, tout le mystère aussi qu'il y a dans cette Parole qui dépasse la parole humaine et que le pasteur doit annoncer. Parole de Dieu entendue à travers une pauvre parole humaine. Parole de Dieu qui exige toute la personne du pasteur, toute son attention, tout son esprit, toute son âme, tout son corps aussi. Parole qui retentit à travers la sainte Ecriture, de la première à la dernière page de la Bible, dans tout l'Ancien Testament et dans tout le Nouveau Testament ; Parole de Dieu qui passe aussi par la bouche du pasteur qui prêche, qui explique, qui exhorte, qui encourage, qui présente Jésus-Christ le Seigneur, le Sauveur, le Fils de Dieu à travers tout ce qui sort de sa bouche. Il n'est pas demandé au pasteur de faire un discours, une conférence, de dire quelques mots pendant x minutes. Le pasteur est consacré pour cette prédication et uniquement pour ça : annoncer la Bonne Nouvelle du monde de Dieu connu uniquement en et par Jésus-Christ, mort en croix et ressuscité pour le salut du monde.



Bible de mariage et de chaire.  
Version synodale

La prédication s'adresse donc *urbi et orbi* et ne doit donc pas rester enfermée entre quatre murs, fussent ceux du plus bel édifice religieux.

**Par tes sacrements** : les sacrements sont au nombre de deux, car baptême et cène, signes visibles de la grâce invisible de Dieu, sont seuls ordonnés explicitement par Jésus. Nos Réformateurs s'en sont tenus à cette définition de St Augustin, même si chacun avait sa petite idée personnelle. Luther aurait volontiers considéré la confession comme un sacrement ; Zwingli aurait volontiers ajouté le mariage ; Calvin, la consécration au ministère pastoral. Ces trois actes liturgiques ont une grande importance ; ils sont aussi, à leur manière, des signes visibles de la grâce de Dieu et, à ce titre, inscrits dans la doctrine de l'Eglise catholique romaine, mais aucun d'eux n'a le sceau de l'ordre du Christ.

Dans le cadre de ce même culte, il y a l'agrégation des pasteurs consacrés dans une autre Eglise de la Réforme et qui désirent travailler dans l'Eglise vaudoise. Ils sont examinés de la même manière que les candidats à la consécration. Je trouve cet examen problématique, car il signifie que l'Eglise vaudoise ne fait pas confiance à l'Eglise qui les a consacrés au ministère pastoral. Qu'on les assermente est un acte relatif à l'obligation imposée par l'Etat à tous ses fonctionnaires. Cependant, il est vrai que certaines Eglises ne tiennent compte que de la licence universitaire, ce qui ne garantit ni la foi, ni la vocation pastorale du théologien.

Ce culte est aussi celui qui ouvre la session du Synode d'où son nom de culte synodal. Le Synode est composé de 1/3 de ministres et 2/3 de laïcs (pour utiliser un terme traditionnel, mais en réalité inadéquat). Ceux-ci sont élus selon une clé de répartition par chaque arrondissement ecclésiastique (selon le vocabulaire en vigueur dans l'Etat de Vaud, où il y a aussi des arrondissements

forestiers, de voirie, etc.), devenus dès le XXI<sup>e</sup> s. des Régions. Certains sont désignés par l'Etat qu'ils représentent ; d'autres désignés par leurs secteurs de travail (aumônerie, par exemple) ; environ 20 % des ministres font partie du Synode. Mais ces *délégués* deviennent *membres* du Synode. Ils ne viennent donc pas pour représenter et défendre l'organe qui les a envoyés. Ils sont rassemblés pour réfléchir, discuter et décider ensemble de ce qui convient le mieux à l'Eglise aujourd'hui.

Il y a quelques années, le Conseiller synodal chargé d'imposer les mains et de consacrer les nouveaux ministres a prononcé une formulation tronquée ; il a dit : *Envoie ton Saint-Esprit sur notre frère (sœur) NN. Nous le consacrons à ton service, afin qu'il rassemble ton peuple par ta Parole et par tes sacrements, omettant les mots pour être pasteur dans ton Eglise.* Cela m'a d'autant plus frappé que je redisais dans ma prière les mots de la liturgie en même temps que l'officiant. Cette omission s'est répétée pour tous les candidats à la consécration pastorale. J'en ai été suffoqué. A la fin du service, j'ai croisé dans l'allée centrale le curé doyen de Montreux accompagné du vicaire épiscopal ; ils m'ont dit combien la cérémonie les avait touchés ; ils n'avaient évidemment pas remarqué l'omission et vraisemblablement *p e r s o n n e* ne l'a remarquée. J'ai écrit au Conseil synodal pour demander des explications sur un sujet aussi grave à mes yeux, démontrant à quel point la liturgie avait été biaisée, alors que des représentants éminents de l'Eglise catholique romaine étaient présents ! Les diacres avaient eu droit à un texte complet, mais *p e r s o n n e* n'avait été consacré pasteur. J'ai reçu un coup de téléphone de ce Conseiller fort aimable qui me dit qu'on lui avait remis le texte qu'il avait lu et que les mots en question n'y étaient pas. Dont acte.

Il est rare de lire Ex 28 et son parallèle Ex 39. Comme j'écrivais un texte sur *le Règne minéral dans la Bible*, j'ai écrit un chapitre sur les pierres précieuses, dont une bonne partie se trouve dans ces deux textes. En y réfléchissant, j'ai découvert à quel point ces textes ont un impact très important sur le ministère pastoral. Il s'agit de la confection de l'éphod et du pectoral du jugement pour Aaron. *L'Eternel dit à Moïse... Tu prendras deux pierres de beryl et tu graveras sur elles les noms des fils d'Israël... tu mettras les deux pierres aux épaulettes de l'éphod... et Aaron portera leurs noms devant l'Eternel... en mémorial... Tu feras le pectoral... il y aura quatre rangées de pierres... elles correspondront au nom des fils d'Israël, elles seront douze... gravées chacune à son nom puisqu'il y a douze tribus... tu placeras dans le pectoral du jugement, le Ourim et le Toummim... Aaron portera donc perpétuellement le jugement des fils d'Israël sur son cœur, en présence de l'Eternel (v 16-30).* Deux pierres précieuses sur les épaules, douze pierres précieuses sur le cœur, avec le Jugement, pour se présenter devant l'Eternel comme un mémorial. Quelle description, quelle parabole pleine d'images précieuses ! Combien les paroissiens confiés à un pasteur sont donc précieux aux yeux de Dieu ! Que la grandeur du ministère pastoral est éclatante ! mais aussi, quelle responsabilité devant Dieu pour celui qui est revêtu d'une telle charge !

L'éphod et le pectoral ont une fonction symbolique extrêmement grande. La charge ministérielle, selon cette Parole de l'Ecriture, est énorme : comme Aaron, le pasteur porte sur lui tout le poids de son peuple, de la communauté, de l'Eglise. Ce peuple est très précieux aux yeux du Seigneur ; c'est pourquoi le nom du peuple de Dieu est gravé sur des deux perles de grand prix placées sur les épaulettes ; les noms des tribus sont aussi gravés sur les pierres précieuses, sur le pectoral. Il porte tout le peuple dont il est responsable, non seulement sur ses épaules, mais aussi sur son cœur. L'éphod et le pectoral sont les signes de la mise à part du serviteur de Dieu pour un ministère spécial, que l'ensemble du peuple n'a pas à porter.

On conçoit aisément l'honneur unique de porter l'éphod et le pectoral, ou la robe pastorale. Cependant, le pasteur doit aussi se rappeler qu'*on redemandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu et on exigera davantage de celui à qui l'on a beaucoup confié* (Lc 12 :48).

On doit aussi se rendre compte qu'une telle charge doit aussi, parfois, être très lourde, trop lourde pour le serviteur de Dieu. On comprend que l'homme de Dieu, tout consacré qu'il est au service du Seigneur, n'en puisse plus à certains moments. Rappelons-nous comment Moïse fut épuisé par ce peuple d'Israël toujours mécontent, toujours revendicateur, toujours révolté : *"Je ne puis plus, à moi seul, porter tout ce peuple ; il est trop lourd pour moi. Si c'est ainsi que tu me traites, fais-moi plutôt mourir ! Si du moins j'ai trouvé grâce à tes yeux, que je n'aie plus à subir mon triste sort"*. Voilà sa plainte adressée à

l'Éternel (Nb 11 :14-15). Le prophète Elie, lui aussi, n'en pouvait plus et il l'a avoué à l'Éternel « *C'en est assez ! Maintenant, Éternel, reprends ma vie* » ... *il se coucha sous un genêt et s'endormit* (1 R 19 :4).

Aaron porte également sur lui, sur son cœur, le jugement de Dieu (Ourim et Toummim) à l'égard de son peuple ; sans doute, nous ne savons pas ce qu'étaient l'Ourim et le Toummim ; mais ce jugement devait peser lourd, quand on lit ce que l'Ancien Testament dit du péché incommensurable d'Israël. Or, le serviteur de l'Éternel est lui-même solidaire de sa communauté. Le cri d'Ésaïe lui-même, membre du clergé au Temple de Jérusalem, exprime bien le poids de ce jugement de Dieu et cette solidarité « *Malheur à moi, je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures !* » (Es 6 :5).

Sans doute, le pasteur ne porte pas l'éphod avec, gravé, le nom de tous ses paroissiens. Et pourtant, il en a la charge ; le pasteur est le berger du troupeau qui lui est confié. Ce texte de l'Ancien Testament ne dit rien sur le sentiment d'Aaron (comme le font d'autres textes concernant Moïse, Elie ou Ésaïe) ; il ne reflète donc pas non plus la responsabilité qu'endosse celui qui est consacré au ministère pastoral. Mais que dire du mot *endosser* ? Le pasteur n'a pas ses paroissiens "sur le dos", comme un poids écrasant, mais sur son cœur, comme Aaron. Il doit prier pour eux et les encourager par sa prédication et toute son attitude. Si le ministère est une joie, il est aussi une charge... souvent très lourde. Le pasteur n'a pas la carrure de Moïse, d'Elie ou d'Ésaïe, mais il est ministre comme eux. Ces pierres précieuses sur les épaulettes de l'éphod et sur le pectoral doivent nous faire réfléchir, non au nom exact de ces pierres, mais à la charge précieuse qu'elles représentent pour celui qui les porte, Aaron le premier, mais aussi tous ceux qui revêtent la robe pastorale dans l'Église d'aujourd'hui.

Et quelle impression jaillit du Nouveau Testament, quand on réalise que Jésus-Christ a lui-même *porté nos péchés en son corps sur le bois...* (1 P 2 :24). Il est vraiment ce Grand prêtre, dont Aaron était l'image prophétique ; il n'a pas porté son peuple seulement sur ses épaules et sur son cœur, mais *dans son corps, sur le bois*. Le jugement de Dieu est tombé sur lui et non sur le peuple ... *afin que morts au péché nous vivions pour la justice, lui, par les meurtrissures duquel nous avons été guéris...* Il est, lui, *le pasteur et le gardien de nos âmes*. Quelle Bonne Nouvelle pour nous ! Par lui, nous sommes délivrés du jugement de Dieu (1 P 2 :24-25) ; *Jésus notre Seigneur a été livré pour nos offenses et il est ressuscité pour notre justification* (Rm 4 :24-25). *C'est par grâce que nous sommes sauvés... cela ne vient pas de nous, c'est le don de Dieu* (Ep 2 :8). Le livre du prophète Ésaïe le laissait déjà clairement entendre : *Il était blessé à cause de nos péchés, brisé à cause de nos iniquités. Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui et c'est par ses meurtrissures que nous avons la guérison... l'Éternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous... frappé pour le péché de mon peuple... et il a intercédé pour les coupables* (Es 53).

Toute la méditation de l'épître aux Hébreux exprime le thème de la supériorité absolue du ministère de Jésus-Christ sur celui du souverain sacrificateur de l'Ancien Testament, dont Aaron est le type. Lui seul *est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur d'un salut éternel, Dieu l'ayant déclaré souverain sacrificateur selon l'ordre de Melkicédeq* (He 5 :9-10). L'épître aux Hébreux remonte donc bien au-delà d'Aaron. Là gît la différence essentielle entre l'Ancien et le Nouveau Testaments.

L'honneur d'Aaron, en qualité de sacrificateur, de prêtre, éclatait aux yeux de tous ceux qui admiraient l'éphod d'or et le pectoral serti de pierres précieuses. L'honneur du Christ éclate sur la croix et dans sa résurrection. L'honneur du pasteur consacré au saint ministère, c'est de proclamer, revêtu de sa simple robe pastorale, la miséricorde d'un Dieu Sauveur qui s'est manifesté au temps d'Aaron et des prophètes et qui est venu lui-même jusqu'à nous en son Fils unique Jésus-Christ. Le roi Ezéchias a retenu toute l'attention des Réformateurs, que ce soit Farel, Calvin ou Viret. Quand le roi de Juda fit la réforme du culte au VIII<sup>e</sup> s. av. JC, il adressa des exhortations aux servants du Temple : *Vous avez été choisis par l'Éternel, pour vous tenir à son service devant lui, pour être ses serviteurs* (2 Ch 29 :11). Il y a longtemps que ce verset est souligné dans ma Bible, verset qui commence ainsi : *Maintenant, cessez d'être négligents*. Comment ne pas entendre, non pas ce qu'Ezéchias, mais *ce que l'Esprit dit* à celui qui est ministre aujourd'hui, parce qu'*il est un envoyé de l'Éternel* (Ml 2 :7). Quant au psalmiste, il donne au pasteur un cahier des charges tout simple, mais essentiel :

*Je ne retiens pas dans mon cœur ta justice*

*Je publierai ta vérité et ton salut  
Je ne cache pas ta bonté et ta fidélité dans la grande Assemblée* (Ps 40 :11)

Le pasteur est un prédicateur. Il n'a pas le droit de garder pour lui les richesses de la théologie. Sa mission est de digérer ce qu'il a appris pour le transmettre fidèlement au troupeau qui lui est confié. Il y a sans doute beaucoup de ministères dans l'Eglise grâce aux nombreux talents que le Seigneur distribue à chacun. Le ministère pastoral en est un ; au pasteur de le faire fructifier.

Le ministère, une charge ? oui, mais aussi une joie incommensurable ! Joie de savoir que le pasteur n'est pas tout seul pour accomplir sa mission. Le Christ l'accompagne. Le saint Esprit le guide dans toutes les décisions qu'il doit prendre quotidiennement. Le Père céleste le fortifie. Que de crainte et même d'angoisses face à la tâche à mener à bien. Mais en même temps, quel réconfort quand Dieu dit à son serviteur : *Ne crains pas, car je suis avec toi pour te délivrer* (Jr 1 :8 ; cf. Ac 12 :4-11).

Le ministre doit prêcher l'Evangile, c'est-à-dire une Bonne Nouvelle. Rien de plus joyeux que d'annoncer *une bonne nouvelle qui est pour tout le peuple le sujet d'une grande joie* (Lc 2 :10). Le pasteur : porteur d'une bonne nouvelle ! Quoi de plus merveilleux, de plus extraordinaire dans ce monde rempli de mauvaises nouvelles. Le ministère pastoral est donc revigorant ; le pasteur est le porteur d'une espérance, de vie nouvelle, pour lui d'abord (et il faut qu'il le reflète dans sa personne) et pour tous ses paroissiens et même au-delà : *pour tout le peuple*, dit le messager de Noël.

Le pasteur est consacré pour une tâche difficile et cependant joyeuse. Sa route est pleine d'embûches, et cependant aplanie par Celui qui le conduit (Es 40 :1 ss), qui le soutient, qui renouvelle ses forces (Es 40 :29-31 ; 2 Co 4 :16) ;

- consacré pour verser l'eau du baptême sur le front du baptisé, ou le plonger dans l'eau du lac devant l'assemblée des fidèles réunis sur la grève ;
- consacré pour rompre le pain et tendre la coupe à tous ceux qui ont *faim et soif d'entendre la Parole de l'Eternel* (Am 8 :11), *faim et soif de la justice* qui justifie le pécheur ;
- consacré pour implorer la bénédiction du Seigneur sur les époux qui viennent au temple, non pour du folklore, mais qui viennent pour dire à Dieu leur reconnaissance ;
- consacré pour consoler les affligés et proclamer la résurrection au bord d'une tombe ;
- consacré pour visiter les malades et recevoir la confession de ceux qui viennent à lui ;
- consacré pour... la liste est longue et aucun "cahier des charges", comme disent les employeurs à leurs employés, ne peut énumérer d'une manière exhaustive ce qu'est le ministère pastoral.

C'est dans cette perspective que s'inscrit le ministère de l'Eglise dans le monde, que s'inscrit la prédication (par la Parole et par les sacrements) qui est la mission spécifique du pasteur.

*Grâces soient rendues à Dieu.*

Lors du culte de consécration présidé par le pasteur Pierre Juillard le 25 octobre 1955, nous étions trois à avoir fait nos études ensemble : Jean-Claude Dony, André Monnier et moi.

D'autres, plus âgés, ont été consacrés en même temps : Edgar Lüthi, Henri Piguet, Jean Bohren, Roland Dumartheray.

De plus, ont été agrégés au corps pastoral vaudois : Hermann Lador, André Bieler, Louis Braillard et Hans Schaffert.

## Vie spirituelle

La prospective et la technique, l'organisation et l'administration sont choses importantes, mais, en réalité, très secondaires. Avant l'action, il y a le travail intérieur et ce travail, il se fait dans la prière et dans le culte personnel. Je pense que le pasteur ne passe pas assez de temps en prière, en lecture de la Bible, en méditation. Une demi-heure, une heure chaque matin est un minimum. Prendre le temps de lire la Bible, non pas pour en faire une étude historico-critique seulement, ce qui est absolument indispensable, mais aussi absolument insuffisant ; il faut encore une lecture priante, écoutante, animée du St Esprit pour entendre la Parole de Dieu bien au-delà des mots hébreux, araméens, grecs ou français. Récapituler chaque matin, devant Dieu, dans le silence du bureau pastoral, toute la journée précédente et présenter dans l'intercession tous ceux que l'on a vus et rencontrés. J'ai utilisé et j'utilise encore *l'Office divin de chaque jour* ; c'est un bon guide pour moi. Je lis la traduction de M. Louis Segond, qui est celle de mon enfance et dont je connais beaucoup de textes par cœur, mais j'ai aussi pratiqué et pratique la traduction en français courant et la traduction œcuménique (TOB) en version intégrale car les notes sont utiles. Pour le culte public, j'ai pris les versions Second ou Synodale qui sont familières aux fidèles.

Sans ce temps de méditation personnelle en présence d'un Dieu caché et parfois lointain, tout proche et intimement présent à d'autres moments, fondé sur sa promesse plus que sur l'expérience et le sentiment plus ou moins religieux, comment pourrait-on être ministre, ambassadeur du Christ, pasteur, berger, conducteur d'un troupeau qui ne nous appartient pas, mais qui nous est confié ? Il en va de même pour la préparation du culte public. L'ordre du culte et les textes liturgiques sont donnés dans le livre de la liturgie de l'Eglise vaudoise ou française. Encore faut-il une adéquation entre le temps de l'Eglise, les événements ponctuels de la paroisse et du monde, le genre d'assemblée culturelle, et ce qui est écrit dans la liturgie. A Fribourg, j'étais si chargé que j'ai suivi à la lettre les textes liturgiques de l'ERF, simples, bien rédigés, fidèles à la Bible. A Montreux j'ai beaucoup plus composé, ou plus exactement aménagé les textes existants, en général pour les raccourcir. En faisant cet exercice, j'ai constaté à quel point la liturgie traditionnelle est dense et nos compositions personnelles légères et futiles, bien souvent sans réelle consistance biblique, spirituelle, dogmatique.

Quant à la prédication, elle n'est pas une conférence sur un sujet. Si elle cite des événements contemporains, humains, politiques ou autres, elle n'a de valeur que dans la mesure où elle s'appuie fermement sur la Ste Ecriture qu'elle doit expliciter, commenter, appliquer à l'existence des hommes d'aujourd'hui. Elle doit parler au cœur comme à l'intelligence. Les paroissiens devraient emporter avec eux une Parole qui les a instruits, touchés, consolés, enrichis, dynamisés pour au moins une semaine. Il faut que ceux qui ont faim et soif ressortent rassasiés du culte par un mets succulent et fortifiant (Es 55 :1-3). Pour ce faire, le pasteur doit accomplir un grand travail intellectuel de recherche théologique. Ce n'est pas pour rien qu'on lui demande une licence universitaire. Il faut en plus tout un travail spirituel qui est de l'ordre de la contemplation, de l'adoration, de la méditation, de la prière, qui est de l'ordre de l'Esprit, du St Esprit. C'est vrai, il est nécessaire qu'une prédication soit simple, mais pas simpliste, proche du texte, mais pas littéraliste, imagée, mais non anecdotique, catéchétique et dogmatique sans pour autant prononcer des mots abscons aux oreilles des fidèles. Dans tout ce qu'il dit et à plus forte raison au culte ou au catéchisme, le pasteur doit veiller à l'exactitude de ses paroles et des mots qu'il prononce. Par conséquent, je ne dirai jamais *les rois mages*, car ils ne sont pas des rois ; Jésus *entre l'âne et le bœuf* (ces animaux sont inspirés du prophète Esaïe sans doute, mais ne sont pas présents à la crèche) ; l'évangile *de* Marc, alors que le texte, dans la langue originale, précise en disant *selon* Marc, ce qui est tout à fait différent, car en réalité, il s'agit de l'Evangile *de* Jésus-Christ (Mc 1 :1) ; Adam et Eve n'ont pas mangé *la pomme*, mais *le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal* ; etc. Tout cela est subtil, mais nécessaire. Mes prédications sont loin d'avoir eu toutes ces qualités. Mais par-delà les phrases et parfois la phraséologie de la prédication, il est indispensable que Dieu lui-même y mette la main, ouvre le cœur et l'esprit des auditeurs pour que ceux-ci comprennent et retiennent. Dieu le fait par le don de son St Esprit, d'une manière sans doute moins spectaculaire que lors de la première Pentecôte, mais certainement tout aussi efficace.



Le pasteur, dans son bureau, n'est pas seul en face de sa Bible et de ses feuilles blanches ; là aussi le St Esprit est à l'œuvre.

Tout cela est vrai, non seulement pour ses moments de culte personnel et communautaire, mais encore pour tout ce qu'entreprend le pasteur dans sa journée et dans sa semaine, dans son travail, dans ses congés, dans ses vacances. A aucun moment il ne sort de son ministère. Quand il est en réunion paroissiale, en visite pastorale, en famille, en société, quand il travaille à quoi que ce soit, quand il se repose et qu'il dort, il est et reste ministre de Jésus-Christ, pasteur de l'Eglise qui a reconnu son ministère. C'est pourquoi, à la question qui m'a souvent été posée : « En fait, combien d'heures travaillez-vous par semaine ? » j'ai toujours répondu « 168 heures ». Il n'y en a pas plus dans la semaine, mais il n'y en a pas moins pendant lesquelles je suis pasteur. Bien sûr, il y a le *faire* ; mais il y a aussi *l'être*. Je ne sais pas très bien quand on passe de l'un à l'autre.

Je dirai aussi que le ministère pastoral transpire dans toute la vie familiale, dans le mari que je suis, dans le père que je suis, dans la vie sociale. Ainsi, à Bagnols je n'ai pas voulu baptiser mes enfants et rentrant en Suisse, je les ai baptisés tout-petits, au nom même de ce que je crois concernant l'ordre du Christ (Mt 28 :19-20) et sa grâce (Ep 2 :1-11 ou Jn 1 :29 par exemple). Le problème était le suivant : A Bagnols, on m'a demandé de baptiser les nouveau-nés le plus tôt possible, le dimanche suivant la naissance au plus tard, alors que la mère est encore à la maternité. Pourquoi ? Par crainte de l'enfer, au cas où le bébé mourrait sans baptême ! Pour prouver que je ne croyais pas à cette superstition, je n'ai pas baptisé mes enfants et pouvais donc témoigner par mon attitude que les mots que je prononçais n'étaient pas des paroles vaines, quand je leur disais que le baptême n'est pas un acte magique contre l'enfer. Rentré en Suisse, on m'a taxé d'antipédobaptiste, ce que je ne suis pas, bien au contraire ! Mais comment le prouver ? Tout simplement en les baptisant petits. La manière de se comporter en famille fait partie de la prédication.

Un autre exemple de l'imbrication du ministère dans la famille concerne les congés. Toutes les familles ont en général les week-ends de congé ensemble ; pour la famille pastorale, jamais ou à de rares exceptions. Dès le temps de la scolarité des enfants, passer une journée entière quelque part en famille devient très problématique.

Je rends grâce à Dieu de ce que ma famille a accepté positivement les contraintes imposées par le ministère pastoral, tout au moins tel que je conçois ce ministère. Quoi de plus encourageant et de plus merveilleux que de prendre ses enfants le dimanche pour le culte du matin et que, le soir où il y a un second culte, ils disent : « Alors, Papa, on se prépare ? » et qu'on y retourne ensemble le cœur joyeux ! Nous ne sommes pourtant pas une famille modèle. Tout au contraire, mais chacun, à son niveau, avec des hauts et des bas, avec plus d'échecs que de réussites, chacun essaie de vivre une vie chrétienne que j'appellerai tout simplement "normale". Cette attitude intérieure a une répercussion sur l'éducation des enfants : responsabilité personnelle, distinction absolue entre vérité et mensonge, précision et exactitude, service à autrui, conscience professionnelle, etc. et plus tard, choix du conjoint et éducation des enfants. L'Evangile touche à tout, partout et toujours.



## ET APRÈS ?

Le stagiaire devenu pasteur doit poursuivre sa formation d'une manière auxiliaire dans une paroisse prévue à cet effet. J'appris, en cours de stage, que tous les postes d'auxiliaires étaient déjà pourvus et que, par conséquent, j'étais invité à reporter l'auxiliarat à plus tard, à aller éventuellement exercer un ministère ailleurs et à revenir dès qu'un poste serait libre. L'Eglise vaudoise n'a pas l'obligation de fournir du travail à ses pasteurs consacrés.

J'ai donc écrit à Paris, rue de Clichy, pour proposer mes services à l'Eglise Réformée de France (ERF) ; on m'a répondu aimablement que j'étais accepté et que je serais envoyé à Bagnols-sur-Cèze. Une lettre de Nîmes me fit découvrir que Bagnols était dans le Gard. Elle m'informa qu'un logement serait à ma disposition. On me demanda aussi de bien vouloir signer la Discipline de l'Eglise Réformée de France et que le contrat serait de deux ans. On me demandait aussi quand je pensais arriver sur place. Terminant mon stage le premier mai, j'avais, encore trois semaines de service militaire à accomplir. Je répondis que je signerais volontiers une telle Discipline et demandai qu'on m'en envoie un exemplaire, que j'arriverais à Nîmes le 15 juin 1955, par le train, vers 14h.35.

Nous avons décidé, ma fiancée et moi, que je partirais seul et que nous nous marierions à Grandson le 12 juillet. Le mois de mai a été rempli par toutes sortes de préparatifs en vue du mariage : Nous sommes allés chez le pasteur de la paroisse, M. Dépraz, pour l'entretien de mariage, entretien traditionnel sans doute, mais non banal ; Jane-Mary refusa de promettre d'être *soumise à son mari*, comme le dit la liturgie selon le texte d'Eph. 5 ; et moi, je refusai de nous agenouiller pour recevoir la bénédiction (selon une idée crypto-catholique d'Eglise et Liturgie ; le mariage n'est pas un sacrement !). Il fallut penser aux invitations, au transport des invités, à la réservation des restaurants, commander les alliances chez notre voisin horloger, Roland Miéville ; il y avait encore des choses à régler avec le Département de l'Instruction publique et des Cultes, faire un petit tour de familles. Le lundi 16 mai j'entrai en service à St Maurice pour un cours de répétition jusqu'au samedi 4 juin. Le 5, je présidai le culte à Grandson, le 12 à Vugelles et Fiez.

Le 15 juin, à 05 h., nous étions, Jane-Mary et moi, les deux seules personnes sur le quai de la gare à Grandson. Je l'ai embrassée encore une fois et suis monté dans le train. Ce matin-là, le contrôleur était le même que celui que nous avons vu pendant des années, dans le train direct Yverdon – Lausanne ; c'était du reste un ancien employé de la laiterie de Grandson. Il prend mon billet, le considère, voit la destination lointaine, Nîmes, et me dit, avec un air étonné « simple course ? », puis avec un air encore plus étonné « Et elle ne vient pas ? » « Pas encore lui ai-je répondu ».

J'étais habillé comme un Suisse : complet, cravate, strict. Je ne m'étais pas du tout rendu compte de ce que j'allais vivre ce jour-là. Je n'avais pas pensé une minute à prendre à manger et à boire ; et dans le train, impossible de trouver quoi que ce soit. La journée était belle et... chaude, très chaude. J'ai passé de Genève à Nîmes, via Lyon et Avignon.



**St Pierre de Vénéjan.**

**L'une des très nombreuses églises romanes du XIIe siècle, au milieu de la campagne**

## BAGNOLS – SUR – CEZE

### PONT SAINT ESPRIT – BOURG SAINT ANDEOL

15.06.55 – 31.10.60

#### Arrivée

Arrivé à Nîmes dans la chaleur du Midi et de midi, alors que le soleil était à son zénith, sans avoir mangé et ayant soif, je me suis rendu chez le Président de Région, M. Barde. Il m'a demandé si je voulais une tasse de café, ce que je déclinai, n'étant pas habitué à cette boisson, mais j'étais bien trop intimidé et dépaycé pour lui demander un verre d'eau. Il m'a expliqué qu'il n'avait pas de texte de la Discipline de l'ERF, mais que je pouvais être assuré qu'elle ne prévoyait rien qui puisse me gêner. J'ai accepté son argument et il ne m'a rien fait signer. La seule chose qui l'intéressait était la suivante :

- Est-ce que vous avez un permis de conduire ?
- Non, lui ai-je dit
- Eh bien reprit-il, la première chose à faire est de passer un examen de conduite, c'est ce qui presse le plus.

M. Barde m'a expliqué le contexte de mon futur travail :

- Bagnols-sur-Cèze, Pont St Esprit et toute cette région ne forment pas une paroisse, ni une association culturelle au sens de la Loi. C'est RIEN, un territoire en friche en dehors de l'ERF. Vous serez un agent de la Sté Centrale d'Évangélisation (SCE), avec un directeur habitant à Paris ; il s'occupe de plusieurs territoires non inclus dans les paroisses de l'ERF, ni dans d'autres Eglises protestantes<sup>4</sup>. Vous serez donc pasteur évangéliste. Cependant, un Comité Régional d'Évangélisation existe dans la IX<sup>e</sup> Région ecclésiastique qui est celle de Nîmes et d'une partie du Gard. Vous serez convoqué à ses séances. La région de Bagnols va subir un important changement par la construction des usines atomiques de Marcoule. On attend beaucoup de monde et il vous faudra accueillir les protestants qui vont arriver. De plus, la paroisse de Lussan n'a plus de pasteur ; il faudra donc desservir ce secteur. Etant donné que le Gouvernement français n'autorise pas les étrangers à venir travailler en France, votre statut sera celui de pasteur-stagiaire étranger.

L'appartement prévu est meublé avec les meubles de l'assistante de paroisse, Mlle Faisse d'Alès, qui a quitté son travail pour raison de santé. Tout à l'heure, un collègue, le pasteur Zurcher viendra vous prendre avec la voiture qui vous est destinée, mais qu'il utilisera en attendant que vous ayez votre permis. Puis il ajouta :

- Pourquoi avez-vous désiré commencer le 15 ? En général, on embauche quelqu'un le 1<sup>er</sup> du mois.
- Le 4 juin, lui dis-je, j'ai terminé mon cours de service militaire et... je souhaitais gagner ma vie.

Il doit avoir compris, car, à la fin du mois, j'ai reçu un salaire complet pour le mois de juin, soit FF 19'000 (ce qui représente un peu moins de CHF 240.-).

Je lui expliquai aussi mon projet de mariage en juillet et celui de la consécration en octobre.

---

<sup>4</sup> Par exemple les Eglises réformées évangéliques indépendantes (EREI), Eglises qui n'ont pas accepté la fusion en 1938, fusion qui donna naissance à l'ERF. Ce genre d'Eglises est bien représenté dans les Cévennes.

Le pasteur Zurcher, un pied noir précédemment ingénieur agronome, arriva effectivement, tout décontracté, et m'embarqua pour Bagnols-sur-Cèze. Il y a 50 km entre Nîmes et Bagnols, une grande distance pour un Suisse qui a toujours marché ou roulé à bicyclette ; mais pour la France, c'est une paille ! On alla rendre visite à une paroissienne. Il faut dire que le pasteur Zurcher assurait la desserte de Bagnols depuis le départ de l'assistante de paroisse. Cette paroissienne parla avec le pasteur, mais je n'ai rien, absolument rien compris à ce qu'elle disait. C'était du français, mais avec un accent dont on ne peut pas se faire une idée : elle était Lozérienne !

Le soir était arrivé, il faisait nuit. On repartit et mon mentor décida qu'on irait manger à Pont St Esprit. Arrivé en ville, il entre dans la cour d'une propriété ; tout est éteint et noir ; les volets sont clos ; il s'approche d'une porte-fenêtre dont il secoue les volets jusqu'à les décrocher. Il crie "Mammgabail !" ; il ouvre la porte-fenêtre, trouve l'interrupteur, allume, entre dans la cuisine, ouvre les armoires... Pendant ce temps, une petite dame, en robe de chambre, descend de l'étage supérieur et dit de sa petite voix interrogative : « Qu'est-ce que c'est ? ». M. Zurcher lui répond d'une voix forte « J'amène le nouveau pasteur. On va manger quelque chose » Elle répond « Mais, faites seulement ». Elle me salue, elle parle avec M. Zurcher sans que je comprenne quoi que ce soit. Je suis absolument sous le coup des méthodes utilisées par mon collègue qui agit comme chez lui, ouvre le réfrigérateur, casse des œufs dans une poêle qu'il prend dans une armoire, alors que la maîtresse de maison regarde et ne semble pas choquée le moins du monde. Où sont les limites à respecter entre pasteur-visiteur et paroissiens, selon l'éducation reçue au cours de mon stage qui vient de se terminer ? Je suis vraiment dans un autre monde. Comment vais-je m'habituer à une telle désinvolture ? On a mangé. Avant de repartir, cette dame me dit « Venez dîner à la maison après-demain ».

On est reparti pour Bagnols, Place du Château N° 12. Il ouvre une porte d'entrée d'immeuble, monte deux ou trois marches, sort une clé de sa poche, ouvre une porte à gauche, éclaire la pièce d'entrée et me dit en me donnant la clé : « Voilà, c'est chez vous, au-revoir » et il s'en va. Il est 23h.30, je suis mort de fatigue.

Le président M. Barde, m'avait donné verbalement une sorte de cahier des charges pour ces deux prochaines années : desservir Bagnols-sur-Cèze, Pont St Esprit, et Lussan. Comme on le verra par la suite, mon ministère se prolongea jusqu'en 1960 avec un remaniement territorial : le secteur de Lussan me fut retiré ; une aumônerie du sanatorium pour lépreux de Valbonne et le canton de Bourg St Andéol me furent confiés. Je parlerai de Lussan en fin de chapitre.

## Découverte de la paroisse

Le lendemain, encore tout ahuri de ma journée précédente, j'examine cet appartement. Oh, le tour est vite fait : une grande chambre, dont les parois nécessiteraient un sérieux rafraîchissement, avec une fenêtre donnant sur la Place du Château, château qui n'existe plus, mais à l'emplacement duquel il y a un vieux bâtiment, très mal entretenu, plutôt repoussant et qui porte le titre pompeux de Cours Complémentaire, pour au moins 200 à 300 élèves. A côté de la fenêtre, il y a un placard bizarre, dans lequel se trouve un évier, dont l'évacuation se fait directement sur le trottoir (mais il n'y a pas de robinet, pas d'arrivée d'eau) et un emplacement pour un réchaud à gaz. On appelle cette armoire une *patouille*, c'est-à-dire une cuisine ; totalement inutilisable. A l'arrière de la chambre, une cuisine borgne et sombre, séparée de la chambre par une paroi vitrée et qui comporte un évier avec un robinet d'eau, dont l'évacuation se déverse dans la cour en giclant partout, et s'écoule ensuite dans une ruelle derrière la maison, un réchaud à gaz et une armoire à vaisselle. Puis, à l'arrière, une chambre à coucher avec deux sommiers de hauteurs différentes et deux matelas, une fenêtre donnant sur une galerie qui est le prolongement du corridor d'entrée et plongeant dans la cour inférieure où l'on aperçoit deux sortes de cages servant de WC pour tout l'immeuble ; à côté de la fenêtre, une porte donnant sur cette galerie. Des escaliers permettent d'accéder aux trois autres appartements de l'immeuble. J'écris ma première lettre de Bagnols à Jane-Mary pour lui raconter mon voyage et lui



décrire l'appartement où nous serons. A mes yeux, c'est plus que vétuste et rudimentaire ; ça n'a rien d'enthousiasmant, mais il y a le strict nécessaire.

Je vais à la découverte de la poste pour acheter des timbres, demander comment il faut faire



**Bagnols-sur-Cèze, Pl. de la Mairie  
tour de l'Horloge**

pour ouvrir un compte de chèque postal et m'annoncer comme le nouveau pasteur de Bagnols, renseignement indispensable pour le facteur. De là, je passe à la Mairie pour annoncer mon arrivée. Je savais qu'il fallait deux photos passeport que je présente à l'employé ; celui-ci m'explique que ces photos ne sont pas valables, car elles sont prises de face, alors qu'il faut des photos de profil pour le service anthropométrique et que je dois prendre contact avec mon ambassade.

Je décide d'aller en car à Pont St Esprit, pour essayer de repérer exactement le lieu où je dois me rendre le lendemain. Il faut aller dans un café pour se renseigner sur l'horaire des cars. Le café est aussi le lieu de l'arrêt du car et le réceptacle des colis, mais personne ne vous avertit quand un colis est arrivé pour vous. A Pont, je trouve la maison invitante ; c'est la demeure d'un médecin dont le nom est G a b b a ï, ce qu'on ne peut conclure quand il sort de la bouche du pasteur Zurcher au milieu de la nuit. Je sais maintenant le lieu d'où part le car de Bagnols, où il arrive à Pont et le temps qu'il met pour le trajet.

Le lendemain, je refais le trajet et j'entre dans la cour de la famille Gabbai vers 11h.55, juste avant

le repas. Je suis reçu très cordialement par Mme Gabbai qui me dit « C'est gentil de venir nous rendre visite ; si vous le désirez, vous mangerez avec nous. Je la remercie évidemment, mais je suis très étonné ; ne m'a-t-elle pas invité avant-hier à venir dîner aujourd'hui ? On mange sur la terrasse à côté de la cour. Je suis très sérieux. Quant à la famille Gabbai, Madame et Monsieur, la mère de Madame, le fils Bernard, petit garçon de 5 ans, tous sont très décontractés. Puis on passe au salon où il fait plus frais et Mme Gabbai prend tout son temps pour me parler ; elle me raconte mille choses sur la paroisse, sur ses quatre autres enfants qui sont "enfermés" au lycée d'Orange, etc. etc. Au milieu de l'après-midi, on sert un jus de fruit bienvenu et rafraichissant. Puis elle me dit « Vous restez avec nous, nous mangerons ensemble ce soir » ce que j'accepte bien volontiers et on parle encore ou, plus exactement, elle parle encore.

Un intermède imprévu se présente tout à coup : on a profité de ce que j'étais à Pont St Esprit pour avertir une famille qui désire baptiser son enfant. Quelqu'un de la famille Jullian, nom protestant très répandu, vient donc pour prendre contact et pour fixer la date du baptême : ce sera dimanche prochain à la chapelle de Pont. L'entretien est purement formel ; personne n'attend que je m'allonge sur le sens du baptême, la responsabilité qu'il implique, la préparation spirituelle nécessaire... Non, la date, le lieu, l'heure ; savoir



**Bagnols-sur-Cèze : la Mairie**

si c'est avant, pendant ou après le culte. Et on se sépare avec moult remerciements au pasteur qui officiera.

Le repas du soir fut un grand souper sans comparaison avec le dîner de midi. Il dura beaucoup plus longtemps, après quoi le Dr Gabbai me reconduisit à Bagnols avec sa traction, une fameuse voiture Citroën. Bien plus tard, j'avais quitté Bagnols depuis longtemps, en leur rendant visite, j'ai appris que je n'étais pas attendu pour midi, mais pour le repas du soir, qu'on nomme *dîner* en France. Toute la famille riait aux éclats : les Suisses ont un autre langage que les Français. Remarquons cependant, qu'au temps d'Henri IV et de Racine, on dînait à midi.

Le lendemain, j'obéis au Président de Région et me mets en quête d'un moniteur d'auto-école ; il me prend le jour même pour une heure et demie de conduite et de théorie.

Le premier dimanche, il y a un culte à 9h.30 à Bagnols et à 11h. à Pont St Esprit. Je suis rempli de *crainte et de tremblement*, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Kierkegaard. Il fait chaud dehors, davantage encore à l'intérieur du temple. Un paroissien que j'ai beaucoup apprécié, M. Giacobbi, a sonné la cloche, quelques personnes se rassemblent. La chaire est dans un coin, à peine surélevée d'une marche. Et voilà qu'au milieu du culte, je m'évanouis, créant un grand émoi chez les paroissiens. Tout est interrompu pendant plusieurs minutes. Une paroissienne dit : « Ce n'est pas pratique ce petit tonneau (elle désigne la chaire) ; le pasteur n'a pas supporté la chaleur ». Revenu à moi, je continue à présider le culte tant bien que mal. Vers 10h.15, quelqu'un entre et s'assied au fond du temple. Une fois le culte terminé, des paroissiennes se précipitent vers cet inconnu « Oh ! Docteur, notre pasteur s'est évanoui pendant le culte ! ». Le Dr Gabbai, car c'était lui et je ne l'avais pas reconnu dans mon trouble, est venu exprès de Pont pour que je n'aie pas de souci pour le trajet. Il m'embarque dans sa voiture et me demande : « Qu'avez-vous mangé à votre petit déjeuner ? » « Rien » lui dis-je ». Il me conduit chez lui et me fait ingurgiter un grand bol de café au lait très sucré, puis nous allons ensemble à la chapelle. A midi, je mange chez eux, invité une fois de plus, une évidence pour eux.

Sans tarder, les responsables de Bagnols (4 dames) puis de Pont (3 dames et le Dr Gabbai) se sont réunis pour me donner toutes sortes de renseignements sur le secteur que je dois desservir et qui fait tout l'angle nord-est du Gard. Le président du Consistoire, le pasteur Lasbats, me convoque chez lui, au presbytère d'Uzès, pour un entretien d'information, lequel sera suivi d'une rencontre pastorale de Consistoire de 17 h. à 21 h. ; le lendemain, il me fait visiter la paroisse de Lussan et nous passons chez plusieurs paroissiens dans autant de villages que compte la paroisse et le lundi suivant, il y a une session du Synode régional auquel je suis invité. Deux ou trois fois par semaine, je suis invité à "déjeuner" chez des paroissiens à Bagnols ou à Pont, ce qui leur donne l'occasion de me parler d'eux-mêmes ; une paroissienne me dit et redit qu'elle a « de cœur couché et l'aorte dilatée » ; que son fils « est dans les vins », en fait dans le transport de vin avec des camions<sup>5</sup> citernes « de 250 hl, que c'est elle et son pauvre mari (= défunt) qui avaient offert la cloche pour le temple, « du reste, que c'est marqué dessus ». C'est dire qu'à peine arrivé, je suis happé par le travail pastoral tous azimuts où les distances sont à l'échelle de la France.

A Pont St Esprit, trois médecins sur quatre sont protestants, quoiqu'à vrai dire, le Dr Gabbai, très impliqué dans la paroisse, est un juif d'origine marocaine, de la famille du Grand Rabbin du Maroc. Il a survécu à la guerre parce qu'il s'est caché ; il a passé de très nombreuses nuits au fond d'un puits dans la propriété d'un pasteur ami, en dehors de Pont St Esprit ; les Allemands croyaient qu'il était musulman. Avant de quitter Pont, brusquement à la fin de l'occupation du Midi, un officier allemand l'a assuré que s'ils avaient su qu'il était juif, ils l'auraient jeté au Rhône depuis longtemps. Son rayonnement comme médecin était immense. Un signe de son témoignage est que trois de ses enfants sont devenus médecins à leur tour et que notre fils Jean-Frédéric l'est aussi devenu à cause de lui.

Quelques jours plus tard, je suis invité par un autre médecin de Pont, le Dr Vieu. Fort de l'expérience vécue avec le pasteur Zurcher sur la manière de se conduire chez les paroissiens, me

---

<sup>5</sup> Phonétiquement, le mot se prononce : Camillon ; ce qui fait trois syllabes au lieu de deux.

rappelant comment, après le repas, il avait débarrassé la table et lavé la vaisselle, je me lève pour rassembler les assiettes, mais la maîtresse de maison m'a dit « Oh, Monsieur, laissez donc ! ». Celle-ci, rencontrant Mme Gabbai quelques jours plus tard lui confia son étonnement : « Dites, notre nouveau pasteur, il fait le ménage (prononcer *ménagen*) chez les paroissiens ?! ». La famille Vieu avait un style de vie à l'opposé de celui des Gabbai, mais elle était tout aussi engagée dans la paroisse et fort sympathique à sa manière. Une fois, le Dr Vieu m'a dit « Je suis allé voir Mme Une Telle, il y a un verset biblique accroché au mur dans la chambre à coucher ; elle est donc protestante, allez lui rendre visite ». C'est ainsi que j'ai découvert de nouveaux paroissiens.

Le Dr Vieu était considéré comme le médecin des pauvres. Ses honoraires étaient bien en dessous des tarifs. Chaque jour de consultation, la salle d'attente se remplissait ; les quinze premiers patients s'asseyaient selon leur ordre d'arrivée sur les chaises à disposition, les suivants attendaient debout. Quand un patient était appelé, les quatorze patients assis se déplaçaient d'une chaise et la quinzième était prise par le premier patient debout.

Il possédait deux voitures Citroën, une 2 CV et une DS, les deux modèles typiques de la marque. Le fisc a considéré ces deux voitures comme un *signe extérieur de richesse* et l'a taxé sur ce critère sans tenir compte de ses déclarations de revenus et de fortune, ce qui rendait le docteur très furieux.

Il était responsable de l'hôpital, un hôpital fort modeste, vétuste, tenant de l'Hôtel-Dieu, mais tout de même plus moderne que l'hôpital de Bagnols, où les deux ou trois chambres contenaient chacune 30 à 40 malades. J'étais loin de me douter de l'état hospitalier dans ces deux localités, alors que la région allait entrer dans l'ère atomique.



**Le marché du mercredi à Bagnols**

Ces premiers jours sont donc bien remplis. Je vais de découvertes en découvertes ; réussir à comprendre la langue française nécessite toute mon attention. Tous les *e* muets deviennent sonores, dans un accent méridional languedocien, apparenté au catalan, prononciation différente du provençal parlé sur la rive gauche du Rhône. Mais la réciproque est vraie aussi ; au bout de quelques dimanches, une paroissienne me fait ce compliment : « Pour dire que vous êtes Suisse, vous parlez assez bien le français, bravo ! ». Elle imaginait qu'en Suisse, on parle le suisse.

Je m'aperçois qu'une quatrième pièce fait partie de l'appartement : une chambre indépendante, accessible par la galerie. Je m'empresse de communiquer ma découverte à Jane-Mary qui est stupéfaite : comment est-il possible de ne pas constater immédiatement le nombre de pièces d'un appartement ? En réalité, cette quatrième pièce ne fut jamais utilisée.

Mon moniteur d'auto-école M. Reboul, c'est son nom, a une 4 CV Renault. Il m'a initié à l'art de conduire. En roulant une fois sur la route d'Avignon, à 10km de Bagnols, j'ai freiné pour ralentir l'allure du véhicule. Il me dit :

- Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi freiner ?
- Mais, il y a cet écriteau : 20 km/h.
- N'y prenez pas garde ! Avancez donc, c'est un écriteau d'avant-guerre !

C'est ainsi que j'ai appris à respecter la signalisation routière. Au bout de huit heures de théorie et de pratique et en tenant compte des "congés de l'été", le 19 août, je suis allé avec lui me présenter à l'examen à Connaux, sur la route de Nîmes. Cela se passe sur une petite route à la circulation quasi nulle. Une vingtaine de jeunes adultes sont présents. Mon tour arrive ; l'expert prend la place du passager, me demande une pièce d'identité et s'aperçoit que je suis Suisse. Il me dit que lui vient d'Alsace ; cela signifie, dans son esprit, qu'il est autant étranger que moi dans le Midi. La théorie dure deux minutes, il y a des dessins de carrefours et il faut savoir dans quel ordre les véhicules doivent circuler. La pratique consiste à mettre le moteur en marche, à démarrer, à passer à la vitesse



supérieure et parcourir environ 200 m., faire un demi-tour sur route ”avec autorisation de mordre sur l’herbe”, et retour au point de départ ; c’est terminé. Il me donne mon attestation de réussite. Tous ceux qui n’ont pas encore passé ont l’air soucieux. Ils me demandent si j’ai réussi, combien de fois j’ai déjà essayé de passer l’examen, combien d’heures d’apprentissage j’ai eues. Il semble, à les entendre, que j’étais quelqu’un d’exceptionnel, parce que j’avais réussi du premier coup. Je ne pense pas qu’on puisse dire que l’examen fût difficile ! Il ne me restait plus qu’à récupérer la voiture qui m’était destinée chez le pasteur Zurcher qui l’avait utilisée pour les colonies de vacances. C’est une 2 CV, totalement décapotable, d’une souplesse étonnante, dont les essuie-glaces fonctionnent sur le compteur de vitesse, donc, en cas de grosses pluies, comme il y en a fréquemment en été et qu’on doit diminuer sérieusement sa vitesse, les essuie-glaces fonctionnent d’autant plus lentement ; j’en fais l’expérience le jour même de la réception de la 2 CV où s’abat une pluie diluvienne. Dès lors, la paroisse devient plus accessible ; je peux me rendre dans tous les villages, alors que les cars ne faisaient que les grands axes. A raison de 30'000 km par année, j’ai sillonné tout le territoire avec plus ou moins de passagers paroissiens dans la voiture. Ces véhicules appartiennent à l’Eglise régionale et peuvent passer d’une paroisse à l’autre. C’est pourquoi j’ai touché une seconde voiture neuve après deux ans.

Le 10 juillet, après les cultes de Bagnols et Pont, un couple récemment marié m’a conduit en Avignon prendre le train en partance pour Genève - Grandson. Mme Gabbai m’avait préparé un casse-croûte.

Le 11, avec Jane-Mary, nous faisons partir une malle pour Bagnols, via Lyon, le Teil.

Le 12, nous nous marions.

Le 13, nous repartons ensemble pour Bagnols, conduits par Parrain, mon oncle.

Le 14, nous découvrons la fête nationale à Bagnols dans une ambiance totalement différente d’un premier août ; ce qui prime, c’est la fiesta et le bal ; à peine a-t-on entendu la Marseillaise.

Le 15, les visites pastorales reprennent leur rythme.

Il a fallu que Jane-Mary s’habitue à un nouveau genre d’existence dans un milieu fort différent de ce que nous avions imaginé. Alors qu’une année plus tôt, chacun pensait que nous aboutirions dans une cure aux volets vert et blanc, quelque part dans la campagne vaudoise, selon une tradition bien implantée, voilà que nous étions jeunes mariés à 450 km de nos familles, dans un monde sans commune mesure avec ce à quoi nous pensions devoir nous attendre. Autour de nous, dans l’appartement, rien ne nous appartenait à part quelques draps et quelques vêtements plus ou moins appropriés à la situation. Mais nous étions les deux, nous nous aimions et nous avions une vie entière devant nous que nous espérions riche d’expériences et qui l’a effectivement été par la grâce de Dieu. Jane-Mary se mit à découvrir ce que j’avais moi-même vécu les quatre semaines précédentes et surtout, l’accueil du jeune couple pastoral a été très chaleureux.

Le 26 septembre, j’ai reçu une lettre de la Commission de consécration avec le texte de la prédication d’examen à prêcher à Montfaucon le 4 octobre, avec la possibilité de l’utiliser le dimanche 2 octobre aux cultes à Fons-sur-Lussan et Lussan. De là et immédiatement, nous repartons en Suisse pour la consécration que je devais recevoir. Les examens se sont étalés sur la première semaine d’octobre, mais nous sommes restés en Suisse jusqu’au jour de la consécration. Au lendemain de cette cérémonie unique, Parrain mon oncle s’offrit pour nous reconduire à Bagnols. Mais à une



Notre logement 1955 - 1057



dizaine de kilomètre de chez nos parents, par un excès de vitesse dans un virage, la voiture sortit violemment de la route, fit plusieurs tonneaux et s'immobilisa dans un champ, sur ses quatre roues. Nous étions tous vivants et non blessés, sauf que Jane-Mary souffrit longtemps, au sommet du crâne, d'avoir cogné le plafond de la voiture. Il s'en est fallu de très peu pour que nous cessions d'exister. Grâce à la miséricorde de Dieu et à sa protection, le chemin de la vie sur cette terre nous était encore ouvert. Choqués sans doute, mais entiers, nous sommes revenus en train jusqu'à Bollène où un paroissien est venu nous prendre pour nous conduire à Bagnols. C'est la confirmation du Ps 121 :

*L'Eternel te gardera de tout mal, il gardera ta vie  
L'Eternel veillera sur ton départ et sur ton arrivée.*

## Lieux de culte

Les cultes à **Bagnols-sur-Cèze** avaient lieu précédemment dans la salle des mariages à la Mairie. Ils remontaient à la fin des années 30, quand le pasteur de Beaucaire, qui avait une propriété entre Bagnols et Pont, montait jusqu'à Pont à bicyclette. Ce n'était pas fréquent, ni régulier. Pendant la guerre, une assistante de paroisse, Mlle Martin, resta quelque temps à Bagnols, puis Mlle Fäisse dans les meubles de laquelle nous logions. Après la guerre, quelques paroissiens achetèrent une friche industrielle : une dalle de béton surélevée, soutenue par des piliers, ce qui permet d'avoir une place couverte au niveau du sol. L'architecte Devèze, un protestant d'Uzès, fit les plans d'un temple ; M. Balme, maçon à Bagnols, entreprit sa construction. En 1948, le temple fut inauguré. Différentes paroisses cévenoles fournirent des bancs et une chaire, devenus inutiles chez elles. Le temple est un parallélépipède rectangle surmonté d'un clocher avec une cloche. Le temple est situé sur la route d'Avignon ; la façade est un peu en retrait de la chaussée à cause de l'escalier. A l'intérieur, au fond, le mur est percé en forme de croix.



**Temple de Bagnols-sur-Cèze**



**Pont St Esprit. La chapelle protestante est dans une absidiole de l'église, à gauche.  
A droite, l'église cathédrale.**

La table de communion est du même style, simple. Pour le culte, on utilise le recueil *Louange et Prière* et un petit livret édité par Delachaux et Niestle avec paroles et musique pour les chants liturgiques, *Louez Dieu*, ce à quoi je ne m'attendais pas du tout au vu de l'ecclésiologie régionale. La coupe de communion est ancienne ; elle est en trois parties : le pied, la tige et la coupe. Ces trois éléments se vissent pour former un seul corps. Cette originalité remonte au temps du Désert. Pour que cet objet liturgique n'attire pas l'attention des dragons du Roi lors de leurs attaques ou de leurs inspections, les trois éléments étaient entre les mains de trois personnes différentes. On ne remontait la coupe que sur

le lieu du culte. C'est donc une coupe typiquement huguenote. Le pot de baptême est en étain.

**A Pont St Esprit**, le culte avait lieu à la Mairie au temps du pasteur venant de Beaucaire. Par ailleurs, la salle du tribunal était située dans l'abside d'une église désaffectée qui servait de remise pour les véhicules communaux dans la nef, de salles d'école dans l'un des bas-côtés de l'édifice. Le maire, étant protestant, décida que le tribunal déménagerait dans l'Hôtel de Ville. Cette abside devint donc libre et affectée au culte protestant. C'est une chapelle gothique et surélevée d'un étage du côté de la porte d'entrée, laquelle est surmontée de la tour de l'église avec horloge, qui ne fonctionne pas, et campanile en fer forgé, comme on en voit beaucoup dans toute la région. Ce clocher se voit de loin et il est le seul à émerger des toits, tout à côté du beffroi de l'église cathédrale située à quelques mètres. Dans ce quartier, il y a encore une troisième église. De la Place George-ville, une rampe d'escaliers permet d'accéder à la porte d'entrée de la chapelle ; on arrive dans un vestibule pouvant communiquer avec la nef désaffectée de l'église, avec les anciennes salles d'école et la chapelle elle-même. Celle-ci est éclairée par une baie vitrée qui plonge sur le Rhône. Pour en diminuer la luminosité gênante, des carreaux ont été blanchis à la chaux, laissant transparents quelques carreaux horizontaux et verticaux formant une croix, au milieu de la verrière. Bancs, chaire et table de communion forment un mobilier simple et bien adapté à la chapelle. Il y a un harmonium et... quelqu'un pour en jouer. Une autre petite abside non aménagée, mais avec des chapiteaux intéressants, faisait partie du domaine protestant, mais elle en fut retirée et, en contrepartie, la paroisse a bénéficié d'une des anciennes salles d'école qui servit de local aux éclaireuses, avec accès depuis le vestibule d'entrée. A voir la configuration et l'état de ce local, on doit avouer que les élèves qui l'occupaient n'étaient pas gâtés.



**Entrée de la chapelle protestante**



**Pont St Esprit : Chapelle protestante**

**A Bourg St Andéol**, il n'y a pas d'autre lieu de culte que la cuisine de la famille Salles. Mme Salles est rempailleuse et a donc beaucoup de chaises chez elle ; son mari est forgeron, un grand homme, imposant, dont le tour des yeux est noir, du noir de la forge qu'il ne peut plus faire partir, ce qui lui donne un air menaçant, alors qu'il est particulièrement doux ! Le culte a lieu à 14h.30 en hiver et 17h. en été. Il réunit parents et enfants. Il y a deux familles d'instituteurs (cela fait 8 personnes), la femme du coiffeur, une paroissienne de St Just, la famille Salles et éventuellement une ou deux autres personnes. C'est dire que la cuisine est

bien pleine, qu'on se serre les coudes. Si on est toujours aussi nombreux, c'est parce que Mme Salles s'y emploie. Sans doute, chacun sait à l'avance le jour et l'heure du culte, mais on peut oublier. C'est

pourquoi, dès que les premiers enfants arrivent, elle les renvoie à gauche et à droite pour battre le rappel... et tout le monde vient. L'ambiance dans cette cuisine, l'atmosphère fraternelle, la joie de chacun à se retrouver et à vivre le culte en présence du Seigneur, vaut mieux qu'une haute cathédrale ou un temple mal chauffé et qui n'a pas été balayé. Leur rêve est d'avoir un temple ; ils ont reçu la promesse d'un don de terrain tout près. Je leur vante pour ma part, toute la richesse d'une Eglise de maison, comme nous en avons ici le privilège. Par la suite, un temple fut effectivement bâti au niveau d'un premier étage. Pour son inauguration, j'ai offert au pasteur d'alors le choix entre une Bible de mariage en usage dans l'Eglise du canton de Vaud, bel exemplaire illustré de planches en couleur, ou une Bible ancienne que j'avais moi-même reçue, mais il ne s'agissait que d'un tome d'une Bible en trois volumes. Il a préféré l'ancienne.



Temple à Bourg St Andéol

Un jour d'hiver que je devais administrer un baptême, l'eau était très froide ; je pose le pot de baptême sur le fourneau potager, à côté de moi ; mais avant même d'avoir accompli le sacrement, le pot se renverse sur le fourneau, son pied avait partiellement fondu. J'en suis tout navré. Sur le chemin du retour, alors que je ramène ma paroissienne chez elle à St Just d'Ardèche, elle me dit : « Ne vous en faites pas. J'ai un joli crémier que je n'utilise pas je vous le donnerai et tout sera dit ».

## Les cultes

Les services du dimanche doivent être répartis entre tous les lieux de culte ; les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> dimanches du mois, ils ont lieu à Bagnols à 9h.30 et à Pont St Esprit à 11h. ; l'année suivante, les heures sont inversées pour établir une certaine équité ; de plus, deux heures de catéchisme sont données à Pont, puisque les catéchumènes sont "enfermés" au lycée à Orange durant toute la semaine. Les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> dimanches, les cultes sont célébrés à St Laurent-la-Vernède à 9 h.30 chez un paroissien, à 11 h. à Lussan et à 14 h.30 ou 17 h. à Fons-sur-Lussan ; en même temps, je prends des catéchumènes pour le culte et leur donne une heure de catéchisme ensuite.

Ce régime a duré 24 mois, de 1955 à 1957. On m'a retiré la paroisse de Lussan pour me confier l'aumônerie de Valbonne et le Sud-Est de l'Ardèche avec Bourg St Andéol. Ainsi, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> dimanches, les cultes ont lieu à Valbonne à 10 h. et à Bourg St Andéol à 14 h. 30 en hiver et 17h. en été. Un culte du soir est mis en place à Bagnols une fois par mois à 20h.30. Le 5<sup>e</sup> dimanche du mois, j'ai essayé d'organiser des cultes dans le sud, à Laudun, dans une salle de la Mairie, mais le succès n'a pas été probant. La Mairie nous a octroyé le hall d'entrée où il y a la pompe à incendie et d'autres objets hétéroclites. J'ai essayé une fête de Noël ; il était préférable d'aller chez une paroissienne, ce qui s'est produit quelques fois.

Si le contenu du culte changeait peu d'un endroit à l'autre (j'aurais été incapable de préparer des contenus différents pour chaque lieu), l'atmosphère était, elle, complètement différente. Les paroissiens étaient différents ; ceux de l'été n'étaient pas les mêmes que ceux de l'hiver ; ceux de Bagnols et ses citadins étaient tout autre que ceux de la campagne lussanaise ; les évangéliques ardéchois ne pouvaient se confondre avec les libéraux de Pont St Esprit. Au sanatorium de Valbonne, vivre le culte dans l'une des chapelles de cette ancienne chartreuse ne se compare pas avec une cuisine ou un salon devenu lieu de culte pour une heure. Une assemblée de 5 à 8 personnes est tout autre chose qu'un rassemblement de 80 fidèles comme c'est le cas en été. Il faut vivre tous ces cultes pour avoir une idée de leurs diversités et découvrir que partout, il y a une originalité que les autres n'ont pas. Ils avaient pourtant tous un point commun : ils venaient au culte pour rencontrer le Seigneur Dieu et les autres fidèles, habitant trop loin pour les voir en semaine ; ensemble, malgré leurs différences, ils



formaient l'Eglise. Le pasteur, qui est le seul à établir un lien humain entre tous (n'oublions pas que le St Esprit les unit spirituellement et d'une façon mystérieuse pour nous), qui part le matin de bonne heure de chez lui, qui transporte adultes ou adolescents en vue du regroupement, qui doit manger chez un paroissien à midi, pour ne rentrer qu'en fin de journée, lui seul a cet incommensurable privilège de rencontrer toute cette diversité, de voir tous ces visages lumineux, de connaître tous ces membres d'une communauté de protestants de tous bords, disséminés sur un grand territoire. C'est évidemment fatigant, mais combien enthousiasmant !

Au temps de Noël et de Pâques, je me suis réjoui de présider des cultes un peu partout. Les paroissiens m'ont vite remis dans la réalité de leur existence d'exilés dans la vallée du Rhône. « Le 24, le 25 décembre, impossible de prévoir un culte » « Et pourquoi ? » demandai-je. « Parce qu'il n'y aura personne. On retourne tous dans nos familles, en Cévennes ». Et c'est la même chose à Pâques. On peut donc envisager quelque chose, mais en dehors des temps liturgiques traditionnels, au début décembre, un ou deux dimanches après Pâques. Autre problème, Vendredi Saint et l'Ascension sont des jours ouvrables ; inutile donc de prévoir quoi que ce soit au temple, à la chapelle ou en Mairie. La première année après mon arrivée, il a fallu que je comprenne que j'étais en terre étrangère et laïque. J'ai tenu à pourtant marquer la semaine sainte, mais les recueils du soir ont été peu fréquentés. Par contre, je suis allé porter la sainte cène dans des familles qui ne pouvaient pas se déplacer, qui étaient à l'âge de la retraite et dont l'un des membres venait d'Allemagne où la vie liturgique est nettement plus développée.

## Veillées

L'une de mes préoccupations fut d'établir des liens entre ces protestants disséminés sur un grand territoire et pratiquement seuls dans leur village. Pendant la période froide, j'ai mis sur pied quatre à six veillées mensuelles dans certains villages (Laudun, l'Ardoise, St Victor la Coste, Caviglars, Tresques, St Paul les Fonts, Valbonne, Carsan, Vénéjan, Verfeuil, St Laurent la Vernède, Fontarèche, Vendras, Lauron, la Valcrose, Audabiac), avec accueil dans une famille de paroissiens. Ces Eglises de maison en terre de dissémination confessionnelle ont tout leur prix. Je passe dans les villages voisins, remplis la 2 CV et amène quelques personnes au lieu de réunion. Ce sont de tous petits groupes de 6-8 personnes au maximum. La télévision n'existait pas, le cinéma n'était qu'en ville et les paroissiens motorisés rares. Ces veillées sont de bonnes occasions de rencontres au lieu de rester chez soi devant la cheminée. La veillée comporte un moment de lecture biblique avec un petit commentaire, une prière et parfois un ou deux chants, puis je passe un film-fixe. Le film-fixe est tout simplement une bobine de 36 clichés (24x36 mm). La paroisse possède un appareil très archaïque et ultra simple comprenant une boîte noire, une ampoule, un objectif et un passe-dias avec une manivelle pour enrouler le film. La projection se fait contre le mur ou sur un morceau de drap que j'apporte. Des histoires bibliques défilent ainsi devant nos yeux ; des films de Moody, américains, dont la méthode est toujours la même : une série de clichés, souvent très beaux, sur un sujet particulier (par exemple le vol extraordinaire de la chauve-souris ou le système stellaire), puis le dernier cliché comprend une parole évangélique ; ou bien des séries noir-blanc de Samuel Bastide racontant l'épopée huguenote ; ou des films édités par une institution catholique. Je loue ainsi ces bobines avec leur commentaire que j'adapte à la soirée. S'il y a des enfants, je passe un film-fixe pour leur âge. Ensuite, vient une discussion sur le contenu de la soirée, les nouvelles des familles, la vigne et autres sujets fraternels, le tout accompagné d'une tasse de café.

Vers 22 h.30, après une prière, je reconduis chez eux ceux que j'ai amenés et je rentre. Mais si la veillée a lieu dans le Sud de la paroisse, la route comporte plusieurs passages à niveau et ceux-ci ne s'ouvrent qu'à la demande des automobilistes, vu qu'il y a bien davantage de trains que de voitures. Je klaxonne, le garde barrière sort et m'ouvre. Je passe, gare la voiture, et je vais rendre visite au garde-barrière qui est protestant comme beaucoup de fonctionnaires. Notre conversation est régulièrement interrompue, parce qu'un train est annoncé et qu'il doit sortir avec sa lanterne et son

fanion. Une fois le train passé, nous reprenons l'entretien. J'ai ainsi un ou deux garde barrière à visiter à des heures assez insolites. Il en va ainsi d'octobre/novembre à mars.

Il est arrivé que j'aie, durant l'hiver un film 16 mm, tourné lors de la colonie de vacances du Consistoire à Barre-des-Cévennes ; film d'amateur sans doute, mais tous les acteurs sont les jeunes et les moniteurs de nos paroisses, avec un scénario inventé par le pasteur Zurcher, directeur de la colonie. Il arrivait que le film casse ; c'est alors qu'intervenait un paroissien, ingénieur à Marcoule, cinéaste à ses heures, et qui avait tout le matériel pour recoller la bande ; c'était l'occasion d'une visite, intéressée sans doute, mais qui mettait à contribution un membre de plus de la paroisse. Il est aussi arrivé que le pasteur Boegner donne une conférence ou deux dans la région (*Où va le monde d'aujourd'hui ?* et *Réflexion sur la sanctification*). N'oublions pas que l'on est en plein dans la guerre d'Algérie, que l'avenir est assez sombre et que les problèmes éthiques sont quotidiens. Un de mes collègues s'est empressé d'enregistrer l'illustre conférencier sur bande magnétique, merveille de la technique moderne non encore répandue. Le magnétophone fut donc utilisé dans les veillées. Il est aussi arrivé, en février 1956, que la neige tombée en quantité exceptionnelle m'empêche de quitter Bagnols et que, malgré les annonces faites, il ne se passe rien dans plusieurs villages, avec impossibilité d'avertir la famille par téléphone, tout simplement parce que personne, ni le pasteur n'a de téléphone !

## Le travail pastoral

Le travail qui m'attendait ne correspondait pas aux normes helvétiques en général et vaudoises en particulier.

Tout d'abord, nous n'étions pas dans une "paroisse" organisée, mais dans un poste d'évangélisation de la Société Centrale d'Évangélisation (SCE). Il n'y a donc aucune structure locale. Le Directeur est à Paris, donc très loin ; le Comité Régional est à Nîmes, donc à 50 km, et il n'est pas impliqué au niveau local. Pas de Conseil presbytéral, pas d'assemblée de paroisse, pas de trésorier élu et qui rend des comptes annuellement. Un commencement de fichier, établi par l'assistante de paroisse précédente, me permet de démarrer. Je suis seul et libre d'agir comme je pense devoir le faire. Cette liberté est d'un prix inestimable et elle me donne des ailes à la rencontre des paroissiens déjà connus et à chercher le moyen d'en découvrir d'autres : Parcourir plus de 50 communes autour de Bagnols et de Pont, passer dans les mairies et aux bureaux de poste pour demander s'il y a des protestants dans la localité... Les réponses sont étonnantes et inattendues « Ah ! vous êtes pasteur ? » Mon jeune âge les intrigue. Un secrétaire de mairie, réfléchissant à ma question me dit : « Moi, je suis catholique, mais chez les protestants, c'est bien, parce qu'au moins les pasteurs portent des pantalons et pas des jupes comme les curés ». Dans un bureau de poste où je pose la même question, le buraliste me répond avec le sourire « Oui, moi » et on se met à parler à travers le guichet, parce qu'il n'y a pas d'autres clients, et quand il en vient un, il me dit « Attendez » et à celui qui vient d'arriver « Vous désirez ? » ... Puis nous reprenons notre entretien. Je n'ai jamais été éconduit dans ce genre de démarche ; au contraire, on était plutôt intéressé de voir un pasteur en chair et en os, paraissant si différent de l'image que mes interlocuteurs en avaient.

J'ai ainsi découvert que la population autochtone est toute catholique, peu croyante et encore moins pratiquante, mais pas du tout hostile. Cette situation confessionnelle date du temps des dragonnades et de l'effort de la Contre-Réformation. Aux XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> s., plusieurs des consuls de la ville de Bagnols (les dirigeants de la ville), et souvent la majorité d'entre eux, étaient des réformés. Les persécutions et l'élimination des huguenots tout au long de la vallée du Rhône a purgé toute la plaine des protestants qui ont tenu et résisté dans les Cévennes à l'Ouest et dans le Dauphiné à l'Est. Il en fut pratiquement ainsi jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Mais à partir de là, la nouvelle génération protestante ne se contenta plus de porc, de châtaignes et de pommes de terre, de l'âtre dans la cuisine pour cuire et pour chauffer toute la maison. Les plus débrouillards sont entrés au service de l'administration comme gendarmes, instituteurs, institutrices, employés dans les



chemins de fer, les postes, l'Electricité de France, etc. Ils ont cherché à s'instruire et à obtenir un statut social un peu plus élevé comme techniciens ou ingénieurs, contremaîtres ou administrateurs d'entreprises. C'est ainsi qu'au moment où l'on commençait à édifier le centre atomique de Marcoule et que 4000 à 5000 cadres allaient venir s'installer dans la région, un nombre certain de protestants arriverait, nombre qui serait plus élevé que la moyenne du pourcentage des protestants en France. Ainsi, le directeur général de Marcoule était un protestant et une vieille dame de Nîmes, habitant à Pont, apprenant la chose, me dit « Eh oui, je le connais bien, c'est le petit de Rouville ! ». On se connaît entre protestants.



**Site de l'usine atomique de Marcoule**

J'ai très peu rencontré de laïcards, dont la laïcité signifie un anticléricalisme et un antichristianisme affichés. J'ai aussi constaté que les protestants étaient considérés comme plus fiables que d'autres personnes. Dans l'esprit de beaucoup, protestant signifie honnête, donc on peut compter sur leur parole. Une protestante de Bagnols posa sa candidature pour un poste de secrétaire de direction dans un Collège nouvellement ouvert. Il y avait beaucoup de postulants. Elle fut choisie, « parce qu'elle était protestante, donc honnête ». C'est le rapport qui m'a été fait de sa nomination. Quel témoignage et quelle responsabilité pour tous ceux qui prétendent être protestants.

J'habite Bagnols, mais je suis le pasteur de toute une région. Il faut que Pont St Esprit ne soit pas préterité ; quand j'y vais, il ne faut pas oublier de m'annoncer comme le pasteur de Pont St Esprit ; je ne suis plus le pasteur de Bagnols ! Le samedi jour de marché, je suis en permanence dans la chapelle de 10h. à midi, mais j'ai peu de visiteurs.

Quand nous sommes arrivés à Bagnols, la ville avait encore gardé sa forme médiévale, arrondie



**La nouvelle ville**

avec ses murailles encore visibles. Le service de la voirie, les canalisations d'égout, l'assainissement sanitaire étaient inexistantes. Tout le monde pouvait savoir le menu du repas précédent en regardant la canalisation de l'évier se vider au bord du trottoir, où il fallait ensuite donner un coup de balai pour pousser un peu plus loin les débris. Les cultures maraîchères et la vigne entouraient immédiatement la ville.

D'un coup, Bagnols s'est éveillé en 1956-57. Les plans d'une ville nouvelle avaient été élaborés à Paris et les constructions commençaient à un

rythme peu habituel dans le Midi, au quartier de la Citadelle d'abord avec 379 logements et une moyenne de 3,5 personnes par appartement, aux Escanaux ensuite avec 1300 appartements. La ville allait passer de 3'500 à 18'000 habitants en quelques mois. De grands immeubles sortent de terre. Je dis *grands* par rapport aux maisons de la ville historique. Il y a quelques tours de 10 à 12 étages, disposées de manière originale, ce qui ne donne ni le sentiment d'étouffement à cause des espaces verts, ni celui de l'uniformité. Mais de Paris, on voit le Midi ensoleillé des vacances ; les architectes avaient prévu des cages d'escaliers extérieures ; les plans ne tenaient pas compte d'une réalité

incontournable : le mistral ! Dans les villages aussi, de nouvelles implantations surgissent : A St Geniès de Comolas, on construit 300 logements pour célibataires et 100 logements familiaux pavillonnaires ; à l'Ardoise, l'usine de ferro-alliage bâtit 102 logements et 30 villas de même type, tandis qu'Ugine passe de 150 ouvriers à 300 ; le port actuel de l'Ardoise sur le Rhône va augmenter de 150 %. La ville et les villages explosent alors que les usines atomiques de Marcoule élèvent leurs cheminées, s'entourent de barbelés électrifiés avec rondes de policiers et de chiens. Les techniciens et les ingénieurs arrivent et emménagent dans ces logements à peine terminés, alors même que les raccordements au tout à l'égout n'existent pas encore ! Les infrastructures inexistantes jusqu'alors doivent d'urgence être pensées et réalisées : adduction d'eau et évacuation des eaux usées, éclairage public plus que médiocre, téléphone obsolète, routes non goudronnées, les magasins sont les mêmes depuis 1900... Tout le pays vivait encore au rythme du XIX<sup>e</sup> siècle et d'un coup, il faut passer à l'ère atomique. Pendant cette effervescence à Bagnols, il ne se passe presque rien à Pont St Esprit où les désastres de la guerre se voient encore fortement ; tous les quartiers près du pont sur le Rhône sont encore en mauvais état et des poutres de bois appuient des murs branlants. Les rues très étroites empêchent toute circulation automobile ou presque. Tout le boom se concentre dans un rayon de 10 km autour du site de Marcoule.

Dans ces nouveaux quartiers, il y a des protestants à chercher et à raccrocher. Un protestant engagé dans son ancienne paroisse vient me trouver pour s'informer ; il connaît d'autres protestants, qui en connaissent d'autres encore... Une jeune femme dans la "tour des célibataires" s'offre pour réunir chez elle celles et ceux qu'elle connaît... Miraculeusement, une toile d'araignée protestante se tisse.

A Bagnols, un paroissien très dévoué, grand blessé de guerre, protestant jusqu'au bout des ongles quoique d'origine catholique, très humble aussi, connaît tout le monde dans la ville. Evidemment, comme tout protestant qui se respecte, il porte une croix huguenote autour du cou. Combien de fois m'a-t-il indiqué de nouveaux protestants arrivés ! Il me disait « J'ai vu quelqu'un avec une croix huguenote, je l'ai suivi, il est entré dans telle maison et il doit être au premier étage ». J'y allais et je trouvais une personne, une famille.

Quand on est protestant comme on peut l'être quand on est né dans les Cévennes, que l'on quitte son territoire d'origine et qu'on est parachuté à Bagnols, en pays catholique, se marier avec quelqu'un qui a les mêmes convictions que vous peut être un problème difficile à résoudre. C'est ainsi qu'un paroissien, employé à la Mairie de Bagnols s'est trouvé très emprunté. Il y avait bien, à Bagnols, une jeune fille qui souhaitait ne pas devenir une "catherinette", mais qui ne lui plaisait pas suffisamment pour en faire sa femme. Une "catherinette" est une fille qui arrive à l'âge de 25 ans et qui n'est pas mariée, dans ce Midi où les filles se marient avant 20 ans ; c'est pourquoi, ces demoiselles organisent une fois par année un "bal des catherinettes" et essaient de se caser. Mais mon paroissien cherchait autre chose. Nous en avons parlé ensemble, très simplement. Je lui ai proposé le service d'Eliézer (lire Genèse 15 :1-3 et 24) organisé par *La Cause*. J'ai fait les démarches nécessaires et lui ai remis un dossier. Le système est simple. Eliézer a beaucoup de demandes de conjoints, de tous âges, de toutes conditions sociales, de toute la France et même d'ailleurs. Le demandeur envoie un dossier le plus complet possible : qui il est, quel est son désir, sa situation sociale, ses convictions chrétiennes ; son pasteur doit envoyer son appréciation. Eliézer considère le dossier et, si son opinion est favorable, il cherche parmi les demandes féminines qui pourrait correspondre au demandeur. Il envoie ensuite au demandeur une réponse qui est à peu près ceci : « Cher Monsieur, j'ai accepté votre demande et après mure réflexion, je vous propose de correspondre avec Mlle N° 49 ; je vous attribue le N° 105 comme numéro personnel. Vous m'envoyez la lettre que vous souhaitez écrire à Mlle N° 49, avec comme expéditeur, M. N° 105, lettre que je n'ouvrirai pas, mais que je transmettrai à Mlle N° 49. Vous pouvez tout à fait bien signer N° 105. Mlle N° 49, si elle souhaite répondre favorablement, m'enverra sa lettre N° 49 que je vous transmettrai. Je ne fais donc que le facteur. Peut-être qu'au bout d'un certain temps, vous déciderez de communiquer directement, sans mon intermédiaire. Dans ce cas, donnez-moi de vos nouvelles, ce qui me fera très plaisir. » Voilà un ministère hautement intéressant et relativement facile à gérer. Mon paroissien a trouvé l'âme sœur et ce couple a vécu heureux.

A Pont St Esprit, un protestant me dit avec une certaine véhémence « Vous ne me verrez jamais au temple ; mais si une fois, par hasard, il y a un semblant de persécution, comptez sur moi, je serai au premier rang » ; réflexe du huguenot qui veut garder son quant à soi, qui craint d'être pris pour un dévot, mais qui rugira comme un lion à la moindre alerte.

Par deux fois, il y eut des **campagnes d'évangélisation** dans la ville de Bagnols et alentours. Les organisateurs (une équipe UCJG de Paris) ont agi comme s'ils étaient en terre vierge. Ils ne m'ont même pas averti. Une équipe de jeunes a passé mettre des affiches un peu partout. Ils avaient retenu le Théâtre de verdure dans le haut de la ville. Pendant plus six soirs, une nouvelle équipe arrivait et présentait un spectacle d'ordre culturel de bonne qualité, parfois avec une pièce de théâtre comme *Louisiana story*, *Prothée* de Claudel, *L'Ours* de Tchekov ou du chant choral, une pièce qui fait réfléchir comme par exemple *Maître après Dieu*, mais sans un mot concernant le sens de leur action. Cela correspondait à ce que n'importe quelle troupe théâtrale ou musicale donnerait en été au Théâtre de verdure et c'était gratuit. Les gens sont venus nombreux de 300 personnes le premier soir, on arriva à 1000 personnes. Ensuite, ils dressèrent une grande tente d'au moins 100 places et durant trois ou quatre soirs, il y eut des "conférences" à caractère d'évangélisation données par un pasteur de l'ERF. Il y eut au plus une cinquantaine de personnes. J'ai essayé de m'approcher de cette équipe et de ce pasteur, mais j'ai eu l'impression qu'ils ne voulaient pas s'appuyer sur "l'institution". Dieu seul sait si quelqu'un a été touché spirituellement.

Une seconde fois, ce fut les Gais Vagabonds de Suisse romande en août 1958. Ils prirent contact avant d'arriver. Les soirées, à Bagnols au Théâtre de verdure et à Pont St Esprit sur une place publique, comprenaient trois moments : un spectacle, puis une parole expliquant honnêtement ce qu'était ce groupe, d'où il venait et pourquoi ; un message d'évangélisation était finalement délivré.

Dans les deux cas, la paroisse ne fut pas impliquée en quoi que ce soit. Les équipes se suffisaient à elles-mêmes. Il n'y eut par conséquent aucune suite sur le terrain après leur départ. La grande différence entre ces équipes et le Théâtre A l'Eglise (TAE) devenu la Marelle avec Mme et M. Cortessis est que le spectacle de ces deux équipes ne contenait pas ou peu de message, alors qu'une pièce de la Marelle conduit à une réflexion qui induit l'Evangile.

Les soirées en semaines ont essayé de rassembler quelques paroissiens dans le temple, seul lieu disponible : conférences de missionnaires rentrant en Europe pendant quelque temps et venant des champs de la Mission de Paris : Madagascar, Togo, Gabon. Dans la mesure du possible, je demandais à nos visiteurs de venir avec moi pour des veillées ou des cultes. J'avais toute facilité de les loger à la chartreuse de Valbonne, grâce à la bienveillance de son directeur. Mon ami d'Université, Roland Dumarteray avait été missionnaire en Chine et savait le chinois de Canton ; de passage dans la région, il a parlé aux paroissiens, aux catéchumènes, aux enfants de l'école du jeudi et présidé le culte du dimanche, nous emportant dans le monde très complexe et difficile de la Chine des années 50.

## Les éclaireuses et éclaireurs

C'est une organisation unioniste, donc rattachée au protestantisme ; elle existe à côté des Scouts de France, catholiques et des Eclaireurs de France, laïcs. Les éclaireuses, "les Epuisettes", sont à Pont St Esprit et sont entraînées par les filles Gabbaï ; c'est un petit groupe dynamique qui a ses séances, ses soirées pour parents et amis, ses rencontres régionales et même nationales et internationales. Elles ont leur local dans l'un des locaux mis à disposition par la Mairie, dans le même édifice que la chapelle. A Bagnols-sur-Cèze, les éclaireurs sont beaucoup moins organisés, mais un paroissien, nouvellement arrivé, a repris ce groupe et il participe régulièrement au Camp des Balmes chaque été où la vie scout cévenole bat son plein pendant plusieurs semaines. La troupe est logée dans une salle sous le temple, que M. Balme, notre paroissien maçon toujours prêt à faire quelque chose pour l'Eglise, vient de terminer.

## Catéchisme, Ecolettes

A cette époque, l'heure de catéchisme était pour moi, comme pour mes collègues du Consistoire, le moment béni de la semaine. En arrivant à Bagnols, je n'ai eu qu'une catéchumène, Juliette. J'allais chez elle dès la fin juin à 19h. pour la leçon, et sa maman, assise un peu en retrait, écoutait tout en tricotant. J'étais heureux de faire d'une pierre deux coups. Juliette eut un catéchisme bien tassé. Or, voici qu'à une dizaine de km de Bagnols, une autre fille fut aussi en âge de catéchisme. Je dis alors à la maman de Juliette : « A partir de la semaine prochaine, je prendrai Juliette et nous irons à St-Victor-la-Coste chez une Telle ». Réaction de la mère : « Non ! » Interloqué, je lui demandai pourquoi ? « Parce que ma fille n'est jamais sortie avec un homme » ; j'ai été outré par les sous-entendus de cette déclaration. Me reprenant, je dis alors : « Dans ce cas, Madame, vous viendrez avec Juliette » et elle accepta. Elle vint deux ou trois fois, puis Juliette vint seule. Il fallut également faire le catéchisme à St-Geniès-de-Comolas en soirée (19h.), à Laudun le matin (8h.)

L'hiver suivant, le nombre des catéchumènes augmenta ; j'eus trois filles à Pont St Esprit. La leçon eut lieu dans la chapelle ; nous allumions le chauffage installé par la Mairie de Pont, des panneaux infrarouges au plafond fonctionnant à l'air propané. Or, il arriva qu'à la fin du catéchisme, le pasteur et les catéchumènes se sentirent mal ; l'air propané mange l'oxygène et asphyxie. J'ai ramené les catéchumènes chez elles, mais le Dr Gabbai n'a pas voulu que je rentre à Bagnols ; j'ai passé la nuit chez lui, à moitié conscient.

Les baptêmes et confirmations des catéchumènes avaient lieu à la Pentecôte. Un garçon, soucieux, m'a demandé comment il fallait s'habiller ; je lui ai répondu que *L'Eternel ne considère pas ce que l'homme considère ; l'homme regarde à ce qui frappe les yeux, mais l'Eternel regarde au cœur* (1 S 16 :7). Il est donc venu correctement habillé, mais en blouson, au grand dam de sa mère. Par la suite, il est devenu adhérent de la Communauté de Pomeyrol, ce qui implique lecture biblique et prière journalières. Une catéchumène, par contre, selon la grande tradition et l'esprit de la famille, est arrivée voilée de blanc ; une autre, dont le père professait un athéisme déclaré, a demandé le baptême et elle est devenue, par la suite, membre du Conseil Régional de Cévennes-Languedoc-Roussillon. Une autre, à l'âge de 15 ans, a demandé le baptême de son enfant, et elle a confirmé avec ses autres camarades quelques semaines plus tard. Quoi de plus normal que d'accueillir chacun dans la communion du Christ, malgré nos faux pas visibles et tous nos péchés invisibles ? La justification est donnée par grâce à tous ceux qui cherchent en Christ leur Sauveur. Plus d'un demi-siècle plus tard, j'ai encore des contacts amicaux avec plusieurs d'entre eux.

Le regroupement des catéchumènes et l'utilisation de la voiture avaient pour moi un but catéchétique en soi. La vie chrétienne se vit non seulement individuellement, ce que tous les Cévenols pratiquent largement, mais aussi en communauté ; le rassemblement à quelques-uns fait partie de la pratique de la foi. Secondement, il faut apprendre à utiliser la voiture pour les réunions de l'Eglise, pas seulement pour aller à la pêche ou au supermarché.

Ainsi, le jeudi, jour de congé à l'école, je voyage beaucoup avec la 2 CV. Quittant la maison avant 8h., je donne un catéchisme à Laudun ; de là, je prends des petits enfants pour l'Ecole du Jeudi, l'écolette comme on dit, ce qui correspond à l'Ecole du Dimanche. J'en prends à Orsan, Codolet, l'Ardoise, St Laurent des Arbres, St Victor la Coste, St Paul les Fonts, en tout entre 12 et 14 enfants que je dépose à Connaux chez une paroissienne qui a mis dans sa cuisine des cageots avec des planches pour les recevoir. Elle chante avec eux pendant que je vais en chercher d'autres à Tresques et à Cavillargues. Le moment de culte se vit entre 10 et 11h. Le miracle, pour ces enfants, c'est qu'ils sont toujours seuls protestants dans leur école, dans leur village, toujours isolés comme protestants. Et voici que tout à coup nous sommes une vingtaine, tous protestants ! sans ressentir la discrimination confessionnelle constante. Il faut ensuite les ramener chez eux, rentrer, dîner et repartir immédiatement en direction du Nord, passer par Vénéjan prendre une monitrice, Mme Potier, formée à l'Armée du Salut et qui, à Pont, dans la chapelle, va faire l'écolette avec beaucoup de protestants et

beaucoup d'enfants du quartier qu'elle accueille de tout son cœur. Son amour pour ces gosses est un témoignage extraordinaire. Je continue ma route jusqu'à Bourg St Andéol où Mme Salles reçoit chez elle les enfants avec qui je fais l'écolette. Une heure plus tard, je repars avec un chargement de catéchumènes, reprends Mme Potier, la dépose chez elle, prends encore d'autres catéchumènes en cours de route et redescends tout au Sud, à St Victor la Coste, pour le catéchisme, après quoi il faut remonter jusqu'à Bourg et revenir à Bagnols. Cela représente 300 km pour la journée avec le transport de dizaines d'enfants. Une fois par mois, il y a encore une veillée... et la visite des gardes barrière. Il faut aussi profiter des jours fériés du calendrier national ; le 8 mai, anniversaire de l'Armistice, est férié ; on en profite pour organiser trois ou quatre rencontres de catéchisme à Lussan, Cavillargues et Bagnols.

L'écolette a lieu à Lussan, à Fons-sur-Lussan, et à Lauron dans la Valcroze ; des monitrices s'en occupent et de temps en temps je vais leur rendre visite et parle aux enfants ; ce sont de petits groupes d'enfants entre 6 et 10 ans. Les distances sont telles qu'il n'est pas possible de regrouper les monitrices pour faire des préparations, ne serait-ce qu'une fois par trimestre. A Laudun et à Connaux, je m'occupe moi-même de l'Ecolette. Des paroissiennes s'engagent, si bien qu'un groupe prend forme à Orsan avec Mme Jubérias, institutrice et épouse d'un Espagnol anti-Franco, communiste, ce qui n'empêche rien ; à Bagnols avec Jane-Mary, puis avec une nouvelle arrivée parmi les gens de Marcoule, Mme Lefèvre.

Il arrive que le contact avec les paroissiens soit détonnant. Quand je conduis, je ne parle pas. Très régulièrement, je transporte Mme Potier, la monitrice. Elle est très volubile ; elle me parle et j'écoute... d'une oreille, car je suis concentré comme doit l'être un bon chauffeur. Alors, un peu excédée par mon mutisme, elle me dit « Alors, vous, vous êtes un iceberg ; on voit bien que vous êtes un Suisse ; vous êtes froid ! » ; elle a osé me dire cela, parce qu'elle m'aime bien et je le lui rends aussi. Il n'empêche qu'une fois, je venais de la prendre pour l'écolette ; un km à peine plus loin, voici qu'un camion, chargé de matériaux débouche d'une propriété privée entourée de murs et se lance sur la route au moment même où nous arrivons. La collision est inévitable. Le camion est rentré dans le moteur de la 2 CV ; nous avons cogné contre le pare-brise qui ne s'est pas cassé ; nous étions indemnes ; la journée était terminée pour nous. Le camionneur a reculé et nous avons pu garer la voiture au bord de la route. J'ai téléphoné au garagiste de Bagnols qui est venu récupérer le véhicule et moi-même. Quand une paroissienne de Bagnols vit l'état de la 2 CV, elle s'est écriée « Boudi ! que reste-t-il de ceux qui étaient là-dedans ! ». Elle ne se doutait pas que c'était son pasteur qui était encore bien vivant. A part quelques contusions au front, Mme Potier et moi n'avons pas eu de séquelles, mais le Dr Gabbaï nous a examinés à la suite de ce malheureux événement. Une autre fois, ce fut sur le pont à l'entrée de Codolet ; je n'avais qu'un enfant dans la 2 CV ; un camion arrive en face de moi avec des feux clignotants ; je recule pour le laisser passer, mais il m'accroche : ce camion était destiné à la ferraille, ses phares inutiles en plein jour, fonctionnaient, il n'avait plus de freins ! il a fallu faire un constat d'huissier et faire rapatrier la voiture au garage.

Pour ne pas être en contravention avec le Code de la route, j'ai passé un permis de transport en commun pour conduire ma 2 CV excessivement remplie (avril 1958). Mais la loi dit que les voyageurs ne doivent pas être à l'extérieur de la carrosserie ; tous les enfants que je transportais étaient assis sur les banquettes et dans le coffre, et au moment où ils en sortaient, des gens du quartier ne manquaient pas de les compter !

Les catéchumènes du Consistoire ont au moins un camp par année au temps des vacances de Pâques. A Valbonne, autour de la chapelle St Jean, il y a de quoi être logé (très rudimentairement) et il y a de l'espace tout alentour. On a beau être dans le Midi, il arrive qu'il y fasse froid ; nous avons eu de la neige en avril ! le grand feu n'a pas vraiment réchauffé les participants.



## Berger - pasteur

Il arrive que le pasteur rencontre des paroissiens perdus dans la campagne et pourtant tout proches de lui, parce ce sont des bergers. L'un d'entre eux avait un grand troupeau et pratiquait la transhumance des Alpes en Cévennes. Je l'ai rencontré entre Goudargues et St André d'Olérargues. Je me suis arrêté un moment vers lui qui, tout en conversant, envoyait son chien Tonkin à



Berger et troupeau

gauche ou à droite pour regrouper les brebis. On était en pleine parabole dans la réalité de ce XX<sup>e</sup> siècle. Une autre année, j'ai entendu les sonnailles du côté de Montèze près de Verfeuil et l'ai retrouvé comme une bonne connaissance. En Ardèche, un berger m'avait été signalé par la secrétaire de la Mairie de St Marcel d'Ardèche, elle-même protestante. Je l'ai trouvé. Il avait une grande houppe; quand je suis arrivé, il lisait tout en gardant. C'était un juriste qui en avait assez du barreau et de la papeterie. Il s'était recyclé dans

l'élevage du petit bétail. Il avait entre 50 et 100 brebis. Je me suis intéressé à ce qu'il lisait : « la Bible, me dit-il, j'ai tout le temps de la lire et de la méditer ». Il m'a fait entrer chez lui, un mas rudimentaire ; il cuisait sur l'âtre ; son troupeau occupait une partie du bâtiment. Sa méditation a dû porter des fruits car, après mon départ, il fut l'un des responsables du culte dans la paroisse.

## Les visites

Avant d'avoir une auto, j'ai concentré mes visites sur Bagnols-sur-Cèze et Pont Saint Esprit à partir du fichier existant, bien utile pour débiter. Entrer dans les familles, s'asseoir dans la cuisine, écouter ce que la personne veut bien vous raconter, c'est quelque chose que personne ne peut imaginer, car ce n'est pas une visite de courtoisie, ni une visite comme des voisins peuvent se faire. C'est autre chose. J'arrive comme un inconnu total, je dis que je suis le nouveau pasteur... et on m'ouvre la porte, et je suis reçu en qualité de pasteur. La personne que j'ai en face de moi va me dire des choses toutes simples qu'elle pourrait garder pour elle, mais elle parle... d'elle-même, de la famille, de choses banales et parfois, de choses profondes dites au milieu du banal. Si c'est une femme, elle parlera des enfants, de l'école ; si c'est un homme, il parlera métier, problème professionnels, politique parce qu'il veut faire savoir qu'il est de gauche, et même communiste ; du reste, *La Marseillaise* (je journal communiste du Midi) est sur la table ; il voudra aussi savoir ce que je pense de la politique, c'est-à-dire où je me situe dans le panorama des idéologies ; il comprend fort bien que comme Suisse, je n'aie pas la même opinion que lui, et puis « comme pasteur, vous êtes pour tout le monde » ajouta-t-il et, avant de se séparer après un entretien d'au moins une demi-heure, il voudra, comme tout bon huguenot, que je lise la Bible et que je fasse une prière, car à ses yeux ce n'est pas du tout incompatible et c'est « pour cela que vous êtes venu ». J'ouvre ma Bible et la pose sur *La Marseillaise*.

Dès que j'eus la 2 CV, mes visites s'étendirent dans les villages. J'ai raconté plus haut quelques-



Une rue au centre de Bagnols

unes de ces rencontres. Contrairement à ce que je viens de dire, on semble beaucoup plus réservé dans la campagne du côté des Cévennes. Toujours reçu avec plaisir, parfois à l'atelier, parfois à l'étable, souvent dans la cour, une cour formée de trois corps de bâtiments, le quatrième côté fermé par une muraille haute de trois ou quatre mètres, les messieurs et les dames sont à l'ouvrage : « Vous ne nous dérangez pas ! Venez donc ! » disent-ils. La visite dure 10 minutes, on est resté debout, et au moment de les quitter, ils me demandent de ne pas les oublier. Je ne les oublierai pas dans ma prière, jusqu'à ce que je repasse les voir.

Mes visites avaient lieu parfois le matin dans tel village, l'après-midi dans les villages voisins, en fin de journée aussi. Je me souviens d'être arrivé vers 18h. (les gens ne souperont qu'à 20 ou 21h.) ; nous étions assis devant la cheminée allumée à bavarder ; l'homme prit une poêle avec un long manche et qui était suspendue à un crochet dans la cheminée, il y a cassé deux œufs tout en causant ; deux minutes plus tard la femme s'est levée a pris une assiette, l'homme y a versé les œufs et m'a tendu l'assiette. En Suisse, on m'aurait offert un verre de vin ou une tasse de thé ; là, dans ce hameau

l'hospitalité était différente, très simple, sans chichi, puis je suis reparti, après lecture biblique et prière bien entendu. Certains paroissiens ont souhaité que je vienne les voir sur leur lieu de travail ; ainsi, mademoiselle Tribes a voulu que je visite son école maternelle, dont elle était la Directrice ; elle avait une collègue qui était également protestante. Ces deux dames m'ont vanté l'école maternelle « le fleuron de l'Education nationale » ; elles m'ont dit le travail de sociabilité qui s'y faisait, le développement de ces petits grâce à leur pédagogie « qui n'a rien à voir avec l'Ecole primaire ». Leur classe, à Bagnols, se situait dans la rue Poulagière ; l'entrée était monumentale, noire de poussière et de crasse accumulées, comme c'est le cas de tous les monuments historiques, heureusement nettoyés depuis.

Un imprimeur protestant venait d'arriver à Bagnols ; mes visites avaient lieu dans l'atelier où on sent l'encre et l'huile ; il était préoccupé par l'instruction protestante de sa fille et voulait des renseignements. Elle devint une bonne catéchumène.

A Codolet, petit village entouré de digues pour lutter contre les crues du Rhône, j'ai rencontré une Allemande déjà d'un certain âge, dont le passé en Allemagne était un peu flou ; elle voulait se marier à un habitant du pays. Elle était aussi un peu farfelue et lui un peu trop bonne pâte. Ils se sont mariés. J'ai présidé le culte à cette occasion, puis je fus invité au repas de noce dans un restaurant de Bagnols, avec des plats parfaitement inconnus pour moi, mais qui se sont révélés excellents. C'était en 1955, juste à mon arrivée. Je les ai visités assez souvent et en octobre 1958, il a fallu des secours importants pour eux et tout le village : il avait fortement plu ici, mais ce fut un déluge en Cévennes et les rivières sont montées brusquement ; la Cèze déborda et envahit toute la région ; à Codolet, l'eau atteignait le premier étage des maisons ; j'ai pu fournir un peu d'aide à ce "jeune" ménage, notamment des matelas. A Goudargues, la Cèze était montée de plus de 10 mètres, le pont avait été emporté, le village, à plus d'un kilomètre de là, était sous l'eau et beaucoup de personnes étaient montées dans les arbres pour



Porte de l'Ecole maternelle



échapper à la crue. La situation était dantesque et, là aussi, il y avait quelques paroissiens. Toute la région a été gravement sinistrée. Quelques semaines plus tard, le secrétaire romand de l'EPER est venu me voir et nous avons fait un tour des besoins suite à cette catastrophe. Il venait surtout pour voir si j'avais moi-même été atteint. Il arrivait de Sommières où le pasteur avait perdu une bonne partie de sa bibliothèque. Pour ma part, j'étais indemne.

Un autre jeune ménage s'était formé à Valbonne entre l'infirmière chef, la "Major", et le labo-rantin de la léproserie, un couple très sympathique, dont le mari avait aussi eu un passé un peu trouble durant la guerre. Le moment de ma visite était toujours tard dans la soirée au cours de laquelle des questions théologiques étaient abordées comme la prédestination ou l'autorité de la Bible ; ils me disaient les difficultés de la vie en milieu hospitalier, dont ils sortaient rarement, étant donné leurs responsabilités.

Certaines visites sont parfois tragiques ; une jeune fille protestante d'une famille engagée dans la vie paroissiale avait épousé un gendarme qui fut envoyé en Algérie où il mourut dans un attentat (juin 1958) ; revoir son mari mort, étendu dans son cercueil, est un moment difficile, où la foi chancelle. Que dire au milieu du désarroi ? Se taire sans doute, mais il y a le service funèbre avec des gens de partout, catholiques (toute la famille du gendarme), laïcs, agnostiques, officiers de l'Armée française, quelques protestants. Ce que le pasteur va dire risque bien d'avoir une portée inaccoutumée pour beaucoup qui ne savent rien du protestantisme, pour d'autres ce sera un moment purement rituel, pour d'autres encore, c'est la curiosité qui l'emporte ; il y a des défenseurs de l'Algérie française, mais aussi des tenants de la libération et de la séparation d'avec l'Algérie ; même si la prédication doit être l'annonce de l'Évangile, cet Évangile est incarné dans la situation d'aujourd'hui, ce cercueil en est la preuve douloureuse. Un tel événement signifie un certain nombre de visites auprès des personnes en deuil, pour qui Dieu est absent ou même pour qui Dieu n'est qu'une idée mythique, ce qui n'empêche pas qu'on recevra le pasteur avec déférence. Le culte a lieu à Pont St Esprit, sur la Place Georges-ville, devant l'entrée de la chapelle. Une énorme foule a envahi la Place. Je me tiens au haut des escaliers : Liturgie habituelle du culte funèbre protestant. Pas de chant parce que le 99 % des gens ne sont pas protestants : *Notre espérance est en toi, Dieu vivant, Père, Fils et Saint Esprit... Nous sommes réunis pour entourer la famille de notre sympathie et pour écouter ensemble l'Évangile de l'amour de Dieu... Des profondeurs de l'abîme, je t'invoque, Éternel... Si tu gardais le souvenir des fautes, Éternel, qui pourra subsister ? Mais le pardon se trouve auprès de toi...* Le Ps 130 a une résonance toute particulière devant le cercueil de ce gendarme tué à la guerre. *Des profondeurs de l'abîme... le souvenir des fautes...* Les fautes de qui ? Des Algériens révoltés ? des Français qui cherchent à mâter cette révolte ? Comment cela résonne-t-il dans le cœur de ces militaires présents, officiers, sous-officiers, soldats ? Entendent-ils ou sont-ils trop préoccupés par leur situation ? Comment réagissent-ils au fond d'eux-mêmes ? *Mais le pardon se trouve auprès de toi, Seigneur...* Peut-on pardonner à ceux qui ont tué ce gendarme et beaucoup d'autres encore ? Mais les Français en ont tué bien davantage, torturé et supplicié une quantité incroyable de civils. Le pardon... Comment le demander pour soi et pour autrui ? Le pasteur suisse que je suis ne peut pas facilement mesurer ce que cela représente pour des Français pris dans l'action. Ô Dieu, aie pitié de nous, misérables pécheurs !



**Porte de la ville donnant accès à la Place du Château**

Il y a cette institutrice qui souffre d'une sclérose en plaque, qui le sait et qui remarque sa déchéance de mois en mois ; accompagner une telle paroissienne qui me parle de sa paroisse méthodiste dans les Cévennes, dans laquelle elle ne retournera plus ; avec elle, la lecture de la Bible est facile, la prière aussi, c'est la seule espérance, la sienne, la mienne.

Dans la même rue, j'ai une paroissienne aveugle qui vit avec son mari. Ce qui m'étonne toujours, c'est de constater qu'elle met son fauteuil tout près de la fenêtre ; c'est pour entendre les bruits de la rue et parfois quelqu'un frappe à la fenêtre, elle ouvre et converse avec cette voisine qui exerce, sans le savoir, un devoir éminemment chrétien, le devoir de la miséricorde et de l'amour du prochain. Chez elle, tout est sombre, mais cela n'a pas d'importance, elle vit dans la nuit.

J'entretiens de bonnes relations avec les gendarmes ; plusieurs d'entre eux sont protestants ; je leur rends visite au bureau ; je les revois parfois en ville ; je vois leurs épouses et leurs enfants dans les appartements de la caserne ; là aussi on tient à ce que les enfants aillent à l'École du jeudi (qui tient donc lieu d'école du dimanche). Parfois, j'arrive vers la chapelle de Pont en voiture, mais au pied de l'escalier d'accès, il y a toute une compagnie de poules en liberté ; il est arrivé que l'une d'entre elles passe sous la voiture, entre les roues heureusement ; mais la propriétaire se met à crier au scandale contre le pasteur ; j'en ai dit un mot à mon gendarme paroissien de Pont qui me dit d'un ton sentencieux et récitant le Règlement comme une poésie : « La divagation des animaux est interdite sur la voie publique » et il ajoute « Elle n'a qu'à rentrer ses poules ! ».

Je suis souvent allé à l'Hôtel Moderne, en face de la gare SNCF de Bagnols ; c'est un vieux bâtiment, peu entretenu, dont l'enseigne jure avec l'aspect extérieur et dont le tenancier est malade ; il est dans une chambre à un lit, aux murs gris, sans tableau, sans le moindre objet personnel. Sa femme m'accueille toujours très bien, comme on doit le faire à l'égard de tout client, mais je n'en suis pas un ; pourtant, toutes les fois elle m'a proposé un "petit apéritif" et comme je déclinai l'offre, elle a toujours ajouté : "alors un petit digestif", que j'ai aussi refusé par crainte de ne pas pouvoir arriver à boire un tel breuvage auquel je ne suis pas habitué.

Quand les gens de Marcoule commencèrent à arriver, je dus m'habituer à entrer non plus dans de petites maisons à un ou deux appartements, mais dans des blocs ayant jusqu'à 10 à 12 étages et chercher l'horaire le plus adéquat pour les voir, car leurs horaires de travail n'avaient rien de traditionnel, ils faisaient les trois huit, et avaient un ou deux jours de congé supplémentaires en fonction de leur tour de travail ; les uns ne pouvaient être visités que le matin, d'autres que le soir ; leurs conjoints avaient pris l'habitude de leurs horaires avant d'avoir des enfants. Ils venaient tous d'ailleurs, et leurs préoccupations étaient tout autres que ce que je rencontrais dans le reste de la paroisse ; leurs origines ecclésiastiques étaient fort diverses également ; plusieurs d'entre eux devinrent des paroissiens engagés, mais ce ne fut pas facile pour eux de collaborer avec les anciens Bagnolais.

Les "anciens" Bagnolais protestants venaient, eux aussi, tous d'ailleurs et pour la plupart des Cévennes. Beaucoup d'entre eux avaient pourtant beaucoup de peine à accepter "l'invasion" des gens de Marcoule venant évidemment d'ailleurs. C'était d'autant plus sensible que les nouveaux arrivés avaient un standing nettement plus élevé que les gens du pays ; les protestants parmi eux apportaient des idées nouvelles pour la paroisse, ce qu'ils avaient vécu dans leur ancienne paroisse réformée, indépendante, évangélique...) qu'ils avaient dû quitter pour des raisons professionnelles. Les protestants étaient des étrangers pour les autochtones et les protestants considéraient les protestants nouveaux venus comme des étrangers ! Cependant, dans l'Eglise de Jésus-Christ, les croyants, d'où qu'ils viennent, ne sont plus des étrangers les uns pour les autres (Ep 2 :19). La fraternité chrétienne n'est pas toujours facile à mettre en pratique. Mais en fait, nous sommes tous *des étrangers et des voyageurs sur la terre* (1 P 2 :11).

En allant rendre visite à une dame allemande, fille d'un ancien prisonnier de guerre resté en France et travaillant la terre, celle-ci me demande de baptiser son bébé ; je pose quelques questions : quel prénom, quel nom, fille de ? « De mère inconnue, me dit-elle et pas de père ». Je suis un peu interloqué ; comment ça, de mère *inconnue* ? Et de m'expliquer qu'elle est en instance de divorce, que l'enfant est l'œuvre de son amant ; qu'elle va l'épouser et qu'alors, le père pourra reconnaître l'enfant et que par conséquent la "mère inconnue" d'aujourd'hui deviendra connue dès après son remariage. Comme c'est simple !

Mon collègue Lafon, de Marseille, avait une propriété à la Paillasse, entre Bagnols et Pont, au bord du Rhône. Il me disait, pour justifier son absence du culte durant son séjour « Ici je vis comme un païen » ; j'en étais plus qu'étonné. Pourtant, une fois, il a prêché à Pont alors que je présidais le culte. Là aussi, j'ai été étonné de son discours : il a vanté *Pont St Esprit, la porte d'or de la Provence*, ce qui est un slogan touristique bien connu, mais sans beaucoup de rapport avec l'Evangile. Les

paroissiens en ont été ravis. C'est au fond de son puits que le Dr Gabbai avait trouvé refuge pendant l'occupation allemande durant de très nombreuses nuits. Ce pasteur étonnant savait bien comment mettre en pratique l'Évangile, bien au-delà de ses mots, en cachant soigneusement ce juif traqué par la Gestapo.

Il est plus difficile de rendre visite aux malades hospitalisés ; il faut que les familles m'avertissent. Cependant, j'ai une paroissienne qui travaille dans une clinique et qui me sert d'informatrice. Grâce à elle, je peux voir des patients qui ne sont pas de la région. Heureusement qu'il y a cette clinique, car l'hôpital de Bagnols est plus un mouvoir qu'un lieu de soins, un asile pour ceux qui n'ont plus de chez soi. Je ne me souviens pas d'y avoir visité des paroissiens. L'hôpital de Pont St Esprit est suivi par le Dr Vieu avec beaucoup de dévouement, alors que le Dr Gabbai s'occupe des lépreux à Valbonne.

J'ai fait un peu plus de 2730 visites, ce qui est fort modeste, au cours de mon ministère à Bagnols et Lussan, de juin 1955 à octobre 1960. Contrairement à ce que j'ai vécu plus tard, je n'étais pas encombré d'administration ; je n'ai eu un téléphone qu'au milieu de 1957.



## Kermesse

Chaque année, les paroissiens de Pont organisent une kermesse dans les jardins de la Mairie et la population spiripontaine répond largement à l'invitation des protestants, peut-être pas par attrait du protestantisme, mais certainement en signe de reconnaissance de ce que plusieurs protestants font en faveur de la population, notamment les médecins. Leurs épouses sont les chevilles ouvrières de l'organisation. L'une des spécialités de la kermesse protestante est le stand de la poterie. Quelques jours avant la date fixée, on part en expédition dans la Drôme et dans l'Ardèche. Mme Gabbai en est le pivot. Nous allons avec la 2 CV jusqu'à Dieulefit où elle connaît la bonne adresse, l'atelier Moure-Milon. Nous arrivons sans être attendus. Milon est à son tour, les mains travaillant l'argile avec dextérité, les pieds faisant tourner le plateau. Le décor se situe dans une cave, au fond de laquelle est conservée l'argile, dans une grande fosse. On commence par les salutations en prenant des nou-

velles les uns des autres. Milon continue à tourner ; le vase qu'il est en train de créer monte sur le tour entre ses mains, s'amincit ici, grossit là, puis s'évase comme par miracle sous la douce pression des mains du potier. Nous sommes en plein Ancien Testament, au chapitre 18 du livre de Jérémie : *l'Eternel dit à Jérémie, va et descends dans la maison du potier...* Et c'est vrai, on y descend. Ça dure quelques secondes. Avec un fil, Milon décolle le vase du tour, le prend délicatement et l'entrepose pour le séchage à côté des autres, sur des planches. Puis s'essuyant les mains, lentement, il se lève de son siège et nous tend la main avec un sourire illuminant tout son visage. Un homme paisible, amoureux de son



**Kermesse à Pont St Esprit. Stand de poterie et les Eclaireuses unionistes**

métier qu'il accomplit par passion, pour gagner sa vie sans doute, mais sans intérêt du tout pour l'argent. Moure est lui aussi potier, mais aussi commerçant, ce que n'est pas du tout Milon. Il est en train d'arranger le bois dans le four pour une prochaine cuisson. Il faut beaucoup de bois et cuire longtemps. Dans la très grande armoire du four, les poteries sont placées sans se toucher. Chaque pièce repose sur trois points d'appui. Les poteries ont été préalablement séchées totalement, puis trempées dans des bains de couleur verte, cognac, noire. Il faut près d'une semaine pour la cuisson.

Nous nous rendons ensuite dans la chambre où sont entreposées les poteries, parfois sur un rayon, mais surtout par terre, dans la paille, de manière à ce qu'elles ne se touchent pas. La poterie fabriquée par Moure-Milon est délicate ! On commence par admirer, par s'extasier. Mme Gabbai ne tarit pas d'éloges et il y a de quoi. Ici, nous ne sommes pas dans une boutique pour touristes ; nous sommes avec deux artistes qui aiment leur métier et ce qui sort de leurs mains. Puis, Mme Gabbai parle et explique : « On vient pour notre kermesse. L'an passé, ça a bien marché, tout est parti, les gens étaient contents. Alors, comme d'habitude, on revient ». Il y a des soupières, des vases, des assiettes, des bols, des plats, des pots de toutes grandeurs et de toutes formes... La couleur n'est pas uniforme, elle a coulé et a dessiné des veines. Ici c'est plus foncé, là, plus clair. « Cette soupière sera pour Mme un Tel, ce pichet pour tel et tel... ». Mme Gabbai achète en vue des clients et elle saura faire en sorte pour que Mme un Tel achète la soupière et que tel et tel emporte le pichet. Milon sort les pièces de la paille et les caresse comme il le ferait sur la joue d'un enfant, mais en même temps, il vérifie que la pièce soit parfaite, non écaillée comme cela peut arriver lors de la cuisson. Et encore ceci et encore cela. C'est un moment merveilleux, ces deux messieurs en salopettes pleines de taches d'argile collée au tissu, Mme Gabbai, élégante, et qui n'arrête pas de leur faire des compliments tout en choisissant. Après avoir payé l'addition, vient le moment de charger la 2 CV. Ne rien cogner, mettre de la paille entre les pièces, emballer certaines dans beaucoup de papier. Il y en a plein le coffre, du vert et du cognac.

Pour la poterie noire, Mme Gabbai nous dirige vers Poët-Laval dans l'atelier en amont de la route. Ici c'est tout aussi intéressant, mais beaucoup moins pittoresque. Il y a une remise avec des rayonnages en planches où sont empilées les poteries. La poterie noire n'est pas unique, il y a aussi



Stand du pastis et eaux minérales

du vert, du jaune, mais pas l'attrait de tout à l'heure ; les couleurs sont plates. Le noir, par contre est magnifiquement brillant : des plats à tarte, des plats "AL" c'est-à-dire des plats dont le rebord est travaillé en forme d'aile d'oiseau, d'où : des plats *à ailes* ou "AL". On charge cette nouvelle cargaison sur le siège arrière à côté de Jane-Mary, par terre entre ses pieds et aussi devant le siège avant. La voiture est pleine comme un œuf !

Un autre voyage est prévu à St Laurent du Pape en Ardèche. Là, ce sont de petites choses, des bols, des gobelets, des gadgets comme les coucous et les rossignols que l'on fait chanter en

mettant de l'eau dans le corps de l'oiseau et en soufflant par la queue. C'est prévu pour les enfants.

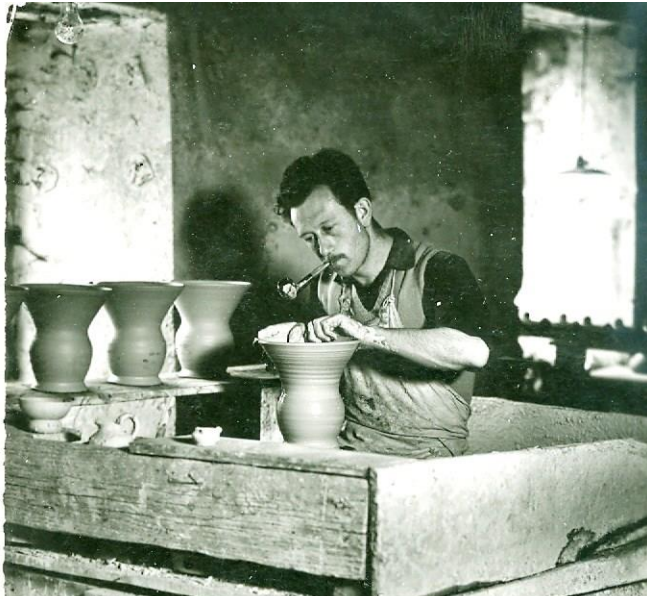
Tout ce matériel ramené à Pont est entreposé dans la véranda de la maison Gabbai et dès le lendemain, des dames viennent voir, admirer, réserver, surtout réserver ! On achètera à la kermesse, mais on pourra dormir tranquille, car "c'est réservé".

Le jour de la kermesse est un grand jour paroissial, un grand rassemblement qui se déroule en juin dans les jardins de la Mairie (cela montre les bonnes relations sociales liant les autorités municipales et quelques paroissiens spiripontains). Il y a évidemment des gâteaux, des pâtisseries en quantité. Certaines paroissiennes ont d'année en année leur spécialité et il y en a pour tous les goûts. Il y a un stand de boissons tenu par les messieurs : sirop, limonades, cartagène, pastis, vin... et puis le stand des broderies, des lainages, surtout un stand de vannerie avec des corbeilles de toutes formes et d'autres objets tressés. J'ai aussi mon stand de librairie et de papillons bibliques. Toutes les poteries de Dieulefit et de St Laurent du Pape ont un succès éclatant. En fin de journée, tous les stands sont épuisés, et les organisateurs aussi. Tout a été vendu et tous les responsables sont fourbus. Mais, c'est entendu, on remettra ça l'année prochaine.

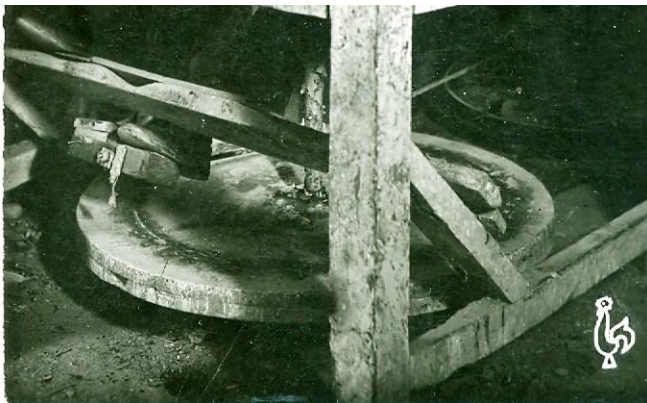
Sans doute la kermesse est faite pour rapporter de l'argent et la paroisse en a bien besoin. Mais c'est surtout une fête joyeuse. Avant le jour de la kermesse on s'en réjouit, on en parle, on s'y prépare. Le jour-même, on salue cordialement des centaines de personnes. Le lendemain, on est heureux, parce que tout a bien marché, parce que la fête a été une réussite et on en rend grâce à Dieu.

A Bagnols, on a aussi essayé d'organiser une kermesse dans l'entrée du cinéma Casino, à côté du presbytère. On a utilisé le même système qu'à Pont avec une information préalable dans "Midi Libre". Ce fut sympathique et chaleureux, mais le protestantisme à Bagnols n'a pas l'envergure sociale de Pont. Il n'y a pas de tête protestante émergente bagnolaise.

Après avoir quitté la paroisse de Bagnols - Pont - Bourg, nous sommes retournés à Dieulefit voir Milon ; Moure, lui, avait ouvert un grand magasin touristique et s'était mis à travailler industriellement. Milon était toujours au même endroit, dans le même cadre, avec toujours autant de paille cachant ses merveilles. Nous voulions acheter une série de gobelets à sirop avec un pot. Nous lorgnions du côté des gobelets sans anse, à peine galbés, mais Milon nous a dit : « Non, pas ça ! ce n'est pas beau, mais vous prenez ça » ; il sortit de la paille un gobelet droit, légèrement évasé, avec une anse. On lui a obéi et on a pris un service de 8 gobelets. Puis il nous a dit : « celui-là, sans anse, je vous le donne ». Nous avons aussi pris toute une série de plats ovales de formes différentes, qu'il caressait comme toujours et, découvrant une aspérité, les reposait pour en prendre un autre sans défaut.



Le potier Milon à son tour



béni. Et je suis reparti sous le regard étonné du fils.

Une fois, il m'a dit : « Vous devriez venir ici comme pasteur ; vous savez, il y a Brigitte Bardot par ici. Il faudrait l'évangéliser ». Une autre fois : « Ah, vous êtes en Suisse, en retraite. Venez ici à Dieulefit, il y a beaucoup de pasteurs à la retraite. Mais, vous savez, ajouta-t-il avec malice, quand notre pasteur ne peut pas faire un culte, il n'y en a point qui le remplace ; il faut faire venir quelqu'un d'ailleurs ».

La dernière fois que je l'ai vu, son fils avait pris la succession et s'était installé ailleurs dans la localité. Nous sommes entrés. J'ai demandé à voir M. Milon, le père. La belle-fille qui tenait la boutique me dit : « Il est là-bas à l'atelier, mais vous ne pouvez pas y aller, mon mari ne veut pas que les clients viennent à l'atelier, parce qu'en passant, ils cassent tout ». « Je ferai attention, lui dis-je, mais je veux simplement saluer M. Milon car je le connais depuis longtemps ». Elle ne m'a pas donné l'autorisation, que je n'attendais du reste pas. J'ai franchi le seuil de l'atelier et suis allé vers lui, tout au fond. Son fils me regardait d'un drôle d'œil, mais lui, il eut un sourire jusqu'aux oreilles ! Son visage, tout plissé de rides, était rayonnant. Il m'a salué avec la même voix chantante d'antan. C'était une vraie joie pour lui et pour moi, un moment



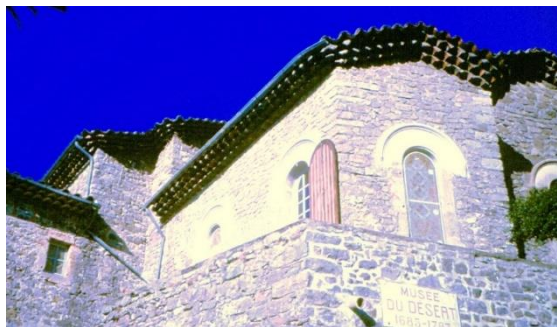
## Musée du Désert

Il y a une journée incontournable, le premier dimanche du mois de septembre ; c'est le voyage, disons

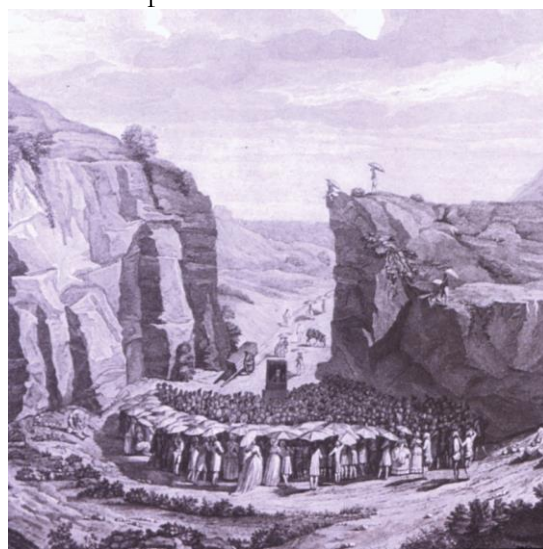


Assemblée du Désert aujourd'hui

mieux, le pèlerinage au Musée du Désert. Sans difficulté, on remplit un car. Je m'initie aux démarches auprès d'un transporteur, j'établis un itinéraire qui tient compte des villages où on prendra des paroissiens, on fixe un prix, il n'y a plus qu'à prendre les inscriptions. Le matin de ce dimanche à 6h.15, il fait un temps magnifique (c'est presque sûr d'avance), les voyageurs sont de tous âges ; ils ont avec eux leur pique-nique, dans un sac à dos, dans un cabas, dans un panier ou un cageot ; ils ont une couverture qu'on étalera par terre ou un pliant (c'est plus confortable, mais c'est plus encombrant) et tout le monde est d'excellente humeur ; le car s'arrête trois ou quatre fois : St Laurent la Vernède, Lussan, Vallérargues, pour embarquer de nouveaux voyageurs et on se dirige vers Générargues ; mais très tôt, on commence à chanter les chants typiques de la journée : *Salut, montagnes bien aimées... Esprit qui les fit vivre, anime leurs enfants...* (c'est la *Cévenole*), *La vieyo vilo d'Aigo Morto...* (*La vieille ville d'Aigues-Mortes...*), le chant des prisonnières d'Aigues-Mortes en langue d'oc, ou un cantique que l'on sait par cœur *A Toi la gloire...* Tout le car se met donc dans l'ambiance de la journée. Il est 9h.45 quand on arrive à Mialet. Chacun monte par le chemin du Musée et redescend dans la forêt de châtaigniers, cherche une bonne place au milieu d'une foule déjà importante : 5'000, 6'000 personnes sont déjà installées ; il va encore en arriver en tout cas autant sinon davantage. La sonorisation permet d'entendre parfaitement bien tout ce qui se dira jusqu'aux derniers rangs des fidèles. Il y a un murmure général qui monte de l'Assemblée ; les arbres sont numérotés ce qui permet aux amis de se retrouver à l'arbre N° X comme convenu d'avance. Chacun est heureux d'être là une fois de plus. A 10h.30, le pasteur du lieu (Mialet) procède aux baptêmes de ceux qui se sont inscrits d'avance, bébés, enfants, adultes. Je n'aime pas du tout ce procédé ; une famille inconnue de la paroisse s'était inscrite, je n'en ai rien su, il n'y a eu aucune préparation. Je trouve cette manière de faire sectaire, non ecclésiale, manquant de respect envers la paroisse de domicile. J'ai



Musée du Désert.  
Maison de Roland, chef camisard



Assemblée au Désert lors des persécutions

écrit aux organisateurs qui m'ont dit que c'était la tradition et que j'étais invité à venir l'an prochain avec ma robe pastorale pour participer au défilé des pasteurs et pour donner la communion, ce que je n'ai pas fait, considérant que ce défilé est clérical. Mais les protestants qui se sont déplacés sont au contraire heureux de voir le spectacle de près de 40 pasteurs défilés, alors que le chœur chante un cantique d'ouverture. Le culte commence après les baptêmes, à 11h.00 très exactement et il est retransmis sur la radio nationale, une faveur unique faite au protestantisme français. Le défilé de la sainte Cène dure au minimum  $\frac{3}{4}$  d'heure ; pour beaucoup, c'est une communion solennelle, puisqu'ils ne communieront



pas dans leur paroisse pour toutes sortes de raisons, dont la principale est qu'ils ne veulent pas passer pour bigots, parce qu'ils craignent de se montrer, non pas comme protestants, mais comme protestants actifs. Mais d'autres ont déjà commencé un autre repas, leur propre pique-nique. L'après-midi, une conférence sur un thème huguenot rafraîchit la mémoire de ceux qui croient qu'être huguenot, c'est être anticatholique uniquement. Vers 17h., chacun s'égaille et retourne vers sa voiture ou vers le car qui va faire le voyage de retour par Anduze, mais on ne chantera plus beaucoup, parce que tout le monde est fatigué. Journée mémorable qu'on renouvellera l'an prochain, *Dieu voulant* (DV).



Les nombreuses tables de communion sous les châtaigniers

Les nombreuses tables de communion sous les châtaigniers



Musée du Désert. Rassemblement protestants annuel



## Un presbytère

Après deux ans de ministère, le président de la IX<sup>e</sup> Région de l'ERF et du Comité Régional d'Évangélisation me fit une proposition : « Si vous restez encore au moins trois ans, la Région achètera un immeuble comme presbytère ». J'acceptai. La Région décida la prolongation de mon ministère en réaménageant l'ensemble de la desserte qui m'avait été confiée. En 1957 :

- On m'enleva le secteur de Lussan que l'on confia à un pasteur intérimaire. Le presbytère de Lussan devait être plus occupé que ce que nous avons fait, sinon la Commune propriétaire risquait de le reprendre et de l'utiliser à d'autres fins. Une famille pastorale vint, puis une autre. Des pasteurs à la retraite s'y succédèrent, ce qui redonna une vie pastorale plus visible dans cette paroisse.
- Le territoire paroissial s'agrandit de tout le canton de Bourg St Andéol en Ardèche.
- La chartreuse de Valbonne devint une annexe de la paroisse.
- Du même coup, la Région envisagea l'achat d'un bâtiment pour en faire un presbytère.

L'ordre me fut donné de trouver dans les plus brefs délais un bâtiment immédiatement habitable avec un local pouvant servir de salle de paroisse et d'un prix abordable. Plusieurs paroissiens se mirent en piste. A Pont, on avait trouvé une propriété qui conviendrait ; à Bagnols aussi, mais il fallait envisager des aménagements. Tout à coup, un serrurier, M. Anne, mit en vente sa maison, très bien située dans Bagnols avec un atelier au rez-de-chaussée, trois chambres, cuisine, salle d'eau au premier étage. Je visitai la maison avec l'architecte Devèze d'Uzès. Il regarda les murs, la toiture ; l'ensemble lui parut tout à fait intéressant. « En cas de nécessité, disait-il, on peut sans problème rehausser le toit d'un étage. Un jardin complétait le tout. C'était immédiatement habitable. J'allai chez Me Renard, ma paroissienne ; le 18 mai 1957, elle vient voir le bâtiment et fait signer au propriétaire un droit d'emption valable 8 jours. Le 20, les responsables de Bagnols et de Pont viennent visiter l'immeuble ; le 24 le président de Région et l'architecte tiennent conférence avec les responsables locaux ; le projet est adopté et le 29 juin le bâtiment situé à la rue du Casino devient propriété de l'Eglise Réformée pour le prix de quatre millions FF (40'000 Nouveaux Francs) versés comptant. Par rapport aux prix suisses, cela me sembla bon marché ; par rapport aux dons reçus dans la paroisse, cela me sembla exorbitant.

Le jour de l'achat, le propriétaire, le Président de région, M. Barde, et moi-même, nous nous réunissons chez la notaire. M. Barde décide que, dans l'acte et pour diminuer les frais, la somme indiquée sera inférieure de quelques centaines de milliers de FF ; la notaire dit en restant sur place, mais en fermant les yeux « Je vais me reposer un instant ». Pendant ce temps, M Barde remet au vendeur ces quelques centaines de milliers de FF, puis la notaire dit : « Avez-vous fait vos affaires ? » « Oui » répondent ces messieurs. Alors, elle lit l'acte et le fait signer. L'affaire est conclue. Pour ma part, j'ai trouvé inadmissible qu'en Eglise on agisse avec ce système mensonger. M. Barde m'expliqua qu'au contraire cette manière de faire était tout à fait juste « parce que, dit-il, l'Etat sait très bien que tout le monde agit ainsi et a augmenté les taxes de mutation d'autant ». Il ne fallait donc pas que l'Eglise en pâtisse. Ce raisonnement m'a laissé perplexe.



Le jardin du presbytère

Le serrurier déménage immédiatement. M. Balme le maçon vient avec un tonneau de chaux vive et reblanchit tout l'atelier, dont les murs sont évidemment sales ; je nettoie le premier étage qui me semble un logement de rêve : les sols sont joliment carrelés, les papiers peints sont propres et gais, la cuisine a une fenêtre donnant sur la rue, deux chambres s'ouvrent sur le jardin. En vue du

chauffage, M. Balme monte, dans le carré du vestibule, un faux-plafond à la hauteur des portes des chambres. La Région me fait acheter un poêle à mazout qu'on installe dans le vestibule destiné à chauffer les quatre pièces. Puis, toujours avec M. Balme et son charretton (un grand plateau fixé entre deux grandes roues de plus d'un mètre de diamètre et deux brancards), nous déménageons les quelques affaires qui nous appartiennent de la Place du Château à la rue du Casino, tandis que l'assistante de paroisse, Mlle Faïsse, récupère son mobilier et que la location de cet appartement (FF 2'800 par mois) est résiliée. A Nîmes j'achète deux lits et matelas ou plus exactement deux sommiers métalliques et huit pieds en bois à fixer sous ces sommiers. A l'occasion de la naissance de Jean-Frédéric, la paroisse a offert un berceau provençal avec deux petits tabourets à trois pieds tournés, provenant de Dieulefit. Restés en attente, ils sont emménagés dans ce qui va devenir le presbytère. La générosité de la paroisse se renouvellera deux ans plus tard lors de la naissance d'Olivier par le don d'un lit provençal.

Le rez-de-chaussée comprend l'entrée de la maison, avec le départ de l'escalier montant au premier étage ; l'atelier devient garage pour la 2 CV, en attendant de s'en servir comme salle de paroisse. Il est largement éclairé sur la rue par une grande porte coulissante et vitrée. Sous la cage d'escalier le serrurier avait son téléphone, le N° 208 à Bagnols. C'est un appareil avec manivelle et magnéto pour fournir le courant de départ lors d'un appel téléphonique, le tout surmonté d'un combiné en laiton et en bois. C'est maintenant le N° de téléphone du pasteur. Par la suite, on fit installer le téléphone dans le bureau-salon ; les PTT changèrent l'appareil et j'eus un appareil moderne, avec le combiné posé sur la boîte. Quand on soulève ou repose le combiné, on entend une sonnerie. Le fait de soulever le combiné établit directement le contact avec le central téléphonique, il n'y a plus de manivelle à tourner. Immédiatement une téléphoniste répond ; il faut annoncer son propre N° et indiquer le N° et le nom de la localité désirée (par exemple : le 96 à Pont ou le 2 à Lussan). Ou bien on vous met en contact immédiatement, ou bien on vous prie de rappeler dans une heure, parce que la ligne est surchargée, ou bien encore, quand la standardiste est Mlle Ausset, une paroissienne habitant au-dessus de notre ancien appartement de la Pl. du Château N° 12, elle me dit « Bonjour Monsieur, dès que possible je vous rappellerai ». Je deviens donc un pasteur très moderne équipé d'un téléphone. A peu près à la même époque (1957-58), le téléphone fut aussi installé dans un ou deux presbytères du Consistoire. Je me souviens d'avoir lu dans "Semaines" le journal de la Région, que ces pasteurs équipés justifiaient la dépense en annonçant triomphalement que le mois précédent, l'un avait eu quatre appels téléphoniques et l'autre cinq, mais qu'eux-mêmes ne téléphonaient pratiquement pas, pour ne pas créer des dépenses supplémentaires à la caisse de paroisse.

Le sous-sol de l'atelier comprend la fosse étanche vidangée depuis l'atelier. On a fait une fois l'exercice avec le parfum que cela suppose dans toute la maison. Mais la ville installa le tout-à-l'égout, ce qui nous épargna ces odeurs tenaces.

Côté jardin, une grande porte-fenêtre donne également de la clarté ; elle s'ouvre sur une terrasse couverte d'une tôle ondulée ; dans un coin, il y a un bassin avec un puits et une pompe. La terrasse et le jardin ont la largeur de la maison. De grands murs les clôturent. Une allée bétonnée et recouverte de mosaïques va jusqu'au fond, à 20 m, où un abri permet toutes sortes de rangements. Elle est bordée d'un fil pour l'étendage de la lessive. De part et d'autre, des arbustes et des fleurs accueillent les nouveaux habitants.

Durant les vacances en Suisse, nous avons préparé un déménagement pour meubler le presbytère. Il fallut passer par toutes sortes de contraintes administratives. Nous avons décidé de remplir un conteneur et de le transporter par rail de Grandson à Bagnols, via Lyon et le Teil. Il est arrivé à bon port, tandis que nous voyageons par la route, avec Line (ma sœur cadette) qui a été notre "jeune fille au pair" pendant quelques mois. Nous étions de retour en famille pour vivre une nouvelle tranche d'existence à la rue du Casino, reconnaissants d'être si bien logés. Incomparable avec la place du Château ! Line nous rend bien service alors qu'il faut tout emménager, que notre bébé de quatre mois nécessite toute l'attention de sa maman. Cela ne nous empêche pas d'aller montrer à ma sœur le Midi et la mer, quelques années avant qu'elle-même aille travailler près de Nice dans une famille.

A la rentrée : inauguration du presbytère, non seulement avec les paroissiens de tous les coins de la paroisse, mais encore avec des personnalités de la ville de Bagnols. C'était un moyen de faire connaître la paroisse.

### Des visiteurs

Au cours de ce temps de ministère, il est souvent arrivé que des personnes viennent s'entretenir avec le pasteur. Quelques rencontres furent intéressantes :

- Encore à la Pl. du Château, M. C, est venu me voir plusieurs fois. Il devait, me dit-il, travailler à Marcoule et avait toujours avec lui un porte-documents ; il devait être dans la construction. Je lui dis que nous avions l'intention de construire une salle sous le temple. Nous sommes allés voir ensemble l'emplacement. Il est revenu. Il m'a dit qu'il était ennuyé : son salaire devait arriver dans cinq jours et il avait besoin d'argent tout de suite. Ne pouvais-je pas lui prêter FF 50'000 ? il me ferait un chèque daté de cinq jours plus tard et je lui ferais un chèque à la date d'aujourd'hui. FF 50'000, plus de deux mois salaires pour moi ! ma fortune était de cet ordre-là. J'acceptai. Une fois qu'il fut parti, je constatai que son chèque portait le N° 5 ; c'était donc le cinquième chèque qu'il remplissait depuis qu'il possédait un CCP ! Cela ne correspondait plus du tout à ce qu'il m'avait raconté ! Il m'avait menti, mais impossible de retenir le paiement de mon chèque. Trois jours plus tard, une dame vient me trouver « Voici, me dit-elle, je vous rapporte votre chèque ; ce monsieur me doit de l'argent, mais votre chèque ne me sert à rien, puisqu'il est à son nom. C'est un drôle d'oiseau ». Deux jours plus tard, un monsieur se présente avec sa carte de la police judiciaire et me dit « Vous connaissez M. C. ? » « Oui » lui dis-je. « Combien vous doit-il ? » « Rien. » « Il ne vous doit pas d'argent ? » « Non ». Mon interlocuteur est étonné « Mais vous êtes bien le pasteur Leuenberger ? » « Oui » « Il est donc votre débiteur ? » « Non ». Je me suis bien gardé de lui révéler le circuit de mon chèque ; c'est à lui de faire son enquête et un pasteur doit être discret, pour le moins. Il est donc reparti, assez médusé.
- Toujours à la Pl. du Château, un homme du nom de Buffat, circulant à bicyclette, avec son chien sur la roue avant et son bagage sur la roue arrière, vint en fin d'après-midi. Il était sculpteur de tableaux avec des "versets entièrement nouveaux" dit-il, pas comme les autres, par exemple : "Tu ne commettras pas d'adultère" ou "Bois du vin". Il voulait manger et dormir. Manger, c'était possible, mais dormir ? Je lui ai dit qu'il n'y avait qu'une possibilité : dans la 2 CV. Je ne sais pas comment il a dormi ; il est reparti le lendemain sans que je le revoie. J'ai appris par la suite qu'il visitait les presbytères et qu'à table, il effrayait les enfants par ses brusqueries et que ceux-ci se glissaient petit à petit vers papa et maman, que Buffat, de ses grands bras, raflait tous les plats. Je l'ai revu une fois au Musée du Désert avec ses planches de bois sculptées de versets "pas comme les autres".
- A la rue du Casino, nous avons eu les routiers qui descendent la vallée du Rhône au printemps et la remontent en automne. L'un d'eux sonna. J'ouvris la porte « Bonjour Monsieur le Pasteur » me dit-il en enlevant son béret d'un geste théâtral avec la main gauche et me le présentant comme celui qui fait la collecte. Silence. « Vous savez, Monsieur le Pasteur, le métier devient dur ». Il n'est pas revenu.
- Un autre, après le baratin d'introduction, me dit « Monsieur le Pasteur, voyez mes souliers, ils sont complètement usés, il m'en faudrait une nouvelle paire ». Je suis allé avec lui dans un magasin et dis au vendeur de fournir une paire de chaussures à mon compagnon ; après le choix, j'ai payé et mon bonhomme, tout heureux, mit sa paire de chaussures neuves dans son sac de jute qu'il jeta sur l'épaule. L'automne arrivant, le revoilà à la porte, avec un air content : « Vous voyez (il me montre sa vieille paire de chaussures à ses pieds), j'ai trouvé un cordonnier qui m'a refait des semelles. Ça va très bien. Donc vos chaussures, je ne les ai pas encore mises, elles sont toujours dans mon sac, voyez ». Il était heureux comme quelqu'un qui a reçu un cadeau et qui en est tout réjoui. Il venait simplement pour me faire partager cette bonne nouvelle.

- Un couple de la rue du Casino avait eu un enfant. Le père vint me voir : « Nous sommes catholiques, mais j'ai lu un peu le Nouveau Testament, notamment les lettres de Paul. J'ai été frappé par celle aux Galates... et puis par celles aux Corinthiens. J'aimerais que mon enfant soit baptisé, mais pas dans l'Eglise catholique, à cause de ce que j'ai lu dans la Bible ». Nous avons eu de bons entretiens de préparation au baptême avec toutes sortes de digressions bibliques et ecclésiastiques. Le baptême a eu lieu au temple, le bébé porté par le père, lui, le chef de famille, comme cela est si souvent dit dans l'Ecriture.
- Un mercredi, jour de marché, Mme Frach est arrivée dans mon bureau avec tous ses sacs remplis de ses achats du matin ; elle tenait aussi une poule par les pattes ; la volaille avait la tête en bas et de temps en temps elle battait des ailes. Mme Frach la tenait fermement ; il n'y avait qu'une ou deux plumes qui s'envolaient. Son fils était catéchumène et je le reconduisais chez lui à la Roque-sur-Cèze après le catéchisme, après l'école, car il n'y avait plus de bus pour rentrer. La conversation dura un bon moment, la poule s'impatientait. Finalement, avant de partir, Mme Frach me dit « Merci pour le catéchisme ; tenez, je vous la donne ». La poule changea de main, mais qu'en faire sur le moment ? où la mettre ? Le plus simple fut que je lui coupe le cou au jardin et qu'elle passe sans attendre dans la marmite.
- Un paroissien d'un âge certain, qui devait être juriste et avait un poste dans l'administration de la République, demanda à me voir. Je le connaissais un peu. La raison du rendez-vous était simple : il allait se marier et voulait "passer par le temple" « très simplement, sans tralala ». J'ai immédiatement compris qu'il n'y aurait pas d'entretien préalable approfondi. Il me demanda quels papiers il devait fournir. La cérémonie fut fixée au surlendemain, vers 18h.30, après le travail ; on se donna donc directement rendez-vous au temple. Au jour et à l'heure dits, je les attendais, en robe pastorale, à la porte du temple. Il arriva avec sa femme, personne d'autre. Il me remit le certificat de mariage et entra. Je les priai de s'asseoir, ce qui l'étonna, mais il obéit. Pour être simple, la cérémonie fut simple. Je suivis l'ordre de la liturgie habituelle. L'un et l'autre écoutait sagement. Après avoir lu les promesses des époux, je lui demandai « Est-ce bien là ce que vous promettez ? » Et lui, de répondre « Evidemment, Monsieur le Pasteur » avec l'air de dire "pas de chichi". Ils sont repartis, lui, marchant devant comme un célibataire, elle, suivant derrière, sans avoir l'air d'avoir un mari.
- Il est aussi arrivé qu'un protestant, venu d'ailleurs à cause de la mort de son père, vienne me questionner la veille de l'enterrement. C'était à Bagnols. Il avait découvert que le tombeau familial était plein, que toutes les places étaient occupées. Les employés du cimetière lui avaient dit de procéder à une réduction de corps : on vide tous les cercueils dans l'un qu'on laisse au fond du tombeau et on recommence. Il était inquiet : Était-ce non pas judicieux, mais bien ou mal ? A-t-on le droit, devant Dieu, aux yeux de l'Eglise, de procéder à ce genre de réduction ? Je lui ai demandé ce qu'il en pensait lui-même :
  - Oui sans doute... mais...
  - Mais quoi ?
  - Je ne sais pas.
 Il était tout effrayé de devoir prendre lui-même cette décision. Je l'ai rassuré :
  - Devant Dieu, cela ne change strictement rien. Nos corps mortels ne sont pas destinés au Royaume des cieux ; nos corps sont corruptibles. La résurrection est d'un autre ordre ; notre corps animal, destiné à la pourriture, finit par disparaître, mais Dieu intervient par une nouvelle création et fait de nous des corps spirituels. La première lettre aux Corinthiens, chapitre 15, donne pour nous, la clé de la réponse et nous enlève tout souci au sujet des cadavres qui sont dans les tombeaux.
 Le lendemain, on introduisit le cercueil de son père dans un tombeau où il y avait une place pour lui et d'autres encore pour les suivants. Quel privilège pour le lecteur attentif de la Bible ! Si la mort et l'au-delà restent mystérieux, notre espérance, fondée dans le Christ ressuscité, apaise notre esprit et nous remplit de confiance dans notre marche vers le Royaume des cieux et la vie éternelle.

- En 1957, une conférence eut lieu au presbytère de Bagnols en vue d'un éventuel nouveau découpage ecclésiastique : faire une entité paroissiale avec Pont St Esprit, Bourg St Andéol, Pierrelatte, la Palud et Bollène, avec les deux ponts sur le Rhône. La logique de ce projet prenait en considération l'extension de l'usine atomique de Marcoule vers Pierrelatte, les nouveaux quartiers résidentiels qui sortaient de terre pour les gens de Marcoule, tant sur la rive droite que sur la rive gauche du Rhône. Les présidents des quatre Régions concernées (VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>) et un responsable du Conseil national de l'ERF discutèrent de ce projet. Il fut repris en 1960 à Valence, mais finalement, le projet n'aboutit pas.
- En 1958, je reçois une offre de concert de la part d'un inconnu, un certain Wolfgang Hock, violoniste. Sans aucune référence de sa part, et en me demandant pourquoi et comment il se fait qu'il m'écrive, j'accepte. Arrive un tout jeune homme, mieux un adolescent, avec son violon. J'avais fait une annonce dans la presse et le soir à 21 h. au temple, il y a du monde. Il me propose d'introduire avec une lecture biblique. Que prendre ? Il me suggère le Psaume 150, ce que je fais. Et le concert a lieu, un récital Bach, merveilleux. Il doit avoir 18 ans et il joue comme un artiste. Dans la chaleur du mois d'août, dans un temple qui a reçu toute la chaleur de la journée, tous les auditeurs transpirent, mais lui joue comme s'il était frais et dispos. J'avais annoncé une collecte pour couvrir les frais de la soirée. Elle fut suffisamment abondante pour qu'il rentre dans ses frais, à vrai dire très modestes. J'ai appris par la suite qu'il était devenu un virtuose international. Bagnols a eu le privilège de le recevoir à ses tout débuts.

### Les faiblesses structurelles

La trésorerie était l'affaire du Comité Régional d'Évangélisation à Nîmes. M. A. Daumaz s'en occupait ; un Nîmois charmant, d'une douceur exceptionnelle et avec qui j'ai correspondu jusqu'à sa mort. Plusieurs fois, pendant mes vacances, il est venu présider des cultes dans la paroisse. Sur place, il y avait une caisse à Pont. La trésorière, employée à la poste, avait réussi à ouvrir un compte postal, ce qui est en principe impossible pour un groupe qui n'est pas une association, culturelle ou autre. Elle s'en occupait et je lui remettais ce que je recevais moi-même.

A Bagnols, on n'avait pas réussi à obtenir le même avantage. Le caissier recevait ce que je lui portais et gardait l'argent chez lui jusqu'au moment où il faisait un versement à Nîmes. Il était censé inscrire dans son livre de comptes les montants et les provenances de ce que je lui donnais, de même que les sommes que lui versaient les collectrices. Je me suis malheureusement rendu compte qu'il n'inscrivait pas tout et qu'il avait tendance à confondre son porte-monnaie et la caisse paroissiale. J'ai pensé remédier à ce problème en l'obligeant à passer les écritures devant moi ; malgré tout, il ne s'en sortait pas. J'ai décidé de reprendre moi-même cette comptabilité locale, moi, tout jeune, face à lui qui aurait pu être mon grand-père. J'aurais bien aimé pouvoir m'appuyer sur quelqu'un, mais même le Comité de Nîmes ne m'a pas éclairé sur la bonne manière de faire. Vu qu'il n'y avait pas d'assemblée de paroisse, les comptes n'étaient ni vérifiés, ni approuvés ou refusés par une instance reconnue. Pour moi, reprendre cette tâche ne me donnait aucune peine. J'étais surtout moralement soulagé et les dons arrivaient à Nîmes. Mais en même temps, je concentrais sur moi du pouvoir et une tâche qui aurait dû revenir à un(e) paroissien(ne). J'ai appris par la suite que ce problème se posait assez fréquemment dans l'Église, même dans celle de Bagnols-Pont-Bourg quand elle fut synodalisée, c'est-à-dire reconnue comme une association culturelle au point de vue juridique et reconnue comme une Église locale, au point de vue de l'Église.



## La vie consistoriale et régionale

Le **Consistoire** compte une dizaine de paroisses (pour parler comme dans le canton de Vaud) ; mais en France, il faut dire **Eglises** ; au niveau juridique, ce sont des *Associations culturelles* aux termes des Lois de 1901 et 1905 qui ont obligé tout groupement à devenir une association, surveillée par l'Etat. En fait, l'Eglise Réformée de France est l'*Union nationale des Associations culturelles des Eglises réformées de France* (UNACERF).

La caractéristique de la région de Bagnols-sur-Cèze, Pont St Esprit, Bourg-St-Andéol est qu'elle n'est pas une *Eglise*, mais un poste de la **Société Centrale d'Évangélisation** (SCE), Société qui dirige des postes d'évangélisation un peu partout en France. Son directeur, le pasteur Jean-Paul Benoit, est à Paris ; c'est mon patron.

En 1956, il a convoqué tous ses agents pour une rencontre à Villemétrie près de Paris. J'en ai profité pour rendre visite à mon camarade d'Université J.-Cl. Dony qui avait dû lui aussi s'expatrier. En 1958, ce fut à Versailles. Ces rencontres m'ont permis de faire connaissance avec d'autres agents, comme celui de Bordeaux qui a un grand travail auprès des prostituées qu'il cherche à sortir du milieu où elles sont exploitées ; ou Henri Roser, travaillant, lui, dans le Nord de la France ; c'est un homme très doux qui a longtemps milité comme pacifiste ; il nous a raconté sa visite au pasteur Marc Boegner qui l'a rudement éconduit, parce qu'il ne s'était pas annoncé, et parce que son vêtement était inadéquat pour une telle visite. J.-P. Benoit était en train d'écrire une sorte de commentaire sur les Actes qu'il intitula *Combats d'apôtres*. Il y reprend les récits bibliques et en tire des idées pour l'évangélisation aujourd'hui. Nous en avons parlé et il écoutait ce que certains de ses agents disaient concernant le terrain français. Par ses réflexions, il nous faisait entrer dans le travail à côté de Pierre, de Paul ou d'Apollos ; j'avais l'impression que les temps bibliques étaient ceux du XX<sup>e</sup> s. et que nous étions les compagnons de ces grands témoins du I<sup>er</sup> s.

Mon statut spécial n'a en rien été un inconvénient. J'ai été au contraire bien intégré aux réunions consistoriales annuelles ; elles étaient présidées par le pasteur Lasbats, d'Uzès qui était le doyen d'âge et de durée dans le Consistoire.

uLes **consécration pastorales** sont individuelles et la cérémonie se passe dans la paroisse où travaille de candidat. A peine avais-je été moi-même consacré au ministère pastoral que j'ai été consacrant en collégialité avec mes collègues pour deux pasteurs proposant (= candidats à la consécration après une ou plusieurs années de travail dans une paroisse). La première fois, ce fut à Fonsoutre-Gardon, dans la paroisse de Gajan. Le candidat n'était autre que celui qui m'avait introduit dans la paroisse de Bagnols à mon arrivée, Eric Zurcher ; la seconde fois, à St Maurice-de-Cazeveille pour Elie Robert. Ce privilège m'a encore été accordé beaucoup plus tard, pour la consécration de deux de mes successeurs à Bagnols, cérémonie qui se déroula dans la grande chapelle de la chartreuse de Valbonne. Cet acte liturgique est particulièrement important, puisque l'Eglise reconnaît la vocation et les aptitudes du candidat au ministère pastoral, à l'annonce de la Parole de Dieu et à la célébration des sacrements. J'ai été étonné du peu de retentissement qu'un tel acte liturgique pouvait avoir dans le Consistoire, et même dans la paroisse ; il m'a semblé que les fidèles de l'Eglise ne se rendent pas compte de son importance, Bien sûr, il y avait un membre pasteur du Conseil Régional, quelques-uns des pasteurs consacrés du Consistoire, mais bien peu de paroissiens, alors que je garde en mémoire la dimension beaucoup plus large de ce que j'ai vécu dans la cathédrale de Lausanne où les candidats sont rassemblés, où tout le Conseil synodal et le Synode (qui siège ce jour-là) et la Commission de consécration sont présents, avec le concours de centaines de fidèles de tout le canton. Dans mon expérience française, il m'a semblé que l'événement a passé inaperçu ; du reste, il se passe au niveau de l'Eglise locale, paroissiale et non de l'Eglise régionale. Cela paraît si vrai que plusieurs proposant le restent des années et n'estiment pas utiles de passer par une consécration, conséquence que je m'explique par le libéralisme marqué des ministres et de beaucoup de fidèles, avec une crainte farouche de tout cléricisme. Dans la liturgie de l'ERF, la consécration se nomme "ordination". Aujourd'hui, cet acte s'appelle "reconnaissance de ministère".

Dès 1958, le Consistoire a organisé des **camps de ski** dans les Alpes. Le pasteur proposant Barbaroux et moi-même sommes partis au-delà de Digne, Guillestre, jusqu'à la Chalp d'Arvieux, dans cette région où Félix Nef a travaillé et a réveillé les habitants de là-haut, perdus dans les neiges six à huit mois par an. C'est une région pauvre ; Nef a appris aux habitants à cultiver légumes et pommes de terre ; il a même réussi à acclimater des fraisiers. La pauvreté s'y remarque encore aujourd'hui ; dans les fermes, pratiquement tous les immeubles, le chauffage de l'habitation vient du bétail ; il n'y a pas de séparation entre l'étable et la cuisine ; l'humidité (sans parler des odeurs) produite par l'étable envahit l'habitation des humains et leur santé s'en ressent. Nous y sommes montés une première fois pour préparer le camp qui serait stationné dans l'ancien presbytère de la Chalp, un immeuble sain, mais vétuste. Mon collègue s'est occupé du ravitaillement ; il fallait tout prendre pour une semaine, ce qui représentait des quantités interdites à transporter sans une autorisation spéciale<sup>6</sup>. Nous avons sur place réservé un demi veau, du lait et du beurre. Nous nous sommes partagés le travail spirituel et je suis devenu moniteur de ski ! Entre 30 et 40 garçons et filles ont participé au camp en 1958 et 59. Je leur ai appris à se tenir sur les skis, à marcher, à descendre et à tourner selon ce que j'avais moi-même appris des moniteurs de l'École suisse de ski à Ste Croix. J'avais aussi la responsabilité sanitaire ; le Dr Gabbai m'avait donné de quoi faire des piqûres, des analgésiques, mais surtout du matériel en cas d'accident. Je dirais que même une jambe cassée ne m'aurait pas posé grand problème comme premier secours. J'ai aussi été chargé de découper le demi veau, ce que certains regardaient avec répugnance ! Les garçons se sont emparés du bout du museau du veau pour faire peur aux filles... et ils ont réussi ! Tous venaient du Consistoire ; Barbaroux et moi, nous les connaissions pratiquement tous, ce qui a simplifié la discipline et l'ordre. Comme toujours, et c'est bien normal, il y a des garçons qui ont lorgné du côté des filles et vice versa, ce qui conduisit à quelques mariages, dont les origines remontent à ces camps de ski. Barbaroux était soucieux que ces contacts ne se fissent pas sans tenir compte du niveau social des jeunes ; c'est pourquoi, il me dit tout à coup « Dis-moi, ta fille, Juliette, celle de Bagnols, elle lorgne du côté de Pierre, l'un de mes garçons ; qu'est-ce qu'elle vaut ? parce que, tu comprends, je ne veux pas que ce garçon épouse n'importe qui ; c'est le fils du maire ; il le deviendra dans quelque temps, alors, tu vois, il faut qu'il soit bien accompagné ». Effectivement, ma Juliette a épousé son Pierre, tous deux ont fait un beau et bon couple et 45 ans plus tard (quand j'écris ces lignes), ils continuent à vivre heureusement ensemble. Cette mise en route des sports d'hiver pour la Jeunesse du Consistoire s'est poursuivie par des journées ou des week-ends au Mt Ventoux où des remontées mécaniques furent installées, alors qu'à la Chalp, nous étions en pleine nature.

Il y avait également les **rencontres pastorales**, toujours très fraternelles ; chaque pasteur recevait, à tour, la réunion. Nous avons reçu des visiteurs, tels que le professeur W. Vischer sur un sujet vétérotestamentaire évidemment, le pasteur Valette, pour qui la théologie pastorale comporte une adéquation entre le monde de la Bible et l'actualité ; c'est pourquoi, dit-il, le pasteur doit avoir sa Bible dans une main et le journal dans l'autre (selon la pensée de K. Barth) ; pour lui, la lecture de romans vivifie la lecture de la Bible. Nous nous sommes demandé ce qu'est un membre de l'Église, comment il peut trouver un engagement et témoigner, et puis, autre réflexion, comment rationaliser l'administration paroissiale, où il n'y a évidemment pas trace de secrétariat ; on doit du reste remarquer que cette administration est particulièrement réduite. Il a fallu faire une enquête sociologique de chacune de nos paroisses avec la pyramide des âges, le panorama des professions. En ce qui concerne Bagnols, il est facile de constater que les familles sont jeunes et que les professions sont presque toutes dans la fonction publique et notamment le secteur atomique ; quelques professions libérales. La terre n'est cultivée que par les anciens prisonniers de guerre protestants restés sur place, et à cette condition du reste.

De plus, des pastorales interrégionales ont lieu à Pomeyrol, rassemblant notre Région et celle de Marseille Côte d'Azur. Ces rencontres sont très détendues, même si conférences et cultes y ont

---

<sup>6</sup> Je ne me souviens plus de la limite autorisée, mais le sucre, la graisse, l'huile, etc. qu'il nous fallait nécessitait une telle autorisation. Je me souviens par ailleurs, qu'au bord de mer, il est permis de puiser 9 litres d'eau de mer ; 10 litres et plus est interdit, à cause de la gabelle !

normalement leur place. En principe, les repas à Pomeyrol sont pris en silence, mais l'indiscipline des pasteurs est telle que le brouhaha, les discussions et les rires remplissent le réfectoire au grand dam de la sœur directrice, Sr Antoinette Butte. Personne n'entend sa voix quand elle réclame le silence, pire, les rires augmentent.

Le Lazaret, à Sète a été le lieu d'un **rassemblement ecclésiastique** d'Allemands d'Allemagne et de Français des Régions de Nîmes et de Montpellier (12-15.5.60). Les âmes étaient sans doute



**Le Lazaret à Sète: chapelle**

bien apaisées entre ceux qui étaient précédemment des belligérants ; mais il était plus que souhaitable que des Méridionaux aient des contacts avec des Germaniques. Quatre jours de vie commune avec traduction simultanée pour les conférences et les cultes et éventuellement pour des conversations privées, nous ont permis de confirmer une fraternité réelle. Les pasteurs allemands étaient tout étonnés que je puisse me faire comprendre par eux et que je les comprenne suffisamment pour être en communion par-dessus les barrières linguistiques. La sainte cène dans la cour devant la chapelle (trop petite) a été un moment qui a pris tout son sens : communion avec

le Seigneur et communion entre les humains que nous étions tous par-delà nos origines, nos langues, mais aussi par-delà nos confessions luthérienne et réformée.

Le **Synode régional** se réunit une fois par année en principe. A peine arrivé, j'ai été convoqué pour une session à Nîmes, l'après-midi. J'y suis allé comme à la découverte ; le Synode siégeait dans le Petit Temple, tout près de la Maison Carrée, reste majestueux du temps des Romains. Il y eut l'appel, mais je fus oublié. Je me levai pour annoncer ma présence ; le président en prit note et me demanda « Et avec qui êtes-vous venu ? », « Avec ma femme » dis-je ; grand éclat de rire dans l'assemblée ! « Non, me dit-il, une femme de pasteur n'est pas une laïque ; n'avez-vous pas pris de Conseiller presbytéral ? Vous savez que le Synode est paritaire : autant de pasteurs que de laïcs ». J'apprenais que Jane-Mary n'est pas laïque ; qu'est-elle donc ? Alors je dis : « Il n'y a pas de Conseiller presbytéral dans la paroisse », nouvel éclat de rire des synodaux. Tout à coup, le président se souvient que je suis un agent de la SCE. « Ah oui, je sais ; étant donné votre situation, vous ne faites pas partie du Synode, vous être invité avec voix consultative ». Le synode suivant eut lieu à Marsillargues (11.55) pour toute la journée ; avec Jane-Mary, nous désirions en profiter pour aller voir la mer entre midi et 14 h. Or, à midi, un paroissien du village vient nous inviter à manger ; mon accompagnant laïc répond avec plaisir à l'invitation, mais nous nous excusons en disant que nous voulions aller jusqu'au Grau du Roi, ce que nous faisons ; le temps est magnifique ; à cette saison personne, pas de touriste ; la nature est grandiose à nos yeux peu habitués à un tel spectacle. En novembre 1956, le Synode siège à Vergèze, et à St Geniès de Malgoirès en 1957. Lors de la constitution du Bureau (par crainte d'une prise de pouvoir de la part d'un tel Bureau, celui-ci n'a d'autorité que durant le Synode et jusqu'à la prochaine session), quelqu'un propose que je sois l'un des trois secrétaires chargés de prendre le procès-verbal. Je rappelle alors que je ne suis pas membre du Synode, que je ne suis qu'un invité. Immédiatement le Président du Conseil Régional se lève et dit : « Nous allons vite réparer cet inconvénient, je propose que le pasteur Leuenberger soit déclaré membre du Synode et il pourra remplir cette tâche ». Le Synode accepte avec empressement cette proposition, car personne ne tient à remplir la charge du secrétariat. J'ai pris des notes durant toute la session sans me préoccuper des deux autres secrétaires, chacun étant assis à sa place et non pas à une table spéciale. Une fois la session terminée, chacun est reparti. J'ai supposé que nous allions nous retrouver, les trois secrétaires, pour établir ce procès-verbal, mais rien n'est venu. Étonné, j'ai conservé mes notes. Le Synode de l'année suivante siège au temple de Vauvert (11.58). C'est un grand édifice dont le centre est la chaire, une chaire plus que monumentale ; on dirait un temple grec avec des colonnades supportant un dais

en forme de fronton, il n'y a pas d'escalier pour y monter, mais une porte permettant d'y accéder par derrière. Ce doit être assez curieux de voir tout à coup le pasteur apparaître dans la chaire en sortant du mur qui est derrière lui ! Si effectivement la chaire est le symbole de la prédication, j'ai de la peine à croire que cet énorme monument en soit le signe. Autre remarque qui me vient à l'esprit, c'est qu'on ne voit pas la table de communion ; elle est si modeste qu'elle disparaît de la vision qu'on a de l'ensemble ; cela mériterait une réflexion sur le rôle et le rapport qu'il y a entre la prédication de la Parole et les sacrements. Les membres du Synode se rassemblent et le Président de Région, avant même la constitution du Bureau, annonce qu'on est très ennuyé, car le procès-verbal ne mentionne pas les différents votes et élections de l'an passé, que par conséquent on ne sait pas qui a été nommé dans les Commissions et que d'autres détails manquent encore. Alors, je me lève en disant que toutes ces données, je les ai, qu'elles sont à disposition, mais que personne ne m'a convoqué pour l'établissement du procès-verbal. Au Synode de Sommières (11.59), je suis de nouveau nommé secrétaire ; je commence à avoir l'habitude des us et coutumes synodales, si bien qu'à la fin de la session, je prends bien soin de consulter les autres secrétaires et nous nous mettons ensemble au travail qui va durer jusqu'à 3 h. du matin.

La **Société des Missions évangéliques de Paris** a, dans toute la France, des Comités auxiliaires destinés à être des relais missionnaires partout. Bagnols était rattaché au Comité auxiliaire du Vaucluse (Orange, Avignon, Carpentras, Cavaillon, Mérindol, Lourmarin et Beaucaire-Tarascon). Ces rencontres eurent souvent lieu en Avignon, mais aussi à Cavaillon, Mérindol, Lourmarin et ailleurs. Parfois, le Comité, tout en accomplissant son travail, se transformait en réunion familiale ; femmes et enfants se retrouvaient avec plaisir. En 1959, l'Assemblée générale de la Mission de Paris se tint à Strasbourg. Nous y sommes allés à quatre, une voiture pleine. On passa par Grandson pour une courte visite, et par Fleurier, d'où venait le pasteur de Lourmarin. On y entendit des rapports sur les différents champs de mission de la Société. On ne parlait pas encore des Jeunes Eglises, car ce vocabulaire n'existait pas ; la décolonisation n'est venue que plus tard. De retour dans nos paroisses, il fallait transmettre le message et encourager les fidèles aux dons indispensables pour la proclamation de l'Évangile dans le monde entier. La quote-part pour Bagnols-Pont-Bourg était relativement modeste ; en agissant avec un peu de vigueur, j'ai réussi à gagner une année, si bien qu'une fois le montant fixé pour l'année nouvelle, je pouvais le verser au début de l'année ; c'était encourageant pour les donateurs.



## LA CHARTREUSE DE VALBONNE

La chartreuse a été fondée 1204 ; elle est la quarantième chartreuse qui fut érigée. Ce nom de *chartreuse* vient du nom de la montagne et de la forêt où fut fondée le premier monastère, dans *le*



La chartreuse de Valbonne

*massif de la Chartreuse* par le moine Bruno en 1084. Cet homme est né à Köln, fit ses études à Reims, devint lui-même enseignant et eut en particulier comme élève le futur pape Urbain II. Mandé à Rome par son ancien élève, il continua sa route jusqu'en Calabre où il fonda un nouvel ermitage, une nouvelle chartreuse ; il y mourut en 1101. La chartreuse de Valbonne a été rénovée par les moines au XVIII<sup>e</sup> s. dans sa forme actuelle ; la Révolution obligea les moines à s'en aller en 1790. Ils y revinrent au XIX<sup>e</sup> s. pour devoir en repartir définitivement en 1901, parce qu'ils

refusèrent de se conformer à la loi obligeant leur communauté à s'inscrire comme association à la Préfecture.

Située au N.-E. du Gard, cette chartreuse est devenue protestante en 1926, lors de son achat aux enchères par le pasteur Philadelphe Delord, pour y recevoir les plus déshérités des êtres humains, les lépreux. L'un de ses fils, Albert Delord, puis un autre, Emmanuel Delord, succédèrent à Philadelphe à la tête de l'institution. Au milieu du XX<sup>e</sup> s., il y eut plus de 50 patients. Après 1960, le nombre diminua faute de nouveaux arrivés, car les soins aux lépreux pouvaient être donnés ambulatoirement ; il n'y eut plus besoin de les héberger dans des sanatoria spéciaux.

La chartreuse et ses habitants formaient un îlot extra-paroissial, ce qui ne m'empêcha pas d'y aller, toujours très fraternellement accueilli. Lors de la naissance de nos enfants, bébé et maman ont été invités pour quelques jours à Valbonne.



Entrée surmontée de l'insigne des chartreux et de Saint George



En février 1956 déjà, j'ai fait connaissance avec Valbonne d'une manière très particulière. Ce mois-là, il a fait très froid, -18° pendant plusieurs semaines, puis la neige se mit à tomber, plus d'un mètre en 24 heures. Tout fut bloqué. Or, un employé de Valbonne, M. Couderc, mécanicien, revenait de Nîmes avec une pièce de la chaufferie de la chartreuse. Dans l'impossibilité de continuer sa route, il a eu la bonne idée de venir jusque chez nous pour essayer de repartir le lendemain. Ce n'est qu'en 1957 qu'un accord fut trouvé entre l'ERF et les responsables du sanatorium. Il fut décidé que le pasteur de la paroisse deviendrait l'aumônier de Valbonne. L'aumônier était invité à apporter un peu d'air d'ailleurs. Un seul malade était protestant, le pasteur Bigler, un Suisse allemand d'origine saint-galloise, missionnaire de la Mission de Bâle, qui avait contracté la maladie en Indonésie et qui avait été rejeté par sa famille à cause de sa lèpre ; mais l'aumônerie concernait tout le personnel. Les directeurs étaient sans doute tous deux pasteurs, mais ils se trouvaient l'un et l'autre en porte-à-faux dans une tâche de cure d'âme et dans leur tâche de directeurs, devant parfois intervenir sévèrement auprès des employés. Un arrangement fut trouvé et je présidai des cultes régulièrement à Valbonne, alors que l'un des MM. Delord me remplaçait à Pont.

MM. Albert et Emmanuel Delord assumaient la direction. Un Comité à Paris prenait les décisions générales et les orientations de l'œuvre de Valbonne. Souvent M. Albert Delord se plaignait de ce Comité si lointain et ignorant totalement le quotidien de la maison. Le Comité était inefficace malgré la bonne volonté de chacun de ses membres. Un jour, il me dit tout joyeux : « Le Comité de Paris s'est dissout et nous avons formé un nouveau Comité à Nîmes avec des personnes compétentes et proches ». Au sommet de la hiérarchie, il y avait donc ce Comité.

Sous les ordres directs des deux frères Delord, il y avait des responsables de secteurs :

- L'infirmière chef, Mme Odette de Verdières, femme énergique et aimable. Tout le travail auprès des lépreux lui incombait sous la direction avisée et compétente du Dr Gabbai qui montait à Valbonne au moins une fois par semaine. Elle logeait avec son mari qui était laborantin dans la partie Sud du cloître.
- Le chef des cultures, M. Fankhauser, un Suisse, dont la femme était alémanique. Il avait tout le domaine des cultures et de la terre environnante, celui du bétail, vaches et porcs. Il fournissait le lait pour toute la communauté valbonnoise. Il avait un petit appartement au Nord de la grande chapelle, au premier étage.
- Le chef jardinier, M. Boulenc, avait plusieurs enfants ; sa femme s'est occupée des nôtres quand nous étions sur place. Le potager s'étendait à l'intérieur du cloître au milieu duquel il y a un jet d'eau. Il devait fournir les légumes à la cuisine. Il vendait aussi ses produits au marché à Pont St Esprit.
- Le coursier, M. Gladewitz, un Allemand, s'occupait de tous les voyages : aller chercher des personnes à la gare de Bollène, acheter à Pont tout ce dont on pouvait avoir besoin, conduire les malades à l'hôpital et s'occuper de l'entretien de la grande Peugeot 403. Il avait une nombreuse famille et logeait dans la cour d'entrée, à gauche, au premier étage.
- Entre le réfectoire des Pères et la cuisine, M. Favard s'occupait de l'économat et tenait une épicerie où chacun pouvait trouver sel ou fromage, mercerie ou biscuits.

N'oublions pas que le service hansénien nécessitait un personnel assez important ; donc Valbonne pouvait être considéré comme un petit village. S'il y avait 50 - 52 lépreux, il y avait environ 50 autres habitants, sans les hôtes de passage toujours reçus avec beaucoup d'hospitalité. Comme partout, la communauté de Valbonne formait une grande famille, mais il y avait aussi des rivalités et des inimitiés ou des énervements du simple fait qu'on était obligé de vivre, non pas dans la promiscuité, mais dans une sorte d'enfermement dû à l'architecture du monastère, à la topographie, à sa situation en pleine forêt loin de tout autre habitation.

Les lépreux étaient logés dans les cellules des moines autour du cloître, dans la partie Nord et Est, la partie Sud étant réservée aux services ; seule la partie Ouest était ouverte au public. Chaque lépreux avait sa chambre. Ils se fréquentaient peu car beaucoup pensaient que la lèpre de l'autre était plus dangereuse que la leur propre, ce qui était un réflexe sans fondement. Les cellules des moines étaient vastes (3 ou 4 pièces), mais peu pratiques, ni adaptées. Au milieu des années 50, il fut décidé

de transformer ces cellules pour les rendre plus fonctionnelles et plus confortables et agréables à vivre. Il faut se rendre compte que ceux qui entraient comme patients y restaient jusqu'à la fin de leurs jours, tout au moins pour ceux qui n'avaient pas bénéficié de médicaments modernes et dont le corps était fort abîmé. Des plans furent établis pour deux cellules de moines, avec lesquelles on a pu faire 9 chambres, vastes et bien éclairées, avec vue sur l'extérieur. Il fut aussi décidé qu'un corridor intérieur serait créé, afin que le personnel infirmier ne fût plus obligé d'emprunter le cloître très froid à la mauvaise saison, et où le vent provoquait des courants d'air glacé. Un maçon de Lussan, M.



**La grande chapelle**

Cartier, vint s'installer à Valbonne avec sa femme et travailla plusieurs années, retournant chez lui entre deux tranches de travaux. Chaque nouvelle chambre eut sa cheminée et l'ensemble pourvu du chauffage central. Ces travaux n'ont pas modifié l'aspect extérieur du bâtiment.

Il y a la grande chapelle, peu ou pas utilisée ; une chapelle pour la messe catholique, celle des reliques, et une chapelle pour le culte protestant, celle des familles, qui se trouve à gauche après le narthex ; on y accède depuis la partie de l'église réservée aux Frères, donc avant de passer la porte de la partie réservée aux Pères. Il y a là un premier oratoire, puis cette chapelle dite des familles. Tous les protestants dis-

ponibles le dimanche matin, malades, employés, directeurs, visiteurs éventuels, participent au culte. La chapelle est pratiquement pleine. Les fidèles sont, pour plusieurs, de tendance évangélique comme le directeur lui-même, d'autres de tendance réformée, comme le sous-directeur, l'infirmière-chef, le laborantin par exemple. Pour la communion, il est entendu que les fidèles communient ensemble, mais que la coupe passe d'abord aux bien-portants et ensuite aux malades. Il n'empêche que j'ai toujours communié le dernier, là, comme partout ailleurs.

J'ai fait des visites dans tous les coins du bâtiment : à la lingerie et au laboratoire, à la pharmacie et dans les locaux agricoles ; souvent aussi dans les appartements privés du personnel, le soir, et bien souvent jusqu'à des heures "indues", mais j'estimais ne pas devoir interrompre une discussion ou une confession pour une simple question d'horloge. Il y eut aussi des soirées d'étude biblique.

L'accueil que j'ai reçu à Valbonne est indicible. Je pouvais y aller n'importe quand, y manger à n'importe quel repas, à midi ou le soir. Ces deux repas réunissaient autour d'une immense table les deux familles Delord et une partie du personnel ; cela faisait une vingtaine de convives. Après le repas de midi, M. Albert m'invitait volontiers dans son bureau pour une tasse de café. Ce sont dans ces moments-là qu'il m'expliqua l'histoire de Valbonne, de la "Bonne Vallée" comme il disait. Il avait une santé fragile, souvent malade du foie, due, à mon avis, au souci que lui donnait la marche de l'œuvre de Valbonne, notamment le personnel. Les bailleurs de fonds des services de santé lui refusaient d'augmenter l'enveloppe financière ; il la complétait alors en



**Chapelle pour le culte protestant**

partant en tournées de conférences en France et en Suisse. Les candidats employés de qualité étaient difficiles à trouver, car personne ne voulait venir vivre, perdu dans la forêt. Ceux qu'il embauchait étaient bien souvent de qualité médiocre et, pire que cela, des gens plus ou moins en marge de la société. Il reçut un jour un homme qui avait fui un couvent, où il était devenu novice ; après plusieurs années, il avait voulu reprendre sa liberté et il cherchait un lieu où se réhabituer à la vie civile. C'était un intellectuel connaissant un peu la Bible, suffisamment pour citer quelques versets, un vrai croyant, semblait-il... M. Delord accepta de le prendre. Un soir, après souper, il fit une conférence sur *l'amour dans la Bible*. J'y étais. Ce fut un salmigondis imbuvable tenant plus de l'éros que de l'agapè ! Quelques jours plus tard, je ne l'ai plus revu. M. Delord m'expliqua, lors d'un café-après-dîner, que ce monsieur était sorti, non d'un couvent, mais d'une prison, qu'il lui avait extorqué de l'argent grâce à son bagout et qu'il avait dû le mettre à la porte.



L'un des côtés du grand Cloître

Il me raconta aussi ses projets et ses essais de cultures fruitières, non seulement à l'Ouest de la chartreuse, "le verger des amis" comme il l'appelait, parce qu'il avait été réalisé grâce à des dons qu'il avait récoltés, mais encore dans la vallée du Rhône au Sud de Pont, où il planta des hectares de pêchers et de poiriers. La production était excellente, mais la vente problématique. Il me disait que des camions venaient charger les cageots de fruits, partaient pour Paris, ne réussissaient pas à vendre et que la cargaison était alors déversée dans la Seine.

Le repas du soir se terminait par la lecture biblique, la prière et un ou plusieurs chants, selon le répertoire typique des communautés évangéliques. Bien souvent, la soirée se poursuivait par une invitation du directeur à passer dans son bureau pour continuer à chanter, à lire la Bible et à prier (style évangélique) ; j'y participais volontiers. Il faut dire que le pasteur Albert Delord était un bon évangéliste et qu'il fit de très nombreuses tournées d'évangélisation en France et en Suisse et par la même occasion il récoltait des fonds pour Valbonne et faisait connaître le

travail qui s'y accomplissait, en prêchant l'Évangile. Son frère Emmanuel avait été missionnaire au Gabon pour la Mission de Paris ; il avait physiquement souffert, parce qu'il ne put pas rentrer en Europe, les frontières étant fermées à cause de la guerre. Il subit le contrecoup de son trop long séjour. Sa femme était d'un accueil maternel extraordinaire. Elle avait travaillé comme infirmière dans l'hôpital du Dr Schweitzer à Lambaréné. Elle racontait que Mme Schweitzer lui confiait qu'elle aurait bien voulu avoir de son mari un peu de l'amour qu'il donnait à ses gazelles. Nous avons eu la preuve de son amitié débordante quand Jane-Mary sortit de la maternité avec Jean-Frédéric. Connaissant nos conditions précaires de logement, elle nous ouvrit les portes de la chartreuse ; nous logions dans la "chambre pastorale" réservée aux visiteurs ; nous y fûmes de longs jours, jusqu'au moment où je conduisis mère et enfant en Suisse, aux Tuileries-de-Grandson. Pendant toutes les semaines de leur absence, je vins manger régulièrement à Valbonne sans que cela crée le moindre problème à quelque niveau que ce soit. Le même scénario se reproduisit lors de la naissance d'Olivier, accueillis avec le même grand sourire de Mme Emmanuel. Je dois beaucoup à Valbonne. Mon ministère s'en trouva élargi sur des horizons insoupçonnés. Ma présence dans cette chartreuse, perdue



au milieu de la forêt, éloignée de tout, était un bol d'air de l'extérieur pour ceux qui en étaient privés, mais c'était aussi pour moi l'occasion d'un enrichissement spirituel de premier plan. Un jour, en reprenant ma voiture, je trouvai sur mon siège une enveloppe contenant FF 40'000 (le double de mon salaire mensuel), signe de reconnaissance anonyme de quelqu'un qui devait apprécier cette présence ecclésiastique. J'ai été tout heureux de voir ainsi les comptes paroissiaux s'augmenter d'autant, car je n'ai jamais considéré que les dons qu'on me faisait pouvaient être considérés comme personnels, malgré les déclarations des paroissiens « Monsieur le Pasteur, tenez, c'est pour vous ». Pour moi, cela a toujours signifié : pour l'Eglise, pour son travail, son rayonnement, sa mission.

Dans mes pérégrinations pastorales, j'ai rencontré plusieurs familles d'Allemands, anciens prisonniers de guerre restés sur place et autorisés uniquement au travail agricole. L'un d'entre eux était un ancien Kirchgemeinderat, un ancien conseiller presbytéral. Lui-même était en relation avec d'autres Allemands ; il y en avait aussi à Bagnols. Le missionnaire lépreux alémanique fut tout heureux de ma proposition : présider un culte en langue allemande à Valbonne. Par invitations aux personnes connues et en leur demandant de l'annoncer à d'autres, un culte eut lieu dans la chapelle du culte protestant un dimanche après-midi.

En mai, Valbonne organisait une grande "Journée des Amis de Valbonne" annoncée dans le petit journal de Valbonne répandu dans toute la France et la francophonie européenne. Ils arrivaient nombreux, 200 - 300 personnes au moins. Ce dimanche-là commençait par un grand culte dans la cour d'honneur, puis on s'égaillait un peu partout pour le pique-nique de midi. L'après-midi, il y avait une conférence de la part d'un invité. Ce fut une fois le Rev. Robertson, bien connu parmi les évangélistes anglophones ; une autre fois, ce fut Raoul Follereau, dit l'apôtre des lépreux, qui avait partie liée avec l'ordre de St Jean de Malte. Je me souviens qu'il disait aux lépreux de Valbonne : « Vous ne vous rendez pas compte du privilège que vous avez d'être ici, mieux que dans un palace ! Oui, soyez reconnaissants d'être si bien logés, nourris, soignés ». Sa conférence décrivait la misère de la plupart des lépreux dans le monde. Il n'y avait que lui, pour dire à nos lépreux qu'ils étaient des privilégiés,



**Le grand cloître**

alors que chacun d'entre eux pensait qu'il devait être plaint à cause de son malheur. Le petit journal de Valbonne répercutait ensuite la Journée tous azimuts et les lecteurs retenir déjà la date de la Journée de l'année suivante. Au niveau local, un car parcourait la paroisse le matin et ramenait les paroissiens chez eux en fin de journée.

Valbonne était un centre de rayonnement bien connu de nombre de paroisses de la Suisse

romande. J'y avais été sensibilisé bien avant mon arrivée sur place. Un pasteur du voisinage était venu nous parler, au catéchisme (en 1945), de la Valsainte (en pays fribourgeois) et de la Valbonne (en terre méridionale). Il nous avait montré quelques photos. Je ne pensais pas alors qu'un jour je vivrais tant de choses à l'intérieur-même de cette chartreuse.

M. Albert Delord, le directeur de la chartreuse, un pasteur évangéliste habitué à faire des tournées d'évangélisation en France et en Suisse, organisait aussi des périodes d'évangélisation pour son personnel ; j'y suis allé pour voir, et peut-être aussi pour apprendre comment on fait ; cette fois, l'invité était un pentecôtiste, à mes yeux assez ternes dans son discours ; mais ce qui fut des plus intéressants, ce fut le moment des guérisons avec imposition des mains. Il a invité ceux qui voulaient être guéris à s'approcher, à s'agenouiller ; il imposait les mains et, avec une assurance absolue, il disait : « Seigneur, guéris cet homme immédiatement, je le veux ! ». J'en fus bouleversé et scandalisé ! Oser dire au Seigneur ce qu'il doit faire et quand il doit le faire, sur un ton de colonel... Et l'homme se relevait et regagnait sa place. Ce genre d'évangélisation ne me convient pas du tout.

En 1960, Billy Graham devait venir à Lausanne, occasion d'un grand rassemblement dans le stade olympique de la ville. M. Delord estima que l'événement était suffisamment important pour organiser, presque au pied levé, un voyage à Lausanne. Le 3 septembre 1960, le minicar de la maison quitta Valbonne vers midi ; deux paroissiennes de Bourg St Andéol désirèrent aussi y aller, si bien que je les embarquai dans la 2 CV ; le soir, le stade était plein. Il y eut des chants évangéliques relativement connus avec un chœur dont le chef avait une baguette énorme, blanche, qui se voyait de partout ; pour les refrains, il se tournait vers l'assemblée qu'il pouvait ainsi diriger de sa baguette. Il y eut une première intervention d'appel, de nouveaux chants, puis quand l'assemblée sembla prête, le pasteur B. Graham apparut sous les feux de la rampe et parla. J'ai trouvé sa prédication remarquablement bien faite, le contenu avait une grande valeur, comme le ferait un bon prédicateur de chez nous, mais sa prédication était nettement orientée vers un retour sur soi-même (vous êtes pécheurs) en vue d'une conversion spirituelle (venez au salut qui vous est offert maintenant). Après lui et quelques chants d'appel, d'autres évangélistes ont invité tous ceux qui le souhaitaient à s'approcher de l'estrade, afin d'y recevoir une Parole plus personnelle avec l'imposition des mains, et pour donner leur adresse en vue d'être suivis par la suite. Plusieurs centaines de personnes se sont ainsi déplacées, alors que toute l'assemblée chantait ce cantique bien connu *"Tel que je suis sans rien à moi... je viens, je viens"*. Le tout a bien duré deux heures, dont 20 minutes avec Billy Graham. Je dois reconnaître que l'organisation était au point, que la préparation à l'arrivée sur scène de B. Graham était bien calculée et que les évangéliques ont dû récolter de nombreux nouveaux membres, même si l'ensemble était chapeauté par toutes les Eglises protestantes de la ville. Avec mes deux paroissiennes, nous sommes allés dormir à Grandson pour repartir le lendemain. Ce fut une grande expérience pleine de réflexions pour moi : il faut penser et organiser très soigneusement une telle manifestation et prendre le temps nécessaire ; il faut beaucoup de collaborateurs, un pasteur seul ne peut pas le faire ; il faut beaucoup de bénévoles pour toutes sortes de tâches prévues et pour les imprévus ; est-ce que notre Eglise est outillée pour cela ? Notre Eglise est préoccupée du témoignage à rendre, sa mission est d'évangéliser, même en terre protestante comme le canton de Vaud ou la vallée du Rhône ; comment le fait-elle ? avec quel résultat ? La méthode Billy Graham doit être analysée, mais non copiée ; quel serait le modèle à inventer ? Est-ce que le culte et notre prédication atteint les fidèles, non dans leur cerveau, leur intellect ou leurs tripes, mais dans leur cœur et leur esprit ? quel part de sentiment et d'objectivité doit-il y avoir dans ce que dit le pasteur ? Attention à ne pas séduire ceux qui nous écoutent, ni les amener à nous, mais les conduire au Christ. La soirée Billy Graham a été finalement un *one man show* ; la preuve, c'est que nous avons fait 400 km pour aller voir et écouter cet Américain de talent sans doute, mais qui n'a pas dit autre chose que ce que tout pasteur honnête et bien formé doit dire ; la différence, c'est le décor !

### L'avenir de Valbonne

Si le nombre des malades allait forcément diminuer faute de nouvelles entrées, qu'allait devenir l'Œuvre de Valbonne ? C'était l'une des préoccupations de la Direction. L'idée germa de s'ouvrir à une autre catégorie de personnes en grande difficulté : les alcooliques. N'y avait-il pas dans ce domaine une continuité judicieuse de l'idée du fondateur Philadelphie Delord ?

Un ferronnier d'art s'intéressa à ce projet, M. Charley Faës, venant d'Ardèche. Il vint s'installer avec sa famille dans la partie de la chartreuse réservée aux pèlerins entre le portail d'entrée et celui



de la cour d'honneur. Quelques hommes arrivèrent et furent logés dans les chambres des Frères. Il s'agissait de les sortir du cercle vicieux qui les emprisonnait. Le travail manuel à la forge devait leur redonner leur dignité d'hommes ; les conversations avec le responsable devaient leur permettre de faire un retour sur eux-mêmes. De l'atelier sortirent des pieds de lampadaires en fer carré (nous en avons acquis un), des chaises en tube d'acier au dossier et placet en bois (la paroisse en a acheté quelques dizaines). Finalement, cette orientation a été abandonnée après très peu d'années et la famille Faës a regagné l'Ardèche. Il eût fallu un encadrement psychopédagogique plus important, mais les finances ne permettaient pas d'engager des moyens plus efficaces ; toute la bonne volonté, le sourire et l'espérance de M. Faës, un bon évangélique, ne pouvaient pas suffire.

Après pas mal de contacts et de discussions, MM. Delord et le Dr Gabbai ont envisagé un accueil de postcure pour les patients sortant des hôpitaux psychiatriques. Ce fut le commencement d'une autre histoire et en même temps la fin de mon ministère en France.



Intérieur de la grande chapelle, annexe de la paroisse réformée



**Valbonne. Porte d'entrée pour accéder à la cour d'honneur.  
A gauche Jean Baptiste, à droite Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux.**



## LUSSAN

Mais revenons en arrière. Quelques jours après mon arrivée, en juin 1955, le pasteur Lasbats d'Uzès, président du Consistoire, est venu me rendre visite en voiture pour faire une tournée dans la paroisse de Lussan, dont il s'était un peu occupé en tant que président consistorial. Deux de ses pasteurs, auxiliaire et proposant, MM. Schmid et Barbaroux avaient assuré une présence pastorale précédemment. M. Lasbat était un homme de 60 ans environ, à la barbe blanche, originaire du Tarn et par conséquent roulant les rrr, ce qui augmentait son autorité.

Le trajet jusqu'à Lussan monte et descend les collines de la garrigue dès qu'on a dépassé les limites de l'étroite plaine du Rhône. Lussan se voit de loin, perché sur un plateau, entouré de ses remparts, avec un fier château. Le temple est situé sur le rempart avec le presbytère tout à côté. Les deux bâtiments appartiennent à la Commune et sont "affectés au culte protestant".



Temple de Lussan

Mon guide me fait visiter les lieux et me vante la situation privilégiée du « complexe paroissial situé en plein Sud-Est ». Le dernier pasteur titulaire, M. Hornus, était parti pour le Liban ; le précédent avait été un résistant qui avait pris le maquis ; un plus ancien, M. Privat, était resté 31 ans et avait une maison familiale que ses enfants et petits-enfants occupaient pendant les vacances. C'est à Lussan qu'avait eu lieu la première assemblée du Désert après la Révocation de l'Edit de Nantes, et Jean Cavalier avait eu ses troupes dans les bois environnants, au Mont Bouquet. Lussan vivait d'une gloire protestante passée et auréolée de maints souvenirs. La Commune est réputée protestante, donc le maire est protestant.



Temple de Lussan

Le temple de Lussan est un grand édifice construit au XIX<sup>e</sup> s. l'extérieur ressemble à tous les temples de la région, avec une façade surmontée d'un clocher bâti sur

le mur de façade, avec une cloche. On sonnait la cloche deux ou trois minutes, un peu avant l'heure du culte. La porte d'entrée est surmontée d'un fronton triangulaire, avec une Bible gravée dans la pierre. L'intérieur est très clair grâce aux grandes baies aux formes ogivales. Deux rangées de colonnes cannelées avec chapiteaux corinthiens s'alignent de part et d'autre de la nef, mais ne laissent pas de place pour d'éventuels bas-côtés. Elles ne soutiennent rien et ne sont là que pour la décoration. Une chaire en béton est collée au mur du fond opposé à l'entrée. Elle a heureusement été remplacée par la suite par une chaire en bois, digne de ce nom. Sur une galerie au-dessus de l'entrée, un orgue avec pédalier et un clavier. Il possède un ou deux jeux dont les tuyaux sont en bois, mais il fut malmené par un soi-disant facteur d'orgue. Le grave problème de cet édifice est l'acoustique. La résonance est telle que si le temple n'est pas rempli, la voix de l'officiant se perd dans les échos qui n'en finissent pas de se répercuter.

Mon collègue me conduit ensuite à Fons-sur-Lussan, commune réputée catholique, perdue dans la garrigue. Comme son nom l'indique, Fons possède une fontaine au bas du village, où toutes les familles viennent chercher leur eau, avantage que Lussan n'a pas sur son rocher, où il faut se contenter de l'eau de citerne alimentée par les pluies. Le temple de Fons est aussi un bâtiment communal. Sans plus de formalité, nous entrons dans un mas occupé par Mme et M. Persoz. Mme Eglantine Persoz était une parpaillote de Bouquet, un petit village au pied du Mont du même nom. Elle avait travaillé à Marseille, à la Perception des impôts ; elle était devenue veuve. M. Paul Persoz, né à Payerne, était parti tout jeune de la Suisse romande pour essayer de gagner sa vie. Il avait abouti à Marseille et était devenu contremaître dans la Société des Pétroles. Lui aussi était veuf. Tous les deux, membres engagés dans l'Eglise de Marseille, notamment dans la diaconie, se sont rencontrés et mariés. Pendant la guerre, une loi française a favorisé le "retour à la terre", si bien qu'ils ont quitté Marseille pour retourner dans une maison héritée par Eglantine. Paul remet la maison en état, est devenu secrétaire de mairie à Fons, et trésorier de la paroisse de Lussan. Son engagement communal a été tel que récemment, une rue de Fons porte en son honneur le nom de *Rue du Secrétaire*.

C'est chez eux que M. Lasbats a décidé que nous irions manger à midi. La conversation alla bon train entre les trois. Après le repas, M. Lasbats dit : « Moi, je vais faire la sieste sous un arbre » ; M. Persoz dit : « Moi, je vais me coucher un moment » ; je ne sais plus ce qu'a fait Mme Persoz, mais je me suis retrouvé tout seul, sans savoir combien de temps durerait la sieste. J'étais dans une petite chambre passée à la chaux, teintée en bleu, là où nous avons mangé. Comme d'habitude j'étais habillé complet cravate ; il faisait très chaud, même à l'intérieur, où il n'y avait aucun bruit et la fenêtre était fermée pour éviter que la chaleur entre ; dehors, les cigales chantaient à tue-tête. Je réfléchissais à la diversité des mœurs des familles françaises méridionales.

Vers quatre heures et demie, on remue. M. Lasbats réapparaît, nous quittons le mas Persoz et partons pour St Laurent la Vernède, chez Madame la Colonel, plus exactement, Madame la veuve du Colonel Gothié, dont l'un des fils est pasteur dans le Nord, à Valenciennes, l'autre amiral, ingénieur des mines, une fille médecin à Paris. Le culte a lieu une fois par mois dans le grand salon et les protestants du coin s'y réunissent. Mme la Colonel a beaucoup de petits enfants. Je me souviens comment elle remettait à chacun une pièce de monnaie pour l'offrande.

Je devais présider des cultes deux dimanches par mois ; je fis un programme : le premier et le troisième dimanche du mois à Lussan, Fons et St Laurent la Vernède, les deuxième et quatrième dimanches à Bagnols et Pont. Lussan est à 25 km de Bagnols ; un paroissien de Bagnols, M. Balme, le maçon constructeur du temple de Bagnols, me prêta sa mobylette (c'est un vélomoteur très répandu) avec beaucoup de générosité le dimanche, en attendant que j'aie un permis auto. En semaine, j'ai fait le trajet en bus. Départ de Bagnols vers 7h.30, changement de bus à Connaux, puis circulation en zigzag à travers tous les villages (Tresques, Cavailargues, St Marcel de Careiret, St Laurent la Vernède, Fontarèches, la Bruguière, Audabiac) et arrivée au pied de Lussan vers 10h. M. Persoz m'attend au car et me conduit à Fons avec



Dans le village de Fons-sur-Lussan

sa voiture datant de 1930 environ, laquelle a sa batterie fixée sur le marchepied. A mon arrivée, Mme Persoz descend à l'étable, une petite remise au rez-de-chaussée, et dit à ses trois chèvres : « Aujourd'hui, mes biquettes, on ne sort pas, il pleut, il fait mauvais », comme si les chèvres comprenaient et ne voyaient pas que le soleil brillait de tous ses feux !



M. Persoz me donne beaucoup d'informations sur la paroisse, sa configuration, son histoire récente, sur les paroissiens d'aujourd'hui, tout cela avec beaucoup d'honnêteté intellectuelle et sans parti-pris. Mme Persoz est beaucoup plus passionnée que son mari, parce qu'elle est de l'endroit et connaît les histoires de familles depuis au moins trois générations. Pour elle, le temps des camisards n'est pas perdu dans le XVIII<sup>e</sup> s., il est actuel. Ainsi, raconte-t-elle : « quand quelqu'un appelait de la rue, mon grand-père ouvrait les volets et présentait une botte de paille au bout d'une fourche, attendait le coup de fusil avant de se montrer. Ma grand-mère n'aurait jamais osé laisser son bébé, c'est-à-dire, ma mère, seule à la maison ; elle la prenait aux champs et la cachait dans les herbes. Du reste, ajoutait-elle, quand je rencontre telle ou telle, je lui dis : "Vous, vous êtes catholiques, nous, on est intelligent" », puis encore « Quand je leur parle, ils me regardent attentivement pour voir si je n'ai pas la gorge noire et les pieds fourchus, car c'est à cela qu'on reconnaît les protestants d'après ce qu'on leur a enseigné au sujet des hérétiques ». Encore un peu, on croirait que la prochaine assemblée clandestine au Désert aura lieu cette nuit, quelque part dans la forêt mystérieuse des Concluses, où eut effectivement lieu les premières assemblées au XVIII<sup>e</sup> s. ; ou que Jean Cavalier va rallier ses hommes dans quelque cavité du Mont Bouquet, qui se dresse devant nos yeux, et où il a ses caches d'armes. Après avoir mangé ensemble dans la cuisine ou sur la petite terrasse, la discussion se poursuit jusque vers 15-16 heures. Ce jour-là, il n'y a pas de sieste.

## Œcuménisme

Quel œcuménisme ? Nous étions en 1955, 10 ans avant le deuxième Concile du Vatican. Mme Persoz exprime tout haut ce que beaucoup de protestants pensent tout bas et vivent sinon dans leur conscience, du moins dans leur inconscient. Cette opposition confessionnelle a pris parfois des formes étranges ; pendant la guerre de 1914-18, des protestants partis à la guerre ont retrouvé leur remise ou leur mazet avec les tuiles concaves cassées. La mairie a refusé d'ouvrir une enquête ; ainsi racontait encore Mme Persoz. Ce n'est pas pour rien que le cimetière de Lussan et celui de Fons ont deux entrées, une pour les catholiques et une pour les autres, c'est-à-dire, non seulement pour les protestants, mais aussi pour les excommuniés catholiques, divorcés notamment. A plusieurs reprises dans les villages, j'ai présidé des cultes funèbres dans un coin de la propriété, où la famille protestante enterre ses morts aujourd'hui encore, puisque, dans le village où ils habitent, le cimetière leur était interdit. Il y a un ou deux cyprès, un tombeau ou un entourage métallique de tombe, et la fosse ouverte à côté ; tous les accompagnants se massent dans le pré et c'est là qu'il y a l'amen final pour le défunt ; le reste de la famille sera enterré de la même façon. On ne plantera rien sur la tombe refermée, pas même une croix avec le nom de la personne qui n'est plus, car, justement, elle n'est plus. Du reste, la croix latine, c'est catholique. Un protestant se reconnaît à la croix huguenote.

## L'activité pastorale

J'eus un service funèbre à Lussan. On alla d'abord au temple, puis, à pied, jusqu'au cimetière, porte protestante. Ensuite, la famille et les amis se retrouvèrent au mas du défunt. J'y allai aussi pour saluer la famille et boire quelque chose, car il faisait chaud. On m'a regardé, étonné de me voir dans la maison du défunt, mais on ne m'a fait aucune remarque. J'ai appris par la suite que la famille n'était pas heureuse de ma visite après l'enterrement car, me dit-on, *le pasteur doit d'abord aller au presbytère et se purifier, avant de revoir la famille, sinon, il ramène l'âme du mort dans la maison*. Comme quoi la superstition atteint aussi ceux qui se disent protestants, et croyants "parce que la grand-mère lisait la Bible", comme si la foi des ancêtres pouvait garantir la nôtre.

Il faut maintenant, après cette prise de conscience confessionnelle, que j'aïlle, selon le programme établi par Mme Persoz, voir Juliette (c'est Mme Vidal) et Mme Hugon. Ce sont deux de ses amies qui ont chacune trois chèvres et qui, d'habitude, gardent ensemble, c'est-à-dire qu'elles vont paître leurs mini-troupeaux ensemble dans l'une de leurs terres, une fois chez l'une, une fois chez l'autre. Mais ce n'est pas nécessaire d'aller chez Mme C. ou chez Mme D. J'ai appris pourquoi : elle ne les aime pas. Donc, même entre protestants... Ne cherchons pas le pourquoi de ces rognés ; elles remontent à trop de générations antérieures.

Le temple de Fons est un gros parallélépipède rectangle, dont la façade a un clocher posé sur le mur de façade avec une cloche ; il date du milieu du XIX<sup>e</sup> s. comme celui de Lussan. Il y a quelques marches pour y accéder. A l'intérieur, on est étonné de voir des galeries ; au moins 200 personnes pourraient y trouver place, alors que le village ne compte que 5 ou 6 familles ; le plafond est en berceau. En face de l'entrée, la chaire est située suffisamment haute à cause des galeries. Il y a, autour de la table de communion et de la chaire, une barrière en bois séparant les fidèles du lieu de la prédication et du sacrement, lieu où le pasteur officie seul. Y aurait-il un lieu sacré et un lieu profane dans nos temples, comme cela se voit dans les églises catholiques ?



Temple de Fons-sur-Lussan



J'en ai parlé à M. Persoz et sa conclusion a été la suivante : « Venez avec moi, on va l'enlever ». Cette paroi de 1,20m. environ disparut ; on avança la table de communion et le dimanche suivant, pasteur et fidèles étaient réunis dans le même lieu où la présence de Dieu est là où la Parole de Dieu est droitement prêchée et les sacrements correctement administrés. Les mots sacré et profane n'ont plus de sens dans le langage du protestantisme à l'écoute de la Ste Ecriture, car *le voile du temple de Jérusalem se déchira de haut en bas* lors de la mort de Jésus sur la croix (Mt 27 :51).

Quand je pus bénéficier de la 2 CV, je fus beaucoup plus libre et pus me rendre tant à Lussan que dans les nombreux villages et hameaux. Ne croyons pas que le Méridional de la campagne est plus ouvert que le Vaudois. Il parle beaucoup, c'est vrai, mais il ne se livre pas avant d'avoir jugé le visiteur. Dans mes premières visites, j'ai appris beaucoup de choses sur tout et sur rien ; plus tard il a été possible d'aborder, parfois, des problèmes personnels et familiaux.

Comme deux fois par mois, je présidais des cultes à St Laurent la Vernède, à Lussan et à Fons-sur-Lussan, nous quittions, Jane-Mary et moi, la Place du Château le vendredi matin pour loger au presbytère de Lussan qui avait été aménagé (oh, sommairement) par la paroisse : un large divan, une paillasse de varech et un réchaud à gaz petit modèle. En cas de froidure, il y avait un petit poêle de la catégorie des phares, formé d'un foyer et d'éléments superposés, avec un tuyau relié à la cheminée dont l'entourage était de marbre. Ce poêle était suffisamment grand pour recevoir 4 ou 5 boulets de charbon moulu ; il avait 30-40 cm de haut. Il n'y avait donc pas d'eau courante ; la pompe de la citerne montait une eau jaune-brune et on nous avertit de ne pas en boire car *quelqu'un avait attrapé le*

*typhus*. Pas de sanitaire non plus, mais un bidon que, selon l'usage, on vidait par-dessus le rempart. Chaque fois, c'était un déménagement : casseroles et nécessaire de cuisine, couverture et duvet, un peu de nourriture, car à Lussan et environ, il n'y a pas d'épicerie, seulement une boulangerie et une boucherie. Un jour, Jane-Mary a acheté deux tranches de viande et les a mises dans l'armoire ; le lendemain, les tranches avaient disparu ; les rats avaient fait bombance avant nous.

Une vieille et fidèle paroissienne, Mlle P., habitant sur le plateau, frappait à la porte du presbytère ; elle avait quelques œufs dans son tablier qui lui servait de panier et elle nous les offrait très généreusement, tout en examinant comment nous nous comportions dans le presbytère. Elle nous expliqua que le grand tapis sur la table ronde de la salle de séjour était un don des Unions chrétiennes de jeunes filles. Nous avons remarqué qu'il était dangereux de le toucher, car il risquait de tomber en loques vu son grand âge. Elle considérait Jane-Mary qui était enceinte en essayant de deviner quand aurait lieu l'accouchement. Il est arrivé que je sois invité chez elle à manger et elle me disait : « Ça vous va un œuf au plat ? » Je la remerciais évidemment, mais mon appétit aurait supporté deux ou trois œufs.

Un jour à midi en visite dans un village, le père de famille me dit : « Restez à manger la salade avec nous » ; effectivement, le repas de midi se composait essentiellement de salade fraîche fort agréable dans la chaleur de l'été. Ces tournées de visites m'ont fait découvrir les familles, leur vie souvent frugale, leurs préoccupations. Un paroissien voulait savoir ce que je pensais du communisme ; il est devenu par la suite maire de Lussan et il y a même une rue qui porte maintenant son nom à Lussan. Il habitait le hameau de Prade et était agriculteur. Comme tous les habitants, il était chasseur. Il arrivait qu'une dame lui demande un lapin pour dans huit jours. Elle revenait la semaine suivante et il lui disait : « Attendez, je vais vous le chercher » ; il prenait son fusil, faisait quelques pas dans le champ derrière chez lui ; on entendait un coup de feu et il revenait avec un lapin. De par la myxomatose, les lapins de garenne ont disparu non seulement de la région, mais d'un peu partout en France.



Une magnanerie, bâtiment typique pour la culture des vers à soie richesse du pays jusqu'au début du XXe s.

En hiver, les cultes étaient peu fréquentés, faute de paroissiens habitant sur place. Pour des raisons de chauffage, à Lussan, les cultes avaient lieu au premier étage du presbytère ; on y avait apporté trois ou quatre bancs du temple. Un paroissien faisait un grand feu dans la cheminée et cinq ou six personnes s'y rassemblaient. Mais en été, les maisons se remplissaient de leurs propriétaires et de leurs familles qui avaient élu domicile partout ailleurs en France pour des raisons économiques et professionnelles. Ils revenaient pour les vacances dans leurs maisons ancestrales avec enfants, petits-enfants et parents. Le village changeait de visage. La quasi-totalité était des protestants qui remplissaient le temple chaque dimanche. Des Hollandais venaient aussi passer quelques semaines dans le Midi et, parmi eux, il se trouva un organiste d'une des grandes églises des Pays bas. Il se mettait à l'orgue et voici que cet instrument si modeste retentissait merveilleusement ; les strophes des cantiques chantées avec conviction par l'assemblée étaient entrecoupées de variations magistrales ; les interludes donnaient au culte une dimension inattendue ; pour ce Hollandais, c'était tout normal qu'il participât de cette manière au culte réformé. Les vacanciers attendaient eux aussi que le pasteur leur rende visite, d'autant plus que l'une de ces familles avait eu pour père ce pasteur qui fut ministre à Lussan pendant 31 ans. On me laissait entendre que j'aurais beaucoup à faire pour battre ce record.

Les cultes tous les 15 jours, les catéchismes ici ou là, les veillées et les études bibliques, les écoloettes, les visites, ce fut la découverte d'un monde bien différent de celui de la vallée du Rhône. Presque chacun habite dans la maison ancestrale, la densité protestante varie d'un village à l'autre, mais en 1955-56, le nombre de protestants y est plus important qu'à Bagnols et Pont St Esprit. L'esprit des Cévennes y est bien présent de par le fait qu'il n'y a pas de brassage de population comme



à Bagnols et dans la vallée du Rhône en général. On vit plus près de ses racines et on y tient. On n'est pas plus fervent pour autant, mais on est *protestant* et chacun porte sa croix huguenote.



La kermesse à Fons

seulement, Mme Persoz, avant de faire circuler les listes, achète elle-même un numéro par liste, car elle sait que Mme C. veut toujours acheter une liste complète pour être sûre de gagner le lot ! Il y a une pêche miraculeuse pour les enfants avec des paquets contenant une bimbeloterie. Tout se passe dans sa cour, à l'ombre du gros micocoulier. Le soir, M. Persoz fait les comptes et peut inscrire dans le registre financier de la paroisse à peu près FF 20'000 (des anciens francs, ce qui représente théoriquement un peu plus de 30 euros ; en réalité nettement plus à cause de la dévaluation chronique du franc français).

Par la suite, la kermesse a pris une allure plus conviviale et a rassemblé presque tout le village dans la remise d'un protestant. On l'appela simplement *L'apéritif protestant* ; c'était le dimanche matin après le culte

Il y a aussi une vente à St Laurent la Vernède, dans le parc de la famille Gothié, famille au sens large, car c'est un clan : Mme la Colonel, ses fils et fille, ses petits-enfants... Le dimanche est choisi par la famille qui prépare tout, y compris le culte. L'un des frères Gothié est pasteur et sa femme, une sorte d'assistante de paroisse ; avec le reste de la famille, on sort chaises, bancs, tables de la grande demeure familiale, on installe tout sous les arbres ; on a informé à l'avance le village et à l'heure convenue, après la sieste, beaucoup de monde vient : 20, 30, 40 personnes peut-être, alors que le village ne compte que 5 ou 6 protestants. Pourquoi tant de monde répond-il à l'invitation ? à cause de la fille de Mme la Colonel, Mlle Gothié, qui est médecin à Paris ; quand elle est à St Laurent, elle reçoit gratuitement les gens du village qui ont des bobos. Venir à la vente des gâteaux, des oreillettes et autres choses offertes sur les tables est une manière d'exprimer sa reconnaissance envers Mlle Gothié et sa famille.

Il arrive parfois des drames dans les familles. C'était au mois de janvier, il faisait froid, la campagne et la garrigue étaient toute sèche, le mistral soufflait à décorner les bœufs. Deux enfants jouaient dans les herbes.

Le plus grand voulut se réchauffer et alluma une allumette qui mit le feu aux herbes. Le petit frère s'enfuit, tandis que le plus grand voulut éteindre l'incendie ; mais il s'enflamma lui-même. En criant, il regagna la maison ; on lui arracha ses vêtements et le conduisit à l'hôpital de Bagnols où il mourut. Le lendemain, le culte funèbre a lieu dans le hameau où tout le village pleure ; le grand père sanglote et crie son désespoir. Le pasteur qui *pleure avec ceux qui pleurent* (Rm 12 :5) doit surmonter son émotion pour annoncer la consolation qu'on trouve en Dieu qui est *miséricordieux et compatissant*.

C'est dans ce même hameau qu'une famille tient la pompe à essence, au bord de la route d'Alès. Lorsque le Service des Ponts et Chaussées décida de corriger le tracé de la route, cette famille dut se déplacer et construisit une maison qui devint un relais routier. Si Monsieur était catholique (de nom), Madame était protestante, non, *très* protestante, c'est-à-dire engagée et membre du Conseil presbytéral. Ils eurent quatre filles, dont l'une devint bergère avec environ une centaine de brebis, une autre



Berger et ses chèvres



adjointe au maire de Lussan (lui aussi protestant avec croix huguenote). Nous avons d'excellents contacts et la mère aurait bien voulu que je baptise ses enfants ; mais un pasteur venait d'arriver à Lussan et m'avait remplacé ; il n'était pas question que je marche sur ses plates-bandes.



**Les cultes au Désert ont commencé à Lussan au XVIIIe s. En 1955, on prit l'habitude de célébrer le culte une fois par an "au Désert" ; cela dura environ 40 ans. Jean Cadier est le pasteur de ce jour.**

## BAGNOLS – PONT – BOURG - LUSSAN

### Une communauté de disséminés

Des portes de Viviers au Nord à l'entrée de Roquemaure au Sud, du Rhône au Garn, à Goudargues, Lussan et ses villages, le territoire est vaste. L'unité paroissiale était loin d'être une réalité à cause de la dispersion. Rien ne rassemblait les paroissiens, pas de centre culturel ou économique où l'on peut se rencontrer, au marché par exemple. Les gens de Bagnols, assez fiers de recevoir les gens de Marcoule et de constater l'agrandissement de leur ville, ignoraient superbement les Spiripontains. J'entends encore un Bagnolais de souche dire à quelqu'un : « Oui, de l'autre côté de la montagne (une modeste colline en réalité), il y a une petite ville qui se meurt ; elle se nomme Pont St Esprit ». Quant aux Spiripontains qui avaient le pont sur le Rhône, obligeant toute la circulation de passer par le centre-ville, ils savaient que Bagnols allait devenir cosmopolite et perdre son identité, la pôôôvre ! Bourg St Andéol était en Ardèche, un autre département, une autre mentalité. Lussan, vieux pays aux portes de Cévennes et regardant vers Alès. Uzès ne connaissait tout simplement pas Bagnols ; et les Bagnolais dans leur quasi totalité ne s'étaient jamais aventurés dans ces régions de garrigues et de chèvres.

Je me suis trouvé être le seul à avoir le privilège de parcourir ces quatre cantons et même au-delà, d'aller dans tous les villages et de faire le lien entre tous les paroissiens disséminés et qui ne se connaissaient pas entre eux. L'unité, c'était le pasteur.

L'unité paroissiale avec des gens si divers, d'origines géographiques différentes et cela s'est largement accentué avec l'arrivée des gens de Marcoule, l'unité n'allait pas de soi. Il y a eu certaines difficultés entre anciens Bagnolais et les habitants des nouveaux quartiers ; les nouveaux n'étaient pas des Méridionaux, leur habitat groupé les excluait de la ville séculaire. Ils parlaient "pointu". Parler "pointu", c'est parler avec un autre accent que celui de Pagnol ou de Mistral, avec un accent qui n'est pas celui du Midi ; et dès Valence, on parle déjà "pointu". La société des ingénieurs et des techniciens atomiques ne correspondait pas à la société autochtone ; ils étaient plus dynamiques que les habitants du cru, ils avaient tendance, involontairement, à prendre la place des habitants traditionnels. Je m'en suis bien rendu compte le jour où, pour aller au Synode régional, j'ai pris un nouvel arrivé, au lieu du Bagnolais que j'avais pris auparavant. Dans un poste d'évangélisation, le pasteur décide, non une assemblée paroissiale.

L'unité paroissiale aurait pu être encore bien plus compliquée à cause des tendances spirituelles fort diverses des protestants :

- Je l'ai remarqué dans ma propre personne : pour les uns j'étais *le pasteur* (ce qui est normal et je m'y attendais bien), mais pour d'autres, j'étais *l'évangéliste*, puisque j'étais un agent de la Sté Centrale d'Évangélisation. On m'a dit parfois « Ah ! heureusement, vous n'êtes pas seulement pasteur, mais vous êtes évangéliste ». Qu'est-ce que cela sous-entendait ? Qu'un pasteur, c'est quelqu'un qui sort d'une faculté de théologie, qui a reçu la science théologique, alors qu'un évangéliste c'est quelqu'un qui a quelque chose de plus, ou quelque chose d'autre ? sans chercher la différence sémantique, je suis persuadé que leur sentiment provenait de leur origine ecclésiastique et qu'ils étaient tout contents de pouvoir se raccrocher soit à mon titre en usage dans l'ERF, soit au fait que j'étais un agent de la SCE.
- Tendance évangélique à Lussan, où on regrettait d'être entré dans l'Unité en 1938, lors de la formation de l'ERF. Du reste, les paroisses voisines de St Jean de Maruéjols, de Brouzet, de Barjac étaient restées indépendantes et se portaient mieux que Lussan, disait-on.

- Tendance évangélique et piétiste à Bourg St Andéol. Mais ceux-ci s'étaient sentis abandonnés par la Région de l'Ardèche et leur rattachement à la paroisse de Bagnols - Pont les a tout réjouis. Je me suis efforcé d'avoir de la sollicitude à leur égard, sans pour autant négliger le reste de la paroisse.
- Tendance nettement libérale à Pont St Esprit. Le ton était donné par plusieurs personnes. On se sentait libre. Quand venait le temps des vacances et que nous allions partir un mois, on pensait que les cultes seraient purement et simplement supprimés, qu'on reprendrait plus tard, comme dans tant d'autres paroisses de la Région, où le culte était supprimé pendant le temps nécessaire aux vendanges. On était étonné que je me préoccupe de trouver un remplaçant.
- Tendance cévenole ; on est huguenot de générations en générations ; on est très croyant, mais on ne pratique pas, comme si la pratique était dangereuse à l'instar de la rougeole ! on avait évidemment une Bible, mais elle était sacrée, on ne la touchait donc pas. La foi des pères devait être inscrite dans les gènes des enfants. J'aimerais bien que l'hymne national huguenot, la Cévenole, dise vrai : *Esprit qui les fit vivre* (eux leurs ancêtres), *anime leurs enfants* (ceux d'aujourd'hui).
- Il y avait aussi les tendances personnelles : ceux qui venaient de l'Eglise méthodiste, de l'Assemblée des frères, de l'Armée du Salut, des Eglises indépendantes en Cévennes, des Eglises libres, baptistes, sans parler des gens de Marcoule qui avaient des expériences de vie d'Eglise tout autres que dans le Midi.
- Et moi qui venais de Suisse, d'une Eglise nationale, Eglise vivant en symbiose avec l'Etat, alors qu'ici on estimait que la laïcité, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, était le dogme protestant le plus important.

Pendant mon temps de ministère comme agent de la Société Centrale d'Evangelisation, aucun groupement séparatiste ne s'est manifesté et j'en rends grâce à Dieu. Le culte r é f o r m é a rassemblé tous ces divers protestantismes. Il ne m'a pas semblé qu'aucun en souffrît. Evidemment, quand ceux-ci repartaient en vacances dans leur coin de pays, ils retrouvaient les communautés dont ils étaient issus (Eglises libre, darbysiante, méthodiste, indépendante, libérale...), mais dans la paroisse, l'unité était concrétisée par leur présence au culte, dans la prière, dans les veillées. Quel insigne privilège pour le pasteur qui avait toutes sortes de défauts, mais qui, malgré tout, s'est senti attendu à son arrivée, aimé par les uns et par les autres, pardonné toutes les fois qu'il s'est trompé, et peut-être regretté quand il est parti.

Avant de quitter ma fonction ministérielle, j'ai établi des dossiers pour chaque activité :

- Cultes à Bagnols, Pont, Bourg, Valbonne
- Catéchismes
- Ecoles du jeudi
- *Semailles*, le journal mensuel, avec les horaires concernant chaque activité.

J'ai rassemblé plusieurs paroissiens engagés et capables, je leur ai expliqué que mon départ ne signifiait pas l'arrêt de la vie paroissiale, mais qu'il dépendait d'eux que cette vie continuât et se développât... Les tâches ont été réparties et un calendrier établi pour le temps de l'automne, de Noël et de l'hiver. Il fallait qu'eux-mêmes assurent la régularité des rendez-vous paroissiaux prévus, que le mensuel *Semailles* annonce clairement les lieux, les dates, les heures de toutes les activités. Chacun a écouté avec sérieux mes explications et mes exhortations. La discussion a prouvé que chacun était d'accord (en hébreu, être d'accord se dit AMEN).

Lors de la dernière séance du Comité Régional d'Evangelisation à Nîmes, le président me dit : « Vous allez donc partir à fin octobre, il faut par conséquent que nous nous préoccupions d'envisager quelqu'un pour les cultes ». Je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire dans l'immédiat, que des présidents de cultes, de catéchismes, des moniteurs et monitrices d'Ecole du jeudi avaient été trouvés, que le travail avait été distribué et que pour les six prochains mois en tout cas, des paroissiens responsables rempliraient ces tâches.

Quelques jours plus tard, un camion avec un conteneur SNCF est venu charger nos biens. J'ai remis la clé du presbytère à un paroissien parfaitement au courant de tout et nous avons quitté la paroisse le premier novembre 1960.



**Lussan perché sur son plateau. Le temple et le château**



## ORBE

1.11.60 – 31.10.61

Dans le courant de 1960, une question s'est posée. Allions-nous continuer un ministère en France ? à Bagnols-sur-Cèze, ailleurs ? Une réponse positive nous aurait conduit à rester définitivement au service de l'ERF et d'y exercer tout mon ministère pastoral ; une réponse négative signi-



Eglise d'Orbe vue du Sud

fiait un retour en Suisse et y vivre 35 ans de ministère dans l'Eglise nationale vaudoise, dans laquelle j'étais né, qui m'avait nourri spirituellement et dans laquelle j'ai été consacré, mais avec les exigences de cette Eglise cantonale.

La première exigence était que je me soumette à un *auxiliarat* réglementaire, dans une paroisse, avec un collègue formateur et responsable de cet *auxiliarat*, en n'étant plus un apprenti pasteur comme l'est le stagiaire, mais comme ouvrier pasteur, dans une paroisse prévue à cet effet. La seconde exigence

était l'affiliation à la Caisse de retraite de l'Etat de Vaud et le paiement immédiat ou à convenir (avec intérêts supplémentaires) des cotisations en retard pour qu'à l'âge de 65 ans révolus je sois capable de recevoir une retraite complète ; ce qui serait à payer comprendrait la part de l'employeur et celle de l'employé. Une ou deux années manquantes se paient cher au moment de la retraite. En rentrant en 1960, le retard à payer ne serait pas excessif.

Nous avons donc décidé de regagner la Suisse, non sans la tristesse de quitter une paroisse si enrichissante, si pleine d'amitié et d'amour fraternel envers toute la famille. J'étais parti seul, nous allions rentrer en Suisse à quatre. Ce n'est pas aussi impressionnant que Jacob partant de chez lui, seul, et revenant avec femmes et enfants, serviteurs et troupeaux selon Genèse Chap. 28, 32 et 33, mais c'est mettre fin à une tranche majeure de notre existence et laisser là une partie de notre cœur. Cette première paroisse avec ses mille possibilités à empoigner en toute liberté, avec ces Eglises de maisons, non seulement à Bourg St Andéol, mais dans toutes les familles où il y a eu des veillées, avec ces paroissiens si divers et si attachants, tout cela était une réalité vivante chaque jour, dont nous emporterions le trésor comme un souffle puissant et vivant en nous. Nous savions bien que, quand les paroissiens l'apprendraient, ils en auraient de la peine, mais nous ne pensions pas qu'une paroissienne en tomberait malade.

Toujours est-il que j'écrivis une lettre au Conseil synodal vaudois pour demander comment ce Conseil envisageait mon retour dans le canton de Vaud, après plus de cinq ans passés en France. On me répondit qu'il y aurait un *auxiliarat* à faire pour me réhabituer à l'Eglise nationale

v a u d o i s e , mais qu'il ne serait que d'une année au lieu de deux, avec entrée le 1<sup>er</sup> novembre selon le Règlement et jusqu'au 31 octobre 1961.

Pendant nos vacances en août chez nos parents, nous sommes allés chez le grand responsable de l'Eglise, le pasteur Bovon à Echallens, pour lui demander où nous irions, car il fallait prévoir un déménagement international ; nous étions quatre et non pas un ou deux comme la plupart des auxiliaires sortant de leur stage. Il me fut répondu, plutôt froidement, qu'on m'informerait le moment venu.

Nous sommes rentrés fin août en France, sans savoir où nous aboutirions le 1<sup>er</sup> novembre. A fin septembre, le Conseil synodal nous informa que l'auxiliariat se passerait à Orbe et qu'un appartement pour les auxiliaires était prévu. J'écrivis au pasteur titulaire, M. Georges Probst, pour lui communiquer cette nouvelle. Sa réponse fut on ne peut plus chaleureuse ; il se réjouissait de « collaborer avec moi, écrivait-il, et l'appartement prévu était agréable et suffisamment grand pour une famille ; le propriétaire était un boucher habitant la maison ; cette maison se situait un peu au-dessus de la cure, à la rue Centrale ». Quel réconfort, après le ton administratif de l'autorité ecclésiastique !

Orbe : la ville où naquit Pierre Viret (1511-1571), l'un des Réformateurs du Pays de Vaud et professeur à l'Académie nouvellement instituée à Lausanne par LL.EE. de Bern en 1537 ; expulsé par ces mêmes EE. de Bern à cause de la discipline concernant la sainte cène ; organisateur de l'Eglise Réformée dans le Béarn et le royaume de Navarre au temps de la reine Jeanne d'Albret. Nous arrivâmes donc à Orbe au moment où nous allions fêter le 450<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de ce Réformateur, dont le rayonnement a été international.

Orbe : l'un des baillages communs entre Bern et Fribourg, comme Grandson, Morat, Echallens ou Schwarzenburg.

Orbe : au passé prestigieux, quoique petite bourgade très modeste au XX<sup>e</sup> s.

Orbe : avec les Grands Moulins Rod, dont j'ai entendu le nom dès mon enfance, car les meuniers apportaient régulièrement de la farine, des sacs de 100 kg, des balles de farine, selon le langage approprié que nous utilisions.

Orbe : où Nestlé fabrique le Nescafé répandu dans le monde entier, mais où se trouve aussi le pénitencier où sont reclus les criminels et les bandits, à Bochuz.

Orbe est aussi une ville où passe la ligne de chemin de fer. De même que nous avons emporté de Suisse quelque 3 m<sup>3</sup> de meubles dans un cadre sur wagon, nous avons repris ce système : un cadre fut apporté sur un camion à Bagnols, rempli et expédié par Nîmes à Orbe via Lyon, Frasnès, Vallorbe, le 29 octobre.

Le 31 octobre, nos enfants étant déjà en Suisse chez leurs grands-parents, Parrain (mon oncle) est venu nous chercher à Bagnols, Jane-Mary et moi, avec un strict minimum de bagages, ce qui a simplifié notre retour. Nous nous sommes arrêtés en route pour dormir à Valence et le lendemain, 1<sup>er</sup> novembre sans nous presser, nous avons regagné la Suisse par un temps gris et brumeux de novembre, Orbe, rue Centrale. Le propriétaire nous a reçus agréablement, sans faire d'inventaire, ni contrôle d'appartement. Le précédent auxiliaire avait correctement nettoyé.

Je vais à la gare où le wagon et son cadre devaient m'attendre. Or, point de wagon ! Explication de la gare : le wagon français sur lequel était le chargement n'a pas de frein permettant de le coupler à un train suisse, il est donc resté à Vallorbe. De plus, la douane suisse a décidé de vider le cadre, tout le déménagement se trouve dans un box douanier à Vallorbe. Et encore : la douane suisse n'a



**Buste de Pierre Viret**

pas pu vérifier que la machine à écrire (une petite Hermès 2000) n'avait pas été achetée à l'étranger ; il leur fallait un N° particulier. Que faire sans lit, sans habits, sans rien que ce que nous avons sur nous ? Avoir recourt à la famille pour nous héberger en attendant. Mais il faut de toute urgence organiser le rapatriement de nos biens et répondre aux exigences de la douane. Un déménageur était sur place. Il fait en sorte de pouvoir transporter le tout sans tarder. Tout fut amené (sauf un rayon de bibliothèque qui a disparu on ne sait où) et emménagé dans l'appartement, au deuxième étage : quatre pièces, cuisine, salle d'eau et balcon dominant les jardins derrière la maison. Le couple pastoral a été charmant avec nous et nous a beaucoup aidés à vaincre ces premières difficultés ; certaines d'entre elles étaient de l'ordre du bricolage : installation d'un poêle avec le raccordement des tuyaux par exemple ; je n'ai qu'une trousse d'outils fort modeste ; mon collègue, au contraire, a toute une panoplie d'outils et il est très efficace.



**Pierre Viret**

inscrit sur mon permis suisse *voiture de tourisme*. Quelques semaines plus tard, nous achetons une Panhard PL 17 bleue d'occasion, très spacieuse comparativement à la 2 CV. Nous l'avons gardée deux ans.

Orbe et environs comprennent aussi une Eglise libre, issue de la dissidence de 1848, lorsque le Conseil d'Etat obligea les pasteurs à lire en chaire un manifeste politique, ce que beaucoup d'entre eux refusèrent et qui conduisit à leur mise à pied par le pouvoir politique du canton. De là est née l'Eglise évangélique libre du Canton de Vaud. M. Panchaud en était le pasteur. Il avait été missionnaire au Gabon et avait bien connu M. Emmanuel Delord que je venais de quitter. Si le pasteur national a la quasi-totalité de la population urbigène comme paroissiens, à part quelques familles catholiques, le pasteur libriste n'a qu'une petite poignée de fidèles. C'est pourquoi, il lui arrive de faire des visites pastorales au-delà des frontières ecclésiastiques, mais sans empiéter sur les domaines réservés : baptêmes, mariages, enterrements notamment, et sans esprit de prosélytisme. Les pasteurs nationaux étaient très chatouilleux sur ce point. Il n'empêche que dans une paroisse aussi importante qu'Orbe, la présence d'un second pasteur peut être judicieuse. Le pasteur Panchaud participe au tournus des cultes à l'hôpital, aux recueils matinaux du jeudi matin, aux services de la semaine

J'avais averti l'ambassade suisse à Marseille de notre départ de Bagnols pour Orbe ; il faut maintenant faire les démarches administratives d'arrivée dans une commune helvétique. Il y a aussi tous les problèmes d'assurance (maladie, responsabilité civile, incendie, mobilière...). J'ai un permis de conduire français (auto, poids lourd, transport en commun) et un permis suisse moto. Un moniteur d'auto-école m'assure que pour avoir un permis suisse, il me faut repasser un examen à Lausanne et qu'il faut prendre quelques leçons. J'ai appris à mes dépens que ce n'était pas vrai. Il pensa que 9 heures d'auto-école seraient suffisantes, moi qui avais au moins 150'000 km de pratique. Le jour prévu, je vais à Lausanne avec le moniteur et son véhicule, convoqué pour 14h.15, je n'ai pas encore passé à 16h.45 ; le bureau officiel m'avait oublié ! On m'appelle vite, je passe l'examen théorique rapidement, car les experts terminent leur travail à 17h. ; avec l'un d'entre eux, je pars faire un tour en ville, pas de parcage, ni de marche arrière, rien. L'expert est pressé, il est passé 17h. ; on



sainte, sans pour autant présider les cultes du dimanche dans l'église paroissiale ; il s'occupe de ceux de la chapelle libre. Je me suis très bien entendu avec lui.

Il y a aussi, bien sûr, l'Armée du Salut et quelques darbystes larges. Avec eux, une certaine collaboration œcuménique est possible pendant la semaine de prière pour l'unité des chrétiens ; à d'autres occasions, l'Armée du salut se manifeste, notamment par sa fanfare. Je rappelle qu'à cette époque, l'œcuménisme était une activité importante avec d'autres communautés protestantes, mais il n'était pas question d'entrer en relation avec les catholiques qui avaient leur église à Orbe également. De ce côté, il y a une relation polie, pas plus.

Pour faciliter la vie de famille, une aide familiale est venue quelques fois ; une aimable demoiselle de toute confiance, Mlle Pierrette Baumgartner. Enfants et parents en gardent un si bon souvenir que nous sommes restés amis jusque dans ce XXI<sup>e</sup> s.

J'ai été reçu officiellement le premier dimanche de novembre, jour de la fête de la Réformation dans toute la Suisse. Il n'y a pas eu d'installation, puisque j'étais auxiliaire, placé d'office ici par le Conseil synodal.

La supervision de la mon collègue fut particulièrement légère, ses conseils très judicieux et sa famille très accueillante. Pour le travail paroissial, nous nous sommes répartis les cultes alternativement. Le titulaire confia les visites d'un quartier à son auxiliaire (j'en ai fait 246). Une fois par semaine, je devais passer au bureau du Contrôle des habitants pour relever les arrivées et les départs, afin de maintenir le fichier paroissial à jour, ce qui est le privilège d'une Eglise nationale. Chaque mercredi matin, nous avions un colloque pastoral à deux ; on passait en revue l'activité paroissiale, discutait des décisions du Synode ; on évoquait nos préoccupations du moment, en toute confiance grâce au secret de fonction. Pour nous cultiver, nous avons lu le gros livre d'André Biéler sur la *Doctrine sociale de Calvin* que nous commentions ensemble. Evidemment, nous avions un moment de culte.

Au bout de plus d'un mois, je n'ai pas reçu de salaire. J'attends. Je suppose que je le recevrai par mandat postal. Pas du tout. Mon collègue me dit : « Le Receveur de l'Etat désire boucler ses comptes du mois de novembre, mais tu n'es pas allé chercher ton salaire. Ne tarde pas ». J'ignorais totalement cette pratique. Je vais à la Recette, le Receveur me présente son livre, où tous les fonctionnaires sont inscrits, les uns sous les autres, avec le montant de leur salaire. Je touche F 800.- somme considérable par rapport à la France, mais avec des charges inconnues en France, notamment tous les frais de logement. Mon collègue touche nettement plus, d'après ce que je vois dans le Registre, mais je suis auxiliaire et lui titulaire, avec des annuités d'ancienneté.

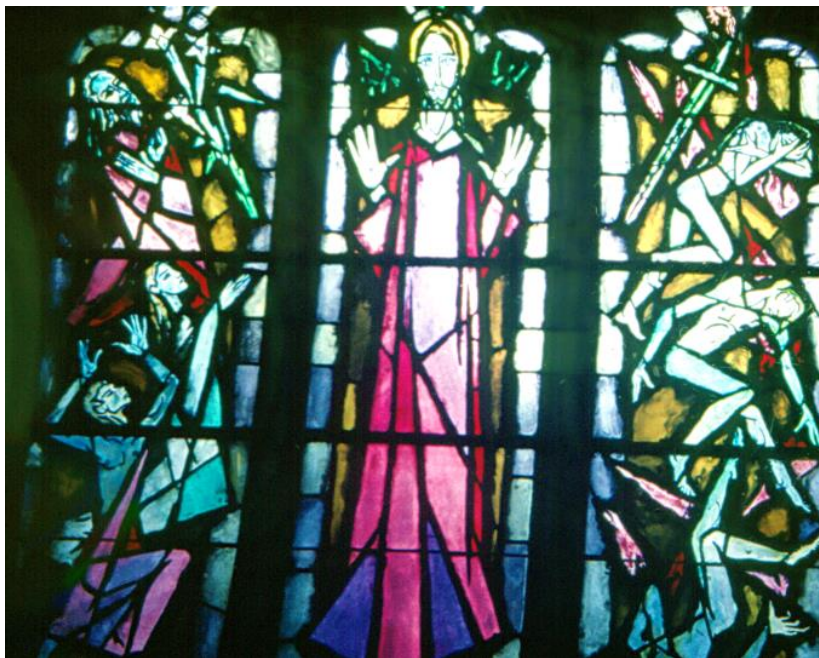
La paroisse d'Orbe correspond au territoire communal et compte un seul lieu de culte. L'église paroissiale domine la plaine. Le clocher est en fait une des tours du rempart de la cité. En entrant, on est frappé par sa largeur ; une nef centrale, un large bas-côté à gauche et deux à droite. Les colonnes n'ont pas de chapiteaux, mais des figurines à la jonction des voûtes avec les colonnes. Le tout est gothique de basse époque ; dans un bas-côté, les croisées d'ogives ont une clé pendante fort originale. Dans un coin et non en évidence, on trouve le buste de Pierre Viret, présenté comme tous les Réformateurs tels qu'on les dessinait ou les sculptait au XIX<sup>e</sup> s. ce buste date de 1911. Un grand orgue surmonte l'entrée du temple. Les fenêtres les plus importantes ont des vitraux de Biéler.

Un événement a marqué la fin de l'année 1961. Il avait été décidé d'organiser un concours d'artistes en vue de placer un vitrail dans la grande fenêtre occidentale derrière l'orgue. Je n'ai pas vu le point de départ de ce projet, mais une exposition des différents travaux de concours me permet d'entrer dans la problématique. Tous les cartons des différents artistes sont offerts à l'appréciation du public. En examinant attentivement l'un d'entre eux, je constate que le projet présenté, qui



représente je ne sais plus quoi, est en réalité une adoration des bergers avec la sainte famille, une nativité complètement remaniée. Il suffit de ne pas tenir compte des couleurs, mais du découpage des verres, et l'on retrouve les personnages de la scène maquillée par le coloriage des verres. C'est donc, à mes yeux, un réaménagement de quelque chose d'autre, peu digne d'un concours. L'artiste, pourtant de renom, ne s'était pas donné la peine de réfléchir à ce qui devait correspondre à la fenêtre occidentale de l'église. En parlant avec mon collègue, M. Probst, de tous ces projets, je me rends compte que les jeux sont faits d'avance, que l'un d'entre eux sera primé, parce que... Effectivement, sans aucune surprise pour lui, un certain carton fut retenu et adjudé pour une exécution immédiate. Sans tenir compte des préjugés (l'épouse de l'artiste est une fille d'Orbe), il est évident que le carton de Jean Prahin a une valeur indéniable et grâce à cet artiste, j'ai appris une quantité de choses sur la symbolique liturgique du vitrail. Le sujet qu'il avait choisi ne pouvait être, selon lui, qu'un jugement dernier : en effet, il concerne une fenêtre à l'occident, au-dessus de la porte d'où les fidèles quittent l'église, allant vers leur fin. Un simple rappel ancien : les Egyptiens enterraient leurs morts sur la rive gauche du Nil, à l'occident, et le mot *occident* a la même signification que *mourir* (occire). Un Christ debout en majesté, de couleur rose (couleur exprimant cette majesté) avec à sa droite (donc à notre gauche) les élus et à sa gauche les damnés (Mt 24 :31 ss) ; les insignes de la crucifixion sont évoqués, le tout dans un hiératisme qui exclut toute mièvrerie. Tous les détails du sujet, des couleurs, de la forme des découpes des verres, tout est absolument justifié par l'artiste et ses explications répondent à toutes les questions ou objections qu'on peut faire. Les proportions et la disposition de l'ensemble sont dictées par le nombre d'or et non par une fantaisie quelconque. Selon l'artiste, le nombre d'or est de l'ordre du divin ; il se retrouve partout dans la création (il ne dit pas dans la nature). C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec le peintre vaudois Jean Prahin ; il habite avec sa femme au-dessus de Rivaz.

Durant l'été 1961, il procède à l'exécution, selon une méthode personnelle et qu'il tient secrète,



**Grand vitrail ouest: le Jugement dernier**

dans la lignée des grands verriers du Moyen-âge. Chartres ou Reims sont ses références. Il va chercher ses verres jusqu'au fin fond de la France, chez des verriers artisanaux, qui donnent au verre une épaisseur variable et une surface non plane, grâce à laquelle la couleur chante et la lumière est transfigurée avant d'illuminer le sanctuaire. Ces verres sont chers, et le colorant est déposé non seulement sur une face avec une cuisson, mais sur les deux faces, ce qui implique deux cuissons, avec comme conséquence, une luminosité autrement plus belle du vitrail.

Avec Jean Prahin, on a l'impression d'être au temps des cathédrales, d'être immergé dans une mystique qui remplit sa personne et qu'il ne dévoile que très partiellement. Comme la quête du Graal, chacun doit chercher et, s'il le peut, trouver. On est à l'opposé du rationalisme et du modernisme ; le religieux emplit sa pensée, un religieux qui, à ses yeux, dépasse le christianisme pour parvenir au divin qui lui-même est inaccessible et devant lequel on se tait, on s'incline, on écoute... pour autant que l'on ait *des oreilles pour entendre* (Ap.2 :7).

Ce vitrail, indéniablement moderne, respire en même temps l'air de l'éternité. Il est très différent des autres vitraux de l'église et pourtant, M. Prahin m'a montré la continuité que lui voyait entre

les Biéler et son propre vitrail. « Vous voyez, là-bas, le vitrail de l'enfant prodigue que Biéler a réalisé il y a des décennies. Eh bien, l'enfant prodigue que vous voyez, c'est moi. Il m'a pris comme modèle ; il y a donc une continuité entre ce vitrail et le mien, à travers ma bien modeste personne car, voyez-vous, ce que je fais est uniquement pour la gloire de Dieu ». Il m'a souvent redit ces derniers mots ; la dernière fois, c'était dans l'église de Payerne dont il a exécuté tous les vitraux ; on avait organisé en l'honneur de ses 90 ans un concert avec discours et réception. Quand je me suis approché de lui pour le féliciter, il m'a dit « Non ! pas de félicitations, c'est toujours pour Sa gloire ». Ce furent les dernières paroles qu'il m'adressa ; quelques temps plus tard, il mourait.

Un autre événement fut le relevage de l'orgue et la nomination d'un nouvel organiste. La paroisse est évidemment intéressée au premier chef par un tel sujet, mais la commune aussi, car elle est propriétaire et elle paie. Le candidat était un jeune homme virtuose de fraîche date. Il y eut un échange de lettres et la signature d'un contrat entre lui et la commune. Je me souviens d'une surprise désagréable au sujet de la correspondance reçue par la commune de la part de ce jeune homme. Sa lettre était plus griffonnée que calligraphiée ; le tout ressemblait plus à un brouillon qu'à une lettre pour l'autorité. Effectivement, il avait glissé dans l'enveloppe non la lettre, mais ses notes préalables ! Pour lui, ce ne fut qu'un détail sans importance ; pour la commune, c'était du laisser-aller ; pour le pasteur titulaire, ce fut l'occasion de réconcilier les deux parties. Il fut nommé et fut un très bon organiste plein de talents pour de nombreuses années ; Augustin Gonvers fit par la suite une belle carrière musicale internationale.

## La vie paroissiale

Les cultes à l'église d'Orbe réunissent toute la paroisse ; il n'y a pas d'annexes, contrairement à ce que j'ai vécu en France où la dissémination et l'absence de moyens de locomotion éparpillaient les paroissiens. Le dimanche, il y a d'abord le culte de jeunesse (pour les enfants de 13 - 14 ans à 9h.), puis le culte principal à 10h. avec tous les paroissiens et les catéchumènes de 15 - 16 ans. Presque chaque dimanche, l'église est pleine, tout au moins la nef, car les bas-côtés sont un peu sombres. La chaire est bien placée et mon collègue se donne beaucoup de peine pour que la liturgie soit de qualité et que la prédication atteigne chacun. Il me dit qu'il prépare sa prédication au début de la semaine ; le mercredi elle est terminée et il a ainsi le temps de la mémoriser dans la seconde moitié de la semaine. Un Conseiller de paroisse a la responsabilité de l'ouverture du culte, selon la liturgie officielle de l'Eglise. De son côté, l'organiste semble heureux de conduire les cantiques et les chants spontanés ; les pièces d'orgue (prélude, interlude et postlude) sont particulièrement bien choisies en fonction de leur place dans la liturgie et l'année liturgique. A 11h., l'Ecole du dimanche ; le pasteur y a aussi sa place pour introduire le culte avant le message délivré par les monitrices et moniteurs. Un culte du soir se célèbre une fois par mois dans la salle de paroisse, à la cure.



Tour du Château

Que ce soit à 9h. à 10h. ou à 11h. le culte comprend évidemment une offrande, mais sous une forme différente : à 9h. on passe vers chacun avec une corbeille ; à 10h. l'offrande est déposée dans les troncs à la sortie ; à 11h. le fameux "petit nègre" circule dans chaque groupe.

Il y a encore les recueils en semaine : à l'hôpital, le mardi régulièrement pour les malades ; le personnel compte plusieurs sœurs de St Loup, ce qui donne à cet hôpital une coloration bienfaisante. Ce service en milieu hospitalier est présidé à tour de rôle par les pasteurs de la paroisse

d'Orbe et de Rances, par celui de l'Eglise libre et parfois par le capitaine de l'Armée du Salut ou l'aumônier du pénitencier de Bochuz. A peu près chaque mois, le soir, le pasteur y préside un culte pour le personnel ; il y a aussi les visites aux malades dans les chambres. Il m'est arrivé qu'une sœur me téléphone au milieu de la journée pour m'annoncer qu'un patient est mourant. J'abandonne ce que je suis en train de faire et me prépare à partir ; le téléphone sonne de nouveau ; c'est la sœur qui me rappelle et qui me dit simplement « Ce n'est plus nécessaire de venir, la personne est morte », sur un ton tout à fait placide. Je ne suis donc pas allé à l'hôpital, mais dans la famille.

Le jeudi à l'église à 6h. un recueillement matinal rassemble quelques paroissiens, dont le président du Conseil de paroisse ; il ne manque pas de sonner à l'appartement du pasteur par crainte qu'il ne reste endormi. Un second recueillement a lieu à 9h.

Selon une tradition bien établie, tradition née vraisemblablement pendant la guerre, le temps de l'Avent est marqué par une "couronne de l'Avent", faite de branches de sapin avec 4 bougies, dont une est allumée le premier dimanche de l'Avent, deux le deuxième dimanche, et ainsi de suite. Pour que la couronne de l'Avent ait un sens, il ne faut pas que sa lumière soit concurrencée par d'autres lumières. Heureusement, en 1960-61, on n'avait pas cette habitude, venue plus tard, d'allumer des bougies ou des cierges tous les dimanches ; sans doute est-ce une norme dans les églises catholiques, mais c'était inconnu dans les églises de la Réforme. La couronne de l'Avent prend alors tout son sens. Un service du soir en plus de ceux du matin marque chacun de ces quatre dimanches.

Tous les cultes de ce temps de l'Avent sont orientés vers la venue du Sauveur dans le monde des hommes. Cette forme liturgique et culturelle imprègne les paroissiens comme les pasteurs. On a l'impression de marcher vers un temps nouveau, il y a de la joie qui remplit le cœur et qui se lit sur les visages. Plus on avance, plus les préparatifs pour Noël se précipitent : le chœur mixte paroissial oriente toutes ses répétitions ; les moniteurs et monitrices passent des heures à préparer les bougies avec le fulmicoton pour les arbres de Noël, "les" car il y aura un arbre de Noël pour le culte de jeunesse et un pour l'Ecole du dimanche qui sera aussi celui de la fête pour toute la paroisse. Il faut encore consacrer du temps pour garnir le sapin, garniture sobre, faite des bougies, dont les bougeoirs ont une étoile comme contre-poids, ce qui permet aux bougies de rester verticales. Il y aura encore le Noël des Eclaireurs, le Noël de l'hôpital, celui de la Crèche, trois lieux où les pasteurs seront les messagers d'une Bonne Nouvelle destinée au monde entier. Dans la paroisse d'Orbe, il y a donc une autre conception qu'à St Légier la Chiésaz (la paroisse de mon stage), où le pasteur souhaitait un seul culte pour la paroisse, toute la société civile et les groupes de tout le territoire paroissial. A Orbe, au contraire, le pasteur et le Conseil de paroisse se réjouissent d'aller à gauche et à droite, dans tous les groupes qui le désirent, porter la Bonne Nouvelle de la naissance du Sauveur.

Les 23, 24, 25 décembre, c'est Noël pour une foule de petits, de moyens et de grands, pour les malades et les bien portants, pour les parents, les grands-parents et les personnes seules. Tous ont rendez-vous et tous viennent. L'église se remplit plusieurs fois pour des célébrations aux formes différentes en fonction des fidèles, mais avec le même message : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*. Avec les bergers et les mages, chacun, personnellement, s'approche dans la foi, dans la joie, dans l'adoration du *petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche*, lui qui est *le Christ, le Seigneur, le Roi qui vient de naître*.

Et puis, il y a ceux qui ne viennent pas, qui ne peuvent pas venir à cause de l'âge, de la maladie et des infirmités. Ceux-là, les JP<sup>7</sup> vont les visiter, apportant dans ces appartements une Parole de l'Ecriture, un chant de Noël, une prière de reconnaissance, d'adoration, d'intercession. Les JP sont les envoyés de la paroisse et ils frappent aux portes au nom de Jésus-Christ. Ce temps de Noël est un temps riche de bénédiction et on peut espérer que les uns et les autres, comme les bergers dont parle l'Evangile, *s'en retournent en glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils ont entendu et vu*.

Le 31 décembre, il y a, au culte paroissial du matin, selon la liturgie officielle, le rappel de tous ceux qui sont morts au cours de la l'année écoulée, en y *associant en pensée ceux des êtres chers qui nous ont été repris en d'autres lieux...* La liturgie prévoit que *vous écouterez cette lecture debout, mes frères, en rendant ainsi*

---

<sup>7</sup> Groupe des Jeunes Paroissiens.

*par votre attitude un dernier hommage à ceux qui nous ont été repris...* Cependant, le Conseil et le pasteur estiment qu'une telle pratique est trop funèbre et ne reflète pas la réalité ecclésiale ; c'est pourquoi cette liturgie est précédée de la liste de tous ceux qui ont été baptisés, confirmés, qui ont demandé la bénédiction divine sur leur mariage, avec, entre chaque liste, un texte biblique et une brève prière de reconnaissance. Il ne faut pas penser qu'aux défunts, dont l'absence se fait d'autant plus sentir à cette période de l'année, mais encore à tous ceux qui ont vécu quelque chose de joyeux, dont il est bon de se souvenir aussi, et en Eglise. Cette manière de faire demande un certain travail. Il ne suffit pas de l'annoncer le dimanche précédent et dans le *Messenger paroissial*. Une lettre doit être envoyée à chacun des intéressés et à leurs familles. Au temps de mon adolescence, j'avais déjà vécu cette liturgie du 31 décembre, mais seulement avec la liste des disparus. A St Légier, le rappel de tous les actes ecclésiastiques était déjà inauguré et dès lors je l'ai aussi pratiqué tout au long de mon ministère.

L'année nouvelle va commencer par le culte du Nouvel An au cours duquel, selon la liturgie, on ne manquera pas d'intercéder pour les autorités du pays : *Ô Dieu, qui abaisces et qui élèves les Etats, dirige notre pays et ses magistrats. Nous te prions en particulier pour le président de la Confédération qui entre en charge aujourd'hui...*

Il y a d'autres cultes moins festifs ; ce sont ceux célébrés à Bochuz. J'y suis allé une fois, l'aumônier de l'Etablissement m'ayant demandé de le remplacer. Il s'agit, bien sûr d'un culte tout à fait semblable au culte paroissial, un peu simplifié au niveau liturgique. La différence, c'est que, au fur et à mesure que le gardien vous conduit au lieu du culte, il ouvre la porte avec sa clé et la referme à clé dès son franchissement. Les prisonniers qui l'ont demandé sont là avec quelques gardiens (qui ne l'ont pas demandé !). Je suis celui qui vient de l'extérieur et qui va repartir à l'extérieur. Eux, ils sont à l'intérieur et ils y restent. Le culte là-bas ne laisse pas indifférent : on se trouve tout à coup en plein pénitencier, face à une trentaine d'hommes qui purgent leur peine je ne sais pour quel motif, et qui ont demandé de participer, ou tout au moins d'assister au culte. La salle où ils sont rassemblés est absolument anonyme ; aucun signe liturgique sinon ma robe pastorale. Il y a ici trois groupes de personnages, qui n'ont aucun contact physique : les détenus, derrière eux les gardiens qui surveillent et devant eux un pasteur qu'ils ne connaissent pas et qu'ils ne reverront plus. Ces trois groupes sont enfermés au sens propre du terme, dans le même local, mais aussi refermés sur eux-mêmes. Et c'est dans ce lieu que le St Esprit doit agir, mystérieusement, auprès et au-dedans de ces trois groupes de personnes. Est-ce que la présence du Christ invisible va libérer les uns et les autres ? Est-ce que tout à coup quelqu'un va réaliser que nous ne sommes pas seuls, enfermés, même si toutes les portes sont verrouillées ? Car Quelqu'un est capable d'entrer, même quand les portes sont fermées ! Est-ce que le pasteur saura trouver les mots qu'il faut pour dire l'espérance, pour apporter la paix intérieure, pour rallumer une foi qui sommeille, pour éclairer les visages fermés, pour permettre à chacun de confesser à Dieu ses fautes ? Quand j'y suis allé, je ne savais pas ce qui m'attendait, par conséquent, je n'ai pas pu me préparer comme il eût fallu. C'est après, seulement, que j'ai commencé à réaliser le poids que l'aumônier, que je remplaçais ce dimanche-là, doit porter. Que le Seigneur ait pitié de ceux qui sont à Bochuz aujourd'hui, aussi bien des prisonniers, des gardiens, que de leurs chefs.

Quand l'année scolaire arrive à son terme à la fin de l'hiver, tous les pasteurs du canton se rendent dans les écoles primaires et primaires supérieures pour les examens d'Histoire biblique. J'ai toujours trouvé que les trois ou quatre jours à passer dans toutes les classes étaient des jours sympathiques. Les élèves savent bien qu'il s'agit d'un examen, mais on peut examiner l'Histoire biblique de tant de manières différentes ! Quand j'étais moi-même écolier à Grandson, le pasteur s'asseyait au pupitre, appelait les élèves les uns après les autres, et demandait qu'on lui récitât la leçon du livre d'histoire biblique qu'il indiquait. Pendant ce temps, tout le reste de la classe travaillait silencieusement sur ce que l'institutrice ou l'instituteur avait indiqué, en général des problèmes d'arithmétique. J'ai essayé d'intéresser toute la classe à la fois pour que l'heure soit la plus vivante possible grâce aux remarques et aux questions qui venaient des enfants.

A la même époque, l'Eglise vit le temps de la Passion avec ses cinq dimanches précédant les Rameaux (comprenant la cérémonie de la confirmation), la semaine sainte marquée par les



recueils quotidiens, Vendredi Saint avec un culte dont le déroulement est très particulier, selon le livre de la liturgie vaudoise, où la sainte cène prend la coloration du jour. Le culte a lieu à l'hôpital, puis à l'église le matin et le soir au cours duquel il y a davantage de musique. Puis vient le matin de Pâques où retentit la proclamation de la résurrection à la gloire du Christ crucifié ressuscité.

La vie paroissiale comprend un grand nombre de groupes, de réunions et de rencontres :

- Le Conseil de paroisse et son Bureau ont tout en main. Le Conseil réunit une dizaine de personnes. Le président, un gypcier-peintre, est un homme sympathique et un sergent-major qui sait commander, se faire obéir et conduire la barque paroissiale avec autorité, sans outrepasser ses compétences. Il arrivait qu'au culte il prenne place derrière les catéchumènes. Si l'un d'entre eux était distrait ou quelque peu indiscipliné, il l'interpelait en lui disant « Demain, tu m'apportes un résumé de la prédication du pasteur, compris ? ». Le catéchumène savait donc à quoi occuper son dimanche après-midi. Aujourd'hui, une telle scène n'est plus possible car, où sont les catéchumènes... et les Conseillers de paroisse à l'heure du culte ? Il est aussi arrivé, alors qu'il passait par une phase difficile en famille avec ses enfants, qu'il vienne me voir, pour que je partage avec lui sa souffrance et ses doutes, témoignant par-là de la confiance totale qu'il avait dans le pasteur de passage que j'étais. Cette confiance du reste était également totale à l'égard du pasteur titulaire avant son départ.
- Les études bibliques régulières ont lieu chez des paroissiens, des petits groupes de 5 à 6 personnes. Les responsables de groupe ont une préparation avec l'un ou l'autre des pasteurs. Il arrive aussi que le pasteur dirige un groupe.
- La préparation des moniteurs et monitrices de l'Ecole du dimanche est une soirée importante ; il s'agit de former et d'informer ces responsables auprès des enfants, afin que le message biblique passe correctement. J'ai eu la responsabilité de tout ce secteur paroissial.
- Les Jeunes ménages m'ont semblé former un groupe très actif avec des sujets intéressants et attirants : *Le mariage, quelle folie ! – Une seule chair – Penser et dépenser – "C'est si simple d'aimer..." , mais pas toujours ! – La vie spirituelle du couple...* Voilà de quoi nourrir les jeunes ménages.
- La couture missionnaire (où, en réalité, on tricote) réunit quelques dames. Le pasteur leur rend visite pour un recueillement et une causerie qui n'empêche pas de tricoter. Je leur ai parlé de Bagnols et du Midi.
- Au restaurant du Chasseur, on retrouve régulièrement le groupe d'hommes, soit avec un invité, soit entre eux, dans une ambiance "Après le travail".
- Au Chœur mixte, les instituteurs et institutrices se répartissent les voix et les enseignent aux choristes. Il se produit à de multiples occasions tout au long de l'année dans le cadre du culte.
- Le groupe JP marche bien, comme dans tout le canton. Les séances comptent une vingtaine de garçons et de filles avec des sujets variés comme il se doit : disque-analyse – les 450 ans de Pierre Viret – l'URSS aujourd'hui – les lépreux à Valbonne – un carton séance (un kit complet pour une séance, confectionné avec intelligence et visée spirituelle par le pasteur André Monnier, mon camarade d'études universitaires).
- Il y a aussi la troupe des Eclaireurs et des Louveteaux (je fus leur aumônier pendant un an). Il y a les séances régulières au local, les conseils de Chefs. Il y a le camp avec la cérémonie des Promesses et le culte que je préside. En avril au pied du Jura, les Eclaireurs et les Louveteaux se rassemblent autour du feu de camp. Un peu plus tard, un camp d'une semaine se déroule à Champéry. L'aumônier se doit d'aller leur rendre visite au moins un jour.
- Plusieurs enfants sont abonnés au "Petit lecteur" ou au "Jeune lecteur" de la Bible, une production de la Ligue pour la lecture de la Bible. Une paroissienne s'en occupe sur place avec conscience. Mlle Claire-Lise de Benoît vient plusieurs fois par an rendre visite à ces enfants qui se regroupent pour l'occasion et qui écoutent avec ravissement la visiteuse. Ce contexte de piété facilite la venue du pasteur Maurice Ray qui a un charisme d'évangéliste de bonne qualité. Quand il vient, il préside le culte du dimanche et donne une conférence l'après-midi.

- Plusieurs conférenciers ont été invités durant l'hiver :
  - Le pasteur libriste Baudraz de Château d'Oex : *La formation du Nouveau Testament*
  - Le professeur Keller : *La Loi et les Prophètes*
  - L'artiste Jean Prahin : *L'art du vitrail* ; mais pour lui, le vitrail n'est pas de l'art ; ça va beaucoup plus loin, puisque la lumière est transfigurée par le verre et qu'elle transforme tout ce qu'elle atteint
  - Le missionnaire J. Rossel, président de la Mission de Bâle
  - Mon ami le pasteur J.-Cl. Dony, le soir du dimanche de la Réformation
- Une activité toute pratique réunit chaque mois plusieurs dames à l'imprimerie d'Orbe pour plier *Le Messenger paroissial*, en faire des paquets, puis les distribuer dans toutes les boîtes aux lettres du territoire paroissial. Si les pasteurs ont la responsabilité de remplir la dernière page du *Messenger* avec le programme paroissial, ils doivent aussi écrire un billet hebdomadaire à paraître dans la *Feuille d'Avis d'Orbe*. C'est mon tour une fois par mois. Ce billet sera lu par les fidèles paroissiens, mais aussi par d'autres qu'il s'agit de toucher : protestants, catholiques, indifférents...
- La course paroissiale est l'événement annuel qui rassemble des centaines de paroissiens avec un programme original et attractif. En train (avec wagons réservés) jusqu'à Yverdon, en bateau à vapeur de la compagnie de navigation, loué par la paroisse, jusqu'à St Blaise, avec culte dans l'église paroissiale, puis croisière jusqu'à l'île St Pierre et retour. Merveilleuse journée en famille, avec petits et grands. Telle fut la course en 1961.

La formation pastorale n'est pas oubliée.

- les pasteurs de l'Arrondissement se réunissent chaque mois à Lignerolle, L'Isle, Renens, Eclépens, Orbe... A chaque rencontre une étude est présentée par l'un des participants ; tel texte biblique est analysé par un collègue. La préoccupation du moment est le statut des catholiques à propos de l'enseignement du catéchisme dans les écoles. Les élèves catholiques sont fort peu nombreux, un ou deux par classe au maximum. L'Ecole vaudoise n'est pas indifférente au christianisme. L'Histoire biblique est enseignée par le corps enseignant ; elle est non confessionnelle et n'aborde pas les questions de la doctrine chrétienne. Tous les élèves peuvent y assister ; si des parents souhaitent que leur enfant n'y assiste pas, ils peuvent demander à l'autorité compétente d'en être dispensé, ce qui n'arrive que très rarement. Le catéchisme n'a pas sa place dans le programme de l'Ecole, d'où le problème posé par la demande des catholiques. De plus, le clergé catholique-romain est agacé de ce que seuls les pasteurs interviennent lors de l'examen d'Histoire biblique.

- nous avons aussi un groupe d'études avec les proches collègues (Vaulion, Lignerolle, Agiez) et quelques pasteurs libristes (Orbe, le Sentier, la Sarraz).

- les rencontres d'*Eglise et Liturgie* regroupent presque l'ensemble du corps pastoral de la région et elles se tiennent à tour dans toutes nos paroisses. L'ecclésiologie et la liturgique occupent la réflexion et l'Office divin est évidemment pratiqué.

- il ne faut pas oublier la *pastorale des dames*. J'y fus invité pour parler de Bagnols.

- au cours de cette année d'auxiliariat, l'Eglise cantonale a organisé deux séminaires à Crêt Bérard en mai et en septembre, du dimanche après-midi au samedi après-midi. Nous logeons dans le pavillon à la lisière de la forêt. Les matinées commencent par la gymnastique dans la clairière, alors que la cloche de la chapelle annonce le service du matin ; la journée se poursuit par des conférences et des discussions, dont j'avoue ne pas me souvenir. Nous mangeons dans la grande maison, fréquentant le réfectoire, mais pas la chapelle. Je dois dire que la fraternité avec les autres auxiliaires a été précieuse.

La seconde moitié de mon auxiliariat a passé très rapidement.

A la fin du printemps, mon collègue me fit part de sa préoccupation : on l'appelait dans la paroisse de Montriond, à Lausanne, ce qu'il finit par accepter, avec un départ prévu après les vacances d'été, pour la reprise de l'automne. Cela signifiait qu'après son départ un nouveau pasteur viendrait à Orbe et qu'entre temps je devrais assumer l'intérim seul. C'est ce qui se produisit effectivement.

Cependant, il y avait aussi une échéance pour moi. Mon collègue Probst s'en préoccupa pour moi et demanda au Conseil synodal ce qu'il envisageait pour l'auxiliaire que j'étais. Normalement, pendant les six derniers mois de l'auxiliarat, l'auxiliaire peut postuler une paroisse vacante ; or, il n'y en avait pas. Dès qu'une paroisse voyait son pasteur partir, l'autorité ecclésiastique fermait le poste. Cette stratégie était le moyen que le Conseil synodal avait imaginé pour réserver des postes aux pasteurs libristes en vue de la fusion prévue en 1966. Le Conseil synodal répondit à mon collègue qu'il n'y avait rien de fixe pour moi, que je pourrais éventuellement faire des remplacements ici ou là, mais sans garantie ; que dans tous les cas je devais quitter l'appartement de la rue Centrale, car un nouvel auxiliaire arriverait au début novembre. Quelle charmante perspective !

Nous étions en mai. Quel ministère après Orbe ? Les autorités de l'Eglise vaudoise ne s'en souciaient pas. Et voilà que Jane-Mary m'apporte le journal protestant *Le Semeur vaudois* en me disant avec un air quelque peu ironique « Tiens, si ça te chante, il y a Fribourg ». La paroisse réformée de Fribourg cherchait un pasteur pour la section française de la paroisse : *Adresser sa candidature à...* Rien d'autre à l'horizon. Quitter l'Eglise nationale vaudoise ? Celle-ci ne m'offrait rien. Est-ce qu'une autre perspective va encore se présenter ? De plus, être candidat n'est pas être élu ! Il peut y avoir d'autres pasteurs qui auront la préférence des paroissiens électeurs. J'ai postulé. Quelques jours plus tard, l'un de mes amis, avec qui j'avais étudié à la Faculté, me dit qu'il pensait quitter l'Eglise vaudoise et qu'il avait postulé dans une autre Eglise, sans m'en dire plus. Je lui ai dit que moi aussi, vu les circonstances, j'avais postulé dans une autre Eglise, la paroisse de Fribourg. En fait, il avait répondu à la même offre d'emploi que moi.

Je reçus une lettre du Conseil de paroisse de Fribourg me posant plusieurs questions : quelles langues est-ce que je connaissais ; quelle était mon attitude à l'égard du culte, de la liturgie, des cierges... quels étaient mes titres et mon parcours pastoral. Dans ma lettre de réponse, je demandai s'il y avait une cure ou un logement de fonction. Deux ou trois semaines plus tard, lors de notre colloque, mon collègue m'informa que « dimanche dernier, une délégation de Fribourg était venue assister au culte que j'avais présidé et qu'ensuite il avait eu un long entretien avec ces Fribourgeois ».

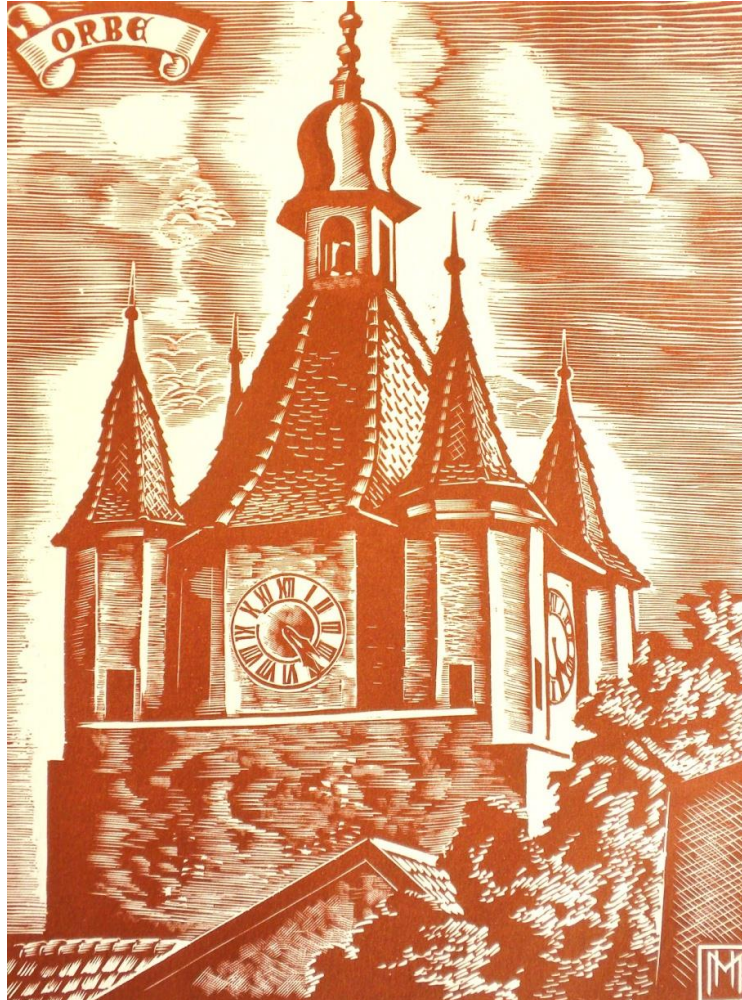
Le mois de juin a été rempli par un cours de répétition à Genève. Comme soldat sanitaire, j'ai travaillé dans une compagnie de gendarmes d'armée qui gardaient la résidence des délégués du FLN algérien (Front de Libération Nationale) au château de Colovrex, pendant les discussions qui aboutirent aux accords d'Evian et à l'indépendance de l'Algérie.

Puis, il y eut le temps des vacances. Nous sommes partis en faisant dévier notre courrier chez mon collègue. Je m'étais arrangé avec le président du Consistoire de la région d'Aigues-Mortes, le pasteur de Lunel, lui demandant s'il n'y avait pas un presbytère de libre pendant l'été, lui disant que je l'occuperais volontiers et qu'en contrepartie, j'assurerais tous les cultes qu'il faudrait le dimanche. Il me répondit que je pourrais loger à Marsillargues et que j'aurais des cultes dans la région. C'était parfait. Nous pensions trouver une jeune fille au pair pour ce temps-là. Il s'avéra qu'une JP, Myriam, la fille du concierge du temple que nous connaissions bien, se proposait. Nous voilà donc partis pour un mois dans le Midi, tout heureux de nous y retrouver, à deux pas de la mer, libre toute la semaine, et le dimanche culte à 9h. à Lunel, 10h. à Marsillargues, 11h. à Aimargues ; une organiste de qualité et très aimable à Marsillargues. Un jour le facteur nous apporte une carte postale d'Orbe, écrite en latin par le pasteur Probst, ce qui en assurait certainement la confidentialité : *Electi estis !* C'était le commencement d'une orientation toute nouvelle et imprévisible quelques jours plus tôt. Nous sommes rentrés sans encombre.

Le pasteur Panchaud quitta le poste pastoral de l'Eglise libre ; mon collègue Probst fit ses adieux à la paroisse d'Orbe et partit pour celle de Montriond à Lausanne au début septembre ce qui provoqua une augmentation du travail paroissial pour moi, alors que l'assemblée de paroisse élisait un nouveau pasteur en la personne de P.-A. Jaccard qui fut installé le 29 octobre, tandis que nous déménagions pour Fribourg, notre nouvelle paroisse.

C'est au milieu de tous ces changements que non seulement la paroisse, mais toute l'Eglise vaudoise a commémoré le 450<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Pierre Viret.

Ce que je retiens de mon bref passage dans la cité de Pierre Viret, c'est la grande amitié fraternelle du pasteur titulaire à l'égard de toute notre famille, la qualité de l'engagement du président du Conseil de paroisse, l'atmosphère de tous les cultes à l'église, les liens qui ont perduré avec un ou deux paroissiens.



Clocher surmontant une tour des remparts



## FRIBOURG

1961 - 1975



**Temple de Fribourg**

de Fribourg. Pas plus qu'avant de partir pour Bagnols ou d'arriver à Orbe, je ne me suis posé quelque question que ce soit. Je n'ai jamais décidé du lieu de mon ministère. Une porte, une seule, s'ouvrait, j'y suis entré. Un contrat a été signé entre mon employeur, la paroisse, et moi, l'employé. J'ai mieux compris par la suite ce que signifiaient ce contrat et cette hiérarchie. En France, le salaire est payé par l'ERF (Eglise Réformée de France) qui a récolté les dons des fidèles et qui procède ensuite à une répartition pour l'ensemble de l'Eglise ; dans le canton de Vaud, l'Etat paie les salaires pastoraux comme tous les salaires des fonctionnaires ; dans le canton de Fribourg, le Conseil de paroisse lève un impôt paroissial, en qualité de corporation de droit public (comme les communes) et rémunère ses employés, pasteurs, organistes, sacristain, agent social, aumônier d'hôpital... selon des contrats bilatéraux. La comptabilité du caissier de paroisse est infiniment plus importante que ce que je connaissais d'ailleurs. Donc un tout autre visage de l'Eglise s'offrait à moi, non seulement dans le domaine financier, mais dans toute la compréhension de l'Eglise. L'Eglise cantonale est formée des paroisses qui s'y rattachent. L'Eglise n'est pas une unité en soi, mais un rassemblement, une addition de paroisses qui peuvent naître en fonction de l'histoire ; tandis que l'Eglise vaudoise est divisée en paroisses ; elle est une ; des paroisses sont érigées ou supprimées par l'Eglise cantonale. En France, l'ERF est une union d'Eglises locales, quoique son titre soit au singulier, l'Eglise Réformée de France. Une nouvelle aventure allait commencer dans une nouvelle Eglise.

Un appartement avait été trouvé par le Conseil de paroisse qui avait signé un bail à loyer, valable au moins trois ans et renouvelable, dans une maison toute neuve, un peu en dessus de la ville, côté Ouest, à la lisière de la campagne, à la rue des Primevères N° 3. A Orbe, le 24 octobre 1961, les

Dès que l'on sut que j'étais élu à Fribourg, on fut assez stupéfait. Fribourg, canton catholique, à la mentalité aux antipodes des Vaudois protestants. Canton sale, arriéré (on lit sur la route le passage de Vaud à Fribourg ou de Fribourg à Berne ; leurs routes ne sont pas goudronnées, même les routes cantonales). Nos familles en sont restées bouche bée. Des pasteurs chevronnés m'ont déconseillé très fortement « N'allez pas à Fribourg ! ». On aurait pu penser, à les entendre, que Fribourg était aussi peu fréquentable qu'une tribu de sauvages de la préhistoire.

Il est vrai que je n'avais pas pris de renseignements sur cette paroisse, ni sur cette Eglise cantonale, mais il s'agissait d'une paroisse réformée qui formait, avec dix autres paroisses, l'Eglise Evangélique Réformée du Canton

déménageurs chargèrent nos meubles et le camion partit pour Fribourg, alors que nous nous y rendions en voiture. Arrivés sur place, nous nous apercevons que l'appartement n'est pas terminé, que des brouettes, bidons et gravats encombrant l'appartement, que les tapisseries ne sont pas posées... et le loyer court déjà ! Les déménageurs déchargent tout dans le garage, nous laissant le soin d'emménager quand ce sera possible. Une fois de plus, le recours à nos familles permet de subvenir à cette situation. Le Conseil de paroisse de Fribourg reste impassible devant ce manque d'honnêteté du propriétaire. Quand les entrepreneurs ont terminé les aménagements, je constate que certaines pièces ont une moquette comme revêtement de sol et d'autres du parquet. Je repense au président du Conseil de paroisse d'Orbe, spécialiste dans la vitrification des parquets et lui demande de venir faire ce travail dans notre nouvel appartement avant l'emménagement des meubles. Enfin, toute la famille peut s'installer dans un très grand vestibule, deux chambres à coucher, un salon/salle à manger, un bureau, un grand balcon, ce qui représente un étage entier.

Au bout de quatre ans, le propriétaire résilia le contrat de bail auprès du locataire, c'est-à-dire du Conseil de paroisse qui m'écrit une lettre très officielle m'informant de la situation et me donnant l'ordre de quitter l'appartement dans les délais impartis. Les paroissiens le surent immédiatement. Un couple, Mme et M. Vuille, nous offrit un appartement qui se libérait chez eux. Ils n'acceptèrent pas de conclure un contrat avec la paroisse ; ils connaissaient mieux que moi les problèmes qui auraient pu survenir. C'est une villa au chemin des Grottes N° 2, dans un endroit tranquille. L'immeuble se trouve dans un jardin fleuri, avec concierge, piscine, volière.

Ce couple habite au premier étage, un locataire au second, le concierge en sous-sol, nous avons le rez-de-chaussée. La propriétaire est présidente de la *Couture romande* ; son mari, ancien unioniste, arrivé des montagnes neuchâteloises avec une simple valise, est le patron



**Notre logement au rez-de-chaussée**

d'une entreprise de cartonnage employant 600 ouvriers. Il est fier de sa réussite, mais surtout fier de fournir du travail et un salaire à 600 familles, dans l'esprit du patron social protestant, un peu paternaliste, ce qui se porte encore très bien à cette époque. Il a fait modifier une partie du sous-sol pour me permettre d'y installer un bureau, indépendant de l'appartement de quatre pièces remises en état. C'est donc là que nous avons emménagé le 17 septembre 1965. Or, nous n'avions pas mis de rideaux aux fenêtres ce qui déplaisait à notre nouveau propriétaire. Il me dit : « Je veux mettre une décoration en fer forgé dans la séparation entre la salle à manger et le salon, mais je le ferai quand vous aurez mis des rideaux aux fenêtres », tandis que la nouvelle propriétaire dit à Jane-Mary : « Je supporterai vos enfants et vous supporterez mon chien ». Nous avons passé plus de 10 ans dans cet appartement.

Mais revenons au début. Un pasteur retraité intérimaire, M. Rosset qui avait été pasteur à Aubonne pendant des dizaines d'années, avait fait l'intérim entre mon prédécesseur et mon arrivée. Il avait fait comprendre au Conseil de paroisse que je ne pourrais pas tout faire ; il était donc convenu que pendant une année il reviendrait pour des cultes, des cours dans les écoles, etc. Il me dit en me saluant : « J'avais pris une paroisse malade, je vous la rends convalescente ». Par ailleurs, il était le beau-père du pasteur Jaccard qui venait d'être installé à Orbe. A ce propos, il me dit : « J'aurais souhaité mieux pour ma fille et mon gendre ; la cure laisse à désirer » ; moi qui avais considéré la cure d'Orbe comme une très belle cure vaudoise ! On voit que ce pasteur retraité n'a pas connu ce que nous avons vécu en France. La bonne, la haute bourgeoisie considère les affaires de la vie avec des yeux particuliers. Quelques jours avant mon arrivée, le pasteur Rosset était venu me prendre à Orbe pour une visite d'introduction dans la paroisse de Fribourg. Durant le trajet, il m'expliqua les difficultés qu'il y avait eues entre le pasteur et la paroisse, ce qui avait provoqué son départ précipité. A vrai dire, son discours avait trop de sous-entendus et je n'ai pas retenu les causes exactes de son départ, mais qu'importe. Sur place, mon vénérable collègue m'a fait rencontrer quelques-unes des personnalités importantes de la paroisse, deux membres du Conseil de paroisse qui, je m'en suis

rendu compte par la suite, font la pluie et le beau temps dans la paroisse, donc des personnes incontournables qu'il avait su amadouer, une ou deux personnes de la HSP comme on dit en France (= Haute Société Protestante), à qui il avait rendu visite. Il m'expliqua que j'aurais des cours à donner dans les Ecoles, mais qu'il gardait personnellement un "séminaire privé" dans une école de la ville. Il s'agissait d'un élève dans un pensionnat, venant de je ne sais où, mais qui devait payer très cher son écolage, et peut-être aussi ce séminaire privé.

Le premier dimanche de novembre 1961, jour de la Fête de la Réformation, le culte d'installation eut lieu au temple de Fribourg. Pour l'occasion, des cartons d'invitation avaient été imprimés et envoyés à beaucoup de personnes. M. Rosset présida le culte. Le président du Conseil synodal, le pasteur Brechbühl de Morat, siège de l'Eglise cantonale, présida la partie de l'installation avec assermentation (je ne suis plus dans l'Etat de Vaud, mais dans l'Etat de Fribourg, deux Républiques avec leurs lois), puis vint l'installation elle-même comme pasteur dans la paroisse réformée de Fribourg. Toute l'assemblée du culte fut ensuite invitée à une collation (en suisse-allemand un *Zwiiri*) ce qui veut dire les quatre-heures ou le goûter, dans un restaurant, avec salades, viandes, fromages, thé, café, dessert, en un mot, un véritable repas. Il y eut des discours ; mon collègue alémanique déclara, en me regardant : « Pour être pasteur à Fribourg, il faut avoir une peau d'éléphant » ; j'ai compris plus tard ce que cela signifiait.

### L'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg

Dès mon arrivée, j'ai découvert la dimension de cette **Eglise minoritaire, bilingue**, à cheval sur la Sarine qui délimite assez bien la séparation des langues, une Eglise dont les frontières s'étendent au-delà des frontières cantonales puisque certaines communes bernoises sont intégrées à des paroisses fribourgeoises. Morat est le siège de l'Eglise et 11 paroisses, dont certaines ont une population majoritairement protestante dans le district de Morat, l'ancien baillage commun entre Berne et Fribourg, passé à la Réforme en 1531 déjà, grâce à la prédication de Guillaume Farel ; d'autres au contraire sont formées de protestants fortement disséminés, une paroisse recouvrant tout un district, voire deux districts. La paroisse de Fribourg couvre tout le district de la Sarine, une soixantaine de communes.



Morat, rue principale

L'Eglise a son Synode qui siège en principe deux fois par an à Morat. Les paroisses y envoient des délégués laïques à raison d'un délégué pour 700 protestants, mais au moins deux délégués. Tous les pasteurs en font partie. Le Conseil synodal agit comme Bureau du Synode. Pendant mon séjour dans cette Eglise, le Synode a dû s'occuper de questions juridiques à la suite de la nouvelle Loi ecclésiastique votée par le Grand Conseil.

Cette Loi ecclésiastique avait été préparée par une Commission ad hoc de l'Etat, avec un professeur de droit, catholique, de l'Université de Fribourg et des représentants de l'Eglise réformée. J'avais lu le projet. Je découvris que dans ce canton à très forte majorité catholique, la seule Eglise reconnue était l'*Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg* ! D'où provient une telle originalité ? Juridiquement, c'est tout simple : il n'y a pas d'Eglise catholique dans le canton de Fribourg, parce que cette Eglise est répandue dans le monde

entier. C'est une multinationale dont le siège est à Rome. Le centralisme romain empêche donc une région, ou un canton en l'occurrence, d'avoir une Eglise catholique cantonale. C'est pourquoi, les anciennes lois cantonales fribourgeoises ont réglé le problème ecclésiastique au niveau des *paroisses* en leur donnant un statut juridique calqué sur celui des communes. La loi s'appelle *Loi sur les Communes et Paroisses*, avec une concordance entre municipalité et conseil de paroisse, impôt communal et impôt paroissial, donc un statut de corporation de droit public pour les paroisses comme pour les communes. Cette situation a donné aux paroisses de l'Etat de Fribourg une certaine autonomie identique à celle des communes.

Le bilinguisme cantonal a obligé de mieux préciser le vocabulaire ; on dira donc *politische Gemeinde* et *kirchliche Gemeinde*, en traduction : *commune politique* et *commune ecclésiastique*. Le mot *paroisse* a bien un équivalent allemand *Parochie*, mais j'ai compris qu'il n'était pas du tout apprécié. L'autre mot *Pfarrgemeinde* laisse entendre que la communauté (*Gemeinde*) est centrée sur le *Pfarrer* qu'on traduit indifféremment par *curé* ou *pasteur*,<sup>8</sup> ce qui est indistinct au niveau linguistique, fort ambigu au niveau du sens confessionnel, de même qu'au niveau du sens théologique, car la paroisse n'est pas centrée sur le pasteur. C'est pourquoi on a trouvé cette autre expression en allemand. Il n'empêche que le Conseil de paroisse de Fribourg parlait de *Reformierte Pfarrei*.

Un deuxième élément qui m'a étonné, c'est que *l'Eglise repose* (ou *est fondée*) *sur le principe communal*, ce qui est incompréhensible en français. Il y a donc une adjonction en allemand dans le texte français : *Gemeindeprinzip*. Qu'est-ce que cela signifie ? Tout simplement que la paroisse est une entité autonome, que la base de l'Eglise est la paroisse, donc que l'Eglise cantonale est formée par les paroisses<sup>9</sup>. Cela ne veut pas dire que l'Eglise cantonale n'ait aucune réalité ! Il y a le Synode et le Conseil synodal ; mais le Synode est formé des délégués des paroisses qui vont s'exprimer en tant que représentants de leur paroisse et ceux-ci éviteront de donner à l'organe central de l'importance, tout simplement par le biais financier. Les paroisses lèvent l'impôt et subventionnent l'autorité cantonale. Il suffit que cette subvention soit faible pour interdire toute velléité d'entreprise à l'Eglise cantonale. Au début des années 60, lorsque je suis arrivé, la caisse synodale était alimentée par les paroisses à raison de 20 cts par protestant. Avec 25'000 protestants, le Conseil synodal pouvait donc compter sur Fr. 5'000 par année. Le Synode était au plus une sorte de diète et l'autonomie des paroisses fortement préservée. Le système ecclésiastique tenait plus du congrégationalisme que d'un système presbytéro-synodal.

Un troisième élément déterminé par la Loi, dit qu'une paroisse ne peut être érigée qu'à condition que son assise financière soit assurée. C'est une excellente précaution. Mais cela signifie qu'une paroisse, qui sait où trouver son financement pour vivre, ailleurs que dans la paroisse<sup>10</sup>, va lever un impôt très faible, tandis qu'une paroisse qui ne peut compter que sur elle-même devra prélever un impôt important. Cette disparité financière ne favorise pas la cohésion de l'Eglise ; de plus, cette disparité se manifeste aussi au niveau du salaire des pasteurs, salaire dépendant du contrat passé entre la paroisse (employeur) et le pasteur (employé). Il fut un temps où un pasteur touchait un salaire trois fois plus élevé que son collègue de la paroisse d'à côté.

Lors du vote de cette Loi par le Grand Conseil du canton de Fribourg, au mois de mai 1966, j'ai voulu aller écouter et assister au vote. Je suis entré dans la salle des délibérations et me suis assis derrière, là où normalement se tient le public. Quelqu'un est venu vers moi pour me demander qui j'étais, pourquoi j'étais là ; cette personne m'a dit que je ne pouvais pas rester là, que c'était réservé aux journalistes ; je lui ai demandé si la séance était publique ; « oui, me dit-il, mais... » « Alors, lui dis-je, je viens comme public, où puis-je m'asseoir ? » « Restez là, finit-il par me dire ». J'ai eu l'impression que jamais personne ne venait et que je le perturbais par ma présence. Je suis donc resté assis et ai assisté au vote. A propos de la manière de voter, on ne vote pas en levant la main, mais en se levant. La nouvelle Loi a été acceptée. Il s'en est suivi pour le Synode le devoir d'élaborer une nouvelle Constitution, puis un Règlement ecclésiastiques. L'autre sujet qui a longuement occupé le

<sup>8</sup> Il est arrivé quelques fois qu'un Suisse alémanique m'interpelle : « Monsieur le Curé ! ».

<sup>9</sup> Dans le canton de Vaud, au contraire, l'Eglise est divisée en paroisses. L'unité est l'Eglise cantonale.

<sup>10</sup> Par exemple, auprès des Sociétés d'aide aux protestants disséminés, sociétés pleines de bonne volonté, mais agissant parfois d'une manière colonialiste et autoritaire, par exemple : payant un pasteur dans une paroisse, le reprenant pour le mettre ailleurs et installant un autre pasteur, sans que le Conseil synodal en soit averti !



Synode a été tout le processus qui conduisit à l'érection du Centre réformé à Charmey. Par ailleurs, une nouvelle liturgie alémanique pour l'ensemble des Eglises suisses de langue allemande voyait le jour ; le Synode en a délibéré et la Pastorale également.

La **société pastorale** fribourgeoise est un élément vital de l'Eglise ; c'est aussi un lieu fraternel



Uttewil.

Ecole ménagère rurale de l'Eglise.

Lieu de formation continue des pasteurs

où on apprend à se connaître par-delà les frontières linguistiques. Les pasteurs de la diaspora y retrouvent ceux de la région majoritaire. Ses préoccupations ont été celles du Synode : réflexion, discussion concernant la nouvelle Loi ecclésiastique, puis préparation d'une Constitution, puis d'un Règlement ecclésiastiques. Si j'ai peu participé à l'élaboration des textes, j'ai été chargé, avec un collègue parfaitement bilingue et bien au courant de cette problématique, de faire la traduction en français de tout ce qui avait été cogité en allemand. J'ai proposé de traduire le titre de l'Eglise en suivant exactement les termes alle-

mands. Voilà pourquoi l'Eglise est *évangélique réformée*, comme dans le canton de Vaud et non *réformée évangélique* comme à Neuchâtel et en Valais ! C'est là aussi où je me suis aperçu de la différence d'ecclésiologie et surtout de liturgie entre la partie alémanique (marquée par le zwinglianisme) et ma pensée théologique influencée par le calvinisme et celle de la liturgie influencée par le mouvement *Eglise et Liturgie*. La question de la confirmation n'a pas échappé à notre réflexion.

Nous avons encore réfléchi à la cure d'âme et à l'usage du téléphone : Est-ce compatible ? La visite peut-elle être remplacée par la conversation téléphonique ?

Ensemble, nous sommes allés jusqu'à Ronchamp via les Bréseux et Audincourt ; à Amsoldingen également ; ces lieux ont des édifices religieux très remarquables.

La pastorale s'est déplacée une fois à Genève pour visiter le CERN.

Il y eut une rencontre fort sympathique entre nous et la pastorale du Valais.

Chaque année en automne, le Conseil synodal a organisé une formation continue des pasteurs à Uttewil, un endroit bucolique, une campagne où les chevreuils viennent brouter au pied de la maison : trois jours de retraite, de conférences, de vie commune. Par la suite, j'ai aussi fréquenté la formation continue romande, notamment à Cartigny et à Bossey.

Pastorat et Armée peuvent faire bon ménage ; il était régulièrement organisé à Macolin une semaine sportive pour pasteurs et prêtres : culture physique, course d'orientation, nage, marche, de quoi bouger, recueillement compris, une autre manière et faire connaissance avec des ministres venant de toute la Suisse romande.

En juin 1972, l'Assemblée des délégués de la FEPS a siégé dans notre Eglise cantonale dans la salle du Grand Conseil. De nombreuses séances de préparation ont été nécessaires et j'y fus impliqué. Trois jours de séances plénières, de visites à Morat, le siège de l'Eglise, à Uttewil, l'Ecole ménagère rurale de l'Eglise, au Centre réformé à Charmey. Les délégués voulaient voir les institutions que la FEPS avait soutenues. Ce fut pour moi l'occasion de les accueillir à Charmey dans les bâtiments à peine inaugurés, de les remercier très chaleureusement et de leur expliquer la construction et les activités envisagées.

A peine cette assemblée passée, il fallut penser à l'Assemblée de la Société pastorale suisse. Je participai à de nombreux Comités de préparation, à Gwatt, Fribourg, Morat, Romont. L'assemblée eut lieu les 22-24 septembre 1974 à Morat. Divisés en deux groupes, les participants visitèrent le Centre réformé à Charmey. J'étais très heureux de leur montrer les locaux et de leur suggérer d'envisager de les utiliser, ce que plusieurs ont fait par la suite. Le programme prévoyait aussi une promenade en bateau sur le canal de la Broye à l'autre bout du canton.

## La paroisse de Fribourg

La paroisse réformée de Fribourg est bilingue avec deux pasteurs alémaniques, l'un Théo Schmid, l'autre Reinhard Göbel, remplacé par Johann Stüssi en 1964, et un pasteur romand (un Welsch, comme on dit en suisse-allemand). J'ai entendu la définition de ce mot dans une classe alémanique de l'Ecole Réformée de Fribourg : un Welsch, c'est quelqu'un qui n'est pas comme nous. C'est très instructif pour apprécier la cohabitation entre alémaniques et welsch ! On ignore, semble-t-il, les grandes déclarations de l'apôtre Paul : *Il n'y a ni homme, ni femme, ni juif, ni grec... vous êtes tous un en Jésus-Christ* (Gal 3 :28).

La paroisse s'étend sur tout le territoire du district de la Sarine (environ 60 communes politiques<sup>11</sup>) située en plein centre du canton, avec un temple au centre-ville, à deux pas de la gare, et deux autres lieux de cultes alémaniques dans la campagne ; deux Ecoles Réformées, dont une jumelée avec le lieu de culte dans le village de Ferpicloz, une cure alémanique, un bureau paroissial et une crèche avec une garderie d'enfants en basse ville, un service social avec un agent appelé le Armenvater (le père des pauvres).

La ville de Fribourg, dont les origines remontent au XI<sup>e</sup> s., est entrée dans la Confédération en 1481. La ville historique s'inscrit dans une boucle de la Sarine sur un éperon rocheux dominé par son église collégiale, St Nicolas, devenue par a suite cathédrale ; l'évêque la partage avec le prévôt et le collège des chanoines. De plus c'est une église paroissiale avec le "Curé de Ville" responsable de la paroisse St Nicolas. Comme Bern, Fribourg a gardé son cadre médiéval.

Il peut paraître étonnant que **le temple** soit au centre géographique de la ville ; il ne pourrait pas être mieux situé dans une ville aussi ancrée dans son catholicisme. Le commencement de la vie réformée à Fribourg, date des années 1837, avec l'ouverture d'une école pour les protestants. Dans les cantons catholiques, où l'enseignement est fortement marqué par la doctrine romaine, la plupart des paroisses protestantes sont nées à partir de ces écoles réformées. Le pasteur ne vient qu'après l'instituteur. L'implantation des locaux protestants était située à l'intérieur des murailles, côté Nord ; les autorités municipales déclarèrent les bâtiments insalubres et obligèrent les protestants à quitter cet endroit. La municipalité leur octroya un bout de terrain en dehors des murailles, dans le fossé longeant ces murailles, du côté Ouest. Les protestants commencèrent à y bâtir leur temple en plantant d'abord des pilotis dans le fossé et en plaçant par-dessus le plancher de l'église. Il y avait donc un grand vide sous le temple. C'était en 1874-75. Le temple lui-même a un plan cruciforme avec des transepts très réduits ; une tour, avec trois cloches et une horloge, sert de porche d'entrée. Depuis lors et selon une règle sociologique constante, la ville s'est étendue vers l'Ouest. Cette règle, s'appliquant à Fribourg, fit que le temple s'est trouvé non plus hors de ville, mais en plein centre. Les mêmes architectes ont construit un temple semblable à Sion qui fut démoli en 1975 pour être remplacé par l'édifice actuel. Si Sion a pris la décision de démolir le temple après un siècle d'utilisation, on prit à Fribourg, au même moment, la décision de rénover le bâtiment. Le chantier dura environ une année ; les murs furent rafraichis, le vide sous le temple fut agrandi et on y installa une grande salle de paroisse avec cuisine et bureau pastoral, une morgue pour au moins 8 à 10 cercueils, des WC, avec des accès de l'extérieur et de l'intérieur du temple. Durant cette période, les cultes en langue allemande eurent lieu dans la chapelle St Michel, les cultes en langue française à la chapelle Ste Ursule, chapelle du couvent des moniales du même nom. C'était en 1972-73, donc bien après le deuxième Concile du Vatican. Le Conseil de paroisse avait mis en place tous ces arrangements ; aux pasteurs, ensuite, de préciser les modalités. Ma discussion avec l'évêque ne porta que sur un point : la réserve eucharistique et la petite lampe rouge indiquant sa présence. J'ai demandé que le tabernacle fût enlevé

---

<sup>11</sup> On s'exprime ainsi car, en allemand, le mot *commune* (Gemeinde) peut signifier toutes sortes de groupements. Il y a les Politischegemeinden (les Communes) et les Kirchengemeinden (Communes ecclésiastiques) que nous nommons paroisses.

pendant la célébration du culte protestant. La réponse de l'évêque m'a laissé entendre qu'il pensait bien agir de cette manière. C'est ainsi que nous avons vécu là un temps très agréable. Ma robe pastorale côtoyait la série des habits liturgiques très colorés des prêtres dans l'armoire de la sacristie ; l'accueil des sœurs fut très fraternel ; chaque dimanche, une ou deux sœurs assistaient au culte, sans pourtant se mêler aux fidèles protestants ; elles restaient dans une chapelle latérale ouverte sur la chapelle principale. Il n'y avait pas de chaire, ni de table, mais un autel nouvelle formule, c'est-à-dire qu'on pouvait se tenir derrière ce bloc de pierre et regarder les fidèles. Je l'utilisai comme pupitre et comme table de communion. Le jour de Noël, nous ne pouvions pas dresser de sapin dans cette chapelle qui avait, par contre, un rebord de maçonnerie courant tout le long du mur à environ 1,80 m. de hauteur. Nous y avons placé des bougeoirs en terre glaise confectionnés par les enfants de l'Ecole du Dimanche, avec des bougies blanches ; à un certain moment, il, y eut une magnifique illumination, image bien modeste de la grande clarté céleste entourant les anges annonciateurs et, avec eux, nous avons chanté (Luc 2 :4) :

*Gloire à Dieu au plus haut de cieux ! Paix sur la terre ! Bienveillance envers les hommes qu'il aime.*

Les grands travaux du temple n'ont posé aucun problème financier à la paroisse ; on n'a même pas augmenté le taux d'impôt temporairement. C'est dire à quel point l'assise financière de la paroisse est confortable. Cet impôt est décidé en assemblée de paroisse. Quand j'y étais, il était de 10% de l'impôt cantonal sur le revenu et de 30% de l'impôt cantonal sur la fortune. Cet impôt est perçu sur les personnes physiques ; les personnes morales sont aussi imposées et l'impôt est partagé par l'Etat entre les paroisses catholiques-romaines et réformées selon une clé de répartition proportionnelle catholique / protestant, même si la plupart des entreprises sont entre des mains protestantes. Pour cette administration fiscale paroissiale, le caissier reçoit de l'Etat la liste des protestants déclarés sur leur feuille d'impôt, les montants des impôts cantonaux sur le revenu et la fortune, et une proportion indiquant éventuellement si un conjoint ou un enfant est catholique (0, 1/3, 2/3 ou 1/2 s'il n'y a pas d'enfant). Les paroissiens sont tenus de payer, sinon ils sont poursuivis ; les paroisses catholiques ont le même système. En plus, il y a l'impôt scolaire en faveur de l'Ecole réformée.

Les premiers temps où j'étais à Fribourg, je versais au caissier les dons que je recevais de paroissiens ; mais un jour, il me dit : « Gardez ça pour votre caisse pastorale ; je ne veux pas comptabiliser ces petits montants » ; ces "petits montants" faisaient tout de même près de Fr. 10'000 par année.

## Une paroisse, deux sections linguistiques

La vie et le travail paroissiaux sont marqués par le bilinguisme, un bilinguisme qui, quand j'y étais, sépare et crée des tensions extrêmement fortes. Le fait que certains paroissiens alémaniques voulaient faire partie de la section française pour toutes sortes de raisons (la forme du culte et la liturgie par exemple), mais aussi à cause de mésententes personnelles, ne facilitait pas le dialogue entre les deux sections. En arrivant, j'ai immédiatement senti ces tensions et certains paroissiens ont essayé de m'embrigader dans leur animosité contre l'autre section. Je n'ai pas voulu entrer dans ce combat et ma première méditation dans l'assemblée des Romands a porté sur la parabole du corps et des membres (1 Co 12). Le président de cette Assemblée m'a dit par la suite : « J'ai immédiatement compris que vous ne vouliez pas entrer dans la bagarre » avec un accent alémanique très prononcé.

Je dois avouer que je me suis vite rendu compte que l'inverse était aussi vrai ; la section alémanique considérait que les Romands avaient vraiment une autre mentalité. Ma relation avec mes deux collègues alémaniques a été quasi inexistante. Nous n'avons jamais eu de colloque pastoral commun et les rares fois où il a fallu collaborer, ce fut, non pour préparer, mais seulement pour se répartir ce que nous serions appelés à faire ensemble, par exemple des cultes spéciaux, une fois au temps de l'Avent, une fois à Nouvel An. Cette séparation était criante à Fribourg, mais elle existait aussi entre

les paroisses toute alémaniques et toute francophones (les autres paroisses bilingues trouvaient leur unité par le fait qu'elles n'avaient qu'un seul pasteur qui présidait les cultes dans les deux langues). L'Eglise cantonale se mit à organiser des "Dimanches de l'Eglise" avec un échange général du corps pastoral et en prévoyant que les pasteurs francophones aillent présider le culte dans des paroisses germanophones et réciproquement. Je dois dire que j'ai été fort bien reçu, très fraternellement, là où je suis allé (à Ferenbalm, à Rechthalten, à Bulle où j'ai présidé les deux cultes en français, puis en allemand). Ces déplacements pastoraux ont servi à donner un peu plus d'unité à l'Eglise cantonale.

Nous partagions le même lieu de culte. Heureusement, le culte alémanique était à 9h. et le culte français à 10h.15. Je crois que le contraire eût été catastrophique pour la fréquentation du culte welsch ! L'organiste était le même pour les deux cultes, un instituteur de l'Ecole réformée qui ne parlait pas un mot de français. C'est pourquoi, il fallait que mes *Amen* soient dits au bon moment, car il les comptait pour savoir quand jouer, il était si consciencieux qu'il n'y eut jamais de couacs. Le sacristain jouait un rôle important ; il était le patron de l'église et rien ne s'y faisait sans son aval. Son père avait eu la même fonction avant lui.

Quelques temps après mon arrivée, j'ai demandé au Conseil de paroisse qu'on puisse mettre une Bible sur la table de communion. La réponse de mes collègues a été claire et nette « Non, on ne met pas d'idole dans le temple ». « La Bible : une idole ? » « Oui, elle ne sert à rien, le temple est fermé en dehors des cultes, donc personne ne vient qui pourrait la lire ; de plus la table de communion n'est pas faite pour y déposer une Bible. On n'a pas besoin d'un ornement ; et encore, une Bible : dans quelle langue ? allemande ? française ? ». Le Conseil était unanimement de cet avis. J'ai alors demandé un lutrin pour y mettre une Bible pour le culte français uniquement, et qu'elle soit utilisée pour la lecture liturgique au cours du culte. Ce fut accepté et on me chargea du choix du lutrin et de la Bible. Je dessinaï un lutrin à deux pans, avec une tablette entre deux, posé sur un pied de façon à pouvoir tourner le lutrin. Dès lors, le sacristain apporta le lutrin et la Bible après le culte alémanique ; la première partie du culte français fut présidée du lutrin ; pour le psaume d'entrée et les trois lectures, on utilisa la Bible du lutrin.

Il faut dire qu'un de mes collègues alémaniques, en tout cas, n'avait pas l'habitude d'ouvrir la Bible et d'en faire la lecture lors du culte. Il écrivait dans un cahier bleu d'écolier le verset de la prédication sur la première ligne et écrivait ensuite le texte de sa prédication dans les 32 pages du cahier. Le culte allemand avait donc une forme bien différente du culte français ; la prédication prenait les 9/10 du temps, avec un, peut-être deux cantiques, d'où la difficulté pour notre organiste qui devait conduire au moins 7 cantiques lors du culte français.

Le Bureau du Conseil de paroisse décidait des convocations du Conseil, mais ce n'était jamais à dates fixes, ni à un jour fixe dans la semaine. J'apprenais, deux jours avant, qu'il y aurait une séance du Conseil. Le président présidait en allemand par condescendance pour moi qui ne comprenait pas le suisse-allemand ; il indiquait les problèmes qu'il y avait, donnait quelques explications et arrivait à la conclusion. Rares étaient les conseillers qui s'exprimaient, ni parmi les cinq alémaniques, ni parmi les deux romands (qui devaient être choisis parmi ceux qui savaient l'allemand et qui comprenaient le suisse-allemand). Le Conseil votait, c'est-à-dire les membres laïcs du Conseil, pas les pasteurs. Pourquoi ? –Parce qu'ils sont employés, tandis que les laïcs sont employeurs. Les pasteurs n'ont donc pas voix au chapitre. Au début, mes collègues alémaniques se moquaient de moi qui venais avec mes dossiers pour parler, expliquer, demander ; mes dossiers ne les intéressaient pas, donc je n'avais rien à dire. L'un d'eux m'a affirmé que mon prédécesseur lisait le journal pendant les séances du Conseil. Il est arrivé que le Conseil délibérât pour fixer le salaire des pasteurs, non au mois, mais à l'acte, au nombre de cultes présidés par eux et autres activités, mais il se rendit tout à coup compte que je présidais autant de cultes que mes deux collègues ensemble. L'idée fut donc immédiatement abandonnée ! Une autre fois, un conseiller proposa que pour les vacances et les congés, les pasteurs soient soumis aux normes SIA (Société des Ingénieurs et Architectes) sans se rendre compte de la spécificité du ministère. Le Conseil administre, donc une lecture biblique ou une prière n'a pas sa place en séance.



Le Conseil est élu pour quatre ans. Les candidats doivent être soutenus par écrit par au moins cinq paroissiens. Il est arrivé que les élections soient précédées d'une campagne électorale ; des groupes soutenant les uns ou les autres, des comités se formaient pour envoyer des invitations à voter pour tel candidat. Ça chauffait dur ! En tout cas, autant que dans les partis politiques. Quand un candidat perdait, il ne lui restait plus qu'à payer la facture de tous les frais engagés, qui pouvaient se monter à plusieurs centaines de francs. Les candidatures devaient être déposées à la Préfecture qui vérifiait l'éligibilité des candidats. Mais il est aussi arrivé que la paroisse oublie et restât passive lors des élections prévues par l'Etat à telle date, sauf un groupe de femmes qui respectèrent les démarches et envoyèrent le nom d'une candidate avec le nombre de signatures requises. Le lendemain, on apprenait par les journaux que Mme une Telle était élue tacitement par la Préfecture, puisque le nombre de candidats ne dépassait pas le nombre de sièges ! Ce fut un beau tollé dans la paroisse. Le Conseil sortant eut une discussion avec le Préfet qui décida d'annuler cette élection et de permettre à la paroisse de procéder à des élections dans les trois semaines. C'est de cette gabegie que naquit des listes surcomplètes de candidats présentés par différents clans, ce qui obligea à organiser des élections. Beau sujet pour une comédie, mais peu reluisant pour une paroisse

Très régulièrement, le lendemain matin du retour de vacances, je recevais un coup de téléphone de la secrétaire du Conseil de paroisse, sans doute pour me demander de mes nouvelles, mais d'abord pour s'assurer que j'avais repris le travail. Il est même arrivé que, pendant un certain temps, on surveillât la fenêtre de mon bureau pour être sûr que je fusse au travail, notamment le soir. Ce genre de chose n'était pas particulièrement agréable.

C'est pourquoi, il y avait inofficiellement une **Assemblée des Romands**. C'était un lieu où la section française pouvait discuter librement de toutes sortes de sujets, faire des propositions concernant les activités francophones, mais sans aucun pouvoir juridique ; ce n'était donc pas une "assemblée de paroisse" ; elle avait lieu une fois par année. La **Commission romande** se réunissait assez souvent ; on y parlait de tout ce qui concernait la section française, de ses activités, de ses projets, des problèmes qui pouvaient se poser. C'était un petit groupe sympathique, où régnait la bonne entente. Elle était formée de quatre ou cinq paroissiens engagés, dont la mission était de soutenir le pasteur français dans son ministère et de préparer avec lui quelques manifestations, par exemple : la **journée romande**. Une fois par an, le section romande de la paroisse organisait une promenade ouverte à tous ; c'est ainsi que nous sommes allés à Grange Neuve, visiter l'Ecole d'agriculture, dont un paroissien était responsable ; sur le lac de Morat, dans les Franches Montagnes, dans l'une des plus grandes fermes du canton appartenant à un paroissien qui avait fait un "mariage mixte", linguistiquement parlant ; à Ferpicloz où il y avait une Reformierte Schule ; à Uttewil (Commune de Bösingén) et visiter l'Ecole ménagère de l'Eglise fribourgeoise, ce qui prouve bien que la grosse majorité des francophones n'était pas allergique face à la présence alémanique ; rendre visite à la paroisse de Romont. Plus tard, la promenade a eu lieu au Centre réformé à Charmey. Pratiquement, toute la vie paroissiale francophone se traitait dans le cadre de la Commission romande et non au Conseil de paroisse.



"Journée romande" à Grangeneuve

La **Couture romande** a son comité et sa présidente. Elle se réunit hebdomadairement et organise une course annuelle pour ses membres.

Le **chœur mixte paroissial** se nomme l'Echo romand.

Mon travail avait plusieurs dimensions. Ne parlons pas de la paroisse, mais de la **section française** de la paroisse. Les limites de mon ministère étaient donc très claires : tout ce qui concerne la langue française. Le fichier des paroissiens est à jour grâce aux informations régulières fournies par la Préfecture pour l'ensemble du district ; les questions fiscales obligent cette mise à jour. La secrétaire de paroisse est plutôt francophone, mais appartient à une famille 100% alémanique ; elle est

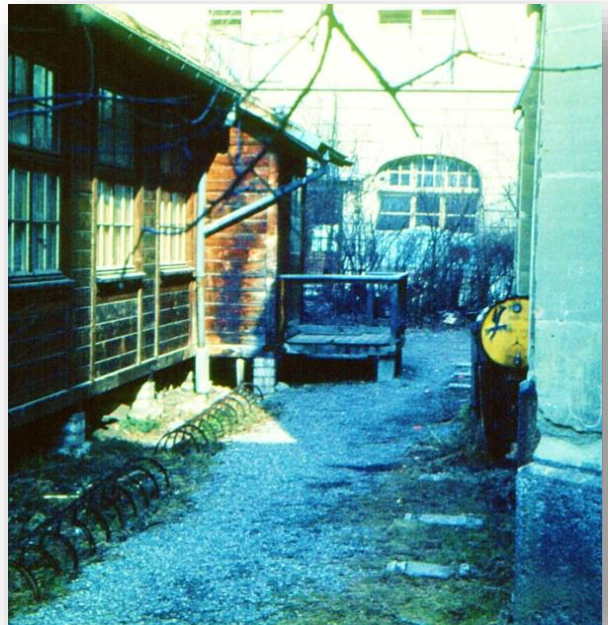


Soirée paroissiale dans la "Baraque"

donc agréée par les deux secteurs linguistiques. Mes paroissiens sont pour la plupart domiciliés en ville de Fribourg et ses environs immédiats. C'est, pour la quasi-totalité, des protestants expatriés à Fribourg pour des raisons professionnelles. Les grandes entreprises de Fribourg étaient pratiquement toutes entre des mains protestantes francophones car l'évêque, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> s., au moment de la naissance des usines, avait refusé aux catholiques d'implanter des fabriques par crainte du socialisme, voire du communisme. Ce vide a

conduit des protestants à le remplir : chocolats Villars, bières Cardinal et Beauregard, cartonnages, fonderie, établissements techniques, banques, assurances... Les patrons, sinon les cadres, sont protestants. Plusieurs cadres travaillent à Berne, notamment dans les grandes administrations fédérales, mais domiciliés plus agréablement à Fribourg. Cela signifie que beaucoup de protestants font partie d'une classe sociale au-dessus de la moyenne, d'où une incidence fiscale non négligeable. Du côté alémanique, mais sans tomber dans la caricature, les paroissiens sont plutôt dans la paysannerie et les branches annexes, laitiers, fromagers venus du canton de Berne et à ce titre ils vivaient plutôt dans les villages du district. C'est pourquoi je n'avais pas de culte en dehors de Fribourg.

Plusieurs paroissiens de langue allemande se considéraient comme Romands pour toutes sortes de raisons personnelles ou spirituelles, ce qui augmentait l'opposition entre les deux communautés linguistiques. Cette animosité venait aussi du fait que la ville de Fribourg est en grande majorité francophone ; les germanophones s'y sentent en minorité, peu reconnus. Dans la paroisse, ils sont la majorité et ils le font sentir. Il est arrivé que, dans une assemblée de paroisse le président du Conseil de paroisse qui est aussi président de l'assemblée, parle avec une telle véhémence, une telle violence contre le pasteur francophone que j'étais, que presque tous les paroissiens romands se sont levés et sont partis de colère. C'est dire le niveau



La "Baraque" derrière le Temple



de la mésentente à cette époque. Le lendemain, je recevais un bouquet de fleurs avec un mot d'un paroissien, tiré de l'Évangile : « *Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde* » (Jn 16 :33). Voilà le genre d'amitié qui caractérisait beaucoup de paroissiens romands, un amour fraternel et un attachement à la vie paroissiale malgré les difficultés. C'est grâce à ce genre de paroissiens que j'ai pu tenir le coup et *prendre courage*. Quel réconfort apporte l'Évangile !

Les paroissiens venaient donc à Fribourg pour travailler ; en général, ils se mariaient avant d'arriver à Fribourg ou retournaient dans leurs familles pour leurs noces. Au moment de la retraite, ils repartaient en général dans leurs anciennes terres vaudoise, neuchâteloise ou genevoise.

## La baraque

Sur le territoire paroissial, quand je suis arrivé, donc bien avant la rénovation du temple, il y avait un bâtiment en bois derrière le temple, servant de salle de paroisse, qu'on appelait la *baraque*, une sorte de baraque de chantier. C'était plus que rudimentaire et étonnant qu'une paroisse comme celle de Fribourg fût logée à cette enseigne. Les Suisses-allemands ne l'utilisaient pratiquement pas ; les Romands au contraire y ont toujours organisé leurs réunions: soupers paroissiaux très bien fréquentés (souper jambon, souper raclette), mais l'infrastructure était misérable ; études bibliques, confé-



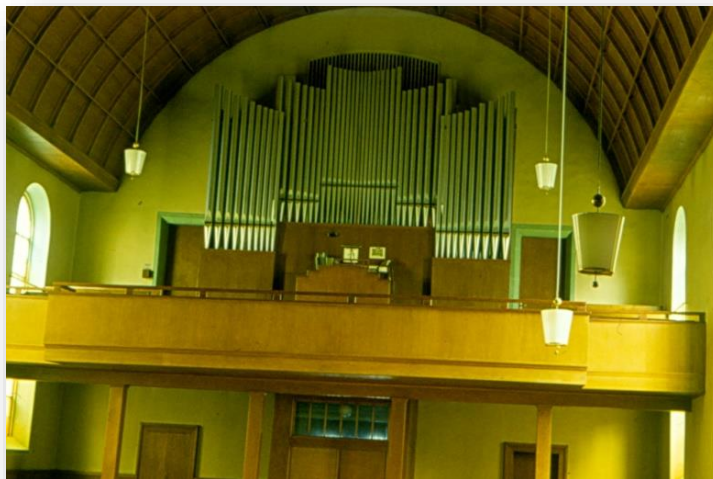
**Souper paroissial dans la "Baraque"**

rences comme celle du pasteur Freundler, alors secrétaire romand de l'EPER, Maurice Ray que tout le monde connaissait à cause de son émission radio "le courrier du cœur" à 22 h., conférences missionnaires, séances de l'UCJG, catéchismes, Ecole du Dimanche et tout autre réunions qu'on souhaitait organiser. La baraque n'étant pas utilisée par la section alémanique, nous avons pu l'utiliser très librement.

## Le culte

Le culte avait lieu tous les dimanches, plus les jours de fêtes chrétiennes au temple de Fribourg. Comme dans l'Église vaudoise, la sainte cène était célébrée huit fois par an ; ce qui était déjà beaucoup trop aux yeux des paroissiens alémaniques, mais trop peu aux yeux des Romands. On réfléchit à en ajouter une, le troisième dimanche du mois, mais afin de ne pas "exagérer", cette célébration n'aurait pas lieu si la cène était déjà prévue traditionnellement dans le mois. Le Conseil de paroisse accepta cette nouveauté contraire à l'ecclésiologie de Zwingli à laquelle mes collègues alémaniques tenaient fermement, mais conforme à celle de Calvin qui préconisait la cène au moins une fois par mois, à défaut de chaque dimanche. Mais cela allait donner du travail supplémentaire au sacristain qui, si je ne me trompe, a vu son salaire augmenter.

Or, un groupe de jeunes filles handicapées logées dans un internat-couvent à Seedorf, dont le quotient intellectuel (QI) était considéré comme très faible, venait au culte régulièrement. Elles savaient bien que le troisième dimanche, il y avait la communion, mais elles ne pouvaient pas enregistrer que, si la cène était déjà célébrée un autre dimanche du mois, cette communion du troisième dimanche tombait, ce qui arriva au mois de novembre, à cause de la fête de la Réformation qui a lieu le premier dimanche de novembre. Quand je les ai revues la semaine suivante dans leur Institut, elles étaient déçues et perturbées. Il leur avait manqué quelque chose : ce pain, cette coupe, qui étaient pour elles les signes visibles, concrets, palpables de l'amour de Dieu. Complètement déstabilisées, elles me dirent « Dimanche dernier, c'était le troisième dimanche du mois, on croyait qu'il y aurait la communion, mais elle n'a pas eu lieu. Pourquoi ? ». Répondre que c'était un mois où il y avait déjà la communion et que par conséquent... etc. eût été incompréhensible pour elles.



Les orgues au Temple



Sortie du culte français

Ces filles m'ont fait réfléchir. Que comprenaient-elles de tout ce qui était dit au culte, de toutes les phrases de la liturgie, de la prédication ? Pour elles, la communion, avec le pain et la coupe, choses toutes matérielles sans doute, la communion leur parlait, non avec les mots, mais autrement. L'amour du Christ se comprenait mieux à travers le sacrement qu'à travers les paroles ; par la cène, elles étaient en communion avec le Sei-

gneur mort et ressuscité au-delà des mots qui touchent notre cerveau. Pour elles, le culte prenait tout son sens par les gestes, la fraction du pain et l'élévation de la coupe, par l'acte de manger et de boire à la table du Seigneur qu'elles pouvaient recevoir là en plénitude.

C'est pourquoi, j'ai immédiatement demandé une réadaptation des services de sainte cène. Toute la section française a parfaitement compris et le Conseil de paroisse a accepté. Ces jeunes filles, au QI si faible, ont elles-mêmes conclu « Maintenant, c'est normal ». Est-ce que ceux qui ont un QI très élevé comprennent ces réalités ?

Durant la **semaine sainte**, on organisa des recueils chaque soir ; 30 à 50 personnes y participèrent. Le Vendredi Saint, le culte allemand prenait toute la matinée, si bien que le culte français devait avoir lieu le soir. Lorsque je suis arrivé pour présider le culte, je fus stupéfait : le temple était bondé ; plus de la moitié était des alémaniques. Que se passait-il ? La réponse m'a été donnée



ensuite : puisque le jour de Vendredi Saint n'est pas férié, tous les magasins sont ouverts ; les commerçants et les employés ne peuvent donc pas participer au culte alémanique du matin. La suite de l'explication est instructive : si les catholiques ne fêtent pas Vendredi Saint, les protestants montrent leur protestantisme en venant précisément au culte ce jour-là. Dès que Vendredi Saint a été déclaré jour férié, le phénomène anticatholique disparut et les protestants ne se sentirent plus obligés de venir au temple ce jour-là !

A l'occasion des fêtes chrétiennes, la sainte cène était offerte ailleurs qu'au temple. Avec trois ou quatre paroissiens, nous allions à l'Asile de Vieillards, à l'hôpital cantonal, chez tel ou tel paroissien et même à l'hôpital Daler pour des malades francophones. Ce moment comprenait une partie liturgique adaptée à la fête, lecture biblique, méditation, liturgie de cène ; pour la communion, j'avais acheté un coffret ad hoc de l'aumônerie militaire qui est très pratique ; le tout durait environ 20 minutes. La veille, j'avais averti les institutions et si possible visité ces paroissiens.

Des paroissiens souhaitèrent un **culte du soir**, une fois par mois, sauf juillet et août, en plus du culte du matin ; un culte qui prendrait une forme plus simple, plus légère que celle du matin et qui serait centré sur la sainte cène. On entendit alors cette réflexion parmi les paroissiens de langue allemande : « Les Welsch veulent plus de cultes ; ils nous prennent notre temple ». Qu'est-ce à dire, sinon que les Romands ne font pas vraiment partie de la paroisse, que le temple bâti effectivement par les Suisse-allemands en 1875 n'est que pour les Suisses-allemands ? De plus, une telle réflexion, à cette époque, mettaient en lumière la division profonde entre les deux communautés linguistiques. Des deux côtés, il y avait des excès et parfois les Romands se considéraient plus chrétiens que les Suisses-allemands, car ceux-ci se refusaient à manifester extérieurement leur foi ; l'un des pasteurs alémaniques disait volontiers « La foi se vit tout à fait intérieurement. On n'a pas à la laisser paraître ». D'autre répliquaient « Ils la cachent si bien qu'on se demande si elle existe vraiment ». Et voilà que les Romands voulaient des cultes supplémentaires, une dizaine de plus par an ! L'organiste titulaire alémanique ne fut pas sollicité ; un paroissien, M. Quinche, organiste lui aussi, s'offrit pour jouer, non sur le grand orgue, mais sur un orgue positif qui était arrivé dans le temple, je ne sais pas depuis quand, ni pourquoi. C'est un orgue domestique de Sumiswald. Cet objet entreposé dans le chœur, resté jusque-là, inutile (mes collègues ne l'avaient pas taxé d'idole !), trouva ainsi sa place dans la liturgie du culte du soir. Les fidèles du matin étaient donc aussi présents le soir, avec d'autres bien sûr.

L'ordre du culte du soir était simple :

- sonnerie des cloches, prélude
- invocation, introduction (Psaume), chant spontané
- préface, chant spontané
- lectures bibliques (AT, Epître, Evangile) en relation avec la cène
- confession de foi, chant
- méditation/prédication, silence
- institution de la cène, prière eucharistique, chant, oraison dominicale
- invitation, tablee, fraction, élévation, communion
- action de grâce, prière d'intercession, chant
- exhortation, bénédiction, chant spontané, postlude, offrande à la sortie

La prière d'intercession était faite de propositions des fidèles sur le moment, rassemblées et mises en forme sur le champ ; il fallait donc que j'aie de quoi écrire.

L'atmosphère du culte du soir est très différente de celle du matin ; la journée est terminée, c'est le dernier acte, on est plus détendu. Commencer le dimanche ensemble par le culte et le terminer par le service du soir crée davantage de fraternité ; la communauté paroissiale devient une famille.

Aux cultes du soir, il est aussi arrivé que nous présentions des informations en tous genres et des annonces paroissiales grâce à des diapos, en vue de la prière d'intercession. Parfois même, la prédication utilisait ce médium. Pour faciliter la technique, un paroissien, propriétaire d'un magasin d'optique, me prêtait un appareil de projection avec un objectif permettant de projeter depuis la galerie de l'orgue sur le fond du temple. Ce matériel, très moderne dans les années 1960/70 est devenu totalement obsolète aujourd'hui.



**Ne jamais négliger l'aspect générosité dans la paroisse**

L'impôt paroissial n'est pas rien ! Grâce à ses rentrées fiscales, toute la vie paroissiale est assurée confortablement. En conséquence de cet état de fait, les **offrandes au culte** ne jouaient pas de rôle financier dans la paroisse. Il n'y avait pas de collecte liturgique d'offrande. Les troncs, à la sortie indiquaient : "Pour les pauvres – Für die Armen", dont le bénéfice était attribué à l'office social de la paroisse. Il y avait une ou deux offrandes spéciales, notamment la Collecte de la Réformation, organisée sur le plan suisse et servant chaque année à soutenir un projet d'Eglise ou de paroisse quelque part en Suisse. L'Eglise fribourgeoise en a bénéficié pour la construction du Centre réformé à Charmey.

Pourtant, cet acte cultuel doit avoir sa place et son sens dans le cadre du culte. Son absence a suscité des propositions parmi les Romands : une offrande destinée à la Mission outre-mer via nos organisations missionnaires. Le Conseil de paroisse hésita et finit par accepter à une condition : que la collecte ne se fasse pas pendant le culte, mais à la sortie, et surtout, après les troncs pour les pauvres. C'est ce que nous avons fait et dans les "annonces" il y avait une information sur tel ou tel aspect du travail missionnaire, des nouvelles de Mlle Margrit Binggeli, "notre missionnaire fribourgeoise", etc. ce qui a alimenté sérieusement les dons de la paroisse pour le Département missionnaire qui venait de naître.

Je suis allé assez fréquemment présider le culte ailleurs dans le canton :

- à Courgevaux dans une salle d'école, un dimanche soir de janvier 1963, à Courtepin ; et aussi à Estavayer, Romont, Bulle, Meyriez, Morat (église française), Môtier (échange de chaire), donc dans toutes les paroisses francophones. Malgré la distance, on se connaissait bien. Les paroissiens savaient qui étaient les pasteurs romands.
- il m'est aussi arrivé de présider des cultes militaires tant à Fribourg qu'à Bulle. J'ai eu de la peine à admettre que leur intégration au culte public fût considérée comme impossible.
- à Genève à 22h.30 dans les studios de la Télévision pour le recueillement final du dimanche soir. J'ai participé par la suite à des exercices pratiques à la Télévision à Genève.
- il y avait aussi les cultes pour skieurs aux Paccots, dans la chapelle catholique mise à disposition du culte protestant en fin de journée. L'Union chrétienne y participait très activement et joyeusement. Il est aussi arrivé qu'un culte soit célébré au Lac Noir.

## L'Ecole du Dimanche

Elle a bien fonctionné. Elle avait lieu pendant le culte des adultes. On venait donc au culte en famille ; les plus petits enfants qui n'étaient pas encore en âge de l'Ecole du Dimanche, étaient descendus en Basse-Ville, à la crèche réformée, par un paroissien très fidèle et dévoué. Ce petit groupe était tout heureux de cette heure de jeux ; cette garderie nous était bien précieuse.



**Préparation de l'Ecole du Dimanche**

Grâce à l'amabilité de ce paroissien, le groupe était ramené à la fin du culte. Avec les plus grands, on commençait ensemble dans le temple, puis on se séparait pour la suite. L'Ecole du Dimanche avait lieu à la baraque, plus tard, sous le temple, après les rénovations. Les enfants venaient donc avec leurs parents qu'ils quittaient pour sortir avec les moniteurs et monitrices.

Ce petit cortège sympathique a fait envie à quelqu'un qui m'a dit : « C'est tellement beau, ces enfants qui sortent tout joyeux. Est-ce que vous pensez que je pourrais moi aussi devenir monitrice ? ». Le témoignage de ces petits portait des fruits inattendus. Pendant tout le temps de mon ministère à Fribourg, il y eut toujours assez de moniteurs et de monitrices. Parmi les moniteurs et monitrices, il y eut des membres des UCJG d'une vingtaine d'années à peine ; deux Belges qui ne se connaissaient pas auparavant ont aussi souhaité être moniteurs. Les préparations avaient lieu chez nous, au salon, tous les quinze jours. Tous les moniteurs en voulaient. La préparation était une sérieuse étude biblique des sujets à aborder, les questions posées étaient importantes. Certains moniteurs repartaient ensuite en voiture chez eux, mais, m'ont-ils dit plus tard, « On en parlait encore au moins pendant une heure dans l'auto avant de se quitter ». Un autre, en rentrant vers 22h.15 réveillait sa femme pour lui faire vivre la préparation. Je dois bien constater qu'ils étaient des passionnés. Comme Jean-Frédéric et Olivier étaient dans leur groupe le dimanche, ils me racontaient ce qu'ils avaient reçu comme message de leurs moniteurs, dont l'un d'entre eux travaillait à la Direction générale des douanes à Berne et représentait souvent la Suisse dans les Conférences internationales ; il reprenait le sujet prévu, mais très souvent il leur racontait ce qui se passait en Israël en conflit avec l'Egypte, les Palestiniens, et ouvrait son groupe à un autre aspect des pays bibliques. Malgré les directives que je donnais, les moniteurs se sentaient libres face à leur groupe, et j'en suis bien heureux.



**Préparation de la fête de Noël  
avec l'appui des grands et des petits**

La fête de Noël s'étendait parfois sur tout le temps de l'Avent et mettait à contribution les paroissiens sachant bricoler, peindre, dessiner, modeler ; plusieurs messieurs et dames pleins de talent et de savoir-faire aidaient les enfants à réaliser ce qui deviendrait le matériel du culte de Noël des enfants, lequel avait lieu plusieurs jours avant le 25 décembre, car la paroisse se vidait au moment des fêtes ; les familles exilées à Fribourg rejoignaient leur parenté quelque part en Suisse romande et nos deux moniteurs belges regagnaient leur patrie à cette occasion.



**Panneau pour Noël**

En juin, c'était la promenade. Des dizaines d'enfants et tous les moniteurs étaient concernés (aucun n'aurait voulu manquer cette journée). Où aller, comment organiser le programme, les idées ne manquaient pas :

- les ruines de Grasbourg à la frontière du canton de Berne, ont été proposées par un jeune moniteur (01.07.62),
- Brit, dans la vallée de la Broye reçus par la famille d'un des enfants (18.06.67),
- promenade à Autafond, invités par une famille de paroissiens (22.06.69),
- le Gibloux, proposé par un moniteur, directeur de banque,
- Broc, à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la Ligue pour la lecture de la Bible (22.06.75)...

La journée commençait par le culte-école du dimanche donné cette fois-ci par le pasteur, des jeux bibliques, d'adresse, la course aux sacs, les parfums à reconnaître, rien d'extraordinaire, mais tout était bien préparé par les responsables des postes et des ateliers. Grâce à la qualité des moniteurs et des monitrices, de tous les accompagnants, toute la vie de l'Ecole du Dimanche a été un temps béni et enrichissant pour chacun.

## Le catéchisme

Il a pris plusieurs formes. Tout d'abord de 14 à 16 ans, deux heures par semaine et par année d'âge, puis de 12 à 16 ans avec un rythme différent, mais toujours par année d'âge. J'ai utilisé les deux brochures de catéchisme de de Pury ; les catéchumènes, eux, avaient leur Bible et quelques petits résumés tels que ceux que l'on trouve dans le livre vaudois de catéchisme. Mon but était que la Bible fût un livre le mieux connu possible dans sa structure (l'ordre des livres) et dans son contenu avec une idée du déroulement du temps et des événements (l'histoire du salut). J'ai organisé des petits concours en formant plusieurs groupes concurrents et en leur présentant des petits dessins schématiques faisant allusion à un événement biblique (par exemple : un arc en ciel, une étoile, une croix) ; il fallait que le groupe trouvât dans la Bible le verset où il en était question. J'avais une quinzaine de dessins. Tous les groupes s'acharnaient et finissaient par trouver. C'est un bon moyen pour qu'ils apprennent à s'orienter dans ce gros livre. Souvent la réflexion était amorcée par un photolangage. J'ai aussi utilisé le matériel édité par J.-J. Fleury. Une jeune Hollandaise d'environ 18-19 ans m'a demandé de la préparer en vue de son entrée dans l'Eglise ; elle m'expliqua que, dans son Eglise néerlandaise, on ne confirmait pas avant 18 ans et qu'il fallait faire une démarche personnelle pour y être admis comme membre. Ce fut une expérience très enrichissante ; sa démarche spirituelle et son engagement ne manquaient pas d'originalité. Par ailleurs, elle participait activement au groupe de l'UCJG. A une autre occasion, ce fut un monsieur d'une trentaine d'années qui suivit un cheminement semblable.

Les catéchumènes devaient normalement participer au culte. Chacun avait une carte à faire signer à la sortie. Le système fonctionnait assez bien. Un jour, un père de famille m'a dit : « Dimanche



dernier, nous sommes allés en promenade en voiture. A 10 h., on s'est arrêté, on a écouté le culte à la radio et ensuite, j'ai signé la carte. Ça va comme ça ? ». Assez souvent, des adolescents en visite à Fribourg me demandaient de signer leur carte ; c'était une occasion pour moi de les encourager dans leur catéchisme.

Les catéchumènes ont aussi participé activement au culte. On s'y préparait la veille, dans le temple : apprendre à lire lentement, distinctement, fort, de telle manière que les paroissiens entendent, même depuis le fond du temple. Apprendre ou répéter les cantiques du lendemain, prendre connaissance de la liturgie et de son déroulement, afin de pouvoir vivre le culte le mieux possible dans un esprit de prière et de recueillement. Tout cela c'est du catéchisme pratique à ne pas négliger.

Les catéchumènes n'étaient pas que des enfants des paroissiens. S'y adjoignaient tous les élèves de l'internat du Collège St Michel, une dizaine, venus d'un peu partout en Suisse romande. Chaque volée formait un groupe d'environ 30 catéchumènes, garçons et filles, ce qui posait parfois des problèmes de comportement, car les écoles fribourgeoises ne sont pas mixtes, donc filles et garçons n'étaient pas habitués à se côtoyer. Il est aussi arrivé qu'un ou deux adolescents soient placés dans un internat fermé pour cause de délinquance ou autre difficulté ; il fallait aller les chercher et les ramener dans leur prison pour jeunes, tenue par des sœurs catholiques. La même démarche devait avoir lieu pour le culte du dimanche.

Une fille alsacienne, en âge de catéchisme, était scolarisée à l'Institut de Pensier tenu par des sœurs. Ses parents me demandèrent de m'en occuper. Je suis allé me présenter à la porte de l'Institut en demandant de voir cette jeune fille en vue de son catéchisme. On me répondit qu'il n'était pas question que j'entre dans la maison. J'ai alors demandé que la jeune fille sorte, pour que je puisse lui parler. C'est ainsi que nous avons fait connaissance, debout, devant l'entrée de cet internat où le sexe masculin n'est pas admis, sauf, je suppose, le prêtre agréé, puisqu'il n'y a pas de prêtresse. Nous avons convenu qu'elle viendrait chez moi. Au jour et à l'heure, un taxi l'amenait, nous passions une heure ensemble et je la reconduisais devant la porte de cet internat peu avenant. Plusieurs années après, le Conseil de paroisse de Montreux cherchait un lieu de retraite et un conseiller trouva cet internat qui ouvrait largement ses portes ; les mêmes sœurs étaient toujours là, mais la roue avait tourné. *Sic transit gloria ecclesiae romanae.*

Au cours de l'année catéchétique, notamment lors des congés de la Toussaint, il y eut des camps (le mot retraite est trop fort) à Crêt-Bérard, au pavillon avec dortoirs. Une année, le résident voulut absolument que les catéchumènes logent dans le cloître ; ce fut une catastrophe ; ils s'aperçurent rapidement que les conduits d'air chaud permettaient la communication avec les autres chambres ; les filles du premier étage essayaient de faire monter les garçons avec des ficelles ; tous les accompagnants adultes étaient sur les dents ! Il est aussi arrivé qu'un camp soit organisé au chalet Chez le Gros à la Montagne de Buttes, avec participation au culte aux Bayards. Plus tard, ces week-ends eurent lieu au Centre réformé de Charmey conçu pour ce service offert à l'Eglise ; deux responsables restaient pourtant éveillés toute la nuit, mais le contrôle était facile : deux rangées de dortoirs avec deux couloirs. On organisa aussi des camps catéchétiques régionaux, pour toute la partie francophone de l'Eglise au château de Vaumarcus.

Le thème de ces week-ends portait sur les sacrements. En communiquant les questionnaires que j'avais préparés aux accompagnants, l'un me dit : « J'aimerais qu'on ajoute une question supplémentaire : Peut-on communier sans être baptisé ? ». On ajouta donc la question. Il me demanda comment j'allais répondre ; je lui dis « C'est simple, communier sans être baptisé n'est pas une catastrophe ; mais si quelqu'un tient à vivre ce sacrement, il faut qu'il se soumette au premier et demande le baptême. Ce n'est pas une affaire juridique, mais spirituelle. Parmi tous les sens du baptême, il y a notamment celui-ci : l'entrée dans l'Eglise. La sainte Cène est donc le repas des baptisés ». Il m'a alors révélé que sa femme n'était pas baptisée et me demanda ce qu'il fallait faire, si cela l'excluait du week-end catéchétique. Evidemment non ! Dans les entretiens qui ont suivi, elle m'a expliqué que dans les milieux darbystes où elle avait été élevée, on ne pouvait demander le baptême que quand on se sentait prêts. « Or, me disait-elle, quand peut-on se sentir prêt, digne de recevoir le baptême ? Voilà pourquoi j'ai refusé cet orgueil spirituel ». Lors d'un service du soir, le 5 janvier 1964, elle a été

baptisée au nom du Père, du Fils et du St Esprit, baptême reçu comme un cadeau du Seigneur et non comme une récompense de la maturité spirituelle.

La **confirmation** avait lieu aux Rameaux. Les collégiens confirmaient dans leur paroisse de domicile ; ce jour-là, il arrivait que des catéchumènes demandent le baptême, que d'autres le confirment, que des catéchumènes adultes, ayant eu des entretiens particuliers, confirment également. Une année, un catéchumène m'a dit : « Nous aimerions que vous nous fassiez une faveur » « Quoi donc ? » « On aimerait préparer et officier nous-mêmes le jour des Rameaux » « D'accord, mais ça va demander du travail », et ils se sont mis au travail. Vers la fin du catéchisme, je leur ai demandé de répondre par écrit à un certain nombre de questions concernant la foi chrétienne, leur propre situation spirituelle face à Jésus-Christ, à l'Eglise, ce qu'ils en pensaient personnellement. Avec toutes ces questions et leurs réponses, ils eurent en main la prédication du jour des Rameaux. Ils choisirent les lectures bibliques, les prières, les cantiques ; ils décidèrent qu'eux-mêmes joueraient le prélude, l'interlude et le postlude avec leurs propres instruments, flûte, hautbois, saxophone. Ils voulurent surtout ne rien oublier. Le résultat fut magnifique, avec un seul problème : pour ne vouloir rien n'oublier, une heure de culte était insuffisante ! Commencé à 10h.15, la prédication n'était pas terminée à midi ; et à 13h. on n'en était pas encore à la bénédiction. A la sortie, les catéchumènes distribuèrent le texte de leur prédication sous forme de cahier. Les paroissiens, notamment les familles, furent d'une patience remarquable ; seulement, les réservations au restaurant ont été bouleversées ! Onze mois plus tard, des parents m'ont demandé avec une très grande gentillesse « Est-ce que le culte des Rameaux sera comme l'an passé ? C'est simplement une information utile pour le restaurant ».

Il est arrivé que deux familles, père, mère et enfants, d'origine catholique, italienne pour l'une, suisse pour l'autre, demandent leur affiliation à l'Eglise réformée. Pour l'une comme pour l'autre, ce fut l'occasion de nombreux entretiens spirituels, catéchétiques, d'information sur l'Eglise réformée et sa compréhension de l'Evangile. Dans les deux cas, cette préparation dura plusieurs mois et aboutit à une réception joyeuse et accueillante dans l'Eglise. Ils durent faire une démarche d'ordre civil et juridique pour sortir des registres catholiques et se faire inscrire dans les registres protestants, tout cela à cause du régime fiscal cantonal. L'une d'entre elles, la famille italienne, devint très active dans la paroisse.



L'Union chrétienne dans la "Baraque"

## Les UCJG

Le groupe unioniste de Fribourg me reçut joyeusement à la baraque, derrière le temple, à mon arrivée : des grands adolescents et des jeunes adultes de tous les milieux sociaux. Un unioniste pourtant se distinguait, Maurice, la cinquantaine, contre-maître chez *Chocolats de Villars* et qui disait en parlant du groupe

« Nous, les jeunes... ». Il entretenait une correspondance avec beaucoup de personnes qui étaient ou avaient été unionistes. Il les faisait venir pour une soirée. Je me souviens d'un cadre de Nestlé qui

avait parcouru le monde entier et qui revenait cette fois du Japon. Il avait une petite voix, un visage souriant et nous racontait ses expériences vécues ici ou là, en nous montrant comment il vivait sa foi chrétienne là où il séjournait.



**Les coupe-bise à Romont après le culte**

Soirées d'ouverture sur le monde, sur les Eglises qu'il avait rencontrées si différentes de la nôtre et tout aussi fidèles au Christ, mais autrement. Une autre fois, J.-P. Zoëll, un collégien qui préparait son baccalauréat à St Michel et qui était musicien présenta la musique, particulièrement la musique d'orgue. Une infirmière missionnaire, Gisèle Roy, dont les grands parents habitaient les Tuileries-de-Grandson, parla de la mission médicale. Les UCJG fribourgeoises se rencontrèrent avec celles du Valais et du canton de

Vaud. Il y eut aussi une fois un problème d'alcool ; deux garçons avaient des difficultés ; nous avons tous trois signé une déclaration d'abstinence "avec l'aide de Dieu" pour quelques temps.

L'année était ponctuée par quatre événements :

- A la fin de l'hiver, par n'importe quel temps, l'Union allait en corps au culte dans une paroisse francophone du canton : Romont, Meyriez, Môtiers, Estavayer ou Bulle. Nous pique-niquions quelque part dans les environs, souvent dans la



**A la Berra avec des unionistes de plusieurs Nationalités. Chalet du Ski-Club**



**La Jeunesse protestante romande fribourgeoise**

neige, et nous rentrions à pied jusqu'à Fribourg, alors que la nuit était venue.

○ Le week-end de Pentecôte se passait à la Berra, dans le chalet du ski-club dont faisait partie Maurice Rossier. Celui-ci montait tout le nécessaire pour le camp de trois jours, nourriture et boissons, à l'aide du télésiège qu'il faisait fonctionner. Lui seul était capable de persuader le responsable de mettre à sa disposition ce monte-charge original. Ce n'était pas une sinécure. Tous les jeunes de la région francophone de l'Eglise étaient de la partie. Le chalet pouvait recevoir 90 personnes. Nous étions toujours un peu plus, mais en 1964, nous avons eu 127 participants ! On ne savait plus où les mettre. Quelques jours plus tard, lors de l'évaluation de la retraite, tous les jeunes et moins jeunes décidèrent que nous devions avoir notre chalet à nous et en conséquence, un "comité chalet" fut nommé : Maurice fut élu le premier ; le pasteur de Bulle, aumônier de jeunesse, Gaby Marchand membre de l'Union



**Les coupe-bise à midi sur le retour de Romont**



chrétienne, et moi-même comme président. Ce fut l'origine d'une grande aventure qui aboutit au Centre réformé à Charmey en 1972.

- Le jour de la Fête-Dieu étant férié dans le canton de Fribourg, l'Union en profitait pour une sortie quelque part. L'un des membres nous conduisit jusqu'au sommet de la Dent de Broc, véritable ascension. Une autre année, ce fut au Moléson ; et encore au lac Noir, aux Neuschels via Jaun.
- En novembre, un camp se déroulait au chalet de Rosaly (appartenant au club Rambert) au-dessus de Châtel St Denis.



**Au chalet des Rosalys**



**Culte aux Paccots avec les UCJG de Fribourg**

Les groupes de jeunes avaient l'habitude des Paccots, car la chapelle catholique servait au culte protestant en saison, en hiver et parfois en été. A tour de rôle, ils y présidaient un culte avec leur pasteur et passaient ensuite la journée à ski. Le chalet de Rosaly est un peu plus haut. Le week-end renforçait la cohésion des groupes et leur mutuelle connaissance. L'ambiance était chaleureuse et fraternelle. Comme à la Berra, les pasteurs francophones étaient présents et menaient le week-end avec quelques jeunes, futurs cadres dans l'Eglise fribourgeoise. Une année, le pasteur Paul Glardon est venu parler du cinéma, sa spécialité. Nous y montions en famille, comme aussi à la Berra. Jean-Frédéric et Olivier se faisaient chouchouter par les jeunes filles du camp et ont vécu des heures inoubliables.

Toutes ces rencontres avaient pour but de former spirituellement ces jeunes, appelés à succéder à la génération précédente. Il fallait donc les initier aux rouages de l'Eglise, les inciter à prendre des initiatives capables d'être réalisées. Etude biblique, prière, chant étaient au programme. Ces rencontres ont aussi vu naître des relations entre garçons et filles, entre copains et copines, relations devenant sérieuses et aboutissant à des mariages. Trouver le partenaire avec lequel on passera toute sa vie faisait évidemment partie de la pensée de presque tous les participants, surtout dans un canton comme celui de Fribourg, où le protestantisme romand ne représente que le 2% de la population. Le milieu unioniste pour trouver son futur conjoint me semble être une garantie, non pas absolue, mais certainement valable. Plusieurs de ces couples ont donné à l'Eglise et aux paroisses des responsables de choix.

Les membres de l'Union ont été bien engagés dans la paroisse et ont su donner un coup de main là où c'était utile, notamment lors des soupers paroissiaux et de manifestations diverses.

Parmi les paroissiens d'âge mûr, plusieurs avaient été unionistes ; ils avaient voyagé et gardaient un souvenir lumineux du temps de leur participation aux activités unionistes, dont le résultat était leur engagement d'adultes et de responsables dans la paroisse et dans l'Eglise.



**Le culte avec la cène à Rosaly**

La Commission cantonale de Jeunesse francophone faisait le lien entre tous les groupes paroissiaux. Elle se réunissait au 4 à 6 fois par année ; les pasteurs y assistaient et l'ambiance de la



Commission était fort agréable. Elle siégea surtout à Fribourg, mais aussi dans toutes les autres paroisses francophones de l'Eglise. Elle organisait de temps en temps une Journée de Jeunesse, comme à Morat, par exemple, en avril 1964 (c'était l'année de l'Exposition nationale à Lausanne). Le thème de cette Journée a été original : Imaginer la future Exposition nationale dans 25 ans.

## L'aumônerie dans les hôpitaux

Mes collègues alémaniques s'occupaient de l'hôpital Daler (nom d'un généreux donateur protestant francophone de Fribourg, mais réputé alémanique) et de la clinique Ste Anne. Le pasteur francophone avait la responsabilité de l'hôpital des Bourgeois (situé au bas de la rue de l'Hôpital, en amont de la Place Python) et de l'hôpital cantonal (à l'Av. du Moléson, bâtiment qui avait été construit pour être une école et qui a servi en fait d'hôpital). Le médecin-chef de l'hôpital des Bourgeois (le Dr Grec) était un paroissien. Il arrivait de temps en temps qu'une blouse blanche entre subrepticement et sans bruit dans le temple et participe à une partie du culte, puis retourne rapidement à l'hôpital, souvent avant-même la fin du culte, c'était lui. Un de mes amis y vint quelque temps comme interne (Dr Dériaz). Un paroissien (M. Castella), l'unique bourgeois de la ville qui était protestant, y logeait. Très fidèle au culte et aux manifestations paroissiales, il était aimé de tous les paroissiens. Il est arrivé que j'aie, avec deux ou trois paroissiens, porter la cène à un malade au moment de Vendredi Saint ou de Pâques, mais ce genre de service fut rare, car les protestants allaient plutôt à l'hôpital Daler, qui est considéré à juste titre comme un hôpital protestant.

La fusion de ces deux hôpitaux et l'érection du nouvel hôpital à l'Ouest de la ville a augmenté notablement le travail d'aumônerie. Dans ce nouveau bâtiment, il fut prévu, évidemment, une chapelle catholique. J'ai assisté à sa consécration par l'évêque Mamie en septembre 1971. J'ai vécu là un moment plein d'intérêt pour moi. Il y eut les danses de l'évêque et de ses acolytes à l'intérieur de la chapelle, avec de nombreux encensoirs fumants. L'évêque a déposé dans quatre cavités aux quatre coins de l'autel, des mini-reliques, avec prières et genuflexions abondantes ; un prêtre maçon est venu sceller ces cavités avec du mortier et une truelle, puis les danses autour de l'autel reprurent... Je ne m'attendais pas à un tel cérémonial. A la fin, j'ai demandé au vicaire épiscopal si cette pratique avait cours à toutes les consécration d'édifices catholiques. « Oui, m'a-t-il dit, mais ce qui s'est passé maintenant est très raccourci ; en général, il y a une cérémonie plus grandiose ».



Pour la communion des malades ou des personnes âgées, ce service de l'armée suisse est bien adapté

Il fut aussi prévu une chapelle protestante, un local de plan à peu près carré. En 1968 déjà, l'architecte Haymoz prit contact avec moi pour savoir ce qu'il fallait pour un culte protestant. Je lui ai dit : une table de communion, une chaire ou un lutrin pour la prédication. Il me convoqua à plusieurs reprises en 1971 pour régler différents détails, mais surtout pour le choix des sièges. Nous sommes allés tous deux à Berne, chez Théo Jakob, spécialistes des meubles. Nous avons examiné plusieurs sièges, fauteuils ; l'architecte discutait prix : Fr. 1'200, 1'800 pièce ; 50 pièces... j'écoutais, assez ébahi de la commande. Une telle somme représentait environ 20 ans de salaire pastoral en France. Cet

achat me semblait d'autant plus incompréhensible que l'architecte m'assurait que mon travail d'aumônier serait presque exclusivement au lit du patient et non dans la chapelle, vu que le séjour en hôpital devenait de plus en plus réduit aux soins intensifs, et que la convalescence était prévue

ailleurs. En réalité, j'ai à peine vu cette chapelle terminée et meublée, éléments en bois, de couleur rouge-brun ; la table et le lutrin avaient une forme d'ellipse, car cette étape a été l'une des dernières dans la construction de cet hôpital. Depuis de longs mois tout le reste fonctionnait. J'ai quitté Fribourg sans l'avoir utilisée.

Effectivement, j'ai parcouru les étages de ce grand nouvel hôpital. L'aumônier bénéficiait d'un badge et d'un écriteau "aumônier" avec une boucle, à crocher à la poignée de la porte, ce qui garantissait la tranquillité pendant le temps de ma visite. Le fichier de l'hôpital indiquait la confession. A vrai dire, le secrétariat avait des hésitations avec le mot "protestant", car il arrivait des baptistes, des méthodistes ou des adhérents rattachés à toutes sortes de dénominations. J'ai dit au responsable qu'il mette dans mon fichier tous les non-catholiques, expression couramment utilisée dans le canton. Chaque semaine j'y passais au moins une matinée à visiter 30 à 50 patients. Une paroissienne dévouée montait à l'hôpital chaque semaine, consultait pour moi le fichier et envoyait une lettre pré-imprimée aux pasteurs de domicile des patients, lettre qui partait avec le courrier officiel de l'hôpital. Travail précieux, demandant disponibilité et secret bien évidemment.

Ce même architecte avait été mandaté par la ville de Zürich en vue de la construction d'une colonie de vacances à Charmey. Il me demanda de pouvoir visiter le chantier du futur Centre réformé. Nous sommes montés ensemble à Charmey et avons visité le Centre réformé qui allait être inauguré. Il a convenu que les bâtiments étaient une réussite !

## Travail dans les écoles



Quelques enfants de la classe française de l'École réformée

Les écoles sont confessionnelles de par la Loi cantonale. La quasi-totalité des écoles sont donc réputées catholiques, sauf dans le district du Lac où elles sont réformées depuis la Réformation du XVI<sup>e</sup> s., Morat ayant passé à la Réforme en 1531, grâce à la prédication de Farel et à l'appui de LL.EE. de Bern. Dans les chefs-lieux de districts, il y avait également une école réformée plus ou moins importante. A Fribourg, **l'École réformée**

avait un degré primaire allemand et français et un degré secondaire allemand. Environ 300 élèves y étaient scolarisés. Les deux classes françaises étaient tenues par deux institutrices vaudoises très gentilles, mais leur formation ne correspondait pas à celle de l'École normale. Elles avaient suivi une formation pour l'école enfantine et la Direction était très contente, car leur salaire en était d'autant moins élevé. J'y passais de temps en temps comme ami-visiteur et j'ai gardé d'excellents contacts avec l'une et l'autre. L'inspecteur scolaire était un Suisse-allemand parlant bien mal le français, ce qui ne facilitait pas l'inspection des classes. Il a fallu attendre son départ à la retraite pour avoir un inspecteur bilingue, puis francophone.

Le matériel à disposition, acheté dans les réserves de l'Etat, laissait à désirer. Les premiers mots que les enfants apprenaient étaient "pa-pe". Dans les classes suivantes, le livre de lecture contenait le récit de la vie des saints et de leurs miracles. Il eût fallu acheter le matériel soit à Lausanne, soit à Neuchâtel, mais il coûtait plus cher. Tous les enfants protestants n'ont pas fréquenté l'Ecole réformée ; du reste seules quatre années étaient possibles à Fribourg. Chaque année, il y avait un culte au temple, pour les classes alémaniques, puis pour les classes francophones.

La section française de la paroisse a pu bénéficier des locaux de l'Ecole réformée en soirée. Plusieurs réunions, conférences avec des hôtes venant de l'extérieur, s'y déroulèrent... jusqu'à 22 h.00 correspondant à l'extinction de la lumière. Plusieurs fois, il fallut redescendre les étages dans la nuit. Parmi ces soirées, on peut noter une conférence sur la musique religieuse au XVI<sup>e</sup> siècle, des soirées missionnaires notamment avec M. C. Pfluger ancien colon devenu missionnaire, ou M. Roger Burnier, secrétaire pour l'Action chrétienne en Orient (ACO), rencontre avec le pasteur Albert Girardet, aumônier de la Jeunesse dans l'Eglise vaudoise. Mais la plupart des réunions se tenaient à la baraque. L'Ecole réformée était aussi utilisée très régulièrement par le Chœur paroissial, l'Echo romand, pour ses répétitions hebdomadaires.



L'Ecole réformée à Fribourg

Les prêtres allaient dans toutes les écoles donner "l'heure de religion", c'est-à-dire le catéchisme. Symétriquement, les pasteurs avaient aussi des Religionsstunden à dispenser aux élèves réformés. Je n'ai pas voulu utiliser ce terme. J'ai indiqué aux Directeurs que je donnerais des leçons "d'instruction chrétienne", excluant le mot "religion" qui induit le catéchisme, alors que le mot "instruction" ne fait pas appel à la foi. Dans cette perspective, n'importe qui aurait pu suivre mon enseignement sans être attenté dans ses convictions profondes, quelles qu'elles soient. J'ai toujours réservé le catéchisme au cadre paroissial. Ces cours ne remplaçaient donc nullement les leçons de catéchisme. Les cours que j'ai donnés portaient sur la connaissance biblique, les récits rapportés par la Bible ou des questions d'éthique.

Le problème pour les Directeurs était de trouver une heure convenant à tous les élèves protestants disséminés dans plusieurs classes. L'heure qui m'était réservée était placée en fin de matinée ou de journée. J'ai toujours trouvé une grande compréhension et un grand respect pour cette heure de la part des Directeurs, avec lesquels je me suis très bien entendu. Il est arrivé souvent que des élèves ou qu'une classe me demandent d'aborder tel ou tel sujet. Ainsi, à l'**Ecole secondaire des garçons**, ils me demandèrent de parler de "Jésus superstar", un film bien connu à l'époque. J'ai accepté. On a convenu que les paroles de ce film étaient plus importantes que les images, qu'on évaluerait ces paroles en les comparant au texte biblique. Un garçon apporta le matériel : bande magnétique et enregistreur. Pendant tout un trimestre, la classe a discuté, cherché, conclu, séquence par séquence. Avec eux, nous sommes allés visiter la cathédrale St Nicolas en compagnie de l'entrepreneur responsable de la conservation du bâtiment ; des profondeurs de la crypte au sommet du beffroi, nous sommes allés dans tous les recoins guidés par lui. Avant une conférence sur la sexualité pour l'ensemble de l'Ecole, le Directeur convoqua toute une série d'enseignants pour visionner et écouter ce qui serait présenté aux élèves. J'ai estimé que ce qui était envisagé était le minimum de ce qu'il y aurait eu à dire. Lors de la séance avec tous les élèves, j'étais là ; on passa les diapositives en écoutant un disque explicateur ; pas un mot d'un professeur, ou d'un médecin ; pas de discussion prévue ensuite. J'en ai reparlé avec mes élèves



Ecole secondaire des garçons.  
Bronze sur la façade

protestants en allant un peu loin notamment dans le vocabulaire, puis dans l'éthique sexuelle ; par la discussion qu'on eut, il m'a semblé qu'ils étaient satisfaits.

En parallèle, il y avait l'**Ecole secondaire de filles**. J'y ai donné les mêmes leçons d'histoire biblique à la mode du canton de Vaud. Il est arrivé que la Direction décide de modifier le Règlement de l'Ecole ; tous les enseignants eurent leur mot à dire ; le prêtre qui donnait les cours de religion, par ailleurs "camérier secret du souverain Pontife" et collaborateur très proche de l'évêque, demanda qu'il fût interdit aux jeunes filles de venir à l'école sans bas. J'ai été très étonné de cette intervention.

Dans une **Ecole de Haute couture** avec des jeunes filles en apprentissage de 16 à 20 ans, les sujets ont souvent été très existentiels : comment les Israélites étaient-ils habillés ? et les juifs dont parlent les évangiles ? et Jésus lui-même ? A quoi sert le vêtement ? quel est son sens ? Pensons à Adam et Eve, à l'apôtre Paul concernant le port du voile (1Co 11 :15), ou à Pierre et l'élégance féminine (1 Pi 3 :3), ou le problème des travestis (Dt 22 :5). Que de sujets passionnants ! A cet âge-là, un cours *Amour-amour* était aussi indiqué. J'ai demandé à une femme médecin protestante de venir leur parler de sexualité, sujet très osé ; la Directrice de l'Ecole étant protestante, m'a encouragé. J'ai assisté à la causerie qui n'a été suivie que de très peu de questions ; j'ai été étonné et même déçu, car cette femme médecin, elle-même mère de famille, n'a pas osé appeler chat un chat, ce qui, dans sa bouche, paraissait ridicule. Après sa causerie, elle m'a reproché d'être resté dans la salle de classe, estimant que j'avais pu être un frein aux questions des élèves ; j'ai plutôt l'impression que ma présence la gênait, elle, car mes contacts avec ces jeunes filles étaient beaucoup plus libres et amicaux qu'elle ne pouvait l'imaginer.

La Directrice était tout heureuse de me montrer le beau travail de ses élèves. Elle me disait : « Nous venons de terminer les robes de Mmes X et Y qu'elles nous ont commandées pour la fête et la réception de ces jours prochains. Nous allons vous montrer le résultat avant la livraison ». Deux élèves revêtaient les robes en question et devenaient mannequins. La Directrice me détaillait tout le travail, l'ajustement des dentelles aux coutures, la qualité du tissu de fond, l'originalité de l'épaule, etc. Ainsi, après mon heure de cours dans cette Ecole, je bénéficiais d'un mini-défilé de mode, occasion de féliciter les élèves qui entouraient fièrement leur maîtresse d'apprentissage, et qui m'enseignaient à leur tour.

Au **Technicum** des garçons, par contre, je ne m'y suis pas attardé. La discussion ne portait que sur cette heure de religion supplémentaire qui leur était imposée et qu'ils trouvaient parfaitement inutile.

Pour les futurs instituteurs et institutrices dans l'**Ecole normale de garçons** et l'**Ecole normale de filles**, il y avait un programme obligatoire sur trois ans, comprenant l'étude de l'Ancien Testament, du Nouveau Testament et l'Histoire de l'Eglise, avec trois examens finaux comptant pour le brevet d'enseignement. Pendant une ou deux années, j'ai dû m'occuper également des Normaliennes de Bulle ; elles venaient à Fribourg chez nous chaque jeudi matin à 8h., puis le pasteur de Bulle s'en est lui-même occupé. A Fribourg, je suis allé dans ces deux écoles. Mon ambition a été de leur faire découvrir mille ans d'histoire biblique en remplaçant personnages et événements dans le déroulement de l'histoire du monde ambiant. J'ai insisté sur la géographie biblique après avoir découvert que les étudiants en théologie de Yaoundé (Cameroun) ne croyaient pas que le pays d'Israël, Jérusalem, Bethléhem fussent inscrits sur une carte de géographie ; pour eux, ces lieux étaient de l'ordre du mythe. Il y eut aussi des cours d'introduction aux livres bibliques. Je leur ai proposé le livre de S. de Dietrich *Le Dessein de Dieu*. Ces cours pour normaliens m'ont demandé beaucoup de préparation. En histoire, j'ai évidemment insisté sur la période de la Réformation.

Les élèves de l'**Ecole normale ménagère**, dans le couvent de la visitation, ont demandé que le pasteur vienne aussi les enseigner. Cette demande provenait en fait d'une ou deux élèves membres de la communauté des diaconesses du Ländli et d'une paroisse vaudoise. Le couvent accepta que j'entre dans le bâtiment. Je devais sonner, la sœur tourière venait m'ouvrir et me faisait entrer au parloir ; quelques minutes plus tard, elle revenait et me conduisait dans une salle d'école où les élèves réformées avaient été regroupées. Chaque semaine, ce fut le même scénario protocolaire. Le programme dépendait largement de leurs demandes. Par elles, j'ai encore des contacts avec le Ländli et la Vaudoise est devenue membre du Synode de l'Eglise vaudoise.



**L'Ecole d'infirmières** m'a aussi demandé de venir. Plusieurs semaines de suite, j'ai donné un cours sur la vie, l'être humain, le couple, la maladie, la mort, la guérison à la lumière de la Bible, les récits de la création de l'être humain. Il ne s'agissait pas que des élèves protestantes, mais de toutes les élèves ; elles ont été assez surprises de la différence de compréhension et d'éthique que je leur proposais en fonction de ce qu'elles savaient par leur formation catholique, notamment sur la problématique du commencement et de la fin de la vie ou sur le caractère sacré de la vie *in utero*.

Il se présenta une autre catégorie d'écoles, les **Ecoles spécialisées** pour toutes sortes de handicaps. La Suisse romande avait décidé d'affiner la définition des handicaps et de regrouper sur le plan romand les enfants et les adolescents concernés, si bien que, de tous les cantons, il arriva des jeunes dans des instituts fribourgeois qui se spécialisèrent pour telle ou telle spécificité de handicap.

Un paroissien, intéressé par cette approche, s'est occupé des enfants de l'Ecole des Buissonnets n'arrivant pas à suivre normalement l'école primaire.

Je suis allé à Sonnenwil, école pour enfants caractériels, à Courtepin, mais surtout à Seedorf, où étaient regroupées des filles dont le quotient intellectuel était particulièrement bas ; elles avaient entre 16 et 20 ans et savaient tout juste écrire leur nom. L'école et l'internat étaient intégrés à un couvent et les sœurs s'occupaient d'elles. Les protestantes, une douzaine, transférées de leur canton de domicile à Seedorf, dans la campagne fribourgeoise, étaient très traumatisées ; elles avaient peur ; elles me disaient : « On ne veut pas devenir catholique, on est des protestantes ». Les sœurs ont accepté ma présence et j'ai dû commencer par les rassurer. Je leur ai raconté des passages tout simples de la Bible, lu quelques versets. Elles savaient fort bien ce que c'est qu'un pasteur. La plupart avait suivi l'Ecole du Dimanche. Nous avons prié ensemble. Il s'agissait plus de culte que d'enseignement. La spiritualité les touchait bien plus que l'intellectualité et la rationalité. C'est pourquoi j'ai demandé à l'Institut de Seedorf de faire en sorte que les protestantes puissent venir au culte à Fribourg, au même titre que les catholiques avaient la possibilité d'aller à la messe. Cette manière de faire les a confortées dans leur attachement à la foi réformée et elles ont compris, matériellement parlant, par la vision du temple, par le culte où elles se reconnaissaient, qu'on ne voulait pas les faire devenir catholiques. Pour elles, la compréhension des paroles était trop mal perçue ; il fallait davantage de concret. Venir au temple, entendre l'orgue, voir le pasteur en robe, en chaire, voir la table de communion avec le pain et la coupe, se lever, venir et recevoir le pain et boire à la coupe, tout cela leur parlait plus que tout le discours de la liturgie et de la prédication. C'est pour elles et grâce à elles que le nombre de sainte cène a été augmenté et régularisé chaque mois<sup>12</sup>.

## Quelques aspects originaux

### Actes ecclésiastiques

En moins de deux ans, j'ai eu dans la même famille : mariage, baptême et enterrement. Il était un haut magistrat, la quarantaine, célibataire. Je connaissais bien sa famille. Un jour, il me téléphone et désire un rendez-vous « le plus tôt possible » ; « Demain, quand vous voulez ». A l'heure fixée, il arrive et m'explique « Je reviens d'Angleterre où j'ai passé quelques vacances. Or, un matin, en descendant de ma chambre, je bouscule celui qui est en train de nettoyer le corridor. Je présente mes excuses... et voici que celui qui nettoyait était une demoiselle qui s'est redressée, m'a souri et m'a parlé en me disant que cela n'était rien... mais elle m'a parlé de telle manière que... nous avons continué la conversation... nous nous sommes plu et je vais me marier avec elle... Seulement, elle m'a demandé quelle était ma religion... je n'ai pas su que lui dire sinon "Je suis protestant"... mais ce n'était pas suffisant « Quelle confession ? demanda-t-elle, méthodiste, baptiste ? » Je lui ai dit :

<sup>12</sup> Voir à ce sujet le paragraphe sur **le culte**.

Réformé, mais elle n'a pas compris. Alors je viens vous demander quelle réponse dois-je lui donner ? ». Je lui explique qu'elle est sans aucun doute anglicane, que l'anglicanisme a une confession de foi rédigée par Bucser le maître de Calvin. C'est dire la proximité dogmatique que nous avons entre réformés et anglicans, même si le décorum anglican est celui du catholicisme. La branche réformée anglaise, et surtout écossaise, s'appelle presbytérienne. Dites-lui donc « Je suis presbytérien, I am prebyterian ». Il me remercie prend le prochain avion et court porter la réponse qui satisfait la demoiselle. Quelques semaines plus tard celle-ci arrive en Suisse, ils viennent me voir en vue de la préparation au mariage ; je spécifie comme toujours que le mariage a lieu à l'Office d'Etat civil, que l'Eglise, en Suisse, n'est pas le lieu du mariage, mais le lieu où l'on implore la bénédiction de Dieu sur les époux, que, par conséquent, il faudra me présenter le certificat de mariage avant le culte. Mon paroissien, magistrat, le sait fort bien, mais sa fiancée l'ignore, puisque l'Eglise anglicane a autorité pour procéder à l'acte du mariage. Le lieu de la cérémonie sera l'église de Môtier en Vully, où se trouve la demeure ancestrale de la famille. Tout est bien au point, semble-t-il ; je demande pourtant s'il y a encore quelque chose à éclaircir ; mon paroissien me dit : « Primo, lors de l'entrée à l'église, j'entrerai avec ma mère, puis, après que tout le cortège sera entré et se sera assis, mon épouse entrera, seule avec les petites filles qui porteront la traîne. Secundo, je voudrais que les sièges à l'église soient deux tabourets et non pas les fauteuils habituels, à cause de la traîne de la robe de mon épouse ». J'ai communiqué ce désir à mon collègue du Vully qui me dit : « On ne va tout de même pas mettre deux tabourets de cuisine pour ce couple ! Je tâcherai de trouver quelque chose de plus digne, vu l'importance du mari ». Tous les dimanches suivants, je les ai vus les deux au culte, alors que lui ne venait presque jamais. Sa mère, une toute fidèle paroissienne par contre, me dit : « Je ne sais pas ce qui a passé par la tête de mon fils ; se marier à cet âge, alors qu'il a des habitudes de célibataire ! ». Le jour du culte arriva ; c'était en novembre. La mariée était ravissante, avec une très belle robe, sans manche, donc avec les bras nus, mais un petit manchon pour ses mains. Il faisait froid. Le mari entra avec le cortège, et elle attendit dehors, grelottant dans l'air glacé, le moment d'entrer. Mon collègue avait déniché des poufs rembourrés en guise de siège sans dossier. La suite du culte et de la journée s'est passée normalement.

Un an plus tard naquit un enfant. Il y eut l'entretien de baptême, puis le baptême au culte du matin. On avait donné à l'enfant le nom de Daniel. Or, au moment du baptême, je dis « David, je te baptise... ». Ensuite, chacun reprend place et le culte se termine normalement. Au début de l'après-midi. Le père du baptisé me téléphone « Vous avez baptisé notre enfant en l'appelant David, alors qu'il s'appelle Daniel. Faut-il que j'intervienne auprès de l'Etat civil pour changer son nom ? » Il ne m'a pas demandé de rectifier l'acte de baptême. Honteux, je lui présente mes excuses et j'ajoute que devant Dieu, malgré mon lapsus, le baptême est valable pour Daniel, mais que je prendrai garde de l'inscrire sous son vrai prénom dans le registre des baptêmes.

Six mois plus tard, je reçois un téléphone de sa part me disant « Daniel vient de mourir, nous ne savons pas ce qui est arrivé, c'est incompréhensible, mais c'est un fait ». On conçoit aisément toute la peine, tout le chagrin provoqué par un tel événement. Le service funèbre a lieu trois jours plus tard. Il n'y a pas de corbillard, pas de messieurs des pompes funèbres. Le père entre au temple, portant sous son bras le petit cercueil de son enfant, et le dépose sur le podium, devant la table de communion. A la fin de la liturgie, le père reprend le cercueil, le remet dans sa voiture et avec sa femme et toute sa famille, nous allons au cimetière, dans le carré des protestants ; il dépose le cercueil au bord de la tombe et, après la prière, les hommes de la commune descendent le cercueil dans la fosse.

Il est arrivé qu'un mariage soit mixte, ce qui a toujours été difficile pour moi à cause de la compréhension si différente du mariage et du sens de la cérémonie entre protestants et catholiques. Normalement, tous les entretiens doivent se faire ensemble, prêtre et pasteur, selon entente entre l'évêché et les Eglises protestantes de Suisse romande. Trop souvent, cette règle n'est pas respectée ; le prêtre a déjà vu les fiancés et a réglé avec eux tous les points administratifs qui seuls importent à ses yeux, si bien que quand nous nous voyons les quatre, le prêtre se demande pourquoi il est encore

là. J'explique ce qu'est le mariage pour l'Eglise réformée : ses fondements bibliques et les conséquences dans le contexte actuel : le mariage n'a pas lieu au temple, mais à l'Office d'Etat civil qui doit précéder la cérémonie ; le mariage n'est pas un sacrement, car il n'est pas ordonné par le Christ comme le baptême ou la sainte cène ; le mariage a pour premier but de signifier l'amour entre un homme et une femme, appelés à former *une seule chair*, les enfants sont une conséquence de cet amour et non le but du mariage. Ces trois mises au point font que bien souvent je suis évincé et que le prêtre va officier tout seul, car selon la doctrine romaine ; le mariage est un sacrement, il se conclut devant le prêtre et le but du mariage, ce sont les enfants, si bien qu'un mariage sans enfant peut être annulé. Une cérémonie pour un couple mixte est donc difficile, puisque le conjoint protestant et le conjoint catholique ont deux conceptions différentes de ce qui se passe. Cela est encore accentué quand la messe est célébrée à cette occasion. Quand la cérémonie a lieu dans une église catholique, je suis prêt à accompagner les époux et à dire quelques mots, en général, et c'est ce qui se passe, c'est le prêtre qui préside et conduit le tout. Quand la cérémonie a lieu au temple, c'est l'inverse, mais il est arrivé que le prêtre profite de la prédication pour réaffirmer toute la doctrine catholique, ce qui est plus que déplaisant.

Il est aussi arrivé que la cérémonie à l'occasion d'un mariage mixte ait lieu très loin. Ainsi, de Fribourg, la fiancée, catholique, avait souhaité que le mariage ait lieu au-delà de Delémont, dans une petite chapelle, renommée parait-il, le Vorbourg. Le fiancé appartenait à une famille de paroissiens que je connaissais bien. Jane-Mary était cordialement invitée. Le jour venu, je lui dis que nous partirions suffisamment tôt, car le trajet serait long et que je voulais avoir un petit entretien avec le prêtre de là-bas. Effectivement, le parcours est long ; je parle un instant avec le prêtre fort aimable, on fixe le déroulement du service et je précise que ce service n'est pas du théâtre et que par conséquent on ne fait pas de photos pendant la cérémonie, mais avant ou après la célébration. La liturgie se déroule normalement, et quand arrive le moment de la bénédiction, le prêtre voit que des assistants se lèvent et s'avancent pour photographier ; alors, il s'arrête et dit « Monsieur le Pasteur a dit qu'on ne fait pas de photos maintenant, mais après », et tous les photographes obéissent et reprennent place. Après le culte, le prêtre invite tous les photographes à s'approcher et il se fait photographier avec les époux, et tout le monde est content. Ensuite, il y a apéritif et congratulations, le temps passe agréablement. Le souper est réservé à Môtier (au bord du lac de Morat). Finalement, on reprend les voitures et on gagne Môtier. Comme je l'ai dit, le trajet est long, beaucoup plus qu'on ne l'imagine, si bien que nous nous dépêchons et arrivons au restaurant les premiers, mais déjà en retard par rapport à l'heure fixée pour le repas par les époux ! D'autres arrivent enfin, il est presque 22 h. ! D'autres par contre n'arrivent pas ; on apprendra plus tard, qu'ils sont allés à Môtiers, dans le Val de Travers ! Tous les participants se souviendront de cette équipée.

Une autre fois, les mariés ont souhaité aller à Gléresse pour le culte ; l'église est en effet très bien située au-dessus le lac de Biemme. Tout s'est bien passé. Le pasteur du lieu nous a reçus fraternellement. A la sortie, il m'a fait part de sa tristesse : les époux, en sortant avec le cadeau de l'Eglise, une Bible, ne repartent pas immédiatement ; ils admirent le paysage et contemplent les vignes qui sont juste au-dessous de l'église. Et bien souvent, avant de quitter l'esplanade, ils jettent dans la vigne la Bible qu'ils viennent de recevoir, ce qui fait rigoler tous les amis présents...

## Le culte en langue anglaise

Le développement économique du canton de Fribourg et notamment de la ville de Fribourg a été fulgurant dans les années 60-70. Les industries en grand nombre se sont établies, succursales de Sociétés internationales et américaines. Plusieurs familles arrivèrent des USA, dont beaucoup d'entre elles de confessions protestantes : anglicans, méthodistes, baptistes, presbytériens, tout un éventail confessionnel. Une de ces familles m'a demandé s'il y aurait la possibilité d'avoir des cultes en langue anglaise au temple à Fribourg. Il eût été difficile de refuser, puisque ces familles étaient astreintes à payer l'impôt paroissial. Ces familles ont élu un petit comité pour étudier comment faire pour

rassembler tant de traditions ecclésiastiques différentes ; fallait-il prendre le rite anglican ? Mais les presbytériens trouvaient que c'était trop fastueux ; les méthodistes avaient leur petite idée... méthodiste. Ce comité a rendu visite à quelques révérends anglophones à Lausanne, à Genève, ailleurs encore. En conclusion, il proposa de choisir le rite le plus simple ; c'est pourquoi ils s'adressèrent au révérend de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse à Lausanne. Après qu'ils se furent entendus, ce révérend est venu me voir ; nous avons parlé très agréablement et très fraternellement. Il m'a expliqué qui il était, ancien aumônier dans la marine, il portait donc une sorte d'étole avec ancres et autres insignes maritimes. On conclut qu'on ferait un essai et que si la conclusion était positive, on continuerait, ce qui fut fait. En automne 1962, l'expérience commença ; beaucoup de fidèles vinrent et furent très heureux de ce qu'ils avaient pu vivre ; le pasteur aussi ; on continua donc chaque deuxième dimanche du mois à 20 h.15 au temple, le tout suivi d'un après-culte à la mode anglo-saxonne.

### Consécration de Mlle Margrit Bingeli au service missionnaire



C'était une paroissienne alémanique dont les parents, en désaccord avec la section de langue allemande, fréquentaient la Freie Evangelische Gemeinschaft. Infirmière sage-femme, elle allait partir pour l'Afrique du Sud à l'hôpital de Masana au Transvaal. Le 4 février 1962, j'ai présidé le culte, mon collègue Rosset a présidé à l'acte de consécration en compagnie du pasteur Méan, l'un des responsables de la Mission suisse en Afrique du Sud. Ce fut une grande journée pour la pa-

roisse. Chacun la connaissait bien, savait qu'elle allait s'engager au loin. Grands et petits s'en réjou-

issent. Pour une fois, on fit la collecte de l'offrande pendant le culte avec comme but : offrir le prix du billet Fribourg – Masana simple course à "notre" missionnaire. 1'200 francs furent récoltés ; mais il y avait aussi dans l'aumônière deux pièces d'or. On décida de ne pas les changer, mais de les offrir à Mlle Bingeli. Elle partit pour quatre ans. Durant ces années, la paroisse entendit souvent parler d'elle ; on lisait ses lettres au culte, la prière d'intercession ne l'oubliait pas, les offrandes des enfants de l'Ecole du Dimanche étaient destinées à soutenir son travail. Du plus jeune au plus âgé, tout le monde savait son nom et celui de son lieu de travail. La dimension universelle de l'Eglise a pris un sens concret à travers elle. De retour après un premier séjour, elle repartit et nous eûmes un culte d'adieu émouvant le 26 novembre 1967. En 1975, lors de ma visite, à Masana, elle était toujours fidèlement à son poste et pleine de vigueur.



Hôpital de Masana (Transvaal) une partie des bâtiments



## Le Rassemblement Protestant Romand (RPR)

Il a été un événement important (1-3 juin 1962). "Marcher dans la lumière" en fut le thème avec une brochure contenant cinq études préparatoires sur la première lettre de Jean. Un grand travail biblique avec le professeur de Nouveau Testament Pierre Bonnard a été entrepris sur cette lettre. Il donna un cours d'exégèse que j'ai suivi, ce qui m'a permis d'en faire quatre soirées d'étude biblique à Fribourg. Ceux qui ont entendu le professeur Bonnard au camp biblique à Vaumarcus savent à quel point il était doué pour ce genre d'exercice. Toute l'épître y a passé et il en est sorti une petite brochure. Plusieurs paroissiens en ont profité.

Au programme :

- la veille, 31 mai, jour de l'Ascension, rassemblements dans les paroisses ;
- le 1<sup>er</sup> juin grand rassemblement à Lausanne au Comptoir suisse ;

- le 2, répartition de la foule en petits groupes d'une trentaine de personnes ; quelques pasteurs qui avaient participé aux études précédentes furent invités à faire l'exégèse de la dernière étude dans l'un de ces groupes, mais l'astuce était qu'un paroissien, qui avait participé aux études paroissiales conduise la discussion et les réflexions du groupe. Nous nous sommes donc préparés, un paroissien et moi, à cet exercice périlleux, et tout a très bien fonctionné. Parmi les membres du groupe qui nous était dévolu, il y avait des protestants venus de toute la Suisse romande, de tous âges, des pasteurs également. Pendant au moins deux heures de temps, mon paroissien a conduit la discussion ; ce fut une journée inoubliable.

- Le dimanche 3, grand culte romand avec cène au Stade olympique.
- Le dimanche précédent, tous les pasteurs romands avaient été envoyés dans une autre Eglise que la leur ; c'est ainsi que je suis allé dans l'Union synodale Berne Jura, paroisse de St Imier, apportant les salutations fraternelles de l'Eglise fribourgeoise.



## Un montage audio-visuel

Pour une soirée paroissiale, il fut décidé de fabriquer un montage audio-visuel. Un paroissien avait beaucoup de diapositives sur Fribourg et les environs et moi aussi ; un jeune paroissien, Gaby Marchand, travaillait dans un magasin de photo-radio et accessoires. Nous décidâmes d'appeler le montage "Fribourg vous plaira", un ensemble de diapositives agrémenté de musique (des suites de Bach) et un texte lu à plusieurs voix. Le travail eut lieu dans mon bureau et fut très enthousiasmant pour tous les intervenants, mais aussi pour Jean-Frédéric et Olivier qui finalement, à force de répétitions, en savaient le déroulement par cœur. Le montage présentait Fribourg ville et campagne, la paroisse et ses diverses activités. Voix féminine et masculine alternaient. Notre jeune paroissien manipulait les boutons de l'enregistreur, modulant les voix, la musique, calculant les secondes pour le passage des diapos. La soirée eut lieu dans la baraque et, comme toujours, les spectateurs se régalerent de se voir sur l'écran. De telles activités créent des liens qui durent très longtemps.



Vitrail de Biéler dans le Temple

## Les Semaines bibliques

Le pasteur Anderfuhren à Corcelles près Payerne me demanda un jour si je serais intéressé à organiser une semaine biblique à Fribourg ; il m'expliqua : on se met à trois pasteurs, on choisit cinq textes bibliques et on fait cinq soirées, plus une prédication, et on présente le tout dans les trois paroisses. J'ai trouvé l'idée excellente et nous nous sommes mis à l'ouvrage avec le pasteur Châtelain de Meyriez, puis le pasteur Bauhofer de Moudon. Ce fut une merveilleuse émulation exégétique, théologique et homilétique. En hiver 63-64, j'ai présenté les paraboles du bon Samaritain (Lc 10) et de l'enfant prodigue (Lc 15), alors que mes collègues présentaient d'autres paraboles ; en 64-65, ce fut la première lettre de Pierre (j'eus 1 P 1 :1-12 et la prédication sur 1 P 5) ; en 65-66 : les Psaumes (Ps 22 et 103 pour ma part). On invitait les paroissiens à lire à l'avance les textes prévus, à prendre leur Bible et à préparer leur offrande, grâce aux papillons distribués.

## Travail de nuit

Il est arrivé que le téléphone sonne au milieu de la nuit, au plus fort du sommeil. Il y avait eu dans la région de Bulle des attentats au plastique contre des usines et la police était sur les dents. Vers minuit, le téléphone sonne, je répons et j'entends : « Le plastiqueur de Bulle va plastiquer votre organisation. Vous pouvez l'éviter contre 20'000 francs ». C'était manifestement la voix d'un homme. Je lui dis « Oui, vous voulez 20'000 francs ? Très bien » et je reboucle le téléphone. J'appelle la gendarmerie à ce propos ; le lendemain matin j'avertis le propriétaire qui pense immédiatement à son usine. Pendant trois ou quatre jours, il y eut des rondes autour de la villa et de l'usine, mais rien ne s'est produit.

Une autre nuit, vers 01h. je reçois un téléphone de la Main Tendue : « Nous avons eu un long entretien avec Mme X, qui habite à la rue... Elle veut se suicider en se jetant du pont de Pérolles. Tâchez d'éviter ce drame ». Je m'habille et pars pour le pont de Pérolles, l'un des ponts de Fribourg. Je surveille le pont et fais des aller et retour ; je scrute la route de chez elle jusqu'au pont et je passe une bonne partie de la nuit à observer. Rien ne se passe heureusement. Le matin, je passe chez elle et nous avons une conversation, difficile, mais semble-t-il efficace.

Vers 02h. du matin, c'est un homme qui parle : « Mon ami, M. X, vient de se tuer en voiture. Nous avons passé la soirée ensemble ; il devait partir pour Paris, où il avait un concours d'échecs. Voulez-vous aller avertir sa femme, à la rue... ». « Je prends note, lui dis-je, mais qui êtes-vous ? » Il me donne son nom et son adresse. Immédiatement après cette conversation, je cherche le N° de téléphone de celui qui vient de m'appeler et lui téléphone. Il répond. Je lui demande, à titre de vérification, si c'est bien lui qui m'a téléphoné « Oui, mais il faut aller avertir sa femme maintenant, elle doit l'attendre » ; si bien qu'au milieu de la nuit, je me trouve à sonner chez une dame que je ne connais pas, qui me reçoit tout de même et à qui je dois annoncer le drame qui vient de se produire. Cette pauvre dame a dû passer la journée qui commençait avec beaucoup de tristesse, mais le pasteur aussi.

## Une exposition biblique

La Sté biblique suisse avait préparé une exposition destinée aux paroisses ; cette exposition avait été présentée à Bulle ; il me semblait intéressant de l'avoir aussi à Fribourg. La paroisse n'avait pas de salle pour ce genre de manifestation. Le Conseil de paroisse accepta qu'elle fût installée dans le temple en fin janvier 1973.



Vitrine de la SBS pour l'exposition biblique

Le matériel de base était bien conçu, mais je voulais l'étoffer. Je suis allé à la Bibliothèque cantonale demander s'il y avait quelque chose qui pût être exposé. Le bibliothécaire M. Monteone, me proposa plusieurs manuscrits, dont la Bible d'Hauterive, du XII<sup>e</sup> s. ainsi que des Bibles incunables en allemand, en latin et en français. Il m'a

offert sa collaboration pour le montage de l'exposition de ces livres précieux. Le curé de ville, c'est-à-dire celui de la paroisse St Nicolas, fut tout heureux de m'apporter spontanément plusieurs énormes antiphonaires avec de merveilleuses miniatures du Moyen-âge (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.). Je suis allé trouver le ministre officiant de la communauté israélite de Fribourg ; il me prêta des objets litur-

giques : shofar (c'est la corne du sabbat), thora en forme de rouleau. Quant au Musée d'Art et d'Histoire, le conservateur me proposa des statues peintes d'évangélistes (60-70 cm de haut), un cycle de la vierge que je transformai sans peine en cycle de Jésus (des petits bois creusés avec beaucoup de finesse et très délicats de 20 x 10 x 6 cm.) ainsi que d'autres objets d'art médiéval. Il a fallu que j'entre avec ma voiture à l'intérieur de Musée pour charger tout ce matériel à cause de la pluie. A l'École secondaire des garçons, j'ai trouvé au galetas d'anciennes vitrines d'exposition du Musée (pour pierres, coquillages, objets antiques ou autres) ; ces vitrines avaient un fond plat avec des vitrines obliques de part et d'autre ; elles devaient être posées sur quelque chose ; on pouvait donc regarder ces vitrines des deux côtés. Un patron d'entreprise se chargea de transporter ces vitrines de l'École des garçons au temple. On me prêta aussi un paquet de plateaux à poser sur les bancs en vue d'exposer tous ces objets. Parmi les manuscrits, l'un d'entre eux était particulièrement rare : le codex Vaticanus en fac-simile. Il était exposé pour la



Représentation (?) du tabernacle au désert

Représentation (?) du tabernacle au désert



première fois en Suisse et bien peu de personnes l'avait vu dans le monde entier. Ce codex, caché dans les caves du Vatican, d'où son nom, avait été séquestré par le Pape ; mais, à l'occasion du II<sup>e</sup> Concile du Vatican, le Pape avait changé d'avis et en avait fait faire des fac-simile qu'il donnait au compte-goutte. Quand la Société biblique suisse est allée lui présenter la nouvelle Bible en français courant, le souverain pontife lui a fait remettre deux exemplaires de ce prestigieux manuscrit du IV<sup>e</sup> s. C'est ainsi que l'exposition biblique de Fribourg eut l'honneur et la primeur de cette présentation unique exceptionnelle. J'y ajoutai tout mon matériel biblique hébreu, grec, concordances, Bible du Centenaire, d'Osterwald, de Jérusalem, de Sacy, Bible de mariage ornementée par Ph. Robert...

Il y eut des articles dans les journaux avec l'annonce des conférences, des visites guidées pour adultes, pour les classes d'école. J'avais préparé des papillons et c'est un paroissien, directeur d'une société d'assurances qui les a mult copiés avec une machine qui tirait 60 à 80 exemplaires à la minute, ce que je n'avais jamais vu. Notre secrétaire de paroisse avait bien une machine à multicopier, mais elle n'en tirait que 2 ou 3 à la minute.

Encore fallait-il aller chercher le matériel à Bulle, lieu précédent de l'exposition ; beaucoup de gros cartons, des caisses... Un paroissien me dit : « Je viens d'acquérir une camionnette, prenez-la, elle devrait suffire ». Je suis donc parti avec sa camionnette toute neuve, charger à Bulle et décharger au temple.

Pour tous ces trésors prêtés, la BCU et le Musée voulurent que je contracte une assurance vol. L'assureur fut d'accord de tout assurer, sauf la Bible d'Hauterive. Il me dit : « C'est trop précieux, vous dormirez avec le manuscrit ». Le bibliothécaire de la BCU avait pris avec lui du papier velouré rouge, pour garnir le fond des vitrines ; il a vérifié que les vitres étaient bien cancellées, afin que personne ne puisse subtiliser quoi que ce soit, mais pendant tout le temps de l'exposition, chaque soir, je soulevais toute la vitrine et prenais la Bible d'Hauterive et chaque matin je refaisais les mêmes gestes dans l'ordre inverse.



Antiphonaire de la Collégiale St Nicolas



Les quatre évangélistes  
fixés sur l'orgue positif dans le temple

Les professeurs de la faculté de théologie de l'Université de Fribourg furent sollicités pour donner des conférences sur le sujet. L'exposition biblique de Fribourg prenait une dimension très remarquable. La Sté de Banques Suisses (SBS qui a les mêmes initiales que la Sté Biblique Suisse) située à côté du temple, avait des vitrines d'exposition donnant sur le trottoir, destinées à la propagande bancaire ; j'ai demandé la faveur d'en avoir une ou deux pour la propagande de l'exposition biblique. En face du temple, le magasin des Trois Tours avait deux juifs comme patrons. Je leur ai demandé l'aide de leur décorateur, pour que les vitrines de la banque aient belle allure.

Plusieurs paroissiens jeunes et moins jeunes s'activèrent pour que tout soit en place et ait bonne façon. La moitié des bancs étaient condamnés par cette installation, mais il restait plus de 100 places à disposition, ce qui était bien suffisant pour le culte du dimanche et les conférences prévues.

Toutes les informations et les invitations personnelles eurent du succès. Le soir de l'ouverture, 80 à 100 personnes étaient présentes : des paroissiens bien sûr,



mais aussi la classe politique était là, des ecclésiastiques en nombre, des professeurs de l'Université et des Ecoles. Je donnai une première conférence. Le lendemain matin et après-midi des gens se sont arrêtés, sont entrés et ont été impressionnés par les richesses exposées et la valeur du matériel de la Sté Biblique Suisse. Des classes nombreuses sont venues avec leur maître et j'ai fait le guide.

Mais il est arrivé ce qu'il n'eût pas fallu qu'il arrivât : le décès d'un paroissien alémanique. Le Conseil de paroisse m'a fait savoir qu'il fallait débarrasser l'exposition et libérer tous les bancs et le conseiller mandaté ajouta : « On paiera ce qu'il faut, mais demain, tout doit être libre ». Dès 18h., dès la fin des visites, j'ai affiché un écriteau à la porte du temple "Par ordre du Conseil de paroisse, l'exposition est fermée durant toute la journée". Des paroissiens sont venus et on a remis tout ce qui était sur les bancs dans les cartons et les caisses.

Toute la soirée et une bonne partie de la nuit fut nécessaire. J'étais à la fois furieux et triste. On concéda que les vitrines pouvaient rester au fond du temple. Le culte funèbre eut lieu ; les mêmes paroissiens sont revenus et nous avons réinstallé l'exposition. J'ai demandé Fr. 400 au Conseil de paroisse pour ce travail, ce qui m'a permis de payer l'assurance de l'exposition qui était de ce prix.

Durant les quinze jours de l'exposition, j'ai reçu et guidé une soixantaine de classes d'école ; une bonne partie des ecclésiastiques catholiques-romains de Fribourg sont venus. Chaque soir, une conférence avait lieu avec le secrétaire de la Sté Biblique, avec des professeurs de la Faculté de Théologie de Fribourg. L'un d'entre eux a raconté comment on avait pratiqué pour commencer la traduction œcuménique de la Bible et les discussions autour de l'épître aux Romains. La police a eu la bonne idée d'augmenter les rondes nocturnes autour du temple. Je suis très reconnaissant d'avoir pu bénéficier d'autant d'aides bénévoles et d'autant de confiance de la part de ceux qui ont prêté des trésors pour donner à cette exposition une dimension impossible à imaginer au départ de l'idée.



Antiphonaire de la Collégiale St Nicolas

## Œcuménisme

L'évolution des relations avec les paroisses catholiques-romaines à Fribourg et environs a été ponctuée par deux événements majeurs : le **deuxième Concile du Vatican** et le **Synode 72**. Comme m'a dit le Conseiller d'Etat Zehnder, un paroissien alémanique : « N'oubliez pas que dans le monde, la première ville catholique, c'est Fribourg, la deuxième, c'est Rome. Quand Rome publie une encyclique ou un message, le Conseil d'Etat se réunit pour étudier le texte pontifical et voir s'il n'y a pas quelque chose à changer dans la législation fribourgeoise ». En arrivant à Fribourg, j'ai été frappé du nombre de soutanes, de costumes religieux masculins et féminins en ville. La présence ecclésiastique était très forte ; à tout moment on pouvait entendre les cloches de telle ou telle église, chapelle, couvent et monastère.

Le dimanche des **Rogations** entre l'Ascension et Pentecôte, dans tous les villages, un grand cortège se formait, curé en tête, avec drapeaux, fanfare et fidèles parcourant tous les chemins communaux. Le curé bénissait les champs et les vergers et chaque famille tenait à ce que le prêtre passât aussi vers sa propriété, afin de bénéficier de la bénédiction de l'Eglise.

La procession de la **Fête Dieu** en ville était un événement mobilisant toute la ville : le clergé dans son entier, toutes les écoles et leurs élèves, les autorités civiles et militaires, les services de police et de voiries, les sociétés locales en tous genres et évidemment toutes les sociétés religieuses. La circulation était interrompue et non seulement toute la population fribourgeoise envahissait les trottoirs et les places, mais on venait de loin pour assister à ce cortège qui parcourait toutes les artères de la ville, avec de nombreux arrêts et des reposoirs où des dévotions avaient lieu. Au moment de ces dévotions, un coup de canon était tiré et tous les catholiques fidèles s'agenouillaient là où ils étaient, dans le cortège, comme sur les trottoirs. C'était une manifestation grandiose qui durait plusieurs heures ; le cortège était long et imposant.

Il n'y a aucune commune mesure entre le catholicisme français que j'ai connu dans le Gard et les démonstrations de présence et d'autorité telles que je les ai vues à Fribourg. Ces jours-là, beaucoup de protestants quittaient la ville pour ne pas être témoins de l'événement, mais aussi pour ne pas subir des vexations de la part de certains catholiques qui n'admettaient pas qu'un non-catholique prît de la place sur le trottoir.

Il y eut, en mars 1970, des **ordinations** célébrées dans l'Aula de l'Université : une petite dizaine de candidats. J'y suis allé avec d'autant plus d'intérêt que je connaissais bien l'un d'entre eux, un carrossier qui avait son garage tout près de chez nous. La cérémonie se déroula selon le rite habituel, mais deux choses m'ont fort marqué : la première, c'est un fragment de l'allocution de l'évêque. S'adressant à ces candidats qui étaient couchés, à plat ventre, devant lui, il leur dit : « Maintenant, vous n'êtes rien, mais tout à l'heure, quand je vous aurai ordonnés, vous deviendrez les bourreaux du Christ ». J'étais estomaqué. Dire d'une manière aussi crue ce que cette Eglise confesse quand elle célèbre ce qu'elle appelle le sacrifice de la messe, m'a semblé la plus grande hérésie (excusez-moi, mais je suis protestant). Est-ce qu'en cassant l'hostie, lors de la liturgie de messe, le prêtre est vraiment le bourreau du Christ ? Si c'est le cas, je ne vois pas comment on peut envisager une intercommunion. La seconde : après l'ordination, il y eut une concélébration de la messe, avec une invitation à tous les présents à communier. Malgré, ce que je venais d'entendre, je me suis levé aussi. Les prêtres ont passé dans les rangs pour apporter le sacrement ; aucun ne s'est approché de moi ; tous les fidèles s'étaient rassis après la communion, j'étais encore debout, seul. Après la cérémonie, les nouveaux prêtres avaient invité leur famille et leurs amis à une collation. L'abbé ex-carrossier m'avait invité ; je me suis retrouvé dans une très grande salle de la Grenette avec une nuée de ses confrères carrossiers, garagistes,



Institut St Justin pour étudiants

mécaniciens, qui tous lui faisaient ovation ; c'était une ambiance chaleureuse extraordinaire. J'étais heureux pour lui.

Mes contacts avec le Père Stirnimann furent d'un niveau et d'une qualité théologique de bon aloi. Il était professeur à la Faculté de Théologie et devint recteur de l'Université.

C'est grâce au professeur Stirnimann qu'un Institut œcuménique vit le jour à l'Université ; catholiques et protestants (notamment le pasteur Ph. Reymond) y travaillaient ensemble ; c'est là qu'un certain nombre de spécialistes se sont attelés à la traduction œcuménique de la Bible (TOB).

Les conférences organisées par l'Université et données à l'Aula ont été nombreuses : le cardinal Béa (*L'Unité des chrétiens et le Concile*) ; le pasteur Lukas Vischer membre du Conseil œcuménique des Eglises (COE) (*L'Eglise et les Eglises*) ... et une autre année, (*L'œcuménisme dans l'impasse*) ; le R.P. Michalon (*Intercommunion*) ; le professeur Cl. Bridel (*Le Diaconat*) ; le pasteur Marc Boegner ; le R.P. Beau-père ; le pasteur Roger Schütz, prieur de Taizé ; Raoul Follereau le porte-parole des lépreux ; l'évêque de Récif (Brésil) don Helder Camara, qui se nommait lui-même "La voix de ceux qui sont sans voix" ; il était le porte-voix de ces millions de Brésiliens et de Sud-Américains spoliés, maltraités, tués par les grands propriétaires fonciers soutenus par le régime et par la hiérarchie catholique-romaine. Comme par miracle l'évêque Camara n'avait pas été assassiné.

Mes relations avec le clergé catholique ont été bonnes, voire excellentes. C'est vrai que l'évêque Charrière, qui participa au Concile, trouvait que le pasteur Leuenberger « avait une tête un peu car-rée » et je dois reconnaître qu'il n'avait pas tout tort. Toutes les fois qu'il revenait du Concile, il organisait une conférence à l'Aula de l'Université, conférence spontanée et sans plan préétabli ;



Eglise St Pierre

racontait le Concile. Je me souviens qu'il parlait de l'Eglise et des sectes... mais se reprenant rapidement, il ajouta : « Quand je parle des sectes, je ne veux pas parler des Eglises protestantes ». Je remarquai qu'il utilisa le mot Eglise pour désigner nos Eglises, ce que le Concile n'a en réalité pas reconnu.

Au début janvier 1963, je suis allé à la cure de la paroisse St Pierre Canisius (Canisius fut un virulent Contre-Réformateur) (j'étais arrivé en novembre 1961 et j'habitais tout près) pour demander au curé ce que nous pourrions faire ensemble lors du culte dans la **semaine de prière pour l'unité des chrétiens**. Le curé était un homme très affable et plein de gentillesse. Il me reçut avec beaucoup de courtoisie et me dit qu'il allait y songer ; en réalité, je l'embarrassais avec ma proposition. Un ou deux jours plus tard, il me dit qu'il avait trouvé une prière qui pourrait convenir et que le dimanche de cette semaine-là il la dirait à la messe. Il m'a demandé ce que je pensais faire de mon côté ; je lui ai dit que je reprendrais la prière pour l'unité du Père Couturier de Lyon. Il a célébré la messe dans son église et moi présidé

le culte au temple. Le même dimanche, le curé du Christ Roi célébrait une messe byzantine, déjà très œcuménique à ses yeux. En janvier 1967, avant la votation fédérale<sup>13</sup> pour l'abrogation de l'article constitutionnel sur l'interdiction des jésuites en Suisse, j'ai organisé une conférence publique "Pour et contre la présence des jésuites en Suisse", dans une grande salle de restaurant, avec deux intervenants : le professeur Rumpf (pour) et le pasteur Dottrens (contre) ; évidemment beaucoup de catholiques sont venus, pas mal de prêtres aussi. La plupart des auditeurs avaient mal lu le titre ; ils avaient lu ou



Religieuses en ville comme on en voit très souvent

<sup>13</sup> La votation eut lieu en 1973.



au lieu de *et*, et par conséquent m'ont reproché d'avoir introduit une polémique ; d'autres m'ont dit que je n'avais pas à proposer une telle conférence, d'autres que cela était anti-œcuménique.

C'est donc pendant mon ministère à Fribourg que l'œcuménisme entre catholiques et protestants prit un tournant très important. Juste avant mon arrivée, mon collègue alémanique avait reçu des pierres dans les fenêtres de la cure ; les sœurs de l'Institut de Pensier m'avaient fermé leur porte ; lors du service funèbre dans un village, le curé avait autorisé que j'entre dans le cimetière pourtant communal qui entourait son église, dont la porte était fermée, et à me tenir devant l'église pour présider le culte funèbre. Dans un autre village, pour un enterrement également, le curé avait mis son église à disposition, mais avait recouvert l'autel d'une bâche. Or, au moment de mon départ de Fribourg, le chanoine Bavaud a tenu à venir me dire chaleureusement au-revoir, signe évident de la bonne collaboration que nous avons vécue ensemble. A ce point de vue, je peux dire qu'il y a eu un Avant- et un Après-Concile.

Mes premiers contacts avec l'évêché, ont été un peu difficiles. Avec un de mes collègues, nous devions préparer une manifestation PPP et le Conseil synodal souhaitait que cela soit œcuménique avec l'Action de Carême. Nous avons frappé à la porte de l'évêché, on nous a fait entrer au parloir, un prêtre d'une certaine importance est venu, nous a demandé ce nous voulions : « Voir son Excellence l'évêque, nous avons une question à lui poser ». « Posez-la moi » répondit-il. Nous lui avons expliqué l'action PPP qui était envisagée. Sa réponse a été la suivante : « Vous êtes bien jeunes, Messieurs » et il nous a reconduit à la porte. Par la suite, l'atmosphère a été heureusement meilleure.

Après le décret conciliaire sur l'œcuménisme, l'atmosphère a complètement changé. Mon collègue alémanique d'abord, puis moi-même, avons été invités par le curé de ville à prêcher dans la Collégiale St Nicolas qui était aussi son église paroissiale. Le Conseil de paroisse et les pasteurs de Fribourg furent invités à aller visiter la nouvelle cure de Ste Thérèse, très bien aménagée. Mes relations avec le curé-doyen ont été excellentes ; on se voyait assez régulièrement.

J'ai proposé que la semaine de prière pour l'unité des chrétiens devienne une réalité pour les paroisses catholiques et protestante, qu'on fasse une sorte de pèlerinage d'église en église au cours des huit soirs de cette semaine. Cela a semblé excessif. Les prêtres ont trouvé que le temple était "si bien placé, au centre de la ville, qu'il fallait plutôt centraliser là les soirées", quitte à avoir un service œcuménique dans une, éventuellement deux églises catholiques. J'ai eu l'impression d'être assez seul à vouloir vraiment quelque chose. Les curés n'étaient pas contre, mais paraissaient peu motivés. J'ai aussi senti les différences entre la formation qu'ils avaient reçue au Grand Séminaire et celle que j'avais eue à l'Université. J'ai fait beaucoup de propositions, cantiques, prières liturgiques, textes bibliques. Je me souviens de leur grand étonnement quand je leur ai proposé le cantique de Marie (Lc 1 :46-55) « Comment, Monsieur le Pasteur, c'est vous qui proposez cela ?! » Je leur ai dit que les Eglises réformées reconnaissaient la canonicité de toute la Ste Ecriture hébraïque de l'Ancien Testament et grecque du Nouveau Testament, que Luther avait écrit des choses merveilleuses sur le Magnificat et que, pour moi, rien n'était plus normal que de l'adresser comme prière d'adoration à Dieu, comme Marie l'avait fait elle-même.

Lors du premier recueillement œcuménique au temple, j'arrive un quart d'heure à l'avance pour me préparer. Or, que vois-je ? Une immense foule, tout le parvis est noir de monde ! Il faut que je me faufile en m'excusant, au milieu de tous ces hommes et ces femmes qui se pressent pour pouvoir entrer. Qu'était-il arrivé pour que tant de monde soit là ? J'apprends que l'évêque avait donné l'autorisation aux catholiques d'entrer dans le temple protestant. Jusqu'alors, les catholiques, en tant que catholiques, n'avaient pas le droit d'y entrer. Bien sûr



**Un groupe d'élèves protestants visitent la cathédrale avec le responsable de la restauration**



que beaucoup venaient à l'occasion d'un service funèbre, par exemple, mais ils y venaient en tant qu'individus, à cause du défunt, non en tant que membres de l'Eglise catholique-romaine. J'appris aussi que beaucoup étaient venus ce soir-là pour voir comment était l'intérieur du temple, comment un culte se déroulait. Ce fut pour moi une révélation. Quand j'ai proposé un échange de chaire pour le dimanche de cette semaine, les curés furent bien d'accord que je vienne dans leurs lieux de culte, mais ce ne fut pas un échange ; ils ont présidé l'ensemble du service en m'accueillant fraternellement et en me laissant le temps de la prédication, en précisant que je ne pouvais pas communier (ce que je savais). Mais quand il s'est agi qu'un prêtre vienne prêcher au temple, ce fut un théologien, religieux, de l'Université, qui me fut proposé et, avec lui, nous nous sommes partagés toute la liturgie et il a prêché. Les curés sont restés en retrait. Cependant, une Commission œcuménique formée de laïcs vit le jour et s'occupa de préparer les manifestations de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, je dis bien "semaine de prière pour l'unité" et non "semaine de l'unité" ! C'est ainsi qu'une assemblée plénière avec les prêtres de Fribourg eut lieu sous le temple. D'autres rencontres eurent lieu à Ste Thérèse. La nouvelle Constitution de l'Eglise évangélique du canton de Fribourg a été l'objet d'une soirée œcuménique.

Un forum a été organisé dans la paroisse St Pierre sur le thème "Comment annoncer l'Evangile aujourd'hui ?". Autre sujet : "Qu'est-ce que la Bible représente pour moi ?" ; "Les Eglises se rencontrent-elles dans le renouveau de leurs ministères ?". Le pasteur Chavannes de Granges-Marnand est venu donner une conférence sur un sujet qui le touche beaucoup : "La vierge Marie, un accord œcuménique est-il possible ?". A St Pierre, conférence du R.P. Burgos revenant du Mozambique. Il y eut aussi des rencontres entre quelques jeunes protestants et catholiques.

En 1969, le curé doyen, l'abbé Magnin de Ste Thérèse, vint me trouver et me dit : « Monsieur le Pasteur, réjouissez-vous avec nous. Le Pape vient de décréter que les **Limbes** n'existent pas. Enfin, nous pourrons faire comme vous ; on aura le temps de faire des préparations et ne plus être obligés d'expédier les baptêmes à la va vite. Quel soulagement pour nous ». Cette décision pontificale était une bonne chose, mais qu'allaient penser tous les fidèles à qui on avait fait peur pendant des siècles avec cette invention ? Ils ne pourraient plus croire à l'infaillibilité de leur Eglise.

Il m'est arrivé de baptiser le bébé d'un couple mixte qui, malheureusement, divorça. La mère, catholique, s'en alla habiter dans un village près de Fribourg avec son enfant. Quand je l'appris, je téléphonai au curé pour lui annoncer l'arrivée de cette maman et lui dire que j'avais baptisé l'enfant, que le baptême protestant avait été reconnu dans un accord entre l'évêque et les Eglises protestantes de la Suisse romande. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas juger de la situation, « car, me disait-il, je ne sais pas si votre baptême est vraiment valable ». « Venez dimanche au temple, lui dis-je, j'aurai un baptême ». Effectivement, il est venu et, à la sortie, il m'a simplement dit « C'est en ordre ».

Avec la convocation du **Synode 72** à Fribourg, beaucoup de catholiques enthousiasmés m'ont déclaré avec vigueur : « Maintenant, Monsieur le Pasteur, il n'y a plus de différence entre protestants et catholiques ». A leur manière eux aussi croyaient que le Grand Soir était arrivé. Mais d'autres me dirent « Ça y est, on veut nous faire devenir protestants ; on doit tutoyer le bon Dieu ; moi je ne peux pas prier en disant TU à Dieu ». Le Directeur de l'Ecole secondaire des filles, M. Michel Bavaud, frère du Directeur du Grand Séminaire, fut le président de ce Synode. Nous avons ensemble de très bons contacts ; il me confiait volontiers les sentiments qui l'animaient : « Monsieur le Pasteur, bien sûr que sans la grâce de Dieu on n'est pas sauvé, mais nos bonnes œuvres, ça compte aussi, ça aide. Il faut les deux pour être sauvé ». Je lui



Eglise conventuelle et la fontaine de Samson

répondais que les bonnes œuvres étaient évidemment indispensables comme réponse au salut gratuit donné par le Seigneur seul, dans sa grâce, et non comme condition. M. Bavaud hochait la tête.

Beaucoup de catholiques voulurent en savoir davantage sur le protestantisme et on m'invita à donner des causeries à gauche et à droite : Qu'est-ce que le Protestantisme ? Qu'est-ce que la sainte cène ? Qu'est-ce que l'Eglise ? Peut-on communier ensemble ? On m'appela à Fribourg, dans les paroisses environnantes. Ces soirées étaient bien annoncées et le soir dit, des dizaines de personnes étaient présentes ; à Marly, par exemple, le curé me souhaita la bienvenue et annonça qu'ensuite on pourrait me poser des questions. Mon sujet était "L'Eglise dans la perspective réformée". Il y avait aussi, chaque fois, le chanoine Georges Bavaud, Directeur du Gd Séminaire. La soirée se passait très agréablement, les questions fusaient, j'y répondais, puis le chanoine prenait la parole : « Nous sommes très heureux d'avoir entendu Monsieur le Pasteur Leuenberger et nous le remercions pour toutes les réponses qu'il a données aux questions posées. J'ajouterai cependant que, pour la doctrine catholique, il faut encore ajouter ceci... Aux yeux de l'Eglise catholique, il faut encore dire ceci, cela... pour répondre plus exactement aux questions posées ». Le chanoine disait cela très calmement, de sa petite voix haute, sans esprit combatif, mais il se devait de remettre les pendules à l'heure pour les fidèles catholiques qui m'avaient écouté. Il annonça qu'il viendrait donner prochainement une conférence sous le titre "L'Eglise dans la perspective catholique". Très sincèrement, je peux dire que je ne lui en ai jamais voulu. Bien au contraire, nous avons de bonnes relations mutuelles. Nous avons organisé, les deux ensembles, une double causerie sur le thème de l'intercommunion, avec évidemment deux points de vue différents.

Il y eut plusieurs célébrations œcuméniques (sans messe) lors d'événements particuliers : dans une grande salle de restaurant pour une rencontre suisse d'employés chrétiens, pour un rassemblement de Samaritains ; et pour une assemblée des voyageurs de commerce à la cathédrale, avec l'évêque.

Il est aussi arrivé que des groupes de prêtres me demandent de leur présenter la position réformée sur la conception de la cène, sur la vierge Marie, sur ce que j'entendais par œcuménisme. C'était une information qu'ils attendaient, car la discussion était difficile sur de tels sujets, d'autant plus qu'ils sortaient tous du Grand Séminaire et n'avaient pas passé par la faculté de théologie de l'Université ; pour eux, ces questions étaient toutes nouvelles.

Les paroisses catholiques de Ste Thérèse, du Christ Roi, de St Pierre Canisius, de St Nicolas, de Marly, également le couvent de Ste Ursule, l'Université et la section française de la paroisse réformée ont vécu beaucoup de moments de grande qualité au niveau œcuménique. Entre 1961 et 1975, la différence est énorme.

C'est à Fribourg qu'eut lieu le lancement de la Traduction Œcuménique de la Bible (TOB) en novembre 1972 à l'Université. Ce fut un événement. Les dominicains MM. von Baltasar, Stirnimann, Barthélémy professeurs de théologie à l'Université, donnèrent des conférences. L'épître aux Romains, sujet de disputes depuis le XVI<sup>e</sup> s. fut le premier morceau traduit et annoté. Ce fut une réussite qui permit d'envisager la suite avec confiance. La totalité de la Bible sortit en 1976.

Il y a une synagogue à Fribourg. J'ai fait la connaissance du ministre officiant, homme fort sympathique, comme aussi du président de la Communauté israélite, directeur des Grands Magasins "les Trois Tours" en face du temple. Nous avons eu des entretiens intéressants avec lui ; par exemple : quel mot prononcer quand on veut parler du Nom imprononçable de Dieu ? Il m'a dit : « Je dis : *l'Eternel*. C'est exactement ce qu'il faut dire ». Il reprenait donc la géniale invention d'Olivetani pour sa traduction de la Bible au XVI<sup>e</sup> s., expression reprise par le rituel israélite en langue française éditée à Bâle en 1945. A plusieurs reprises j'ai été invité à la synagogue le vendredi soir ou le samedi matin, pour un service finalement "très protestant", sauf qu'il y manquait Jésus-Christ et tout le Nouveau Testament. Le ministre officiant m'apporta plusieurs objets pour l'exposition biblique au temple.



## Dans l'Eglise cantonale

L'Eglise est petite (25'000 protestants), sa partie francophone est modeste (5'000). Nous n'étions que deux pasteurs à n'être que francophones (le pasteur de Môtier et moi à Fribourg). Des tâches cantonales devaient être assumées par les pasteurs de paroisse, puisqu'il n'y avait aucun poste cantonal.

C'est ainsi qu'on me demanda d'entrer dans la **Commission cantonale des Missions**, puis d'en devenir le président, ce que j'ai fait avec grand plaisir. Lors de la création de Pain Pour le Prochain en 1961, un Comité romand fut mis en place et je devins secrétaire romand de PPP, plus une sinécure qu'autre chose, tant les autres membres du Comité romand prirent de place. Cette organisation ne devait durer qu'une année ; en réalité, elle a perduré et s'est organisée différemment.

Sur le plan cantonal (Voir : Au-delà des frontières paroissiales), il fallut organiser une caisse commune pour le témoignage chrétien dans le monde (pour les parties française et alémanique de l'Eglise : DM, KEM, PPP, Brot für Brüder, EPER, HEKS) avec un compte commun cantonal ; la

Commission devait faire la répartition judicieuse entre chacun de ces organismes et promouvoir l'intérêt pour ces œuvres missionnaire et d'entraide. La Commission fut en butte aux critiques véhémentes de ces différents organismes, mais finalement ce travail cantonal essaïma dans d'autres cantons. Par ce travail cantonal, je fus en relation avec le DM, l'EPER romand et suisse, avec PPP romand et suisse, avec Solidarité Tiers-Monde (STM) à Zürich, à Bern, à Lausanne. Membre du Synode missionnaire, j'en devins le président avec tout ce



**Liebbfrauenberg.**  
**Centre de rencontre en Alsace**

que cela représente comme ouverture sur le monde, mais aussi comme charges diverses et nombreuses. Le DM me demanda de faire partie de la Commission de liaison (entre le DM à Lausanne et la Pariser- et la Süd-Afrika Mission) à Bern. C'est à partir de là que mon voyage pour l'Afrique australe s'organisa, avec visite au Transvaal, Lesotho et Mozambique. Il me demanda également de faire partie du Conseil Suisse des Missions Evangéliques (CSME) à Bern ; de là, je représentais le CSME à l'Assemblée des Délégués de la FEPS. L'Assemblée siège en automne à Bern et au printemps dans une des Eglises membres ; je suis donc allé à Schaffhouse, Lausanne, Zürich, Davos, Neuchâtel, Sion... J'ai pu aussi participer à l'Assemblée du Département Français d'Action Apostolique (DEFAP) à Dijon et au Liebfrauenberg (Alsace). Le Bureau de la Communauté Evangélique d'Action Apostolique (CEVAA) siégea à Fribourg en novembre 1973 ; ils vinrent manger à la maison ; il y avait parmi eux le secrétaire général Seth Noményio et Jacques Maury qui fut prisonnier de guerre en Allemagne et qui nous dit : « Je veux bien manger ce que vous préparez, mais pas de carottes, j'en ai trop mangé dans le camp de concentration ». Il y avait aussi Jean Kotto, président de l'Eglise évangélique du Cameroun. J'en avais beaucoup entendu parler, mais je ne l'avais jamais vu. Quand il sonna, que j'ouvris la porte et qu'il se présenta, je fus très honoré de son arrivée. Parlant avec Jane-Mary, il lui dit : « Vous savez, dans ma famille, on était anthropophage ! ». Dans sa prédication lors du culte au temple, il prit le récit du Bon Berger et il dit : « Chers Frères et Sœurs, les chrétiens ne sont pas des girafes. Les girafes broutent les feuilles des grands arbres. Notre Seigneur a comparé les disciples à des brebis qui broutent au ras du sol, car il sait bien qui sont les disciples : des gens tout simples. C'est pourquoi l'enseignement de Jésus est aussi au ras du sol ; il faut donc que la prédication prenne modèle sur Jésus et sa manière si simple de parler ».



La Confédération donnait des bourses d'étude à des étudiants étrangers. Ceux-ci devaient suivre obligatoirement un cours de français à Fribourg. L'EPER devait s'occuper de ces boursiers fédéraux, une trentaine d'étudiants du monde entier, de l'Europe de l'Est, d'Amérique du Sud, d'Asie, d'Afrique. La responsable lausannoise, Mlle Marianne Lauffer, m'en informa et je pris contact avec eux. On organisa une ou deux soirées d'information sur la Suisse et nos Eglises pour faciliter leur séjour. Je leur ai passé le film de la Fête des Vignerons 1955. Les contacts se sont affermis avec des Roumains orthodoxes qui vinrent au culte, si bien qu'un dimanche l'un d'eux a participé à la liturgie avec des textes de l'Eglise orthodoxe, des acathistes, un autre a prêché, ensemble ils ont chanté ; nos relations ont été très fraternelles, si bien qu'après leur départ, j'ai continué à avoir des relations épistolaires avec l'un d'entre eux devenu évêque. Le courrier a duré jusqu'au temps de la révolution qui fit implorer l'Union soviétique.

Le pasteur Roland de Pury est venu à Fribourg donner une conférence sous le titre "Les ennemis d'Israël sont les ennemis des Arabes", titre provocateur. Il a soupé chez nous ; nous avons bavardé, puis après sa conférence, il devait dormir chez nous. Dans l'après-midi de ce jour-là, la gendarmerie est venue me demander où était M. de Pury, où il mangerait, où il dormirait, quand il repartirait. J'étais étonné de leur démarche. Alors, les gendarmes m'expliquèrent qu'étant donné la situation internationale et le sujet de sa conférence, ils allaient établir une surveillance discrète autour de la maison, comme au lieu de la conférence. C'était en mai 1970.

Le Conseil synodal souhaitait mettre en place une aumônerie à l'Université ; il voulait savoir combien d'étudiants protestants la fréquentaient. Je fus chargé d'établir une statistique avec leurs noms et leurs origines domiciliaires. Il fallut plusieurs rencontres avec le Conseil synodal pour discuter du projet ; le pasteur Pierre Reymond aumônier à l'Université de Genève vint nous dire ses expériences. J'ai pris contact avec le secrétariat de l'Université qui me fournit beaucoup de renseignements ; je m'approchai également des aumôniers catholiques, dominicains que je connaissais déjà, dont le RP. Stirnimann, professeur en œcuménisme. Il fut tout heureux de cette initiative et me proposa d'écrire quelque chose dans le bulletin de l'aumônerie. En réalité je ne fis que signer un papier écrit par les aumôniers catholiques. Mal m'en a pris ; au prochain Conseil de paroisse, mon collègue alémanique demanda si j'étais devenu aumônier à l'Université, qui m'avait désigné, si le Bureau du Conseil de paroisse était au courant. Le Conseil n'a pas réagi après la brève explication que j'ai donnée.

Conjointement avec l'Armée, il était organisé des courses d'orientation pour les garçons de 16 à 20 ans. Chaque année, un dimanche, une course avait lieu dans une partie du canton. Les organisateurs me demandèrent de présider un culte pour les protestants. Il y en avait une trentaine. Pour les catholiques, ce n'était pas très difficile, un prêtre célébrait la messe. Pour un pasteur, c'est plus compliqué ; la salle d'école offerte se prête difficilement ; les jeunes ne sont pas prêts à participer et ne savent pas chanter a capella. J'ai essayé de faire au mieux pendant toutes les années où j'ai été de service quelque part "en Campagne".

## **Rester à Fribourg ?**

Si, en arrivant à Fribourg, la ville et ses environs commençaient très modestement à avoir de nouveaux quartiers, depuis lors, son développement a pris un rythme rapide. Du côté Est, le Schönborg devint une nouvelle ville ; à l'Ouest de Beaumont, du côté de Villars-sur-Glâne, les champs et la campagne disparurent au profit de tours d'habitations et de quartiers de villas. La ville s'agrandit tous azimuts et par là-même le nombre de paroissiens. 1200 familles formaient la section française. Mon prédécesseur n'avait été élu que comme pasteur auxiliaire avec près de 700 paroissiens. Quelle évolution en moins de quinze ans !

Durant ce temps de ministère à Fribourg, j'ai reçu plusieurs demandes de la part de paroisses qui souhaitaient me voir venir chez elles.

Mon collègue d'Orbe était parti pour la paroisse de Montriond à Lausanne et un second pasteur s'avérait nécessaire. Il m'appela, estimant que notre bonne entente urbigène pourrait se développer harmonieusement à Montriond. Il savait aussi que je me débattais avec vigueur dans cette paroisse de Fribourg, difficile à bien des égards. Or, justement, je me débattais avec vigueur et je pensais ne pas devoir arrêter l'effort, qu'il me fallait continuer. Il y avait des difficultés nombreuses et parfois lamentables. Mais, qui a jamais dit que le ministère était facile, que l'annonce de l'Évangile était un discours tranquille ? J'ai donc refusé.

La ville de Grenoble en Isère s'agrandissait. De nouvelles usines s'implantaient. Un grand avenir économique se dessinait. Mon expérience de ces mêmes expansions vécues à Bagnols fit qu'on me téléphona pour me demander de revenir en France dans cette Église Réformée où l'accueil de nouveaux arrivants devenait urgent. Quelques temps plus tard, la même demande m'était adressée pour la ville de Lyon où le même développement se produisait. Que répondre ? Dire oui, et une grande aventure pouvait s'ouvrir pour moi ? Dire non, serait-ce une désobéissance à l'égard de ces deux appels ? Comment savoir si Celui qui guide mes pas et éclaire ma route veut que je reste ou que je quitte mon poste de Fribourg ? Finalement, j'ai renoncé à ces deux possibilités qui m'étaient offertes.

Tout au début de 1974, j'ai reçu une lettre de la paroisse de Montreux m'adressant un appel pour l'un des trois postes pastoraux. Depuis 1961 j'étais à Fribourg ; cela représentait le temps qu'un pasteur peut passer normalement dans une paroisse, selon l'enseignement de théologie pastorale reçu en Faculté. Avec Jane-Mary nous avons sérieusement discuté pour finalement décider de ne pas dire non. Une page de mon ministère et de la vie familiale allait bientôt se tourner.

Je demandai que fût tenu confidentiel ce changement de paroisse, jusqu'au moment de la mise au concours du poste de Montreux. Je croyais que le secret de fonction, qui fait partie de l'assermentation, serait respecté. Je me suis rendu compte que non ! Un paroissien m'a téléphoné pour me demander si c'était vrai que j'allais partir pour Vevey. Lors de ma postulation à Montreux, j'ai averti le président de l'Église fribourgeoise qui m'a dit « Oh ! je le sais depuis longtemps, je l'ai appris à Schaffhouse » (où avait eu lieu l'assemblée de FEPS). Quand j'ai averti mon propriétaire que je venais de postuler à Montreux, et qu'il fallait envisager la résiliation de mon bail à loyer, il m'a dit « Je le savais depuis quelque temps ».

Le secret me semblait pourtant indispensable pour pouvoir travailler normalement. Dix-huit mois à être encore à Fribourg ne devaient pas se transformer en une longue fin de ministère où chacun a déjà enregistré le départ du pasteur, où l'on ne fait plus que régler les affaires courantes sans perspective dynamique. C'était déjà assez dur pour moi sans l'infliger aux paroissiens.

Le déménagement eut lieu à la mi-juillet 1975, mais le travail paroissial s'est poursuivi à Fribourg jusqu'en octobre. Il faut dire que l'été a été occupé par 15 jours de vacances en juillet, puis par une mission en Afrique australe, Transvaal, Lesotho, Mozambique du début août à mi-septembre.

Ces 14 années passées dans la paroisse réformée de Fribourg n'ont pas été de tout repos, mais, comme pour toutes les écoles exigeantes, j'en ai été affermi. Finalement, toutes les décisions concernant la section française, je les ai prises moi-même, sans tellement de réflexion et de discussion au Conseil de paroisse qui était un conseil d'administration, un Conseil de fabrique comme dans les paroisses catholiques-romaines. Le "conseil pastoral" catholique-romain, c'était la Commission romande qui était partie prenante, mais non décisionnelle. Je pouvais compter sur ses membres et bien au-delà, sur des paroissiennes et des paroissiens avec lesquels nous avons vécu fraternellement un temps béni pour lequel je rends grâce à Dieu. La petitesse de l'Église fribourgeoise (25'000 protestants dont 5'000 francophones) a été pour moi un facteur d'ouverture. La qualité, la fraternité, l'amitié de quantité de paroissiens, leur dynamisme a été pour moi et pour toute ma famille un élément propulseur indéniable. Nous n'étions, comme dit le livre des Actes des Apôtres *qu'un cœur et qu'une âme* (Act 4 :32) ; s'il est aussi arrivé des événements négatifs et destructeurs, il a fallu les surmonter, non pas seul, mais à plusieurs. La paroisse n'est pas le Royaume de Dieu, elle est une communauté de pécheurs, mais de pécheurs pardonnés.



**St Nicolas :**  
**Collégiale pour son Prévôt et ses chanoines**  
**Cathédrale pour l'évêque du diocèse.**  
**Eglise paroissiale pour le « curé de ville ».**



**Etre protestant = Etre dynamique  
Un paroissien qui en veut**



## MONTREUX

1975 - 1995

Tout au début de 1974, j'ai donc reçu une lettre de la paroisse de Montreux m'adressant un appel pour l'un des trois postes pastoraux. Depuis 1961 j'étais à Fribourg ; cela représentait le temps qu'un pasteur peut passer paroisse, selon théologie pastorale reçu Mary nous avons pour finalement décider prends rendez-vous avec Montreux pour plus rencontre a lieu dans un qui a la forme typique des Grande Bretagne ; c'est écossaise, devenue la Avant d'y arriver, et me dit « Salut, Très étonné et perplexe, Montreux, peut me ce dont je n'ai vraiment « Tu ne me reconnais du service ensemble, une discussion ». Je ne peut-être vaguement dans un local du DSR romand) ouvert aux avec celui qui m'accoste ? ensemble. Le président et le Bureau me reçoivent nous avons besoin d'un déjà fait appel à seize refusé ; vous êtes la dix-

septième. Est-ce que vous acceptez ? ». Je demande comment il se fait que mon nom soit venu jusqu'à eux et pourquoi on fait appel à moi. La réponse est la suivante : « Monsieur G. avec qui vous êtes entré nous a parlé de vous, parce qu'il vous connaît bien et il nous a recommandé votre personne » « Pourquoi ? » « Parce que vous êtes un bon organisateur et c'est ce dont nous avons besoin ». De retour à Fribourg, je me pose sérieusement la question de la pertinence de ce que j'ai entendu. Quand on est le 17<sup>e</sup> à être appelé, on peut se poser honnêtement la question du refus des seize précédents. Après tous les autres, à défaut de quelqu'un d'autre, on pense à moi. Ce M. G. qui me recommande au Conseil de paroisse, que sait-il de moi, qu'a-t-il-pu apprécié d'une conversation à un coin de table, moi comme sanitaire de troupe, où je n'ai fait qu'un cours de répétition ? Et qu'y aurait-il à organiser dans cette paroisse ? C'est



**Le Temple au-dessus de la ville**

normalement dans une l'enseignement de en Faculté. Avec Jane-sérieusement discuté de ne pas dire non. Je le Conseil de paroisse de d'information. La bâtiment assez curieux petites églises de une ancienne église maison de paroisse. quelqu'un me rattrape comment vas-tu ? » je me demande qui, à connaître et me tutoyer, pas l'habitude. Il ajoute : pas ? Nous avons fait nous avons eu un soir me souviens de rien, ou d'un entretien une fois (Département social soldats, mais était-ce Nous entrons du Conseil de paroisse en me disant : « Voilà, pasteur. Nous avons personnes, ils ont tous



**Temple de Montreux et chapelle St Michel**

vrai qu'avec tout ce qu'il m'a fallu penser, réfléchir, choisir, organiser pour réussir à accomplir tout le travail paroissial qui m'était demandé à Fribourg, pour la construction du Centre réformé de Charmey, j'ai une expérience, mais de là à être un "organisateur"... Eh bien, à leur 17<sup>e</sup> appel, j'ai répondu oui, avec cependant des conditions :

- Je suis en plein dans la présidence du Synode missionnaire en qualité de Fribourgeois. Je ne veux pas interrompre ce mandat en changeant d'Eglise. Mon devoir est d'accomplir ce mandat jusqu'au bout, c'est-à-dire en 1975.
- Quel sera le logement qui me sera attribué, puisque l'Eglise vaudoise bénéficie de cures d'Etat, où les pasteurs sont tenus d'habiter ?
- Finalement, je ne pourrai pas quitter la paroisse de Fribourg dans les trois mois ; le programme paroissial nécessite une marge plus ample.
- En cas d'accord, j'exige de tenir cette démarche secrète jusqu'au moment de la mise au concours et ma postulation, ce qui signifie un mutisme total jusqu'au printemps 1975, la date de mon arrivée devant être fixée à l'automne 1975.



**Chapelle St Michel**

Avant un deuxième entretien avec le Conseil de paroisse, mais après avoir pris ma décision, j'ai demandé un entretien au Conseiller synodal vaudois à plein temps ; c'est quelqu'un que je connaissais bien et qui me connaît bien aussi, le pasteur avec qui j'ai fait mon catéchisme, ma confirmation, le temps des JP ; c'est le pasteur de mon adolescence. Je le retrouve comme je l'ai connu. Ma question est toute simple : « J'ai reçu un appel de Montreux ; je pense y répondre positivement ; qu'en pensez-vous ? » Il me dit que j'ai bien raison, que je m'y plairai, que le président du Conseil de paroisse a eu des histoires d'ordre professionnel, mais qu'il est très gentil. Je lui indique le délai que je demande et la discrétion qui, par conséquent, s'impose.

Lors d'un second entretien à Montreux, on accepte ma manière d'envisager l'avenir et qu'on me tiendra au courant des démarches à entreprendre en temps et lieux. Il y a bien une cure à Montreux, mais elle est occupée par l'un des pasteurs ; l'autre pasteur est en appartement ; celui qui est parti et que je dois remplacer logeait dans un appartement en amont de la gare et des voies de chemin de fer ; mais il y a l'ancien presbytère de l'Eglise libre qui pourrait être disponible ; il est actuellement loué ; il pourrait être libéré, mais on ne peut pas le visiter maintenant.

## Notre logement

Nous avons emménagé dans l'ancien presbytère de l'Eglise libre, rue du Marché 12, à Montreux, à la mi-juillet 1975, mais l'installation pastorale n'eut lieu qu'en octobre. Entre temps, j'étais encore pasteur à Fribourg. Cependant, ce temps fut principalement occupé par des vacances en juillet, puis par mon séjour au Transvaal, au Lesotho et au Mozambique. A partir du Jeûne fédéral, j'ai repris mon travail paroissial à Fribourg pour les cultes du dimanche, les services paroissiaux en semaine, sans reprendre les cours dans les écoles, ni les catéchismes.



**Ancien presbytère de l'Eglise libre**

Jean-Frédéric eut son baccalauréat latin-grec du Collège St Michel. J'ai été très fier qu'il fût le premier de la liste des bacheliers, non parce que c'était mon fils, mais parce

qu'il était protestant sortant d'un Collège réputé catholique et thomiste. Olivier avait terminé le cycle secondaire obligatoire après l'Ecole secondaire des garçons et le Collège St Michel. Arrivés dans le canton de Vaud, la voie universitaire à Lausanne s'ouvrait normalement pour Jean-Frédéric. Qu'en était-il pour Olivier ? Après quelques tâtonnements, il s'avéra qu'il pouvait entrer directement au Gymnase à Vevey, Gymnase qui fut ensuite installé dans de nouveaux bâtiments à Burier. Sa mère l'a taquiné en lui disant : « Tu sais, à Vevey, on distribuait des baccalauréats, mais à Burier, on ne l'a pas encore fait. Travaille bien ! ». Cette recommandation était inutile, car Olivier a toujours travaillé sérieusement. Mais le comble, c'est qu'après les examens finaux, lors de la séance de remise des diplômes, le Directeur avoua que les documents n'étaient pas encore imprimés et qu'il ne pouvait pas remettre de baccalauréats, que ceux-ci seraient envoyés par la poste dès que possible.

Il fallut entreprendre toutes les démarches prévues par la Loi et les Règlements. Je me suis renseigné auprès des services de l'Etat pour savoir quel serait mon salaire et comment il me parviendrait, car on n'en était plus à la méthode usitée 15 ans plus tôt à Orbe. On me répondit que mes années de service hors du canton ne compteraient qu'à moitié, alors que j'estimais que mon travail en dehors du canton était un plus plutôt qu'un moins. Je me suis adressé au Conseil synodal en lui indiquant que même à l'échelle normale des traitements pastoraux vaudois, je perdrais plus de 20% par rapport au salaire et émoluments fribourgeois. Le Conseil synodal n'entra pas en matière ; il était incompétent ; je devais me débrouiller tout seul avec l'Etat. J'ai écrit au chef du service des cultes de l'Etat de Vaud, lui expliquant ma situation. Sa réponse a été claire et nette : j'avais le droit d'être salarié en tenant compte de toutes mes années de service, sans aucune déduction, ce qui fut fait.



**Salle à manger**

L'emplacement du presbytère est parfait pour nos enfants ; chacun peut avoir sa chambre ; en moins d'une minute, ils peuvent être dans le train, sans même aller jusqu'à la gare. Par contre, cet emplacement est particulièrement bruyant. Quand un train passe, toute conversation devient impossible si une fenêtre est ouverte ; au deuxième étage, les lits tremblent. La manœuvre des wagons se fait juste au droit du presbytère, ce qui signifie grincement des freins, choc des tampons, redémarrage en sens inverse. Régulièrement, l'entretien des voies nécessite des travaux nocturnes.

Quand les paroissiens ont vu que nous emménagions dans ce bâtiment, ils furent très étonnés car, nous ont-ils dit : « On va démolir cette maison bientôt ». Le Conseiller de paroisse responsable nous déclara : « On va faire quelque chose pour améliorer le presbytère ; on fera le maximum avec le minimum de frais ». Effectivement, ce maximum a été un minimum. Au vu des parquets, il m'a semblé nécessaire de les recouvrir de moquette. La pièce pouvant servir de bureau était au deuxième étage, ce qui démontre le peu de fonctionnalité du bâtiment, alors qu'il eût trouvé largement sa place au rez-de-chaussée. Comme il y avait des placards dans les murs extérieurs, l'isolation thermique était défectueuse et Olivier disait en riant : « Si on veut aérer, il suffit d'ouvrir le placard ». Le responsable nous a aussi demandé de partager le jardin avec le concierge de la chapelle, ce que nous avons accepté, de partager également la lessiverie et l'étendage, ce que nous avons refusé, étant donné l'imbrication de ces locaux dans l'appartement, d'autant plus que la machine à laver le linge nous appartenait. J'ai appris par la suite que les 16 collègues avaient refusé de venir à Montreux à cause de ce logement qui leur paraissait totalement inadéquat. Nous y sommes restés 18 ans et avons fini par déménager à Clarens (Rue du Lac 26), à force de voir les divers projets communaux (édification d'un Hôtel de Ville qui aurait empiété sur le terrain paroissial et le presbytère) et paroissiaux (aménagement de nouvelles structures avec démolition du presbytère).

Montreux est réputé pour son climat doux. Il n'empêche que les hivers sont froids et que la neige y tombe régulièrement. Le chauffage a toujours laissé à désirer ; les radiateurs étaient au centre



de la maison au lieu d'être sur son pourtour et la chaudière aurait dû être changée depuis longtemps, mais, puisqu'on allait démolir... Le thermomètre sur mon bureau marquait 12° au gros de l'hiver.

Nous avons cherché à nous loger ailleurs en pesant le pour et le contre. En 1983, Jane-Mary me montre un appartement (trois pièces et demie) à vendre à Clarens. Il semble bien situé, dans un grand immeuble datant de 1965, au quatrième étage, avec ascenseur. Serait-ce une solution ? Peut-être pas pour maintenant, mais pour la retraite ? Nous nous décidons 1°) d'acheter, 2°) de louer en attendant d'y entrer. En 1992, l'assemblée de paroisse, une fois de plus, considère de nouveaux plans d'aménagements du complexe d'Etraz, avec démolition du presbytère. J'écris à la propriétaire de l'appartement mitoyen du nôtre, lui disant que si elle pense vendre, nous serions acheteurs. Six mois plus tard, je reçois une lettre m'informant que l'appartement est à vendre. Nous acceptons ses conditions et l'affaire est réglée. Un grand avantage de ce nouvel achat est qu'il comprend un garage. Un architecte, qui s'était occupé de la maison de Jean-Frédéric à Bonvillars, vient voir comment aménager ces deux appartements, les transformations à y apporter et nous présente un devis qui n'est pas une bagatelle. Je demande au Conseil d'Etat une dérogation me permettant d'habiter à 300 m. en dehors du territoire paroissial, mais dans la même commune, ce qui est accepté.



Notre nouveau logement à Clarens

Fin juin 1993, les travaux sont terminés, nous quittons le presbytère pour ce nouveau logement et c'est à partir de là que je poursuis mon travail paroissial. A noter qu'au lieu d'être démoli, le presbytère fut entièrement rénové et loué !

## L'installation

Mon ministère à Fribourg s'est terminé à fin septembre 1975 ; l'installation à Montreux eut



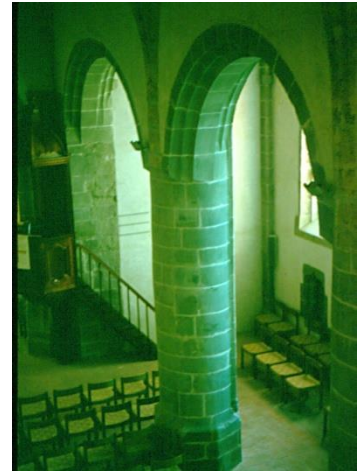
Eglise paroissiale St Vincent: le chœur

lieu le premier dimanche d'octobre, au temple des Planches. J'ai demandé, selon la coutume, à un de mes collègues vaudois, Jean Anderfuhren, l'un des rares que je connaisse pour avoir collaboré avec lui à des semaines bibliques, de présider le culte. Dans la simplicité et la profondeur spirituelles qui est la sienne, il a rappelé, dans la prédication, que le mandat confié au pasteur était l'annonce de l'Évangile et pas autre chose. Par ces mots il ne faisait que rappeler le serment de consécration: "prêcher l'Évangile dans toute sa pureté et son intégrité". Le Préfet du

district est présent, comme il se doit ; il représente le Conseil d'Etat, dont la mission consiste à vérifier et à valider l'élection faite par la paroisse de Montreux ; il doit me remettre le brevet de ratification de cette élection par le Conseil d'Etat. Il commence son discours par ces mots : « Voilà



qu'aujourd'hui, un Bernois de plus revient dans le Pays de Vaud... ». Pour qui connaît un peu l'histoire suisse et le personnage qui parle, ces mots sont pleins de sous-entendus. Les Bernois ont conquis le Pays de Vaud au XVI<sup>e</sup> s. et l'ont occupé jusqu'en 1798, année de la Révolution vaudoise et du départ des Bernois. Quant au personnage, il est membre du parti libéral, défendant les libertés du Canton, nationaliste ou plus exactement "cantonaliste" sur les bords. Il oubliait simplement que LL.EE. de Bern ont apporté la Réforme avec eux. Lui et les tenants de la Ligue vaudoise sont encore attachés à la sainte Lance et regardent volontiers du côté de la Savoie, l'ancienne puissance dominante en Pays de Vaud. Puis vient l'acte d'installation lui-même par un membre laïc du Bureau du II<sup>e</sup> Arrondissement ecclésiastique dont Montreux fait partie. Le repas auquel toute la paroisse est invitée est très simple, mais servi dans un lieu prestigieux de Montreux : le Pavillon du Palace.



Bas-côté sud

Mes deux collègues avaient prévu que ce même dimanche serait également l'occasion de la grande offrande paroissiale et que dans l'après-midi un culte de cène et de reconnaissance aurait lieu et qu'il m'incombait de le présider. Quelqu'un m'a remonté rapidement au temple pour ce service, alors que la plupart des paroissiens et mes deux collègues restaient au Pavillon pour la fin du repas et le café qui se prolongea en discussion amicale, paraît-il. Il y eut tout de même un ou deux paroissiens au temple pour ce service.

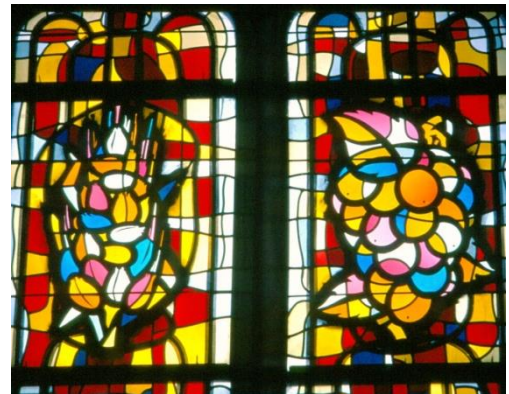
### Les lieux de culte et le culte

- L'église paroissiale aux Planches, l'un des quartiers de Montreux, est dénommée St Vincent (patron des vigneron). C'est une très belle église de la fin du XV<sup>e</sup> s. dans un style gothique on ne



Vitraux centraux du chœur

peut plus dépouillé : une nef avec deux bas-côtés en voûtes d'ogives ; les grosses colonnes sont en tuf, matériaux pris sur place, sauf une, en molasse, qui faisait partie



Vitraux du chœur (partie supérieure)

d'une chapelle seigneuriale (la molasse était considérée comme plus noble que le tuf, alors qu'elle est de couleur froide, tandis que tuf est chaleureux), un grand chœur profond avec un arc triomphal, en molasse également. La nef est précédée d'une grande tour avec un clocher en pierre, à 8 pans, caractéristique des clochers de la vallée du Rhône. Au-dessus de l'entrée sont gravées ses origines politique et religieuse : les armes de Savoie et la croix de St Maurice.

origines politique et religieuse : les armes de Savoie et la croix de St Maurice.

Terminée en 1525, l'église n'a servi que 11 ans au culte catholique romain ; en 1536, la Réformation fut proclamée à la suite de la "Dispute de Lausanne" où catholiques et réformés devaient s'affronter sous la présidence de LL.EE. de Bern dans la cathédrale de Lausanne. Au bout de neuf jours de conférences, faute de défenseurs du culte ancien, les ecclésiastiques en fonction durent abandonner la messe et prêcher l'Évangile à la manière bernoise, où la Réforme avait été proclamée en 1528, à la suite de Zurich. Ces curés acceptèrent pour quelques-uns ce nouveau ministère, la plupart sortirent du milieu ecclésiastique et prirent un travail civil, beaucoup devinrent notaires (ils savaient lire et écrire) ; quelques irréductibles quittèrent le pays



**Vitraux du chœur (partie supérieure)**

pour les terres fribourgeoises, valaisannes ou savoyardes. Aucune persécution n'eut lieu à leur égard. Si l'on peut dire, du jour au lendemain les curés sont devenus pasteurs et les fidèles sont venus dans les mêmes lieux, non plus pour la messe, mais pour le prêche. C'est ainsi que l'église St Vincent est devenue le temple des Planches.

Le temple a été rénové en 1973. A cette occasion, il a été pourvu de vitraux dus au maître verrier



**Vitraux de la nef (symboles de Matthieu et de Jean)**

Jean Prahin : 14 vitraux ; dans la nef les quatre symboles des évangélistes sur fond rouge (le feu de l'Esprit), bleu (l'air), vert (l'eau), brun (la terre), rappelant les quatre éléments du monde (ce qui provient du Moyen-âge et non de la Bible), couleurs reportées dans les petites fenêtres en face, du côté montagne ; et un petit vitrail représentant St Vincent avec sa serpe de vigneron et la palme du martyr. Cinq vitraux dans le chœur proclament l'annonciation, la passion, la cène et la gloire du Christ, épis de blé et grappe de raisin, l'Apocalypse, le tout dans un style symbolique, non anecdotique, mais suggestif.

Au-dessus de l'entrée un très grand orgue avec 47 jeux. Cet orgue avait été rénové vers 1950 selon les directives de l'organiste de l'époque, M. Pierre Pidoux, un musicologue de renom, spécialiste du *Psautier Huguenot*, titre de sa thèse de doctorat. Il a été, avec son frère Edmond, l'artisan du recueil *Psaumes Cantiques et Textes* en usage dans les Eglises de la Suisse romande dès 1976. Il était encore organiste au temple des Planches quand je suis arrivé.



Quand il quitta sa charge, le poste fut mis au concours par la commune de Montreux. Trois



Vitrail de la nef  
(symbole de Marc)

candidates s'annoncèrent. Le Conseil de paroisse me demanda de les voir. En réalité, je n'en ai vu que deux, car la troisième n'était pas chrétienne, ce que j'ai considéré



Vitrail de la nef  
(symbole de Luc)

comme in-

compatible avec la conduite musicale du culte, qui est une liturgie, non un concert. L'organiste n'est pas qu'un joueur d'orgue ; il est ministre du culte avec un office très important. Je les ai interrogées sur leur cursus de formation musicale, sur leur attitude personnelle à l'égard du culte protestant et de la liturgie, sur leur projet de vie. Le poste d'organiste à Montreux exige en effet quelqu'un dont la science musicale soit convaincante, que l'organiste entre dans le culte et puisse le vivre comme un ministère et non comme un fonctionnaire. De plus, je ne voulais pas une candidate qui, après deux ou trois ans, quitte cette place. Mon choix a été assez facile ; Mlle Martine Reymond m'a semblé être une candidate valable, digne d'être proposée au Conseil de paroisse et par lui à la Municipalité. C'est dans ce sens que j'ai fait mon rapport au Conseil. Elle fut nommée et a répondu pleinement aux attentes que nous pouvions avoir, et même bien au-delà. La collaboration a été très agréable et efficace ; nous avons eu beaucoup d'amitié réciproque, suffisamment de confiance mutuelle pour qu'elle m'avoue, beaucoup plus tard, à quel point l'entretien d'engagement avait été dur pour elle. Et malgré ce sentiment épouvantable qu'elle éprouva alors, nous avons trouvé immédiatement un chemin de très bonne entente pendant tout le temps où je fus pasteur à Montreux et au-delà.

Cependant, l'orgue s'essouffla et il fut décidé de le changer. En 2004, le projet d'un nouvel orgue fut présenté par une Commission ad hoc comprenant des représentants de la paroisse, de la Municipalité, et des Monuments historiques. Celle-ci s'adjoignit un architecte ; c'est lui qui présenta le projet en termes dithyrambiques... mais qui ne nous ont pas du tout convaincu, ni moi, ni l'organiste. La responsable des Monuments historiques déclara que le projet était parfait. Je réussis à exiger que des gabarits soient posés dans le temple pour avoir une idée du volume. J'ai rédigé une lettre circonstanciée qui, semble-t-il, a été prise en considération ; des gabarits furent posés... et le Conseil fut d'avis que le projet était inacceptable, alors que les Monuments historiques persévéraient dans leur erreur. Un nouveau projet fut présenté. Il m'est apparu moins mauvais que le précédent, mais l'organiste l'accepta. Je ne m'y suis donc pas opposé. Quatre ans plus tard, il fut inauguré. Je laisse à chacun le soin d'apprécier ce monument dans le temple de Montreux, dans le volume de la nef.

- Il y a pourtant un lieu de culte plus ancien sur le territoire de la paroisse, c'est la chapelle du château de Chillon. Le château appartient à l'Etat et des cultes mensuels y sont célébrés pendant la belle saison. La chapelle fait partie intégrante du château ; elle est suffisamment éclairée par les fenêtres. Des peintures médiévales couvrent les quatre murs et les voûtes du plafond, mais elles sont devenues peu lisibles à cause des siècles qui ont accompli leur œuvre destructrice. Au début du XX<sup>e</sup> s., elles ont été restaurées par le peintre Correvon qui a complété, plus ou moins heureusement, ce qui manquait. On y plaça aussi une chaire en pierre, copie de l'ambon de

Romainmôtier. Une fois par mois, le culte à Veytaux est remplacé par un culte au château de Chillon. Comme la chapelle est vide, le personnel apporte des chaises et les arrange pour le service ; il les retire ensuite. L'organiste y vient avec son clavecin et le remporte. Le culte demande donc une certaine préparation, mais je trouve que le jeu en vaut la chandelle. Plusieurs personnes viennent de cultes. Dès 1985, un chantier s'ouvrit pour restaurer, les peintures conservation les peintures et à repeints, donc contraire du Correvon ! Le suivant : le reste originales était si ne pouvait plus correctement ; identifié, dans les



**Chapelle dans le château pour des culte en été**

l'extérieur à ces un nouveau au château, non mais pour conserver anciennes. La consiste à dégager enlever tous les exactement le travail entrepris par résultat fut le des peintures modeste que l'on rien distinguer les spécialistes ont voûtes du plafond, le temps des prophètes avec Moïse et David pour aboutir à Jean-Baptiste ; sur l'un des murs (à l'est) l'annonciation, la venue du Messie dont le lever du soleil chaque matin est le symbole (Lc 1 :78) ; sur les murs latéraux, les douze apôtres, avec les symboles des quatre évangélistes au sommet des voûtes ; avec en plus, sur le mur sud, la passion avec, vraisemblablement un St François et St Léon ; sur la paroi ouest, un jugement dernier, ce qui est aussi symbolique : l'occident est le lieu où le soleil se couche, la mort et ce qui s'en suit, le Jugement. Selon les spécialistes, cet ensemble est unique au nord des Alpes. J'y ai encore présidé un culte avec un commentaire des peintures, ce qui nous a rappelé quantité de textes bibliques. La chapelle fut munie d'appareils de projection d'images sur les murs pour évoquer ce que pouvait être la peinture primitive et les cultes furent supprimés au profit de la muséographie.

- Au début du XX<sup>e</sup> s. les Anglais sont arrivés, attirés par le climat exceptionnellement doux de la région. C'est alors que le Montreux touristique s'est construit : grands hôtels, palaces à Montreux, Caux, Territet, Glion, les Avants. Les Anglais ont construit des chapelles à côté de ces hôtels. Certaines ont été démolies, d'autres données ou vendues pour un franc symbolique à la paroisse de Montreux, une est restée en activité à Territet, une autre vendue à une communauté néo-apostolique. Les deux chapelles de Caux et des Avants sont devenues des annexes paroissiales.



**Chapelle de Caux**

• La chapelle de Caux est particulièrement remarquable : *St Michel et tous les anges* ; des anges en bois sculptés ornent le plafond et le fond du chœur ; un magnifique retable en haut relief est une scène de la crucifixion ; mais quand je suis arrivé, il y avait un grand vide sous le retable : pas de table de communion ! Elle se trouvait dans la chapelle des Avants. Certains paroissiens, défenseurs inconditionnels de la chapelle de Caux criaient au scandale et considéraient les gens des Avants comme des voleurs. Il a fallu tout le doigté d'un paroissien de Caux non partisan, pour rétablir la liaison et finalement ramener la table dans la chapelle de Caux ; j'avais aussi demandé la médiation de la Commission d'Art religieux de notre Eglise. En conclusion, la chapelle des Avants n'a conservé



que deux anges de Caux. D'autre part, le lutrin avait aussi disparu. Or, un jour, en rendant visite au pasteur occupant la chapelle anglicane de Territet, j'ai découvert le lutrin dans un débarras. Je lui dis que ce lutrin devait provenir de la chapelle de Caux ; nous avons cherché dans les registres à Territet et constaté qu'effectivement il avait été descendu de Caux, que c'était un cadeau de Caux à Territet au moment de l'abandon de Caux par les Anglais, alors qu'on pensait démolir la chapelle de Caux. Ce pasteur était en fait un ancien prêtre catholique-romain de Bretagne qui ne s'entendait plus avec sa paroisse ; il passa en Cornouaille et demanda à un évêque anglican s'il pouvait entrer dans le clergé anglican. L'évêque en question l'accepta sur le champ ! Ce pasteur, donc, me dit : « Puisqu'il vient de Caux et que vous en avez besoin, prenez-le tout de suite » ce qui fut fait. Le lutrin est supporté par un ange cariatide. J'ai toujours présidé le culte à ce lutrin ; et dès le retour de la table, celle-ci m'a servi de table de communion aménagée selon la tradition conservatrice de l'anglicanisme ; il s'agit bien d'une table, malgré sa structure, car la doctrine anglicane vient du Réformateur Bucer, de Strasbourg, maître de Calvin.

- L'église de Glion a été érigée à la veille de la première guerre mondiale, dans un style très accueillant, bien en accord avec la montagne qui l'entoure. Si les plans de l'église ont été établis par Pollak et Piolenc d'origine belge, ils n'en furent pas les exécuteurs à cause de la guerre qui éclata le 1<sup>er</sup> août 1914. Celle-ci fut confiée à un tout jeune architecte qui avait commencé à travailler avec eux, M. Jeanne-



**Eglise de Glion**

M. Jeanneret, frère de celui qui se nomma Le Corbusier. M. Jeanneret est mon paroissien à Montreux, habitant dans un immeuble à l'angle des rues du Casino et du Quai, bâtiment orné et datant de 1900. En soi, l'église de Glion est magnifiquement située, avec un promenoir extérieur couvert plongeant sur le lac et le château de Chillon. Sa belle pierre chaude, le fruit des murs et son clocher avec trois cloches lui donnent un aspect avenant qui attire quantité de couples pour le culte à l'occasion de leur mariage. Le vestibule de l'entrée protège du froid et permet la communication avec une sacristie servant aussi au culte de l'enfance, le sous-sol (cuisine, WC, salle de paroisse et local annexe), la galerie de l'orgue, un petit instrument à un clavier, mais dont l'organiste virtuose sait tirer une musique étonnante.

Le lieu de culte lui-même a trois sections de bancs et une chaire centrale se détachant sur un fond couvert d'une grande peinture représentant un arbre à l'immense feuillage. Le plafond est une voûte en berceau brisé construit séparément sous les deux pans de la charpente du toit ; c'est en quelque sorte une coque à l'intérieur du volume de l'église. Un legs important a été l'occasion d'une grande rénovation intérieure, décidée par les responsables de Glion en 1986.

Le bâtiment a été donné à la commune. Il y eut de nombreuses discussions et la commune accepta le projet, n'étant pas sollicitée financièrement. J'ai tout de même demandé l'avis de la Commission d'Art religieux de notre Eglise. Un de ses membres qui est artiste peintre a donné de judicieux conseils quant à la couleur de la peinture des murs. On enleva la chaire qui était dans l'axe de la chapelle. La monitrice du culte de l'enfance voulut un grand podium devant, afin que tous les enfants puissent s'y tenir lors des fêtes de Noël par exemple ; on repeignit les murs d'une couleur changeante en fonction de l'éclairage solaire. La chaire qui était à l'église libre d'Etraz a été placée sur le podium, un lutrin a été fabriqué sur le modèle de la chaire ainsi qu'une table de communion ; les bancs ont été enlevés et plusieurs paroissiens ont récupéré ce qu'ils ont désiré pour un prix symbolique. On mit des chaises, ce qui permet de modifier la configuration de l'intérieur en fonction de besoins particuliers. Une paroissienne artiste fit don d'une tapisserie en cinq parties évoquant une rivière de plus en plus remplie ; on passe ainsi d'un filet bleu qui augmente de tenture en tenture. Elle a également donné un projecteur pour animer l'ensemble. Pendant les travaux, le

culte eut lieu dans la salle de paroisse à l'étage inférieur. Il était célébré quatre fois par mois, à 9 h. et 10 h.15 alternativement.

- La chapelle d'Etraz. L'Eglise évangélique libre était implantée à Montreux depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> s. pratiquement dès la naissance de cette Eglise. Une chapelle avait été construite tout en bas de la localité, en aval des villages de Chêne, Sâles et Crin, au milieu des vignes. Les bâtisseurs avaient pris soin de ne pas lui donner une allure d'église. La chapelle avait plutôt la forme d'une remise, avec beaucoup de fenêtres sans doute, mais rectangulaires pour ne pas choquer la population et s'attirer les foudres de l'Eglise officielle, l'Eglise d'Etat à cette époque. Par la suite, on osa donner aux fenêtres une forme arrondie dans leur partie supérieure et même de mettre des verres colorés sur le pourtour.

Lors de la fusion des deux Eglises libre et nationale en 1966, les locaux libristes ont été loués par la Fondation des biens de l'Eglise libre à la nouvelle paroisse évangélique réformée de Montreux (les adjectifs "national" et "libre" ont été abandonnés ; l'expression Eglise d'Etat avait disparu en 1863). Ces locaux comprennent le presbytère où nous habitons et la chapelle tout à côté. Pendant la rénovation du temple des Planches en 1972-73, les cultes ont été déplacés dans cette chapelle. Depuis la réintégration dans l'église paroissiale, des cultes ont été maintenus le dimanche matin ainsi qu'un recueillement le vendredi soir. Ces services ont duré plusieurs années. L'appartement du premier étage de la chapelle était occupé par la famille du concierge ; le local du rez-de-chaussée servait au culte de l'enfance (groupe des petits) avec une vieille monitrice pleine d'allant. Dès



Chapelle des Avants

la vente de la maison de paroisse (l'ancienne église écossaise à la rue de la Gare), le secrétariat s'installa au rez-de-chaussée, puis au premier étage et enfin sur la galerie de la chapelle. Après des années d'hésitations et de projets (ce qui nous avait incités à quitter le presbytère), la chapelle fut entièrement rénovée intérieurement pour devenir une belle salle de paroisse, avec cuisine agencée et fonctionnelle. Quant au presbytère, il ne fut pas démoli, mais parfaitement rénové et loué.

- La chapelle des Avants, vendue par les Anglais à la paroisse pour un franc (via une association ad hoc), est un joli bâtiment, modeste, bien visible, au bord de la route. Elle avait récupéré quelques pièces importantes de la chapelle de Caux qui risquait d'être démolie ; elle en a conservé deux anges.
- La chapelle de Chernex date de 1932.
- La chapelle de Veytaux a été bâtie après la seconde guerre mondiale.
- Au Vallon de Villard, certains espéraient y construire une chapelle qui heureusement n'a pas vu le jour. Le culte s'est célébré chez une famille de paroissiens une fois par mois pendant la belle saison.
- Il y a encore le culte à l'hôpital, dans le fond d'un corridor non aménagé pour un tel service. On n'est pas dans le canton de Fribourg où la hiérarchie catholique a un poids indéniable dans les affaires de l'Etat. Les autorités vaudoises sont de tendance radicale, aiment bien l'Eglise protestante, à condition qu'elle ne sorte pas de sa sphère et ne demande rien.

Il y a donc 10 lieux de culte dans la paroisse qui comprend la moitié de la commune de Montreux plus la commune de Veytaux. Avec autant de lieux de culte desservis par trois pasteurs, et en tenant compte des souhaits des paroissiens, l'horaire des cultes est donc complexe.

Chaque mois, il y avait dans la paroisse entre 17 et 25 cultes mensuels, soit à 9h. soit à 10h.15 ; au cours de mes 20 ans de ministère à Montreux. Des cultes ont été supprimés (ceux de la chapelle

d'Etraz, du Vallon de Villard et de Chillon), d'autres innovés (le samedi soir au temple des Planches, davantage de cultes à Veytaux), d'autres encore déplacés (du dimanche au samedi à Glion). La fréquentation elle aussi varie beaucoup d'un endroit à l'autre, d'une saison à l'autre : de 3 ou 4 personnes à 100-120 selon les endroits. Au culte aux Planches, il est arrivé que l'Armée du salut participe avec sa fanfare et un message de son capitaine ; que je préside un culte bilingue avec le pasteur de l'église de langue allemande ou que je le fasse avec mes catéchumènes. Les trois pasteurs les assuraient à tour de rôle et sans tenir compte de leur secteur, pour garantir l'unité paroissiale. Le tournus devait être fait le plus rigoureusement possible, sans pour autant être un carcan. Je fus chargé de cette répartition. Pour que le tournus soit complet et que l'on recommence un nouveau tour, il faut 48 dimanches, et chaque pasteur aura passé partout le même nombre de fois. Quand je suis arrivé, j'ai dû céder une fois mon tour à Caux (qui était dans mon secteur). Cela a signifié qu'il a fallu six mois avant que j'y retourne pour le culte, ce qui est excessif.

Pour favoriser l'accès au temple devenu si excentrique par rapport à la ville du XX<sup>e</sup> s., le bus de la ville fit un crochet pour conduire les fidèles jusqu'au porche de l'église à 10h. et pour les reprendre à 11h.30. Il devait donc faire un demi-tour sur la route vers l'esplanade du temple, jusqu'au jour où cette manœuvre fut interdite aux transports en commun officiels et cet heureux système fut supprimé. On organisa alors un service avec des paroissiens chauffeurs bénévoles pour remplacer le bus sur ce tronçon.

A cela s'ajoutent tous les cultes pour les enfants, conduits par les moniteurs et monitrices et dont j'ai la responsabilité. Quand je suis arrivé, l'Ecole du Dimanche n'avait plus cours qu'à Veytaux avec une monitrice, la secrétaire de paroisse. Partout ailleurs, les enfants étaient réunis en semaine, soit dans des locaux paroissiaux (Chernex, Glion, Veytaux, Etraz, les Avants), soit dans des locaux communaux (écoles), aux jours et heures qui pouvaient convenir aux monitrices et à l'horaire scolaire des enfants. Ce qui est paradoxal, c'est que pendant un siècle ce moment avec les enfants fut appelé *Ecole du Dimanche* et il avait lieu dans nos églises et chapelles avec chants, prières, message, et tout un entourage spirituel et culturel émanant du bâtiment lui-même. On a voulu changer ce mot par *Culte de l'enfance*, mais au même moment, on est sorti de nos églises, et le travail avec les enfants s'est passé dans des locaux scolaires ou privés ; en même temps tout a évolué ; le dimanche n'a plus été le jour du rassemblement, la partie culturelle de la rencontre a été drastiquement diminuée, voire supprimée. La leçon devait être message, prédication s'inscrivant dans une atmosphère culturelle ; c'est devenu presque impossible. Les monitrices ont fait de l'animation, du bricolage, du dessin entre midi et 13h.30 avec un modeste repas avant le retour à l'école. Il m'a semblé que la dimension *culte* disparaissait et qu'on avait perdu le mot *dimanche*.

Les préparations des monitrices et moniteurs qui avaient eu tant de poids à Fribourg se sont trouvées presque inexistantes à Montreux. Ceux et celles qui "donnaient déjà du temps" pour leur groupe n'en avaient pas pour les préparations à l'exception remarquable d'une ou deux personnes. C'est ainsi que plusieurs monitrices n'ont jamais participé aux préparations et quand je m'inquiétais de cette situation, on m'a toujours répondu que "ça allait très bien comme ça", que je ne devais pas me faire du souci. Je suis certain que Jésus-Christ est parfaitement capable de venir faire sa demeure au cœur des enfants par l'action mystérieuse du St Esprit.

## Le colloque

Lors de la première rencontre à trois, présidée par l'un de mes collègues, on fit plus ample connaissance. Il s'avéra que le plus âgé avait fait ses études à la "Môme", la Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne et avait été pasteur en Belgique. Il me sembla qu'il ne lui était pas resté grand-chose de son passage à l'étranger, alors que je bouillonnais encore de mon temps passé à Bagnols. L'autre avait commencé la Faculté universitaire au moment où j'allais la quitter ; il se

souvenait de moi ; c'était un Vaudois pure souche, pour qui le monde semblait s'arrêter aux frontières du canton. Il me dit : « La paroisse de Montreux est bordée d'un côté par celle de Villeneuve, et de l'autre côté par celle de Clarens. A part ça, il n'y a rien ; derrière, c'est la montagne, les Rochers de Naye et devant, c'est le Léman » « Mais, lui dis-je, de l'autre côté de la montagne, c'est l'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg et la paroisse de Bulle ; de l'autre côté du lac, en face, c'est l'Eglise réformée évangélique du canton du Valais avec la paroisse du Bouveret et dès St Gingolph, c'est l'Eglise Réformée de France, l'Eglise réformée du Chablais » « C'est vrai, me dit-il, mais ça ne compte pas ; on n'a pas de contact avec eux ». Est-ce que l'Eglise vaudoise serait sectaire ? Se prend-elle pour l'Eglise universelle ? Mon collègue reflétait fidèlement l'opinion des paroissiens et même de l'Eglise cantonale qui devait le penser sans le dire. Lors d'une Assemblée des Délégués de la FEPS à Berne, j'y représentais le CSME et l'Office Droit de l'Homme (ODH) de la FEPS ; je me trouvais juste derrière la délégation vaudoise, dont mon collègue faisait partie. Il était instructif pour moi de voir le cantonalisme de cette délégation et le peu d'empressement, pour ne pas dire plus, que ces Vaudois mettaient à la bonne marche de la Fédération des Eglises Protestantes de la Suisse. Alors que l'Assemblée des Délégués siégeait à Lausanne, j'y étais comme délégués du CSME et de l'ODH, le discours de bienvenue du Conseil synodal comporta toutes sortes de considérations intéressantes, notamment ceci : « Nous, ici, nous n'avons besoin de rien ni de personne, car nous avons le blé, le vin et le sel. Nous avons tout ce qu'il nous faut ». Je me suis posé une question : Est-ce que ce Conseiller synodal se moquait des Délégués de toute la Suisse ? mais il parlait sérieusement. L'Eglise du Canton de Vaud se passe sans problème du reste du monde. Après que mon collègue eut quitté Montreux, il est devenu membre du Conseil synodal.

Mes collègues m'expliquèrent le découpage de la paroisse en trois secteurs ; l'un avait Veytaux, Territet les Planches ; l'autre avait la partie Ouest de la ville et les villages de Chernex, les Avants, le Vallon de Villard. Il me revenait le centre-ville et les villages de Glion et Caux. Sur 3'300 adresses, chacun en avait 1'100, donc la répartition était judicieuse. Ils m'informèrent d'un avantage non négligeable offert par la Direction du MOB : nous bénéficions d'un libre parcours sur les lignes Montreux-les Avants et Montreux-Caux.

La paroisse s'inscrit dans le II<sup>e</sup> arrondissement ecclésiastique qui, de Villeneuve, s'étend jusqu'à Pully en passant par Puidoux et le Pays d'En haut, alors que, quand j'étais stagiaire à St Léger, Montreux faisait partie du I<sup>er</sup> arrondissement comprenant tout le grand district d'Aigle, Bex les Ormonts. A mon arrivée, J'ai eu de bons contacts avec le *doyen* de l'arrondissement, le pasteur Samuel Dubuis, de Pully. Une fois l'an, il écrivait une lettre fraternelle à ses collègues dont il avait la charge, charge espérons-le pas trop lourde, car il devait surtout intervenir là où il y avait des difficultés. Son rôle était d'être le pasteur des pasteurs au niveau spirituel et absolument pas hiérarchique. Puis ce fut le pasteur Donzel de Chexbres. Depuis lors, les arrondissements ont disparu avec leur doyen, au profit des *Régions* beaucoup moins étendues.

## Le Conseil de paroisse

Le colloque est aussi un lieu de partage des questions qui surgissent, mais les pasteurs ne prennent pas de décision, même si certaines choses semblent urgentes. Non, il faut en référer au Conseil de paroisse qui en délibère, qui nomme éventuellement une commission, laquelle rapportera au prochain Conseil. Moi qui avais dû, en France, tout décider moi-même, qui, à Fribourg, étais tellement chargé qu'il fallait régler très rapidement tout le courrier et ses conséquences, puisque le Conseil de paroisse avait d'autres préoccupations, voilà que je devais apprendre le rythme vaudois, du "hâte-toi lentement" en insistant sur le dernier mot du proverbe. Que de lenteur, que de parloles inutiles, à tel point qu'une fois, le secrétaire du Conseil a présenté le procès-verbal de la précédente séance qui avait duré deux bonnes heures comme d'habitude ; il a lu le procès-verbal en entier ; trois mots : *Rien à signaler*. Des Conseillers ont été suffoqués, ont crié au scandale. Le secrétaire a simplement demandé



« Que dois-je donc écrire ? » Une conversation confuse s'ensuivit sans résultat positif et le procès-verbal n'a pas été modifié.

Il m'a fallu du temps pour prendre connaissance d'une paroisse aussi éclatée après celle de Fribourg qui était très centrée autour d'un seul temple. J'ai aussi remarqué une chose paradoxale au premier abord : la paroisse de Montreux est une paroisse de protestants disséminés, alors que l'Eglise vaudoise considère que la population entière fait partie de l'Eglise, du fait même qu'elle habite sur le territoire. C'est sans doute vrai pour la plupart des paroisses vaudoises, mais Montreux est en réalité une ville artificielle devenue une Commune en 1962 seulement, par la fusion des Communes des Planches et du Châtelard, Veytaux ayant refusé de s'y joindre. Précédemment, *Montreux* ne s'appliquait qu'à la paroisse qui regroupait ces trois Communes. Le cosmopolitisme est l'originalité de la ville aujourd'hui. Les touristes sont plus nombreux sur les trottoirs que les Montreusiens. Les boutiques et les magasins sont tenus par du personnel sans aucune attache avec les habitants de la ville. Même à l'Office du tourisme, ceux qui vous répondent n'ont aucune idée de la région ; ils sont incapables de vous dire quelle distance il y a entre Montreux et Glion par exemple ; on vous répond simplement qu'il y a le train et qu'on peut vous donner un horaire, tout cela avec un accent qui n'a rien de vaudois.

Quelle différence aussi entre Chernex et Glion ! L'un ressemble à un village traditionnel avec des paysans et des vigneron ; l'autre est un village dortoir. Selon la nomenclature officielle, la Commune compte au moins 25 villages, dont certains sont difficiles à discerner topographiquement, mais qui ont encore leur *gouverneur*, terme qui apparaît un peu folklorique, mais qui continue à jouer son rôle.

Les conseillers de paroisse doivent être choisis judicieusement pour que toute la paroisse soit représentée ; la ville, les villages, Veytaux y ont leur représentants, élus tous les quatre ans et installés en corps selon la liturgie de l'Eglise. Il est arrivé que tel ou tel ne pouvait pas être présent ce dimanche-là. Pour cette raison et dans mon secteur, j'ai eu à installer un conseiller à Caux, un autre à Glion, un troisième à Montreux. Ces installations individuelles prennent une dimension plus personnelle ; les villageois au culte prennent conscience de l'importance de la mission du conseiller de paroisse.

Cependant, le Conseil décida, à mon arrivée, qu'il fallait penser à l'avenir et nomma une commission de "prospective" avec deux ou trois membres du Conseil et moi-même. J'ai trouvé l'idée intéressante, mais mes deux collègues en ont ri ; c'est un bien grand mot pour aboutir à quoi ? Avant de penser à l'avenir, je me suis dit qu'il fallait d'abord voir le présent avec l'aide de ces Conseillers vivant à Montreux depuis longtemps, considérer tous les lieux de culte de la paroisse, leur utilité, leur fréquentation, leur nécessité. Ce dernier point est problématique, car, contrairement au dicton, l'église n'est pas au milieu du village ! Le temple des Planches, l'église de Glion, la chapelle de Caux, celle de Chernex sont complètement en dehors de la localité et bien souvent invisibles. Quand les cloches sonnent, on ne les entend pas du village ; à vol d'oiseau, Veytaux, Glion et Chernex sont extrêmement proches du temple des Planches, mais la dénivellation est forte ; toute la paroisse est adossée à la pente raide de la montagne ; la route cantonale montant à Glion et Caux atteint une pente de 24% ; si le lac est à 375 m d'altitude, la chapelle de Caux est à 1100 m. Terminer le culte à Caux à 10 h. pour commencer à Glion à 10 h.15 oblige de se dépêcher ; l'organiste que je transportais avec moi dans la voiture me disait : « Attention, mes oreilles bourdonnent, je n'entends plus, comment vais-je jouer ? » Il n'y a pas de paroisse vaudoise où les paroissiens, qui viennent à une réunion à l'église ou à la Maison de paroisse à Montreux, doivent faire 20 minutes de train s'ils viennent de Caux, et 20 minutes également s'ils viennent des Avants sur deux lignes de chemins de fer différentes. Des paroissiens habitent au bord du lac à 375 m, d'autres aux Rochers de Naye à 2000 m. La configuration géographique de la paroisse est étonnamment variée. Une question se pose : A-t-on besoin d'autant d'églises et de chapelles ? Pourquoi la première moitié du XX<sup>e</sup> s. a-t-elle vu s'ériger autant de lieux de culte ? Aujourd'hui, on aurait davantage besoin de salles polyvalentes, plus petites et modulables. L'ancienne église écossaise à Montreux (rue de la Gare) est très typique, avec sa tour carrée trapue et crénelée, construite par des Ecossais presbytériens au temps où ils venaient en

villégiature à Montreux. Cette chapelle a été abandonnée au moment où les touristes ne sont plus venus dans cette région. Elle a passé entre les mains de l'Armée du Salut, puis des Francs-maçons avant de devenir propriété de la paroisse de Montreux qui en a fait sa maison de paroisse avec plusieurs salles, mais dans quel état ! Il faudrait une grosse rénovation pour la rendre plus fonctionnelle et accueillante. En réalité, rien n'a été entrepris : elle a été revendue aux intégristes catholiques d'Ecône au moment où la paroisse a pu racheter le complexe d'Etraz (chapelle et presbytère). Cette vente aux catholiques s'est faite sur la base de fausses déclarations de la part de ceux qui ont discuté avec les responsables paroissiaux. J'avais demandé que la vente ne se fasse ni en faveur de la communauté St Pie X d'Ecône, ni en faveur de l'Opus Dei. La paroisse s'est défaite d'une chapelle pour en racheter une autre. La salle de paroisse de Glion est quasi inaccessible ; elle n'a été utilisée que pendant la rénovation intérieure de l'église A Veytaux et à Chernex, deux petits locaux s'ouvrant sur le lieu de culte servent à quelques réunions de quartier, mais la commune, propriétaire des bâtiments ne chauffe pas en semaine...

La commission de prospective siégea de nombreuses fois ; elle proposa des églises de maisons, des rencontres à quelques-uns chez un particulier pour réunions de prière, ou de lecture biblique, ou de conversations et réflexions sur un thème donné en vue de fortifier la foi des personnes présentes. Il y eut quelque chose de ce genre à Montreux et à Glion dans une famille, à Veytaux dans la salle de la chapelle. Chacun trouva son rythme et sa manière de faire, étant entendu que les paroissiens eux-mêmes en prennent l'initiative et que les pasteurs n'en aient pas la charge. Les groupes Alpha sont nés plus tard sur un modèle que la commission avait préconisé.

Il y a eu bien d'autres comités et commissions de toutes sortes : Comités des responsables de Glion, de Caux, des Avants, comité des Doyens, colloque avec les professeurs de l'Ecole normale, avec la paroisse catholique, avec la paroisse de Clarens, commission d'arrondissement, commission "Secrétariat", commission informatique, commission Offrande, commission finances, commission fête de paroisse, commission Tiers-monde, commission en vue de ceci ou de cela, sans parler du Bureau du Conseil. Même si les pasteurs ne sont de toutes ces commissions, comités et colloques, il n'y a rien de tel pour grignoter le temps et les forces de ceux qui y participent.

Le Conseil eut des rencontres extra muros à la Pleignaz, au Vallon de Villard chez un conseiller, à Pensier (FR) dans une communauté catholique qui m'avait interdit d'entrer quelques années auparavant, au Louverain, à Crêt-Bérard, au Centre réformé de Charmey.

Au cours de la législature, il y a la "Visite d'Eglise" et la "Visite intercalaire", c'est l'occasion pour le Conseil d'arrondissement d'évaluer le travail paroissial, celui du Conseil (contrôle des Registres paroissiaux, des archives comptables, du matériel liturgique coupes, channes, etc.) et la manière de travailler des pasteurs. Ces visites se terminent par un culte central où la délégation de la Région fait un rapport de sa visite devant tous les fidèles.

## Les actes ecclésiastiques

A raison de deux voire de trois services funèbres par semaine, celle-ci est vite remplie. C'est la constatation que j'ai faite les premiers temps ; il m'a semblé recevoir une avalanche de cultes funèbres me conduisant partout dans des familles inconnues pour une première visite ; me conduisant rarement à l'église des Planches, mais le plus souvent dans une église en dehors de la paroisse, à Clarens, car le cimetière est à côté du temple et parce qu'il y a des places de stationnement à disposition, ce qui manque cruellement aux alentours de notre église paroissiale ; me conduisant aussi au crématoire de Vevey où il m'est arrivé d'avoir parfois deux services dans le même après-midi. Il est aussi arrivé de devoir aller jusqu'à Lausanne, à Montoie, où tout est programmé : le culte doit durer 20 minutes au maximum, les gens sortent par une porte qui n'est pas la même que celle pour entrer et par laquelle arrivent de nouveaux endeuillés ; l'organiste, que le pasteur ne voit pas, joue automatiquement trois

pièces musicales selon le déroulement de la liturgie, ce qui ne permet aucune modification. Le protocole final est prononcé rituellement par un employé des Pompes funèbres : « Mesdames, Messieurs, la cérémonie est terminée. La famille invite parents et amis à la rejoindre au restaurant XY pour une collation. L'assemblée est priée de sortir par ici et de passer devant la famille sans serrer la main. J'invite la famille à me suivre ». L'orgue joue, la salle de culte se vide petit à petit et au même moment de nouvelles personnes arrivent par la porte d'entrée pour le prochain service. Quelle différence d'avec les enterrements que j'ai faits au fond du jardin chez les protestants du Midi<sup>14</sup> ! L'Évangile y retentit d'une tout autre manière.

En général, je ne vais retrouver la famille au restaurant que si celle-ci me le demande. Je retourne au domicile de la famille dans les jours qui suivent à condition qu'elle habite dans la paroisse, car, bien souvent, le défunt est une personne seule et sa parenté vit ailleurs. En réalité, j'ai eu très peu de cultes funèbres à présider pour des paroissiens connus. Le pasteur agit comme un fonctionnaire ecclésiastique que l'on sollicite dans la mesure où on en a besoin. L'anonymat de la ville, augmenté par sa caractéristique touristique, est une réalité renforcée encore par la sécularisation.

La relation avec les sociétés de Pompes funèbres est intéressante. Certaines sont très "officielles", protocolaires ; d'autres beaucoup plus simples. Les patrons comme les employés ont une tâche difficile et ont parfois besoin de se dévouer, eux qui vivent de la mort des autres. L'un d'entre eux, mon paroissien, est devenu une bonne connaissance, presque un ami. Nous nous voyions en ville et nous causions amicalement ; vers le temps de Noël, Nouvel an, il nous offrait une boîte de chocolat. Or une année, au début décembre, il m'informa qu'il voulait offrir un repas au restaurant C. près de chez lui ; il fallait que je choisisse les invités : « Le nombre que vous voulez parmi vos paroissiens, mais personne ne doit savoir qui offre ce repas ; j'ai fait la même proposition au curé » me dit-il. « 10, 20, 30 ? » lui demandai-je : « Autant que vous voulez, tous ceux que vous pensez devoir inviter. C'est moi qui paie la facture, c'est mon cadeau de Noël » ; et il ajouta comme une confidence « Que voulez-vous que je fasse avec mon argent ? je n'ai pas d'héritier ». J'ai transmis cette invitation à plusieurs personnes ; le 23 décembre, ils étaient là, au moins 20 à 30 paroissiens ; il y avait 10 à 15 catholiques ; une bonne ambiance, un cadeau inattendu. Un homme dont le métier est de s'occuper des morts et qui s'enrichissait grâce aux morts. Il a voulu s'occuper des vivants... anonymement et généreusement. C'est lui aussi qui offrit gratuitement l'ensevelissement d'un petit enfant d'une famille tamoule. Avec de nombreux Tamouls, nous entourions la famille au bord de la tombe. J'ai dit quelques mots sur la vie nouvelle qui est l'espérance proclamée par la foi chrétienne, un Tamoul fit la lecture en langue tamoule de deux ou trois textes de la Bible que j'avais choisis. Mon paroissien se tenait un peu à l'écart, vivant lui aussi quelque chose d'inhabituel ; des Tamouls hindous écoutant l'Évangile.

Le nombre de cultes à l'occasion de mariage célébré dans la paroisse est très important, mais ne concerne que le concierge et l'organiste. Le pasteur et les mariés viennent d'ailleurs. On choisit Montreux, Glion surtout, pour la beauté du site et de l'église. Ce culte est compris d'une manière totalement erronée par pratiquement tous les fiancés. Premièrement, ils partent du principe (faux) que la célébration du culte est le lieu où se contracte le mariage : on se marie à l'église, dit-on. Ils ignorent tous que le mariage a lieu ailleurs, à l'Office de l'Etat civil. Il faut avouer que les cérémonies à l'Etat civil ne sont justement pas des cérémonies, qu'il s'agit d'un acte administratif vite expédié et l'officier reste indifférent à acte. Deuxièmement, il faut dire que la doctrine catholique romaine déclare que le mariage est un sacrement qui ne peut se célébrer que devant un prêtre, d'où la tradition du cortège d'entrée dans l'église avec le mari au bras de sa mère et l'épouse au bras de son père, ce qui symbolise (faussement) que le mariage n'a pas encore eu lieu. Enfin, la méconnaissance des textes bibliques fondateurs du mariage est flagrante. Si, théologiquement, le mariage remonte aux textes de la création (Gn 1 et 2), il concerne donc l'humanité entière, la société des humains, indépendamment de la religion. Il est donc normal que le mariage soit célébré au sein de la société, représentée par l'autorité civile ; l'officier de l'Etat *civil*, précisément, a la mission d'enregistrer la volonté d'un homme

<sup>14</sup> Les protestants étaient bannis du cimetière où seuls les catholiques pouvaient être enterrés.

et d'une femme de vivre en couple, ce couple et sa famille étant le noyau de la société. De plus, on chercherait en vain dans la Bible le récit d'une cérémonie religieuse quelconque à l'occasion d'un mariage. Ce jour-là, on fait la noce (Jn 2) ! Ce jour-là, on le proclame sur la place publique (Ruth 4). Je ne puis donc pas adhérer à la doctrine romaine qui accapare le mariage en son sein. Toutes ces pratiques et traditions rendent confuses le culte à l'occasion d'un mariage dans l'Eglise évangélique réformée. Il n'y a donc pas de mariage chrétien, mais il y a une manière chrétienne de vivre le mariage.

Il y a tous ceux qui ont des idées spéciales ; par exemple,

- Ce couple qui, lors de l'entretien préalable, exige que le culte dure 20 minutes au maximum et que la lecture biblique, s'il doit vraiment y en avoir une, soit prise uniquement dans le livre du Cantique des cantiques. J'ai accepté ce défi.
- Ceux qui louent l'église catholique de Caux au Réarmement Moral (RAM) qui en est propriétaire (et qui ignorent totalement qu'il y a une chapelle protestante autrement plus belle à 50 mètres, mais qui est invisible, cachée par les sapins) ; là, l'hélicoptère qui les amènera aura une place suffisante pour se poser. Quand j'ai vu tous les appareils photographiques braqués, j'ai posé mes conditions : à l'intérieur, on ne pourra faire des photos que pendant le temps de la musique (un lecteur de cassettes qu'ils avaient apporté) ; j'ai été écouté et obéi.
- Ceux qui me demandent de bénir leur mariage à l'occasion du baptême de leur enfant, non seulement dans le même culte, mais dans le même acte et le même geste : le père-mari et la mère-épouse portant dans leurs bras l'enfant se sont avancés. J'ai baptisé l'enfant et étendu mes mains sur les trois à la fois pour la bénédiction. C'était au culte du soir à Glion.
- Ceux qui demandent une bénédiction sur leur mariage après avoir, quelque temps auparavant, demandé le baptême de leur enfant. L'entretien de baptême, puis le culte le jour du baptême avait déclenché en eux une réflexion, une découverte de la foi chrétienne qu'ils semblaient ignorer précédemment. Ce ne fut du reste pas un feu de paille, car l'épouse s'est engagée ensuite dans la paroisse.

Les baptêmes, relativement nombreux, sont célébrés au culte public. Il y a parfois des situations inattendues. Une fillette de 8 ans a tout à coup demandé à sa maman si elle était baptisée. « Non » lui-dit-elle. La fillette dit alors à sa mère qu'elle voulait être baptisée. Avait-elle entendu ses copines catholiques lui dire que ceux qui n'étaient pas baptisés allaient en enfer ? ou une autre remarque de ce genre ? La mère vint me trouver pour me dire sa stupéfaction « On n'a jamais vu ça ! Ou bien on est baptisé bébé, ou bien après le catéchisme, mais pas entre deux ». Cette maman est fille de pasteur et monitrice du culte de l'enfance. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas d'âge pour être baptisé, donc que la chose n'était pas impossible, mais que je voulais en parler avec la fillette qui, du reste, fréquentait le culte de l'enfance dans un autre groupe que celui de sa mère. La fillette a eu l'air de bien comprendre ce que je lui disais et la conversation l'a confirmé dans son idée. Le baptême a eu lieu un dimanche dans le cadre du culte de l'enfance. Ses contemporains étaient tous là, beaucoup de parents aussi. J'avais préparé une baignoire pour enfant, un arrosoir et un petit pot de baptême. Tous les fidèles étaient intrigués par ces objets. Tout à coup, sa monitrice se lève, fâchée, vient vers moi et me dit : « C'est quand même inouï ! Le concierge n'a même pas rangé son arrosoir ; ça n'a vraiment pas bonne façon ». Je lui dis que j'ai moi-même apporté l'arrosoir et qu'il est plein d'eau. Ebahie et un peu confuse, elle est retournée à sa place. On a chanté, prié comme on le fait normalement dans le culte de l'enfance, et j'ai parlé de baptême, citant plusieurs textes bibliques. Pour un baptême, il faut de l'eau, puisque le mot *baptiser* veut dire *plonger*. Aux premiers temps de l'Eglise, le baptisé était tout entier plongé dans l'eau, comme noyé ; et il ressortait de l'eau, comme ressuscité. Sale avant, propre après. Voilà ce que Dieu fait au-dedans de nous, d'une manière invisible ; le baptême en est le signe visible. « Alors : va-t-on utiliser la baignoire pour te plonger, sinon, on aurait pu aller directement au lac ? Ou bien utiliser l'arrosoir comme le jardinier qui espère voir pousser les plantes, comme Dieu espère te voir grandir sous son regard ? Ou bien va-t-on prendre le pot qui est là et te verser un peu d'eau sur la tête et le front comme si Dieu lui-même posait sa main sur toi pour te bénir ? » Le baptême a eu lieu avec de l'eau prise dans l'arrosoir, mise dans le pot et versée sur la tête de la fillette.



Un événement marquant pour la baptisée, pour ses parents étonnés et pour toute l'assemblée des petits et des grands.

Deux fois, il m'est arrivé de baptiser un adulte : un jeune homme qui n'avait jamais entendu parler de Dieu, ni de Jésus-Christ, mais qui voulait devenir un "élève" de Jésus, après avoir lu l'évangile selon Matthieu dans sa langue maternelle albanaise (voir les derniers mots de cet évangile). Et aussi une jeune femme Tamoule, hindoue, qui désirait devenir chrétienne.

Culte funèbre, mariage, baptême ne sont pas les seuls actes ecclésiastiques. Il y a encore la sainte Cène.

Selon un ordre de leurs LL.EE. de Bern pour leur province du Pays de Vaud en 1536, et imposé aussi à Calvin par les Conseils de Genève, la cène de notre Seigneur était célébrée quatre fois par an : les jours de Noël, de Pâques, de Pentecôte et en septembre pour couper la longue période jusqu'à Noël. Par la suite, ce nombre a été doublé et au XX<sup>e</sup> s. elle était célébrée à Noël et le dimanche précédent, à Vendredi Saint, Pâques, l'Ascension, Pentecôte et les deuxième et troisième dimanches de septembre. On y ajouta le dimanche de la Réformation au début novembre. Seules les personnes baptisées et confirmées peuvent s'en approcher. Communier demande une préparation. Ces dates étant fixes, il me fallait les rappeler au culte précédent dans les *annonces*, en ajoutant : *Je vous demande de vous y préparer*. La liturgie ne prévoyait pas seulement le rappel de la cène selon 1 Co 11 :23-26, mais encore les versets suivants : *c'est pourquoi quiconque mangera le pain et boira la coupe du Seigneur indignement sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. Que chacun donc s'examine soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe, car celui qui en mange et qui en boit sans discerner le corps du Seigneur mange et boit son propre jugement*. La gravité de cet acte était donc fortement soulignée sans doute, mais l'appel à participer au repas l'était aussi. Je n'ai jamais pratiqué de séparation entre la liturgie de la Parole et celle de la sainte cène, comme cela se faisait déjà dans l'Antiquité chrétienne et jusqu'au début des années 50. J'ai appris cette liturgie par cœur pour mieux la dire et la proclamer ; je me suis avancé vers les fidèles pour les inviter à venir communier, comme un maître d'hôtel le fait pour convier les invités à s'approcher. Quelqu'un m'a dit une fois à la sortie : « Je ne communie jamais, mais par votre manière de faire, de parler, et votre regard, je n'ai pas pu faire autrement que de venir ».

Le conseiller de paroisse de Caux qui s'occupait de préparer la chapelle pour le culte, préparait aussi le vin de la cène et le pain ; il coupait le pain en bandes régulières, très proprement. Nous en avons parlé ensemble : « Pourquoi coupez-vous le pain de cette manière ? » lui ai-je demandé. « Parce que j'ai toujours vu qu'il était coupé ainsi » me répondit-il. « Mais on ne voit plus que c'est du pain ; quand je dois le préparer moi-même, ou bien je prends une baguette entière de pain qui dépasse largement l'assiette, ou bien je coupe de larges tranches de pain, comme pour le repas de famille. Voyez-vous, lui dis-je encore, ce pain n'est pas quelque chose de spécial, c'est celui que l'on mange à table. Par exemple, ce que vous utilisez pour le déjeuner peut être utilisé pour la sainte cène » « Ah ! s'écrie-t-il, je vais tout simplement prendre les tranches de tresse du déjeuner, parce qu'au Réarmement, c'est de la tresse que nous mangeons ». Je ne m'attendais pas à cette conclusion, mais dès lors, à Caux, nous avons communie avec de la tresse pour les 100 à 120 fidèles venant des quatre coins du monde au RAM et qui participaient au culte paroissial.

La journée des *Paroissiennes vaudoises* eut lieu à Glion en 1977. Comme pasteur de Glion, je décidai de ne pas prévoir pour elles la salle de gymnastique de Glion avec pique-nique, mais l'hôtel du Righi Vaudois et une finance de Fr.10.- pour le repas, ce qui était inhabituel. On me reprocha cet écart de la tradition ; certaines ne viendraient pas, parce que ce serait trop cher. Au moins 100 dames sont venues de tout le canton, une sorte de course d'école pour beaucoup. Elles sont arrivées, très heureuses d'être dans un si bel environnement. Elles étaient dans la grande salle style 1900, autour des tables, à 7 ou 8 personnes par table. Au moment du culte final avec sainte cène, j'ai mis sur chaque table un grand verre à pied de l'hôtel avec du vin, un bon morceau de pain dans une assiette. A ma table, il y avait le même verre de vin et une grande baguette de pain que j'ai élevée bien haut pour que chacune la voie au moment de la fraction, puis le verre de vin. Alors tout le monde a communie avec ce qui était sur chaque table et chanté *A Toi la Gloire* comme chant final.

A quelques occasions, je suis allé rendre visite à des paroissiens qui ne pouvaient plus se déplacer pour leur offrir la cène à domicile. C'est un moment spirituel important.

## Le Secrétariat paroissial

A mon arrivée, la secrétaire de paroisse était une demoiselle d'origine suisse-allemande ; elle avait pour tâche de tenir le fichier paroissial à jour, ce qui lui prenait beaucoup de temps. Les fiches devaient être habillées de cavaliers de couleurs différentes permettant de retrouver rapidement les enfants, les retraités, etc. Elle tenait à faire ce travail fastidieux dans son bureau au premier étage de la tour de l'église écossaise devenue maison de paroisse ; moins on la dérangeait, mieux elle se sentait. Ce travail était d'autant plus inutile que l'imprimeur du *Messenger* de paroisse fournissait aux pasteurs les noms et adresses de tous les nouveaux arrivés et la liste de ceux qui étaient partis. Elle avait aussi un cercle des personnes qu'elle visitait. Elle donnait également le culte de l'enfance à Veytaux. Tout cela était sa chasse gardée, sauf quand il y avait un problème. Ainsi, un dimanche où elle était à la chapelle avec les enfants, on vint lui dire de congédier immédiatement les enfants, parce que le curé de Villeneuve allait venir célébrer un baptême dans la chapelle avec l'autorisation de la Municipalité de Veytaux. Je n'ai pas du tout apprécié cette façon d'agir. Responsable du culte de l'enfance, je suis intervenu : Le curé de Villeneuve passait par-dessus la paroisse en s'adressant directement à la Municipalité et celle-ci, arguant qu'elle est propriétaire du bâtiment, décidait elle-même de son utilisation ! Le Conseil synodal s'en est mêlé. Sans doute, le Conseil de paroisse avait signé une convention avec la paroisse catholique de Villeneuve, selon entente entre l'évêque du diocèse et le Conseil synodal de l'Église vaudoise concernant les messes célébrées dans des lieux de culte protestants, mais avec des conditions précises ; les jours et heures étaient indiqués et la convention devait être renouvelée d'année en année. Le contentieux augmenta. A la fin de l'année, j'avertis le curé de demander le renouvellement de la convention, ce qu'il ne fit pas et ce qui sema la zizanie ; le Conseil synodal dut encore intervenir. En défendant les droits de la paroisse comme je l'ai fait, je ne me suis pas attiré les sympathies ni du curé, ni de la commune de Veytaux.

Lors de la mise à la retraite de cette demoiselle, le secrétariat fut déménagé dans une salle attenante à la chapelle d'Etraz, à côté du presbytère ; le Conseil de paroisse me confia la responsabilité de la surveillance de ce secrétariat.

Un jeune homme fut nommé secrétaire. C'était un éclaireur. Je me suis dit qu'un éclaireur suisse devait être débrouillard et actif ; je me suis trompé et il fut licencié.

Une jeune dame fut nommée à sa place. Elle se mit au travail avec vigueur, triant tout d'abord ce qu'avait laissé l'ancienne secrétaire et tapant à la machine tout ce qu'on lui demandait ; elle le faisait rapidement et proprement, elle faisait la permanence téléphonique. L'édition du *Messenger de paroisse* allait cesser au profit d'un nouveau journal *Croire*. Le Conseil de paroisse trouva qu'il était bien cher. J'ai proposé que le secrétariat fasse lui-même une *Information paroissiale*. On étudia cette possibilité (une feuille A4 pliée en deux pour faire quatre pages A5 que je composerais) ; la secrétaire taperait le texte, un imprimeur offset éditerait et le secrétariat livrerait le tout à la poste au tarif "imprimé grande quantité". Pour cette réalisation, il fallut acheter une machine à écrire avec mémoire électronique Hermès, car un ordinateur aurait coûté trop cher. Le Conseil de paroisse osa se lancer dans ce projet, la secrétaire et moi avons coordonné le texte, la frappe, la mise en page ; l'imprimeur nous donna quelques conseils (par exemple : les dessins au trait passent directement à l'offset gratuitement ; les photos nécessitent un surcoût). Au bout d'une année, j'ai pu annoncer au Conseil que le prix de la fabrication de l'*Information paroissiale* plus l'achat de la machine électronique avaient coûté moins cher qu'une année d'abonnement au journal *Croire* ; que par conséquent la machine était totalement amortie ; c'était donc une réussite. Le Conseil trouva évidemment qu'il manquait les pages générales publiées par le journal *Croire* ; il a alors décidé d'offrir à tous les paroissiens qui le demanderaient un abonnement au journal *Croire* ou à *La Vie Protestante*. Quelques rares paroissiens ont profité de cette offre. Il m'est arrivé de lire dans le journal *Croire* ce conseil donné par un

pasteur à ses paroissiens : « Détachez donc la page paroissiale, c'est la seule chose à conserver ». Cette citation de mémoire est révélatrice : la paroisse seule compte, le reste, on peut s'en passer. A quoi sert donc les autres pages du journal de l'Eglise ?

*L'Information paroissiale* avait en première page un texte méditatif avec un dessin ; le deuxième page des informations générales et les actes ecclésiastiques, la troisième, toutes les activités paroissiales et la quatrième page le tableau des cultes. Au bout de quelque temps le vendeur de la machine électronique vint me voir et fut stupéfait des résultats obtenus. Il m'en demanda quelques exemplaires pour les montrer à la fabrique Hermès.

Plus tard, quand le prix des ordinateurs devint abordable, le Conseil de paroisse décida d'en acheter un, avec une imprimante. Il demanda à deux Conseillers connaissant bien ce domaine de procéder à l'achat. Je les ai accompagnés ; on alla dans un magasin spécialisé à Vevey. On me demanda quel logiciel j'allais utiliser. Olivier m'avait dit de prendre Multimate qui serait compatible avec le logiciel Pro Ecclésia qu'il avait offert à l'Eglise vaudoise. Ces messieurs discutèrent, achetèrent. La secrétaire allait avoir un nouvel outil. On s'aperçut alors que l'imprimante n'était que très partiellement compatible avec l'ordinateur et Multimate ! Les spécialistes acheteurs et vendeurs ne s'en sont pas rendu compte. Quand j'ai quitté la paroisse, mes successeurs ont trouvé que cet ordinateur était trop vieux ; le Conseil de paroisse décida d'en acheter un nouveau et de jeter l'ancien ; je l'ai récupéré et utilisé pendant une douzaine d'années.

## Mon secteur de travail : trois parties bien distinctes :

### Le centre-ville, Glion et Caux.

#### Le Centre-ville



Vue de l'Hôtel d'Europe depuis le presbytère

C'est la partie de la ville qui a été construite à partir de 1900, alors que la partie ancienne est située dans les hauts de la localité. Cette particularité provient du fait que le bas était pratiquement inaccessible et marécageux. La route, depuis Chillon, montait dans Veytaux, passait sous l'église et traversait le village des Planches pour continuer en direction de l'actuel hôpital et gagner Clarens pour aller en direction de la Tour de Peilz et Vevey, toujours en suivant le flanc du coteau. Le bord du lac restait totalement en dehors de la circulation. L'arrivée des touristes étrangers, l'engouement pour la nature, le lac, la montagne a provoqué le transfert de la ville vers le bas, avec de grands hôtels et palaces, mais aussi vers le haut : l'hôtel du Righi Vaudois à Glion, le Caux Palace et autres grands hôtels à Glion, comme à Caux et aux Avants. Les lignes de chemins de fer Montreux-Glion-Caux-Rochers de Naye, d'une part, la ligne Montreux-les Avants-Château d'Oex et l'Oberland bernois ont été construits tout d'abord pour l'édification de ces énormes hôtels et le transport du matériel nécessaire ; ils sont ensuite devenus vitaux pour le tourisme. C'est donc ce quartier du tourisme qui m'a été dévolu.

Le centre-ville, du Palace au Casino, les boutiques à touristes et tous les magasins, mais aussi des ruelles où personne ne va, des appartements plus que modestes, habités par des personnes seules ou des familles au niveau de vie extrêmement bas, voilà Montreux ! Quel contraste entre ces deux mondes : le luxe factice en vitrine, la pauvreté cachée derrière les façades et dans les arrière-cours. Dans le centre-ville il y a des paroissiens, mais ils sont loin d'être majoritaires : quelques couples de retraités, quelques rares familles. Les boutiques et les magasins ont un personnel sans aucune attache avec la ville et encore moins avec l'Eglise. Je me souviens d'un service funèbre pour le père d'un commerçant ; il m'a donné rendez-vous dans son magasin, le comptoir nous séparait, mais l'esprit aussi nous séparait. Le service funèbre eut lieu. Je retournai le voir. Quelques temps après, j'avais une affiche paroissiale à placer ; j'entrai dans son magasin lui demandant de bien vouloir mettre cette affiche en évidence à sa porte. Ce fut un NON sec et sans appel. Dans une boutique voisine, on me répondit qu'on n'avait rien à voir avec l'Eglise. Dans la rue, personne ne se connaît, personne ne se salue, chacun part du principe que l'autre est un touriste. Si, par le plus grand des hasards je croise un paroissien et



L'Eurotel



que je le salue, il finit par se retourner pour voir qui l'a salué et s'excusera peut-être. C'est dans ce cadre que j'ai accompli mon travail.

Trois ou quatre mois après mon arrivée, le Conseiller synodal à plein temps est venu me rendre visite. On a fait un tour d'horizon ; il m'a dit : « Alors vous êtes heureux ici ! » Je lui ai répondu que je ne m'étais pas posé la question, que je n'avais jamais envisagé le ministère pastoral sous cet angle, que ma préoccupation était de trouver le bon moyen pour annoncer l'Évangile et accomplir au mieux ce qui m'était demandé. Je trouvais que rien ne bougeait dans cette paroisse ; du fait qu'il y a trois pasteurs, les choses vont trois fois plus lentement. Je lui avoue mon sentiment qu'on perd son temps en broutilles et qu'à Fribourg, j'étais habitué à un autre rythme de travail, qu'ici je ronge mon frein en faisant du sur place. Il me dit : « Alors au moins vous pouvez faire des visites » « Bien sûr » lui ai-je répondu. Faire des visites, oui, j'en fais, mais c'est difficile. Un après-midi, j'ai sonné à trente portes, guidé par mon fichier. Aucune ne s'est ouverte. A la trente et unième, on m'a ouvert et je suis entré dans un appartement ancien, vétuste. Au milieu de cet anonymat, au milieu de cette ville où la paroisse est inconnue, méconnue, quelle récompense, quel réconfort cette trente et unième porte ! Une autre fois, au deuxième étage, je sonne et j'entends « Qui est là ? » ; je réponds « C'est le pasteur » ; la voix reprend : « Oh ! quel bonheur ! ».

Comment agir pour faire connaître la Bonne Nouvelle ? Pendant les vingt ans de mon ministère à Montreux, j'ai laissé des centaines de cartes dans l'embrasure des portes qui ne se sont pas ouvertes, avec mes bons messages, le désir d'une rencontre de ma part et mon N° de téléphone. Deux fois j'ai reçu une réponse. La Commune de Montreux a un mouvement de population résidente est étrangement difficile à contrôler.

### La vie paroissiale au Centre-ville

La paroisse possède donc une *maison de paroisse* à la rue de la Gare. Elle a servi à toutes les activités paroissiales, notamment le groupe des Doyens. Etant donné l'implantation en ville de la maison de paroisse, quelques paroissiens des villages se sont déplacés pour participer aux activités.

Une fois par mois, 100 à 110 personnes d'un âge certain se réunissent pour un goûter et une causerie sur des sujets très variés ; venaient assez souvent des conférenciers de l'extérieur avec parfois des films sur la beauté de notre pays ; je leur ai parlé de l'Église réformée de France, du Languedoc, des lépreux de Valbonne, de Fribourg, des protestants disséminés ; un de mes collègues les a emmenés à Tahiti où il fut pasteur, un autre collègue les a entretenus du Liban où il avait travaillé. Chaque année, on organisait une sortie : à Thonon, avec visite du château de Ripaille, demeure d'Amédée VIII, futur pape ; à Romainmôtier, entre autres.

Les Conférences sont nombreuses durant la saison froide. Au cours des premiers mois à Montreux, j'ai parlé dans de nombreux cercles de mes antécédents, de mon ministère en France, à Fribourg, de mon voyage en Afrique australe (Afrique du Sud avec le problème de l'apartheid, mais aussi les 100 ans de l'arrivée des missionnaires Creux et Berthoud), du Lesotho (avec la persécution des protestants par les catholiques), du Mozambique (avec la révolution communiste qui venait de se produire à la suite du départ des Portugais). De nombreuses paroisses m'ont demandé d'aller leur parler, ce qui est un ministère d'information ecclésiastique, car nos missionnaires sur place ont tous beaucoup souffert de ces événements.

Il y avait précédemment des *Conférences pour hommes* ; ceux-ci finirent par n'être plus assez nombreux ; ils se regroupèrent avec un groupe catholique similaire, ce qui donna naissance au *Conférences œcuméniques*. Les sujets étaient très éclectiques : *La spiritualité orientale*, mais aussi *Les pesticides dans les denrées alimentaires*, *le Mont Athos*, mais aussi *le rhumatisme*, *la Chine* avec Bertil Galland, *L'énergie solaire*, *Les mouvements charismatiques*, *le Droit de la famille*, *l'ouverture des magasins le dimanche*, *l'art du vitrail* avec Yoki de Fribourg, *L'odyssée dans la brousse* avec Mlle Cottier qui fut enlevée par une troupe de révolutionnaires en Angola et qui dut marcher comme prisonnière au même rythme que ses ravisseurs. Elle parcourut 1'200 km par monts et par vaux avant d'être relâchée. Je me souviens qu'elle commença sa causerie en lisant le Ps 23, qui a donné immédiatement la tonalité de la soirée. On entendit aussi M. Durrelmann de *La Cause* à Paris, spécialisé dans les mariages par correspondance, et bien d'autres encore.

Parmi les conférenciers paroissiaux, il y a eu M. Pierre Pidoux, notre organiste, spécialiste du *Psautier huguenot*, sujet de sa thèse de doctorat. M. Pidoux a enseigné l'hymnologie à la Faculté libre de Théologie de Lausanne. Au cours de deux ou trois soirées organisées à la chapelle St Michel à côté de l'église paroissiale, il a présenté ce *Psautier* du XVI<sup>e</sup> s. versifié par Clément Marot, le grand poète français, et Théodore de Bèze, Français lui aussi, né à Vézelay, professeur à l'Académie de Lausanne qui venait de s'ouvrir, puis à Genève où il fut le collaborateur et le successeur de Jean Calvin. Calvin voulait dès le début de ses activités réformatrices que les Psaumes puissent être chantés par les fidèles. Calvin disait : « Touchant la mélodie, il a semblé le meilleur qu'elle fust modérée en la sorte que nous l'avons mise, pour emporter poids et majesté convenable au sujet... propre à enflammer les cœurs ». La mélodie originale est de Guillaume Franc, chantre à Genève après l'avoir été à Lausanne. Le *Psautier* n'avait donc qu'une voix et on chantait à l'unisson au culte. Les autres voix, de Claude Goudimel, vinrent ensuite, mais ne devaient être utilisées qu'en famille. La variété des mélodies a été l'une des richesses du *Psautier* que l'on retrouve encore aujourd'hui dans le recueil *Psaumes, Cantiques et textes* de 1976, puis dans *Alléluia* de 2005, alors que les paroles ont été fréquemment remaniées en fonction de l'évolution de la langue.

Le Dr Koenig, un fidèle paroissien bien connu et très aimé fut aussi l'un des intervenants. Ce médecin est une personne très attachante. Quand j'allais à son cabinet, il m'examinait bien sûr, mais surtout, il me parlait de ce qui le passionnait : les gravures anciennes du château de Chillon. Il y en avait des dizaines accrochées au quatre murs de son bureau. Il me faisait découvrir les fantaisies de l'artiste qui gravait et peignait pour les Anglais venant visiter le continent... et Chillon avec son fameux prisonnier, Bonivard, délivré par les Bernois lors de la conquête du Pays de Vaud en 1536. Il y a bien évidemment le château avec au fond les Dents du Midi si impressionnantes, mais parfois, le château est dessiné depuis le côté sud, si bien que l'artiste a les Dents du Midi dans le dos ; qu'à cela ne tienne ! il peint aussi les Dents du Midi au-delà du château, comme si la montagne se situait au-dessus de Vevey ! Le Dr Koenig me racontait tout cela en riant. Ce médecin, fidèle au culte, était présent lors de mon installation en 1975, et très régulièrement par la suite. Tout récemment, il m'a téléphoné pour me dire bonjour et il ajouta : « Vous savez, je me souviens parfaitement bien de votre première prédication quand vous êtes arrivé. Vous avez prêché sur ces premiers mots de la Bible *Au commencement, Dieu* » et, au téléphone, il a fortement insisté sur le dernier mot *Dieu*.

M. Henri Debluë, professeur à l'École normale de Montreux, était un paroissien très fidèle au culte et s'asseyait toujours au fond de l'église. Il vivait intensément la liturgie. Il me disait par exemple : « La grande prière de la confession des péchés a été modernisée. On dit aujourd'hui ...*attirant sur nous, par ton juste jugement, la condamnation et la mort* ; mais auparavant, on disait ...*attirant sur nous... la ruine et la perte*. C'était autrement plus fort ! Vous vous rendez compte : *la ruine et la perte*. » Et aussi : « A la fin du culte, j'attends avec joie le mot de la bénédiction disant *Allez en paix* et je repars heureux avec la paix de Dieu. On écoute ça debout et l'orgue nous accompagne et nous pousse à sortir ; je ne comprends pas qu'il faille se rasseoir ! c'est absolument faux et contraire à ce qui vient d'être dit. L'élan est coupé, c'est dommage ».

C'est lui qui a été chargé d'écrire le livret pour la Fête des Vignerons de 1977 à Vevey. Pour la première fois de son histoire, la Fête des Vignerons n'a pas tourné autour de Bacchus. Il a construit

son texte avec quatre chapitres, selon le nombre des évangélistes. Il a repris le thème des quatre vitraux de la nef de l'église des Planches à Montreux en commençant par celui qu'il voyait le premier, Marc, avec le taureau comme symbole, puis le deuxième Luc, avec le lion, le troisième Jean et son aigle et le dernier Matthieu, symbolisé par un homme, si bien que le nom des quatre évangélistes a été proclamé haut et fort lors des représentations du spectacle de cette Fête. Cela lui a valu les foudres de l'auteur des vitraux, M. J. Prahin qui me disait : « C'est complètement faux, M. Debluë n'a rien compris, on doit lire les vitraux depuis le chœur et non depuis la porte ! c'est insensé ! ». L'artiste et le poète avaient deux visions, peut-être inconciliables à leurs yeux, mais pour moi qui ai apprécié l'un et l'autre, chacun a exprimé sa foi à sa manière et tous les deux ont glorifié le Seigneur Dieu avec leur talent respectif.

Une autre conséquence inattendue pour Henri Debluë est qu'un mécène lui a offert son salaire de professeur pour qu'il puisse se livrer à la littérature jusqu'à sa retraite. Ce poète chrétien, vrai protestant, a donc pu se consacrer à l'écriture. Un jour, il m'a posé quelques questions sur Job ; j'ai balbutié quelques commentaires ; un peu plus tard, on publia son manuscrit sur *Job*, un livre magnifique au point de vue littéraire sans doute, mais aussi au point de vue spirituel, un vrai commentaire de ce livre de l'Ancien Testament ; c'était tout autre chose que mon balbutiement ! Henri Debluë, un homme dont la jeunesse a été légère et dissipée pour le moins, mais qui a passé par une conversion profonde et non spectaculaire en mûrissant, un homme très modeste, même si sa carrure physique en imposait, un homme dont les convictions chrétiennes étaient solides.



Montreux. Marché couvert

Chaque année, la paroisse organise une fête paroissiale qui est aussi une journée d'offrande.



Fête de paroisse au Marché couvert

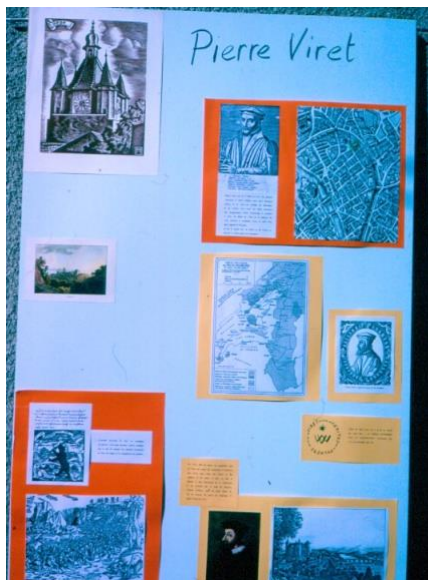
Cette manifestation ressemble à toutes les fêtes paroissiales, mais elle ne draine de loin pas toute la population comme dans une paroisse rurale. Elle avait lieu au temple avec le culte, et la fête sur l'esplanade, toute la journée. Certains paroissiens ont insisté pour que l'offrande fût une "offrande pure", un don "pur" et non un don à travers quelque chose que l'on achète sur les stands de la fête. Quand je suis arrivé, cette idée avait germé et la fête avait été découplée de l'offrande. Le culte a pris une forme particulière autour de l'offrande, de sa collecte dans un grand chaudron, avec défilé des fi-

dèles pour le dépôt de leurs dons ; dans une brante (c'est la hotte en bois dans laquelle on transporte le raisin de la vigne au broyeur et au tonneau) ; avec des fleurs... l'imagination est allée bon train.

La fête paroissiale, découplée de l'offrande, pouvait donc se vivre ailleurs, puisque le temple est totalement décentré. Le Marché couvert fut retenu pour cette manifestation. Ce lieu-là est en plein centre-ville ; on pouvait dire que la paroisse était visible, on pouvait y manger un repas complet, il y avait aussi une buvette, des pâtisseries, un stand *Terre Nouvelle* avec des produits du Tiers-monde, des stands de livres, une brocante, de l'animation pour les enfants, tel ou tel projet paroissial ou tel événement passé comme par exemple un diaporama sur le voyage paroissial en Israël présenté grâce

à un écran de jour, des productions de sociétés locales ayant un lien avec la paroisse. Une quantité de touristes du monde entier, débarqués des cars sur la place-même, venaient voir ce que c'était et on pouvait leur expliquer en allemand, en italien ou en anglais que l'Eglise protestante se manifestait aujourd'hui d'une manière joyeuse et festive.

## Catéchisme



**Travail des catéchumènes**

Au commencement de mon ministère, dans les années 50, le catéchisme était un moment de bénédiction pour moi comme pour mes collègues du Consistoire. Au cours des ans, la situation a totalement changé. Je ne savais plus comment faire pour enseigner l'amour de Dieu et la personne de Jésus-Christ. Alors que le Règlement de l'Eglise vaudoise considère la participation au culte comme partie intégrante du catéchisme, on constatait, dans la réalité, qu'aucun catéchumène ne participait au service divin. Quelle conclusion en tirer ? Que le catéchisme n'avait pas été suivi correctement et que par conséquent la confirmation ne pouvait avoir lieu ? Ou qu'il fallait changer le Règlement ? J'ai posé cette question à l'Assemblée d'Arrondissement (Région Riviera-Lavaux) ; on m'a écouté, étonné de mes propos. Un membre de l'Assemblée déclara qu'il était facile de vérifier quels étaient les catéchumènes présents, puisque leur place est au premier rang !!! Le candide. Il reprenait la coutume du début du XX<sup>e</sup> s. Il n'y eut pas d'autre réaction. On a aussi dit que certainement je ne savais pas m'y prendre avec eux, qu'avec un peu de pédagogie... Il semblait

que la paroisse de Montreux était la seule à avoir de tels catéchumènes... ou un tel pasteur.

Il y avait un camp durant le long week-end de l'Ascension à Vers l'Eglise, dans une maison appartenant à l'Eglise libre ; mes collègues Robert et RoCHAT s'en chargeaient et je n'y ai participé que partiellement, car je devais assurer les cultes paroissiaux. Par la suite, j'en ai fait à St Loup.

Je me souviens d'un entretien final avec un garçon après quatre ans de catéchisme. Je lui posai cette question : « Au cours de l'année, l'Eglise vit des moments importants, des jours de fête. Tu peux m'en citer quelques-unes ? ». Il réfléchit longuement et finit par me dire : « Ce sont des fêtes chrétiennes » « Oui, mais donne-moi des noms ». Il réfléchit encore longuement et dit tout à coup, illuminé : « Ah ! Noël ! » « Très bien ; et qu'est-ce qu'on fête à Noël ? » Il réfléchit encore et me dit très sincèrement : « Oh ! Monsieur, vous m'en demandez trop ».

Dans le même contexte exactement, avec une catéchumène, je lui dis : « Nous arrivons donc aux Rameaux dimanche prochain. On se retrouve une demi-heure avant le culte au temple. Mais aurais-tu encore une question à me poser à ce sujet ? » « Oui, où est le temple ? ». Interloqué, je lui dis « Mais, il est sur la route de Glion, à la sortie de Montreux » « Ah ! me dit-elle, c'est cette grande maison qui est éclairée la nuit par les projecteurs ? ».

Que Dieu ait pitié de moi, son indigne serviteur, et de mes catéchumènes si mal dirigés.

Que faire ? A cette époque, tous les enfants en âge de catéchisme étaient ipso facto inscrits, ayant tous été baptisés. L'heure de catéchisme s'inscrivait dans la grille horaire de l'école à 8 h. ou à 11h. ; les élèves restaient dans leur classe, le pasteur prenait la place de l'instituteur et quelques rares catholiques s'en allaient. Donc tous les enfants de la commune étaient catéchisés mais, dans ces conditions, qui était vraiment atteint dans son cœur ? Quand l'Ecole vaudoise décida de supprimer les cours du samedi matin, ce système fut abandonné et le catéchisme sortit de la grille horaire et de l'école. Ce n'est pas à moi de séparer les bons des mauvais, mais comment, à la fin du catéchisme, célébrer une confirmation qui ne soit pas une mascarade et en même temps donner à toutes les



familles l'occasion de la fête qui se vit traditionnellement ce jour-là ? J'ai décidé d'organiser deux événements : une fête de fin de catéchisme le jour des Rameaux (avec fête familiale selon les habitudes) et une confirmation pour ceux qui le souhaitaient le samedi avant Pâques. Le Conseil synodal me blâma fortement : je transgressais le Règlement ecclésiastique. A vrai dire, la paroisse de Montreux était tout simplement en avance, car quelques années plus tard, le Synode décidait de supprimer la confirmation, parce que les conditions de la confirmation n'étaient plus remplies.

Une fois que l'Eglise eut institué des catéchètes, ceux-ci se sont réjouis d'entrer dans ce travail. Ainsi, deux jeunes adultes ont fait rapport de leur week-end catéchétique : « C'était très agréable, les catéchumènes sont très contents ; on a fait de la luge tout le week-end ». Un instituteur chevronné s'y mit aussi avec enthousiasme, mais son enthousiasme retomba vite ; il me disait « C'est drôle, les catéchumènes n'obéissent pas comme les élèves à l'école ; on n'a pas de moyen pour se faire obéir et la plupart ne semblent pas du tout intéressés. Que reste-t-il de tout ce que je leur dis ? ».

### Une paroissienne, Mlle W.

Une demoiselle au pied bot, toujours impeccablement habillée -elle était couturière- venait régulièrement au groupe des Doyens de la paroisse. Je la visitais à la rue du Casino. Vu son âge, elle n'arrivait plus à bien gérer ses affaires et m'avait demandé de m'en occuper. Elle me signa une procuration universelle et j'ouvris un dossier à son nom. Elle me donna ses papiers, son livret d'épargne, son contrat de décès, puis elle me demanda de lui trouver une place dans un EMS (Etablissement Médico-Social). Il y en avait un qui donnait sur la place du Marché ; elle y entra. Elle me demanda de liquider son appartement. Son frère, artiste peintre et décédé, avait laissé beaucoup de tableaux. Pour vider l'appartement, je décidai de faire expertiser les tableaux et de vendre tout le mobilier. Quelques paroissiennes m'aidèrent le jour de la vente. Un article dans le journal l'avait annoncé. On vint, on marchanda (sans grand succès du reste), on acheta ; quant au solde, il partit pour le Galetas du CSP (Centre Social Protestant). Mlle W. avait pris pour elle dans sa chambre quelques tableaux, un fauteuil que son frère avait lui-même fabriqué. Je résiliai le contrat de bail. Le gérant eut beaucoup de peine à admettre que le locataire (l'artiste peintre) était mort depuis longtemps et qu'aujourd'hui, c'était le pasteur qui rendait l'appartement.

Chaque mois, je lui rendais visite et mettais dans son porte-monnaie l'argent de poche que je recevais pour elle de l'AVS. Elle était trop handicapée et se déplaçait en chaise roulante. Par beau temps, je la promenais sur les quais et nous avons même une fois pris le bateau pour St Gingolph et retour. Quand elle est décédée, j'ai pris rendez-vous avec la Justice de Paix qui, au vu de son livret d'épargne, me dit que j'aurais juste assez pour payer l'enterrement. J'avertis sa parenté en Suisse allemande à qui j'envoyai ma comptabilité avec le solde actif. Cette parenté me remercia et laissa le solde à ma disposition. Cette somme vint s'ajouter à mon compte pastoral.

### Les centenaires

On devient vieux à Montreux. Il y avait plusieurs centenaires dans la paroisse, dont deux dans mon secteur.

Mme R. était une femme énergique, tellement énergique que sa fille, qui avait au moins 75 ans, était traitée comme une gamine. Quand je lui rendais visite et que sa fille apparaissait, elle lui disait : « Tais-toi, je parle avec le pasteur » sur un ton qui ne permettait aucune réplique. Elle avait une Ecole de langues et faisait toutes sortes de traductions pour des clients. Un jour que quelqu'un sonnait à la porte, je lui dis : « Ne vous dérangez pas, j'irai ouvrir ». C'était une cliente qui venait chercher une traduction ; Mme R. lui remit le travail qu'elle avait accompli : « Tout est fait, sans problème » lui dit-elle. A 97 ans, elle dut se faire opérer du col du fémur. Les médecins firent le nécessaire comme on

le fait à une personne de cet âge. Deux ans plus tard, il fallut recommencer ; elle me dit : « Ils ont fait du provisoire à cause de mon âge ; mais maintenant, il a bien fallu qu'ils fassent du définitif ».

Elle habitait au quatrième étage. Le propriétaire estima qu'il valait la peine d'installer pour elle un ascenseur. Il y avait largement la place en empruntant tout de même un fragment de la cuisine. Elle refusa catégoriquement cet empiètement et le propriétaire dut renoncer à son projet. Un jour, au moment où je sonnais pour lui rendre visite, elle s'apprêtait à descendre ; un taxi devait l'attendre devant l'immeuble pour la conduire à l'hôpital où elle allait faire un contrôle. Je lui pris le bras, elle s'appuya à la rampe et nous descendîmes. Elle me dit : « Vous voyez comme le propriétaire est gentil ; à chaque étage, il a mis une chaise pour le cas où j'en aurais besoin ». Arrivés au rez-de-chaussée, le taxi n'était pas encore là. Nous étions sur le pas de la porte et elle me dit : « Veuillez m'excuser, il n'y a même pas une chaise pour vous », alors qu'elle restait debout.

Quand vint l'anniversaire des 100 ans, c'était au début janvier, elle organisa une réception à l'hôtel du Righi Vaudois à Glion. Plusieurs invités étaient montés, dont le Préfet qui, selon la coutume, apporte les vœux du Conseil d'Etat. En principe, c'est lui qui préside. Au moment où il allait inviter chacun à prendre place à table, Mme R. déclara : « D'abord, nous prendrons l'apéritif » ; après quoi on passa à table, mais Mme R., qui avait été organiste à la chapelle d'Etraz, reprit la parole et dit : « Avant de commencer le goûter, je vais vous jouer quelque chose au piano ». Jane-Mary s'inquiétait du peu d'éclairage autour du grand piano à queue de l'hôtel ; mais il n'y a pas de soucis à avoir : Mme R. joue sans partition, par cœur ! Le Préfet fit discrètement décommander le taxi qui devait venir le reprendre, au vu du programme inhabituel. Après le goûter, les discours et au moment de se séparer, Mme R. remercia le Préfet, lui tendit la main en lui disant : « Au revoir, Monsieur le Préfet, à l'année prochaine » Elle vécut jusqu'à l'aube de ses 104 ans.

Mme H vivait dans sa maison à Glion avec l'une de ses filles ; une autre fille est revenue d'Afrique du Sud désirant être auprès de sa mère dans les dernières années de son existence. Depuis une vingtaine d'année, Mme H avait vendu sa maison en viager à son locataire ; le nouveau propriétaire payait régulièrement ses annuités qui s'accumulaient plus que prévu et il finit par mourir. Ses successeurs durent continuer à payer. Une fois que je lui rendais visite, elle me dit sa grande préoccupation : « Vous savez, mes filles deviennent vieilles ; si elles venaient à mourir, comment est-ce que je ferais ? ». Elle, en tout cas, ne se sentait pas vieillir.

Chaque soir, ses deux filles prenaient soin de la mettre au lit avec précaution, car Mme H était faible. Ensuite, elles passaient la soirée au salon et jouaient aux cartes. Tout à coup, la porte de la chambre à coucher de leur mère s'ouvrit et celle-ci gronda sévèrement ses filles : « Comment, vous n'êtes pas couchées ? Voulez-vous immédiatement éteindre et aller au lit ! ». Les deux filles n'en revenaient pas de ce que leur mère ait pu si allégrement se relever et se recoucher. Mme H est morte à 101 ans.

### Un garçon étonnant

Un jeune adulte est arrivé dans mon bureau. Il me dit qu'il est Albanais et qu'il vient me poser une question : « Dites-moi, qui est Dieu ? », avec la même intonation objective qu'on aurait pour dire : Qui est Victor Hugo ? ou qui est le général Guisan ? C'est une question assez surprenante ; je lui demandai pourquoi il me posait cette question. Il m'a répondu : « C'est ma copine qui m'a dit de venir chez vous, parce qu'elle ne sait pas bien répondre à cette question. » « Comment en êtes-vous venu à vous poser cette question ? » Alors il m'expliqua : « Je suis monteur électricien, mais j'aime dessiner et peindre. Quand je peins, j'admire la nature, les fleurs, les montagnes ; la nuit, je regarde le ciel et je suis émerveillé. Toutes ces beautés, toutes ces merveilles, d'où viennent-elles ? Qui les a fabriquées ? Comment se fait-il que nous soyons entourés de si belles choses ? Je n'avais pas de réponse à mon questionnement ; ma réflexion ne sait pas dans quel sens aller. Alors j'ai parlé de cela avec ma copine, de ces grandes questions que je viens d'évoquer ; d'où est-ce que ça vient ? Elle m'a répondu "c'est Dieu qui a fait tout cela". Comme je ne connais pas Dieu, je lui ai demandé qui il est ; c'est alors qu'elle m'a dit "Va voir le pasteur, il t'expliquera" ».

Je me trouvais devant un jeune homme sensible, sensible aux couleurs, à l'esthétique, à la beauté de la nature, qui était né et avait vécu absolument en dehors de toute religion, de toute éducation ouvrant sur une transcendance, pour qui la pensée de l'homme était le seul univers dans lequel il avait vécu. Il avait bien une connaissance des dieux grecs, mais savait que ce genre de divinités était égal à zéro ; et voici que sa copine lui avait parlé d'un Dieu qui avait fait quelque chose, un Dieu créateur. Je lui dis que Dieu avait été à l'origine du ciel et de la terre avec le Psaume 8. Je lui dis que ce Dieu était aussi celui qui avait fait en sorte que lui, Albanais, naisse et vive ; que Dieu aimait le monde, le ciel, la terre, l'homme « et vous-même qui vous posez la question ; Dieu est donc tout proche, puisqu'il s'occupe de vous ».

Il ne savait pas ce qu'était une Bible, jamais il n'avait entendu parler de Jésus, un parfait inconnu pour lui. Comment faire pour l'initier à partir du niveau où il se trouvait ? Je lui ai dit que l'histoire du monde, des hommes avaient été et continuaient à être marquée par l'intervention de Dieu. Des hommes l'avaient, comment faut-il dire, entendu et avaient parlé en son nom. Dieu était même allé plus loin, il avait donné au monde son Fils, Jésus, et qu'aujourd'hui, 2000 ans plus tard, on continuait d'en parler, ce qui montre l'importance de l'événement et qu'il faut donc le connaître aujourd'hui. Je lui ai fait cadeau de l'évangile selon Matthieu en albanais.

On s'est revu, il m'a parlé : « Vous savez, lors de la pause à 9 h. je lis mon Matthieu. Les copains me disent "Qu'est-ce que tu lis ?" je leur réponds, "je lis Matthieu" », puis il ajoute : « Vous savez, ce que je lis, c'est formidable ». Je suis allé voir la copine et lui ai dit de l'aider son ami à comprendre ce qu'il lisait dans cet évangile selon Matthieu. Un jour, il m'a dit : « Vous savez, j'ai fini ce livre. Ce Jésus, c'est exceptionnel ! Il est mort sur une croix, mais il était vivant après. Il a parlé à ses amis et il a dit qu'on pouvait devenir ses élèves ; c'est tout à la fin. Moi, j'aimerais aussi être un élève de Jésus ». C'était la demande toute simple du baptême.

J'ai dit à la copine de lire avec lui des textes bibliques comme Ez 36 :22-30 ; Ac 2 ; Ac 8 : 26-39. Il y avait une difficulté de langue. La copine était suisse-allemande et avait donc une Bible en allemand et lui parlait albanais et français. Je pense cependant, qu'obliger la copine à traduire en français le texte allemand de sa Bible l'obligeait en même temps de donner des explications. Entre temps, j'ai cherché à acquérir une Bible en albanais en librairie, à la Sté biblique suisse, à la Sté de la Bible à Genève, au Conseil œcuménique. Partout, j'ai reçu une réponse négative. J'ai écrit au Vatican une lettre circonstanciée, mais on ne m'a pas répondu. Dans les jours suivants, il y avait une assemblée du CSME à Berne et j'avais à introduire la séance par la méditation. Cette méditation a été simple : j'ai raconté cet événement que j'avais vécu, mes recherches d'une Bible en albanais et conclu en disant : « Nos Sociétés missionnaires courent le monde pour évangéliser ; des spécialistes traduisent la Sainte Ecriture en des langues et pour des ethnies de l'autre bout du monde ; et voici qu'une langue européenne, à nos portes, est ignorée par nous. Parce que l'Albanie a été pendant des décennies coupée du reste du monde, nous ne nous sommes pas préoccupés d'avoir la Ste Ecriture dans cette langue. N'est-ce pas de l'ostracisme de notre part ? » Quelques jours plus tard, mon ami J.-Cl Dony, secrétaire romand de la Sté Biblique Suisse (SBS) et membre du CSME, m'écrivit « J'ai trouvé un exemplaire de la Bible en albanais ; je l'ai photocopié et relié, le voici ». Tout content, je l'ai donné à ce garçon qui fut baptisé selon l'ordre de Jésus disant à ses apôtres : *Allez, faites de toutes les nations (= les païens) des élèves (= c'est le sens du mot disciple) en les baptisant au nom du Père, du Fils et du St Esprit et en leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé* (Mt 28 :19-20).

### La croyance ne suffit pas

Je n'ai jamais été maître de stage, mais on m'a demandé un service bien difficile : tester un candidat pendant deux mois, novembre et décembre, pour voir dans quelle mesure il pourrait accéder à la formation diaconale. La consigne a été claire : mettre la barre haut. Quand on m'a dit son nom, j'ai su d'emblée à quoi m'en tenir. Je connaissais ce M. X pour l'avoir vu dans un sanatorium tenu par des évangéliques, en France, où moi-même j'avais à faire. Il y était arrivé de Suisse avec un gros

déménagement, notamment un piano, ce qui avait médusé plusieurs employés. Il s'y est conduit de telle manière que quelques mois plus tard il était licencié pour de justes motifs, comme on dit dans le langage des contrats. C'était un garçon très gentil, très croyant comme il disait, mais qui concluait que sa croyance était un certificat suffisant devant remplacer son incompetence. Il est rentré en Suisse. La Commune de Montreux mit au concours le poste de concierge de l'église de Glion ; je reçois un téléphone de quelqu'un dont je reconnais immédiatement la voix, c'est M. X ! Il m'explique qu'il est intéressé, qu'il ferait un bon concierge, que, du reste, il est très croyant. Il ignorait totalement avec qui il conversait. Je ne l'ai pas encouragé à postuler. Et voilà que quelque temps plus tard, on me demande d'évaluer M.X candidat à la formation diaconale. J'avais donc deux mois ; et le résultat de cette évaluation devenait son cadeau de Noël. J'ai été très malheureux. J'ai essayé d'apprécier dans quelle mesure il avait évolué depuis 20 ans, ce qu'il entendait par "être très croyant", à quel niveau se situait sa personnalité face aux réalités de la vie quotidienne, quelles pouvaient être ses compétences. Il m'a montré son *curriculum vitae* dans lequel il n'y avait pas une ligne concernant son séjour dans cet établissement français, alors qu'il s'étendait sur des séjours infiniment plus courts passés ici et là. Il a été fort surpris que je lui rappelle son séjour là-bas en lui disant qu'il aurait dû le mentionner. Nous avons eu chaque matin un temps de culte, il a fait quelques visites en me faisant rapport ensuite. Nous avons réfléchi à ce qu'il découvrirait dans la paroisse ; pour lui, en résumé « Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ». En 20 ans, M. X n'avait pas changé. Plutôt que d'écrire un rapport négatif, je suis allé chez le responsable de la formation, mon ami W. Zoss, pour lui expliquer ces quelques semaines et ce que je savais de lui. M. X n'a pas été accepté pour la formation de diacre.

Immédiatement, il a répondu à une offre de la Police de Montreux, où il a revêtu l'uniforme. Il a été chargé du contrôle des voitures en stationnement en zone payante. Seulement, quand il constatait qu'une voiture avait dépassé l'heure de stationnement, il attendait l'automobiliste, lui faisait remarquer sa faute et lui conseillait de déplacer la voiture s'il ne voulait pas être amendé. C'est ainsi que le commandant de Police m'a expliqué pourquoi il était impossible de le garder. Je l'ai revu quelque temps plus tard, sur un banc le long du quai à Montreux, en discussion avec un inconnu qu'il essayait de convertir. On s'est salué très cordialement. J'ai été soulagé qu'il ne m'en veuille pas de lui avoir barré la route du diaconat ; il avait l'air de ne se souvenir de rien.

### Un diaconat réussi

J'ai fait la connaissance d'un des professeurs de pratique de l'Institut international du tourisme à Glion, très pointilleux dans la mise en place du service des tables, M. Jacques Brunnschweiler. Il était de tendance évangélique et souhaitait devenir diacre hôtelier au service de l'Eglise. Il s'inscrivit au cours de formation du DRMD, mais cela lui posait un problème financier. J'ai proposé au Conseil de Fondation de Bois Soleil de financer sa formation, ce qui entraînait parfaitement dans les buts de la Fondation et qui fut accepté. Il habitait Glion. Les Eglises romandes avaient pensé judicieux que ces étudiants en formation au DRMD soient associés au Conseil de paroisse de leur paroisse de domicile avec voix consultative. Par ce biais, la paroisse fit plus ample connaissance avec lui. Une fois sa formation diaconale terminée, et après sa consécration, il devint aumônier des hôteliers-cafetiers-restaurateurs en Suisse romande. Sa formation lui ouvrait toutes les portes. Il eut un Conseil d'accompagnement formé du Conseiller synodal à plein temps, des présidents vaudois des hôteliers et des cafetiers et de moi-même, comme pasteur de sa paroisse de domicile ; c'était en novembre 1981 ; mais le successeur de ce Conseiller synodal, en 1983, estima ce Conseil d'accompagnement inutile et il fut supprimé, ce que j'ai regretté. Notre diacre mit sur pied une association de soutien, dont je fis partie jusqu'au moment de sa mise à la retraite. Ce diacre avait une manière bien à lui d'accomplir son ministère, avec un dévouement total et sans jamais se plaindre du salaire de misère qu'il pouvait recevoir de son association de soutien et des saisons hôtelières qu'il accomplissait dans les stations pour survivre. Il était un vrai diacre dans la société, indépendant des finances ecclésiastiques, vivant totalement son ministère en milieu professionnel. A mon avis, c'est effectivement ainsi que le diaconat doit être vécu, en dehors des structures ecclésiastiques et en plein dans la profession qui est celle du diacre, qu'il soit hôtelier ou infirmier, gendarme ou musicien. Il est porteur de l'Evangile dans le



milieu qui est le sien et où il est reconnu comme tel par ceux de sa profession. A ce titre, les ministères diaconal et pastoral sont bien différenciés.

### Quand on est musulmane...

...il est difficile de voyager seule. Au printemps 1980, je reçus une lettre de la part de quatre ou cinq dames du Maroc, responsables dans les services postaux du Royaume ; elles désiraient venir à Montreux pour un congrès concernant leur branche professionnelle ; elles me demandaient de leur trouver un logement ailleurs que dans un hôtel de la ville. J'ai demandé au RAM à Caux si ces dames pouvaient venir y loger. Elles arrivèrent et elles m'expliquèrent que, sans leurs maris, il leur était interdit de prendre une chambre à l'hôtel. Pourquoi donc ? –Parce que ces messieurs estiment que l'hôtel rime avec bordel et que par conséquent leurs épouses ne peuvent pas y avoir accès, à cause du danger de la débauche. Elles furent toute heureuses d'être logées à Caux. On eut des entretiens au presbytère, mais surtout, il fallut faire une photo de ces dames avec le religieux que j'étais, garant des bonnes mœurs et protecteur de ces dames qui ont été charmantes. Mais que penser du raisonnement de leurs maris ? Comment se comportent-ils quand ils vont, eux, à l'hôtel ?

### Foi... superstition...

Une visite chez une paroissienne à la rue du Théâtre, comme j'en fais dans tout mon secteur. Après une bonne visite où cette dame a l'air réceptive, avec lecture biblique et prière comme d'habitude (mais ce n'est pas une habitude, c'est un moment spirituel fort), elle me reconduit à la porte très aimablement, mais elle a encore quelque chose à me dire, ce qu'elle fait avec une voix pleine de conviction intérieure tout en me montrant une pierre suspendue à son collier autour du cou et en m'ouvrant la porte: « Vous voyez, Monsieur le Pasteur, je ne risque rien, je suis bien protégée, j'ai mon talisman » ; et elle referme la porte. Après tout ce que nous avons dit dans notre entretien, je me pose des questions ; pourquoi attendre la dernière seconde pour exprimer ce qui lui tient tant à cœur ? sur le seuil de la porte ? A-t-elle trop de respect pour le pasteur en tournée de visites pour ne pas l'accueillir, l'écouter avec intérêt dans ce qu'il peut dire, mais en cachant son sentiment intérieur pendant tout le temps de la conversation ? Et pourquoi le cacher plutôt que d'en parler sans attendre que j'aie déjà franchi le seuil, pour finalement révéler sa conviction ? Je crois que je parle la langue des gens quand je vais les voir chez eux ; ce que je dis n'est pas au-delà de leur compréhension ; par ailleurs, je ne peux pas deviner leur sentiment profond, d'autant plus qu'avec 1'100 adresses dans mon fichier, et un renouvellement rapide de la population, beaucoup de visites sont uniques ; il n'y a que 200 ou 300 foyers qui ont eu plusieurs visites, les malades, les endeuillés, d'autres encore. Je n'ai pas revu cette paroissienne au talisman qui ne renie pas le christianisme, mais qui n'a pas trouvé le repos de son âme en Jésus-Christ. Suis-je un si mauvais ambassadeur de Celui qui m'a envoyé ?

## Les Tamouls et autres requérants d'asile

En 1985, j'ai remarqué que l'hôtel-pension qui est en face du presbytère avait une clientèle particulière : des jeunes gens asiatiques, aux cheveux si noirs qu'ils avaient des reflets bleus, les arcades sourcilières très prononcées comme les Mélanésiens, très proprement habillés et qui restaient dans la rue sans rien faire, ce qui était étonnant, car les touristes se dépêchent de visiter et ne restent pas plusieurs jours dans un hôtel sans dégagement, sans parc, au bord de la voie de chemin de fer. Je suis allé vers eux. Ils parlaient une langue totalement différente de ce que l'on entend d'habitude ; c'était une langue dravidienne, dont l'alphabet compte environ 160 lettres très compliquées à dessiner. Avec mes deux mots d'anglais, je compris qu'ils venaient de l'île de Ceylan qu'on nomme aujourd'hui Sri Lanka, du Nord de cette île, qu'ils étaient des Tamouls, persécutés gravement par les habitants du Sud de l'île, majoritaires, les Cinghalais. Ils avaient fui la guerre et venaient chercher refuge en Suisse. Ils étaient 20 à 25 garçons, pratiquement tous étudiants universitaires ; ils avaient reçu le statut de requérants d'asile. Ils ne savaient pas un mot de français et étaient donc complètement perdus. Ils étaient nourris et logés dans cette pension et recevaient un peu d'argent de poche.

J'ai pensé qu'il fallait leur apprendre le français. Notre belle-fille Christine est licenciée en lettre avec une formation d'enseignante. Je lui ai proposé de venir à Montreux donner quelques leçons. Elle accepta. Les Tamouls furent ravis. Je demandai à la Municipalité de me procurer un tableau noir, des craies et un frottoir ; un vieux matériel fut déniché dans les caves d'une école et les Tamouls, tout fiers, ont transporté le tout dans la chapelle d'Etraz. Nous leur avons donné quelques consignes : 8h.00 n'est pas 8h.05 ; on ne vient pas au cours une fois sur deux, mais toutes les fois ; si on manque, on s'excuse par l'intermédiaire d'un camarade et on rattrape ce qu'on a manqué. La règle a été stricte et a heureusement été respectée. La sœur de Christine, institutrice, a prêté du matériel didactique de base. Grâce à Christine, ils ont utilisé leur temps à apprendre la langue du pays d'accueil et ils l'ont fait avec entrain et reconnaissance ; leur visage en témoignait.

J'ai mis dans le coup les quatre paroisses protestantes et catholiques de Montreux et Clarens. Il fallait trouver des personnes d'accord de faire de la conversation avec eux. Une quinzaine de personnes se sont annoncées ; elles recevaient chez elles un ou deux Tamouls ; de nouveaux contacts et de nouvelles amitiés se sont créées. Pour manifester cette reconnaissance, ils organisèrent une soirée avec repas et spectacle dans notre maison de paroisse (l'ancienne chapelle écossaise), puis ils utilisèrent la grande salle de paroisse catholique de Montreux pour leurs soirées ; jusqu'à récemment, j'ai été invité et on m'offrit un bouquet de fleurs « pour Madame ».

Nous avons fait connaissance et les contacts amicaux se sont développés. Ils savaient que, s'ils avaient un problème, ils pouvaient venir au presbytère.

Le premier problème a été celui des vêtements. L'année était avancée et tout à coup ils ont découvert qu'il tombait du ciel, non des mouchets de coton, mais de la neige et qu'il faisait froid. Je leur ai montré quel genre de vêtements il fallait se procurer, sans dépenser de l'argent pour ce qui brille ; ne pas se laisser tenter par la réclame séduisante, quels étaient les magasins chers, surtout à Montreux.

Le deuxième problème, ce fut le courrier qu'ils recevaient des autorités cantonales et fédérales rédigé en français incompréhensible pour eux. Ils venaient donc à mon bureau les uns après les autres avec ce courrier. Je leur expliquais très grossièrement ce dont il s'agissait, mais il m'était impossible de traduire le langage officiel. Il s'agissait souvent de questions auxquelles il fallait répondre ; j'ai donc écrit moi-même les lettres de réponse en leur demandant de signer. Il fallait que ces Tamouls aient totalement confiance en moi pour signer des lettres dont ils ignoraient tout du contenu. Je leur ai montré comment conserver précieusement tous ces papiers dans des dossiers personnels. Moi-même, j'ai constitué des dossiers pour chaque tamoul. Il a fallu parfois que je téléphone à Berne, à l'Office des réfugiés (ODR) pour demander des explications ou pour leur démontrer que leur lettre contenait des contradictions. Ces contradictions provenaient de ce que les imprimantes ont en mémoire des paragraphes entiers. Il suffit de taper sur telle touche et le paragraphe s'écrit ; or il arrivait que le fonctionnaire se trompât de touche.

Un jour, ils reçurent tous la même lettre leur demandant de choisir, soit de rester requérant d'asile (et de conserver certains avantages comme le logement, la nourriture et l'argent de poche), soit de renoncer à leur demande d'asile et de recevoir à la place un permis B, renouvelable d'année en année, leur permettant de travailler. Pour l'ODR c'était une démarche à but politique : le nombre des requérants avait énormément augmenté, l'Office n'arrivait plus à suivre l'avalanche des dossiers, la population suisse xénophobe criait au scandale. Il fallait donc diminuer le nombre des requérants. Je les ai tous rassemblés en leur montrant les avantages et les inconvénients de l'alternative. Avec hésitation et crainte, je leur ai proposé la solution du permis B et ils ont tous choisi de suivre ma proposition. J'ai écrit la réponse en autant d'exemplaires que de Tamouls et chacun a signé. J'ai aussi toujours écrit les adresses sur les enveloppes et parfois affranchi le courrier.

Leur statut changeant, une nouvelle page pouvait s'ouvrir devant eux : trouver un travail. Je fis quelques démarches dans les hôtels de Montreux et plusieurs furent embauchés. Par d'autres moyens d'investigation, ils trouvèrent ici ou là une place de travail. Ce furent toujours des travaux peu intéressants, ceux que personne ne voulait, ni même les Espagnols ou les Portugais. Je leur rappelai la règle : on vient devant le bureau du patron cinq minutes avant et on frappe à l'heure précise. Ils ont persévéré ; ils ont supporté, ils ont su garder leur place, mieux même, gravir un échelon : de casse-rolier à peler les légumes. Un Directeur d'hôtel était si satisfait qu'il me téléphona pour me demander si je n'en avais pas encore un autre à lui proposer. Actifs, débrouillards, persévérants, je n'ai reçu aucune réclamation ou aucun mauvais compliment de la part de leur employeur. J'ai été fier pour eux.

Les années passant, la question du mariage les préoccupait. Un jour, un de ces Tamouls est venu au presbytère me présenter sa femme ; une femme tamoule, toute mignonne et vêtue à la mode sri-lankaise, souriante, mais ne parlant que sa langue maternelle. Puis un deuxième, un troisième couple. Je leur ai demandé comment ils avaient fait pour trouver leur épouse. Depuis qu'ils avaient le permis B, il leur était possible de sortir de Suisse, d'aller dans leur famille au Sri Lanka, mais le prix était prohibitif. Non, c'était beaucoup plus simple : « C'est Maman qui me l'a envoyée » dirent-ils les uns et les autres, avec un immense sourire.

Mariage signifie progéniture. Ils ont trouvé un appartement, alors qu'auparavant ils étaient cinq ou six garçons ensemble dans un logement. En octobre 1988, des parents sont venus au presbytère montrer leur bébé : Natharsan. Il y a une coutume tamoule qui veut que, quand le bébé a 30 jours, on fasse une fête. Elle eut lieu dans la chapelle d'Etraz. Des dizaines de Tamouls venus de toute la



Tamouls, paroissiens et amis au-dessus des Avants (1995)

Suisse s'y rassemblèrent. Les amis avaient attaché une corde à une poutre du plafond et suspendu le couffin où reposait le bébé. Jane-Mary avait tricoté un petit bonnet et l'offrit aux parents en début de soirée. Mais il eût fallu que les parents des parents soient là pour le cérémonial ; en leur absence, ils nous demandèrent d'être, ce soir-là, Grand Maman et Grand Papa pour leur bébé. La soirée s'avançait et vint l'heure des cadeaux ; tous les Tamouls présents s'approchèrent l'un après l'autre du berceau et y déposèrent leur présent. Ce n'était pas n'importe quoi ! bracelets, colliers, chaînettes, médailles hindoues, le tout en or. C'était l'hiver,

j'avais allumé le chauffage de la chapelle, des radiateurs électriques le long des murs. Au bout d'un moment je me rendis compte qu'il y avait de la fumée qui petit à petit remplissait la chapelle et descendait sur l'assemblée. En inspectant ce qui se passait, je découvris un radiateur sur la galerie qui n'avait pas de protection et sur lequel on avait posé une la pile de sacs de jute ; ceux-ci brûlaient

lentement et dégageaient cette fumée. Je réussis à sortir cette pile brûlante, mais la fumée ne disparut pas pour autant. Heureusement, on arrivait à la fin de la soirée.

Quand les enfants grandissent, ils doivent aller à l'école, mais en plus, quelques responsables tamouls me demandèrent une salle d'école pour enseigner aux enfants leurs coutumes, leur civilisation, leur langue, leur pays. Cela se fait depuis longtemps pour les enfants dont les parents sont italiens, espagnols ou portugais. La demande était donc justifiée et on m'accorda sans difficulté une salle d'école. Les enseignants étaient des Tamouls, mais quelques parents refusèrent d'y envoyer leurs enfants, car, me dirent-ils « les responsables parlent de la lutte des Tigres, ils enseignent une idéologie partisane qui n'est pas favorable à la paix dans notre pays. Ce sont les mêmes qui récoltent de l'argent pour soutenir la guérilla et ceux qui ne paient pas sont mal vus, même menacés ». Les Tigres forment la branche armée de l'opposition tamoule contre les Cinghalais. Il y avait là un problème de cohésion entre eux. J'ai organisé dans la salle de classe un vote par bulletins secrets (à la méthode suisse) ; la question à laquelle chacun devait répondre était simple et écrite en tamoul : "Etes-vous satisfait de l'enseignement donné ici à vos enfants par les enseignants tamouls ?" Je donnai toutes les explications sur la manière de voter, en français et un Tamoul traduisait ; un autre Tamoul devait vérifier la traduction. Le problème, c'est que je disais une petite phrase simple, demandant au tamoul de traduire sans rien ajouter, mais le traducteur faisait une conférence. J'avais beau lui demander de traduire strictement, sa traduction était un fleuve et il me disait « Non, je traduis juste ce que vous dites, mais il faut qu'ils comprennent ». Le résultat fut que la grosse majorité était satisfaite de l'enseignement dispensé. J'ai eu l'impression que la voix du groupe est plus forte que la voix de l'individu.

Le pas suivant a été celui de la naturalisation. Ce fut le cas pour une toute petite minorité. Ces couples, ces familles, me demandèrent le cheminement à suivre, mais ils agirent eux-mêmes. Le résultat fut que les messieurs réussirent, mais leurs épouses ne furent pas acceptées, parce qu'elles ne savaient pas suffisamment le français. Un de mes anciens catéchumènes devenu Municipal, lui-même professeur au Gymnase, me dit son admiration pour la tenue, le savoir, l'intelligence de ceux qui s'étaient présentés à l'examen.

L'un d'entre ces amis tamouls est venu me voir pour me présenter les plans d'une villa qui allait se construire et qu'il voulait acheter. Les travaux ont eu lieu et quelques temps plus tard, nous étions invités dans leur chez-soi. Papa, Maman et la fillette étaient très fiers de nous faire visiter le rez-de-chaussée, le premier étage avec une salle de bain superbe, élément si important pour les Asiatiques dont la propreté corporelle est le B-A-BA de leur éducation.

Il y a un quart de siècle qu'ils sont là. La naturalisation de quelques-uns conduit à des découvertes étonnantes. Alors que je faisais des courses de ravitaillement, une femme tamoule m'aperçoit et s'approche tout sourire ; son mari est toujours dans la même place depuis qu'il lui a été possible de travailler ; elle est accompagnée d'un soldat avec arme et bagages ; c'est son fils qui termine son école de recrue dans l'infanterie. Il parle le français comme un bon Vaudois. Toutes les fois que nous nous rencontrons en ville ou ailleurs, c'est toujours une joie de se serrer la main, d'échanger quelques mots, de prendre des nouvelles de leurs familles. Certains me demandent encore : « Et Christine ? ». Pour tous ceux qui ont le privilège de côtoyer ces étrangers ou ces nouveaux citoyens suisses, il est remarquable de pouvoir découvrir des hommes et des femmes dont la civilisation est de loin plus ancienne que la nôtre. Leur qualité humaine dépasse bien souvent la nôtre. Il est arrivé que je doive être opéré à l'hôpital de Vevey ; une femme de chambre tamoule a passé pour son travail ; elle m'a vu, son visage a changé en me reconnaissant « Vous, Father ! ici ?! ». Le lendemain et les trois jours suivants, tous les Tamouls ont défilé dans ma chambre, à deux, avec une petite fleur, restant 8 à 10 minutes au maximum. Le dernier jour, un Tamoul qui avait déménagé à Lausanne est arrivé et m'a dit : « Excusez-moi d'arriver si tardivement, mais j'ai passé dans plusieurs hôpitaux, car je ne savais pas où vous étiez ». J'ai été très ému de toutes ces marques d'amitié, d'autant plus que ce sont les seules visites que j'ai eues.



C'est cette femme tamoule, qui m'avait repéré à l'hôpital, qui m'avait déclaré, plusieurs années auparavant, qu'elle voulait devenir chrétienne. Elle ne parlait que le tamoul. Un autre Tamoul était catholique-romain et comprenait bien le français, J'ai acheté une Bible en tamoul, indiqué quelques chapitres et dit à cette femme de lire cela en conversation avec le Tamoul catholique. Nous avons eu quelques entretiens à trois, et lors de la fête de Noël des enfants, je l'ai baptisée au temple. Beaucoup de Tamouls sont venus. Durant le culte ils étaient restés en arrière, au fond du temple ; quand vint le moment du baptême, sur l'estrade qui avait servi au jeu de Noël des enfants, ils accoururent tous au premier rang. Je parlais en français, le Tamoul traduisait et lisait en tamoul les textes bibliques, les prières, la liturgie. Tout était bilingue. Les paroissiens adultes et les enfants regardaient avec étonnement cette femme agenouillée et qui recevait l'eau du baptême, signe de l'amour de Dieu pour tous les êtres humains. Oui, *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jn 3 :16).

Un jour, j'étais seul chez moi vers 13h. et j'ai été pris d'un vertige effroyable. Je me suis étendu sur le canapé incapable de faire un pas. On sonna. J'avais fixé un rendez-vous à un Tamoul, c'était lui. Je crie d'entrer. Il me voit dans cet état pitoyable. Il me demande le nom de mon médecin, lui téléphone ; il s'occupe de moi, m'enlève mes chaussures, va chercher un



Deux générations de Tamouls 1995  
Au pied des Verreaux

duvet dans une chambre qu'il pense être la chambre à coucher, il me couvre ; voyant que mon estomac se révolte, il va à la cuisine, trouve un saladier et m'aide à vomir, il ouvre au médecin qui arrive, lequel appelle une ambulance. Les ambulanciers me fixent sur un brancard, me descendent par les quatre étages d'escaliers et m'installent dans l'ambulance. Le Tamoul arrive vers moi et me dit : « J'ai fermé la porte, voici la clé ». Quelle prévenance, quel dévouement, quelle délicatesse, quel amour ! Il est arrivé en retard à son travail et ne m'a pas dit comme un Suisse : « Ecoutez, je vous laisse, mon travail m'attend ». Il a fait, sans le savoir, exactement ce qu'a fait le bon Samaritain de la parabole, lui l'étranger, le non-chrétien (Luc 10 :25-37).

Un Tamoul avait un frère qui avait aussi fui le Sri Lanka et qui avait abouti au Canada. Il vint me voir et m'expliqua son intention de le rejoindre. Comment faire ? Je lui déclarai que, dans tous les cas, il fallait agir absolument légalement. J'ai téléphoné à l'ambassade du Canada à Bonn et j'ai eu de longues conversations avec le service de l'immigration. Il semblait que ce serait difficile. L'ambassade m'a envoyé des questionnaires que j'ai remplis et que le Tamoul a signés. L'un des problèmes était celui du passeport. Puis mon Tamoul a disparu... pour réapparaître quelques semaines plus tard tout en larmes. Il avait acheté un passeport avec tout son argent ; il allait passer la douane, mais celui qui était avant lui n'était pas en ordre et s'est fait arrêter. Quand son tour arriva, son passeport a été très contrôlé et s'est révélé faux ; il a dû rebrousser chemin. Il venait maintenant me raconter sa triste aventure. Puis il a de nouveau disparu, définitivement semble-t-il.

Dans le même hôtel et à la même époque, il y avait un homme et une femme d'Iran. Lui était membre de l'Eglise apostolique arménienne. C'est un homme très cultivé venant d'une grande famille farsi. Il avait travaillé dans les services d'information et de tourisme sous le règne du Shah. La révolution l'a fait fuir. Né en Russie, il parlait le russe, le perse, le français l'anglais et quelques langues orientales. Chaque dimanche, il participait au culte. Un beau jour, il est parti sans explication. Avait-il eu peur des services d'espionnage de Khomeiny ?

Le reste de la paroisse a peu manifesté à l'égard de ce groupe de jeunes immigrés. Au Conseil de paroisse, on m'a demandé pourquoi je m'occupais de ces Tamouls, alors qu'on ne m'a jamais demandé pourquoi je m'occupais d'autres personnes autochtones. J'aurais pu parler longtemps. J'ai simplement dit que la prédication de l'Evangile ne pouvait être crédible que dans la mesure où elle

s'incarne quelque part. Ces jeunes Tamouls étaient aussi des enfants de Dieu. S'en occuper était un signe d'amour à leur égard. Les dames du Rotary m'ont demandé une fois de venir leur parler de ces Tamouls ; j'ai essayé de les sensibiliser au problème des requérants d'asile en Suisse.

Grâce à ma caisse pastorale, je n'ai jamais rien demandé à la paroisse pour tous les frais occasionnés par mon soutien aux Tamouls, comme aussi à d'autres personnes, par exemple, ceux qui



Rencontre paroissiale au chalet des Grésalleys 1995

viennent sonner pour demander un "petit secours" : de la nourriture, un billet de chemin de fer... Je n'ai jamais donné d'argent, mais toujours fait des bons pour un grand magasin (alimentation exclusivement, pas d'alcool, valeur F. 20) ou pour les CFF (bon de transport, simple course, incessible et non monnayable, au tarif le plus réduit). Certains de ces demandeurs ne doutent de rien ; l'un est venu me demander de lui payer un billet d'avion pour le Maroc ! Dans certains cas, je refuse d'entrer en matière à l'égard d'un quémendeur ; je pense à ce paroissien, M. B., dont le tuteur s'occupait normalement ; M. B. recevait chaque mois une certaine somme d'argent, mais il la gérait mal et au bout de dix jours, il aurait voulu que je regarnisse sa bourse. Son tuteur me déconseilla formellement et lui donna son argent chaque semaine, mais le même problème se reproduisait au bout de deux jours. M. B. me téléphonait : « Pasteur,

je ne veux pas d'argent, mais veuillez m'acheter une caisse de Coca Cola light ». Une paroissienne le prit en pitié et alla chez lui porter quelque chose ; elle en ressortit aussitôt, parce qu'« il m'a fait peur ! me disait-elle, ses perruches volent dans tout l'appartement ; chez lui, c'est tout sombre, je ne veux pas y retourner ». M. B. a trouvé la bonne adresse de mon collègue qui lui a donné à peu près tout ce qu'il voulait, alors que je l'avais averti de la situation de mon paroissien.

Lors d'une conversation amicale avec un ancien paroissien de Fribourg, celui-ci fut touché par ce que je lui racontais. Il me dit « Donnez-moi vos coordonnées bancaires, je vous verserai quelque chose ». Pendant longtemps, j'ai reçu chaque mois son don "pour les réfugiés". Ces dons mensuels ont été utilisés dans mon travail auprès des Tamouls, puis pour le travail de l'Eglise auprès, non pas des réfugiés, parce qu'ils ne le sont justement pas, mais pour des requérants d'asile, pour ceux qu'on appelle aussi des migrants.

Un soir de mars 1987, le parti libéral organisa une soirée conférence et discussion sur la deuxième révision de la Loi sur l'asile. Le conférencier et le parti en question défendaient le durcissement de la Loi au vu de l'augmentation des requérants d'asile arrivant en Suisse. Les auditeurs furent invités à s'exprimer ; personne ne bougea ; mon intention était de parler le dernier, mais je fus le premier et le dernier à dire que la Loi actuelle était suffisamment bien cadrée et qu'il n'était nullement nécessaire de la durcir. Le lendemain, le journaliste rapporta le contenu de la soirée et releva que personne ne s'était opposé à ce durcissement, à l'exception d'un pasteur.

Un dimanche (en juin 1988), j'ai présidé le culte aux Planches avec douze requérants d'asile comme officiants, ce qui n'est pas très facile à cause de la langue. Puis, nous avons mangé ensemble sur la terrasse de la chapelle d'Etraz en compagnie de quelques paroissiens qui s'offrirent en suite à faire de la conversation française avec eux.

Il y a eu d'autres requérants d'asile qui furent installés dans un ancien hôtel des Avants. En allant leur rendre visite, j'ai découvert un Congolais avec sa femme et son tout petit enfant ; c'était un chrétien du nom de Puati. Il m'a dit qu'il était prédicateur dans l'Eglise des Douze Apôtres au Congo. Nous avons fait plus ample connaissance et je lui ai proposé de venir prêcher à la chapelle des Avants la prochaine fois que j'y serais. Ce dimanche-là, je lui ai donné la parole au moment de la prédication. Il s'est avancé, il s'est placé au lutrin ; dès qu'il eut prononcé ses premiers mots, j'ai su qu'il savait se tenir en face d'une assemblée, qu'il pouvait être un homme précieux pour l'Eglise. Après sa prédication qui m'a confirmé dans mon impression première, il a proposé de chanter quelque chose avec sa femme, un cantique composé par lui, en français. Ce cantique était merveilleux, puis le culte s'est terminé normalement. Ce dimanche-là aux Avants, il s'est donc passé quelque chose, dont le résultat final fut qu'il put faire des études de théologie à Genève et être consacré pasteur dans l'Eglise vaudoise. Il a aussi formé un chœur avec d'autres Africains chrétiens et il a passé dans beaucoup de paroisses de notre canton. Ce pasteur noir, souriant, chaleureux, est un cadeau imprévu de Dieu, fait à notre Eglise.

L'EPER a reçu l'autorisation de pouvoir vérifier le bon déroulement des interrogatoires des requérants d'asile auditionnés dans les locaux de la police cantonale à Lausanne. Elle chercha des personnes pour ce travail de vérification. Je me suis inscrit et reçus une modeste formation ; je suis donc devenu Représentant d'œuvre d'Entraide (ROE). Une fois, une famille de requérants, habitant à Montreux, fut renvoyée au Liban, son pays d'origine. J'avais baptisé leur enfant, je les connaissais donc bien. Il a fallu que je les conduise à l'aéroport de Cointrin, mission difficile, voire douloureuse car, que retrouveront-ils en arrivant dans leur pays ? L'OSAR (Œuvre suisse d'aide aux réfugiés) a été pour moi un lieu de renseignement précieux ; en 1989-91, j'ai suivi des rencontres dans lesquelles il y avait des exposés sur tel ou tel pays en difficulté politique avec des répercussions néfastes sur la population, tant au Kurdistan, au Kosovo, au Proche Orient qu'en Somalie et ailleurs encore. Des ressortissants de ces régions apportaient leurs témoignages, parfois émotionnels, mais le plus souvent pertinents. Les réflexions qui suivaient permettaient d'apprécier la situation souvent dramatique de ces régions du monde.

### Et encore...

... il y a Youmi, une Japonaise, une jeune fille pleine de douceur et de délicatesse ; elle vint au culte et fut accrochée par les JP. On a fait bonne connaissance, puis elle a quitté Montreux pour Genève, s'est mariée et a eu des enfants. Une fois par an, elle nous écrit une lettre d'amitié accompagnée d'un découpage et d'un pliage particulièrement élégant de sa fabrication, avec un verset biblique adéquat pour le temps de Noël et de la nouvelle année.

... en octobre 1982, le pasteur Poveda, de Madrid, devait venir pour le culte à Montreux avec sa chorale *Juan Valdès*. Mais, à 10h.15, les Espagnols attendus n'étaient pas là. J'ai envoyé un paroissien jusqu'à la gare et nous avons commencé la liturgie dominicale. 45 minutes plus tard, voilà qu'ils arrivent enfin ; que s'était-il passé ? On les avait fait descendre à Nyon et ils ont dû attendre le train suivant. Le culte a duré un peu plus longtemps que d'habitude pour leur permettre de chanter et de nous dire quelque chose de la part de l'Eglise Evangélique Espagnole (c'est le nom de l'Eglise réformée d'Espagne).

... dans le temps de l'Avent et au début de l'été, nos paroisses protestantes et catholiques de Montreux Veytaux et Clarens préparaient un papillon à distribuer dans les hôtels, pensions, office du tourisme, invitant les hôtes aux différents services religieux. J'ai fait la tournée des nombreux hôtels de mon secteur, rencontrant les responsables des réceptions ; l'accueil était toujours favorable et quand je repassais un peu plus tard, je pouvais constater l'usage qu'on en faisait : ces papillons

étaient sur un présentoir posé sur le comptoir, ou bien cachés dans un tiroir ; il est arrivé qu'on m'en redemande ; il est aussi arrivé que l'on me dise qu'on avait encore ceux de l'année passée.

... les soupers ceinture au temps de la Passion ont toujours réuni plusieurs dizaines de paroissiens. Le menu était fort simple et préparé par un ou une paroissienne. C'était l'occasion d'entendre quelqu'un parler du Tiers-monde et de ses besoins, par exemple le pasteur Shafique Keshavjee. L'ofrande faite ce soir-là était très importante : 1000 – 1200 francs étaient récoltés.

... des paroissiens s'inquiétèrent à propos d'un problème qui pourrait se poser : l'absence inopinée du pasteur lors d'un culte. Que faire ? Avec un ou deux paroissiens intéressés, nous y avons réfléchi pour arriver à cette conclusion : il y a la grande liturgie rouge de l'Eglise, il suffit de prendre la liturgie prévue pour ce dimanche, de demander à l'organiste les cantiques à chanter ; en lieu et place de la prédication, on lira un ou deux chapitres de la Bible selon le temps ecclésiastique dans lequel on est ; ces chapitres furent choisis et insérés dans le livre de la liturgie. C'est ce qu'on appela *la liturgie de secours*. Quelques semaines plus tard, nous avons fait l'exercice ; deux paroissiens ont mis en pratique la liturgie de secours, avec succès.

... les Gédéon international, mouvement des voyageurs de commerce d'origine américaine et de tendance nettement "évangélique", distribuent des Bibles dans les chambres d'hôtels, dans les hôpitaux. Un paroissien me demanda s'il était envisageable à Montreux, que quelqu'un vienne en parler une fois au culte. Dans ma conversation, je lui dis que j'étais très étonné que la traduction française fût celle de Segond, alors que nous avions une traduction en français courant bien mieux adaptée au but de cette distribution ; ce paroissien m'expliqua que la décision ne dépendait pas de lui, ni des Gédéon européens francophones, mais du siège américain. Un membre des Gédéon, fort sympathique, s'annonça. Au culte, je lui donnai sa place, non dans le temps des *annonces*, mais dans la prédication. Ce fut un bon moment. Par la suite, des Nouveaux Testaments furent distribués à l'hôpital et dans les hôtels qui avaient donné leur accord.

... le Théâtre de la Marelle s'est arrêté souvent au temple de Montreux, avec chaque fois, un spectacle de qualité et qui fait réfléchir. Encore fallait-il trouver plusieurs personnes pour aider au montage et au démontage de la scène dans le temple.

... au printemps 1992 et 93, le Conseil synodal m'a demandé d'aller représenter notre Eglise au Synode de l'Eglise réformée de Centre-Alpes-Rhône à Viviers en Ardèche. Je l'ai fait avec d'autant plus de plaisir que je connais bien la région, Viviers étant à la frontière de mon ancien secteur de travail. Le Synode logeait dans l'ancien Grand Séminaire, vétuste sans doute, mais parfaitement adapté pour loger 150 personnes en chambre individuelles.



## Glion

C'est un village dortoir et touristique, contrairement à Chernex qui est un village de paysans-vignerons. La déclivité dans le village est extrêmement forte ; la neige est encore dans les hauts du village que les fleurs apparaissent déjà dans le bas. De là, la vue est splendide sur le Lac et les Alpes. Henri Nestlé, fondateur de la fameuse fabrique de chocolats, y avait un logement. Les princes russes Cantacuzène y demeurèrent et y furent ensevelis ; leurs pierres tombales se remarquent immédiatement à leur forme : une croix cerclée. Un restaurant Tea-room est magnifiquement bien situé ; il est un but agréable de promenade. Jane-Mary connaissait bien les propriétaires Steffen, qui étaient précédemment à Yverdon. J'ai toujours eu un accueil chaleureux de la part de cette famille qui fournissait gratuitement le pain de la communion ; la Commune a donc économisé un peu d'argent sur ses obligations ecclésiastiques.

Si l'église est admirablement située dans la nature, elle ne l'est pas pour la vie culturelle du village. Sans doute, un terrain avait été donné en son temps pour l'édification de l'église ; mais quels motifs



**Eglise de Glion**

théologiques ont présidé à ce choix ? Le rousseauisme l'a largement emporté sur la théologie biblique. Dieu est dans la nature, donc le culte se célèbre au milieu de la nature ! Du village, l'église est invisible ; on n'y entend pas la sonnerie des cloches. Topographiquement, l'église ne fait pas partie du village, donc... les gens ne vont pas à l'église. Je ne sais pas si c'est *la* raison de la désaffection totale des protestants pour le culte hebdomadaire. Toujours est-il que le nombre de participants au culte se réduit presque à celui des officiants ! Parfois, il y a un ou deux touristes de l'hôtel Righi Vaudois, un pensionnaire d'un EMS, mais les habitants du village... deux dames. Oh ! bien sûr, pour les baptêmes, mariages, enterrements, il y a foule.

J'ai fait relativement beaucoup de visites pastorales auprès de tous les paroissiens connus. J'ai essayé de semer. Nous avons pensé que le culte de 9 h. était trop matinal ; on a institué des cultes de remplacement le samedi à 18 h. Avec une forme de culte du soir. Au vu du résultat, on a fini par ne garder que les deux cultes de 10

h.15 chaque mois. Le culte tenait à quatre personnes : un couple Mme et M. Corthay, instituteur, une dame, Mme Aubort venant d'une famille des Ormonts et mariée à Glion, l'organiste Mme Hofmann. M. Corthay avait été instituteur à Saxon en Valais. Très engagé dans l'Eglise, la population le prenait pour le pasteur. Arrivé à Glion, son engagement continua : Conseiller de paroisse, moniteur du culte de l'enfance, responsable pour tout ce qui concerne la vie paroissiale à Glion. Il tenait beaucoup aux parements et aux couleurs liturgiques ; c'était, je pense, une influence de mon prédécesseur. Il fut concierge de l'église avec sa femme. Mme Aubort a reçu une éducation chrétienne active ; elle aussi s'occupa du culte de l'enfance, devint à son tour Conseillère de paroisse, concierge de l'église et participant au culte comme lectrice et comme fidèle. Avec M. Corthay et Mme Aubort, les cultes de l'enfance avaient de la vigueur. La fête de Noël était préparée dans le cadre de l'école. M. Corthay, l'instituteur, préparait tout le programme avec décors, musique instrumentale très originale. Mme Aubort préparait le programme des petits. Le pasteur ne faisait que présider l'ensemble du culte. Tous les enfants du village étaient inclus, protestants et catholiques. Ce soir-là, l'église était archipleine. Le curé de Montreux ayant changé, il fut invité à la fête préparée par nos moniteurs. En introduction, je dis que, puisque tout le village était présent, protestants et catholiques, on pouvait dire que ce moment était *œ c u m é n i q u e* (ce mot veut dire exactement *toute la terre habitée* et il est utilisé dans l'Evangile pour caractériser le *recensement de toute la terre ordonné par César Auguste* (Lc 2 :1).

Le curé s'est fâché et a dit tout haut « Si c'est ça l'œcuménisme... » et il est ostensiblement sorti. J'ai essayé de le rattraper de lui parler, rien à faire. Comme c'était triste. Quelques temps après, son évêque l'a déplacé. Son successeur a demandé que la fête ait lieu une fois sur deux à la chapelle catholique. Nous fûmes d'accord, mais je me rendis compte que, du côté catholique, on n'avait pas du tout l'habitude d'organiser une telle fête.

J'ai eu d'excellentes relations avec l'organiste, Mme Hofmann. Quand je lui téléphonais les numéros de cantiques, elle me disait souvent « Attendez, avec le prélude que j'ai choisi, ne pourrait-on pas prendre tel psaume ? » ou bien « Pourrait-on intervertir deux numéros ? ». J'étais toujours émerveillé de la préparation qu'elle apportait à son office d'organiste et de la collaboration dynamique qu'elle proposait. Grâce à elle, il y eut des soirées musicales et liturgiques qu'on intitula *Parole et Musique*.

Précédemment, il y avait beaucoup de participants au culte à Glion, mais c'était une illusion statistique. L'hôtel du Parc comprenait un Institut de Jeunes Filles et chaque dimanche, elles venaient en corps au culte. Lors de la fermeture de cet Institut, on constata le vide laissé dans l'église. La plupart des fidèles du culte sont morts ; et aujourd'hui, il n'y a plus que quelques services le dimanche au cours de l'année.

Il y a deux EMS spécialisés et recevant des personnes ayant des problèmes psychiques. Les directeurs des deux EMS *Champ fleuri* et *Maison Blanche* étaient deux frères étonnants. Leur père avait été pasteur ambulant sur une péniche de la Mission populaire évangélique de France. Eux-mêmes ont vécu sur cette péniche pendant leur jeunesse, puis leur père a ouvert ces EMS à Glion et les a dirigés ; à sa mort, ses fils lui succédèrent. Quand je suis arrivé, ils m'ont l'un et l'autre demandé de présider des cultes pour leurs pensionnaires dont quelques-uns, du reste, venaient à l'église le dimanche matin. Je l'ai fait jusqu'à ce que l'Eglise cantonale organise l'aumônerie cantonale des EMS ; je leur ai alors suggéré de s'affilier à cette organisation et d'entrer dans le circuit ; seulement, voilà : il fallait payer une cotisation ! Ils refusèrent ; dans ces conditions je n'ai plus voulu jouer à l'aumônier, mais j'ai continué à leur rendre visite.

Il y a plusieurs grands hôtels à Glion. L'hôtel du Righi Vaudois, en magnifique style 1900, avait



Hôtel Righi vaudois à Glion

été acquis par un M. Schenkel, fondateur des *Evangelische Ferienzentren*, pour subventionner des maisons de vacances déficitaires en Suisse allemande. Les bénéficiaires de l'un devaient combler les déficits des autres. L'idée de M. Schenkel était d'offrir aux protestants pieux des lieux de repos de qualité. C'était vraiment le cas au Righi Vaudois. Quand je suis arrivé, il y avait un aumônier attitré à l'hôtel, un pasteur retraité du canton de Neuchâtel, M. Roulet, il s'occupait non seulement de la prière à table, midi et soir, des recueils et d'entretiens pastoraux, de l'animation de l'hôtel ; il donnait aussi des cours de français au personnel alémanique, secondait la Directrice et même la remplaçait. Quand il quitta l'hôtel pour des raisons de santé, le pasteur Happel, un Français, ancien aumônier militaire, le remplaça ; ensuite, vint un pasteur alémanique de Genève qui quitta rapidement cette fonction. C'est alors que la Directrice me demanda de suppléer un peu à la disparition de l'aumônerie que le Comité zurichois avait supprimé de son budget. Je suis donc entré dans ce monde de l'hôtellerie comme pasteur de la paroisse et non comme



Eglise de Glion  
avec déambulatoire

aumônier de l'hôtel. J'y suis monté une à trois fois par semaine ; la Directrice aurait voulu que je vienne plus souvent ; elle a offert de me payer, ce que j'ai évidemment refusé.

Je montais pour midi ; les clients arrivaient entre midi et 13h. dans cette magnifique salle à manger où les miroirs, les lustres, les stucs et l'architecture 1900 étaient merveilleusement mis en évidence. Il y avait des tables d'une, deux, trois, quatre personnes ou pour des familles. Les serveurs, en habit et nœud papillon, accomplissaient leur tâche selon toutes les règles de l'art. J'avais une table pour moi ; elle était reconnaissable à la clochette qui y était déposée ; elle se trouvait près de la porte d'entrée, dont les verres dépolis dessinaient des cornes d'abondance. Je faisais le tour des tables et saluais chacun en français ou en allemand ; ma tenue correspondait à l'endroit et aux trois étoiles de l'hôtel. A un moment donné, le maître d'hôtel jetait un coup d'œil sur l'ensemble de la salle à manger et quand il estimait que le plus grand nombre de convives était présent, il me faisait signe ; je sonnais un petit coup de la clochette que chacun connaissait et attendait. Les commensaux s'arrêtaient de manger, je saluais l'assemblée, faisais une brève lecture biblique, un capitule, comme on dit, ou un mot d'ordre, une prière comme celle que l'on fait normalement à table et leur souhaitais bon appétit. Le cas échéant, j'ajoutais une annonce pour la soirée, étude biblique, concert, conférence... le tout dans les deux langues, et le repas reprenait. Pendant ce moment liturgique, les serveurs devenaient des statues et le silence régnait. Il en était de même le soir. Je refaisais les annonces en précisant un peu plus : Andacht/recueillement, concert de piano par l'organiste de la paroisse, conférence donnée par l'un des hôtes professeur d'histoire ou de littérature...

Il y avait aussi dans l'hôtel, comme c'est souvent le cas à Montreux, des pensionnaires à l'année. Je ne savais pas qu'il existait des personnes suffisamment riches, venant souvent de l'étranger, pour avoir domicile à l'hôtel. L'une d'entre elles était une Hongroise et nous avons eu beaucoup d'amitié mutuelle. Quand elle partait en vacances, en villégiature à la Lenk ou à Leukerbad, elle nous envoyait un petit mot. Elle était handicapée et avait tant de peine à écrire qu'il était difficile de déchiffrer son écriture. Ce ministère en hôtel était plaisant, agréable, attachant ; les mêmes clients revenaient d'année en année, si bien qu'on se connaissait et nous avions du plaisir à nous revoir, sans du tout être le style de la pension famille. J'ai apprécié la tolérance des hôtes alémaniques à l'égard de ma manière de parler l'allemand, puisque les recueils étaient bilingues. Certains hôtes restaient une semaine, d'autres un mois et davantage.



**Parc de l'hôtel Righi vaudois**

Cet hôtel n'était pas un lieu d'évangélisation ; bien peu n'étaient pas chrétiens ; mais il y avait des exceptions. Un jour, ma place fut à une table où un monsieur seul fêtait son anniversaire, 75 ou 80 ans, une bougie d'anniversaire était sur sa table ; c'était le soir. Je le félicitais et il me dit qu'il était athée. Loin d'être décontenancé, je l'invitai pour le recueillement du soir « où, lui dis-je, je parlerai justement de l'athéisme, plus précisément de l'athéisme des chrétiens ». Il fut fort étonné de la collusion de ces deux mots. Il est venu ; j'ai raconté comment les premiers chrétiens dans l'empire romain étaient taxés d'athées par les païens, parce qu'ils n'avaient pas de représentations matérielles de Dieu ; ils n'avaient ni images, ni statues.

L'hôtel fut par contre un lieu de s a n c t i f i c a t i o n . Fortifier la foi des clients, les instruire, leur présenter la doctrine chrétienne fondée sur l'Écriture sainte, ou l'histoire d'Israël, de l'Église, de la Réforme, les ouvrir à l'actualité missionnaire, tout cela leur permettait d'être mieux enracinés dans une vie chrétienne vivante.

Malheureusement, le Comité zurichois avait beaucoup de mépris pour cet hôtel situé en Suisse romande. Malgré une gestion non seulement saine, mais bénéficiaire, ce Comité a mis en vente l'ensemble des bâtiments : l'hôtel du Righi Vaudois, l'hôtel du Parc tout aussi vaste, mais moins luxueux,



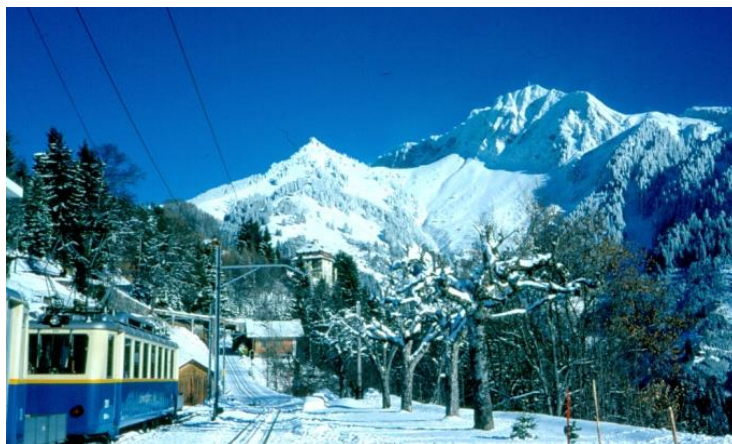
un restaurant de qualité, la villa des Directeurs, le logement de l'aumônier, le tout dans un grand parc d'environ deux ou trois hectares. Ce fut considéré comme une trahison par l'association ; je m'agitai en Suisse romande, alertai la presse, les autorités de l'Eglise vaudoise et la FEPS. Rien n'y fit. Ce patrimoine fut mis en vente en Allemagne pour 40 millions sans résultat, puis pour 21 millions en Suisse romande. J'appelai mon ami architecte avec qui j'avais si bien travaillé à l'érection du Centre Réformé de Charmey. Il fit avec moi un tour de propriété et sa conclusion a été rapide : « A ce prix-là, on se met les deux et on achète ». Je ne m'attendais pas à une telle déclaration. Je ne suis pas financier, ni hôtelier. Nous ne nous sommes pas lancés dans l'aventure. L'assemblée générale de l'association a été scandaleusement manipulée ; il n'y avait qu'un seul point à l'ordre du jour : la vente de ce bien. Commencée à 10 h. du matin, le point en question n'était pas encore abordé à 20 h. malgré les démarches, les motions d'ordre, les cris, l'excitation des membres présents ; j'y étais aussi. Un tel mépris, une telle mauvaise foi de la part du Comité ont tout simplement anéanti les personnes présentes qui ont quitté l'assemblée générale les unes après les autres. Finalement, devant quelques irréductibles qui n'avaient plus la majorité, l'affaire a été réglée en 20 minutes. Nous n'avons pas su le montant de la vente. Un million a été donné à la dernière maison existante de la fondation Schenkel, Bellalui, à Montana, un immeuble on ne peut plus terne, sans charme, sans aucune qualité architecturale. Le solde fut remis à la FEPS qui créa un Fonds Diaconal (Fondia) avec cette fortune très importante sans doute, mais sans commune mesure avec la valeur de la propriété de Glion qui, à mes yeux, a été proprement bradée par le Comité qui voulait s'en débarrasser à n'importe quel prix. Je n'ai pas pu savoir qui était le nouveau propriétaire. L'affaire a été traitée par un bureau d'avocats de Genève, Brunschwig, Lévi et... ce qui m'a prouvé que l'acheteur n'était pas un musulman arabe ; était-ce pour l'acheteur une manière de blanchir quelques millions, car, depuis lors, l'hôtel est fermé.

Un ancien hôtel de Glion a été transformé en Ecole hôtelière : l'Institut international de tourisme. A mon arrivée, le Directeur général de cette Ecole était un ancien Grandsonnois, un contemporain, Bernard Gehri. Je suis allé lui rendre une visite amicale ; il me l'a rendue en m'invitant régulièrement à la cérémonie de clôture de l'année scolaire, qui comprenait un magnifique souper, carte de visite de l'Ecole. Etant donné les goûts d'Olivier, je m'étais demandé si cette Ecole ne serait pas une filière intéressante pour lui. J'ai interrogé l'un des Directeurs qui m'a dit « M. le Pasteur, l'écolage dépasse de beaucoup les possibilités financières qui sont les vôtres ».



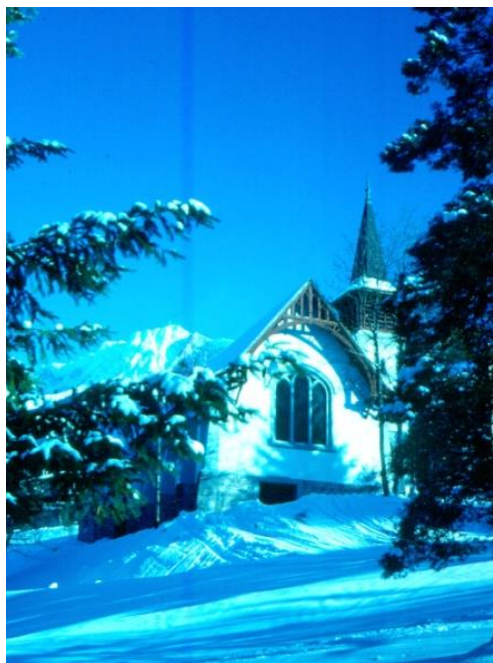
## Caux

Le village est à 1000 – 1100 m. d'altitude. C'est dire qu'en hiver les routes sont sèches au bas de la paroisse et suffisamment enneigées à partir de Glion pour que les chaînes soient obligatoires. Cela signifie que le dimanche matin, vers 8 h.15, alors que le jour se lève, il faut monter les chaînes aux roues de l'auto dès Glion. Ce n'est pas chose facile quand on est habillé pour le culte et que tout à l'heure, les mains qui ont fixé les chaînes devront partager et servir le pain de la communion.



### Caux station et Rochers de Naye

La chapelle de Caux date de 1906, dédiée par ses constructeurs anglais à *St Michel et tous les anges*. Pour justifier cette dédicace, la chapelle contient une quantité d'anges sculptés et peints sur les vitraux ; c'est un exemple unique qui vaut le déplacement. Après la seconde guerre mondiale, les Anglais désargentés ne sont plus venus à Caux, ou alors, ils sont allés un peu plus au sud, à Cannes et Nice. C'est pourquoi la chapelle, en mauvais état, a été offerte à la paroisse protestante de Montreux. Le pasteur de l'époque, responsable de Caux, donna un avis totalement défavorable à cette proposition avec un argument tout simple : A Caux, il n'y a personne. Pourtant, dans le village, les quelques paroissiens domiciliés furent de bonnes connaissances et même de bons amis : l'instituteur, le postier, la dame tenant sa boutique pour touristes, le chef de gare, l'ancien buraliste, dont l'épouse était organiste à la chapelle, Mme Haller. Lorsqu'elle quitta ce poste, Mme Hofmann, l'organiste de Glion, la remplaça. Quant à ceux qui mon-

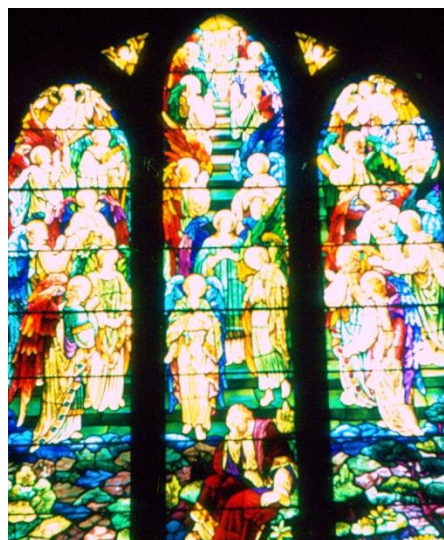


Chapelle de Caux

taient dans leur chalet pour le week-end, ils étaient quasi unanimes : « On ne veut pas être dérangé par qui que ce soit ».

Les grands hôtels du début du siècle, délaissés par les touristes, avait servi de résidence à des centaines d'internés, restes des armées vaincues lors de la seconde guerre mondiale. Un Montreusien avait été le commandant de ces soldats et officiers désarmés et maintenus là, sans pourtant être en prison.

Un groupe d'Américains chrétiens et anticommunistes comme pouvaient l'être les Américains à la fin de la seconde guerre mondiale, décida d'acheter tous ces hôtels, palace, pensions etc. en faillite, avec des dollars fort chers par rapport au franc suisse. Leur but, avec Frank Buchman à leur tête, était de réarmer moralement l'Europe et le monde, complètement



Grand vitrail sud: le songe de Jacob

déboussolés par deux guerres mondiales, la Révolution bolchévique et la désagrégation des empires coloniaux.



**La ceinture de la vérité (vitrail dans le hall d'entrée)**

En arrivant dans la paroisse, je me suis rendu compte que le RAM était persuadé d'avoir acheté la chapelle en même temps que tout le reste. J'ai trouvé dans la sacristie de la chapelle un sceau "St Michel and all angels Mountainhouse". Avec raison sans doute et pour éviter tout vol, les responsables du RAM avaient dans leurs coffres la vaisselle liturgique, coupes, plat, croix, chandeliers. Ils utilisaient sans autre la chapelle pour des cultes en langues très diverses et faisaient un service de nettoyage avant les célébrations. La chapelle dépendait bien d'une association, distincte du RAM, tout en ayant des membres venus du RAM, indépendante de la paroisse, et qui, par conséquent, ne rendait aucun compte au Conseil de paroisse. J'ai jugé important de mettre de l'ordre dans cette confusion.

- J'ai informé les responsables du RAM de la vraie situation juridique de la chapelle, propriété de la paroisse, via l'association, suite au don fait par le *Comité pour la propagation de l'Évangile en Europe et dans le monde*, dont le siège est à Londres,
- demandé la destruction des sceaux portant à confusion ou leur modification,
- demandé que tous les cultes prévus par le RAM dans la chapelle me soient communiqués à l'avance,
- de plus, il m'a semblé urgent de revoir les statuts de l'association de la chapelle de Caux avec le Comité de la chapelle responsable de la gestion de cette chapelle. J'ai voulu que ces statuts déclarent clairement qui est propriétaire et que ces statuts soient approuvés par l'autorité paroissiale, ce qui implique que toute modification statutaire ne peut avoir lieu qu'avec l'aval de la paroisse.
- Cette liaison avec la paroisse comportait aussi que les comptes de l'association soient envoyés à l'assemblée de paroisse pour information et qu'un

En 1946, ils vinrent donc et remirent en état les bâtiments. Ils invitèrent des centaines de personnalités du monde entier, voire des milliers, pour de grandes conférences internationales. C'était le Réarmement moral (RAM) qui implantait son siège à Caux. Ils nommèrent cet ensemble immobilier *Mountainhouse*, la Maison sur la Montagne, en écho à l'Évangile (Mt 5 :14). C'était tous des gens fortement engagés dans la foi chrétienne, parfois un peu fondamentalistes, mais en même temps ayant une très grande ouverture sur les religions. Ce qui les préoccupait, ce n'était pas la doctrine chrétienne, mais l'éthique, la morale, le style de vie qui comprend selon le RAM quatre absolus : la pureté absolue, l'amour absolu, le désintéressement absolu, l'honnêteté absolue, qu'il faut essayer de vivre personnellement. A la révolution bolchévique, on opposait donc la révolution morale par la repentance. Il s'agit d'écouter la "voix intérieure". Le RAM a donc beaucoup d'optimisme et de syncrétisme, puisqu'il importe peu d'être rattaché à Jésus-Christ ou à telle ou telle religion.



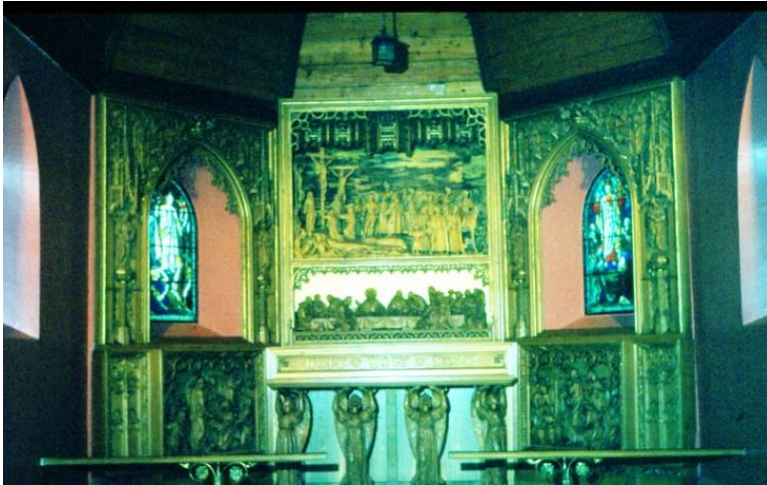
**Vitrail de la tentation du Christ**



**Pâques**



don annuel soit fait à la paroisse, puisque toutes les offrandes faites au culte à Caux restaient dans la caisse de l'association.



**Chapelle de Caux: retable dans le chœur**

Je me suis très bien entendu avec tous les responsables du RAM ; mes relations ont été très amicales avec plusieurs d'entre eux. L'un a été Conseiller de paroisse avec la charge de caissier.

Un jour, je reçus un téléphone m'annonçant un culte à la chapelle pour le dimanche suivant. J'ai répondu que ce n'était pas possible, car le culte paroissial avait lieu ce jour-là. On me dit que cela ne gênerait pas car ce culte aurait lieu à 7 h. Je répliquai que le culte réunissait tous les chrétiens et que par conséquent

le culte prévu à 7 h. devait avoir lieu à 9 h. On m'expliqua que cela n'était pas envisageable car ce culte prévu à 7 h. serait en anglais. Je rétorquai que l'Eglise est universelle et que nous devions pouvoir célébrer le culte ensemble en y mettant du français, de l'anglais et d'autres langues si c'était nécessaire, que l'on utiliserait des officiants, lecteurs, prieurs, parlant chacune de ces langues, qu'on ferait en sorte que tous les participants comprennent tout et que le culte ne serait pas plus long pour autant, puisqu'à 10 h.15 j'aurais un autre culte à présider. Mon interlocuteur semblait étonné de mon attitude, mais accepta. Je lui dis que j'aimerais bien venir au RAM samedi après-midi et qu'il veuille bien trouver deux ou trois personnes d'accord d'être officiantes en anglais et en français, quelques traducteurs aussi pour traduire la liturgie.



**Crucifixion, détail du retable**

Je me préparais pour cette nouvelle donne originale et redoutable. J'écrivis un texte de liturgie en suivant l'ordre du culte habituel. Je cherchai dans mes recueils de cantiques ceux qui étaient connus en français et en anglais et j'en transcrivis les paroles. Je fis deux colonnes sur une feuille A4, écrivis le français dans la première colonne, imprimant les paroles des cantiques à travers toute la feuille et montai le samedi à Caux. Les personnes choisies acceptèrent de traduire les textes en anglais et de les appliquer dans la seconde colonne. Elles furent d'accord avec les cantiques choisis, puis on se répartit la tâche, chacun prenant un texte en français, puis en anglais et ainsi de suite, sans se répéter. Il fallait ensuite multicopier la feuille, afin que chaque participant eût la totalité de la liturgie sous les yeux. Pour la prédication, il y avait deux possibilités : ou bien un résumé de la prédication serait lu en anglais avant la prédication, ou bien un traducteur simultané serait avec moi au lutrin.

Je me préparais pour cette nouvelle donne originale et redoutable. J'écrivis un texte de liturgie en suivant l'ordre du culte habituel. Je cherchai dans mes recueils de cantiques ceux qui étaient connus en français et en anglais et j'en transcrivis les paroles. Je fis deux colonnes sur une feuille A4, écrivis le français dans la première colonne, imprimant les paroles des cantiques à travers toute la feuille et montai le samedi à Caux. Les personnes choisies acceptèrent de traduire les textes en anglais et de les appliquer dans la seconde colonne. Elles furent d'accord avec les cantiques choisis, puis on se répartit la tâche, chacun prenant un texte en français, puis en anglais et ainsi de suite, sans se répéter. Il fallait ensuite multicopier la feuille, afin que chaque participant eût la totalité de la liturgie sous les yeux. Pour la prédication, il y avait deux possibilités : ou bien un résumé de la prédication serait lu en anglais avant la prédication, ou bien un traducteur simultané serait avec moi au lutrin.

Le dimanche matin, je suis allé déjeuner à Caux, à une table où tous les officiants étaient rassemblés et nous avons mis au point ce qui restait en suspens pour l'un ou l'autre. A 9 h. le culte a commencé avec environ 120 personnes. C'était impressionnant, alors qu'auparavant ou sans mon



**Table de communion "Saint! Saint! Saint!**

exigence, on aurait eu au culte français 10 personnes au maximum. Mme Hofmann, l'organiste, était tout à la joie de jouer les louanges de Dieu et de conduire les chants d'une telle assemblée. J'étais tremblant. Quand j'ai annoncé la prière, certains se sont levés, d'autres sont restés assis, d'autres enfin se sont agenouillés en utilisant les petits coussins suspendus devant eux à cet effet. Le chant était ample, la sainte cène, une véritable communion sans distinction de races, de couleurs, d'origines, de confessions dans le large éventail des dénominations protestantes. C'était le OUI et l'AMEN de l'Eglise du Christ, rassemblée en son nom et pour sa gloire. A 10 h.00, la bénédiction avait été donnée ; à 10h.15, à Glion, il y avait 5 personnes.

Le même scénario a été utilisé avec quatre langues : français, allemand, anglais, hollandais. Toutes les fois, je l'ai ressenti comme un miracle du St Esprit ; la communauté des *croissants n'était qu'un cœur et qu'une âme* (Ac 4 :32). Il est arrivé que quatorze personnes s'annoncent au déjeuner du matin pour être officiants. J'avais préparé à l'avance la répartition entre les langues et le déroulement du culte. L'un d'entre eux était un évêque protestant africain ; je lui ai proposé de dire la confession des péchés ; il me répondit : « Non, moi, je donne l'absolution ! » Il y avait des réformés, des luthériens, des méthodistes, des anglicans, des baptistes et d'autres encore. A cause de la simplicité de la liturgie réformée, tous pouvaient s'y retrouver. Cet exercice cultuel demande du temps, de la recherche, de la peine, mais qu'est-ce que cela pour un tel résultat ! Les cultes à Caux, comprenaient toujours la sainte cène. Un responsable me disait : « Vous comprenez, ici, au RAM, on entend beaucoup de conférences, beaucoup de témoignages, beaucoup de paroles. Alors, au culte, il est bon que



**Caux Palace devenu Centre mondial du Réarmement moral**

l'on n'ait pas seulement des paroles, mais aussi le sacrement de la cène, car cela, le RAM ne l'a pas ».

En général, je remontais dîner au RAM, dans le grand Caux-Palace qui ressemble à un château de contes de fées avec ses tourelles et ses balcons, avec son immense vestibule et ses peintures du début XX<sup>e</sup> s. Je pouvais y sa-

luer beaucoup de monde. Un jour, comme j'entraï dans le bâtiment, le Président du RAM, c'était M. Mottu de Genève, me tend la main, me salue et me dit : « Mais, qui êtes-vous ? » (Il ne m'avait pas vu dans les conférences). « Je suis votre pasteur » lui ai-répondu, alors que quelques résidents éclataient de rire ; il faut croire qu'il n'était pas venu au culte ou alors que la robe pastorale fait



vraiment disparaître la personne. Dans la mesure du possible, j'ai assisté à quelques-unes des conférences données au RAM lors des sessions de l'été. En août 1983, un invité remarquable, le Dalai Lama, a donné une conférence que j'ai écoutée avec beaucoup d'attention. Il a rappelé quelques aspects du bouddhisme et rappelé notamment que le bouddhisme n'est pas une religion, que le bouddhisme est athée, que c'est une manière de vivre, une éthique. Sa mise au point au niveau religieux a été très claire. Les 300 personnes présentes étaient suspendues à ses lèvres et les applaudissements ont témoigné de leur satisfaction. Une dame s'est alors levée, une bonne Suisse romande qui respecte sans doute les quatre critères de la philosophie du RAM ; elle a dit à peu près ceci : « Chers amis, nous venons d'entendre des paroles merveilleuses ; tout ce qui a été dit reflète vraiment la vérité et je souhaite que chacun de nous puisse mettre en pratique tout ce que nous avons entendu ». Qu'est-ce que cette dame a donc entendu ? Faut-il devenir athée ? Devons-nous nier toute divinité ? Comment peut-on mélanger la foi chrétienne avec le discours du Dalai Lama ? La position philosophique du Dalai Lama ne m'empêche pas de reconnaître toutes ses qualités et le rôle important qu'il joue dans le monde d'aujourd'hui, mais la foi chrétienne et le bouddhisme ne peuvent pas se marier.



**Caux Palace**

tant qu'il joue dans le monde d'aujourd'hui, mais la foi chrétienne et le bouddhisme ne peuvent pas se marier.

A la mauvaise saison et en dehors des conférences du RAM, le culte avait lieu dans l'un des salons de la Villa Maria, un salon simple où les résidents arrangeaient une vingtaine de chaises ; il y avait le piano pour l'organiste ; sur la table, étaient préparés le pain et la coupe. Les habitués du village, deux ou trois personnes au plus, entraient sans difficulté, car ils étaient souvent invités par le RAM pour une conférence ou une manifestation. Le fait que le culte fût célébré dans

un lieu privé n'était donc pas une barrière. Tous les résidents disponibles participaient au culte, une quinzaine environ. C'était plus familial, mais, comme toujours, je revêtais ma robe pastorale.

Chaque hiver une ou deux veillées étaient prévues dans ce même salon. L'une d'entre elles fut un débat contradictoire que j'eus avec mon collègue Wagner. Celui-ci n'acceptait pas de célébrer la cène "à l'autel" comme il disait, "tournant le dos à l'assemblée" comme il le prétendait. Il voulait qu'on lui préparât une petite table au bas des marches du chœur et que les éléments du sacrement y soient déposés. En me fondant sur le fameux Prayer Book des anglicans et des 39 articles de foi qui s'y trouvent, je pense que

- Pratiquement, on n'a pas besoin de tourner le dos à l'assemblée en étant dans le chœur ; cela ne m'est jamais arrivé.
- La doctrine anglicane a été élaborée par Bucser, réformateur de Strasbourg et maître de J. Calvin qui a approfondi sa conversion à la Réforme grâce à ce Strasbourgeois.
- La cène n'est pas un sacrifice au sens catholique-romain du terme ; il n'y a donc rien à sacrifier et par conséquent pas d'autel. Le Prayer Book parle toujours de "table".
- Conclusion, la célébration réformée n'est pas pervertie lorsqu'on utilise la disposition architecturale du chœur de la chapelle anglicane de Caux. Il ne faut pas confondre le décorum conservé par l'anglicanisme avec la doctrine de cette confession. La Réforme de l'Eglise d'Angleterre s'est faite dans le catéchisme, dans la doctrine ; les éléments traditionnels extérieurs sont restés.

Lorsque le RAM mit en vente quelques-uns de ses bâtiments, les Rosicruciens en ont acheté, notamment l'hôtel Régina. Ils l'ont transformé pour en faire une Ecole de la Rose-Croix. Ce mouvement prétend trouver son origine au Moyen-âge, mais il apparaît en fait au XVIII<sup>e</sup> s. Il

s'agit d'une philosophie occulte prétendant être la véritable interprétation de la religion chrétienne. C'est une société secrète qui a influencé la franc-maçonnerie par ses idées théosophiques. Son Ecole introduit ses élèves dans une initiation ésotérique. A leur arrivée, les responsables ont donné une conférence à Montreux, lors de la discussion qui suivit, plusieurs personnes se sont exprimées et ont posé des questions. Je me suis exprimé le dernier, demandant simplement de me confirmer l'impossibilité d'être à la fois membre de l'Eglise et Rosicrucien. La réponse a été claire : « Ceux qui veulent entrer dans le mouvement de la Rose-Croix, doivent démissionner de l'Eglise ». Ce furent les derniers mots de la soirée. J'espère que tous les auditeurs auront compris l'enjeu de cette appartenance.



**Hôtel Regina devenu centre de la Rose  
Croix à Caux**

Un peu plus tard, il y eut une invitation à visiter le Centre de la Rose-Croix. Il y a au moins cinq "temples" de dimensions diverses : c'est un espace tout blanc avec une table sur laquelle il y a une Bible ouverte à l'évangile selon Jean, chapitre 1 et un vase contenant une rose. La famille résidente porte un nom typiquement suisse-allemand. Je suis allé leur rendre visite comme "voisin", puisque la chapelle est juste à côté. Ils m'ont dit qu'ils étaient argoviens. A l'hôpital, j'ai retrouvé quelqu'un de cette famille et lui ai demandé s'il acceptait le dépliant que je lui présentais. « J'ai tout ce qu'il me faut » me répondit-on.

## Les sociétés locales

Je me suis efforcé, avec plaisir du reste, d'assister aux soirées des sociétés liées à mon secteur de travail. A Glion, le samedi soir (moment peu propice pour moi à cause du lendemain matin et des cultes à présider), les soirées du *Chœur d'hommes de Glion*, comme celles de *l'Echo des Alpes* (une fanfare) se passent dans la grande salle du Collège. Le pasteur est toujours invité et par conséquent il doit être présent à la partie officielle qui, malheureusement, n'a pas lieu à l'entracte, mais en fin de programme. Il faut qu'il prenne la parole à cette occasion. C'est du reste un moment très sympathique et, au moins une fois par an, tous ces messieurs entendent le pasteur !

A moins qu'il y ait un événement particulier : Une grande fête, un dimanche, pour l'inauguration du nouveau drapeau de *l'Echo des Alpes*. La fête a débuté par le culte à l'église, avec participation active de la fanfare. Ce dimanche-là, il y eut beaucoup de monde, même sur la galerie. Je me suis demandé après coup, mais c'est peut-être une mauvaise pensée de ma part, si certains ont voulu une sorte de bénédiction du nouveau drapeau, ce qui ne m'avait pas effleuré sur le moment. Mais vu le nombre de catholiques dans la Société, il se pourrait bien que ce sentiment ne soit pas étranger à la cérémonie.

Un dimanche de juin 1989, à l'occasion d'un Jubilé du *Chœur d'hommes de Glion*, un Comité ad hoc organisa une grande fête au Collège



Société *La Montreusienne*



Les autorités communale et municipale.  
Le syndic Werhli

de Glion, avec une tente supplémentaire. Ce Comité souhaita un culte œcuménique et me demanda d'être l'un des partenaires. Je prépare ce qu'il faut du côté protestant avec des cantiques bien connus que le Chœur d'hommes a dans son répertoire. Je salue cordialement tous les présents qui sont tous de bonnes connaissances, on échange d'agréables propos, le temps passe et l'heure du début du culte arrive, mais le Comité est inquiet car le curé ou un abbé, personne n'est là. Le Comité me demande quoi faire ; je lui réponds que chacun prenne place et que tous ensemble nous allons louer le Seigneur Dieu, le chanter, le prier, l'écouter, ensemble, protestants et catholiques, et que leur présence commune est maintenant un vrai signe d'œcuménisme. Tout s'est bien passé, après quoi, il y eut apéritif, dîner, concert.

*La Montreusienne* est une société mixte de chants et de danses. Beaucoup y viennent en couples. On y revêt le costume vaudois avec le chapeau typique de Montreux. C'est pourquoi ces dames sont souvent sollicitées par la Commune pour faire cortège avec les autorités, pour servir lors les apéritifs. Ce folklore est très joyeux. D'autres groupes, des privés, la paroisse aussi, demandent à quelques-unes d'entre elles de revêtir leur costume à l'occasion d'une manifestation : une noce, une fête paroissiale par exemple. Chaque année, *la Montreusienne* a sa soirée très courue par toute la ville. Il y a des chants, des danses pendant deux heures et le pasteur y est aussi invité.

Ces trois soirées annuelles me permettent de saluer quantité de personnes de tous âges qui me connaissent en général mieux que je ne les connais ; *l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud s'adresse au peuple vaudois tout entier*, disent les *Principes constitutifs*.



## Œcuménisme

Le territoire de la paroisse de Montreux correspond à peu près à celui de la paroisse catholique-romaine. Mes relations avec elle ont été relativement modestes. Pendant mon ministère, trois curés



**Rassemblement protestants et catholiques de Montreux et Clarens  
(devant l'église catholique de Clarens)**

se sont succédé. Le premier était traditionnel, sans plus ; aimable, mais peu enclin à collaborer. Le deuxième était plutôt intégriste et a posé beaucoup de problème à son conseil de paroisse et son conseil pastoral n'arrivaient plus à travailler avec lui (le conseil de paroisse s'occupe des affaires matérielles, financières, etc., le second s'occupe de la vie spirituelle). L'évêque a décidé de le muter. Ce curé était agacé par le vocabulaire que j'utilisais. Il me reprenait : « Pourquoi dites-vous tou-

jours *l'Eglise catholique "romaine"* ? Vous n'avez qu'à dire *l'Eglise catholique*, ça suffit » et encore : « Pourquoi dites-vous *la paroisse de Montreux* d'une part et *la paroisse catholique de Montreux*, d'autre part ? Vous devriez dire *la paroisse "protestante" ou "réformée" de Montreux* ». Il venait de Genève, était d'origine fribourgeoise, n'avait jamais été curé de paroisse ; il ignorait l'histoire vaudoise. Il est évident que jusqu'à présent, quand on dit *la paroisse de Montreux* ou *de Villeneuve*, il est entendu qu'il s'agit de la paroisse *réformée* ou *nationale*, comme on disait précédemment. De plus, en Suisse, il existe une Eglise catholique *chrétienne* ou *vieille catholique* depuis 1870, à ne pas confondre avec l'Eglise *romaine*. La réciproque est aussi vraie : A Fribourg, il y a en ville plusieurs paroisses catholiques, mais il n'est pas nécessaire de préciser *catholiques*, ça va de soi. Quant à la paroisse réformée, elle est précisément caractérisée confessionnellement ; on dira toujours : les paroisses de Fribourg et la paroisse réformée de Fribourg.

Du reste une certaine contestation s'était un peu répandue à Montreux. On entendait des catholiques dire des protestants : « Ils nous ont volé notre église » ignorant l'histoire vaudoise depuis la Réformation à nos jours.

Il faut dire que les catholiques sont majoritaires dans la commune de Montreux à cause des immigrés valaisans tout d'abord venus chercher du travail au cours du XX<sup>e</sup> s. mais aussi des Italiens, des Espagnols, des Portugais qui forment des communautés catholiques linguistiques importantes.

Le troisième curé fut très différent. D'emblée, il a été très accueilli par ses paroissiens ; parlant volontiers avec chacun, il avait l'habitude de passer de très longs moments à la Brasserie de la Bavaria, toute proche de la cure catholique. Ce café se trouvait à l'angle de deux rues avec une fenêtre qui donnait sur le carrefour si bien que tous les passants le voyaient inmanquablement. Avec lui, la salle de paroisse catholique fut à disposition du groupe des Doyens de notre paroisse ; les Tamouls ont pu organiser leurs soirées. Les soupes de carême ont accueilli les protestants. Il enfreignait les règles de son Eglise ; je ne pense pas qu'il en fût blâmé, car son rayonnement en était d'autant plus fort : lors de la messe du dimanche dans la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, où l'on se rend visite, au moment de la communion, il a invité les protestants à communier, ce que beaucoup ont fait avec empressement. Il était à l'opposé de ses prédécesseurs.



L'un des prêtres que j'ai le plus côtoyé est un Père de l'Ecole des Missions au Bouveret. Il a été l'aumônier des catholiques à l'hôpital de Montreux. Il y passait pratiquement tous les jours et il était très connu et reconnu pour son côté affable. C'était un Valaisan. Lors des fêtes de Noël à l'hôpital, nous avons souvent officié ensemble. Cette fête prenait un caractère très particulier, parce que la cantatrice Barbara Hendricks y avait sa place et chantait en expliquant ce qu'elle chantait, ce qui était un témoignage remarquable de sa part. Issue d'une famille pastorale, elle savait le sens de Noël et ce qui convenait pour cette fête. On était à 100 lieues de *Petit Papa Noël* ! Avec elle, on était dans l'adoration devant Emmanuel, Dieu avec nous.

La Table ronde œcuménique des ecclésiastiques a regroupé, non seulement réformés, anglican et catholiques romains, mais encore d'autres dénominations : l'Armée du salut et une Eglise évangélique s'y adjoignaient. Quand parut la brochure du groupe des Dombes *Baptême, Eucharistie, Ministère* (BEM) on en discuta longuement. Chaque dénomination présenta son point de vue et son attitude à propos du BEM. Chacun semblait fort intéressé par son contenu, ses initiatives, ses avancées théologiques, son œcuménisme. Etant donné cet intérêt, j'ai proposé que l'on essayât, dans chacune de nos communautés de mettre en pratique le chapitre le plus facile, celui du baptême. La réaction a été immédiate : c'est intéressant, mais nous ne pouvons pas passer au stade pratique, parce que... En un mot, nous n'osons pas franchir le pas. Nous sommes tous d'accord de reconnaître le baptême administré dans les autres Eglises, mais nous ne pensons pas qu'il faille changer notre manière de faire. Nous vivions là ce qui se vit dans le monde entier. L'œcuménisme n'est pas l'unité impliquant une même forme, avec une seule Eglise, mais *une association fraternelle d'Eglises qui confessent le Seigneur Jésus-Christ comme Dieu et Sauveur selon les Ecritures et s'efforcent de répondre ensemble à leur commune vocation pour la gloire du seul Dieu, Père, Fils et St Esprit*. C'est la base théologique du Conseil œcuménique des Eglises (COE) qui a été reprise de la charte fondamentale des Unions chrétiennes (UCJG) et complétée à la demande des Eglises orthodoxes. L'œcuménisme est une unité exprimée dans la riche diversité des Eglises chrétiennes.

Pour le jour de la Pentecôte, la Table ronde œcuménique décida d'une célébration œcuménique sous le Marché couvert. Je pensais que tous ensemble, nous pourrions célébrer un culte remplaçant nos services particuliers. La paroisse catholique a déclaré qu'elle était bien d'accord de venir après la messe habituelle. Dans ces conditions, j'ai dit que ce jour-là, nous aurions au temple un service de sainte cène et qu'ensuite, nous descendrions en corps au Marché couvert. Les paroisses protestante et catholique de Clarens étaient parties prenantes. Une telle manifestation n'a pu se réaliser que grâce à l'appui de paroissiens et de leurs matériels de logistique, notamment camions pour les transports de bancs, de chaises et de tout le nécessaire. La célébration se déroula en français, allemand, italien, espagnol, portugais, anglais. Au plus petit dénominateur commun, les Eglises se présentaient ensemble.

Le révérend de l'église anglaise de Territet, qui n'était autre qu'un ancien prêtre Breton passé à l'anglicanisme, voulut organiser des Carols, des services du temps de l'Avent. Il sollicita l'appui de la Table ronde et le service se déroula dans la chapelle anglaise avec une foule venant de nos paroisses protestantes et catholiques, de Clarens et de Montreux. La liturgie est à la fois très simple, et majestueuse. Les officiants, protestants, catholiques, anglicans se rassemblent dans une partie retirée de la chapelle. Chacun reçoit sa part d'office. On commence par une procession avec en tête le porteur d'une croix, en vêtements liturgiques, puis viennent tous les ministres officiants. Une chorale venue de Genève chante et entraîne les cantiques de l'assemblée. L'orgue joue. Le révérend introduit par des mots d'accueil, une prière, un chant ; puis les ministres des autres paroisses se succèdent en chaire pour lire un texte biblique de l'Avent et de Noël : des passages d'Esaië, de Michée, des évangiles, le tout entrecoupé de cantiques de l'assemblée et de la chorale. Le tout dure à peu près une heure, dans une ambiance tout à fait anglaise. Il y a ensuite un moment d'après culte au presbytère juste à côté. J'ai toujours été heureux de vivre ce moment de tranquillité de paix, de silence et de joie intérieure.

Lors de la dernière Table ronde à laquelle j'ai participé, j'ai parlé d'ecclésiologie et du ministère dans l'Eglise : j'ai développé que mon ministère était épiscopal et que le pasteur que je suis est un évêque. Lors de ma consécration, l'un des textes fondateurs cités par la liturgie de l'Eglise vaudoise est tirée de la première lettre à Timothée 3 :1 : *Si quelqu'un aspire à la charge d'évêque, il désire une œuvre excellente...* assurant par ailleurs que tous les baptisés étaient des prêtres comme l'affirme la première lettre de Pierre (1 Pi 2 :9). Les ecclésiastiques catholiques romains ont vivement réagi ; les protestants présents ont tenu à apporter un bémol, ce qui prouve bien que le troisième chapitre du BEM n'est pas près d'être mis en œuvre. Je l'avais déjà dit à Fribourg à des prêtres qui m'avaient demandé ce qu'était un pasteur et j'ajoutai alors que, comme leur évêque, je pouvais confirmer les catéchumènes, ce que je faisais chaque année, et que je pouvais également consacrer au ministère comme cela m'est arrivé plusieurs fois en France, alors qu'eux-mêmes, comme prêtres dans l'Eglise catholique romaine, n'en avaient pas la possibilité.

Quelques jeunes paroissiens (JP) de Montreux étaient allés à Taizé. En rentrant, ils décidèrent avec quelques jeunes catholiques, d'organiser une grande rencontre œcuménique de jeunes à Montreux et en fixèrent la date à Pentecôte 1980. L'organisation fut importante : préparation du contenu pour trois jours et demi de retraite, préparation du matériel, de l'accueil, logement, repas, administration, invitations... Il arriva plus de 300 jeunes de Suisse romande et de France. La chapelle d'Etraz fut transformée en salle d'accueil et les bancs disposés pour former des box ; un bureau fut installé dans la salle de catéchisme, salle du rez-de-chaussée nord de la chapelle, avec déplacement de mon téléphone ; une paroissienne s'offrit pour être de piquet.

Le samedi soir, une messe fut prévue à l'église catholique romaine de Montreux et le dimanche le culte au temple avec sainte cène, comme à toutes les fêtes chrétiennes. Le curé était très soucieux des obligations confessionnelles et me dit : « Dimanche, au temple, vous rappellerez que les catholiques n'ont pas le droit de communier » ; « Cela m'est impossible, lui dis-je, la sainte cène est offerte à tous les baptisés qui désirent être en communion avec le Seigneur. Ces jeunes vont vivre une grande fraternité tous ensemble. La sainte cène s'inscrit dans cette communion fraternelle ; comment la briser, en interdisant le sacrement ? » « Alors, me dit le curé, samedi soir, je préciserai que les protestants peuvent assister à la messe, mais non pas y participer et je rappellerai aux catholiques qu'ils n'ont pas le droit de communier dimanche au temple », ce qu'il fit et sa manière de s'exprimer ne laissa aucun doute chez les uns, ni chez les autres.

Le dimanche matin, le temple était bondé ! La nef, les bas-côtés, le chœur, assis par terre, debout contre les parois. Les paroissiens habituels étaient comme noyés au milieu de ces centaines de jeunes. Il y eut plusieurs officiants qui s'étaient préparés le samedi dans un groupe ad hoc : prières, lectures bibliques, intercessions... Sur la table de communion, il y avait beaucoup de coupes et plusieurs plateaux de pain. Au vu de la foule, il était impossible de faire ni tablée, ni défilé. J'ai présidé le culte. Au moment de la communion, de la fraction du pain et de l'élévation de la coupe, après l'épiclese en faveur de toute l'assemblée, des officiants sont allés dans la nef et dans les bas-côtés porter le pain et offrir la coupe. A tous ceux qui étaient dans le chœur, j'ai donné un gros morceau de pain ici et là et celui qui le recevait devait le partager avec ses voisins ; les coupes ont aussi circulé des uns aux autres. Tous ceux qui voulaient communier pouvaient le faire en son âme et conscience, en obéissance à la parole du Christ *Prenez, mangez, buvez...* Aucune discrimination visible n'est apparue, la ferveur était présente partout... et l'émotion aussi.

Le service de clôture le lundi après-midi au temple mit, non un point final, mais un point à la ligne à ce rassemblement remarquable.

L'une des conséquences de ce rassemblement de Pentecôte 80 a été la mise sur pied d'un recueillement œcuménique hebdomadaire le samedi soir dans le chœur du temple, assis par terre avec quelques bougies comme éclairage. Ce fut un aspect de la vie des JP à Montreux pendant tout le temps où Olivier en fit partie, lui qui avait été la cheville ouvrière de toute cette entreprise avec un de ses amis catholiques. Il y eut encore Pentecôte 82, mais sa dimension fut plus réduite.

Un événement œcuménique très important fut l'édition de la Concordance de la TOB en novembre 1993 ; un gros livre qui recense tous les mots français du texte biblique et les classe par ordre alphabétique avec toutes les références et les mots correspondants dans les langues originales. 1261 pages format A4. Mon ami J.-C. Dony, alors secrétaire à la Sté biblique suisse m'invita à l'Université de Fribourg pour la présentation de cet ouvrage capital. J'y retrouvai les Pères Stirnimann, von Balthasar, Barthélémy et d'autres professeurs de la Faculté de théologie de Fribourg.

## La Société pastorale et la formation

Les rencontres pastorales d'arrondissement sont un grand enrichissement. On apprend à connaître les collègues d'une manière plus personnelle, voire intime. Je me souviens que parmi eux, il y avait celui avec qui j'ai fait mon catéchisme et vécu tout mon temps de JP. J'avais mis toute ma confiance en lui et lui ai révélé quelques fois le fond de mon cœur. Je me sentais très à l'aise avec lui, sans complexe non plus. Je le vouvoyais évidemment et lui me tutoyait comme de juste. L'un de mes collègues de Montreux fut tout surpris de mon attitude à l'égard de ce pasteur qui était d'une génération plus ancienne que la nôtre ; il me dit : « Tu connais donc ce collègue ? » « Oui, lui dis-je, j'ai vécu toute mon adolescence dans la paroisse où il était pasteur » « Oh ! ajouta-t-il, j'ai remarqué à quel point tu lui étais familier par toute son attitude à ton égard, et la manière dont tu lui parlais sans complexe ». Je fus très étonné de ses remarques. Il me semblait qu'il n'y avait rien de plus normal. Il me dit : « Tu as remarqué qu'avec tous les autres collègues, il est beaucoup plus distant et que tous les autres ont une attitude retenue, tandis qu'avec toi... Tu es le seul qu'il tutoie ». Ce pasteur, c'est M. Narbel ; il avait 20 ans de plus que moi ; c'est lui qui m'a marqué dans mon développement spirituel, à côté de ma famille qui m'a éduqué fermement. Je ne tutoie pratiquement personne en dehors de ma famille et de quelques collègues avec lesquels j'ai travaillé. Il est bien évident que cela est encore plus vrai pour les embrassements et les baisers. Certains ont attribué cette attitude à de la froideur de ma part, d'autres, à un certain orgueil qui ne "s'abaisserait" pas à saluer plus simplement. Pour moi, le vouvoiement n'a rien de distant ; il est un signe de respect. Il exprime toute l'amitié que je porte à celui à qui je m'adresse, amitié sincère et profonde pour ceux que je connais bien (et qui souhaiteraient justement que je les tutoie !).

A ce propos, mon parcours m'a conduit à adopter naturellement cette attitude. Déjà à 11 ans, au Collège, les maîtres ont vouvoyé tous les élèves. Lors de mon stage pastoral, il ne serait venu à l'idée, ni de mon maître de stage et encore moins de moi, d'envisager un tutoiement quelconque. Dès le commencement de mon ministère en France, puis à Fribourg, tous ceux qui m'ont salué m'ont toujours dit *Monsieur le Pasteur* sans affectation du reste, et le plus souvent avec beaucoup de gentillesse et d'amitié. Seuls les fidèles du culte m'ont dit *Monsieur*. C'est ce qu'on pourrait appeler simplement la politesse. Depuis tout petit, on m'a appris à dire *Bonjour Madame, Bonjour Monsieur*. Une de mes grands tantes, paysanne dans le Nord vaudois, quand elle recevait la visite du pasteur, était pleine de joie et elle l'exprimait par une formule de politesse bien plus accentuée ; elle disait : « *Monsieur le Pasteur veut bien s'asseoir... Monsieur le Pasteur prendra bien une tasse de thé... je remercie Monsieur le Pasteur de sa visite...* ». Arrivé à Montreux, on m'a dit : « Bonjour M'sieur ». Je dois avouer qu'au début cela m'a surpris et même choqué. Cela me semblait de l'impolitesse ou un manque d'éducation. Je me suis rendu compte qu'à Montreux, les standards de la politesse étaient différents et je m'y suis bien habitué. Je me rappelle que lorsqu'une pasteure auxiliaire est arrivée à Montreux, au bout d'un certain temps, je lui ai proposé qu'on se tutoie ; elle sourit d'aise et ajouta : « Alors on se fait des bisous ! » ; je lui ai répondu que non et j'ai l'impression qu'elle en a été déçue. Il arrive encore aujourd'hui que certaines personnes que je salue avec le sourire s'apprêtent à me sauter au cou, ce que je ne peux accepter. Pour moi, le baiser n'est pas banal.

Les rencontres pastorales permettent de découvrir d'autres collègues. C'est aussi un lieu de formation continue par tous les sujets qui y sont abordés : *L'épiscopat*, une caractéristique du ministère pastoral qui me semble incontournable ; *Divorce et procédure* thème qui a profondément divisé l'Eglise

en son temps ; *Eglise et monde du travail* ; *Jésus et Platon* avec le philosophe J. Cl. Piguet ; Visser't Hoof, Nissiotis de Bossey, Ph. Potter, Roger Schütz et bien d'autres ont passé par Montreux et donné des conférences dignes de leur renommée. Une ou deux pastorales ont eu des sujets beaucoup plus techniques, en relation avec les paroisses de langue allemande, une occasion d'approfondir les problèmes qui se posent aux paroisses alémaniques et à leurs ministres ; par exemple : les relations avec les Communes ; la Loi prévoit que les Communes ont des charges financières à l'égard des paroisses de l'EERV : chauffage, concierges, organistes. L'incorporation de ces communautés dans l'EERV ont augmenté ces charges, mais les Communes ont fait la sourde oreille.

La formation continue a pris des formes différentes chaque fois que j'ai pu y participer ; ce fut une fois au Louverain, une autre fois à Bossey, à Cartigny ; celle qui m'a plus marqué est celle qui eut lieu à Prague, réservée plutôt à ceux qui s'occupaient de *Terre Nouvelle*. Cette semaine-là nous a ouvert les yeux sur un autre monde, après l'implosion de l'URSS ; un autre monde pour nous, mais aussi un autre monde pour les Tchécoslovaques, dont la vie a complètement changé, n'étant plus sous l'emprise soviétique ; on semble respirer mieux, mais, en même temps, d'autres problèmes sont apparus au niveau de l'emploi par exemple. Cette formation hors des frontières de la Suisse a vraiment une autre dimension théologique, spirituelle et ecclésiale.

A côté de la pastorale d'arrondissement, il y a les rencontres cantonales, à mes yeux plus lointains. La Société pastorale suisse a siégé à l'hôtel du Righi Vaudois en 1988 ; y participent ceux qui se sont préalablement inscrits. Je sais son importance pour avoir participé à sa logistique lors d'une session précédente à Fribourg.



## Les pasteurs et le Conseil de paroisse à Montreux

Pendant longtemps, j'ai dû présider le colloque pastoral pour des raisons évidentes de continuité.

Mes deux premiers collègues quittèrent la paroisse peu après mon arrivée, le pasteur Robert en mars 1978 et le pasteur Rochat en juillet de la même année. Un pasteur anglais (Britton) est venu quelques semaines présider des cultes, puis deux pasteurs intérimaires furent désignés par le Conseil synodal, MM. Vuille retraité, et Hofer arrivant de France (Combas et Fontanès dans le Gard). Le pasteur Wagner, venant de Neuchâtel fut élu et installé en juillet 1979 ; un peu plus tard, le pasteur Heller arriva de Tahiti et fut installé en juillet 1980 (la vacance dura donc deux ans). Ce dernier posa un grave problème à plusieurs paroissiens et à certaines autres personnalités, car il était objecteur de conscience d'une manière radicale ; non seulement il avait refusé de faire du service, mais encore refusé de payer la taxe militaire due par tous ceux qui ne font pas de service. Lors de son installation à Montreux, le Préfet fit un discours commençant par ces mots « *Non, Monsieur le Pasteur...* », Avec une attaque en règle contre son attitude antimilitariste. Il dépassa les bornes de son mandat préfectoral. Certaines personnes, dont le président du Conseil du DM qui était présent pour entourer cet ancien missionnaire, quittèrent le temple en disant haut et fort "c'est scandaleux !". A la fin de son discours, le Préfet, qui d'habitude roule le brevet de nomination et l'entoure d'un ruban vert et blanc, remit au pasteur Heller une grande enveloppe jaune, de la main droite, ce qui interdisait la poignée de main de circonstance. A la fin du culte, il fut félicité par tous les gens de droite. J'ai été très attristé d'une telle attitude. Le Préfet, ayant outrepassé son rôle, a été vivement blâmé par le Conseil d'Etat qu'il représentait. Ce blâme officiel devait avoir lieu, mais je ne sais pas ce qui lui a été dit inofficiellement. Au repas qui suivit, le Syndic de Montreux ne put s'empêcher, dans son allocution, de revenir sur le sujet en laissant entendre que la paroisse avait fort mal voté et que désormais une scission profonde allait s'ensuivre (notamment entre la paroisse et la Commune). Je trouve qu'il aurait pu se dispenser de ces remarques acerbes et désobligeantes à l'égard d'un pasteur qu'il ne connaissait pas et qui fut, par la suite, extrêmement apprécié par tous ceux dont il a eu la charge.

Toujours est-il que, refusant de payer la taxe militaire, il dut payer une amende, ce qui se reproduisit les années suivantes. Il fut donc déféré au tribunal et condamné, pour récidive, à une semaine de prison pendant tout le temps non consacré au travail, c'est-à-dire de 18 h. à 07 h. Pour sa première entrée en prison à Vevey, j'ai convoqué le plus de monde possible, invitant à se rassembler sur la place du Marché, de là, à aller jusqu'à la prison de Vevey et accompagner ainsi le pasteur Heller. J'étais devant la porte d'entrée de la prison, parlant à tout le groupe qui se pressait autour du pasteur Heller. A l'heure précise, la porte s'est ouverte et je suis entré dans la prison. Avant de m'emmener, les geôliers me demandèrent si j'étais bien le pasteur Heller de Montreux. Je leur ai répondu que j'étais effectivement pasteur à Montreux, mais que je m'appelais Leuenberger. Ils m'ont alors demandé : « Où est le pasteur Heller ? » « Mais, dehors » ai-je répondu. Ils m'ont fait ressortir grâce à leur clé, car on ne peut pas ouvrir la porte de l'intérieur. Ils ont appelé le pasteur Heller et l'ont enfermé. Il a dormi en prison. Le lendemain matin, je suis allé l'attendre au sortir de la prison. Ce fut là un geste symbolique et fraternel qui me semblait devoir être organisé dans une telle circonstance.

Au bout de quelques années, mes deux collègues quittèrent la paroisse. Le pasteur Wagner alla reprendre un poste d'aumônerie en milieu hospitalier. Le Conseil synodal décida qu'un mi-temps serait enlevé à la paroisse de Montreux pour être ajouté à cette aumônerie. Ainsi, au lieu de trois postes pastoraux, Montreux n'en eut plus que deux et demi. Le Conseil synodal décida de repourvoir ce demi-poste laissé vacant en désignant Mme Aude Roy-Michel comme pasteur auxiliaire à mi-temps (février 1993) ; c'est ce qu'elle souhaitait, ayant une famille. Quant au poste laissé vacant par le départ du pasteur Heller (en juin 1993), le Conseil synodal nomma le pasteur retraité Jean Piguet comme intérimaire. Pour manifester la collégialité de la nouvelle équipe, je proposai que nous présidions ensemble un culte central à Montreux, Aude Roy-Michel auxiliaire, Jean Piguet vicaire, et moi titulaire.

Un candidat se dessina pour repourvoir ce poste tenu par le vicaire : un homme chaleureux. Le Conseil de paroisse décida de faire appel à lui et je présidai, à sa demande, le culte d'installation en août 1993. Le Préfet avait changé et tout se passa très cordialement. Il fut décidé qu'il reprendrait la présidence du colloque avec plusieurs tâches administratives. Des difficultés apparurent quand on se rendit compte que ces tâches, qui s'étendaient au-delà de la paroisse, par exemple dans le cadre de la Table ronde œcuménique, n'étaient pas exécutées, qu'il convoquait le colloque, mais n'y venait pas ; de plus, il n'était pas d'accord de quitter son domicile précédent pour venir habiter à Montreux, se contentant de s'aménager une chambre dans la cure. La cure allait être en rénovation ; cela lui laissait une certaine marge. Mais manifestement, le poste de Montreux avec tout ce que cela représentait, n'était pas en bonne adéquation avec sa personne et son mode de vie. Le président du Conseil de paroisse le convoqua pour un entretien de service ; il ne vint pas ! Après une longue et pénible conversation en présence du responsable cantonal des ministères, il fut décidé que son service à Montreux serait interrompu. Il s'en alla et continua son ministère ailleurs. On le pria de reprendre ses affaires personnelles à la cure ; il tarda tellement que, quand la rénovation du bâtiment commença, l'entrepreneur demanda si les choses laissées étaient à débarrasser avec les gravats et à évacuer. On demanda à ce pasteur de venir en urgence, ce qu'il ne fit pas. Un paroissien empaqueta son matériel et l'entreposa dans un local paroissial, mais il n'est pas venu récupérer son bien ; finalement, ce paroissien a lui-même transporté le tout chez lui. Quelle histoire déplaisante ! Le poste pastoral redevenait vacant ; la pasteur Claudine Genton assura un intérim, puis le pasteur Ramuz fut élu.

Le temps s'était écoulé. J'ai vu passer onze collègues à mes côtés en une vingtaine d'années. J'étais donc celui qui avait assuré la permanence pastorale pendant ces deux décennies.

Au niveau du Conseil de paroisse, les présidents se sont aussi succédé à un rythme trop rapide pour une paroisse aussi complexe que celle de Montreux.

A mon arrivée, M. Chessex, notaire, en était le président, un homme affable, mais que mes collègues n'appréciaient pas beaucoup. Était-ce à cause de ses déboires professionnels ? à cause de ses tendances quelque peu évangéliques ? à cause d'autre chose ? Je n'ai pas cherché à le savoir. Au bout de quelque temps, il annonça qu'il avait pris la décision de démissionner de la présidence du Conseil, du Conseil lui-même, de quitter la paroisse et même l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud. La paroisse était déjà très écartelée par ses nombreux villages, ses nombreux lieux de culte, sa topographie ; elle avait beaucoup de peine à former un semblant d'unité. Elle s'est trouvée déstabilisée par ce départ. D'autant plus que notre président démissionnaire s'apprêtait à fonder une nouvelle Eglise qu'il nomma *Eglise de Bethel*, Eglise de la porte du ciel, d'obédience pentecôtiste. On le vit bientôt chanter des cantiques sur les quais de Montreux et distribuer des tracts. Que faire dans ces conditions ? On demanda à un ancien président, M. Roulier, de reprendre cette tâche ce qu'il accepta jusqu'à la fin de la législature. La pondération de ce paroissien fut un gage de crédibilité à l'intérieur comme à l'extérieur de la paroisse.

La législature suivante renouvela le Conseil qui eut à sa tête une nouvelle personne, M. Butticaz de Chamby, buraliste postal, un paroissien capable d'administrer consciencieusement les affaires de la paroisse et faire en sorte que tout puisse continuer, mais il ne fit qu'une législature.

La présidence suivante fut confiée à Mme Gonthier, de Chernex, institutrice. Nous eûmes passablement de difficultés à collaborer ensemble. A ses yeux, je prenais trop de place ; à mes yeux, elle voulait tout diriger, y compris ce qui concerne le ministère pastoral. Pour elle, j'étais trop autoritaire ; selon moi, j'accomplissais mon devoir pastoral. Il m'a semblé qu'elle confondait sacerdoce universel et ministère. Elle a cru que j'avais de l'aversion pour elle, parce qu'elle était femme, ce qui n'était pas du tout le cas. Dans un entretien particulier qu'elle m'a demandé, nous nous sommes expliqués, notamment sur ce qu'est le sacerdoce universel à ne pas confondre avec le ministère. Il me semblait qu'elle refusait, au fond, la différence théologique entre ces deux concepts. Elle m'a confessé qu'elle était venue à ce rendez-vous avec beaucoup de crainte, mais qu'elle en ressortait apaisée ; elle a en tout cas compris que je n'avais aucune inimitié à son égard ; je lui ai dit que j'avais une haute opinion, et de la valeur du Conseil de paroisse, et de sa présidente, et de la charge pastorale

qui était la mienne. Pour la dernière législature, le président fut M. W. Schoch, un Suisse-allemand bien intégré, sympathique, avec lequel je me suis bien entendu.

Quatre présidents en 20 ans, c'est beaucoup. Mon ministère de 20 ans à Montreux semble aussi excessif vu de l'extérieur, mais il est compréhensible en raison des mutations si nombreuses parmi les responsables, tant laïcs qu'ecclésiastiques, qu'a dû assumer la paroisse.

Il faut ajouter que la commune de Montreux a connu, elle aussi, un renouvellement énorme de sa population. Dans les années 1990-95, le Contrôle des habitants n'arrivait tout simplement plus à suivre et à mettre son propre fichier à jour. Sur les 20'000 habitants que comptait la commune, le Contrôle des habitants enregistra 18'000 mutations par an ! Sans doute, il y a une partie de la population qui est stable, mais un tel mouvement ne permet ni intégration dans la société, ni un engagement tant soit peu prolongé dans la vie paroissiale. Récemment, le syndic de Montreux m'a dit en 2013 que la Commune comprenait 48% d'étrangers provenant de 146 nations différentes. C'est dire le cosmopolitisme de Montreux. Mais ce n'est pas un cas unique : la Commune de Moudon, dans la Broye, en pleine campagne, comptait à la même époque 50% d'étrangers !

Il est vrai qu'après tant d'années de ministère à Montreux, et en tenant compte des normes de l'Eglise vaudoise qui estime qu'un ministère en paroisse ne doit pas durer au-delà de 12 ans, je me suis sérieusement posé la question du changement de lieu ; sans me précipiter pour autant. La paroisse française de Berne cherchait un pasteur ; un des pasteurs de cette paroisse souhaitait que je postule, se réjouissant, me disait-il, de collaborer avec moi. Il avait risqué d'être mon stagiaire à Fribourg en son temps. J'ai obtenu sans difficulté mon agrégation au corps pastoral bernois ; j'eus un entretien avec le Conseil de cette paroisse, avec l'un des pasteurs titulaires. Une délégation s'est déplacée un dimanche, incognito, pour participer à un culte que je présidais. J'ai postulé et je n'ai pas été élu. Une paroissienne qui était de connivence avec les Bernois m'a dit par la suite : « Quelle chance que vous n'ayez pas été élu là-bas ». J'ai trouvé sa remarque très réconfortante, mais je n'ai pas du tout été catastrophé par cette non-élection. Cela m'a prouvé que, pour une fois où je décidais moi-même de mon chemin, je faisais fausse route.

Au début de 1994, le Conseil d'Etat m'écrivit pour me demander d'envoyer, une année à l'avance, ma lettre de démission du poste pastoral de Montreux, pour le 1<sup>er</sup> mars 1995, puisque j'aurais alors atteint la limite d'âge et accompli 35 ans de service. Je savais bien que cela allait arriver et, avec le Conseil de paroisse, nous avons prévu que le culte d'adieu aurait lieu à la fin du mois de mai 1995, puisque j'aurais alors 65 ans révolus à la fin de ce mois-là. Pourquoi donc le Conseil d'Etat voulait-il que je quitte mon ministère à la fin février ? J'ai donc écrit une lettre demandant des explications en précisant que je considérais le 31 mai 1995 comme la date finale. Il fallut passer à la Caisse de pensions de l'Etat de Vaud où j'appris que, selon leur dossier, j'étais né le 14 février 1930, qui est la date de naissance de Jane-Mary. On fut très étonné d'apprendre la chose. Je compris enfin pourquoi on m'avait fait payer des annuités de rattrapage jusqu'au mois de mars, lorsque j'étais rentré de France et me suis affilié à la Caisse de pensions en devenant auxiliaire à Orbe<sup>15</sup>. On me dit d'envoyer un certificat prouvant que j'étais bien né le 4 mai et non le 14 février. « De plus, me dit-on, cela ne changerait rien, car vous avez 35 ans de cotisation, donc vous avez une retraite complète » « Dans ces conditions, leur dis-je, je continue jusqu'à la fin mai sans payer de cotisation » « Impossible, me répondit-on, vous allez payer les cotisations jusqu'au mois de mai et on vous rembourse immédiatement ce que vous avez payé en trop en 1960 » « Pourquoi faire si compliqué ? » « Parce que les cotisations que vous payez aujourd'hui sont beaucoup plus élevées que celles payées en 1960, alors que votre salaire était dix fois moins élevé » « Ne me remboursez pas immédiatement ! Car si je venais à mourir, ma femme ne toucherait pas le 100% de ce qu'elle devrait toucher, puisque je n'aurais pas cotisé entièrement », ce qu'ils acceptèrent. *Soyez simple comme des colombes* dit l'Evangile qui ajoute immédiatement *mais prudents comme des serpents* (Mt 10 :16).

---

<sup>15</sup> On avait alors calculé le rattrapage de novembre à février.

On se mit donc à préparer le culte du 31 mai, un culte joyeux, un culte de reconnaissance. Comme j'étais responsable du culte de l'enfance, ce culte du 31 mai devait l'intégrer. Le programme de l'enseignement des enfants consistait en une approche des textes de l'Apocalypse. Tout donc tourna autour de l'Apocalypse et je pris le texte d'Ap 22 :13. Les enfants avaient un beau matériel à montrer et les moniteurs à expliquer. Chose amusante, lors du premier culte que je présidai à Montreux en 1975, j'avais prêché sur les trois premiers mots de la Bible : *Au commencement, Dieu* (Gn 1 :1) ; et voici que les enfants m'obligeaient de prêcher, pour la dernière fois comme pasteur titulaire, sur les derniers versets de la Bible ; *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin*. Sans l'avoir cherché, mon ministère à Montreux incluait la Bible entière.

La paroisse avait bien fait les choses. Le culte fut suivi d'un repas dans un chalet d'alpage de la Commune de Montreux, aux Grésaleys. A table, je me suis trouvé assis à côté de notre ancienne présidente Mme Gonthier et son mari. Ce fut un excellent après-midi et les paroissiens m'ont manifesté, à ma famille et à moi, beaucoup de sympathie et d'amitié. Il y avait aussi quelques Tamouls et cela m'a réjoui le cœur. Le Conseil de paroisse avait demandé à un paroissien ferronnier de fabriquer quelque chose de symbolique comme cadeau. Sans concertation du tout, voilà qu'il dévoile ce qui était sorti de sa forge et de ses mains : un grand cercle avec, à l'intérieur, l'Alpha et l'Oméga de l'Apocalypse !



**Montreux sur la Riviera**





## AU-DELA DES LIMITES PAROISSIALES

### Engagements ecclésiastiques extra-paroissiaux

Le ministère pastoral est trop astreignant pour que je puisse faire partie de sociétés locales (de chant, sportives, culturelles, etc.). Les week-ends ont demandé toute mon attention et toute mon énergie. Les soirées en semaines sont trop remplies pour pouvoir y rajouter quelque chose. A Fribourg, on m'a sollicité pour que je fasse partie du Lion's club, mais l'horaire proposé était incompatible avec mon programme paroissial. Le paroissien qui me le proposait était tout étonné de constater combien ma grille horaire était chargée. Sans doute, un pasteur dans ce club peut avoir sa place et y apporter sa spécificité. L'un de mes collègues à Montreux était membre du Rotary, mais il avait une conception du travail paroissial fort différente de la mienne. Les engagements que je devais prendre ne pouvaient qu'être liés à l'Eglise.

Comme les autres Eglises cantonales qui font partie de la Fédération des Eglises Protestantes de la Suisse (FEPS), la petite Eglise fribourgeoise doit être présente dans les organes romands et alémaniques, puisque que l'Eglise est bilingue. Les pasteurs sont donc singulièrement sollicités tant sur le plan régional que national. Une grande Eglise comme l'Eglise vaudoise sollicite aussi certains de ses ministres pour un mandat particulier ; en France également ; la paroisse est une Eglise locale, c'est *l'Eglise de Dieu qui est à...* pour reprendre l'expression apostolique (1 et 2 Co 1 :1 par exemple). Mais en même temps, l'Eglise est infiniment plus vaste ; la lettre de Jacques en fait foi : *Aux deuzze tribus qui sont dans la dispersion...* (Jc 1 :1). Il y a toutes sortes de relations épistolaires et humaines entre les communautés. Tite (2 Co 8 :1) et bien d'autres sont mentionnés, notamment Timothée (1 Th 3 :6). Pour ma part, il m'a été confié plusieurs mandats.



**Rencontre cantonale des Ecoles du Dimanche à Broc  
pour le 100e anniversaire de la Ligue pour la lecture de la Bible**



**Pasteur Seth Noményio Secrétaire général de la CEVAA, à Fribourg**

## L'ECOLE DU DIMANCHE

Tous ceux qui ont eu le privilège d'aller à l'Ecole du Dimanche dans leur enfance en gardent un souvenir indélébile. Les monitrices et les moniteurs des groupes n'avaient suivi aucun cours de pédagogie ou de psychologie. Les préparations régulières données par le pasteur et le matériel fourni par le Secrétariat de la Société romande des Ecoles du Dimanche étaient leur seul viatique. Mais chacun avait l'ambition de faire connaître les grandes œuvres de Dieu dans l'Ancien Testament et celles de Jésus dans le Nouveau Testament. Malgré toute la faiblesse de ces ambassadeurs du Christ, l'Ecole du Dimanche a été un puissant moyen d'évangélisation et d'éducation chrétienne communautaire, à côté de ce que les enfants pouvaient savoir et apprendre dans leur milieu familial et scolaire. Moi aussi, j'ai été un enfant de l'Ecole du Dimanche, j'ai vécu toutes mes années d'enfance avec plusieurs monitrices et moniteur ; le dernier, un fils de gendarme apprenti employé de banque, a été pour moi un modèle de confiance en Dieu, tout simplement par sa manière de parler avec assurance et une conviction absolue, sans la moindre hésitation, de toute l'histoire du salut. Il a marqué dans mon développement spirituel.

A mon tour, j'ai été moniteur, puis comme pasteur, enseignant les moniteurs et monitrices qui m'ont été confiés. La séance de préparation de l'Ecole du Dimanche est un puissant moyen spirituel d'encouragement réciproque et un lieu où l'on peut faire le point de sa situation personnelle face à l'Evangile.

La Société des Ecoles du Dimanche est un produit du Réveil du XIX<sup>e</sup> s. importé d'Angleterre. Les Eglises réformées sur le Continent n'étaient pas prêtes à accueillir cette nouveauté, c'est pourquoi des *Sociétés* sont nées un peu partout et ont accompli un immense travail d'évangélisation auprès des enfants. Au début, seule l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud fit entrer ce travail dans ses paroisses; mais petit à petit l'Eglise nationale s'est rendu compte de l'importance de l'impact que pouvait avoir un tel travail, et les paroisses dites nationales s'y sont mises. Cependant, organiquement parlant, les Ecoles du Dimanche ne faisaient pas partie de l'Eglise ; elles restaient une Société à part. Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> s., l'intégration de cette société dans l'Eglise fut possible par la fusion des Eglises libre et nationale. Les Eglises de la Suisse romande fondèrent alors un **Conseil romand d'Education chrétienne** (CREC) et j'y ai représenté l'Eglise fribourgeoise. Dans la foulée, la Sté des Ecoles du Dimanche se transforma en **Agence romande d'Education chrétienne** (AREC) avec des séances de préparation statutaire, mais surtout d'organisation des programmes. Le CREC ne partait pas de rien. Depuis longtemps, le secrétaire romand travaillait activement. Il mettait à disposition des paroisses tout un matériel didactique et pédagogique en vue de l'évangélisation des enfants. On continua sur la lancée. Quand j'y suis arrivé, on étudiait comment aider les Eglises des pays latins du Sud, comment leur fournir à bon compte du matériel pour ce qu'on appela dès lors le **Culte de l'enfance**. Une rencontre eut lieu à Florence en septembre 1970 pour mettre au point cette stratégie avec les amis italiens, espagnols et portugais. L'idée était de fabriquer un livret avec une image sur une page et un texte sur l'autre, l'image exprimant l'idée du récit biblique, le texte étant le texte biblique adapté aux enfants. Tout le travail des images, en couleurs évidemment, le brochage en cahier, serait identique pour tous. Les textes seraient traduits dans les différentes langues, ce qui ne coûterait pas cher et tous les enfants auraient un beau et bon matériel. Le résultat fut *Mon Dimanche*, un cahier par an ; cinq ou six cahiers seraient édités au fur et à mesure des besoins. J'ai passé une semaine à Florence, avec des séances matin et après-midi. Le temps libre a été très compté, mais j'en ai profité pour courir Florence tant que j'ai pu ; c'est une très belle ville, très riche culturellement. J'ai regretté de ne pas pouvoir y rester un ou deux jours de plus, mais c'était entre deux dimanches. *Mon Dimanche* a paru plus tard sous forme de livre, un pour l'Ancien Testament, l'autre pour le Nouveau Testament. Puisque j'étais délégué de l'Eglise fribourgeoise, j'ai abandonné ma place au CREC en quittant Fribourg pour Montreux.



## LE DOMAINE DIACONAL

Un jeune paroissien de Fribourg s'était inscrit au **Diaconat masculin de la Suisse romande**, dont le siège est à Lausanne, Route du Signal. Je n'avais aucune idée de ce que cette Ecole de diacres représentait. J'ai téléphoné au Directeur, M. Grand, qui me répondit « C'est tout simple, venez voir ». J'y suis allé, il m'a expliqué le fonctionnement, le but, et m'a pressé de devenir membre du Comité, puisqu'aucun Fribourgeois n'y siégeait et qu'un Fribourgeois commençait l'Ecole. Le Comité était



Bâtiments du Diaconat masculin à Lausanne

effectivement romand. Le Professeur Claude Bridel en était aussi et il en fut le président quelque temps. Il préparait une thèse sur le ministère diaconal, ce que les Eglises romandes ignoraient. La clinique de Bois Soleil, partie intégrante de l'Ecole, permettait aux futurs diacres d'apprendre le métier de physiothérapeute, d'infirmier ou d'autres métiers dans la branche. On découvrit que les maisons pour personnes âgées commençait à se multiplier, mais que personne n'était vraiment formé pour les diriger. Sous l'impulsion du pasteur Claude Estoppey, alors directeur, des cours pour directeurs de maison furent institués avec beaucoup de succès, au point qu'il fallut doubler les sessions.

Entretemps, les services de l'hygiène sanitaire déclarèrent que la clinique de Bois Soleil ne répondait plus aux normes de sécurité, qu'il fallait envisager une sérieuse mise à jour. Or, les fonds manquaient pour cette opération. A la même époque, les Eglises romandes se préparaient à reconnaître le ministère diaconal et envisageaient pour ces futurs ministres une formation spécifique qui aurait lieu à Fontaine (NE). Les candidats diacres furent donc amenés à se diriger de ce côté-là. Le Diaconat masculin de la Suisse romande perdait sa raison d'être au vu de cette évolution. Le Comité décida de créer une fondation ecclésiastique destinée à soutenir la formation diaconale, de vendre les biens immobiliers de Bois Soleil et d'en verser le résultat dans cette fondation, ce qui fut fait dans une séance mémorable au lieu-même de l'Ecole, le deuxième dimanche septembre 1970. L'institution qui avait formé des dizaines de diacres devenait la **Fondation de Bois Soleil**. Nous avons eu la chance, à ce moment, d'avoir un juriste compétent comme président, M. Charpié, pour faire le passage de l'un à l'autre sans encombre, car il fallait prendre garde : les Eglises romandes espéraient bien voir entrer cette manne financière dans leurs caisses !

En 1975, je devins président du Conseil de fondation pour 20 ans, et j'en suis encore membre avec toutes les forces qui me restent. La Fondation décida de mettre à disposition les revenus de sa fortune inaliénable pour permettre au **Département romand des ministères diaconaux (DRMD)** d'avoir un secrétaire exécutif, en fait, un directeur qui donna au DRMD sa dimension formatrice. C'est pourquoi, j'ai siégé à l'Assemblée générale du DRMD pendant plusieurs années. Malheureusement, à la suite de la crise financière de 2008, les taux d'intérêt de notre fortune sont devenus insupportables et les montants à disposition fondirent comme neige au soleil.

## LE DOMAINE MISSIONNAIRE

J'avais déjà un attachement missionnaire comme jeune garçon à Grandson. Je portais le *Bulletin de la Mission suisse en Afrique du Sud* à une quinzaine de souscripteurs et collectais leurs dons ; mais je n'étais pas seul, mon ami Roger distribuait la *Fenille du sou* de la Mission de Bâle ; des grandes personnes s'occupaient de la *Mission philafricaine*, de la *Mission Morave*, etc. Les conférences missionnaires étaient les seuls moyens d'apprendre à connaître le Tiers-monde. A l'Ecole du Dimanche, l'offrande de chaque dimanche se faisait avec le "petit nègre", objet absolument inadmissible aujourd'hui, mais qui s'inscrivait parfaitement bien dans l'esprit des années 30. Notre Ecole du Dimanche parrainait une fille du Mozambique, Natala Sumbane qui est devenue une grande personnalité de ce pays. L'Eglise est universelle ; donc, on ne vit pas chacun dans son coin ; il faut par conséquent faire passer des informations qui viennent d'Outre-mer, s'interpeler mutuellement, dire au monde la Bonne Nouvelle. Au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s., le visage de la Mission a totalement changé de par la naissance d'Eglises à partir de ce qui était auparavant des "champs de mission".

En France, la **Société des Missions évangéliques de Paris** avait des Comités auxiliaires regroupant plusieurs paroisses. Celle de Bagnols était rattachée à Orange, Carpentras, Cavaillon, Méridol, Lourmarin. Les pasteurs en formaient le Comité. Les réunions étaient aussi l'occasion de réunions de familles ; nous allions les uns chez les autres. Une délégation se rendit à l'assemblée générale et j'en fis partie lors de l'assemblée de Strasbourg. Le voyage s'est effectué avec une voiture pastorale et a traversé la Suisse pour bénéficier du prix de l'essence moitié moins chère en Suisse, pour passer par Grandson et le Val de Travers, où un collègue avait de la famille. C'était joindre l'utile à l'agréable. A travers cette grande assemblée, j'ai appris quels étaient les rouages et la manière dont les débats se déroulaient dans le système associatif français. Quelques années plus tard, la Sté des Missions a modifié son nom qui devint le **Département français d'action apostolique (DE-FAP)**.

De retour en Suisse, j'ai été petit à petit responsable missionnaire au niveau paroissial, cantonal, suisse et international. J'ai assisté à la grande transformation des Stés de Mission : Mission suisse en Afrique du Sud (MSAS), Sté des Missions évangéliques de Paris, Mission de Bâle, Mission Morave, Action chrétienne en Orient (ACO), toutes présentes en Suisse romande, sociétés fondées aux XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s., fruit du grand mouvement du Réveil. Toutes ces sociétés ont fait le pari de fusionner pour donner naissance au **Département missionnaire des Eglises protestantes de la Suisse romande (DM)**. L'enjeu n'était pas seulement une fusion, mais encore une disparition de Sociétés pour s'intégrer à l'intérieur des Eglises romandes qui se voyaient confier un nouveau secteur, un nouveau **Département**, un Département **missionnaire**. De Sociétés, ces œuvres devenaient organiquement une affaire d'Eglises. Il est évident que ces Sociétés et les Eglises ne s'ignoraient pas, mais de par leur séparation, on pouvait prétendre que les Eglises n'étaient pas missionnaires et que les Sociétés de mission travaillaient hors des Eglises. Or, l'Evangile affirme que l'Eglise est missionnaire ou qu'elle n'est pas, et que la Mission est dans la définition-même de l'Eglise. C'est pourquoi, en 1963, un premier Synode missionnaire fonda le DM, décision entérinée par les Synodes des Eglises romandes. Je suis allé écouter et vivre cet événement ; je ne suis devenu membre du Synode missionnaire qu'un ou deux ans plus tard et jusqu'au moment de ma retraite en 1995, donc pendant une trentaine d'années.



Les missionnaires Vonnez et Fustier  
avec une Mozambicaine

L'une des conséquences visibles pour les donateurs qui soutenaient chacun l'une ou l'autre de ces Sociétés de mission, fut la disparition des petits bulletins particuliers au profit d'un seul magazine : **L'actualité missionnaire**. L'une des réticences majeures des Sociétés à fusionner était la crainte de voir diminuer les rentrées financières. Or, cette crainte s'est avérée totalement fautive. Les donateurs ont augmenté en nombre et les dons ont été plus importants. *L'Actualité missionnaire* bénéficiait d'un rédacteur professionnel et les informations continuaient à venir de partout. Dans les paroisses, les collecteurs et collectrices avaient un beau et un bon matériel à offrir. Le magazine se trouvait dès lors aussi sur les présentoirs paroissiaux, à l'entrée des églises, ce qui n'était pas le cas des petits bulletins précédents. On peut dire que cette fusion fut une réussite. Il a fallu une réorganisation interne. Tout était déjà à peu près regroupé dans le même bâtiment à Lausanne, au Ch. des Cèdres ; on se connaissait donc bien.

Pour l'ensemble de l'Eglise fribourgeoise, il a été institué une seule Commission missionnaire cantonale que j'ai présidée pendant pratiquement tout mon temps à Fribourg.

Chaque paroisse avait ses responsables locaux. Cette commission eut aussi à s'occuper de l'Entraide protestante suisse (EPER) et de Pain pour le Prochain (PPP), deux œuvres quelque peu différentes dans leur but et leur organisation, mais finalement extrêmement proches de la Mission. Cette multiplication des œuvres nées à différents moments avaient créé un problème au niveau des paroisses. Les fidèles de nos Eglises se demandaient « A qui donner ? ». C'est pourquoi, nous avons décidé en Commission cantonale, de n'avoir qu'un seul N° de Compte de chèque avec comme intitulé : *Pain pour le Prochain – Mission et Entraide protestantes / Brot für Brüder – Mission und Hilfswerk der Kirchen*, la Commission ayant pour tâche de répartir les dons selon les besoins qu'elle discernait. C'était sans compter la susceptibilité et l'indépendance juridique des trois organismes. J'ai reçu des reproches véhéments de tous côtés, de la part des œuvres, tant du côté romand qu'alémanique. Il semblait, à leurs yeux, que je semais la révolution et leurs attaques étaient virulentes, jusqu'au moment où un Comité missionnaire bernois trouva que cette idée était bonne et devait être soutenue. Tant que la minuscule Eglise fribourgeoise et le pasteur Leuenberger étaient seuls, on ne se fit pas faute de les traiter de tout ; dès que la grande Eglise bernoise se montra favorable, la guerre cessa comme par enchantement. Je ne reçus plus de téléphones incendiaires. Les Vaudois décidèrent d'emboîter le pas et firent un projet de carnets de bulletins de versement qui fut largement combattu, « parce que celui des Fribourgeois était bien mieux réussi ». On me demanda donc les clichés de plomb que j'avais fait fabriquer et ils furent utilisés par d'autres. A cette époque, il y avait environ 300 missionnaires envoyés par le DM.

Le DM me reprocha aussi de verser le montant total de la cible en début d'année, moi qui croyais qu'il serait heureux de recevoir cet argent au plus tôt. Ma philosophie était qu'il était plus enthousiasmant de penser à l'avenir que de pleurer, parce qu'on n'arrive pas à récolter les dons et de devoir, en fin d'année, envoyer des appels désespérés pour boucler le budget. Par l'encouragement joyeux, j'avais réussi à gagner une année. Comment cela fut-il possible ? – Par le fait qu'une paroissienne, infirmière, se préparait à partir en mission en Afrique du Sud, à l'hôpital de Masana au Transvaal. Sa présence dans la paroisse de Fribourg, sa consécration au service missionnaire, événement exceptionnel au temple de Fribourg, les offrandes chaleureuses, puis le courrier échangé, le maintien de la flamme missionnaire autour de sa personne, tout cela favorisa les dons. Lors du culte d'envoi, on découvrit même des pièces d'or dans les aumônières ! Ces pièces furent données à notre missionnaire, Mlle Margrit Binggeli, en cadeau-souvenir. L'offrande récoltée lors de ce culte servit à payer son voyage, via le DM. Avec un tel élan, nous avions une année d'avance. A force de critiquer la Commission DM-EPER-PPP fribourgeoise, l'accusant de thésauriser, celle-ci céda ; le DM et les autres organismes reçurent la même année deux années d'offrandes, mais dès lors, nous n'avons plus garanti la cible cantonale.

Arrivé en terre vaudoise, je suis entré dans la Commission missionnaire d'abord, qui devint Commission DM-EPER-PPP ensuite, et Commission **Terre Nouvelle** enfin, de la région Lavaux-Riviera (de Lutry à Villeneuve). Cette Commission devait stimuler le zèle des paroisses, informer et soutenir les responsables paroissiaux. J'en ai été le président de 1976 à 95. Cinq ou six dames et messieurs formaient cette Commission, des personnes très engagées, fidèles dans leur mandat. Nous



formions un groupe fraternel et dynamique. On se réunissait les uns chez les autres, ce qui augmentait notre amitié réciproque. Il s'agissait de choisir dans toute l'information publiée ce qui irait le mieux pour nos paroisses. Une fois par année, une soirée régionale était organisée ; elle était ouverte à tous. Les responsables paroissiaux devaient être présents. Une centaine de personnes se rassemblaient dans les locaux paroissiaux les plus adéquats de la région. Ce fut le plus souvent à Lutry. Conférences, informations d'un secrétaire DM, EPER ou PPP, étude biblique sous l'angle missionnaire, ces soirées étaient vivantes et enrichissantes pour tous. Chacun était ensuite invité à en reparler au culte, au Conseil de paroisse, dans les divers groupes paroissiaux. On peut dire que ces soirées avaient un réel succès.

La création du DM n'avait pas supprimé les filiales en Suisse-allemande, notamment la Pariser Mission et la Sud-Afrika Mission. On constitua un **Comité de liaison** entre elles et le DM, siégeant à Berne, dont je fis partie.

Le DM était aussi membre du **Conseil suisse des Missions évangéliques** (CSME), dont le siège était à Berne (Rappel : le mot *évangélique*, en allemand, signifie *protestant*, alors que le sens du mot désignant les communautés indépendantes se dit en allemand *evangelikal*). J'en fis partie pendant 20 ans, de même que j'ai représenté le CSME à l'Assemblée des Délégués de la FEPS au titre d'invité. Après l'Assemblée, je rédigeais un rapport pour le Président du CSME sur ce qui pouvait l'intéresser parmi toutes les délibérations entendues.

Lors de l'ouverture de la troisième législature du **Synode du DM** (1971-1975), j'ai été élu président du Synode, dont je faisais déjà partie depuis quelques années. Ce ne fut pas facile, car je succédais à deux présidents qui avaient été impliqués dans la fusion des Stés de Mission et la création du DM. Ils en connaissaient tout le mécanisme mieux que quiconque. Le Synode comptait 120 membres qui venaient, pour beaucoup d'entre eux, plus à une fête de retrouvailles qu'à un Synode qui a des décisions importantes à prendre. Le Secrétariat du DM était parfois lui-même agacé par l'application rigoureuse du Règlement synodal que je tentais d'appliquer. On aurait préféré plus de témoignages venant d'Outre-mer. Lors d'une séance, le Secrétaire général fit interrompre la discussion du Synode pour annoncer que « le Dahomey avait fait sa révolution et que le pays s'appelait désormais le Bénin ». Il en était lui-même tout heureux ; il n'a pas dit cependant que c'était le parti communiste qui avait pris le pouvoir, ce qui, pour ma part, ne m'enchantait guère. Une telle annonce aurait pu attendre le moment de la pause.



Grand rassemblement à Valdésia (Transvaal) pour le Centenaire (1875-1975)



Eglise de Valdésia (Transvaal)

En 1975, pendant ma présidence du Synode missionnaire, de graves problèmes se sont posés en **Afrique australe** :



- Le Gouvernement blanc d'**Afrique du Sud** avait l'intention de déclarer "zones blanches" des



**Lesotho. Une belle route et la circulation habituelle**

territoires attribués aux "zones noires". De plus, le centre d'origine de la Mission suisse en Afrique du Sud, VALDESIA, nom qui indiquait bien l'origine de cette Mission, était directement concerné ; il fut décidé que le Centenaire de VALDÉSIA (1875 – 1975) serait une grande manifestation pour essayer de contrer l'entreprise du Gouvernement. J'y ai été délégué de

la part du Département missionnaire des Eglises protestantes de la Suisse romande. En compagnie d'un secrétaire du DM, nous avons parcouru le Transvaal, visité quantité de lieux et de personnes, notamment le Président du Homeland du Gazankulu, M. Ntsanwisi, les hôpitaux d'Elim, de Shilouwane, de Masana, des écoles, des dispensaires, mais aussi Soweto et Alexandra, ghettos noirs de triste renommée. Avec Mlle Binggeli, nous avons passé une journée dans le parc Kruger. Et bien sûr la grande journée à VALDESIA, avec une foule immense.

- Au même moment, l'Eglise évangélique du **Lesotho** était en butte à des persécutions ini-



**Sortie du culte à Maréru (Lesotho)**



**Vallée de l'Orange (Lesotho)**

tiées par l'Eglise catholique et relayée par l'Etat. L'Eglise catholique voulait refouler l'Eglise protestante dans les montagnes et occuper toute la plaine, alors que l'Eglise protestante est à l'origine-même de l'Etat du Lesotho et de son indépendance ; c'est pourquoi quoiqu'enclavée, elle n'est pas englobée dans la République d'Afrique du Sud, mais a su garder son indépendance. Un de nos missionnaires, Naville, avait conseillé le roi de l'époque et joué le rôle de ministre des Affaires étrangères, pourrions-nous dire en reprenant le langage d'aujourd'hui ; il avait sollicité la protection de la reine d'Angleterre. Ce protectorat empêcha l'annexion du Lesotho aux autres colonies anglaises de la région. J'ai tenu entre mes mains le brouillon de la lettre envoyée à la reine, brouillon gardé dans un tiroir du salon du missionnaire que je visitais. De plus, l'Etat avait été sollicité pour interdire aux protestants de ramasser les herbes nécessaires à la réparation des toits de chaume de leurs huttes.

Nous avons eu des entretiens avec le Secrétaire général de l'Eglise évangélique du Lesotho (LEC), j'ai présidé le culte dans la capitale, Maseru. A l'issue du service j'ai dit au Secrétaire général combien j'avais été impressionné par la

foule nombreuse au culte. Il me dit : « Oh ! non, il n'y avait personne assis par terre dans les couloirs et personne sur le parvis. Aujourd'hui, il y a une course et les gens sont allés la voir ».

Avec un petit avion taxi, nous sommes allés jusqu'à l'**hôpital de Tebellong** perdu dans la montagne. Le voyage se fait en survolant les gorges du fleuve Orange, d'une beauté incomparable. Pour pouvoir atterrir, le pilote passe tout d'abord en rase-motte sur l'endroit qu'il a choisi (il n'y a pas de piste), afin d'en chasser les animaux (moutons, chèvres, ânes).

Le fils d'un paroissien de Fribourg, Pierre Quinche, y était pasteur et le Dr Kraehenbühl, médecin de l'hôpital. Celui-ci avait initié l'idée des *docteurs aux pieds nus*, des hommes ou des femmes, dont la mission était de détecter dans leurs villages tous ceux qui n'avaient pas été vaccinés contre la variole (cela se remarque facilement à l'épaule), tous ceux qui toussaient, les femmes enceintes, etc. et de les envoyer à l'hôpital. C'était un excellent moyen de prophylaxie. Devant



**Hôpital de Tebellong (Lesotho)**

l'hôpital, il y avait une place de stationnement : les chevaux y étaient attachés. Dans cette vaste région accidentée, il n'y a pas de route, on voyage à cheval et on compte la distance en journée de cheval. Ainsi, certains patients habitent à deux journées et demie. Pour l'occasion de notre visite, les femmes, bien plus nombreuses que les hommes, car eux travaillent dans les mines d'or d'Afrique du Sud, ont rafraîchi l'église en la recrépissant dedans et dehors avec de la bouse de vache. Le parfum qui s'en dégage n'a pas empêché une joyeuse rencontre avec prières, chants, messages. On ressort de l'église en chantant et en frappant délicatement des mains. Les premiers



**Rondable dans le village de Mause**

sortis se rangent le long du mur de l'église, afin que tous les autres passent devant les premiers alignés. Cela fait une sorte de farandole où chacun passe devant tous les autres. Sous cette latitude, il n'y a pas de crépuscule ; on passe du jour à la nuit noire en quelques minutes. Nous étions, mon secrétaire et moi, invités à souper dans une hutte de ce village extrêmement pauvre. Vers 18h.15, il ne fait pas sombre, mais totalement nuit. Il y a deux bougies sur la table ; je ne peux rien distinguer d'autre ; les murs disparaissent dans l'obscurité. Des "anciens" de l'Eglise, trop vieux pour être encore à la mine, nous accueillent. Les femmes, quasi invisibles, se

tiennent à l'arrière. Je ne les aperçois que lorsqu'elles nous servent. Il y a de la viande, ce qui n'est pas un plat quotidien. Comme il n'y a pas de réfrigérateur, on tue la bête au moment où l'on prépare le repas ; et la bête, c'est un poulet. Les hommes sont assis, les femmes restent debout, derrière, attentives à servir. Mon secrétaire me dit : « On va vous demander si vous en voulez encore ; refusez et même ne mangez pas tout ce qu'il y a dans votre assiette, car les femmes n'auront que les restes pour leur souper ».

L'**imprimerie de Morija** est en plein travail ; elle édite et imprime beaucoup de choses, notamment le journal de l'Eglise "Petite lumière" qui est le seul journal imprimé au Lesotho. Comme nous devons ensuite partir pour le Mozambique, on me remet un exemplaire de la nouvelle Bible en langue tsonga, revue et corrigée, pour la porter aux frères de l'autre côté de la frontière.



- o C'était aussi l'époque de la révolution au Portugal, provoquant l'indépendance du **Mozambique**,



Une rue à Maputo (Mozambique)

dont le gouvernement fut monopolisé par le parti marxiste, après l'assassinat de M. Mondlane, un chef mozambicain incontesté, protestant, mais qui n'épousait pas les idées marxistes et qui était gênant pour ceux qui voulaient prendre le pouvoir. J'avais connu M. Mondlane à l'Université ; il était venu donner une conférence à la Faculté et j'avais été très impressionné par ce grand monsieur qui parlait de son pays avec beaucoup de compétence. Lourenço-Marquez devint Maputo. Comment l'Eglise presbytérienne du Mozambique (IPM) allait-elle

survivre après une telle secousse ? L'atmosphère était tendue et les missionnaires nerveux. Partout, il y avait des patrouilles d'adolescents soldats armés de fusils ou de mitraillettes. Mariette Mamin, une ancienne JP de Blonay-St Lègier, que j'avais bien connue lors de mon stage pastoral, tenait un dispensaire dans la brousse. 200 patients y venaient chaque jour, 50 accouchements par mois avec deux lits à disposition. L'armée dite de Libération y avait un poste de garde avec une

rotation de soldats. Mariette ne se sentait pas très sûre avec ces hommes et ces armes qui voyageaient. Elle leur dit (car Mariette parle la langue du pays, le shangane) : « Donnez-moi votre fusil ; je le range ici pour qu'il n'y ait pas d'accident. Vous n'en avez pas besoin pour voyager. Quand le prochain soldat arrivera pour la garde, je le lui donnerai ». Et



Eglise de Covo à Maputo

ils ont obéi à cette femme blanche qui soignait les Mozambicains dans la brousse.

J'ai une fois manifesté mon opposition au Secrétaire général du DM et à sa manière d'évaluer la situation au Mozambique. Le Gouvernement du Mozambique ne voulait pas reconnaître l'IPM, quoique le président de l'IPM fût le cousin du président du Mozambique, Samora Machel. Celui-ci disait à son cousin « Alors, pendant combien de temps ton Eglise va-t-elle encore exister ? 6 mois, une année ? » Et il se moquait. Pourtant, Samora Machel avait été enseigné et éduqué dans les écoles de l'Eglise, les seules qui offraient un enseignement digne de ce nom sous le régime portugais. L'Eglise avait des charges sociales importantes, écoles, hôpitaux, dispensaires, enseignement agricole... et le DM fournissait un appui financier très important. Or, l'Eglise, n'étant plus reconnue par le nouveau régime, les fonds ne pouvaient plus lui être versés. Le Secrétaire général me dit « Je vais donc verser l'argent au Gouvernement ». « De quel droit ? lui dis-je ; le DM est l'organe des Eglises de la Suisse romande qui sont, par le DM, en relation avec les Eglises d'Outre-mer, pas avec des Etats. Les dons reçus par le DM ne peuvent servir qu'aux Eglises et à leurs œuvres, non à un Gouvernement ». Il me répondit « C'est la même chose ; l'argent est versé pour le peuple



**Macuvulane. Fidèles sortant du culte avec leur Bible**

synodal vaudois m'a nommé chef de la délégation vaudoise au Synode. Le chef de délégation a pour tâche de réunir la délégation et de préparer avec elle la session du Synode. Chacun y apporte son opinion, ses propositions, ses remarques et on essaie d'harmoniser le tout, ce qui fait gagner du temps durant les délibérations en session du Synode, mais chacun garde la liberté de s'exprimer à titre individuel.

mozambicain ; peu importe par où il passe ». Nous n'étions pas du tout sur la même longueur d'onde. Je lui ai dit « Cet argent est pour l'Eglise ; il ne faut pas l'envoyer ailleurs. Si le Gouvernement se rend compte que le peuple mozambicain en a besoin, à travers les innombrables œuvres de l'Eglise, qu'il reconnaisse l'Eglise qui s'occupe du peuple ». Je ne sais pas comment s'est passée la suite financière de cette affaire.

Ce voyage Outre-mer et la mission que j'avais de représenter les Eglises romandes, mission de consolation, de réconfort et d'espérance dans des circonstances dont on ne voyait pas clairement l'issue, tout ce que j'ai vu sur place et non dans des rapports, la vie concrète de l'Eglise et de la population, tout cela m'a profondément marqué. La "Mission" avait pris un autre visage pour moi qui, depuis mon temps de catéchisme, croyais fermement que la mission de l'Eglise, c'était la mission tout court, et que la Mission, c'était la tâche de toute l'Eglise.

Après ma présidence du Synode missionnaire, le Conseil synodal



**Un village près de Mause**

## Entraide protestante

**L'EPER** est née d'une décision de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse (FEPS) en 1946 sous le titre d'**Entraide protestante aux Eglises ruinées** après le désastre de la guerre ; puis elle devint l'**Entraide protestante aux Eglises de la Réforme** pour se transformer encore en **Entraide protestante aux Eglises et aux Réfugiés**. Au cours des ans, elle s'investit aussi Outre-mer, ce qui a posé un problème qui risquait de prendre une allure de concurrence à l'égard du DM.

J'ai peu travaillé directement avec les organes de l'EPER. Cependant, quand le nombre de **requérants d'asile** augmenta, il fallut les suivre, notamment lors de l'audition à laquelle ils étaient convoqués, présidée par un fonctionnaire de l'Etat, à Lausanne. Ce fonctionnaire pouvait être un gendarme, un employé des services de police de l'Etat. Les œuvres d'entraide qui s'occupaient de ces requérants d'asile avaient le droit d'assister à ces interrogatoires. Avec plusieurs autres personnes, dont un paroissien de Montreux, j'ai été *représentant d'œuvre d'entraide* (ROE) et ai participé à des dizaines d'auditions avec le droit d'intervenir éventuellement et de faire un rapport circonstancié à l'œuvre d'entraide. L'EPER en était une. Ces interrogatoires se passent à huis clos, avec un interprète éventuel, et le ROE écoute et intervient si nécessaire. J'ai assisté des Pakistanais, des Angolais, des



Ethiopiens, les Libanais et d'autres encore. Je dois dire que la plupart des gendarmes se comportaient parfaitement bien et que mes conclusions à l'EPER n'ont en général pas exprimé d'objection et je dois reconnaître que bien souvent les raisons de la demande d'asile étaient mal fondées par le requérant, que par conséquent, il avait peu de chances d'être accepté comme réfugié. Normalement, l'audition dure deux heures ; c'est suffisant pour apprécier le cas. L'interprète doit s'en tenir à traduire, ce qui n'est pas facile. Par exemple, une demande d'asile fut refusée par l'Office fédéral des Réfugiés (ODR) parce que le requérant avait dit une fois qu'il avait été atteint par une balle *à la cheville*, et, lors d'une nouvelle audition, *à la jambe*. Comment apprécier la traduction qui a été faite lors de ces deux auditions : *Jambe* ou *cheville* ? Quelle est la responsabilité de l'interprète dans un cas pareil ?



**Debrecen Grand Temple. Hongrie.**

Il m'est arrivé une fois d'entendre une longue conversation en turc entre requérant et traducteur à propos d'une question simple, après quoi le traducteur répéta ce que le requérant lui avait dit en une seule phrase. J'ai trouvé qu'il y avait abus ; j'ai déclaré que ce qui avait été dit en turc n'avait pas été traduit en entier en français, mais un résumé, ce qui est inadmissible et contraire au Règlement, car ensuite, on va éplucher les mots du procès-verbal et pouvoir conclure négativement, à cause d'une tournure de phrase. Le fonctionnaire m'a regardé ahuri et m'a demandé si je savais le turc. Je lui ai répondu qu'il n'était pas nécessaire de savoir le turc pour être certain que la traduction n'avait pas été faite entièrement et correctement. Et quand un interrogatoire dure plus de six heures, c'est qu'il a été mal mené ; il y a de quoi anéantir le requérant d'asile. Je dois aussi dire que le témoignage de ces requérants est le plus souvent irrecevable.

Au bout de deux ou trois ans, je n'ai plus été convoqué par l'EPER ; je suppose que j'ai été jugé pas assez à gauche idéologiquement, que j'étais trop peu contestataire, car mes rapports concluaient trop souvent à la non-recevabilité du requérant comme

réfugié. Mais un ROE n'a pas à être idéologiquement marqué ; il doit simplement être honnête. On m'a aussi été demandé de conduire un requérant auprès d'un médecin du CHUV pour qu'il examine une "grave brûlure" due à la torture subie par un requérant. Le médecin l'a examiné en ma présence ; c'était une énorme tache couvrant la fesse et la cuisse de cet homme. Le médecin a conclu en deux secondes qu'il n'y avait pas de brûlure à l'origine de cette tache ; c'était simplement un grand naevus. Il n'était pas nécessaire d'être médecin pour le reconnaître.

Il faut à la fois se méfier des astuces de certains requérants et à la fois être vigilant face aux conclusions ultra-rapides de l'ODR, car l'administration traite les demandes avec l'humanité d'un robot. Les machines de traitement de texte sont sans visage, anonymes, et ceux qui les utilisent semblent parfaitement indifférents aux personnes. Ce fut mon impression, corroborée lors d'une conférence donnée par le chef de l'ODR. Un requérant vint un jour me trouver avec la lettre qu'il avait reçue de l'ODR et qu'il n'arrivait pas à lire. J'ai découvert que l'un des paragraphes acceptait la demande, mais que la conclusion le renvoyait hors de Suisse. La personne qui avait écrit la lettre avait ses initiales dans l'en-tête. J'ai téléphoné sur le champ et demandé la personne en question ; il se trouva que je la connaissais ; je lui ai dit de refaire une lettre en laissant l'acceptation et en changeant la conclusion. Elle a reconnu qu'elle avait tapé sur la mauvaise touche pour le dernier paragraphe.

L'EPER organise des voyages pour visiter une œuvre, une institution qui a été soutenue par l'EPER, ou une Eglise de la Réforme. C'est ainsi que je suis allé en **Hongrie**. Passer le rideau de fer à la frontière austro-hongroise en car est déjà impressionnant : une barrière de fils de fer barbelés électrifiés sur des centaines de km, des miradors occupés par des soldats et des mitrailleuses, un passage tout juste suffisant pour le car, des soldats suspicieux par principe... Nous avons logé à Budapest dans un centre réformé tenu par des pasteurs et des membres de l'Eglise réformée de Hongrie. L'évêque Tot, que je connaissais, car je l'avais reçu à Montreux, nous a accueillis et guidés dans les lieux historiques et réformés de la capitale, dans un kolkhoze de la région. Nous avons visité une région de protestants disséminés dans la Baranya, à la frontière yougoslave, traversé la Puszta pour aller à Debrecen visiter le *Grand Temple*, remarquable, la Faculté de Théologie et l'Ecole du Diaconat. Ces locaux avaient résonné des discours de Kossuth (1802-1894). A Miskolc, j'ai été reçu par le pasteur du lieu. C'est un endroit minier où les problèmes sociaux sont nombreux. Il m'a dit que les Russes achetaient la production usinée hongroise au prix du minerai brut. L'église en bois est particulièrement originale.



Corvée de l'eau pour les femmes. Transvaal

## Pain Pour le Prochain

En 1961, la FEPS décida la création d'un nouvel organisme : **Pain Pour le Prochain** (PPP), dont le but était de solliciter des fonds **en dehors des milieux ecclésiastiques**, puis de répartir ces fonds sur le plan suisse entre l'EPER et le DM romand et la KEM alémanique (Kooperation der evangelischen Kirchen und Missionen). Une campagne unique était envisagée et j'en fus le secrétaire romand. Mais une fois toute l'organisation mise sur pied, celle-ci se perpétua et dure encore. Seulement, au fil des ans, PPP a orienté sa propagande et sa recherche de fonds du côté des Eglises et non plus en dehors de leurs structures, ce qui a produit confusion et concurrence.

Je n'ai pas abandonné mon idée de trouver le moyen de mettre ensemble ces trois œuvres. On avait magnifiquement réussi à fusionner les cinq sociétés de Mission travaillant en Suisse romande, avec un résultat probant ; pourquoi ne pas viser le même processus entre DM, EPER et PPP ? Se présenter ensemble devant le public ne pouvait qu'être bénéfique. Mon expérience fribourgeoise s'était révélée positive au niveau cantonal. Pourquoi ne pas l'étendre à toute la Suisse ? Au début des années 70, la proportion des dons récoltés en Suisse romande étaient à peu près, pour le DM 80%, pour l'EPER 15%, pour PPP 5%. Un seul organisme, aux yeux du public et une diversité et une spécificité à l'interne me semblait une heureuse solution. Un groupe de travail y a réfléchi ; j'ai présenté non des articles de règlement, mais des thèses concernant le but à atteindre, les motifs qui militent en faveur de cette unification et les moyens pour y arriver. Le groupe était favorable dans sa grande majorité, mais les responsables des trois organismes ont refusé d'entrer en matière en disant que c'était impossible ; les Eglises n'ont pas bougé. C'était en 1973.

Quelques années plus tard, j'ai vu avec plaisir que d'autres personnes, dont l'autorité était infiniment plus grande que notre groupe de travail, décidaient d'un magazine commun qui devait remplacer l'actualité missionnaire et les bulletins de l'EPER et de PPP : le magazine **TERRE NOUVELLE** (TN) parut en 1990 avec des pages réservées aux trois organismes ; un compte de chèque commun TN fut institué sur le plan romand, ce qui correspondait à ce que j'avais mis sur pied pour l'Eglise fribourgeoise ; mais à l'interne, ce fut la guerre financière ! Les donateurs versaient leurs dons à Terre Nouvelle sans nécessairement spécifier à laquelle des trois œuvres leurs dons devaient être attribués. Normalement, les dons non attribués auraient dû être répartis en fonction des charges financières de chacune des œuvres. Mais l'EPER et PPP ne l'entendaient pas de cette oreille. La moins argentée devait être avantagée pour arriver au final à une répartition d'un tiers à chacun. On ne voulait pas comprendre que le budget du DM était essentiellement formé de salaires et courait sur le long terme, alors que PPP n'avait aucun frais de ce genre et que l'EPER agissait ponctuellement en fonction des dons reçus. Le DM m'a demandé d'entrer dans cette discussion en qualité de chef de la délégation vaudoise au Synode missionnaire. J'y suis allé une fois et cela m'a suffi. Un esprit détestable régnait dans ce comité de répartition des dons dans le canton de Vaud. Quelques années plus tard, le Comité suisse Terre Nouvelle a éclaté et en 2010, le magazine a cessé de paraître, chaque organisme reprenant sa liberté.



Village de la tribu Ndébélé . Transvaal (1975)





Ci-dessus : Une rue à Soweto, ville au S.-O. de Johannesburg. Bidonville 1975  
Ci-dessus : Village au Gazankulu (tsongaland) Transvaal. 1975.  
Ci-dessous : l'église d'Orlando, théâtre de grandes manifestations au XX<sup>e</sup> s.





## LE CENTRE REFORME A CHARMEY<sup>16</sup>

### Au Commencement ...

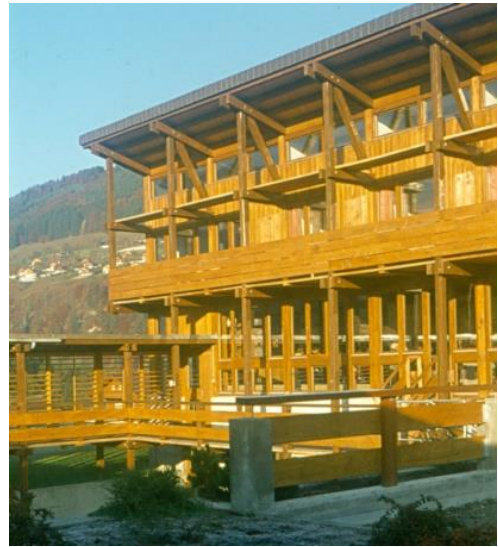
Tout a commencé un dimanche soir, 31 mai 1964 à Fribourg, au sein de la Commission cantonale de la Jeunesse protestante romande. Il s'agissait de faire l'évaluation de la retraite de Pentecôte (16-18 mai), qui venait d'avoir lieu à la Berra, au chalet du Ski-club qu'on louait d'année en année depuis très longtemps.

Ce chalet compte 90 places. Or, nous avons été, cette année-là, 127 jeunes et responsables à vivre dans cette maison ! L'un des membres de la Commission, notre ami Maurice Rossier, unioniste dans toutes les fibres de son être et qui disait volontiers "Nous les jeunes..." (alors qu'il avait plus de 60 ans !), lança l'idée qu'il mijotait depuis plus de 30 ans : "Ça ne peut plus continuer comme ça. Il faudrait que nous ayons NOTRE chalet, à nous les jeunes, pour nos camps et notre travail de formation".

On vota, on accepta avec enthousiasme et la Commission cantonale nomma un Comité d'étude. En firent partie Maurice Rossier bien sûr, l'aumônier de jeunesse Albert-André Goy, pasteur à Bulle, un banquier paroissien de Fribourg M. Georges Chaubert, Gaby Marchand un membre de l'UCJG de Fribourg et Gabriel Leuenberger, pasteur à Fribourg nommé d'emblée président. De plus, un Conseiller synodal suivait la chose avec attention et espérance, le pasteur Max Perrier de Romont. Il fut très précieux, car il était conquis par l'idée et la faisait entrer petit à petit dans l'esprit du Conseil synodal. Chose étonnante, ce Comité ne mourut pas sitôt né. Il réfléchit à l'idée et se mit au travail.

Lors de la première séance de ce Comité, le 19.08.64 à Fribourg, l'un de ses membres apporta trois carnets de timbres-escompte, de ces timbres que les commerçants de l'époque remettaient à leurs clients en guise de rabais. Ces trois carnets représentaient ensemble une valeur de Fr. 20. - ; ils étaient le don de deux petits garçons de 5 et 7 ans qui avaient entendu parler de ce projet et qui voulaient contribuer à sa réalisation. Dons combien émouvants et symboliques de toute l'espérance que cette idée, à peine lancée, suscitait déjà auprès de ceux qui ne doutent de rien ! Quel stimulant pour les responsables qui se demandaient encore si ce projet n'était pas qu'une utopie. Rappelons-nous que Jésus disait à ses auditeurs sceptiques : *Si vous ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux* (Matth.18 :3). Le geste de ces deux enfants devait rester dans nos mémoires comme un signe de confiance et d'encouragement. Nous ne pouvions pas reculer, puisque nous avions reçu ce petit commencement.

**Notre chalet à nous.** Comme cette perspective était agréable ! Mais qui étions-nous ? -Pas une bande de bons copains seulement, mais des membres de l'Eglise, voulant rendre témoignage à Jésus-Christ et désirant servir l'Eglise. *Notre chalet* devait donc être une maison, non pas "à nous", mais à l'Eglise, une maison pour l'ensemble de l'Eglise cantonale. L'idée prenait donc une dimension nouvelle et s'insérait dans un contexte plus vaste et plus juste.



Bâtiment principal

<sup>16</sup> On trouvera des renseignements intéressants dans EN CHEMIN/AUF DEM WEG des paroisses réformées de Fribourg, Cosdast, Singine, Môtier, 1997/5 et 2010/4 ; dans LEBEN UND GLAUBEN, 16. Juni 1973 ; AS Schweizer Architektur/Architecture suisse, septembre 1972.

Cependant, est-ce que notre petite Eglise fribourgeoise a vraiment besoin d'une telle Maison ? Est-ce un luxe disproportionné ? Nous sommes partis voir ce qui se vivait dans d'autres Eglises ; quelles solutions avaient-elles trouvées ? L'Eglise bernoise a deux centres ; celui de Gwatt au bord de lac de Thoune et celui de Sornetan dans le Jura ; Auf dem Rügel en Argovie, le Leuenberg près de Bâle, le Louverain dans le canton de Neuchâtel, Cartigny près de Genève, Crêt-Bérard au-dessus de Lavaux, Sapin-Haut en Valais. Quelle variété entre tous ces bâtiments ! Les deux baraques de chantier transformées et aménagées par l'Eglise valaisanne démontrent qu'une plus petite Eglise que la nôtre réussit à faire quelque chose d'original ; le centre de Gwatt est à l'opposé, mais ses bâtiments en forme de tentes rappellent notre pèlerinage terrestre ; Crêt-Bérard avec son cloître s'inscrit dans la tradition des monastères ; le Louverain est tout en béton ; Cartigny correspond à la bourgeoisie de la région... Partout, il y a quelque chose qui semble adapté au lieu et à l'esprit de l'Eglise qui en a pris l'initiative. Mais nulle part nous n'avons trouvé un modèle à copier. Notre réflexion en a été stimulée ; notre Eglise pouvait, devait même envisager sérieusement un lieu de rencontre, mais quoi ?

Tout à coup, l'aumônier Goy, pasteur à Bulle, avertit le Comité d'étude qu'une maison était à vendre à Cerniat, au lieu dit "les Communailles", nom prometteur pour notre futur chalet, endroit fort marqué par la spiritualité, puisque la chartreuse de la Valsainte s'y trouve. Le Comité s'y rend en corps le 23 août 1964, regarde, examine ; le bâtiment est bien orienté, le paysage est dégagé, mais les montants des portes ne sont pas verticaux et il y a quelques lézardes dans la façade. L'immeuble devrait être retapé. Le Comité réfléchit et décide de s'assurer de la solidité du terrain. Le 2 septembre, le président prend donc rendez-vous avec le géologue cantonal qui déconseille formellement les pentes de la Berra « Allez voir, dit-il, toutes les maisons penchent et se ruinent ». L'idée des Communailles est abandonnée. Par ailleurs, on nous signale quelque chose à Albeuve, mais la visite n'est pas probante.

### L'idée fait son chemin

Le 29 août 1964, j'ai écrit au Conseil synodal pour lui faire part de cette idée, émise par la Commission de la jeunesse protestante romande, d'une maison qui serait propriété de l'Eglise cantonale et ouverte à tous: idée audacieuse, folle peut-être aux yeux des gens raisonnables, idée pourtant qui prend en compte la transformation de la société, l'importance du temps libre par rapport au temps de travail, la nécessité pour l'Eglise de présenter un visage nouveau dans ce monde sécularisé et d'avoir à disposition un outil de travail pour l'accueil, la formation, le ressourcement, l'évangélisation. Dès lors, le Conseil synodal parle de la *Commission Chalet* pour désigner ce qui n'était qu'un *Comité d'étude* qui ne travaille pas en vase clos, mais avec la Commission cantonale de la jeunesse protestante romande. Le Conseil synodal donne à la Commission chalet le mandat d'approfondir l'idée et l'élargit aux dimensions de l'Eglise cantonale, c'est-à-dire comprenant un membre alémanique, de Chiètres.

Immédiatement, à la suite de ce feu vert, on se mit à réfléchir où devait être érigé ce chalet. En 1965, on se réunit au moins 7 fois, à Fribourg, à Bulle, à Morat. La Commission cantonale de jeunesse se réunit, elle, 4 fois pour préparer ses activités propres, mais aussi pour suivre le travail de la Commission chalet. Les problèmes à résoudre étaient importants : Fallait-il implanter le chalet en terre protestante, c'est-à-dire dans le district de Morat ? Il y a le lac, la colline du Vully, de magnifiques endroits ; ou bien à la montagne, puisque nos camps de jeunesse avaient lieu à la Berra à Pentecôte et à Rosaly-les Paccots en hiver ? Dans ce cas, on serait en milieu catholique, mais aussi en milieu touristique, et il fallait songer à la rentabilité du chalet ; or, en montagne, il y a aussi le Lac Noir. Ou encore, trouverait-on une ferme à aménager, avec un couple de paysans qui élèveraient un ou deux porcs avec les restes de la cuisine et qui sauraient faire la fondue ou des assiettes touristes avec de la "cochonaille" ? L'éventail était largement ouvert.

Or, le 8 octobre, un événement capital se produit et va donner une impulsion nouvelle ; un paroissien de Morat, M. Renfer, me téléphone : « Il y a un terrain à vendre à Charmey ; je passe vous prendre dans une demi-heure et nous allons le voir ». En cours de route, il m'explique que c'est un terrain magnifique, que lui-même a un chalet à quelques centaines de mètres de là « et, me dit-il, si



**Un terrain à acheter 4586 m<sup>2</sup>**

vous n'achetez pas, je pense que je l'acquerrai moi-même ». Le terrain se trouve dans le quartier des Foux (c'est moins engageant que les Communailles !) ; il est bien situé avec vue sur les Dents vertes et les Gastlosen d'un côté, sur le Moléson de l'autre. C'est effectivement un bel endroit, mais que vaut le sous-sol ? Je reprends contact avec le géologue du canton et lui parle de cette parcelle. Il est alors tout heureux de me dire « Là, vous ne risquez rien. Le sous-sol est sain et sans surprise ». Le 14 novembre, la Commission chalet vient voir et trouve le terrain parfaitement adapté à

notre projet ; de plus, c'est un Moratois bien connu nous l'a recommandé, ce qui est important en politique ecclésiastique ! Du coup, M. Renfer entre dans la Commission chalet. Celui-ci va prendre contact avec une deux personnes qui ont du poids dans l'Eglise et y trouve un certain appui. Nous apprenons que le terrain contient 4586 m<sup>2</sup> à Fr. 22.- le m<sup>2</sup>. Fort de tous ces éléments, le Comité chalet écrit au Conseil synodal une lettre circonstanciée soutenue par le pasteur Perrier, Conseiller synodal.

Cependant, même si Charmey est sur le territoire de la paroisse réformée de Bulle, on n'y connaît aucun protestant. Il est décidé de tâter l'opinion des autorités de la Commune de Charmey. Je prends rendez-vous avec le syndic et lui expose le projet éventuel que l'Eglise réformée fribourgeoise envisage ; comment le village réagirait-il en cas d'implantation d'une maison de vacances protestante, d'un chalet pour la jeunesse protestante du canton. La réponse du syndic a été merveilleuse : « Les habitants de Charmey sont habitués à vivre aux côtés des étrangers. Il n'y a que 80% de la population qui est originaire de la Commune ; il y en a déjà 20% qui viennent d'ailleurs, de Broc, de Bulle... on a donc déjà des étrangers ; alors, vous n'aurez pas de problème. Je ne vois aucun inconvénient ».

Le Synode du 12 juin 1965 entendait un premier plaidoyer, où je montrai que cette folie des jeunes romands pouvait devenir le fer de lance de l'Eglise fribourgeoise à la fin de ce XX<sup>e</sup> siècle. Ce jour-là, à Morat, les pour l'ont emporté assez largement sur les contre : l'idée était acquise. Cependant, quelques membres du Synode estimèrent que ce projet initié par les Romands devaient être pris en charge par les Romands et leurs paroisses ; d'autres émirent des doutes quant à la capacité pour l'Eglise cantonale d'être propriétaire, ce qu'elle n'a jamais été. Le Conseil synodal me demanda de me renseigner ; le 14 janvier 1966, je suis donc allé rendre visite à M. Zehnder, Conseiller d'Etat protestant, pour lui poser la question. Sa réponse a été on ne peut plus claire : L'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg est une corporation de droit public ; à ce titre elle peut agir, acheter, vendre, être propriétaire, au même titre que l'Etat et les Communes. Il trempa sa plume dans un encrier, écrivit ce qu'il venait de dire, passa le rouleau-buvard sur le texte et me le tendit avec beaucoup de sympathie pour le projet. J'envoyai le document au Conseil synodal.

## Les premiers Fr. 100'000

Nous avons donc Fr. 20.- ! Il fallait donc trouver au moins Fr. 100'000 pour cet achat. Le Conseil synodal décida de mettre à disposition toute la fortune de l'Eglise dans ce projet, soit Fr. 35'000. Je fus chargé d'entrer en négociation avec la Banque (la BPS à Fribourg, dont plusieurs membres du Conseil d'administration étaient des notables protestants). Il nous fallait Fr. 70'000. Le directeur de la Banque me demanda les comptes et bilans de l'Eglise. Plus il étudiait les documents que je lui avais remis, plus son visage devenait sombre. Finalement il me dit :

- Vous êtes sûr que cette comptabilité reflète la réalité financière totale de l'Eglise ?

- Oui, lui dis-je.

- Mais dit-il, je vois des entrées et des sorties ; je ne vois pas le capital de l'Eglise.

- Pourtant, Monsieur, ce sont là tous les comptes de l'Eglise ; regardez, vous avez ce montant-là, c'est la fortune : Fr. 35'000.

- 35'000 francs !!! Alors, Monsieur, reprit-il, je ne croyais vraiment pas que l'Eglise protestante fribourgeoise fût si pauvre. Je regrette de devoir vous le dire, la Banque ne prête pas aux pauvres. Tout au plus, pourrais-je vous avancer la valeur de la moitié de la fortune de l'Eglise, au maximum, c'est-à-dire Fr. 17'500.

- Mais, lui rétorquai-je, je ne viens pas vous demander la moitié de la fortune de l'Eglise, je suis venu pour vous demander le double de ce que l'Eglise possède !

Il m'a regardé avec un air de commisération. "Ce pauvre pasteur naïf", devait-il penser ; on voit bien qu'il ne connaît rien aux affaires.

- Si vous voulez plus, il me faut la caution des quelques protestants riches (et il y en a) qui me signent une garantie.

Cette discussion eut lieu le 21 décembre 1965 et reprise le 21 janvier 1966. Je suis ressorti et communiquai au Conseil synodal le résultat de mes démarches. Le Conseil synodal s'est offusqué qu'on le mette sous la tutelle financière de quelques personnes de l'Eglise et refusa. Il décida la convocation d'un Synode extraordinaire avec, à l'ordre du jour, l'achat d'un terrain (Commune de Charmey) de 4586 m<sup>2</sup> à Fr. 22.- le m<sup>2</sup>, avec un emprunt à la Banque (BPS). Après ce mémorable Synode extraordinaire du 12 février 1966 à Fribourg, le banquier osa faire crédit à l'Eglise des Fr. 70'000 nécessaires à l'achat du terrain à Charmey.

- Vous savez, me dit-il alors, que l'argent prêté doit être remboursé. Comment et quand allez-vous procéder à ce remboursement ?

Je calculai alors qu'avec 25'000 protestants fribourgeois, on pouvait espérer Fr. 25'000 par année, qu'en trois ans on pourrait atteindre l'objectif, qu'une marge d'une année serait peut-être judicieuse. Je lui répondis :

- En quatre ans, l'Eglise vous remboursera la somme empruntée et nous ferons une collecte pour cela.

Le banquier était plus que perplexe. Quand je pris congé du banquier, j'avais l'impression qu'il se demandait sérieusement s'il n'avait pas fait un faux pas en acceptant de prêter à la pauvre Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg une somme pareille.

Durant toute cette période, Maurice Rossier écrivait des lettres très personnelles de sollicitation à ses amis unionistes, et un généreux donateur remit Fr. 10'000 à l'Union chrétienne de Fribourg, qui s'empessa de les mettre à la disposition du Commission chalet ; petit à petit on passait du rêve extravagant à un commencement de réalité. Avec les pasteurs Perrier de Romont et Ehrat de Chiètres, on imagina la vente symbolique du terrain avec des cartes-m<sup>2</sup>. Un graphiste fit un dessin suggestif intéressant, représentant schématiquement le terrain et son emplacement dans la vallée de la Jogne,





**La future croix**

L'argent de la Banque fut envoyé au siège de l'Eglise. Le Conseil synodal prit contact avec un notaire de Bulle, Me Pasquier. Le président du Conseil synodal, le pasteur Brechbühl de Morat, le pasteur Perrier et moi-même rencontrâmes le propriétaire convoqué chez le notaire. C'était le 27 février 1966. Les tractations furent très rapides ; j'apportais les Fr. 10'000 de l'Union, le pasteur Brechbühl le solde ; le vendeur encaissa Fr. 100'892 et s'en alla sans dire un mot, sans laisser le moindre franc de la somme que le notaire avait comptée devant lui. Dès lors, le terrain appartenait à

l'Eglise.

On décida d'une fête sur le terrain pour le lundi de Pentecôte, organisée par la Commission chalet, tous les jeunes romands de l'Eglise et pas mal de bénévoles. On battit la campagne On imprima les cartes-m<sup>2</sup> que la Commission chalet mit en vente symbolique au prix de Fr. 25 le m<sup>2</sup> à partir du 30 mai 1966, jour de la dédicace du terrain nouvellement acquis. On avait décidé qu'une croix serait dressée sur le terrain. J'avais demandé à un architecte, d'un couple mixte à Fribourg, de me faire les plans d'une croix selon le nombre d'or. Il me fit un dessin magnifique avec toutes les cotes. La croix elle-même a été fabriquée par un menuisier de la paroisse de Bulle. La fête fut une réussite. Le pasteur de Bulle avait demandé des drapeaux à la Commune et ceux-ci ornaient les bords du terrain. Les paroisses vinrent ; il y eut le culte en plein air réunissant près de 200 personnes, puis pique-nique sur l'herbe. Les groupes de jeunesse s'éclataient ; l'aumônier avait eu l'idée de demander à l'arsenal de Bulle une corde utilisée pour tracter les tanks ; elle servit au jeu qui consiste à mettre deux groupes qui tirent en sens inverse. Chacun s'y est mis, les deux groupes étaient de même force... et la corde cassa ! Le matériel de l'armée est-il à ce point fragile ? Quand vint le moment de l'érection de la croix ; on y fixa une plaque commémorative sur laquelle était gravé



**M. Berger de Romont, l'un des 11 représentants des 11 paroisses de l'Eglise fribourgeoise**

**ICI LA PAROLE DE DIEU A ETE PROCLAMEE LE 30 MAI 1966  
JOUR DE LA DEDICACE DU TERRAIN DE LA  
MAISON DE LA JEUNESSE ET DE  
L'EGLISE EVANGELIQUE REFORMEE DU CANTON DE FRIBOURG**

La Parole de Dieu a été proclamée là... comme chaque dimanche dans nos temples<sup>17</sup>. La Maison qui pourra un jour s'élever sur ce terrain est destinée à être un instrument pour la proclamation de cette Parole sous une forme renouvelée qui parlera un langage clair à tous ceux qui y entreront.

Puis, symboliquement, 11 personnes des 11 paroisses de l'Eglise soulevèrent la croix et la plantèrent à l'endroit où elle se trouve encore aujourd'hui. C'est alors que je vis deux messieurs, en habits du dimanche à la manière des gens de la vallée de la Jogne ; ils étaient là, au premier rang regardant l'événement ; l'un était petit, l'autre beaucoup plus corpulent. Ils vinrent vers moi et me dirent : « Nous sommes protestants et habitons à Charmey » et l'un me tendit une cuillère à crème, en bois sculpté et me dit : « C'est moi qui l'ai sculptée ; ce sera pour le chalet ». J'étais très ému de

<sup>17</sup> Voir en annexe une adaptation de la prédication de ce jour : joie et encouragement.



**La croix dressée**

expliquai que nous n'aurions pas de chapelle avec clocher, donc qu'une cloche ne serait pas très utile. « Alors, me dit-il, dans ces conditions, nous vous offrirons une table de communion ». Je lui dis ma reconnaissance. Cette table est arrivée pour le jour de l'inauguration. Je rappelai à toute l'assistance que la Maison qui sera construite ici sera destinée aux adultes pour leur repos, leur méditation, leur formation. Elle sera pour les jeunes, leurs camps, leur éducation religieuse et leur détente. Elle sera, pour tous les gens de la région et de passage dans la vallée de la Jogne, un lieu de culte public (avec l'aide du pasteur de Bulle dont la paroisse s'étend sur tout le district de la Gruyère). Elle sera donc pour chacun d'entre nous une Maison où nous trouverons notre place.

La campagne financière battit son plein dès après les vacances d'été ; les cartes-m<sup>2</sup> eurent un franc succès dans toutes les paroisses et même au-delà. A toute occasion, lors des cultes, dans des soirées d'information, dans les groupes paroissiaux, on informait, on encourageait, on sollicitait, afin de rendre chacun conscient de l'enjeu. Des articles parurent dans les journaux, tant dans *La Liberté* que dans les *Freiburger Nachrichten*, le *Murtenbiet*, *La Vie protestante*, etc. La Commission Chalet se déplaça dans les paroisses ; la Commission cantonale de jeunesse communiquait son enthousiasme autour d'elle. Il fallait aussi convaincre les paroisses de la Singine à regarder du côté de notre Eglise fribourgeoise, plutôt que du côté de l'Eglise bernoise et du Centre de Gwatt. A la fin de l'année, nous avons récolté l'argent nécessaire pour rembourser la Banque ! En six mois d'animation intense, les protestants fribourgeois et leurs amis avaient relevé le défi : le terrain appartenait en propre et entièrement à l'Eglise. Le banquier fut rempli d'un étonnement inouï ; il n'en revenait pas, moi non plus du reste ! C'était un véritable miracle qui s'était produit et notre reconnaissance devait être à sa mesure. Le banquier m'a parlé de sa jeunesse à Bern, où il avait lui aussi participé à des groupes de jeunesse dans la paroisse, chez les éclaireurs, puis il ajouta : « Je pense que si vous avez acheté ce terrain, c'est pour y bâtir quelque chose ; sachez que la Banque est prête à vous avancer l'argent nécessaire en vue de la construction ».



**Rencontre des paroisses fribourgeoises**

son geste et de la simplicité de ses paroles. Lors de l'inauguration du Centre réformé, j'ai mis cette cuillère typiquement gruyérienne dans l'une des vitrines près de la salle à manger.

Ce jour-là, toute l'Eglise cantonale a fait connaissance avec le terrain de la future Maison de la Jeunesse et de l'Eglise fribourgeoise. La paroisse de la Cathédrale à Lausanne était aussi présente. Son président me dit avec un air heureux : « La paroisse de la Cathédrale vous offrira une cloche pour le clocher de votre chapelle ». Je lui

## En marche vers la construction

Tous les milieux d'Eglise n'étaient pas aussi enthousiastes que la Commission chalet. Le Synode, toujours tenu au courant, avait pris acte de l'achat et du paiement du terrain ; je ne sais pas s'il prit conscience que la fortune de l'Eglise avait triplé par cette action et que l'argent mis sur ce terrain était un placement très avantageux en ces temps d'inflation importante ; mais il refusa d'entreprendre



**Charmey -Tagung des Jeunesses de l'Eglise cantonale**

toute construction avant qu'on ait au moins Fr. 200'000 à disposition. La Commission Chalet s'efforça de trouver les fonds nécessaires durant toute l'année 1967 ; elle siégea une dizaine de fois, se déplaça à Môtier, à Bulle, chez l'Inspecteur scolaire protestant M. Lerf (responsables de toutes les écoles réformées du canton), à Uttewil dans la maison de l'Eglise qui est une école ménagère avec internat et maison de vacances (Schule für Ausbildung, Lebens- und Freizeitgestaltung). Sa directrice voyait de mauvais œil l'idée de Charmey ; ce projet ne pouvait que nuire à la rentabilité de son institution ; elle faisait, si l'on ose dire, de la contre-propagande au projet de Charmey. J'eus plusieurs conversations, très agréables du reste, avec elle pour la persuader que ce qui se ferait à Charmey n'irait certainement pas contre le travail accompli à Uttewil qui resterait un lieu de vacances avec sa clientèle. De son côté, la Commission cantonale de Jeunesse s'activa à Meyriez, à Estavayer, à Romont, Bulle, le Vully, dans toute la partie francophone de l'Eglise.

Il fallait convaincre, répondre aux multiples objections, expliquer les détails ; sera-ce seulement pour les jeunes ? Comment les personnes âgées pourront-elles y accéder ? Mais, il n'y a pas de temple ! Qui va présider les cultes ? J'ai essayé de répondre à ces questions si diverses.

Mais aussi : pourquoi cette Maison ?

Répondre à cette question, c'est dessiner toute une ecclésiologie en relation avec l'Eglise fribourgeoise. Je dirai quatre pistes de réflexion.

- La Maison à construire est une œuvre de l'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg ; c'est la première fois que l'Eglise cantonale en tant que telle entreprend quelque chose ; les 11 paroisses de l'Eglise sont très indépendantes les unes des autres et d'une diversité extrême ; cette maison sera donc un signe de l'unité et de l'engagement commun de tous, alémaniques et romands, Moratois majoritaires et la partie de l'Eglise dispersée et minoritaire dans le reste du canton ; cette Maison doit être le ciment qui unit chacun dans sa diversité.
- La formation chrétienne est un enjeu fondamental. Que ce soit les moniteurs et monitrices du culte de l'enfance, les catéchètes, les conseillers(ères) de paroisse, les groupes d'étude biblique et d'approfondissement de la foi, tout cela ne peut pas se faire en paroisse ; il faut l'envisager régionalement. La Maison doit offrir toute l'infrastructure nécessaire, afin que les organisateurs et responsables des groupes n'aient pas de souci d'intendance. On souhaite que tous les paroissiens puissent bénéficier de ce nouvel instrument de travail mis à disposition par l'Eglise.
- Implantée dans une région où le catholicisme est omniprésent, cette Maison réformée sera un signe œcuménique fort, ouverte au dialogue.
- La Maison doit offrir un autre visage que le visage traditionnel qu'on offre dans nos paroisses. Si nos temples sont importants dans nos paroisses, ils ne sont pas le lieu de toute la vie de l'Eglise. Aujourd'hui, comment réunir des gens pour des rencontres, des dialogues, des retraites de réflexion, comment atteindre des gens qui ne viennent justement pas dans nos temples traditionnels. Le catéchisme ne se donne plus de la même manière qu'avant.



- De plus la tâche de l'Eglise est de s'ouvrir, c'est une tâche missionnaire ; il faut pouvoir inviter et accueillir ceux qui sont en marge de l'Eglise, comme les fidèles. C'est pourquoi, on y accueillera aussi des groupes en tous genres, classes d'altitude, vertes ou de neige, séminaires professionnels ou de réflexion, sessions de travail ou d'étude, camps d'été ou de ski, vacances individuelles et familiales, repos, détente en toutes saisons, ... Cette Maison doit être une présence sympathique au monde de ce XX<sup>e</sup> siècle. Sa situation en fait un trait d'union entre les langues et les confessions.
- A ceux qui disent que ça coûte cher, ou bien que c'est pour nous, égoïstement, alors que dans le monde il y aurait tant à faire, j'ai une réponse aussi. Si, dans l'une de mes poches j'ai des carnets m<sup>2</sup> à vendre, dans l'autre, j'ai des bulletins de versement pour Pain pour le Prochain/ Mission/ Entraide protestantes – Brot für alle/Mission/HEKS, puisque je préside aussi la Commission Tiers-monde de l'Eglise cantonale. Voilà donc ce qu'il faut à ceux qui préfèrent donner plus loin. D'un côté comme de l'autre, j'attends que les dons soient généreux. Ce n'est pas pour rien que le Conseil synodal m'appelait le Bettler der Kirche !

Le terrain acheté n'est pas resté inoccupé ; la jeunesse alémanique y a organisé des "Charmey-Tagungen" en bref : des "Chata", où les Romands trouvèrent leur place. On avertit les paroisses qu'elles pouvaient se rendre sur le terrain et y faire de l'animation. Des journées de catéchisme ou de l'Ecole du Dimanche ou paroissiales s'y déroulèrent, avec pique-nique sur l'herbe.

## La construction

Le Conseil synodal ne voulut pas perdre de temps ; il me demanda la liste de tous les architectes



**Maquette du bureau d'architecture "Atelier 5"**

protestants du canton qui seraient d'accord de participer à un concours en vue de la construction d'une Maison de la Jeunesse et de l'Eglise à Charmey. Je reçus 17 réponses positives et une réponse extraordinaire, celle de l'architecte Robert Hartung de Fribourg ; il offrit de se mettre à la disposition de l'Eglise comme architecte conseil et cela bénévolement, donc il renonçait à concourir. Il était un paroissien de Fribourg, plutôt de langue allemande, un homme dynamique de mon âge, que je ne connaissais pas. Notre rencontre a été très cordiale. Sa première démarche fut de dialoguer avec le groupe de

l'Union chrétienne de Fribourg, une quinzaine de garçons et de filles ; il leur parla avec enthousiasme, leur expliqua ce que pouvait être ce chalet et ce que pourrait devenir leur rêve. C'était passionnant de l'entendre. Le Conseil synodal accepta son offre avec beaucoup de reconnaissance. Il décida également que parmi les 17 architectes intéressés, il retiendrait un architecte de Morat, un de Fribourg, un de la partie alémanique (à Flamatt) et un de la partie romande (à Romont). La Commission chalet s'adjoignit M. Hartung et mit sur pied une Commission de construction. Grâce à lui, un travail sérieux s'effectua : préparation du programme de construction, concours d'architectes, jury, etc. Ses avis judicieux ont grandement profité à l'Eglise. Les grandes lignes du programme peuvent se résumer à ceci : simplicité dans la construction, prix correspondant aux possibilités de l'Eglise ; bâtiment accueillant qui offre un visage autre de l'Eglise, ouvert pour tous ; avec locaux pour des jeunes et pour des adultes ; utilisable en été comme en hiver ; une maison qui soit une carte de visite de l'Eglise réformée tournée vers demain. M. Hartung nous rendit attentifs aux conditions juridiques à respec-

ter.



Le 6 mars 1968, les quatre architectes choisis reçurent une invitation à se rendre à Charmey, Hôtel du Sapin, pour un entretien général. Je fais sur place leur connaissance et leur expliquai plus en détail ce que l'Eglise réformée attendait : Quel est le sens d'une construction ecclésiastique aujourd'hui pour les protestants ? Je leur montre deux photographies provenant de la même ville, Royan, en Poitou : l'une est la cathédrale en béton qui se dresse vers le ciel, bâtie pour durer des siècles, l'autre, tout à côté, le temple protestant pas plus haut que les maisons d'alentour, avec parois mobiles et salles multifonctionnelles. Je rappelle que nous sommes *étrangers et voyageurs* sur cette terre et que la Bible nous invite à être modestes.

Bible et architecture, telle est mon propos catéchétique :

- Le but poursuivi est d'accueillir jeunes et adultes, membres de l'Eglise ou non, d'être ouvert aux touristes comme à ceux qui veulent se reposer. On doit pouvoir y faire des camps de catéchumènes, mais aussi des séminaires professionnels, des rencontres d'adultes, de personnes âgées. Ce sera un lieu de convivialité, un lieu de rencontre plus qu'un lieu de silence et de retraite individuelle. Il faut donc que ce soit une Maison polyvalente qui offre à chacun un visage de l'Eglise, peut-être non conventionnel, mais dans tous les cas accueillant et sympathique. Ce ne doit pas être un bâtiment ecclésiastique traditionnel supplémentaire.
- De plus, il faut que la construction soit commercialisable, au cas où l'Eglise devrait s'en séparer, car il n'est pas certain que les besoins actuels soient permanents.
- En plus du cahier des charges, chacun reçoit une maquette du terrain en bois (env. 50 x 30 cm). Les projets doivent m'être remis à une date déterminée en accord avec eux tous. La suite sera une exposition de leurs projets à Morat ; une Commission ad hoc les examinera et fera son choix ; il est donc clair qu'un seul projet sera élu. Le premier prix sera le privilège de construire le bâtiment, le second prix un montant de Fr. 1'000. Puis nous sommes allés sur le terrain.

Les quatre projets architecturaux, présentés anonymement, me furent apportés et je les gardai secrets jusqu'au moment de l'exposition à Morat, ce qui déplut à l'un d'entre eux qui imaginait que le Conseil synodal devait avoir déjà fait un préchoix qui, à ses yeux, devait être définitif ! Je le détrompai et il retira son projet.

La Commission ad hoc, que M. Hartung a jugé ne pas devoir être appelée jury pour des questions juridiques, fut formée, le 26 juin 1968, d'un ou deux conseillers synodaux, de la Commission de construction, d'un chef de service des bâtiments de l'Etat et d'un membre du service cantonal de lutte contre l'incendie. La présence de ces deux messieurs devait éviter d'avoir des problèmes d'ordre technique ou réglementaire lors de la mise à l'enquête. Le choix fut relativement facile à faire ; tous désignèrent le même projet comme susceptible d'être réalisé ; le second prix ne fit pas de difficulté non plus. Dès après le choix, j'ouvris les enveloppes contenant le nom des architectes, enveloppes restées fermées, malgré toutes les pressions que j'avais dû subir. L'exposition fut ouverte au public et on se déplaça de tous les coins du canton. Ainsi, M. Rolf Hesterberg de Flamatt, l'un des architectes d'Atelier 5 à Bern, fut reconnu comme ayant présenté le meilleur projet. Il fabriqua une maquette de son projet (env. 110 x 60 cm). Celle-ci passa de paroisse en paroisse. Le second prix revint à l'architecte protestant de Romont à qui je portai les Fr. 1'000.

Il y eut alors un long et patient travail de mise au point et d'affinement du projet architectural pour la Commission de construction, où M. Hartung consacra temps et compétences. MM Hartung, Perrier, Hesterberg et moi-même décidions de nous rencontrer régulièrement le mercredi à 8h. le plus souvent chez moi. Le Conseil synodal demanda qu'une dame de Morat en fit aussi partie. Je la convoquai donc aussi et elle vint à 20h. au lieu de 8h. ! Nous ne l'avons plus revue. La Commission de construction se réunit environ une cinquantaine de fois, et siégea aussi à Morat, chez M. Hartung,



Exposition des quatre projets présentés

à Romont, à Chiètres, puis à Charmey, sur le chantier, avec parfois d'autres personnes de l'Eglise ou de l'Atelier 5 de Bern. Nous avons passé en revue tous les bâtiments du projet :

- Une petite église avec clocher avait été imaginée à l'ouest au-delà de la croix. L'architecte chercha longtemps et finit par trouver l'emplacement adéquat d'une chapelle polyvalente, ouverte sur la cour et qui entre dans la chapelle par le sol, lequel est le même dehors et dedans : la chapelle n'est pas un lieu sacré d'une part, et elle est ouverte sur le monde d'autre part. En cas de grande affluence, la chapelle pourrait être ouverte sur la cour, comme une sorte de chœur, la cour deviendrait nef avec des galeries comme dans nos temples.
- Le béton est la caractéristique des rez-de-chaussée et dès la dalle, tout est en bois ; mais le responsable du service incendie exigea que, soit les bâtiments soient construits à plus de 11 m. les uns des autres, soit que des murs coupe-feu montent jusqu'au faite. La seconde alternative fut choisie.
- La forme du toit du bâtiment principal a soulevé des questions : en hiver, la neige va s'accumuler dans le V ; l'architecte y plaça un câble chauffant parfaitement adapté.
- Nous envisageons d'avoir un personnel limité au maximum ; il faut donc que la personne responsable soit dans un bureau qui lui permette de voir ce qui se passe dans la cour, sur le chemin d'arrivée et dans la cafétéria, d'où l'emplacement stratégique juste au-dessus du garage.
- L'immeuble ne doit pas être hypocrite, rien ne doit être caché ou camouflé : les poutres, les boulons, l'ossature, tout sera visible, ce qui correspond du reste à la philosophie d'Atelier 5 et à l'éthique réformée.
- Le budget envisagé par le Conseil synodal (Fr. 900'000 valeur 1968) obligea de prévoir la limitation des coûts au maximum. M. Hesterberg avertit que l'inflation étant très forte, il vaudrait mieux construire tout de suite plutôt que d'attendre d'avoir les Fr. 200'000 décidé par le Synode, car d'ici là, le prix augmentera en tout cas d'autant.
- La Commune de Charmey exigea que les bâtiments ne dépassent pas la hauteur réglementaire, même pour un collectif. Il y eut plusieurs rendez-vous et discussion (13 et 20 août, 16 décembre 1968) qui permirent sans trop de difficultés de rester en bons termes avec la Municipalité et trouver les compromis possibles. La question du chemin d'accès se discuta aussi avec la Commune.



**Construction du futur Centre réformé**

L'architecte Hesterberg a parfaitement compris ce que nous voulions et a su le traduire en trois dimensions.

Mais les critiques viennent, nombreuses de tous les azimuts :

- L'architecte a prévu des chambres individuelles de 1,40 m. de large ; c'est impensable, c'est se moquer des futurs hôtes ! Nous décidons de construire des gabarits à cette dimension dans le galetas de la cure de Romont et on invite les opposants à venir ; on les fait entrer avec une valise, se retourner, s'asseoir... et ceux-ci sont éberlués du résultat !
- Les plafonds sont beaucoup trop bas ; il faut de l'espace ! Or les normes utilisées par l'Atelier 5 et M. Hesterberg sont celles de Le Corbusier, qui n'est pas n'importe qui.
- A ceux qui critiquent qu'il manque ceci et encore cela, on leur propose de les offrir à la Maison, puisque le Synode a limité les frais.

Il faut pouvoir répondre à tout et à tous.

C'est le moment où fleurissent les Commissions :

- Commission prospectus (dès le 4 décembre 68). Imaginer l'information écrite, des papillons à imprimer. On demande l'aide d'un graphiste qui, s'inspirant des plans de l'architecte, produit une sorte de logo que l'on utilise comme symbole dans toute la correspondance. On pense aussi à des cartes-brique à vendre à tous ceux qui sont favorables à la construction imminente.



**Construction en bois sur rez en béton**

permet de trouver des fauteuils convenables ; la cuisine devait être plus industrielle que familiale ; etc.

Il faut trouver du personnel, mais que veut-on ? Le moins de personnes possible car, les finances sont plus que précaires ; un(e) résident(e) capable de mener la barque avec compétence au service de l'Eglise, et puis ? Un personnel subalterne à engager avec la personne résidente. On cherche à gauche, à droite, en Suisse alémanique comme en Suisse romande ; on interroge les Eglises ; on écrit dans des journaux d'Eglises. Et voici que tout à coup, une personne écrit du Tessin ; elle est intéressée, elle viendrait volontiers, elle propose de venir avec un cuisinier et une gouvernante avec lesquels elle travaille et qu'elle connaît bien ; c'est quelqu'un qui a des relations internationales, qui parle l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais ... et qui se sent engagée dans l'Eglise. Quel cadeau ! Est-ce possible ? Je la reçois et j'ai avec elle un entretien de très haute qualité. Elle est libre, elle n'a pas de prétention financière, elle serait heureuse d'entrer dans ce travail à Charmey. Il s'agit de Mlle Martha Ruh. Nous ne pouvons que rendre grâce ; elle est évidemment engagée le 1<sup>er</sup> février 1972 par le Conseil synodal, grâce au Comité de secours de l'Eglise de Thurgovie qui prend en charge son salaire. A ce titre, elle est la première à occuper un poste "ecclésiastique", puisque tous les autres ministères sont "paroissiaux". Immédiatement, elle est intégrée à la Commission, elle découvre ce qui a été fait et s'investit dans ce qui reste à faire... et c'est énorme : prévoir toute la lingerie et rideaux, vaisselle, machines de cuisine, bureau...

- Commission d'exploitation (dès le 08.11.71). M Röthlisberg d'Estavayer s'y intéresse. Comment remplir la Maison ? quels prix pratiquer ? quelles relations établir avec d'autres ?
- La Commission d'inauguration (dès le 16.03.72) chargée d'organiser la journée du 22 mai 1972.
- Commission plénière qui rassemble tous les membres des différentes commissions pour faire le point et augmenter les synergies. Elle reçoit la visite du président du Conseil synodal ; elle a un

- Commission de Maison (dès le 29.04.69) formée de délégués de chacune des paroisses, plus la Commission Chalet. Elle siège un peu partout dans l'Eglise. C'est un forum de discussion, d'information, un lieu où chacun reçoit une réponse à ses questions, où chacun est encouragé à faire passer le message dans les paroisses. Elle se réunira 6 fois avant l'inauguration.

- Commission des finances (dès le 08.02.71). Il faut gérer l'argent reçu sur le CCP. Une paroissienne de Fribourg, Mlle Ginette Loup, est intéressée à s'occuper de ce travail méticuleux ; elle envoie aussi un mot de remerciement aux donateurs (avec zéro, une ou deux signatures et avec un texte quelque peu différent suivant le montant des dons). La Commission a des contacts avec le Hilfsverein à Morat et elle siège à Estavayer, Romont, Chiètres, Vully, Bulle, Uttewil.

- Commission administrative – résidence. Le souci de la Commission consiste à envisager l'ameublement de la future Maison. On nous a offert des meubles usagés que certains ne voulaient plus chez eux. Nous avons pensé qu'il était préférable d'agir autrement. Une visite à Aarberg nous

contact avec le Conseiller d'Etat Zehnder, avec une délégation du Comité vaudois d'aide aux protestants disséminés.

Nous devons donc trouver Fr. 200'000. Ce n'était pas facile, puisque rien de concret ne se voyait, mais on y est arrivé. Plusieurs protestants artisans et commerçants du canton offrirent des dons en nature : du fer, du bois, de la menuiserie à prendre sur place le moment venu. On pouvait donc envisager la construction. Un nouveau Synode extraordinaire eut lieu à Bulle. Le président fit voter le principe de la construction selon les plans élaborés par M. Hesterberg pour le prix de Fr. 900'000 (valeur 1968). Ce fut un vote nominal, obligeant chacun à s'exprimer personnellement. Le résultat fut que les 2/3 du Synode acceptèrent la construction telle que présentée.

Il fallut retourner à la Banque à la fin de l'année 1968. Le directeur me demanda un plan financier en vue de cette construction ; je le lui présentai : 200'000 à trouver dans l'Eglise cantonale avec la vente des cartes-brique auprès des personnes et selon une clé de répartition entre les paroisses et leurs conseils, 450'000 de la Collecte de la Réformation, le solde serait demandé à la Banque. Le banquier a de nouveau hoché la tête en face de ce projet :

- C'est bien joli tout ça, mais qu'y a-t-il de solide là derrière ? Vous l'avez reçue cette Collecte de la Réformation ?
- Non, Monsieur, mais elle nous sera attribuée dans deux ou trois ans.
- Comment, dit-il ébahi de mes certitudes, vous ne l'avez pas, vous ne savez pas quand elle aura lieu et vous la mettez ainsi dans votre plan financier ? Comment pouvez-vous savoir, 1° que vous l'aurez, et 2° qu'elle se montera à 450'000 francs ? quelle garantie pouvez-vous me donner ? Jamais la Banque ne peut se contenter d'un tel plan !
- Monsieur, lui dis-je, chaque année cette grande collecte rapporte à peu près cette somme ; il n'y a pas de raison qu'elle soit moindre dans une ou deux années. Et je vous répète comme précédemment, que je vous donne ma parole comme garantie. Ce que je vous dis est vrai. Vous m'avez proposé il y a quelques mois d'ouvrir un compte de construction ; c'est ce que je viens vous demander maintenant.

Après cet entretien, plein d'hésitation, il me confirma l'ouverture d'un compte de construction et ses conditions : 5% d'intérêt, plus ¼ % trimestriel sur les sommes empruntées. Entre temps, nos démarches ont permis de nous assurer l'aide des Eglises des cantons de Vaud, Zürich, Thurgovie, Argovie, des promesses de dons ou de prêts (à 2%), un prêt de Fr. 40'000 à 4% par la Fondation Bois-Soleil...

## La première pierre

Après de nombreuses discussions entre le Conseil synodal et M. Hartung, dont la qualité ne se dément pas, l'avant-métré détaillé basé sur les offres des entrepreneurs est présenté le 31.12.70. M. Hartung et l'entreprise André Repond de Charmey, le Conseil synodal et les Conseils de paroisse de toute l'Eglise donnent leur accord. Sitôt les beaux jours arrivés au printemps 71, la construction de l'ensemble du projet démarre. Le dimanche 27 juin 1971, une grande fête, avec culte, pique-nique (boissons sur place) est organisée à l'occasion de la pose de la première pierre ; les paroisses semblent répondre joyeusement, vu le grand nombre de personnes présentes, dont beaucoup de familles. Dans une petite allocution, je dis : « Il y a des gens qui ne doutent de rien ! la Maison de la Jeunesse et de l'Eglise est déjà réservée pour la retraite de Pentecôte 1972 par la jeunesse protestante de notre canton. Le camp Jeunes Femmes a demandé si la Maison ne pourrait pas être mise à leur disposition en février 1972 ! Une maman que je voyais ces derniers jours à l'hôpital regrettait de ne pas pouvoir aller se reposer une dizaine de jours "dans notre Maison de Charmey", disait-elle, avant de rentrer dans sa famille. Tout cela avant que la Maison sorte de terre ! Quel encouragement pour nous tous».

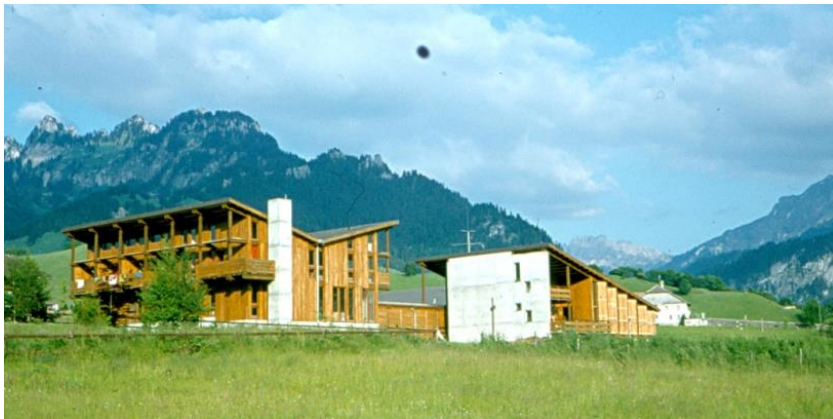


Une deuxième campagne financière est lancée : la vente des briques sous forme de carte suggestives. La grande collecte de la Réformation de 1971 est attribuée à la Maison de la Jeunesse et de l'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg (Fr. 450'000).

L'entreprise Repond (M. Repond est aussi le syndic de cette législature à Charmey), a la responsabilité de la construction et les travaux avancent normalement. Les factures arrivent. On peut les honorer grâce aux dons déjà reçus, aux prêts consentis. On ne demande rien à la Banque. Certains s'en étonnent, notamment au Synode qui comprend des membres du Conseil d'administration de la Banque. Je suis quasi blâmé par eux ! « On ne comprend pas l'attitude du pasteur Leuenberger pour qui la Banque ouvre un crédit de construction et celui-ci n'est pas entamé ! C'est inadmissible, c'est du mépris à l'égard de la Banque ! ». Je dois donc me justifier ; oh, c'est facile : « La Banque demande un intérêt annuel de 6% ; des Eglises nous ont offert des prêts à 2%, et il y a encore les dons ; on ne se servira du crédit bancaire que quand ce sera nécessaire ». J'ai tout de même été stupéfait que des membres du Synode prennent le parti de la Banque en séance synodale.

## L'inauguration

Le lundi, 22 mai 1972, c'est l'inauguration de la Maison de la Jeunesse et de l'Eglise qui va se nommer **CENTRE REFORME / HAUS DER BEGEGNUNG**. Si la Jeunesse protestante romande eut encore ses camps de Pentecôte à la Berra, garçons et filles viennent habiter la veille de la



Le Centre réformé vu du Nord-Ouest

Pentecôte dans la Maison. Ils sont là pour accueillir la foule et prêter main-forte là où ce sera nécessaire. Toutes les paroisses ont été informées officiellement le 10 février précédent, avec une invitation formelle à transmettre à tous les paroissiens. La joie se lit sur tous les visages. Les quelques-uns qui, six ans plus tôt, avaient voté pour avoir un chalet, sont remplis de reconnaissance et rendent grâce à Dieu, car aucun d'entre eux

n'imaginait alors un si bel exaucement dans un délai aussi court. La foule est nombreuse, des centaines de personnes ; parmi elles, plusieurs personnalités : le pasteur Siegrist, président du Conseil de la FEPS, des Conseillers synodaux des Eglises de Neuchâtel, Berne et Vaud, les Sociétés de secours de Thurgovie et de Vaud, l'abbé Vonlanthen chancelier de l'évêché... L'architecte Hesterberg et l'équipe d'Atelier 5 sont très heureux de vivre cette heure-là. Culte, prière, chants, avec la dédicace de la chapelle, ce qui n'en fait pas un lieu sacré, mais une remise à Dieu de cette Maison de la Jeunesse et de l'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg, tout se succède dans l'allégresse. On danse au son de la musique des groupes invités. On me remet symboliquement la clé de la Maison ; une grande clé en fer forgé déposée immédiatement dans l'une des vitrines, à côté de la cuillère à crème donnée quelques années auparavant. La cuisine est équipée pour pouvoir servir jusqu'à 100 repas. Ce jour-ci elle en sert 300, sans qu'il ait plusieurs services, car les premiers ont fini de manger quand les suivants arrivent. C'est l'art de notre chef de cuisine qui a permis ce tour de force.

On peut annoncer ce jour-là que, sur les Fr. 1'250'000, terrain compris et devis non dépassé, quelque Fr. 800'000 ont déjà été réunis, plus les dons en nature.

Ce même 22 mai jour de l'inauguration, l'Association des Amis du Centre Réformé à Charmey voit le jour. Comme son nom l'indique, son but est de soutenir le Centre Réformé dans son existence, en façonnant autour de lui un climat d'amitié et de sympathie et par des dons en vue d'améliorations du confort du Centre, par l'amitié portée au Centre et à toute l'activité qui s'y déroule. En



**Cafétéria / lieu de rencontres  
interpersonnelles**

effet, il ne suffit pas de construire, il faut ensuite accompagner spirituellement, amicalement et financièrement. Immédiatement des dizaines de personnes, voire une centaine y adhèrent avec grande joie.

Le 17.04.72, il y avait eu la remise provisoire des bâtiments ; le 13.05.72 la réception des bâtiments ; le 17.05 le souper des ouvriers, une occasion de les remercier et de les informer sur le sens et les buts de ce qu'ils avaient construits pour l'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg ; le 26.11.73 le contrôle général des travaux ; le 26.04.74 la remise définitive des bâtiments. De la remise provisoire à la remise définitive, M. Hartung avec la Commission de construction a vérifié, inspecté, considéré les bâtiments sous tous ses angles. Il n'y eut aucune remarque désagréable à l'endroit de l'entreprise responsable et des différents corps de métier qui se sont succédé. Nous étions très satisfaits du résultat.

Quelques semaines plus tard, je reçois un avis de l'OEUV, qui récompense le propriétaire qui laisse à l'architecte la possibilité de développer son idée d'une manière originale et remarquable ; cette institution a primé l'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg pour la réalisation du Centre réformé à Charmey. Le 13 octobre, je vais au Musée des Arts décoratifs pour retirer ce prix qui consiste en un cube de métal ; ce même jour, le Conservateur du Musée d'ethnographie à Neuchâtel reçoit le même prix. L'Eglise fribourgeoise a donc, aux yeux de la Société des architectes, laissé à un bon architecte la liberté de réaliser une belle œuvre. Le cube a été déposé dans l'une des vitrines du Centre réformé.

## **La mise en service et l'exploitation**

Le Centre réformé se mit à fonctionner. Les multiples Commissions nécessaires précédemment furent dissoutes ou transformées.

Le Bureau administratif (BA) remplaça la Commission Chalet. Il a pour tâche de prendre les décisions concernant le Centre et il est répondant devant le Conseil synodal. Mlle Martha Ruh en fait partie comme directrice du Centre. Sa manière de travailler est d'une telle efficacité que le BA n'a eu aucun problème quant à l'encadrement des responsables et au travail dans le Centre. Très bien secondée par le cuisinier Domann et par une de ses amies devenues gouvernante, Mlle Ruh a rempli merveilleusement sa tâche. Le BA confia à Mme Hartung le soin de préparer un plan comptable que la résidente put utiliser très facilement.



**Salle à manger  
dans sa simplicité**

Le BA s'est rendu compte que la situation topographique et son exposition pouvait devenir critique en cas d'orage. Après une étude du problème, il fut décidé de protéger les bâtiments avec un système de paratonnerre (1973).

Avec la Préfecture de la Gruyère, il a fallu régler la question des patentes. On convint qu'il ne serait pas vendu d'alcool, sauf du vin dans le cadre exclusif des repas.

En 1973, le Centre ne fut fermé que quelques jours pour procéder au nettoyage (21.11 – 13.12). En 1974, l'équipe résidente prit ses vacances du 5.11 au 6.12. On ne voulait pas laisser le Centre sans personne, si bien que mon père et ma mère vinrent y habiter et s'occupèrent de nettoyages et de rangements.

Un Conseil de Maison, formé de délégués de toutes les paroisses, a eu deux missions : conseiller le BA quand celui-ci aurait quelque hésitation dans la marche du Centre réformé ; donner son accord à la comptabilité telle qu'elle serait présentée à la fin de l'année, étant entendu que l'approbation des comptes revenait au Synode de l'Eglise cantonale, propriétaire. Mlle Loup y vint plusieurs fois pour parler de son travail (la réception des dons au CCP et les remerciements).

Quelques événements originaux ont parsemé les débuts du Centre réformé ; en voici quelques-uns :

- Un membre moratois du BA, M. X, estima que la comptabilité n'était pas bien tenue, même, qu'elle n'était pas correcte, au point qu'il en fit une autre à sa manière ! Il l'envoya au Conseil synodal avec des remarques personnelles, Conseil synodal qui avait déjà reçu la comptabilité du BA acceptée par le Conseil de Maison. Lors du Synode suivant, le Président du Synode expliqua aux membres du Synode que le BA avait envoyé la comptabilité du Centre Réformé en accord avec le Conseil de Maison, et que M. X, membre du BA, avait aussi envoyé une autre présentation des comptes, que les différences étaient dans la manière de répartir les écritures, mais que cela ne changeait rien quant au résultat. Il demanda au Synode de voter les comptes présentés par le BA, qui furent acceptés à la quasi-unanimité, puis il mit au vote la comptabilité présentée par M. X, bien connu de tous les membres du Synode, qui acceptèrent à la quasi-unanimité cette deuxième comptabilité !!! Par la suite, M. X quitta le BA.
- Notre résidente était toute jeune. L'une des premières fois qu'elle alla à la poste pour lever le courrier dans la boîte postale, le buraliste, la regardant avec attention, lui demanda sur un ton assez sec :
  - Est-ce que vous avez le droit de prendre ce courrier ? Elle le regardant avec étonnement.
  - Oui, bien sûr, lui répondit-elle.
  - Montrez-moi votre carte d'identité.
  - Mais, Monsieur, la voilà, dit-elle, encore plus étonnée de ce contrôle.
 Il l'avait prise pour une gamine ! C'est ainsi que le buraliste postal de Charmey fit connaissance avec la résidente du Centre Réformé de Charmey.
- Il lui est aussi arrivé de recevoir un téléphone de la gendarmerie pour lui demander si tout allait bien pour elle, en sachant qu'elle était toute seule dans le Centre, où n'importe qui peut entrer sans difficulté ; il leur arrivait assez fréquemment de passer par le Centre pendant la nuit. On avait donc un certain souci pour cette jeune demoiselle, en même temps qu'on admirait son courage, tout au moins sa confiance.



Les hôtes arrivèrent :

- un Conseil de paroisse vint tenir séance et y manger dans les jours qui suivirent
- la Pastorale fribourgeoise
- la retraite pastorale et la formation continue de l'Eglise
- des camps de catéchumènes de Morat, Fribourg, Estavayer, Bulle, Romont, Môtier, Flamatt, Lausanne, Dietikon (ZH), Reiden (LU), etc.
- l'UCJG de Fribourg
- la retraite de Pentecôte de la Jeunesse protestante romande (on n'alla plus à la Berra)
- le camp d'automne de cette même Jeunesse (en lieu et place du chalet de Rosaly)
- le Comité central de la Pastorale Suisse
- telle paroisse de Suisse romande qui vient pour une journée ou un week-end
- l'assemblée générale annuelle de l'association des Amis du Centre Réformé
- des cours d'information et de formation pour moniteurs et monitrices du culte de l'enfance
- groupes de personnes âgées de Morat, Fribourg, Lugano, etc.
- retraite du Conseil synodal avec Conseils de paroisse et pasteurs de l'Eglise fribourgeoise
- journées paroissiales fribourgeoises, ou d'ailleurs
- Retraite de l'Agence romande d'éducation chrétienne (AREC)



**Journée paroissiale  
au Centre réformé**

Toutes ces inscriptions étaient plus ou moins spontanées ; mais à côté de cette occupation qui ne peut remplir la Maison suffisamment, la résidente cherche des hôtes de façon beaucoup plus systématique : en Suisse allemande, à l'étranger, en Suisse romande (qu'elle connaît moins). Elle envoie des dépliants sur le Centre Réformé dans les offices du tourisme en Suisse et à l'étranger (Francfort, Stuttgart, Hambourg, par exemple) ; elle parle avec les responsables scolaires et leur propose le logement pour leurs camps de ski, leurs classes de neige et leurs classes vertes, (il en vient d'Estavayer, de Bulle, de Bennewil, de Colombier, d'Argovie, de Glaris, etc.) ; elle informe des locaux et des logements à disposition pour la formation des enseignants, les cours d'apprentis ; elle est en contact avec les autorités des Eglises alémaniques et romandes, avec les paroisses, et les informe des possibilités et des avantages du Centre.

Et le Centre se remplit. Des adolescents, des adultes, des écoles, des séminaires, des retraites, des formateurs professionnels. On peut mentionner par exemple un ou deux événements particuliers :

- Un camp d'enfants handicapés occupait une partie du Centre réformé avec tout ce que cela représente d'infrastructures et d'accompagnement. En même temps, l'équipe espagnole du Tour de Romandie vint loger au Centre. L'échange entre les enfants handicapés et les coureurs fut une expérience des plus extraordinaires ; les enfants étaient fiers de parler avec ces champions du vélo, ils obtinrent des autographes. Le Centre Réformé fut, ces jours-là, vraiment un lieu de rencontre, ein Haus der Begegnung.
- Les CFF avaient organisé un séminaire pour leurs hôtesses touristiques, une trentaine de demoiselles, quelques enseignants et le directeur du cours. Ils occupent tout le bâtiment, y compris la chapelle où le directeur a installé son bureau. Au milieu de la matinée, je le vois à la cafétéria, il me fait signe d'approcher et me dit : « L'atmosphère qui règne dans votre maison est étonnante. Voyez-vous, je suis souvent énervé et je me mets constamment en colère dans mon travail ; je le reconnais, ce n'est pas du tout agréable pour mes collaborateurs et pour les élèves, mais c'est dans



ma nature. Or, depuis que je suis dans votre Centre réformé pour ce cours, je ne me suis jamais mis en colère, c'est un vrai miracle ». Il réfléchit et me dit au bout d'un moment « Vous comprenez, quand je suis à mon bureau dans votre chapelle et que je commence à m'énerver, je tourne la tête et je vois la croix. Alors, je me dis : Ce n'est pas possible, tu ne peux tout de même pas te mettre en colère devant la croix ». Ce que les bureaux climatisés et parfaitement fonctionnels de l'Administration des CFF ne peuvent donner, le Centre réformé l'offre au nom de l'Évangile.

La question de la rentabilité du Centre réformé a été une préoccupation du BA. Il était entendu que l'exploitation devait financièrement tourner, mais que ce qui concernait l'immeuble serait à la charge de l'Église. Mlle Ruh en était bien consciente.

La capacité totale théorique est de 7 dortoirs à 6 places, 7 chambres à 2 lits et 4 galeries à 2 couchettes ; au total 62 places, ce qui représente  $62 \times 365$  jours = 22'630 nuitées.

La capacité pour adultes est moindre : 7 dortoirs à 2 places et 7 chambres à 2 lits ; au total 28 places.

Le taux d'occupation a été le suivant sur la base théorique de 62 places et 365 jours :

an- née	nui- tées	occupa- tion	jour- nées		an- née	nuitées	occupa- tion	jour- nées
1973	8522	37,65%	---		1979	10649	47,05 %	~ 530
1974	8423	37,22%	---		1980	11634	51,40 %	~ 440
1975	8631	38,13 %	---		1981	10230	45,20 %	~ 750
1976	8300	36,67 %	~ 1080		1982	8740	38,62 %	~ 640
1977	9213	41,15 %	~ 1180		1983	8791	38,84 %	~ 270
1978	9979	44,09 %	~ 440		1984	7603	33,59 %	~ 410

Cette base théorique est en réalité inapplicable ; il faudrait ne compter que 4 places par dortoirs (puisque'il n'y que 4 matelas, larges sans doute) et ne compter que 360 jours, moins encore les périodes de fermeture. C'est dire que la statistique minimise le taux d'occupation. Or, les hôtels de la Gruyère, en 1972 -75, ont eu un taux d'occupation de 28 à 29 % selon les indications reçues de l'Office du tourisme à Bulle.

Pendant la période ci-dessus, les frais d'exploitation ont été largement couverts par les recettes d'exploitation et les dons. Il faudrait consulter les comptes, que je n'ai pas.

## La roue tourne

Le cuisinier est resté une année, mettant la main partout où il le fallait ; la résidente s'occupait de son remplacement. Puis elle-même avertit le BA qu'elle souhaitait aussi s'en aller ainsi que la gouvernante « mais, dit-elle, nous n'allons pas abandonner le Centre réformé ; nous ne partirons que quand vous aurez trouvé quelqu'un pour reprendre la direction ». La jeunesse même de notre équipe justifiait amplement ce souhait ; les uns comme les autres voulaient aller voir ailleurs, d'autant plus que Mlle Ruh et son amie étaient de grandes voyageuses dans le monde entier.

Trouver une nouvelle équipe n'est pas une sinécure. Le BA chercha tous azimuts. Le Département romand des ministères diaconaux (DRMD) venait d'être institué. J'ai téléphoné à son secrétaire exécutif pour lui demander conseil et s'il pouvait nous proposer quelqu'un, puisque la résidence du Centre réformé correspondait exactement à un ministère diaconal. Sa réponse fut négative : personne à proposer, personne à l'horizon. Nous cherchons... quand un téléphone de ce secrétaire exécutif du DRMD nous annonce que quelqu'un vient de lui écrire pour demander une formation diaconale, que ce quelqu'un est à Zürich et travaille actuellement dans une entreprise familiale de récupération de déchets, qu'il y travaille comme comptable, que ce quelqu'un est parfaitement bilingue et que, de plus, il connaît le canton de Fribourg, puisqu'il a été élevé à Romont. Il se nomme Hans-Jörg Baur. Le pasteur Perrier de Romont, membre du BA, éclate de joie : « On ne peut trouver mieux ; ce fut un excellent catéchumène, entré immédiatement dans le groupe de jeunesse de la paroisse ; c'est ce qu'il faut pour notre Centre réformé ». Les étapes suivantes vont rondement : Il s'entretient avec le BA, il pose sa candidature avec sa femme qui elle aussi désire s'engager, il s'inscrit pour le cours de formation diaconale en cours d'emploi. Le Conseil synodal, informé, donne son accord. M. et Mme Baur se dégagent de leur emploi à Zürich et arrivent à Charmey, pour la plus grande satisfaction de Mlle Ruh qui s'en va, heureuse de savoir que le travail va continuer avec ce couple dynamique. L'installation du couple Baur par les autorités de l'Eglise a lieu le "Dimanche de l'Eglise" 20 avril 1975. Ces nouveaux résidents y resteront plus d'une dizaine d'années.

J'ai quitté mon ministère dans l'Eglise fribourgeoise en automne 1975. A ce moment, j'ai donné ma démission de toutes les Commissions que l'Eglise m'avait confiées. Le Centre réformé a continué



**Centre réformé à Charmey ouvert en toutes saisons (vu du Sud-Ouest)**

à vivre, à se développer, à passer par des transformations architecturales (de nouveaux bâtiments ont été construits, les dispositions intérieures ont été modifiées), à vivre un nouveau statut juridique, passant de propriété de l'Eglise à celui de Fondation. Je

repense à certains événements de ma jeunesse : en 1948, je suis allé dans les Vallées vaudoises du Piémont pour participer à la construction du Centre d'Agapè à Ghigo di Prali, chantier œcuménique et international en vue de la réconciliation entre jeunes de pays qui s'étaient fait la guerre ; le pasteur Tullio Vinay en était l'âme ; j'ai ensuite manié la pioche et la pelle sur la colline où a vu le jour la maison de Crêt Bérard. Je ne pensais pas alors, qu'un jour, j'aurais à présider à l'érection d'un centre de rencontres tel que celui qui a été élevé à Charmey. La providence de Dieu, comme dirait Jean Calvin, m'a conduit à mon insu. Je ne peux qu'être reconnaissant et rendre grâce.

**PREDICATION**  
**POUR LE JOUR DE LA DEDICACE DU TERRAIN**

**30 Mai 1966 à Charmey**

(Luc 14 :15 – 24)

*Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ et notre Père, pour la grâce qu'il nous fait d'être rassemblés sur ce terrain aujourd'hui. Il y a une année, personne dans notre Eglise ne pouvait prévoir une chose pareille. Cela semblait une utopie, une impossibilité. Mais Dieu voyait déjà ce que nous ne connaissions pas et il a rendu réalité ce qui n'était que rêve, visible ce qui n'était qu'espérance. Grâce à sa bonté merveilleuse, c'est lui qui nous a conviés au milieu de cette vallée de la Jogne, sur ce terrain qui est désormais consacré au service de son Eglise.*

Encore que nous ayons une dette de près de 100'000 francs sur ce terrain, nous sommes ici chez nous. Mais Dieu ne veut pas que nous jouissions égoïstement de notre joie. Nous avons lu cette parabole des invités du Maître. Nous avons entendu, en particulier, l'ordre du Maître à son serviteur : *Va promptement sur les places et dans les rues, va dans les chemins et le long des haies et ceux que tu trouveras, amène-les ici.* Le Maître est même très exigeant, car il ajoute : *Contrains-les d'entrer.* C'est l'ordre de Dieu pour son Eglise d'aujourd'hui ; c'est l'ordre de Dieu pour son Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg. Nous sommes donc directement concernés. Nous n'avons pas le droit de nous complaire entre nous, et de continuer à vivre comme on l'a toujours fait.

Il y a dans la Parole de Dieu un dynamisme qui nous force de sortir *sur les places et dans les rues.* Il y a un ordre de marche qui nous oblige à parcourir chemins et taillis pour chercher les hommes de ce siècle, pour les rencontrer, pour les appeler à être de la fête et à participer au repas dans le Royaume de Dieu.

Ce dynamisme évangélique s'appelle d'un mot bien simple : l'évangélisation, la mission. Voilà la tâche de l'Eglise. *Va*, dit le Seigneur.

La présence protestante dans la société, dont nous avons souvent parlé dans nos Synodes et ailleurs, n'a rien à voir avec une présence orgueilleuse qui veut s'étaler et s'infiltrer partout. Elle doit être la présence chrétienne en face du monde d'aujourd'hui qui est en pleine évolution. Pour dialoguer avec le monde d'aujourd'hui, nous ne pouvons pas réutiliser les méthodes d'hier. Le Seigneur nous a donné un esprit éclairé de son Esprit ; il nous demande de trouver les formes nouvelles, adéquates à une approche de nos contemporains. C'est pourquoi l'Eglise, consciente de ces problèmes nouveaux et obéissante à l'ordre impératif du Seigneur, en est arrivée à la conviction profonde de la nécessité d'avoir, une fois, cette Maison de la Jeunesse et de l'Eglise. Ce terrain, c'est le commencement de la réponse à l'ordre : *Va promptement sur les places, dans les rues, le long des chemins et des haies.*

Seulement, l'injonction du Maître n'est pas seulement un ordre. Il ajoute encore *promptement.* Vivent les Comités d'étude ! mais qu'ils ne tournent jamais en comités de discussion ; au contraire ! en comités d'action ! Le Seigneur ne veut pas de serviteurs qui perdent leur temps à discuter ; il veut des serviteurs qui agissent promptement. Car le temps presse. *Le Royaume des cieux est proche.* Dieu a déjà fait naître ceux qu'il veut voir dans cette Maison. Il attend que son Eglise se mette rapidement à l'œuvre pour inviter et accueillir les hommes de notre temps. Pour nos projets et notre obéissance, Dieu ne nous donne pas l'éternité. Il ne nous laisse que le temps, juste le temps nécessaire à faire promptement ce qu'il nous commande.

Il nous faut donc mettre à profit ce temps du travail pour Dieu : le temps de notre vie, c'est le temps du service pour le Seigneur et pour le prochain. C'est le temps où il nous dit : *Va promptement. Demain, il sera trop tard.*

Alors, nous, membres de l'Eglise de Jésus-Christ, encourageons-nous à accomplir cette tâche merveilleuse que le Seigneur nous confie. Ne reculons pas, car alors nous serions rejetés comme certains de cette parabole justement. Mettons au contraire toute notre force et tout notre savoir à être des serviteurs fidèles de notre Seigneur.

*Travaillons, l'œuvre est immense...* dit un cantique :

*Travaillons la tâche est belle - C'est Jésus qui nous appelle  
Il nous demande aujourd'hui - D'être ouvriers avec lui.*



**Le Centre réformé: Un acte de foi,  
d'espérance et d'amour**



## RAPPORT DU CONSEIL SYNODAL

paru dans le *Messenger paroissial de Bulle et Romont* en juin 1972 (Extrait)

Notre Centre Réformé est construit et inauguré solennellement le lundi de Pentecôte. Nous avons de bonnes raisons d'exprimer notre reconnaissance à Celui qui nous a constamment donné force, courage, persévérance et joie et par qui cette œuvre a pu être réalisée. Nous remercions aussi tous les amis qui, dans toute la Suisse, ont mis à notre disposition des moyens matériels importants sans lesquels nous n'aurions jamais pu réaliser notre projet. Nous mentionnerons particulièrement l'aide du protestantisme suisse qui nous a attribué la Collecte de la Réformation de 1971. A cela s'ajoute l'aide du Comité thurgovien d'aide aux protestants disséminés qui a garanti pour trois ans le traitement de la Directrice et l'aide du Comité vaudois qui contribuera chaque année pour une somme de Fr. 10'000.- au budget d'exploitation. Nous avons aussi reçu des dons importants de paroisses, d'industries et d'organisations diverses, sans compter tous les dons, grands et petits, d'amis enthousiastes de notre Centre réformé. Nous demandons à Dieu sa bénédiction et son Esprit pour que, de ce lieu de rencontre, rayonne quelque chose de la merveilleuse lumière de l'Évangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Mlle Martha Ruh est entrée en fonction il y a quelque temps ; elle a été merveilleusement préparée à prendre la direction de notre Centre par son activité de plusieurs années au Centre de Magliaso.



**Le Centre réformé vous attend pour un séjour que vous ne regretterez pas**

## LE CENTRE REFORME : POURQUOI ?

Texte écrit en 1979 pour une feuille éditée en mars 1980 par la Résidence et intitulée :

### NOUVELLES DU CENTRE REFORME

Pourquoi ? En 1979, plus personne ne pose cette question, car si notre Centre réformé n'existait pas, il faudrait l'inventer ! Il n'en était pas de même il y a 10 ou 12 ans. A cette époque, il fallait persuader, convaincre, répondre à toutes les objections et même donner des garanties au sujet de ce qui n'existait pas encore ! Il n'empêche que dès que l'idée fut lancée et qu'une petite Commission fut nommée, j'ai été de plus en plus persuadé de la nécessité d'un tel Centre, non pas pour le bien-être de l'Eglise, mais pour que l'Eglise puisse tout simplement être ce qu'elle doit être aux approches de l'an 2000. Voici quelques-unes des raisons qui se sont imposées à moi peu à peu.

#### • LA REGIONALISATION

La paroisse est une invention du Moyen âge dans le monde rural. Elle a été une structure efficace et solide. Nous lui devons énormément. Mais aujourd'hui, la paroisse n'est plus le lieu qui peut répondre parfaitement et seule à tous les besoins des paroissiens. Les locaux paroissiaux sans doute très utiles, sont cependant nettement insuffisants ; je pense, par exemple, à toute la question de la formation ou de la vie communautaire dépassant l'heure du culte. Pour beaucoup d'activités indispensables aujourd'hui, il faut nécessairement s'associer entre paroisses. Le Centre réformé a été conçu pour répondre à ces impératifs. En ce sens, catéchumènes, jeunes paroissiens, moniteurs, conseillers, catéchètes, etc. sont les hôtes normaux du Centre réformé.

Au lieu de s'enfermer dans des frontières paroissiales trop étroites, nos paroisses trouvent une vie nouvelle dans la régionalisation inter-paroissiale et les entreprises communes. La création du Centre réformé aide les paroisses à sortir d'elles-mêmes et à travailler ensemble.

#### • L'UNITE DE L'EGLISE

Lors de mes premiers contacts avec le Conseil d'Etat en vue d'explorer les possibilités pour l'Eglise d'être propriétaire d'une maison de rencontre, un Conseiller d'Etat m'a dit cette phrase ahurissante au premier abord : « L'Eglise réformée fribourgeoise n'a rien entrepris jusqu'à maintenant ». C'est vrai. Seules les paroisses entreprenaient ; elles seules avaient les possibilités financières pour entreprendre.

L'Eglise réformée fribourgeoise a du reste bien fait rire le banquier, la première fois que je suis allé le voir pour un entretien exploratoire : « Quoi ? L'Eglise est si pauvre ? Je ne l'aurais jamais cru ! Vous ne pouvez donc rien entreprendre ; quant à moi, je ne puis rien pour vous ».

A vrai dire, aux yeux de beaucoup de paroisses et de Conseils de paroisse d'alors, l'Eglise cantonale ne valait pas plus<sup>18</sup> ! L'autorité et la réalité de l'Eglise cantonale était bien mal reconnue.

---

<sup>18</sup> A cette époque, le Synode votait un budget de 20 centimes par protestant et par année pour le travail du Conseil synodal. En comparaison, la paroisse de Fribourg prélevait auprès des protestants 10% de l'impôt cantonal sur le revenu et 30% de l'impôt cantonal sur la fortune. Au Synode, les paroisses défendaient donc leur autonomie, voire leur indépendance.

Je dirai que la mise en route du Centre réformé à Charmey est allée dans le même sens que la rénovation des textes juridiques de l'Eglise : loi sur l'organisation de l'Eglise en 1966<sup>19</sup>, Constitution de l'Eglise en 1969, puis son Règlement. C'était un moyen de donner corps et unité à l'Eglise fribourgeoise. L'histoire du protestantisme fribourgeois montre à quel point les forces centrifuges sont importantes. Beaucoup regardent plus volontiers du côté de Bern, de Lausanne ou de Neuchâtel que du côté de Morat !

Dans cette perspective, le Centre réformé est un signe de ralliement pour ce protestantisme disséminé, minoritaire<sup>20</sup>. Cette œuvre commune, le dialogue général que cela a suscité, l'effort financier remarquable qu'il a fallu soutenir, tout cela a stimulé et regroupé l'Eglise. Il me semble aujourd'hui que l'unité de l'Eglise fribourgeoise en est fortifiée.

### • LA MISSION DE L'EGLISE

L'Eglise est missionnaire ou elle n'est pas. Etre missionnaire c'est aller vers les autres, aller vers le monde, dialoguer avec ceux qui vivent en marge de l'institution ecclésiastique ou en dehors de l'Eglise. A la fin du XX<sup>e</sup> siècle, l'Eglise et les paroisses qui la composent ne reçoivent dans leurs locaux traditionnels que les convaincus, les fidèles comme on dit si justement. Mais quelle difficulté d'atteindre les autres, d'appeler ceux du dehors ! On peut bien s'évertuer à leur dire « Venez ! ». Ils ne viennent pas. Il faut donc aller vers eux.

Voilà pourquoi le Centre réformé n'a pas été construit là où il y a la plus forte densité protestante. Il a été bâti là où le monde passe volontiers son temps : près des champs de neige, dans les lieux touristiques, au carrefour des loisirs. Nous avons voulu un Centre réformé ouvert au monde.

Voilà pourquoi le Centre réformé n'a pas été construit comme un temple ou un couvent et qu'il n'a pas de sacristie. Par son architecture, sa cafétéria, nous avons voulu qu'il apporte un témoignage clair, avenant, accueillant pour tous ceux qui s'en approchent. Il fallait que le Centre réformé soit un lieu où ceux qui n'ont plus de contact avec l'Eglise et son organisation traditionnelle découvrent l'Eglise sous un jour nouveau.

Voilà pourquoi nous avons refusé que le Centre réformé donne la priorité aux protestants fribourgeois dans la réservation de la Maison. Je pense au contraire que nous devons nous réjouir toutes les fois que les autres viennent avec plaisir et nous, protestants, il nous faut utiliser la Maison dans les périodes intermédiaires pour y fortifier notre foi et nous réjouir ensemble.

### • UN TEMOIGNAGE DIACONAL

La proclamation du message chrétien ne se fait pas seulement avec des mots ; elle prend aussi la forme du geste et de l'attitude, du service que l'on rend à l'autre. En ce sens, le Centre réformé est un témoignage diaconal de l'Eglise fribourgeoise : il met au service des personnes et des groupes toute une infrastructure qui permet aux hôtes de se reposer pour les uns, de réfléchir et de travailler spirituellement à fond pour les autres, de se sentir bien pour tous. Que c'est agréable pour un responsable de groupe d'être reçu au Centre réformé : il n'a plus de souci d'intendance ; le personnel du centre est là pour servir ; le caractère fonctionnel du bâtiment facilite le travail. Il peut vouer tout son temps au contenu même de la rencontre qu'il organise. Le Centre réformé est au service de ses hôtes.

<sup>19</sup> Encore qu'un article précisait que l'organisation de l'Eglise était fondée sur le **principe communal (Gemeindeprinzip)**. Le mot allemand était indispensable pour que le français devienne compréhensible. L'Eglise n'est pas divisée en paroisses (ce qui est le cas dans l'Eglise vaudoise par exemple), mais des paroisses se mettent ensemble pour former l'Eglise, d'où l'autorité des paroisses.

<sup>20</sup> Il faut encore ajouter le bilinguisme, enrichissement sans doute, mais aussi motifs de profondes séparations, dues aussi aux traditions ecclésiastiques différentes entre la Suisse alémanique et romande.

Le caractère diaconal se manifeste aussi et surtout par l'attitude du résident et de tout le personnel à l'égard des hôtes. Ils sont tous serviteurs, c'est-à-dire diacre de l'Eglise, chacun à sa place et à sa manière. Quand le résident est au bar de la cafétéria, écoutant ce que l'on veut bien lui raconter (et ce sont souvent de longues confidences), disant peut-être un seul mot, il accomplit ce ministère diaconal si important pour que l'Eglise accomplisse fidèlement sa mission, même dans les petites choses.

- Pourquoi je me suis engagé dans cette grande aventure du Centre réformé ?

La réponse est très simple : parce que je suis sûr que l'Eglise rend ainsi gloire à son Seigneur et le sert vraiment, parce que je suis sûr qu'ainsi l'Eglise est vraiment présente au monde d'aujourd'hui.



**Le Centre réformé au cœur de la Gruyère (au fond : Le Moléson)**



## DROITS DE L'HOMME (DH)

En 1977, l'Eglise vaudoise me demanda d'entrer dans un groupe de travail de la FEPS à Berne, qui devait s'occuper de la création d'un comité de défense des Droits de l'homme. On me dit « Il s'agit d'une ou deux séances par an ». J'y suis allé. Je trouvai au siège de la FEPS (Sulgenauweg) des messieurs, presque tous juristes et d'un âge certain, essentiellement alémaniques. La discussion a porté sur l'établissement d'un statut, puis d'un Règlement pour un **Centre de secours Droits de l'homme**. En réalité, personne ne savait exactement de quoi on avait besoin et quel genre de "centre de secours" il fallait mettre sur pied. Selon le président du Conseil de la FEPS, le pasteur Sigrist, il y avait de très nombreuses demandes qui attendaient d'être examinées et traitées. Il fallait un secrétariat avec un Comité directeur, travaillant selon les normes de la FEPS et des Eglise réformées, mais le nom de la FEPS ne devait pas apparaître sur l'étiquette de ce Centre. Il devait être totalement neutre. Pour éviter toute collusion, le centre ne devait pas être au siège de la FEPS, mais ailleurs en Suisse romande. Il y eut onze séances la première année !

Trois ou quatre personnes furent désignées par les Eglises. Un secrétaire fut nommé par le Conseil de la FEPS ; c'était un Neuchâtelois, M. Monin, et un Bureau fut installé à Neuchâtel. Je fis partie du Comité dont les séances eurent lieu à Bern. Il y a toujours un temps de mise en route ; on fit connaître le Centre de secours DH... mais il semblait que le démarrage se faisait difficilement. Contrairement à ce nous pensions, il n'y avait aucune pile de dossiers en attente. Celui que le Conseil de la FEPS avait nommé président du Comité de secours était pratiquement toujours absent et cela empêchait la bonne marche du Comité. J'ai demandé qu'il soit démissionné et que, si on ne trouvait personne, je prendrais volontiers la présidence.

A l'usage, on se rendit compte que le système ne fonctionnait pas. La neutralité de l'étiquette du Centre de secours ne donnait pas confiance aux éventuels demandeurs. Au contraire, on soupçonnait quelque parti politique ou idéologique caché là derrière. Le secrétaire se sentait totalement isolé à Neuchâtel. Il finit par démissionner ; le Bureau fut rapatrié à Bern ; on le logea tout en haut du bâtiment de la FEPS, avec des écriteaux aux murs indiquant le cheminement pour les demandeurs ; on ne voulait pas que ceux-ci passent par les corridors et les locaux occupés par les autres services. A la fois, le Conseil de la FEPS voulait ce Centre de secours et en même temps, il le mettait totalement à l'écart. Il m'a semblé qu'il avait été créé pour donner bonne conscience à la FEPS, à son Assemblée des Délégués, mais qu'on n'y tenait pas vraiment.

Si M. Monin venait des milieux sociaux, son successeur fut un jeune juriste d'origine alémanique, M. Friederich. Avec lui, on commença à avoir des contacts avec d'autres organismes DH. A cette époque, la Suisse recevait 1500 à 1800 requérants d'asile par an, mais tout à coup, leur nombre est monté à 10'000, 15'000, 20'000. La question de la protection des DH en Suisse se posa alors avec acuité. Avec Amnesty International, des urgences se présentèrent. Les relations du Centre de secours se multiplièrent avec d'autres organismes du monde entier. La question des Jenisch en Suisse revint sur le tapis politique et occupa l'ODH également.

Mais en même temps, des personnes se présentèrent au secrétariat pour y chercher du secours ; arrivés on ne sait d'où, il fallut trouver à les loger, les nourrir, les accompagner, ce qui correspondait sans doute au titre "Centre de secours" ; en réalité, le titre donnait une fallacieuse idée de nos possibilités ; nous n'étions ni l'Armée du Salut, ni un centre social ou d'accueil. Le Conseil le renomma **Office Droits de l'homme**. Le secrétaire fut remplacé par une secrétaire. Celle-ci organisa chaque année, comme cela se faisait dans tous les autres Services et Commissions de la FEPS, une "retraite" de deux jours à vivre quelque part ; cela n'avait rien à voir avec ce que ce mot signifie ordinairement ; c'était une session de travail prolongée qui se déroulait hors les murs : à Gwatt, à l'Île St Pierre,

Oberhofen... Je dois dire que c'était des endroits fort agréables, mais le contraste était grand par rapport à l'objet de nos discussions. La secrétaire nous présentait des cas de violation des DH en Europe centrale ou en Amérique du Sud, au Mexique ou au Nigéria... Tous les coins du monde étaient témoins de la souffrance d'hommes et de femmes, d'emprisonnements illégaux, de tortures qu'on pratiquait partout. Il s'agissait pour notre Office d'écrire à des Gouvernements ou à des ONG outre-mer, de financer des interventions sur place. Nous entrions dans la face ténébreuse de l'humanité où le progrès consiste à trouver les moyens encore plus raffinés pour faire souffrir les faibles, les sans-voix, les sans-défense. Progrès dans le mépris de l'homme par l'homme. Il est difficile d'apprécier à distance le résultat de ces démarches.

Puis l'Office fut annexé à la Commission DH de la FEPS, commission plus large, plus étoffée, plus théorique aussi ; une femme en fut la présidente. Les cas précis étaient traités par l'Office. On discuta de nouveau du titre de la Commission et de l'Office qui était devenu inadmissible. Pensez donc : les Droits de l'homme ! Et ceux de la femme ? Le problème ne se posait pas en allemand : Menschenrecht est neutre. Il fallut à tout prix que la Commission et l'Office deviennent des organismes s'occupant des Droits humains. Il était aussi devenu malséant de faire remonter ces droits à la Bible par respect, paraît-il, des non-chrétiens. C'était les Nations Unies qui avaient proclamé ces droits : Humann Right. La Commission décida de publier une brochure et je fus chargé du chapitre théologique ; j'acceptai en précisant que ce que j'écrirais serait théologique, christologique et non philosophique. La Commission organisa une Conférence DH bilingue, avec conférenciers, groupes de discussion, suivie d'un rapport circonstancié pour la FEPS et chacune des 21 Eglises membres. J'ai quitté ce mandat en 1997 après 20 ans de collaboration plus ou moins efficace.

Toutes ces activités dérivant de mon ministère ont été interrompues avec l'arrivée à la retraite, sauf l'Office DH que j'ai gardé un peu plus longtemps ; le Conseil de la FEPS aurait voulu que j'y reste encore jusqu'à la réalisation d'une refonte des services de la FEPS, mais j'ai refusé. Sauf aussi, le Conseil de la Fondation de Bois Soleil où je trouve encore de l'intérêt. Partout, j'ai essayé d'apporter ma contribution, mais il ne faut pas se faire d'illusion, tout change de lustre en lustre. Ce qui me semblait une nouveauté ou une idée constructive un jour, apparaît comme obsolète quelques années plus tard. J'ai été président à certaines époques. Il y a maintenant plus de 20 ans que je suis à la retraite. Ce que j'écris est devenu de l'histoire (avec un *h* minuscule) et peut-être que celui qui lira ma prose sera intéressé de ce que l'on pensait, des raisons pour lesquelles je me suis battu, des idées que j'ai défendues dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s.

## TROIS VOYAGES PAROISSIAUX

En 1988, j'ai reçu inopinément deux invitations à un voyage en Israël, l'un de l'Office national du tourisme israélien, l'autre d'une agence de voyage alémanique, Kultour. Moi, qui avais tant enseigné l'histoire de ce pays, sa géographie, ses événements marquant plus de 1000 ans de choses inouïes, voilà qu'on m'invitait à le découvrir directement et non à travers les livres. Mais à quel prix ? Réponse de l'un et l'autre : « Tout est gratuit, absolument gratuit », Oui, mais encore ? Ne devrai-je pas payer en organisant moi-même un voyage de ce genre ? Et si je ne le fais pas ? « Non, il n'y a pas de condition quelconque ».



Une meule pour le grain

Le premier voyage a lieu en juillet et je m'aperçois, à la fin du séjour seulement, que l'Office national du tourisme avait invité au moins 600 personnes de tous les continents, alors que j'ai voyagé avec un groupe d'une vingtaine de personnes, dans un petit bus de 30 places, ce qui m'a permis, en me mettant à l'arrière, de pouvoir admirer et photographier le paysage à gauche et à droite sans gêner personne. Le second voyage a eu lieu en novembre avec 25 personnes de Suisse romande essentiellement, tous des ecclésiastiques. Si

l'itinéraire a été assez semblable, nous avons vu des choses bien différentes, sous un autre angle. Au retour, le responsable de Kultour, dans l'avion, a passé vers chacun avec cette simple question : « Est-ce que ça vous a plu ? » Ma réponse a été un oui très reconnaissant. Réaction de Kultour : « Nous sommes heureux de vous avoir fait plaisir ». Je dois avouer que j'ai été conquis par ces deux voyages ; j'avais vu tant de choses à admirer, à découvrir, à méditer.

### Voyage en Israël (29.04. – 13.05.1990)

Je n'ai pas résisté à l'idée qu'un tel voyage pouvait être enrichissant pour les paroissiens. J'en ai parlé à mes collègues ; l'un a immédiatement réagi en disant qu'en aucun cas il ne me remplacerait si j'organais un tel voyage pendant quinze jours, que ce genre d'activité n'avait rien à voir avec le travail pastoral et que je devrais donc me trouver un remplaçant ou prendre ce temps sur mes vacances. L'autre ne dit rien, donc il n'était pas directement opposé à l'idée.



Lac de Galilée et région de Magdala

Reprenant contact avec Kultour, je décide d'un voyage au printemps 1990, prévois un papier d'information et d'inscription et organise durant l'hiver une série de conférences paroissiales avec cette orientation :

- *Le judaïsme au temps de Jésus*, par le théologien et archéologue catholique J.-B. Livio ;
- *Bible et sionisme*, par le Gd Rabbin Vadnaï, finalement remplacé par le rabbin de Montreux ;
- un *film sur le pays d'Israël*, par un représentant de l'Office du tourisme israélien ;
- *La Bible a-t-elle un sens caché ? la Cabbale*, par le prof. C.-A. Keller ;
- *Le roi Ezéchias et ses ingénieurs* (son fameux tunnel sous la Ville), par moi-même ;

- *Le salut vient des juifs* et l'attitude de Jésus selon Jn 4, par moi-même. Je voulais par-là éviter tout fondamentalisme de la part de ceux qui viendraient avec moi.

Ces soirées sont bien suivies, les inscriptions affluent de la paroisse de Montreux et environs, de Fribourg et même de Pont St Esprit. Il faut finalement limiter les inscriptions à 36, ce qui est déjà beaucoup.

Deux jours avant le départ prévu de Genève avec Swissair, jusqu'à Eilat, Kultour m'informe que Swissair fait faux bond, que le départ le 29 aura lieu à 07h. de Kloten pour Tel-Aviv ! Il faut avertir tous les inscrits, partir la veille et dormir à Kloten ; c'était le début de l'aventure. Enfin, le 29, tous sont dans l'avion d'une autre compagnie.

A peine arrivé sur la terre israélienne, la guide, Léa, nous emmène dans la grande découverte : Qumran, le centre prestigieux Mer Morte, où l'on vient de premier siècle avant J.-C. ; on l'eau est si dense qu'on ne désert de Judée où on passe la forteresse tenue par les 70 ap. J.-C. ; Jérusalem, Jean d'Acre), Nazareth, Cana, traversée du lac de Galilée, d'épisodes divers qui ces noms deviennent tout à localités ont bien changé donc en Judée et en Galilée, c'est le territoire palestinien naissance de l'Etat d'Israël. George nous donne Kamal Farah, un théologien chrétienne depuis les du doigt la coexistence les juifs israéliens. Une



**Ein Guédi près de la Mer Morte**

conduit jusqu'à Ste Catherine, où j'ai pu entrer, difficilement et après de longs palabres menés par le guide, dans la fameuse bibliothèque qui recèle une montagne de trésors littéraires uniques. J'avais pourtant écrit à l'avance afin d'examiner la première traduction du Nouveau Testament en arabe, au

VIII<sup>e</sup> s. La montée de nuit au sommet du Mont Sinaï nous fait découvrir une foule immense qui attend le lever du soleil. Cette excursion dans le désert du Sinaï est impressionnante : sa beauté, sa sobriété, son paysage... L'avion nous attend à Eilat pour le retour en Suisse après 15 jours. Ces quelques lignes sont bien insuffisantes pour relater tout le ressenti, dont témoigne le visage de tous les participants. Le voyage, ponctué de lectures bibliques journalières et de méditations a permis à chacun de mieux situer les récits bibliques, même si des milliers d'années nous séparent du temps, dont parlent l'Ancien et le Nouveau Testaments.



**Jérusalem coin de la muraille sud-est, vallée du Cédron et le tombeau dit d'Absalom**

A ce propos, je tirerai quelques conclusions :



1) Ce voyage a eu un grand retentissement intérieur pour tous les participants. Le texte biblique a pris une dimension nouvelle, non seulement au niveau géographique, mais spirituelle. La lecture des béatitudes au-dessus de Magdala a une autre résonance que dans sa chambre personnelle.

2) J'avais averti les participants que nous ferions un voyage en Israël, non un pèlerinage sur les pas de Jésus. Ainsi à Jérusalem, la "via dolorosa" annoncée comme la rue qu'a suivie Jésus avant sa crucifixion est à 4 ou 5 mètres au-dessus du terrain tel qu'il était il y a 2000 ans. La synagogue de Capernaüm date du III<sup>e</sup> s. ; elle n'est pas celle où Jésus est entré. Nous ne sommes pas allés voir des reliques, mais le pays actuel. A Bethléhem, ce qu'on nous montre comme étant le lieu exact de la naissance du Christ est tout le contraire de ce dont l'Évangile témoigne : les ors et le clinquant de ce qu'on nous montre est à 1000 lieues de la simplicité et du mystère du texte biblique.

3) La relation du pasteur avec les paroissiens prend une autre dimension. Ceux-ci découvrent un pasteur vivant 15 jours avec eux et non pas une heure hebdomadaire. Le contact humain et spirituel s'approfondit ; dans ce sens, un tel voyage s'inscrit parfaitement dans le ministère pastoral et n'est pas seulement un loisir original. La prédication est, non seulement quotidienne et verbale, mais de tous les instants. Le pasteur et les paroissiens se voient sous un autre jour, concret et réel, avec paroles, gestes, rires, réflexions ou questions. L'affection fraternelle mutuelle et la convivialité s'approfondissent.



**Baptistère en Syrie (II<sup>e</sup> s.)**

**Le candidat descend dans l'eau, signe de sa mort et remonte de l'autre côté, signe de sa résurrection.**

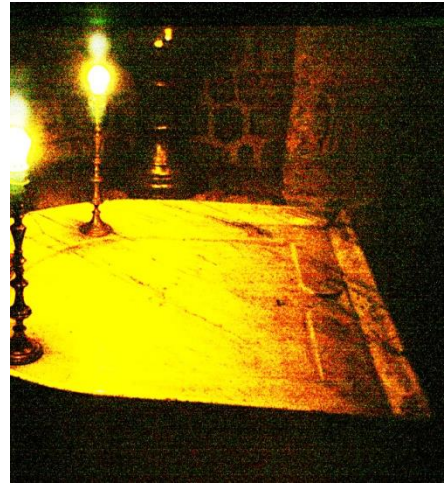
## De l'Euphrate à la mer Rouge (6 – 19 avril 1997)

Les paroissiens ayant manifesté un grand intérêt à ce premier voyage, un deuxième fut mis sur pied. J'avais fait, en 1991, un voyage d'étude passionnant en Egypte et j'ai commencé à réfléchir à un voyage paroissial dans ce pays fascinant. Mais en 1992, un car de touristes a été mitraillé au Caire par quelques fanatiques, ce qui a stoppé toute envie de visiter l'Egypte.

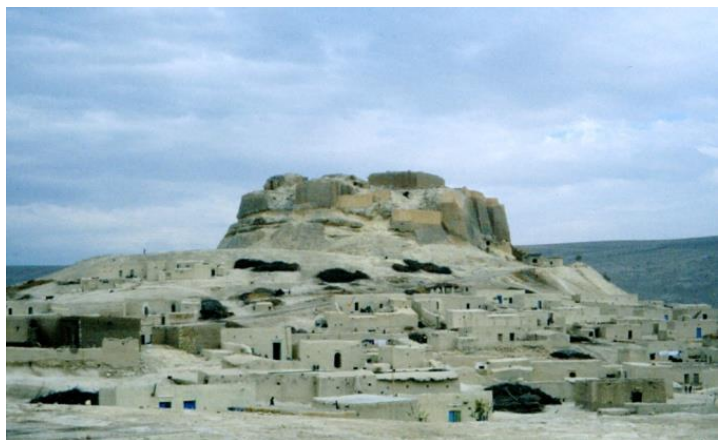
A peine entré en retraite, je fais un autre voyage d'étude en Jordanie et en Syrie. Pourquoi ne pas prévoir un tel voyage dans cette direction ? Je pourrais y consacrer tout le temps nécessaire sans "empiéter" sur le travail paroissial. Cinq soirées préparatoires sont organisées et offertes à la paroisse :

- *Syrie et Jordanie : pays bibliques ?* par moi-même ;
- *Les Eglises chrétiennes existent en terre d'Islam*, par le pasteur J. Matthey, secrétaire du DM ;
- *Point de vue* d'un chrétien d'origine palestinienne par le prof. S. Aldeeb de l'Institut suisse de droit comparé ;
- *La Syrie aujourd'hui*, diaporama, par Kultour ;
- *Le royaume inconnu des Nabatéens et Zénobie, reine de Palmyre*, par moi-même.

Beaucoup de ceux qui avaient fait le voyage en Israël s'en réjouissent ; d'autres encore s'inscrivent et nous voilà partis : 34 participants. Voyage magnifique en avion sur Amman et Damas. Puis Maaloula, village chrétien parlant encore l'araméen, la langue de Jésus ; il y a là un monastère avec un seul moine ; je lui demande de pouvoir vivre un moment de méditation avec chants et prières dans la chapelle ; il me rétorque : « Oui, mais faites vite, il ne faut pas encombrer le lieu ! car il y a des touristes, il ne faut pas les empêcher d'entrer ». Il était plus préoccupé de vendre des tickets d'entrée dans sa boutique. Un groupe d'Américains a chanté avec nous (ils connaissaient la mélodie) ; cette chapelle possède un autel avec un trou pour l'évacuation du sang ; ce genre d'autel a été très rapidement interdit ; lors d'un précédent voyage, j'avais photographié la boulangerie et ses occupants ; j'en ai remis la photo au boulanger, dont le sourire reconnaissant s'est accompagné d'un cadeau : une fine galette de pain toute chaude. Le Crack des chevaliers, le château de Saône vestiges extraordinaires du temps des Croisés ; Ugarit, centre hittite où l'on découvre le premier alphabet ; Alep et son quartier arménien où les maisons ont des sous-sols habitables et communiquant de maison à maison en vue de la fuite par les souterrains ; une église arménienne fut le lieu de notre recueillement. Le gardien revêtit son vêtement liturgique et nous annonça qu'il allait chanter quelques cantiques typiques de son Eglise... et nous avons entendu la mélodie de *A Toi la Gloire* que nous avons repris en chœur. L'Euphrate est un grand fleuve majestueux au-delà duquel on entre en Mésopotamie ; au village du bord du fleuve, une nuée d'enfants nous accostent ; je leur donne les photos prises un précédent voyage ; ils se reconnaissent, heureux et tout excités ; des paroissiens leur offrent des crayons, si précieux pour eux. Palmyre, une ruine merveilleuse



**Autel antique dans un monastère à Maaloula. Il est percé pour l'évacuation du sang.**



**Forteresse antique au bord de l'Euphrate et un village**



de l'Antiquité ; repartant vers le Sud : Jérash, Amman, les châteaux du désert, le Mt Nébo, Pétra, Wadi Rum... Cette sèche énumération ne peut que suggérer le parcours, mais ne rend pas les merveilles visitées. Une fois de plus, la cohésion fraternelle du groupe fortifie la foi de chacun.



Homs (syrie) Système hydraulique pour l'irrigation



Mer Rouge au naturel



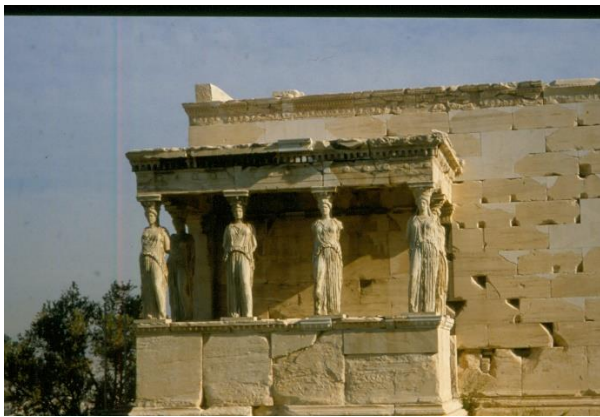
L'impressionnante vallée de l'Arnon « qui est la frontière du pays de Moab » (Nb 22 :36)



## Du premier au dernier pas de l'apôtre Paul en Grèce et en Crète (12- 25 avril 1999)

Comme on pouvait s'y attendre, 21 personnes se sont rapidement inscrites pour ce troisième voyage. Il a été précédé de plusieurs conférences inscrites, elles aussi, dans le cadre de la paroisse de Montreux

- *St Paul, un juif persécuteur devenu apôtre persécuté*, par moi-même ;
- *L'Eglise orthodoxe grecque*, par un professeur de l'Institut orthodoxe de Chambésy ;
- *Des images profanes à l'image révélée*, par M. B. Blatter du Musée Jénisch à Vevey ;
- *Panorama de la Grèce actuelle*, par l'Office du tourisme hellénique ;
- *Paul fut-il le fondateur du christianisme ?* par le prof. D. Marguerat de l'Université de Lausanne ;
- *St Paul, homme de lettres*, par moi-même ;
- *Beautés de la Grèce*, diaporama par Kultour.



F Athènes. Acropole. Cariatides

Le voyage s'est parfaitement déroulé avec l'arrivée à Thessalonique pour aller à Néapolis, point de débarquement de l'apôtre Paul venant de Troas en 50 de notre ère. C'est là son premier pas en Europe ; Philippe est marqué par la conversion de Lydie ; de Thessalonique, Paul doit s'enfuir à Bérée où, dit le livre des Actes, les gens ayant écouté Paul, cherchaient dans les Ecritures pour vérifier si ce qu'on leur disait était vrai. Un détour à Pella, ancienne capitale du Royaume de Macédoine, origine d'Alexandre le Grand ; le Mont Olympe, demeure des dieux ; les Météores, monastères impressionnants sur leurs rochers quasi inaccessibles ; Delphes, Olympie, Sparte et Mistra, Epidaure, Mycènes, Corinthe, Nauplie, Sounion, Athènes ; une nuit en bateau pour atteindre la Crète et gagner Beaux-Ports, dernier pas de l'apôtre qui suggéra qu'on y passât l'hiver, ce qui ne fut pas accepté... et le navire, pris dans la tempête, s'échoua sur l'île de Malte. Rappelons que lors du voyage de Paul en Grèce, aucun édifice chrétien n'existait ! L'aréopage est tout près de l'Acropole (Act. 17 :22).



Beaux-Ports (Act. 27 :8) aujourd'hui, loin du tourisme, même ecclésiastique.

La Grèce, d'où l'Occident est originaire au niveau de la civilisation, de la culture, où l'Eglise est née au milieu du I<sup>er</sup> s., où l'orthodoxie s'est développée pour y être aujourd'hui omniprésente, la Grèce où nous n'avons pas perdu notre temps dans ses stations balnéaires et sur ses îles de rêve, la Grèce nous a permis de faire un voyage en lisant le livre

des Actes des Apôtres et plusieurs passages des lettres aux Philippiens, aux Corinthiens, aux Thessaloniciens notamment.

Les années ont passé depuis lors. Qui irait aujourd'hui en Syrie, en Jordanie, en Israël où le guide a refusé de nous conduire à la cité de David et à ses vestiges à cause des "terroristes" que nous nommons Palestiniens ? Quant à la situation économique et politique en Grèce, elle ne favorise pas un voyage tranquille. Mais la porte de Jaffa à Jérusalem (que je suis allé voir seul, car c'est en territoire palestinien), les colonnes de Palmyre en Syrie, les moulins du Lassithi en Crète, ou l'Agora d'Athènes restent gravés dans la mémoire des participants. Aujourd'hui encore, des paroissiens me disent : « Vous vous souvenez de notre voyage... » citant quelques lieux où nous avons passé.

Ces trois voyages ont aussi marqué mon ministère, ma réflexion théologique, ma compréhension des textes bibliques et mon regard sur les habitants de ce Proche Orient.



**Monastère en Crète, avec son responsable.  
C'est un centre d'apprentissage pour jeunes filles en difficulté avec des ateliers de tissages.**

## LA RETRAITE

Comme ce nom l'indique, la retraite est le temps où l'on se retire du monde du travail qui a été celui de toute la vie active professionnelle. C'est le temps où l'on n'est plus astreint à un horaire pour satisfaire un programme et travailler comme on l'a fait pendant des dizaines d'années ; c'est un temps où l'on peut se reposer, où le réveil ne sonne pas impérativement, parce qu'une nouvelle journée commence avec ses rendez-vous, ses obligations en tous genres. Au cours de son ministère, le pasteur n'a pas timbré en entrant dans son bureau comme tous les ouvriers doivent le faire en entrant à l'usine, mais son travail a bien d'autres contraintes qui ne se limitent pas à huit ou dix heures par jour. La retraite, c'est le temps où cette contrainte disparaît.

La retraite, c'est aussi le moment où l'on est retiré (verbe à la voie passive) de la vie active. Je n'ai pas choisi d'entrer en retraite ; ce fut une obligation. Une année à l'avance, mon employeur, l'Etat de Vaud, m'a signifié que je devais donner ma démission pour la fin du mois de mes 65 ans révolus (dans mon cas, l'Etat s'est trompé de date, mais cela ne change rien au système) Je dirai que cette obligation de sortir du temps du travail pour celui de la retraite est un bienfait. Je ne décide pas que j'arrête mon ministère au service de Jésus-Christ dans l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud. Si j'avais dû moi-même décider qu'à partir de telle date j'arrêtais mon travail, j'aurais eu l'impression de trahir ma vocation, d'abandonner la tâche qui m'était confiée. Je suis entré en retraite, non pas parce que j'étais fatigué d'accomplir mon métier, parce que j'en avais marre, pour reprendre cette expression populaire, ou parce que je me réjouissais d'être enfin libre de mon temps et de mes occupations. Non, je suis entré en retraite parce que j'avais accompli ce que je devais accomplir.

Il fut un temps où il n'y avait pas de mise à la retraite des travailleurs. Aussi bien que le paysan ou le boulanger, le pasteur remplissait son ministère jusqu'à son dernier souffle, dans des conditions plus que précaires à cause tout simplement de l'usure du corps et du psychisme.

Quand je suis arrivé à ma retraite, le 31 mai 1995, je ne m'attendais pas aux conséquences qui s'ensuivirent :

Premièrement, on m'a demandé de poursuivre mon ministère à Montreux dès le 1<sup>er</sup> juin et jusqu'à ce qu'un nouveau pasteur soit installé à ma place. J'en fus stupéfait. Après avoir dû prendre conscience de mon départ et vécu ce temps-là avec une certaine difficulté, après avoir pris congé des paroissiens dans un grand culte heureux et nostalgique tout à la fois, plein de joie et de serrement de cœur, pouvais-je honnêtement remonter en chaire le dimanche suivant et dire aux paroissiens « Je reste » ? Ils se seraient sérieusement posé la question de savoir à quel petit jeu j'étais en train de jouer. « Quoi, il nous dit qu'il part et il reste ? Le culte d'adieu était donc une farce ? » J'ai refusé. Non que je ne voulusse plus exercer le ministère pastoral, mais cette demande me semblait en contradiction avec tout ce que nous avons vécu les mois précédents.

Deuxièmement, la mise à la retraite signifie que tout s'arrête ; non seulement le travail paroissial, mais bien d'autres choses encore ; l'information interne de l'Eglise ne vous est plus envoyée, vous êtes rayé de la liste du corps pastoral actif, dont vous ne faites plus partie. Les différentes Commissions où vous siégiez vous envoient, au mieux, un petit mot gentil de remerciement en précisant que vous n'en faites plus partie, ce qui met le pasteur dans une catégorie à part, car les membres laïcs ne sont pas exclus de ces Commissions à 65 ans ! Il est vrai que j'ai continué à faire partie de la Commission des Droits de l'Homme à Bern pendant quelque temps, mais c'était peu convaincant. J'ai aussi continué à siéger au Conseil de la Fondation de Bois Soleil où je suis à titre personnel et

non en tant que délégué ecclésiastique. Tout à coup, je me suis senti coupé de tout, mais heureusement, l'Eglise n'est pas une usine ! Certaines de ses activités sont publiques. Je suis donc allé au Synode écouter les délibérations. J'y ai trouvé de l'intérêt et il m'est arrivé de rapporter, en assemblée paroissiale, ce que j'avais entendu et compris. Il y a bien un membre du Synode qui doit le faire, mais ce qu'il dit n'est pas toujours complet. Pendant plusieurs années, la personne qui devait le faire m'envoyait son rapport, afin que je le corrige et que je le complète ; nous avions d'excellentes relations d'amitié et de confiance.

Les pasteurs retraités de la région avaient pris l'habitude de se rencontrer huit à dix fois par année. Un groupe, à Vevey, s'était donné le nom de RHUME, ce qui veut dire Rencontre HUMoristique des Ecclésiastiques. Nous avons fréquenté la Faculté en même temps et nous nous connaissons bien. Les épouses en faisaient partie. Nous avons été six couples à peu près du même âge. Ce groupe a disparu avec l'âge, la maladie et les infirmités. Un autre groupe s'est formé et s'est étendu à tous les pasteurs retraités de la région veveysane. Quoique conviées, les épouses ne sont pratiquement pas venues. Une douzaine de ministres retraités se voient mensuellement, mais ce n'est plus humoristique ! Un sujet est présenté par quelqu'un de l'extérieur et mis en discussion. Le temps s'étant écoulé, ces collègues ne sont plus ceux que j'ai connu en Faculté ; ils sont trop jeunes ou viennent de la Môme (Fac. libre de théologie de Lausanne).

Troisièmement, la grande activité publique de l'Eglise est et reste le culte du dimanche matin. Chaque dimanche, nous vivons le culte paroissial ; mais la difficulté pour moi est de ne voir que les dos des fidèles, alors que pendant 40 ans je les ai regardés de face, les yeux dans les yeux. Il y avait une communication intense entre eux et moi. Et tout à coup, je ne vois plus que des nuques ! Que c'est triste de ne voir les gens que de dos. Pour palier cette tristesse, j'ai pris place devant, aux premiers rangs, mais de là je ne les vois plus, je ne sais plus comment ils réagissent. Lorsque je présidais des cultes, j'étais au lutrin, en chaire, à la table de communion, toujours en face d'eux. Il est arrivé que pour la prédication je reste en bas, non au lutrin, mais à l'entrée du couloir central et même m'avançant dans ce couloir. Les paroissiens étaient donc tout près de moi, à portée de main. Ce contact vivant entre le ministre et les fidèles est quelque chose que j'ai eu l'impression de perdre. Je les ai salués à l'entrée ou à la sortie du culte, mais ces salutations personnelles et individuelles ne peuvent être comparées au face à face pendant le culte.

Quatrièmement, je n'ai plus été lié dimanche après dimanche aux cultes paroissiaux dont j'avais la responsabilité. Avec Jane-Mary, nous nous sommes mis à aller au culte dans les paroisses voisines, faisant connaissance avec d'autres communautés paroissiales, d'autres collègues et leur manière de présider le culte, occasions pour nous d'être renouvelés et parfois d'être étonnés. Le renouvellement venait de la profondeur et de la qualité de la prédication ou de la richesse de la liturgie, ou encore du choix judicieux des cantiques. J'ai apprécié la manière dont tel pasteur se comportait : sa diction, sa gestuelle ; ce ne sont que des choses extérieures, mais qui valorisent le contenu. Des lectures bibliques bien choisies ou celles prévues pour le dimanche en question, bien dites, non pas lues avec hésitation, ont une valeur ajoutée. Mais quand le pasteur annonce qu'il n'y aura pas la prière du Notre Père, parce qu'il n'a pas le temps pour cela, qu'il va prendre le train et partir en vacances... je me pose des questions, car là, il y a une valeur enlevée.

Si j'ai refusé de me remplacer moi-même à Montreux après le culte d'adieu, j'ai accepté des remplacements ailleurs, soit pour un dimanche, soit pour quelques semaines. C'est ainsi que j'ai découvert plusieurs paroisses qui m'étaient en général inconnues. Lors de remplacements de deux semaines à quatre mois, selon les nécessités de l'Eglise, j'ai présidé des cultes et fait des visites à partir d'indications reçues, à :



- **Vouvry et le Bouveret.** A Vouvry, le culte a lieu dans une maison pour personnes âgées, tandis que le temple du Bouveret perché sur un rocher domine le Léman.



Temple du Bouveret

- **Palézieux.** J'avais connu le pasteur du lieu, W. Nussbaum, lors de l'Ecole de recrues à Bâle, où nous avons marché et transpiré pendant tout l'été 1951. Je l'ai remplacé lors de son changement de paroisse. Les cultes ont lieu à Palézieux où l'église est bien visible, au bord de la route cantonale ; et au village de **Maracon** de sinistre mémoire pour moi, car il y avait eu mort d'homme quand j'étais enfant, et le bruit de ce drame avait gagné tout le pays. Le nom de ce village était resté gravé dans ma mémoire comme un endroit diabolique. Mais j'ai été fort bien reçu dans ce lieu de culte. Cette horrible affaire n'était plus qu'un vague souvenir pour les paroissiens.
- A la fin de l'année 1996 et début 97, on me demanda une aumônerie dans **l'EMS de Boissonnet** à Lausanne : visite aux résidents et cultes en semaine. Le salon est aménagé avec une paroi mobile, deux volets qu'on peut ouvrir et qui transforment le salon en un lieu de culte. Quelqu'un vient jouer du piano pour accompagner le culte et conduire les cantiques. Les résidents vivent très proches les uns des autres et parfois un peu déconnectés de la réalité. Une dame me dit un jour, toute réjouie, qu'elle va se marier avec un monsieur qui habite aussi dans la résidence. Je fais la connaissance de ce monsieur. Ils veulent un entretien de mariage. Je pense bien qu'un tel événement ne pourra pas avoir lieu, mais je ne veux pas leur refuser un entretien. Au contraire, je leur explique les textes bibliques en relation avec le mariage et leur indique que, dans leur situation, il faut que certaines conditions soient remplies : que leurs familles respectives soient d'accord et que leur tuteur donne son consentement, deux conditions quasi impossibles à réunir. Je ne veux pas qu'ils aient l'impression que "l'Eglise" leur refuse ce qu'ils demandent, que le pasteur leur ferme la porte de leur espérance. Le Directeur a vu de mauvais œil cette démarche et me demanda fermement de ne pas poursuivre sur cette voie. Un ou deux jours plus tard, il m'écrivit une lettre m'informant qu'il est intervenu auprès de ses deux pensionnaires et qu'il n'est plus question de mariage. En retournant à Boissonnet, il m'explique que ma démarche n'était pas la bonne et qu'il a remis les pendules à l'heure : « Peu m'importe, me dit-il, la façon dont ils se conduisent l'un envers l'autre ; je ne les empêche pas d'aller dans la chambre de l'autre. Cela ne me regarde pas, mais le mariage est exclu. Pensez aux questions d'héritage ! Leurs enfants ne toléreraient pas un tel acte ». Je suppose que ce monsieur et cette dame avaient déjà sollicité un précédent aumônier. Je suis bien d'accord avec la conclusion du Directeur, mais l'aumônier doit utiliser d'autres voies que celles de la Direction.
- Durant les premiers mois de l'année 1997, on me demanda d'aller à **Ste Croix**. J'ai fait les trajets en train, souvenir impérissable du temps où la locomotion était à vapeur. Quel plaisir de refaire ce parcours, de surprendre des chamois au-dessus des Rapielles, de plonger sur les gorges de Covatannaz, de retrouver les Sagnes marécageuses. Il y avait sur place trois pasteurs et un diacre. Leur accueil fraternel non seulement pour le colloque de travail, mais aussi à leur table, m'ont donné une vision très encourageante de leur ministère, même si l'un d'eux rouspétait, parce que le tournus des prochains cultes l'obligeait à préparer un nouveau sermon ! Je suis donc allé à **l'Auberson** où je connaissais plusieurs paroissiens qui avaient été membre du Synode missionnaire, à **Bullet**, réputé pour être le balcon du Jura, à **la Chaux** considérée comme la Sibérie de la Suisse. A Ste Croix : trois lieux de culte sympathiques et très différents. La prégnance de l'horlogerie se fait sentir jusque dans la chaire : il y a, à droite du pupitre, une sorte de petite coupe bien rembourrée qui permet au pasteur d'y déposer sa montre de poche. C'est un confort très original et en même temps un rappel au président du culte de ne pas s'allonger au-delà du convenable. Il

y a aussi des visites à faire ; à l'hôpital, où le médecin chef est un homme affable et bien connu dans l'Eglise vaudoise comme à la FEPS à Bern ; c'est Paul Schneider. Il m'oriente sur mes visites et je commence par le groupe des personnes âgées dans le bâtiment de l'hôpital. Ce groupe a un animateur ; j'arrive, il annonce qu'il va céder sa place au pasteur. C'est un bon moment de convivialité. Je passe dans un autre EMS sur la route des Rasses ; je sais qu'il y a là quelqu'un qui me connaît, mais que je n'ai pas revu depuis des décennies, Ernest Despland. Il a été très longtemps jardinier, domicilié à Ste Croix, juste en aval de la gare. Sa femme, Clara, étant décédée, il est entré dans cet EMS. A peine suis-je entré dans la chambre commune qu'il m'aperçoit et s'exclame « Ah ! Biga ! » (c'est mon petit nom, inventé par ma sœur Suzi). Un bon moment de joie et de prière pour toute la chambrée. Ernest n'était pas un pilier d'église, mais il est tout heureux de me revoir et c'est réciproque. Je n'oublie pas non plus Gisèle, enfant des Tattets - la Côte-aux-Fées, mariée à un notable qui fut syndic. Il y a bien sûr d'autres visites à des inconnus qui m'ouvrent leur porte pour quelques minutes terminées par la lecture de la Bible et une prière de reconnaissance pour tous les bienfaits reçus, et d'intercession pour la famille, la paroisse et le monde dans lequel nous vivons.

- En automne 1999 hiver 2000, on me demande dans la paroisse de **Bex** où un pasteur vient de partir pour l'Amérique. L'autre pasteur titulaire ne peut pas tout assumer à lui seul. Il y a des cultes à Bex, **Gryon, Lavey, St Maurice**, commune valaisanne rattachée à la paroisse vaudoise. A Gryon, je découvre parmi les fidèles deux professeurs de théologie, l'un de la Faculté universitaire, l'autre de l'ancienne Faculté libre. A St Maurice, le culte a lieu dans une résidence pour personnes âgées, institution catholique-romaine sauf erreur, et hospitalière pour le culte réformé. J'ai fait des visites à Bex. Un jour, je sonne à l'extérieur de l'immeuble chez un paroissien qui m'ouvre la porte d'entrée depuis chez lui. Je peux donc pénétrer dans l'immeuble, mais où loge-t-il ? Il fait beaucoup trop sombre pour me repérer. Je sonne au hasard à une porte qui s'ouvre. La dame a un air interrogateur. Je lui dis qui je suis et où je souhaite aller. « Ah, me dit-elle, vous êtes pasteur ? eh bien, avant d'aller chez lui, entrez me faire une visite ». Au bout de vingt minutes environ, la visite terminée, elle m'indique où loge celui que je cherche, un homme handicapé en chaise roulante. Il me reçoit étonné : « Comment se fait-il que vous n'arriviez que maintenant ? il y a au moins une demi-heure que je vous ai ouvert et que je vous attends ». Il faut que je lui explique comment j'ai été intercepté.

Il y a aussi des études bibliques à Bex ; mon collègue m'y a associé. Le thème s'attache au foisonnement religieux tel qu'il apparaît dans le livre des Actes des Apôtres, par exemple à Lystre (Ac 14) où la population prend les apôtres pour des dieux et veut leur offrir des sacrifices, ou à Ephèse (Ac 19) où il y a des exorcistes juifs qui croient pouvoir accaparer les dons de guérison des apôtres, et où une émeute éclate pour soutenir la déesse Artémis contre la prédication des apôtres. 15 à 20 personnes suivent ces études hebdomadaires.

Chaque semaine, je prends le train pour présider les cultes à la Résidence de Bex. C'est pourquoi l'organiste, Mme Plumettaz, vient me chercher à la gare et me conduit dans cet EMS. Mme Plumettaz est d'une ancienne famille de Bex. Comme le monde est petit ! Mme Plumettaz n'est autre que la belle-sœur de l'organiste de Pont St Esprit. Je lui demande si je peux rendre visite à sa belle-mère : « Bien sûr, me dit-elle, mais il faut que j'aille d'abord lui demander si elle agrée votre visite ». J'attends dehors, Elle revient et me dit : « Elle vous attend ». J'entre dans une grande demeure, avec un escalier imposant. On me salue au rez-de-chaussée supérieur, et comme je monte plus haut, voici que Mme Plumettaz mère vient à ma rencontre ; une dame fort âgée qui me précède dans les étages. On entre dans son appartement construit dans les combles, avec les poutres bien visibles et un pan de mur mansardé. Tout est clair et magnifiquement aménagé. Nous passons une bonne demi-heure, parlant de la famille, de l'Eglise, de sa fille à Pont St Esprit, de sa belle-fille... Quand je redescends, celle-ci m'attend pour me reconduire à la gare.

Lors du dernier culte présidé à Bex, le président du Conseil de paroisse, au moment des annonces, prend la parole pour me remercier et il accompagne ses mots aimables d'un cadeau : quelques bouteilles de vin du cru.

- En 2001, le pasteur de **Vuillerens** est en congé prolongé de maladie. Mon ancien collègue de Montreux, le pasteur H.-M. Rochat, y a déjà passé plusieurs semaines et il faut que je prenne la relève. Il me fait faire un tour de paroisse : Vuillerens avec l'église paroissiale, **Clarmont, Romanel, St Saphorin, Colombier**, à desservir le dimanche à raison de deux cultes par dimanche, plus des visites auprès de personnes âgées selon une liste qu'il me remet. C'est une belle région entre Morges et Cossonay que je ne connais pas, mais que je me réjouis de découvrir. Or, la première chose que je découvre, c'est que l'on a déjà prévu des présidents de culte pour tous les prochains dimanches. Je téléphone aux ministres concernés, à commencer par un diacre. Je conçois fort bien que nous collaborions et qu'elle prenne toutes les parties de la liturgie qui sont du ressort du diacre. Cependant, mon entretien téléphonique tourne court : « Ou bien c'est vous, ou c'est moi » me dit-elle. Je lui réponds que dans ces conditions, c'est moi, puisqu'on m'a sollicité précisément pour cela. En appelant un autre collègue, celui-ci me dit : « Tant mieux, je n'aurai pas besoin de me déplacer ».

Le président du Conseil de paroisse m'a demandé d'être présent à une séance pendant ce temps de remplacement. Il reconnaît que sa demande m'obligera à rester sur place ; ce que j'accepte très volontiers. A l'issue de la séance, il est prévu une fondue au fromage, ce qui est très convivial. Une fois les délibérations terminées et pendant qu'on prépare la table pour le repas, le président me dit : « Voilà, la séance est terminée ; ce n'est pas trop tard, vous pouvez disposer ». Je suis interloqué et lui réponds que je participerais volontiers à la fondue, dont le fumet remplit déjà la salle, que je ne crains pas de rentrer un peu plus tard dans la soirée. Les autres personnes présentes n'ont heureusement pas entendu notre conversation particulière, car elles étaient déjà dans le brouhaha qui suit normalement une séance, avant de passer à autre chose.

- Dans le courant de l'année, je lis une annonce qui offre le presbytère du **Cap Ferret** près d'Arcachon avec les cultes à présider durant trois semaines en septembre. Je réponds à cette annonce. Nous sommes partis pour le Sud-Ouest par Toulouse, Bordeaux. Tout semblait bien organisé : Quelqu'un avait la clé sur place ; j'avais son adresse et son N° de téléphone portable. De Fons-sur-Lussan, il y a plus de 700 km à parcourir. Nous arrivons en fin d'après-midi. Je téléphone... et j'entends le répondeur disant que mon correspondant n'est pas atteignable maintenant. J'ai



Temple du Cap Ferret

beau réessayer, c'est toujours la même réponse. Je pars à la recherche de son domicile ; quelqu'un me demande ce que je cherche « Monsieur un Tel » dis-je. « Oh ! il n'est pas ici ; peut-être le trouverez-vous là-bas » et il m'indique le mieux possible où il faut aller. Je marche dans le sable parmi les cabanons, trouve le sien, mais il n'y a personne. J'aperçois sa boîte aux lettres, griffonne quelques mots sur un papier que je glisse à moitié dans sa boîte, de sorte qu'on voie mon message. Une ou deux heures plus tard, quelqu'un arrive : « J'ai trouvé votre papier. J'ai laissé mon portable quelque

part, mais je ne sais pas où... la clé est cachée ici, vous ne le saviez pas ? ». Il soulève une planche et me tend la clé avant de disparaître dans la nuit tombante. Nous avons donc pu entrer et dormir à l'intérieur du presbytère.

A vrai dire, en septembre, la saison touristique est terminée, il n'y a plus de vacanciers. Tous les magasins sont fermés. Heureusement, une poissonnerie fonctionne encore et une superette. Deux ou trois personnes sont apparues pour le culte.

Je suis allé rendre visite au curé. Il était en train de lire un gros livre et me dit : « Vous connaissez la Bible Bayard ? » « Non » lui dis-je, stupéfait qu'un prêtre catholique-romain lise une traduction inconnue de moi ! « Oui, me dit-il, elle vient de paraître et ça m'intéresse d'examiner cette nouvelle

traduction ». Nous étions à Fons depuis le printemps et n'avions pas pu suivre les événements littéraires de l'été et la parution de cette Bible. Nous avons eu une petite conversation.

Nous avons traversé la baie d'Arcachon en bateau pour nous rendre en ville. Arcachon a une ville Haute et une ville Basse. En nous promenant, nous entrons dans une librairie et tout à coup, quelqu'un entre en courant, s'adresse au libraire en lui criant presque : « La troisième guerre mondiale vient de commencer ! Regarde vite la Télé ! New-York a été attaquée ». C'est le 11 septembre, vers 16h. De retour au Cap Ferret, nous essayons d'allumer la télévision, mais tout est brouillé. Le presbytère est dans un trou et les ondes doivent mal y arriver.

Nous avons bénéficié d'un très beau temps ; en longeant la plage, nous avons considéré les ruines du "Mur de l'Atlantique", une série de fortins en béton armé plus ou moins enfoncés dans le sable et tout de guingois, dans un grand silence ponctué par les vagues venant mourir à quelques mètres de ces fantômes de 1942-43.

- En 2003, une autre annonce retient mon attention : l'Eglise réformée de **Monaco-Menton**



Temple de Monaco

cherche un pasteur suppléant au titulaire. Je m'inscris sans plus tarder et offre mes services pour les mois de mars et d'avril. Un monsieur Bertholet de Prilly me téléphone pour prendre rendez-vous. Il habite à Monte Carlo. Il a pris des renseignements sur moi auprès du pasteur Claude Bridel, son voisin à Prilly, qui l'a convaincu que je pouvais être acceptable. Le 1<sup>er</sup> mars, nous partons par Turin et Savona. M. Bertholet nous attend à la sortie de l'autoroute et nous conduit rue Notari, au complexe paroissial de Monaco : l'église est bien visible ; c'est un bâtiment moderne, l'intérieur est clair et spacieux ; un appartement en demi-sous-sol possède une cuisine bien aménagée. Etant donné l'architecture, les fenêtres du demi-sous-sol sont collées au plafond. M. Bertholet est un homme prévenant, trop peut-être aux yeux de Jane-Mary. Il nous montre tout et veut porter nos bagages. Pour la voiture, il s'est arrangé avec le Directeur de la Police et nous remet une autorisation permettant de stationner sur l'une des places réservées à la Police, pour autant qu'elle soit libre.

Le culte a lieu alternativement à 10h. à Monaco et à Menton pour moi et pour le titulaire qui n'apprécie que modérément l'arrivée de ces intrus qui l'empêchent de jouir de l'appartement. Mais, au moins, les deux cultes ont lieu à 10h., ce que le Conseil presbytéral veut. A Monaco le culte est bien fréquenté. L'organiste, un professeur d'orgue du Conservatoire de Nice, participe pleinement au culte et joue en choisissant admirablement ses pièces en fonction de l'année liturgique : « La présence du Christ invisible pendant le culte... c'est extraordinaire... » dit-il. A Menton, le temple est à côté de l'Hôtel de Ville, donc en plein centre. Le bâtiment comporte l'appartement du pasteur et, au premier étage, le lieu de culte. L'organiste joue bien, mais dans une tout autre mentalité que celle du professeur de Monaco. Elle a mis les choses au point entre elle et moi : « Quand vous entrez dans le temple, j'attaque ». C'est ainsi qu'elle a attaqué lors de tous les cultes que j'ai présidés.

Nous avons joui d'un beau temps presque tous les jours. C'était encore la Fête du Citron à Menton. Des paroissiens nous ont offert des billets d'entrée. A Monaco, par des ascenseurs creusés dans la montagne, on peut atteindre le jardin exotique sans difficulté et de là, la vue est splendide sur la ville, le Rocher, la mer. La visite du Rocher est incontournable. J'y ai vécu une cérémonie très particulière le jour de Vendredi Saint : la procession du Christ mort. Au soir tombant,



les lampadaires de l'éclairage public s'allument, mais ils sont enveloppés d'un voile noir. La foule silencieuse se tient sur les trottoirs ; les gendarmes sont partout comme d'habitude. La procession comporte comme toujours tous les corps ecclésiastiques, les sociétés religieuses avec leurs enseignes. Après le défilé des deux tiers de la procession, vient la statue de la vierge grande nature, portée par une confrérie ; la plupart des gens se prosternent ; le gendarme, à côté de moi, prend la position ; puis vient, couché sur une civière de bois, un Christ en bois, en forme de cadavre, vaguement recouvert d'un linceul. Le silence est impressionnant. Et c'est la fin de la procession qui est arrivée de la rue côté port, qui passe devant le palais, et repart par la rue côté ouest pour aboutir à la cathédrale, où peu de gens entrent à part ceux de la procession. Ce fut, me semble-t-il une soirée pleine de dévotion, mais... assez particulière.

Nous avons visité Nice et le Musée Chagall et assisté au Corso sur la Promenade des Anglais. A la fin de notre séjour monégasque, nous avons regagné Fons dans sa garrigue pour y passer l'été ; deux mondes totalement différents.

- A la mi-décembre 2005, je reçois un coup de téléphone du président du Conseil synodal fribourgeois me demandant de commencer dès demain, si possible, un remplacement à **Châtel St Denis** : la paroisse vient de se séparer de son pasteur titulaire dans de très mauvaises conditions et le Conseil de paroisse a démissionné en bloc. Deux jours plus tard, au pied levé, je suis à Porsel pour la fête de Noël des enfants et des parents. La fête a lieu dans la grande salle communale. Il fait très froid, les routes sont verglacées et il vient beaucoup de monde, environ 200 personnes. Les monitrices ont préparé un programme en catastrophe, on a installé un piano pour l'organiste. Le président du Conseil démissionnaire me dit quelques mots sur la situation malheureuse de la paroisse. Il me dit encore que le pasteur avait prévu pour le 24 décembre (on est le 17) une fête de Noël pour les catéchumènes, mais que cela n'a aucun sens, car tous sont là aujourd'hui ; que précédemment, le 24 au soir, il y avait un service de préparation à Noël, mais qu'il ne se considère pas en mesure de me suggérer quoi que ce soit : il est démissionnaire. Il me laisse juge de ce programme inadéquat. Je sens bien à quel point tout cela est lourd pour lui. Je préside cette fête de Noël et commence par me présenter : ancien pasteur à Fribourg et appelé par le Conseil synodal ensuite du départ du pasteur de Châtel St Denis. La soirée se passe bien ; les enfants chantent et récitent ; ils miment une scène de Noël. J'annonce enfin que la fête de Noël prévue le 24 à 18h. au temple n'aura pas lieu, mais qu'elle est remplacée par un service de la nuit de Noël à 22h. Il y a un après culte à l'arrière de la grande salle, vraiment très grande, et je salue chacun à la sortie. Je reçois quelques réflexions plus ou moins amères, ce qui m'attriste ; quelques personnes me disent avoir quitté la paroisse pour rejoindre une communauté évangélique "puisque dans l'Eglise on se comporte comme ça". Je n'ai pas pu savoir si c'était des paroissiens attachés au pasteur et scandalisés par sa mise à la porte ou si le scandale venait de l'attitude incorrecte du pasteur.

Le 24 décembre, une vingtaine de paroissiens sont au temple pour se préparer à vivre Noël. Il y a chants, prières, lectures bibliques et les dernières lueurs de la couronne de l'Avent. Demain, ce sera la fête de la Nativité en communion avec toute l'Eglise occidentale (nos frères orthodoxes fêtent l'événement de l'incarnation, de la Parole faite chair, le jour de l'Epiphanie). Cette heure de culte est une heure fervente et recueillie. Le concierge a tout préparé consciencieusement. C'est un homme affable, plein de prévenance à mon égard. Alors que nous sommes encore à la sacristie, il me dit : « Vous avez bien fait, à Porsel, d'annoncer que la fête de 18h. était annulée. Je suis venu guetter à 18h. pour voir si des catéchumènes allaient venir, mais personne n'est venu et vous voyez, maintenant tous les paroissiens sont là, comme chaque année. Ah ! encore, à 18h. la voiture du pasteur est venue faire un tour pour voir... et il est reparti ». Je lui dis : « N'y a-t-il vraiment pas une possibilité de réconciliation avec ce pasteur et sa femme ? Ne pourrait-on pas avoir encore une espérance ? ». Il me répond : « Voyez-vous, s'il revient, c'est moi qui pars » avec un sourire triste et sérieux, avec un visage qui en dit plus long que toutes ses paroles. Cette situation est d'autant plus dramatique que nous sommes dans le temps de Noël, où l'on devrait pouvoir se retrouver devant Celui qui est venu pour ôter le péché du monde.

La paroisse a été mise sous la tutelle de l'Eglise cantonale en attendant l'élection d'un nouveau Conseil de paroisse. M. Paul Schneider a été nommé tuteur et rien ne peut être décidé sans lui. Membre des autorités de la FEPS, il sera respecté. C'est l'homme qui convient.

Le matin de Noël, les paroissiens sont nombreux. M. Schneider est aussi là, venu de Ste Croix ; c'est lui qui explique ma présence. Il est du reste souvent revenu pour le culte. Chaque fois ou presque, il prend la parole pour toutes sortes d'annonces administratives, afin que les fidèles soient tenus au courant de la marche de la paroisse. Il a aussi un mot d'encouragement.

Janvier, février ont passé. J'ai eu un ou deux services funèbres à présider dans les villages de la paroisse. L'église du lieu a été fraternellement ouverte pour la famille protestante en deuil et beaucoup de catholiques ont assisté au service.

Assez souvent, le culte à Châtel St Denis est suivi d'un après-culte, dans une salle sous le temple. Le complexe paroissial est très bien aménagé avec tous les locaux nécessaires, y compris le secrétariat paroissial. L'appartement du pasteur fait partie du complexe. Il y a aussi plusieurs places de parc pour les voitures.

Un dimanche, à l'après-culte, un paroissien d'origine catholique ayant épousé une protestante, me dit : « J'ai été réconforté par vos prédications. Après tout ce qui s'est passé dans la paroisse, j'avais bien l'intention de tout plaquer, mais vous m'avez réconcilié avec l'Eglise et la paroisse ». Il me disait cela avec un visage qui reflétait la profonde blessure intérieure qu'avait provoqué cette catastrophe paroissiale, mais en même temps, son visage était apaisé. Voilà comment intervient le St Esprit. A travers mes mots, à travers toute la liturgie, à travers la simple action humaine d'un pasteur qui n'est là que pour quelque temps ; le Seigneur Dieu travaille, agit, console, encourage, guérit et remet debout ceux qui vacillent. Le Ps 145 proclame *L'Eternel soutient ceux qui tombent*. Plus encore, il relève ceux qui sont tombés, comme le Bon Samaritain de la parabole (Lc 10 :34).

L'organiste, Mme Pasche d'Oron, est une personne charmante. Si je lui communique les cantiques à l'avance par téléphone, je m'assure le dimanche matin que tout est en ordre et nous nous disons quelques mots, je lui parle de la paroisse de Bagnols, Pont St Esprit... et elle m'interrompt : « Pont St Esprit ? mais c'est ma cousine qui y est organiste ! » Je ne m'attendais pas à un tel rapprochement.

Un peu plus tard, en mars, lors des annonces, une paroissienne se lève et dit : « Cet après-midi, à la Collégiale de Neuchâtel, il y a la consécration de celle qui deviendra notre pasteure ». J'en suis tout surpris et heureux et décide de continuer ce dimanche en allant jusqu'à Neuchâtel. Une foule est rassemblée dans la Collégiale. Le culte se déroule, solennel et festif à la fois. Après l'acte de consécration, je vois tous les ministres de l'Eglise, en robe blanche, pasteurs et diacres, s'avancer vers les nouveaux consacrés pour leur tendre la main dans un magnifique geste d'accueil. Dans l'après-culte qui suit et qui fourmille de monde, je réussis à m'approcher de cette jeune femme, future pasteure à Châtel St Denis. Je la félicite et lui souhaite la bénédiction de Dieu sur son futur ministère.

Nous allons partir pour Fons-sur-Lussan ; lors du dernier culte à Châtel, M. Schneider me dit quelques mots aimables et ajoute : « Vous saluerez, de la part de cette paroisse, celle dans laquelle vous allez en France », ce que je ne manquerai pas de faire le dimanche suivant. A la fin de l'été, nous allons au culte à Châtel ; la nouvelle pasteure préside le culte et nous la saluons en y ajoutant les fraternels messages des protestants du Midi pour toute la paroisse.

- Au cours du printemps et de l'été que nous passons dans le **Midi de la France**, il est prévu que je préside un, deux ou trois cultes soit à Fons, soit à Lussan soit à Bagnols-sur-Cèze, Pont St Esprit ou Bourg St Andéol. La paroisse de St Ambroix sait aussi m'appeler pour un culte à St Ambroix, aux Mages, à Bessèges ou à Peyremale. Selon la remarque d'un pasteur d'Uzès, on fera appel à moi comme bouche-trou, également dans le Consistoire de l'Uzège. La plupart du temps, ces services sont programmés à l'avance et on convient du jour. Je peux donc prendre contact avec l'organiste et tout se passe dans une ambiance pleine d'amitié, puisque nous nous connaissons de longue date. Bien souvent nous sommes invités à manger à midi chez un paroissien, ce

qui prolonge la cordialité dénuée de toute prétention. Notre hôte ajoute deux couverts à la table habituelle et la conversation va bon train.

Il arrive aussi que nous allions au culte, chaque dimanche, comme paroissiens tout simplement. L'heure du culte arrive, mais personne ne vient pour le présider ! Pourquoi ? Mystère. Le tableau des cultes avait prévu quelqu'un, mais ce quelqu'un n'est pas là. Me voici donc dans la situation du pas-



Temple d'Uzès

teur bouche-trou. Et le miracle a lieu : Le culte du Seigneur est célébré avec toute la liturgie récitée, les chants, les lectures bibliques lues dans la Bible ouverte sur la table de communion, avec une prédication adaptée à la situation. Un tel exercice ne va pas de soi. Les paroissiens me disent : « Vous avez l'habitude, ce n'est pas compliqué pour vous ». C'est vrai que 40 ans de pratique aident dans ces cas-là, mais la présidence du culte demande toujours une préparation qui dépasse largement celle du paroissien qui se rend au temple. Présider le culte est quelque chose de trop important, ce qui interdit tout laisser-aller. On n'ouvre pas le recueil de chants au hasard, on ne pique pas dans la Bible n'importe quel verset, on ne doit pas balbutier quelques phrases en guise de prédication. En réalité, que ce soit au pied-levé ou après une préparation correcte dans les jours précédents, le culte n'est culte que dans la mesure où le St Esprit agit dans le cœur des fidèles et dans celui qui préside. Seulement, il ne faut pas se reposer sur l'efficacité du St Esprit pour négliger la préparation du culte. Croire que le St Esprit agit et que celui qui préside peut négliger sa préparation, c'est se moquer de Dieu. Un tel président est indigne de l'être.

Il est arrivé que mon voisin arrive un vendredi en fin d'après-midi me demandant de téléphoner au numéro qu'il a écrit sur un papier. Je vais à la cabine, j'appelle... et c'est le répondeur qui m'invite à "laisser un message après le bip sonore". C'est inutile, puisque je ne sais pas qui souhaite me contacter, ni pourquoi. Je retourne chez mon voisin qui me suggère d'essayer depuis chez lui. Je peux enfin entrer en contact avec quelqu'un. Il s'agit du culte de dimanche à Bessèges (env. 30 km) où on attend un groupe important de Hollandais, environ 40 personnes, on tâchera de trouver un interprète, mais on n'a pas de pasteur. J'accepte évidemment ; seulement, la préparation sera courte. Heureusement, dimanche dernier, j'ai déjà présidé un culte et je pourrai reprendre des éléments déjà mis au point, notamment la prédication. Tout le samedi se passe en préparation matérielle et spirituelle. 40 Hollandais, plus les paroissiens de Bessèges... Sans doute, les Hollandais seront plus nombreux que les fidèles de l'endroit. Et puis, y aura-t-il effectivement un interprète ? capable de traduire correctement les subtilités du langage chrétien, de traduire les textes bibliques et liturgiques ? Il faut que je puisse mettre sous ses yeux, par écrit, tout ce qui sera dit. Faut-il prévoir une traduction simultanée ou faire un résumé de ce que je dirai ? Il faut donc que je mette au point toutes ces questions techniques, ouvertes sur plusieurs possibilités d'exécution. J'ai sans doute l'habitude de cultes en plusieurs langues avec un ou plusieurs interprètes, mais je les connaissais et savais leur méthode. Et ces Hollandais, qui sont-ils ? Sont-ils venus pour un congrès ? pour des conférences culturelles ou économiques ?

Le dimanche matin, j'arrive à Bessèges suffisamment tôt. Peu à peu des paroissiens arrivent et préparent un apéritif au fond du temple. Je vois l'interprète ; c'est une dame ; je lui demande si c'est son métier ; « Non, dit-elle, mais je fais cela de temps en temps ». L'a-t-elle déjà fait pour un culte ? « Oui, c'est quelque chose que j'ai fait ». Elle ne m'a pas l'air très professionnelle. Cependant, les

Hollandais arrivent et que vois-je ? Une colonie de vacances, des enfants, des adolescents avec quelques parents et même un bébé ! Ils sont bien 40, mais c'est toute une jeunesse. Ils prennent place dans le temple, assis en arrière, respectueusement. 5 à 6 paroissiens sont noyés au milieu d'eux. On avait préparé une table devant pour l'interprète et moi. Je commence par proposer une alternative à cette jeune assemblée : ou bien j'avance la table dans le couloir central, ou bien vous venez prendre place en avant ; ce qu'ils font avec un joyeux sourire silencieux. Ensuite, je leur chante la première phrase des cantiques choisis, des psaumes bien sûr, car les Hollandais les connaissent particulièrement bien, et un ou deux cantiques de la grande tradition réformée ; ils font signe que oui, amusés par ma méthode. Comme je le fais souvent, je leur distribue une douzaine de petits papiers, où j'ai noté les différentes lectures bibliques qu'ils pourront suivre dans leur Bible, puisque les Hollandais viennent au culte avec leur Bible : le psaume d'entrée, les trois lectures, le texte introduisant la prédication. Ceux qui reçoivent un papier se dépêchent de chercher les textes dans leur Bible tout en communiquant le contenu du papier à leurs voisins qui n'en ont pas reçu. Ces quelques secondes de recherche et de concentration sont impressionnantes. Le bébé est dans les bras de sa maman ; d'autres petits enfants de 5 à 6 ans sont assis avec leurs parents ; les adolescents jusqu'à 19-20 ans remplissent les bancs.

Alors la liturgie peut commencer, dans un grand silence. Ce que j'ai préparé est plutôt pour des adultes, mais la forme que j'y mettrai aidera beaucoup à comprendre le fond. Je laisse la plupart de mes papiers sur la table, à portée de l'interprète qui intervient après chaque phrase de la liturgie, mais qui lit les lectures bibliques dans sa Bible hollandaise. Je commence par réciter le Prologue de Jean que l'interprète traduit ensuite en entier dans sa Bible hollandaise ; puis vient un psaume chanté et ainsi de suite ; l'assemblée semble ne pas avoir de peine à suivre, car cette jeunesse est habituée au culte réformé et à son déroulement qui est le même en Hollande, en Suisse est ailleurs dans le monde. Chacun sait qu'à tel moment on en est : au rappel de la Loi, à la confession des péchés suivie de l'annonce du pardon et des paroles de grâce. Cette connaissance du culte facilite grandement la compréhension intellectuelle. La prédication reprend le Prologue johannique. J'avais tout écrit, mais devant cette assemblée, il faut parler directement, les yeux dans les yeux, sans la barrière d'un papier. La traduction prend beaucoup de temps ; il faut donc, non pas raccourcir, mais agir de telle manière que l'essentiel soit proclamé : la Parole éternelle de Dieu... venue dans le monde pour éclairer tout homme... est devenue chair... Faire sentir à chacun le mystère de cette Parole qui retentit *au commencement*... au moment du premier acte créateur... Parole devenue homme en Jésus-Christ... le Christ déjà présent dans la Parole qui dit *Que la lumière soit !* (Gn 1). Jésus-Christ la lumière du monde... Celui qui était, qui est et qui vient... Quel panorama de la Bonne Nouvelle ! Quelle dimension, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer ! La prédication aurait pu durer plus longtemps, mais il ne faut pas abuser de l'attention de toute cette jeunesse qui écoute, attentive. Je termine par une petite histoire : Aux premiers siècles de l'Eglise, il y avait dans les déserts d'Egypte et de Syrie, des ermites, des moines vivant tout seuls. Un jour, l'un d'eux reçoit la visite d'un jeune homme, candidat moine ; celui-ci vient chercher conseil ; comment faire pour devenir un bon ermite ? Le vieux moine lui propose de méditer le Prologue de l'évangile selon Jean. Six mois plus tard, ce jeune ermite revient trouver son vénérable maître et lui dit : « Voilà, j'ai médité le Prologue durant ces six mois. Comment continuer maintenant ? » Alors le vieil ermite lui dit : « Tu as commencé à méditer le Prologue pendant ces six mois, tu vas continuer à le méditer et tu reviendras me voir dans six ans ». J'ai ajouté encore quelques mots : « Je n'ai fait qu'une toute petite introduction à ce Prologue aujourd'hui. Reprenez donc ce texte (Jean 1 :1-18) et méditez-le ces six prochaines années ! » L'Amen final fut un grand éclat de rire.

Un paroissien m'a dit lors de l'apéritif : « Puisque vous n'avez pas pu tout dire aujourd'hui, revenez une autre fois pour la suite ». Un Hollandais m'a demandé si je savais toute la Bible par cœur ; il avait été impressionné par la récitation, qui donne au texte une tout autre dimension. A midi, nous avons été invités par la Présidente du Conseil presbytéral et avons mangé sous la tonnelle en compagnie de l'interprète qui avait bien accompli sa mission.



Au cours des années de retraite et en plus des remplacements plus ou moins longs effectués,



**Eglise de Rougemont**

j'ai passé un peu plus de 50 dimanches à présider des cultes dans l'Eglise vaudoise en débordant un peu sur le Valais et le canton de Fribourg ; en France, également un peu plus de 50 dimanches ont été consacrés à présider des cultes. Je l'ai toujours fait avec joie, heureux de pouvoir ainsi rendre visite à une assemblée de chrétiens réunis pour vivre une heure de culte avec un ambassadeur du Christ venu d'ailleurs.

Je ne me souviens pas d'avoir eu quelque difficulté que ce soit, sauf une fois. C'était à Chexbres. Il y avait le culte de 10h. à présider. Tout s'est bien passé jusqu'à ce que le lecteur vienne au lutrin pour les lectures bibliques. J'étais à côté de lui, debout ; et tout à coup, je tombe évanoui. L'assemblée est tout émue. Au bout d'une ou deux minutes, le temps que le sang revienne irriguer mon cerveau, étendu par terre, j'ouvre les yeux et je vois un cercle de visages qui me regardent. Au-dessus de leurs têtes, je remarque le plafond de l'église qui me semble très haut. J'avais renversé le lutrin en tombant et cassé mes lunettes. J'essaie de remonter en chaire, mais c'est inutile. On m'accompagne à la sacristie. Un

collègue qui était dans l'assemblée a déjà pris le relais à la table de communion pour la célébration de la sainte Cène. Une paroissienne que je connais bien me ramène en voiture à la maison à Clarens.

Deux ou trois dimanches plus tard, le secrétariat de l'Eglise me demanda de présider le culte à Chexbres. J'y retourne sans la moindre inquiétude et après la salutation apostolique, je rappelle à l'assemblée que la résurrection n'est pas un vain mot, ni un mythe, mais une réalité, dont je suis le témoin aujourd'hui.

Cette activité ecclésiastique me semble un bienfait pour les pasteurs retraités. On vient en aide aux collègues en difficulté, à ceux qui partent en vacances. On est encore au service de l'Eglise qui a la charge d'assumer la continuité dans la vie des paroisses. Mais le pasteur retraité doit se rappeler qu'il est en visite dans la paroisse qui l'accueille comme quelqu'un de passage. Il ne doit pas ignorer qu'il n'est pas le pasteur de la paroisse. Il n'a pas à



**Château d'Oex, église paroissiale sur la colline.**

modifier quoi que ce soit dans l'ordre établi par la paroisse. Le secrétariat de l'Eglise est parfaitement clair à ce sujet et joint à l'ordre de mission un certain nombre de règles de déontologie. Le pasteur remplaçant s'en tiendra aux habitudes de la paroisse et ne prendra aucune initiative intempestive qui pourrait conduire à un changement dans l'ordre établi. L'Eglise n'est certes pas opposée à une

évolution quant à la manière de vivre le culte, mais ce n'est pas au pasteur d'un dimanche à imposer des modifications (par exemple : exiger que la sainte cène soit célébrée ce jour-là, ou décider de l'affectation de l'offrande).

Aller dans les Alpes vaudoises, dans le Gros de Vaud, sur la Côte ou ailleurs, le retraité peut être appelé le dimanche matin à parcourir un paysage magnifique et différent, qu'en réalité il ne voit pas, parce qu'il conduit sa voiture, mais surtout parce qu'il est déjà dans l'atmosphère du culte qu'il va présider quelque part. Arrivé à destination, un lieu connu ou inconnu, dans un cadre unique, il y a

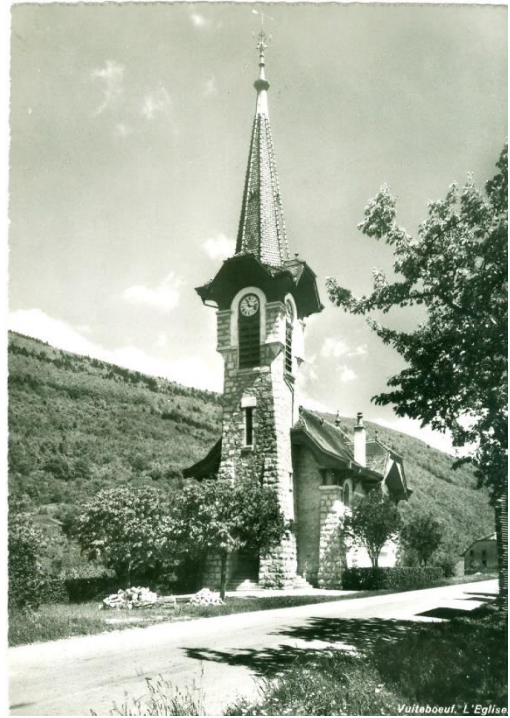


**Grandson**  
église conventuelle (XII s.)  
paroissiale dès la Réforme

murs et le plafond de l'immeuble. Il fut un temps où la liturgie eucharistique l'emportait, où le corps des ecclésiastiques était primordial, où les laïcs pouvaient trouver une place, mais ils étaient secondaires, voire ignorés par le clergé (le prêtre pouvait dire la messe sans se soucier de la présence ou de l'absence des laïcs) ; alors qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, la prédication devient centrale, on a besoin d'une excellente acoustique ; il faut que tous entendent et comprennent ce qui est dit. La forme des églises que l'on construit alors est totalement différente.

des frères et des sœurs la plupart du temps inconnus et pourtant, on va vivre quelque chose d'extraordinaire ensemble, non pas entre nous, dans un local

avec ses murs et son plafond, mais dans un bâtiment qui a pris le nom de ceux qui s'y rassemblent : l'Eglise de Dieu a donné son nom à l'église de pierres, dressée dans la localité. Il est évident que pour faire Eglise, il n'est pas nécessaire d'avoir une église ; n'importe où, on peut faire Eglise ; mais l'église a été bâtie en fonction de son utilisation, de sa destination. Il est étonnant de constater la diversité des églises érigées tout au long des siècles ; et pourtant toutes ont été imaginées par les architectes en vue du même but : la prière commune, la célébration des sacrements du baptême et de la sainte cène, l'écoute d'une Parole qui dépasse totalement les



**Vuiteboeuf, église du XIXe s.**



**Chêne-Pâquier, église ellipsoïdale.**  
La chaire est face à l'entrée



Notre Eglise vaudoise a hérité de tous ces styles et les fidèles du XXI<sup>e</sup> s. se retrouvent pour le culte dans ces vénérables bâtiments anciens ou ultra modernes pour y rendre aujourd'hui un culte en présence du Dieu éternel (c'est pourquoi nos traductions protestantes de la Bible le nomment l'Eternel, puisque son Nom est imprononçable). Sa présence est réelle (et non matérielle) par son saint Esprit. Au temps de la Réformation de l'Eglise, on s'est préoccupé de la proclamation de l'Evangile et on a étudié la meilleure forme architecturale pour le lieu de culte. Pour obtenir une bonne acoustique, on a construit des églises en forme d'ellipse avec une chaire placée au droit du diamètre le plus court, les fidèles étant autour de la chaire.

Des chapelles annexes dans des villages ont été érigées au cours du XX<sup>e</sup> s.

Le pasteur retraité est donc un ministre heureux. Tout au long de son engagement paroissial, il a été lié à la paroisse qui lui avait été confiée. Dès la retraite, et pour autant qu'on le sollicite, il voit d'autres lieux de culte, d'autres communautés paroissiales, d'autres aspects de l'Eglise.

On pourrait évidemment entreprendre un voyage touristique pour découvrir les églises, temples, chapelles, abbatale ou cathédrale du canton. On y entrerait pour admirer les richesses qui s'y trouvent (peintures médiévales, voutes et vitraux, cryptes et pierres tombales, meubles et sculptures. Il faudrait encore avoir le temps de s'arrêter, de faire extérieurement et intérieurement silence, de s'approcher de la Bible ouverte sur la table qui est celle de la communion, mémorial du dernier repas que Jésus prit avec ses disciples. Dans ce contexte, ce lieu "touristique" vous fera envie de prier ce Seigneur qui vous accompagne jour après jour.

Un ou deux jours avant d'entrer en retraite, une journaliste est venue m'interviewer en vue d'un article à paraître dans le journal de l'Est Vaudois. Elle m'a posé beaucoup de questions notamment celle-ci : « Qu'allez-vous faire pendant votre retraite ? » Encore un peu elle aurait dit : Qu'allez-vous entreprendre ? J'ai eu envie de lui répondre que je n'aurais plus rien à **faire**. Il y a chez nous comme une obligation de toujours **faire**. Si vous ne **faites** rien, vous n'êtes rien, ou alors vous êtes un paresseux. **Faire** quelque chose, être dans l'activité finit par être l'idéologie de notre temps, l'activisme. Cela me fait penser à une conversation d'Olivier avec sa maman ; il était petit garçon ayant à peine commencé l'école. Il était là, assis, sans rien faire. Sa mère lui dit « Olivier ! qu'est-ce que tu fais ? » La réponse est venue toute simple : « Je vis ». Un enfant qui prend le temps de vivre, qui prend conscience qu'il vit et qui est heureux de vivre, sans rien faire, sans s'agiter. **Etre** passe avant **faire**.

J'ai dit à cette journaliste que j'avais beaucoup de livres dans ma bibliothèque et que j'aurais maintenant plus de temps pour lire. Je lui dis aussi que j'espérais pouvoir continuer à étudier l'Ancien



Chapelle des Tuileries de Grandson XX<sup>e</sup> s.

Testament, me plonger un peu plus dans la langue hébraïque. En réalité, ma réponse n'était pas fausse, mais je n'avais aucune idée d'une mise en pratique de cette réponse.

La réflexion et l'écriture sont une chose, la mise en forme en est une autre ; mais elle se trouve très simplifiée grâce à la technique développée aujourd'hui. Quand je pense à nos machines à écrire d'antan et aux photocopieuses à l'alcool...

Je ne peux que rendre grâce à Dieu pour tout ce que j'ai vécu tout au long de mon ministère partout où j'ai été appelé.



**Eternel, que ton nom est magnifique sur toute la terre !**